Edmond de Pressensé

et son temps

(1824-1891)

PAR

HENRI CORDEY

Ancien pasteur de l'Eglise Taitbout à Paris

AVEC UNE PRÉFACE DE

PHILIPPE BRIDEL

Professeur à la Faculté de théologie de l'Eglise libre à Lausanne.

Malheur à moi si je n'annonce pas l'Evangile. 1 Cor. 9 : 16.

L'homme vaut ce qu'il est et il est ce qu'il veut. CH. SECRÉTAN.

Avec 20 illustrations.

LAUSANNE

GEORGES BRIDEL & Cie ÉDITEURS

—

PARIS, LIBRAIRIE FISCHBACHER

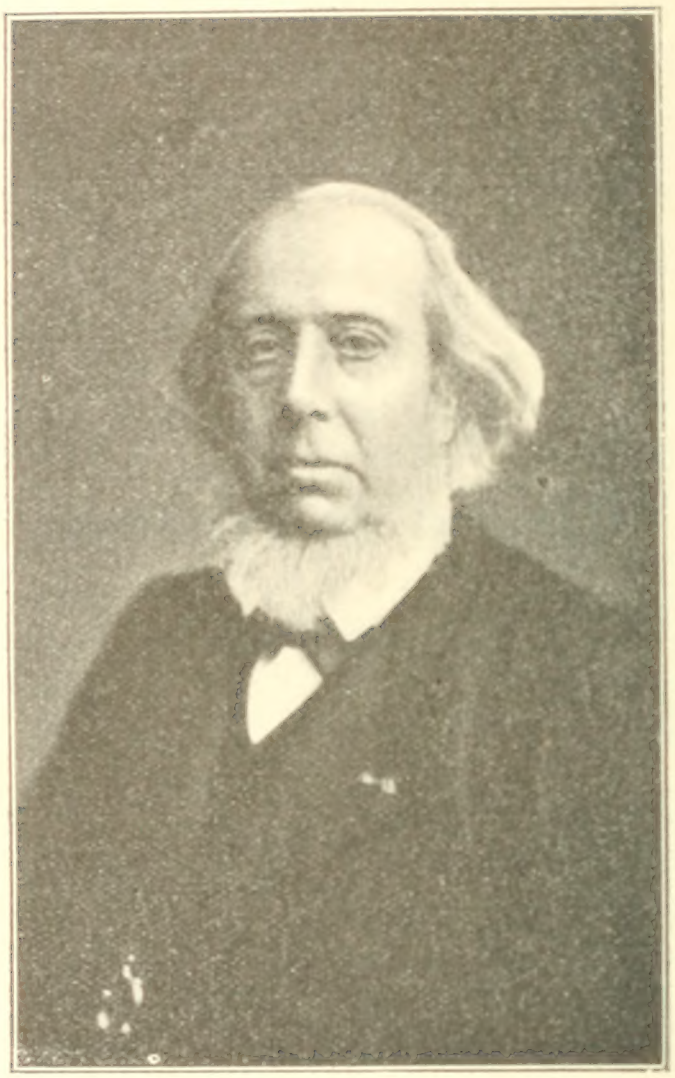
33, rue de Seine.

1915

LIBRAIR
J.H.JEHEB
GENÈVE
28, Rue du Ma

Edmond de Pressensé

et son temps



E de Pressensé

Edmond de Pressensé

et son temps

(1824-1891)

PAR

HENRI CORDEY

Ancien pasteur de l'Eglise Taitbout à Paris

AVEC UNE PRÉFACE DE

PHILIPPE BRIDEL

Professeur à la Faculté de théologie de l'Eglise libre à Lausanne.

Malheur à moi si je n'annonce pas l'Evangile. 1 Cor. 9 : 16.

L'homme vaut ce qu'il est et il est ce qu'il veut. Ch. Secrétan.

Avec 20 illustrations.

LAUSANNE

GEORGES BRIDEL & Cie ÉDITEURS

—

PARIS, LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, rue de Seine.

1916

BX
9457
P8C7
1916

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

APR
11
1984

AVANT-PROPOS

Au lendemain de la mort d'Edmond de Pressensé, M. le professeur Philippe Bridel avait été désigné par sa famille et par l'opinion générale comme l'homme le mieux qualifié pour écrire sa biographie. Les circonstances n'ont pas favorisé l'accomplissement de cette œuvre que notre ami avait très joyeusement entreprise et sa confiance fraternelle nous a investi d'une mission qui ne pouvait être ni abandonnée ni retardée davantage. Mais nous tenons à marquer la part qui lui revient dans le présent volume. Non seulement il nous a transmis les documents inappréciables qu'il avait rassemblés dès la première heure, mais encore son érudition et ses conseils n'ont pas cessé d'être au service de son successeur, heureux de s'appuyer, à chaque pas, sur un connaisseur aussi sûr de l'histoire protestante contemporaine. En lui rendant ici ce qui lui est dû, nous tenons à remercier aussi toutes les personnes qui, par leurs renseignements et par leurs encouragements, ont bien voulu collaborer à notre travail. Chemin faisant nous en citerons plusieurs.

L'imperfection de notre œuvre nous oppresse. Et la difficulté de raconter, sans trop de longueurs, une vie aussi riche, aussi mêlée à tous les événements du milieu et de la fin du siècle dernier, n'échappera à personne.

Nous devons dire cependant que pas un seul instant, nous n'avons éprouvé de lassitude, au cours des quatre années dont ce livre est le fruit. Nous quittons avec regret une étude qui nous a laissé un très grand profit spirituel. Au moment où nous l'offrons *au public de France et des pays de langue française, sans distinction de partis, de confessions, ni d'églises*, nous formons, par dessus tout autre, le vœu que la personnalité chrétienne éminente, que nous avons essayé de faire revivre dans ces pages, communique à tous nos lecteurs le *sursum corda*, qui en résume manifestement la haute inspiration.

H. Cordey.

PRÉFACE

Peut-être, pour écrire la Préface de cet ouvrage, aurait-il fallu quelqu'un qui ne s'y trouvât pas cité comme je le suis plus d'une fois par la plume trop bienveillante de l'auteur. Mais j'éprouve une telle joie à saluer l'apparition de ce bel et bon livre, que j'en oublie mes petits scrupules.

Je n'attendais pas moins de l'auteur, placé dans une excellente situation pour pouvoir traiter son sujet avec une sympathie vivante en même temps qu'avec une entière liberté. Un ministère de vingt-huit ans à Paris l'a mis en mesure de bien connaître le milieu dans lequel a vécu Edmond de Pressensé, de soutenir avec lui des relations personnelles très fréquentes, de recueillir enfin tous les renseignements désirables auprès des personnes qui furent témoins de cette noble carrière.

Il y a longtemps qu'on la souhaitait, cette vie d'Edmond de Pressensé. D'aucuns diront même qu'elle vient bien tard, aujourd'hui. Ils auront tort. De fait, il n'en pouvait guère aller autrement ; et c'est ainsi qu'il en va pour la plupart des biographies. Au moment où disparaît de ce monde un homme qui y occupait un rang éminent, on peut esquisser son portrait, résumer sa carrière, dans des articles de journal ou de revue ; mais, généralement, personne n'est en mesure de lui élever aussitôt le monument digne de lui.

Puis viennent, bien vite, les années pendant lesquelles le changement des circonstances, l'apparition de nouveaux ac-

teurs, la mise au jour de problèmes imprévus, et l'esquisse de solutions inédites tendent à faire méconnaître en quelque mesure les mérites de celui que naguère on regardait comme un chef, mais qui désormais apparaît un peu « dépassé ».

Pendant ce temps, ceux qui se souviennent rassemblent des documents, des archives secrètes s'ouvrent peu à peu, les lacunes de l'information se comblent l'une après l'autre ; et, quand tout est prêt pour mettre en pleine valeur la figure du héros d'avant-hier, l'heure aussi a sonné pour lui d'entrer dans l'histoire : le recul est suffisant désormais pour parler de lui d'une manière objective et, si c'est vraiment un héros, pour le voir se dresser de toute sa taille.

Dans le cas dont il s'agit ici, quelque chose vient s'ajouter à ces convenances générales. Pour être infiniment plus meurtrière que ne fut celle de 1870, et pour revêtir à certains égards un caractère tout différent, — puisque, cette fois, la France ne va point au devant d'une diminution mais d'un superbe accroissement de sa position dans le monde, — la tempête actuelle n'en fera pas moins surgir, pour le pays d'Edmond de Pressensé, — pour d'autres aussi, — quelques-unes de ces questions essentielles auxquelles un peuple est bien obligé de prêter l'oreille, chaque fois qu'une crise tragique vient le remuer dans ses profondeurs et faire appel à ses suprêmes énergies. Lorsque, la guerre terminée, au souci de la défense immédiate succédera celui de la réorganisation pacifique, de l'éducation nationale, de l'orientation des efforts progressistes, puisse-t-il se lever beaucoup de conseillers aussi sages, aussi enthousiastes pour le bien, aussi larges de vues, aussi persévérants et dévoués que le fut le patriote chrétien dont M. Cordey fait ici revivre l'image ! Et cette image même, retracée précisément à une heure si solennelle de l'histoire, ne pourra-t-elle pas contribuer

à enflammer quelque jeune courage, à inspirer quelque noble pensée ?

Quant à l'Eglise et, particulièrement, quant aux Eglises réformées de langue française, il n'est pas possible qu'elles négligent le souvenir de celui qui a servi d'une façon si puissante les intérêts de l'Evangile, en se portant toujours, au nom de l'Evangile, partout où il y avait quelque cause sainte et juste à défendre, fût-elle momentanément la plus impopulaire ; qui a tant fait pour mêler à la pâte du monde le vigoureux levain de la foi chrétienne ; qui a contribué pour sa large part à empêcher que le divorce ne s'établît entre la piété vivante et la pensée libre ; qui nous a enrichis enfin de tant de livres précieux, qu'on ne saurait oublier sans dommage, car ils n'ont point été remplacés : cette belle histoire des premiers siècles de l'Eglise, à laquelle il n'a cessé de travailler et où l'étude consciencieuse des sources sert de base à une de ces « résurrections » comme Michelet les a réclamées et pratiquées, ce tableau si original de l'histoire de l'Eglise sous la Révolution, cette *Vie de Jesus*, qui fut en une heure de péril l'acte d'un vaillant soldat soutenant le combat pour les frères et qui restera toujours au nombre des plus éloquents témoignages qu'une âme croyante ait pu rendre au Sauveur ; tant d'autres ouvrages encore dont on trouvera la mention ici même.

Mais, par dessus tout, ce que nous apporte d'inestimable la biographie d'Edmond de Pressensé, c'est l'occasion de prendre contact avec une âme d'élite, toute animée de la vie d'en haut. Quel beau caractère, où se marient aux dons naturels les plus riches l'énergie d'un travail continu et acharné, à la fougue inextinguible d'un cœur passionné, une conscience très ferme et une inépuisable bonté ! Et maintenant qu'on en peut suivre le développement, depuis les jours de la jeunesse, passés dans

le milieu si remarquable qu'offrait à cette époque la société religieuse de Paris, puis au milieu des travaux et des luttes de l'âge mûr, jusqu'à ce martyre que furent les dernières années de l'orateur réduit au mutisme ; à présent que les révélations des lettres intimes nous permettent de pénétrer jusqu'au foyer même de cette vie rayonnante et de constater à quelle flamme il s'était allumé pour ne jamais s'éteindre, nous bénissons Dieu, comme on doit le bénir chaque fois qu'on a pu jeter un coup d'œil sur les merveilles de la grâce.

A en juger par l'effet que nous a produit la lecture de ce livre, qui ravivait en nous tant de chers souvenirs, en les complétant et les illuminant de clartés nouvelles, nous croyons pouvoir affirmer que nul n'arrivera au bout de ces pages sans s'être senti repris dans son égoïsme, mais aussi restauré dans son désir de mieux faire et fortifié dans sa foi au Christ rédempteur.

PH. BRIDEL.

PREMIÈRE PARTIE

La famille, la jeunesse, les études.

1824-1847.

CHAPITRE PREMIER

Le père d'Edmond de Pressensé.

Les origines de la famille de Pressensé. — Au lendemain de la Révolution française. — Émigrés en Hollande et en Suisse. — Établissement à Paris. — Victor de Pressensé, sa conversion et son mariage. — Agent de la Société biblique britannique et étrangère à Paris. — Sa belle carrière.

« La famille de Hault de Pressensé[1] est originaire du Hainaut français, comté d'Ostrevaux, aux environs de Valenciennes. Il n'en est pas de plus française. D'autres de Hault ressortissent à la Lorraine et à la Champagne. Cette famille avait embrassé le protestantisme au seizième siècle. La Révocation de l'édit de Nantes provoqua une division dans son sein. Les membres fidèles à leur foi se refugièrent au delà du Rhin, où quelques-uns ont marqué à la cour de l'Électeur de Hesse. Les autres sont restés français et catholiques. Cette partie-là de la famille compte d'autres branches, les de Hault de Lassus, les de Hault de Luzières.

» Elle a fourni des officiers à l'armée du roi de France, un entre autres qui fut blessé à la bataille de Denain,... des conseillers au Parlement de France,... des intendants des armées, des professeurs de l'Université de Douai et enfin, depuis le commencement du dix-huitième siècle jusqu'à la Révolution, des maires royaux héréditaires de la bonne ville et place forte de Bouchain[2]. »

[1] Voir *Annuaire de la noblesse*, 1894, p. 302 et suiv.

[2] Note publiée par M. Francis de Pressensé dans *Le Salut public de Lyon*, 10 octobre 1898.

Voir aussi Théodore Roussel, *Notice sur E. de Pressensé*, lue à l'Académie des sciences morales et politiques. Paris, 1894, p. 5.

L'arrière-grand-père d'Edmond de Pressensé, Charles-Philippe, écuyer, conseiller du roi, né en 1714, reconnu noble en 1780, mort en 1782, avait occupé la charge de maire de Bouchain. Son fils, Pierre-Marie de Hault de Pressensé, né le 7 août 1753[1], fut trésorier principal des guerres et vivres à La Rochelle. Il y épousa le 21 mai 1792, Marie-Henriette Perry, fille de Jean Perry et de Marguerite-Meschinet de Richemond. De leur union naquit Victor-Joseph de Hault de Pressensé, écuyer, le père d'Edmond.

Cette alliance avec une famille d'ancienne souche protestante et rocheloise[2] n'a pas été sans contribuer à l'évolution religieuse des descendants de Pierre-Marie de Pressensé ; lui-même resta fervent catholique et fidèle à la royauté.

Au moment de la Révolution française, Pierre-Marie était payeur général de la Charente-Inférieure. Plusieurs receveurs placés sous ses ordres, profitant des troubles de l'époque, commirent des malversations et on mit leur chef, pécuniairement responsable de ses subordonnés, en demeure de rembourser les déficits. Mais avant qu'il eût eu le temps de le faire, ses ennemis politiques, acharnés contre lui à cause de sa noblesse, le dénoncèrent comme complice et le firent condamner. Il parvint à s'échapper, grâce à la présence d'esprit d'une servante, qui retint l'officier de police assez longtemps par une vive conversation. Il se réfugia en Hollande. Ce n'est qu'au retour de Louis XVIII qu'il réussit à faire reviser son procès. Il obtint alors la déclaration éclatante de son innocence, proclamée et affichée dans tout le département ; chacun, du reste, savait à quoi s'en tenir sur l'honorabilité de l'émigré.

[1] Mort en 1835, à l'âge de 81 ans, et inhumé dans le petit cimetière de Châtillon, banlieue sud de Paris, de même que sa femme, décédée, en 1851, à 93 ans.

[2] *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*, t. XL, p. 389.

Pendant qu'il se cachait à Amsterdam, sous le nom de Pierre-Paul Duval, sa femme lui écrivait de Paris discrètement, par divers intermédiaires, lui envoyant le peu d'argent échappé au naufrage de leur fortune et lui donnant des nouvelles de leurs trois enfants, Virginie, Laure et Victor. Elle combinait avec une patiente habileté son voyage pour rejoindre son « adoré mari », malgré les inquiétudes qu'une telle entreprise inspirait alors. Les deux ou trois lettres que nous avons de cette femme énergique, reflètent l'intimité des deux époux, leur tendresse pour leurs enfants et la haute valeur morale du père. « Sois heureux, cher ami, écrivait la mère, il n'y a pas deux hommes qui aient autant de sujets de consolation que toi. Tu es aimé et regardé comme l'homme le plus estimable par tous ceux qui te connaissent. » Au bout de quinze mois de séparation, la famille eut la joie de se rejoindre à Amsterdam.

Le petit Victor-Joseph, qui nous intéresse comme futur père d'Edmond de Pressensé, était né à La Rochelle, le 21 mai 1796. Sa mère le dépeint comme un enfant très vif, bruyant, parfois colérique, extrêmement sensible, sujet à de violents chagrins, mais bien portant et bon, le chéri de tous. D'après une convention entre les époux, pareille aux accords qui régissent parfois des familles françaises de confessions différentes, les filles devaient être élevées dans la religion de leur mère et les fils dans celle du père. Le jeune Victor fut donc confié pour son éducation à des Jésuites, qui le rebaptisèrent en grande pompe. Mais l'influence des révérends Pères fut très tôt contre-balancée par celle de sa mère, huguenote de forte trempe.

Un peu plus tard, la famille de Hault de Pressensé se transporta de Hollande à Lausanne, nous ne savons à la suite de quelles « complications politiques ».

C'est là que l'une des sœurs déploya à l'égard du jeune Victor la ferveur la plus touchante. Toujours maladive, toujours étendue dans un fauteuil, elle ne trouvait de consolation que

dans la Bible de famille, constamment ouverte devant elle. Chaque jour, elle faisait venir son frère auprès d'elle pour lui parler, avec une onction et un ravissement qui auraient ému le cœur le plus dur, de ses espérances et de ses joies spirituelles. Sentant sa fin approcher, elle lui parla avec plus d'énergie que jamais. Elle lui lut plusieurs passages des plus frappants de l'Ecriture et le supplia de donner son cœur au Seigneur. On l'entendit fréquemment demander à Dieu que son frère devînt un *serviteur de sa Parole* [1].

Cette prière, on va le voir, fut remarquablement exaucée.

Les circonstances politiques ayant permis la rentrée de la famille en France, nous retrouvons Victor de Pressensé à Paris, sous la Restauration [2]. Il obtint, grâce au patronage d'un cousin germain influent, M. le marquis de Villedeuil, contrôleur général et ministre de la maison du Roi, une place dans le ministère des finances. Un brillant avenir semblait s'ouvrir devant lui. Malheureusement un procès de famille et son mariage avec une protestante vinrent modifier les dispositions de ses protecteurs. Sa carrière publique fut brisée. Mais Dieu allait donner une nouvelle direction à sa vie. « Après un mémorable événement, qui le jeta aux pieds du Sauveur, lui et d'autres membres de sa famille, il se rangea ouvertement du côté de la foi évangélique [3]. »

Nous ignorons de quel fait il s'agit, mais nous avons un témoignage du jeune homme lui-même sur sa naissance définitive à la vie chrétienne.

Une école du dimanche, la première à Paris, avait été fondée, en 1822, dans le temple de l'Oratoire et réunissait 100 à 120 élèves. Victor de Pressensé a écrit [4] :

[1] Cité, d'après Victor de Pressensé lui-même, par D. Lortsch, *Histoire de la Bible en France*, p. 183. Paris. Société biblique britannique et étrangère, 1910.

[2] Voir Notice nécrologique, *Revue chrétienne*, 1871, p. 109.

[3] *Ibid.*

[4] *Les Trésors du christianisme*, 1864, p. 146. Cité par M. Matthieu Lelièvre, l'*Ecole du dimanche en France : Jubilé*, p. 4.

Mes premières impressions chrétiennes remontent à l'école du dimanche de Frédéric Monod. J'en étais un des élèves, bien que j'eusse alors 33 ans, et je déclare que c'est aux vivants entretiens de Frédéric Monod, à ses conversations particulières, à mes prières avec lui et aussi aux instructions de M. le pasteur Grandpierre, que je dois d'avoir quitté la communion dans laquelle j'avais été élevé et d'avoir embrassé la foi évangélique.

C'était là, sans doute, l'aboutissement de toute une œuvre intérieure. Les prières de la sœur bienheureuse allaient être encore plus complètement exaucées.

Le 7 mars 1804, avait été fondée, à Londres, la Société biblique britannique et étrangère qui, en groupant les chrétiens de toutes les Eglises en vue d'un but unique : la diffusion des Ecritures, devait donner à l'œuvre biblique une impulsion extraordinaire[1]. Cette Société, non contente de publier et de répandre elle-même le saint volume, accorda de bonne heure son appui aux Sociétés fondées dans le même but et à son exemple sur le continent. Ainsi elle soutint, dès ses premiers pas, la Société biblique de Paris, la doyenne des Sociétés protestantes françaises. Elle lui accorda de larges subventions en livres et en argent. Mais, comme la Société de Paris limitait son action aux protestants, la Société britannique, fidèle à la large catholicité de son programme, voulut avoir en France son activité indépendante. Elle ouvrit, en 1820, un dépôt à Paris, sous la direction de M. Kieffer, professeur au Collège de France et interprète pour les langues orientales au Ministère des affaires étrangères.

« M. Kieffer était un savant. Il rendit de grands services en revisant la Bible turque et en surveillant l'impression des livres saints en basque, en breton, en italien, en syriaque[2]. Il mourut à Paris en 1832. A ce même moment, Victor de Pressensé, tout à sa foi mou-

[1] D. Lovsch, *Histoire de la Bible en France*, p. 167. — Ouvrage à consulter pour tout ce qui concerne l'origine et les travaux des Sociétés bibliques en France. — [2] Ouvr. cité, p. 182.

velle, brûlait du désir de se consacrer exclusivement au service de Dieu. » — « Il possédait des talents rares, une grande force de caractère, beaucoup de capacités en affaires et un esprit d'entier dévouement[1]. » La Société britannique fut heureuse d'enrôler un agent aussi qualifié pour succéder à Kieffer. Victor de Pressensé fut donc nommé, dès 1833, directeur du dépôt biblique de la Société biblique britannique en France.

Il se mit avec ardeur à sa tâche et comprit bientôt qu'elle ne devait pas se borner à installer des dépôts dans les grands centres. Il travailla à l'organisation d'une « mission spéciale, dont les agents iraient frapper à la porte de chacun et offriraient « le trésor de grand prix » avec des paroles d'exhortation chrétienne. » Non pas qu'il ait été l'initiateur du colportage biblique en France ; Kieffer l'avait déjà inauguré. Mais c'est à Victor de Pressensé que revient l'honneur d'avoir donné à cette création, renouvelée des temps de la Réforme, un développement des plus remarquables.

Pendant le temps qu'il fut à la tête de l'Agence française de la Société, il n'employa pas moins de treize à quatorze cents colporteurs, les trois quarts convertis du catholicisme... Entre lui et eux existait un grand sentiment d'affection : de leur côté une vénération filiale, et du sien la plus tendre sollicitude... On peut citer des cas où le colportage fut l'instrument choisi de Dieu pour fonder de florissantes Eglises protestantes au milieu de populations catholiques.

Victor de Pressensé, à l'âge de soixante-dix ans, conservait encore ses lourdes fonctions et consentait avec peine à être partiellement suppléé[2]. La mort seule vint lui donner décharge. Les témoignages que son Comité directeur ne cessa de lui rendre, relèvent sa grande cor-

[1] Notice nécrologique, *Revue chrétienne*, 1871, p. 109.

[2] M. F. de Perregaux, de Neuchâtel (mort en 1915), lui servit de secrétaire en 1855 et 1856. Plus tard, M. Aug. Fisch lui fut adjoint pour un temps limité, avec la mission spéciale de visiter les colporteurs.

VICTOR DE PRESSENSÉ

dialité, son saint optimisme et en même temps sa profonde humilité. Il écrivait en 1839 :

Je n'ai pas la prétention d'imaginer que mes faibles efforts ont tout accompli de la façon la plus désirable ; — loin de moi une semblable vanité ! — mais Dieu a tout arrangé de sorte que chaque jour n'a eu que son labeur suffisant et que l'œuvre n'a pas été empêchée par la faiblesse des instruments. — Quand je compare mes propres labeurs avec ceux des colporteurs exposés aux intempéries, aux persécutions et aux dangers, je sens combien je suis peu de chose et je demande à Dieu de me donner cette foi, ce zèle, cet esprit de renoncement qui se manifestent dans toute la conduite de ces dignes serviteurs.

Victor de Pressensé envisagea toujours sa collaboration à l'œuvre biblique comme « le privilège et l'honneur de sa vie. » Il fut par surcroît l'un des membres directeurs de la Société biblique française et étrangère[1], qui se proposait un but analogue à celui de la Société britannique, mais en rapports plus étroits avec les Eglises françaises. Il y avait pour collègues P.-A. Stapfer, H. Lutteroth, Frédéric Monod, Jules Hollard, Audebez, Grandpierre, le comte Delaborde, Edmond Schérer, le vice-amiral comte Ver-Huell, pair de France, Waddington et d'autres.

Si nous citons ces noms si honorés du protestantisme français, c'est qu'ils évoquent l'époque du Réveil religieux au début du siècle dernier. Retracer la vie d'Edmond de Pressensé serait absolument impossible sans un coup d'œil préalable sur cette période lumineuse.

[1] Cette société, fondée en 1818, fusionna en 1884 avec la Société biblique de France, créée en 1864. — Voir D. Lousen, ouvr. cité, p. 180.

CHAPITRE II

Les débuts du Réveil à Paris

Le mouvement de 1830 en France. — Condition des grandes sociétés religieuses protestantes. — La Chapelle Taitbout à Paris et ses fondateurs. — Les principaux promoteurs du Réveil. — Le journal *Le Semeur*.

Les écrivains protestants ont souvent reproduit ce passage des *Souvenirs et études*[1] du professeur J. Pédézert, sur l'époque de 1830 :

« C'étaient de beaux temps que ceux-là, non seulement pour la piété, mais pour la civilisation elle-même. Le vent de 1789 soufflait de nouveau sur la France et on ne prévoyait pas les tempêtes. Les idées libérales étaient défendues avec éclat à la tribune, dans la presse, à la Sorbonne. — On attendait des jours heureux. La Révolution de 1830 pouvait faire naître les craintes ; elle augmenta les espérances. C'était comme une nouvelle jeunesse de la France. La France était contente et confiante. L'avenir semblait lui sourire. Ces années sont les plus belles du siècle pour notre pays. La vie, une vie généreuse, coulait à pleins bords dans les âmes. La religion aussi semblait renaître. Elle connaissait de nouveau l'enthousiasme et l'ambition lui revenait avec la foi. Elle rêvait de conquêtes. L'Évangile s'emparait de nouveau des âmes, pourvu qu'on le fît sortir des cadres officiels. La France était mûre et prête pour un meilleur sort religieux. Mais il fallait dépouiller le christianisme de tout costume sacerdotal et lui rendre son caractère laïque. »

En effet, plus que tout autre pays en Europe, la France était en fermentation. Après la tourmente de la première République, les convulsions, puis les écroulements de l'Empire, suivis de l'éphémère Restauration,

[1] Grossart, Paris, 1888, p. 13-14. — J. Pédézert est né le 14 janvier 1814, mort le 27 juillet 1897.

d'immenses aspirations se faisaient jour dans les esprits. S'affranchissant des influences desséchantes du siècle de Voltaire et de Rousseau, des hommes enthousiastes redemandaient au christianisme dédaigné par les philosophes de nouvelles raisons de vivre. Un vent mystérieux soulevait les âmes et communiquait à la génération de 1820 quelque chose de généreux, d'entreprenant et de fort. La résurrection de 1789 allait trouver en eux des continuateurs. Alors on se plut à concevoir des systèmes grandioses et à prêcher des théories absolues, qu'on voulait appliquer sans retard. Tous, savants, poètes, orateurs étaient apôtres. Le romantisme montait comme une fièvre.

En ce même temps s'élançait dans l'arène un puissant auxiliaire de la renaissance générale, l'individualisme. Ce fils authentique du christianisme et de la Réforme déjà choyé par Rousseau, ce bel adolescent de la Révolution française nourri des Droits de l'homme, arrivait avec une sorte de frénésie à l'âge adulte. Dans le protestantisme de langue française, il s'incarnait en un penseur de génie, Alexandre Vinet. Plus de joug traditionnel ! semblait-il dire. Plus de formes desséchées dans lesquelles étouffe la vérité et périt la vie ! Rien ne vaut que ce qui jaillit des profondeurs de la personne soumise à Dieu et indépendante des hommes. La régénération de chacun est la seule garantie véritable de la renaissance de l'humanité.

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Les revendications de l'individualisme n'étaient point, comme on l'a dit trop souvent, une irruption hypocrite de l'égoïsme, frère de l'anarchie. Vinet allait donner sans retard la célèbre formule : « Je veux l'homme maître de lui-même, afin qu'il soit mieux le serviteur de tous. » Dès ses origines authentiques, l'individualisme protestant s'est montré soucieux de la tâche humaine et du devoir social, aussi bien que de fraternité chrétienne. Personne n'a été moins replié sur soi-même, ni plus missionnaire dans

l'âme que les grands chrétiens protestants de 1830. A peine réveillée, leur foi se montra créatrice d'œuvres. Rentrés en possession d'un Evangile vivant, ils se mirent à évangéliser.

La première société qu'ils fondèrent, nous le disions, fut la *Société biblique de Paris*, en 1818. La *Société des Missions évangéliques parmi les peuples non chrétiens, établie à Paris*, suivit en 1822. La *Société des traités religieux* et la *Société évangélique de France*[1] prirent naissance en 1831. L'ouverture de la chapelle Taitbout avait eu lieu le premier dimanche d'octobre 1830.

Qu'on nous permette, dans un des chapitres préliminaires de la vie d'Edmond de Pressensé, de retracer les origines de cette chapelle[2], qui devait lui servir de berceau spirituel et de champ-clos pastoral.

Il y avait eu, dès et avant 1828, à Paris des réunions intimes entre amis chrétiens. Parfois fort nombreuses, elles étaient consacrées à des entretiens sur un sujet religieux et servaient à former des relations plus étroites entre les participants. Elles furent le point de départ d'une action commune et en particulier de l'œuvre des chapelles, inaugurée après la Révolution de 1830, en divers quartiers de Paris. Citons parmi les membres de ce premier groupement fraternel MM. Wilks, de Valcourt, Victor de Pressensé, Waddington et Lutteroth. « Ils voulaient annoncer la bonne nouvelle du salut dans sa divine simplicité à ceux de leurs concitoyens que l'indifférence, l'esprit de doute ou les préjugés nourris par le catholicisme tenaient éloignés des sanctuaires. » Ils appelèrent pour diriger l'œuvre nouvelle le

[1] H. Lutteroth a raconté une sorte conférences pastorales religieuses dans le 8e avril 1831. — Un gros dépose chez un banquier une somme de 200 francs comme première souscription pour la première société d'évangélisation qui se créerait. Le fut le point de départ de la Société évangélique de France.

[2] Voir notre brochure : *Une Eglise séparée de l'Etat*, Paris, 12 rue de Provence, 1866.

pasteur Audebez [1], de Nerac, bientôt secondé par J.-H. Grandpierre, alors directeur de la Maison des Missions de Paris. Les auditeurs affluèrent, attirés par la nouveauté de ce culte si intime et si puissant. Il fallut quitter la salle de la rue Taitbout N° 4, qui était occupée, durant la semaine, par une école. Après une courte étape [2] aux Galeries de fer, boulevard des Italiens, on revint rue Taitbout N° 9, dans un local plus spacieux qui avait servi aux Saint-Simoniens. Enfin, en mai 1840, on inaugura la chapelle actuelle, située rue de Provence 42, en lui conservant son nom primitif.

Le *Comité d'administration de l'Eglise évangélique du culte réformé et des établissements qui s'y rattachent*, ainsi que s'exprime l'acte constitutif [3], se composa de douze membres, peut-être à l'image du collège apostolique. Nous avons nommé quatre des promoteurs. Les autres étaient Auguste Bernus, Henri et Jules Hollard, J.-J. Keller, Chipron, le comte Jules Delaborde, le Dr Lamouroux [4], de Valcourt, Thomas Waddington [5],

[1] Joël Audebez, né à Clairac le 27 mars 1790, fut l'un des derniers étudiants du Séminaire français, fondé à Lausanne par Antoine Court et qui fournit, jusqu'en 1812, trois cents pasteurs ou prédicants à la France protestante au dix-huitième siècle. Audebez fut ensuite l'un des sept premiers étudiants de la Faculté de Montauban. Consacré le 26 juillet 1812, il occupa d'abord l'Eglise de Saint-Antoine de Breuilh, où il traversa des circonstances politiques très difficiles au début de la Restauration. Il fut appelé à Nerac en 1817, et déclara s'y être converti, le 22 juin 1822, à la suite d'un entretien avec une pauvre paysanne malade. Son zèle missionnaire, couronné de beaux succès spirituels, le fit appeler, en 1830, à la direction de la chapelle Taitbout, qu'il avait inaugurée le dimanche 1er octobre de cette année. Il se consacra, dans la suite, à l'évangélisation de la France, sous les auspices de la Société évangélique, et ne fut plus que pasteur honoraire de l'Eglise Taitbout. Il mourut à 91 ans, le 28 janvier 1881 (*Correspondance fraternelle*, Paris, 1882, 10e circulaire.)

[2] 1831-1833. — [3] 19 mars 1833. — [4] 1794-1866, auteur du cantique :

Eternel, ô mon Dieu,
J'implore ta clémence.

[5] Le père de William Waddington, dont il sera question plusieurs fois.

dont les uns ou les autres figureront dans notre récit, en relations avec Edmond de Pressensé. Le même comité dirigeait une œuvre d'évangélisation parallèle, au Faubourg du Temple. On y avait bâti, rue Saint-Maur[1], une chapelle au rez-de-chaussée d'un grand immeuble contenant de vastes écoles et des logements d'instituteurs.

« Le culte de la chapelle Taitbout avait toute la ferveur des heureux commencements ; c'était une fête des âmes[2]. » On avait renoncé aux formes traditionnelles. On y fit l'essai des cantiques à côté des anciens psaumes. C'est là que naquirent, en 1854, les *Chants chrétiens*, le premier des recueils du Réveil. Le nom de Mme H. Lutteroth, dont la voix était remarquable, reste attaché au souvenir de cette innovation. La chapelle servait aussi aux assises des Sociétés religieuses du printemps, et en général elle était le lieu de rendez-vous des chrétiens qui s'intéressaient au règne de Dieu en France et à l'étranger. Sa gloire est d'avoir été un foyer intense de réveil, de vie et de travail.

Victor de Pressensé en fut l'un des principaux directeurs. Non content de son labeur biblique, de sa charge de directeur de la Société évangélique de France[3] et de sa participation à la Société des traités religieux et placé ainsi au centre même de l'activité protestante, il dirigeait, comme trésorier, toutes les affaires matérielles de la chapelle. Il faisait face à tout. « Quel bon et digne chrétien ! » écrivait A. Vinet à Lutteroth, en 1842. « Qu'on s'édifie à le voir et à l'entendre ! »

L'un des plus grands attraits de ce milieu béni, dont nous ne pouvons qu'ébaucher l'image, ce sont les figures des hommes éminents qui s'y mouvaient et dont nous

[1] D'abord au N° 112, puis au N° 136. Les écoles ont disparu en 1882. L'œuvre a passé par diverses circonstances, placée sous des directions diverses. Elle a été remplacée par l'œuvre populaire de la rue Pierre Levée.

[2] J. Pédézert, ouvr. cité, p. 12.

[3] Voir *Le Cinquantenaire de la Société évangélique*. Notice historique de H. Mocnier, 1884.

avons déjà nommé plusieurs. Tous mériteraient de revivre dans ces pages. Nous nous bornerons à quelques-uns.

Plaçons en tête Frédéric Monod, fils aîné du patriarche Jean Monod[1]. Il était né en 1794, fit ses études à Genève et devint pasteur adjoint de son père à Paris en 1819, puis titulaire en 1832. Frédéric Monod fut l'un des premiers adeptes du Réveil et bientôt l'un de ses principaux apôtres. « Il prêchait ce qu'on appelait alors les doctrines nouvelles, c'est-à-dire qu'il opposait à la religion des bonnes œuvres la religion de la grâce et de la foi, et à la religion de la vertu celle de la nouvelle naissance[2]. » Il accréditait son message par son caractère fait de loyauté, de courage, de fidélité au devoir. « La conscience était la maîtresse souveraine chez lui. Toutes les voix se taisaient sous la sienne. Elle était obéie à n'importe quel prix[3]. » Fondateur de la plupart des œuvres chrétiennes de son temps, Frédéric Monod en fut l'un des plus fermes appuis.

Edmond de Pressensé dira à ses obsèques : « Entre moi et une lâcheté, il y aura toujours le souvenir de Frédéric Monod. »

Le nom d'Henri Grandpierre est associé étroitement au précédent. Originaire du canton de Neuchâtel, pasteur à Bâle et ami de Vinet, il fut appelé à Paris, en 1827, pour diriger la Maison des missions. Il y resta plus de vingt ans. Dès son arrivée, raconte-t-il[4], il ins-

[1] Voir *La famille Monod*, par Gustave Monod, imprimé comme manuscrit. Paris, 1890.

[2] J. Pédezert, *Cinquante ans de souvenirs religieux et ecclésiastiques*, Paris, 1896, p. 5.

[3] *Ibid.*, p. 303. Voir aussi : E. de Pressensé, *Études contemporaines*, p. 226 et 227. Frédéric Monod fut longtemps le rédacteur des *Archives du christianisme*.

[4] Manuscrit de la Bibliothèque des pasteurs de Neuchâtel. Consulter l'article de J. Delaborde dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de F. Lichtenberger. — H. Grandpierre, né en 1799, mourut en 1874.

talla dans cette institution, située alors au boulevard Montparnasse, un culte évangélique, qui fut bientôt suivi par une centaine de personnes. Le local étant devenu tout à fait insuffisant, il vint à la pensée de quelques amis chrétiens de louer un endroit plus spacieux. Telle fut, avec les réunions intimes dont nous avons parlé, l'une des origines de la chapelle Taitbout. Grandpierre en fut l'un des prédicateurs pendant douze ans, tout en consacrant le meilleur de ses forces à l'œuvre des missions. Il était pasteur avant tout. On l'a appelé le Bourdaloue du protestantisme ou le Bersier de son temps.

Avec quel zèle on se pressait autour de sa chaire! Avec quelle admiration on écoutait sa parole! Le duc de Broglie suivait ce culte avec sa femme, sa noble fille de Mme de Staël. Il y rencontrait le comte Pelet, P.-A. Stapfer, l'amiral Ver-Huell qui croyait, disait-il, entendre un apôtre. Le pieux abbé Martin de Noirlieu y vint aussi un jour et il exprima le regret que M. Grandpierre ne prêchât pas dans quelque grande église de la capitale [1].

C'est l'amiral Ver-Huell qui mit en rapport l'abbé Martin de Noirlieu avec Grandpierre.

Cet ancien marin était président du Comité des missions, le plus cordial, le plus simple des hommes [2]. Il alliait à la loyauté du chef qui avait gagné des batailles sur mer, toute la grâce et toute l'urbanité de manières du parfait gentilhomme.

Il habitait rue Madame, assez proche de la Maison des missions, dont il recevait chez lui fréquemment le directeur et les élèves. On ne se séparait jamais, le soir, sans chanter des cantiques après la lecture de la Bible. Ce culte de famille attira l'attention de l'abbé, alors aumônier de l'Ecole polytechnique et locataire de la même maison. Il demanda à connaître celui qui faisait entendre chez lui les louanges du Seigneur. Telle fut l'origine des relations de ce prêtre excellent avec les

[1] J. Pédezert, *Souvenirs et études*, p. 14.

[2] Grandpierre, manuscrit cité. — Voir aussi *Le Souvenir*, 8 novembre 1815, p. [illegible].

protestants, parmi lesquels il faudra compter plus tard Edmond de Pressensé.

Marc Wilks, pasteur congrégationaliste d'Angleterre, s'était établi à Paris avant 1830 et prêchait tous les dimanches en anglais. Précurseur à sa manière du grand évangéliste Mac All, il fut l'un des principaux artisans du Réveil. « De 1818 à 1831, remarque Frédéric Monod, nos œuvres étaient essentiellement entre les mains de Marc Wilks. »

Sa parole était abondante, pittoresque, semée de mots heureux. Où il était inimitable et vraiment homme de Dieu, c'était dans la prière et la méditation des Ecritures. Il est mort à Cheltenham, en 1855[1].

Henri Lutteroth[2], déjà nommé, était né à Leipzig, en 1802. Descendant par sa mère de réfugiés français et établi de bonne heure à Paris, il se fit naturaliser Français. Il prit une part active au Réveil, notamment par ses publications[3] et par la création du journal le *Semeur*, dont nous parlerons plus loin. Partisan résolu de la séparation des Eglises et de l'Etat, il fut naturellement à la tête des chapelles indépendantes. C'était un homme de vaste culture, au jugement droit, à l'esprit large, d'un désintéressement absolu et d'une fidélité sans mesure à la vérité. Il est mort à Paris, le 11 février 1889. Nous avons eu le privilège de connaître ce noble vieillard à la chevelure touffue encore et à peine grisonnante.

Parmi les personnalités qu'il faudrait citer encore, choisissons enfin Philippe-Albert Stapfer[4], ancien Mi-

[1] *Une Eglise séparée de l'Etat*, p. 14.

[2] Voir *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*, t. XXXVIII, p. 166. — Edmond de Pressensé, *Alexandre Vinet*, d'après sa correspondance avec H. Lutteroth. Paris, Fischbacher, 1891. — Voir aussi *Alexandre Vinet*, par Eugène Rambert, 4e édit., p. 623, la note si complète de Ph. Bridel.

[3] Il a laissé plusieurs études d'histoire protestante et un Commentaire sur l'évangile de saint Matthieu.

[4] 1766-1840. Voir l'ouvrage que lui a consacré Rodolphe Luginbühl, traduit en français. Paris, Fischbacher, 1888.

nistre de la Confédération suisse à Paris, devenu Français de fait et de cœur.

Sa science semblait être plutôt celle de plusieurs hommes que d'un seul. Elle était universelle et aussi sûre qu'étendue. Sa mémoire était prodigieuse et il aurait pu demander comme Cuvier : Comment peut-on oublier ? « L'une des joies que j'espère dans le royaume du Seigneur, dit de lui Adolphe Monod, c'est d'y trouver mon ami, mon frère, mon second père, P.-A. Stapfer. »

D'autres noms auront leur place dans ces pages. Nous sommes trop porté peut-être, à distance, à intensifier les couleurs de ce beau passé. Mais il ne nous semble pas qu'il y ait eu, au siècle dernier, une aussi admirable pléiade d'hommes distingués réunis dans un même milieu, rapprochés par les mêmes aspirations, soulevés par la même foi et le même zèle pour le service de Dieu. Les dons de l'esprit, du cœur, de l'éducation et pour quelques-uns de la fortune, donnaient une puissance rare à leur commune activité.

On ne saurait parler du Réveil religieux dans le protestantisme français sans donner une place au journal dont nous avons cité le titre : *Le Semeur*, et dont Edmond de Pressensé dira plus tard : « Il a été le guide du Réveil, en l'élargissant. »

Le professeur Henri Hollard en conçut l'idée[1]. H. Lutteroth la mit en œuvre. Victor de Pressensé fut la cheville ouvrière de la publication. Le *Semeur* débuta, le 7 septembre 1831, avec cette devise : « Le champ, c'est le monde. » C'est en effet dans le monde, et aussi largement que possible, qu'on voulait jeter la bonne semence. Il s'agissait, d'une part, de renseigner les chrétiens sur le mouvement politique, la littérature, la philosophie et les sciences, et, d'autre part,

[1] Ph. Bénoît, *Roger Hollard*, pasteur à Paris. Lausanne, Georges Bridel & Cie, 1902, p. 21. Voir aussi la notice déjà citée sur Lutteroth.

de prouver aux hommes étrangers à la religion de Jésus-Christ que cette religion, qui peut seule, en prenant position au milieu des intérêts humains, les purifier et les ennoblir, a droit aussi d'occuper une place dans leur cœur pour les convertir et les sauver[1].

Le *Semeur* aspire à être à la fois l'ami, le compagnon du chrétien, à remplacer sur sa table les feuilles littéraires et jusqu'à un certain point les feuilles politiques, et à être un missionnaire auprès des gens du monde, dont il appelle en mille manières l'attention sur les vérités révélées.

Ce programme n'aurait rien de nouveau aujourd'hui. Il en était tout autrement en 1831. Les deux ou trois journaux protestants d'alors[2] se renfermaient dans le cercle assez étroit des luttes doctrinales. Le *Semeur* vécut dix-neuf années. On sait quelle part importante du succès de ce journal doit être attribuée à Vinet, l'un de ses principaux collaborateurs. Mais à côté des articles du penseur de Lausanne brillaient ceux que G. de Félice[3], publiciste de race et d'une fécondité, d'une verve exceptionnelles, consacrait à des questions de politique et de morale sociale. Verny[4] était non moins ardent et apprécié. Le *Semeur* fut à beaucoup de titres le précurseur de la *Revue chrétienne*, à laquelle se liera plus tard le nom d'Edmond de Pressensé.

Son influence reste empreinte sur la pensée chrétienne de la première moitié du siècle dernier. Nous la découvrirons sans peine dans la formation religieuse de celui dont nous allons saluer la naissance.

[1] Circulaire de V. de Pressensé, 15 novembre 1833.

[2] Les *Archives du christianisme* furent fondées par le pasteur Juillerat, en 1818, pour la défense de l'orthodoxie. Il eut ensuite pour directeur Frédéric Monod. — Le *Protestant*, de couleur libérale, fut édité de 1831-1834, par Athanase Coquerel. — L'*Espérance* naquit un peu plus tard, sous les auspices de Grandpierre et de Pédézert, pour représenter la cause du nationalisme évangélique.

[3] J. Pédézert, *Souvenirs et études*, p. 23 et suiv.

[4] E. de Pressensé, *Etudes contemporaines*, p. 255.

CHAPITRE III

L'enfance d'Edmond de Pressensé.

Sa mère, Victoire Hollard. — La pieuse ancêtre de la famille. — Naissance d'Edmond. — Premières années. — L'institution Keller. — Vives et sérieuses impressions d'enfance. — L'ami Jean Monnet. — Au collège. — Premiers voyages. — Rencontre avec Vinet.

Voici comment s'est exprimé Ch. Secrétan[1] sur la mère d'Edmond de Pressensé :

Mme de Pressensé est une personne angélique, elle gagne tous les cœurs, à la première vue. Elle a un air de bonté qui ne peut être égalé que par Mme Vinet. Encore frappe-t-elle davantage, parce que dans Mme Vinet d'autres qualités supérieures balancent celle-là, tandis que chez Mme de Pressensé cette qualité frappe seule.

Sophie-Victoire-Alexandrine Hollard, née en 1798, était fille de Michel Hollard[2], qui possédait à Lausanne la propriété de Mon Repos. Il la vendit ensuite à un parent éloigné, M. Perdonnet[3], lorsque des revers de fortune, conséquence du blocus continental, compromirent la situation jusqu'alors très large de la famille. La femme de Michel Hollard[4] appartenait à la famille Grenier, de Lausanne, dont les ascendants, des Parlier, originaires de Montpellier, s'étaient réfugiés en Suisse pour cause de religion. En 1817, les Hollard émigrèrent

[1] Lucien Secrétan, *Charles Secrétan, sa vie et ses œuvres*, p. 268. Lausanne, Payot & Cie, 1911. — [2] 1772-1855.

[3] Vincent Perdonnet (1788-1867), après des débuts très modestes et mouvementés, devint agent de change à Paris et y acquit une belle fortune. (*Gazette de Lausanne*, 7 février 1943 [Ed. S.].

[4] Marie Grenier, 1777-1848.

à Paris. Certains termes d'une lettre de Mme Michel Hollard à son mari, en 1824, laisseraient entendre que cette transplantation ne s'accomplit pas sans amertume ni déceptions. Au reste, cette digne aïeule paraît avoir usé d'une certaine verdeur de langage.

C'est donc à Paris que Paul-Joseph-Victor Dehault de Pressensé, âgé de vingt-sept ans, épousa, le 6 mars 1824, Victoire Hollard, dont il avait sans doute fait la connaissance à Lausanne, pendant l'étape de ses parents dans cette ville, à leur retour de Hollande.

Ce mariage l'introduisait dans le milieu du Réveil auquel appartenaient sa jeune femme et les siens. Elle avait une sœur, Constance, qui épousa M. de Valcourt, l'architecte de la chapelle Taitbout, et deux frères déjà mentionnés, Jules et Henri Hollard [1], qui marquèrent aussi dans les rangs du protestantisme parisien. Aucune famille n'était plus sincèrement gagnée à la foi chrétienne.

Victoire de Pressensé était d'une grande beauté. Ses traits fins et réguliers rayonnaient de l'éclat d'une distinction exquise. Elle inspirait à son entourage l'affection la plus vive et la vénération. Son fils Edmond nous le répètera avec émotion.

Elle prit de bonne heure une grande part aux travaux de son mari. Comme lui, elle se donna sans compter à l'Eglise Taitbout et fonda en outre mainte œuvre charitable à Paris. La grande épreuve de la fin de sa vie, la cécité, ne fit que mettre davantage en relief la force et la sérénité de son âme [2].

Les Victor de Pressensé habitèrent pendant une dizaine d'années le quartier du faubourg Poissonnière,

[1] H. Hollard fut le père de Roger et de Mme Bersier. Voir Ph. Bridel, *Roger Hollard*, p. 18 et suiv., l'énumération de ses travaux de docteur en médecine et de professeur de sciences, à Lausanne, Paris, Poitiers et Montpellier. Il était né à Lausanne, le 21 avril 1801 et mourut à Neuilly, le 25 décembre 1866.

[2] Consulter le recueil de *Souvenirs de la vie d'Eugène Bersier*, Paris, Fischbacher, p. 194.

où se groupaient alors plusieurs familles protestantes. Dans la suite ils vinrent à la rue de Clichy, N° 17, au-dessus des bureaux de la Société biblique[1]. Ce fut de tout temps la maison hospitalière par excellence, grâce à une large aisance, mais grâce surtout à une non moins grande ouverture d'esprit et de cœur. Cette chaleur d'âme n'était point exempte cependant d'une certaine rigidité, commune d'ailleurs à beaucoup de chrétiens du Réveil. Ils ne pactisaient en rien avec ce qu'ils appelaient « le monde ». Qu'on relise les biographies de cette époque, par exemple, la *Vie de Louis Meyer*[2], de *Madame André Walther*[3], ou celle de *François Guillard*[4]. On se convaincra que la génération du premier Réveil cultivait l'austérité. Edmond de Pressensé l'avouera même plus tard d'avoir refusé « sa part à l'élément humain par suite de cette espèce de manichéisme inconscient, qui est le fruit naturel d'un puritanisme étroit[5]. » C'est qu'alors on était passé de la mort à la vie par une conversion qui faisait date. On avait rompu avec le péché et l'on ne craignait rien tant que d'y retomber. Oserions-nous sourire de ce rigorisme, nous qui nous prévalons de plus de liberté et de largeur? Sans les vues rigides de nos pères aurions-nous été entourés, à l'aurore de notre vie, d'autant de fermes caractères? Un peu plus de fidélité aux principes et de gravité dans nos habitudes ne nous ôterait, non plus qu'à la génération du Réveil, rien de la vraie liberté, ni de la vraie joie[6].

[1] Voir quelques adresses du Comité au bureau de Genève de l'Evangélisme (en 1844, rue Marcel, 11; en 1852, rue des Petites-Ecuries, 11; en 1855, rue Blanche, 2; en 1859, rue Marcadet, 2).

[2] *Louis Meyer*, sa vie, ses œuvres. Paris, 1896, p. 187-189.

[3] *Madame André Walther*, par Adrien Pascal, Paris, 1860.

[4] *F. Guillard, enfance et jeunesse*, par Eug. Lyon, 1866.

[5] *Etudes contemporaines*, p. 193. — Il ajoute, p. 200, 207 : « Le milieu du Réveil fervent, mais étroit, ne peut être, malgré l'apparence, »

[6] *Le Réveil religieux dans l'Eglise réformée à Genève et en France*, par Léon Maury. Paris, Fischbacher, 1892, 2 vol., tome I, p. 461 : « C'était toute la vie qui était changée et qui prenait une

Mais il est temps d'ouvrir la porte de cet intérieur, si bien préparé pour le recevoir, au petit Edmond.

Il naquit à Paris, le 7 janvier 1824, l'aîné de quatre enfants. Le second, Gabriel, et le troisième, Louis-Frédéric-Henri[1], moururent en bas âge. Leur unique sœur, Mathilde, vint au monde le 22 avril 1834.

Dans une lettre dithyrambique de l'heureux père d'Edmond au grand-père, Michel Hollard, alors que la « jolie petite créature, cet important et chéri personnage » avait atteint ses sept mois, on lit ces lignes dont je vous prie de ne pas sourire : « Il raisonne toutes les choses. On voit très bien, quand il prend quelque objet, qu'il cherche à s'en rendre compte. Je vous dis en vérité que c'est un enfant délicieux. » Et dans un quadrillage accusé au travers de la même page, la grand'maman confirme les dires de son gendre : « Son intelligence a fait tous les progrès que son phisique (*sic*) aurait dû faire. » Il paraît en effet que « le pauvre petit rejeton », comme elle s'exprime, avait donné aux siens de vives inquiétudes, mais que, placé à la campagne, il était rentré au logis dans un état prospère.

Voici maintenant, pour être véridique, l'envers du même portrait : « Si Edmond croît en intelligence, il croît aussi en méchanceté et volonté. Si l'on tarde un moment à obéir à monsieur, ce sont des cris et des colères terribles. Il déteste qu'on le mette au lit, car c'est là pour lui l'ennui suprême. »

Tirerons-nous de ces traits l'horoscope de celui dont nous allons retracer la vie? Contentons-nous de nous

direction nouvelle. On eut dit l'ancienne austérité des pères reparaissant avec leur ancienne foi ; plus de bals, de spectacles, de fêtes bruyantes ; le culte de famille en tenait lieu. Dans cette société si brillante, appartenant par sa naissance et par son rang aux sphères les plus élevées, la préoccupation du salut des âmes, la sollicitude envers les faibles et les souffrants avaient remplacé les vanités et les plaisirs mondains... »

[1] Né le 22 octobre 1832, mort le 1er janvier 1836.

VICTORIA DE PRESSENSE

incliner devant sa première signature apposée en zigzags sur la missive de son père.

Le voile un instant soulevé sur les débuts du petit garçon retombe. Nous sommes sans informations sur le précoce développement qu'annonçaient son esprit d'observation et la vivacité de son tempérament. Les archives de la famille sont muettes sur ces choses d'antan.

A l'âge de neuf ans, Edmond fut élève de la pension de Fontenay-aux-Roses, devenue Ecole Sainte-Barbe-des-Champs, où J.-J. Keller remplissait les fonctions de sous-directeur. Celui-ci avait l'habitude de faire, tous les soirs, un culte pour le jeune de Pressensé, le seul élève protestant. Parfois il l'allongeait au point d'endormir son auditeur. Lorsque J.-J. Keller fonda à Paris [1], en 1834, son Institution de la rue de Chevreuse, Edmond de Pressensé en fut l'un des premiers pensionnaires. Son nom figure en tête du catalogue de cet établissement avec ceux de beaucoup d'hommes qui ont appartenu à l'élite du protestantisme.

Plaçons ici le beau témoignage de l'ancien élève sur son maître vénéré :

C'est pour avoir apprécié les éminentes qualités de J-J. Keller, que nos parents et leurs amis le pressèrent de fonder une maison où sa direction intelligente et chrétienne pût s'exercer en toute liberté. Telle fut l'origine de la maison de la rue de Chevreuse, — notre vieille maison, dirais-je, si le printemps ne rajeunissait, chaque année, les beaux ombrages du jardin, que nous avons tant animés de nos jeux.

Que de générations d'élèves, appartenant aux pays les plus divers, s'y sont succédé ! Quelle moisson de souvenirs ils en ont emportée, partout où le vent de la vie les a dispersés ! Nous ne pouvons nous dissimuler que dans les premières années qui suivirent notre sortie de la pension, ces souvenirs ne fussent quelque peu mélangés, pour notre cher maître et pour nous, du moins pour ceux qui comme moi n'avaient pas l'honneur

[1] Consulter : *Souvenir de la fête offerte à M. J.-J. Keller*, le 26 mai 1884, par ses anciens élèves, p. 11 et suiv.

d'appartenir à l'élite des élèves parfaits. Il avait bien fallu triompher de nos défauts. Cependant jamais ces souvenirs n'ont été du genre de ceux que j'entendais un jour, en 1848, invoquer par M. le marquis de La Rochejaquelin, — un arriéré des plus spirituels, — dans une réunion électorale. Comme, pour l'embarrasser, quelques électeurs lui demandaient ce qu'il avait conservé de son éducation chez les révérends Pères jésuites : « J'en ai gardé, dit-il, des souvenirs *cuisants*. » L'auditoire éclata de rire et fut désarmé.

Eh bien, nous n'avons jamais gardé un souvenir cuisant de la pension Keller. Nous y avons connu cette discipline ferme et correcte, si nécessaire à l'enfant pour former l'homme, et qui en nous apprenant l'obéissance à la règle, nous apprend à devenir des hommes libres. Notre meilleur souvenir n'est-il pas le souvenir vivant, gravé dans nos cœurs, de notre excellent maître lui-même, de sa personnalité si noble, de ce mélange de fermeté et de bonté que nous avons toujours trouvé en lui, de cette droiture inflexible qui nous inspirait l'horreur du mensonge et des basses délations, de cette affection que nous sentions si profonde et si sûre, et qui s'attachait à ce qu'il y a d'essentiel et d'immortel en nous, à notre âme, à notre conscience, — enfin de ces efforts constants, sans dévotion mesquine, pour nous gagner au Dieu de l'Evangile? Nous avons vraiment vu dans notre maître vénéré un chrétien et c'est une grande chose!

Nous aimons à reproduire cet éloge d'une des personnalités les plus mêlées au Réveil du Paris protestant. J.-J. Keller[1] était Zuricois de naissance. Il avait épousé une fille d'Oberlin, le réformateur social du Ban-de-la Roche, et en secondes noces Mlle Louise Cuénod du canton de Vaud, qui déploya à ses côtés les dons d'un caractère aussi énergique que dévoué. L'éducation donnée par M. et Mme Keller était quelque peu austère. « Il n'était question ni de bals, ni de théâtre, ni d'aucun de ces divertissements au sortir desquels la vie de tous les jours paraît fade et monotone. Chaque dimanche, on franchissait à pied les quatre kilomètres qui séparaient

[1] 1800-1880.

de la chapelle Taitbout, et, le soir, seconde promenade pour le culte du soir, dans le quartier[1]. »

L'Institution Keller a reçu dans ses murs environ 900 élèves, parmi lesquels des chrétiens éminents et des citoyens qui ont honoré leur pays par leurs services en différents domaines : Louis Sautter, Alfred André, Frédéric Bartholdi, Conrad et Cornélis de Witt, William et Richard Waddington, Ch. Babut, Kæmpfen, etc. La maison peu à peu désertée à la suite de la création de nouveaux établissements d'études secondaires dans le quartier latin, a cessé d'exister en 1893. Remarquons, après bien d'autres, que l'école chrétienne est l'auxiliaire indispensable de l'Eglise. Le Réveil en a fourni la preuve autant que la Réforme, le protestantisme comme le catholicisme. Former des caractères en vue du progrès général des générations, tel a été de tous temps le devoir impérieux.

Edmond de Pressensé passa quatre années dans l'Institution Keller, jusqu'en 1838.

Chaque fois que l'écolier rentrait à la maison paternelle, nous raconte sa cousine survivante[2], il y apportait une vie débordante, l'esprit rempli de projets, de choses à raconter, à demander à ses parents. Il recherchait la société de ses cousins Hollard et particulièrement celle des aînés d'entre eux, avec lesquels il vivait comme avec des frères et sœurs.

Le témoin de jadis auquel nous empruntons ces souvenirs ajoute :

Il passait alors, sans guères s'y arrêter, dans la chambre où je jouais avec son très petit frère Henri, un délicieux enfant déjà souffrant des suites d'une chute et qui mourut le 1er janvier 1836, après m'avoir donné son dernier baiser. Ce jour-là, près de l'enfant endormi et bien pâle, ma tante, sa mère, nous distribua, *de sa part*, les étrennes qu'elle avait préparées.

[1] J.-J. Keller, fils, *Cinquantenaire de la chapelle du Luxembourg*, 1907.

[2] Mme Eug. Bersier-Hollard, née le 23 juillet 1831.

L. Sautter[1], son condisciple, caractérisait le jeune Edmond comme « taquin et querelleur. Il avait la réputation d'un élève intelligent et travailleur, mais point d'un sujet hors ligne. » Assurément il était d'une grande pétulance. Lisez la confession touchante qu'il fit à sa grand'mère maternelle, Mme Grenier, en séjour à Tours, le 16 décembre 1828. On saura gré à l'auteur de nous livrer avec tant d'ingénuité les traits bons et mauvais de sa physionomie à quinze ans.

« Je ne puis assez te dire, ma chère bonne maman, combien j'aime ma tante[2], combien je trouve son caractère angélique. Toujours penser aux autres, quand son chagrin paraissait devoir tenir toute la place de son cœur, voilà ce qui me semble plus qu'admirable. Mais comme tu sais par toi-même ce que c'est que le dévouement, je ne t'en dirai pas davantage...

Hier, notre bon Dieu nous a gardé (*sic*) du plus affreux malheur qui pouvait nous arriver. Ma chère maman était sortie pour faire des commissions. Elle revenait à la maison à quatre heures et demie ; déjà on n'y voyait plus. En passant par la rue de l'Echiquier, elle ne vit pas, avec sa mauvaise vue, que l'on déblayait une cour. Au moment où elle passait, les maçons jetèrent une pèle (*sic*) énorme couverte de gravier. La pèle atteignit maman à l'os du nez, tout près de l'œuil (*sic*). Une ligne de plus au delà, c'en était fait d'elle, elle tombait morte. N'ayant point d'adresse, on l'aurait conduite à la morgue. Mais grâce à Dieu, qui a veillé sur elle, elle en est quitte pour un léger trou. Ce matin, elle est tout à fait bien. Quelle reconnaissance nous devons à Dieu ! Quand on pense qu'une ligne de plus eût coûté la vie à maman et le bonheur à nous, on ne peut s'empêcher d'avoir encore plus confiance en notre bon Dieu. Je sens aujourd'hui que je l'aime de tout mon cœur. O (*sic*), puisse ce sentiment me rester !

Maintenant, ma chère bonne maman, comme je connais ton indulgence pour tout ce qui m'intéresse, je vais t'entretenir un

[1] Voir *Louis Sautter* (1829-1914), d'après son journal intime et sa correspondance. Paris, Fischbacher, 1915.

[2] Une sœur de Mme Hollard, qui était chargée de la lettre d'Edmond.

peu de moi. J'espère bien que tu trouveras en moi quelque amélioration et que tu pourras sympathiser, à ton retour, entièrement avec moi. Je sens maintenant profondément toutes les grâces dont Dieu m'entoure. D'un côté, j'appartiens à une famille d'où jamais aucune tentation ne me peut venir, où le christianisme est hautement professé, où les exemples les plus salutaires sont continuellement sous mes yeux. De l'autre, je suis dans la position la plus favorable pour mes études. Je suis au milieu de jeunes chrétiens dont la vie doit toute être de renoncement et qui sont encore pour moi des points d'émulation. Deux fidèles ministres de Christ[1] s'occupent spécialement de mon instruction chrétienne, et j'ai pour intime un jeune chrétien[2] qui se voue à la même carrière que moi et qui m'entoure de bons conseils. Tu vois donc, ma bien chère bonne maman, je suis pour ainsi dire cerné par Dieu. Puisse Satan ne pas trouver une place dans le cercle qui m'environne !

Je crois, chère bonne maman, que mes études vont bien. J'ai eu assez de bonnes places depuis ma 3e. J'ai été septième, quatrième et dixième sur 60 composants, et je n'ai pas dépassé les quinze premiers. J'ai encore conservé mon goût de poésie. Mais je tâche d'être très sobre là dedans (*sic*) comme dans toute autre chose. Je crois qu'en me modérant sur ce penchant et en ne négligeant rien pour lui, il pourra, loin de m'être nuisible, m'être utile. Je t'enverrai, à la première occasion, quelques échantillons qui, malgré leur faiblesse, trouveront de l'indulgence chez toi[3].

Mais je m'aperçois, en relisant ma lettre, que je ne t'ai fait que mon panégyrique, et comme je veux dire la vérité tout entière, je dois ajouter que mon orgueil perce encore bien souvent et se dénote par ce ton que tu ne connais que trop bien. Mais je m'efforce autant que possible de le vaincre. J'espère être victorieux dans la lutte.

[1] Grandpierre et Frédéric Monod.

[2] Jean Monod, fils de Frédéric, camarade d'Edmond de Pressensé dans l'Institution Keller, puis Lycée Bourbon, au Collège de Sainte-Foy, l'ami dévoué de toute la vie.

[3] Dans une lettre de Mme de Pressensé de la même date (16 décembre 1838) on lit :

« Je t'envoie des vers détestables, mais remplis de cœur qu'Edmond m'a faits très rapidement pour mon jour de naissance. »

Les renseignements complémentaires qui suivent sont aussi de la plume d'Edmond de Pressensé[1], mais beaucoup plus tard :

Il n'y a pas une époque de ma vie qui ne se rattache à la chapelle Taitbout. J'ai commencé, comme enfant, à être élève de son école du dimanche, d'abord dans son œuvre centrale, dans la petite classe dirigée par une de ses plus fidèles amies, Mlle de Chabaud-Latour, douée d'un rare talent de pédagogie chrétienne, puis dans la section du Faubourg du Temple, dans le groupe dirigé par le vaillant Gosselin, devenu l'un des plus fermes appuis de notre mission du Lessonis. Pendant plus de vingt ans, mon père a dirigé cette florissante école de la chapelle Saint-Maur. Catéchumène du pasteur Grandpierre, j'ai été reçu par lui à la communion en 1840.

Cela se fit dans le salon de la maison paternelle.

Mais revenons aux confidences de la quinzième année, dans une lettre du 28 janvier 1839, adressée encore à « sa bien chère bonne maman. » Le jeune garçon a exprimé le désir de se convertir et de répondre ainsi aux vœux de tous les siens. Il s'est attaché plus étroitement à son pasteur, M. Grandpierre, en lui ouvrant entièrement son cœur. Il exprime son admiration pour sa prédication, que la duchesse d'Orléans a voulu entendre. Puis il avoue à sa grand'mère qu'il sent en lui deux natures entre lesquelles il oscille sans cesse. Quand c'est la mauvaise qui l'emporte, il se livre inconsidérément à tous les défauts :

Je suis orgueilleux, je me raidis et dispute contre la vérité, en un mot je suis tout à fait tombé. — Il avait barré le mot « déposé » ! — Mais, au contraire, quand je suis rappelé à moi par quelque punition que Dieu m'inflige, je rentre sous l'influence de meilleurs sentiments ; j'aime la prière, je lis la Bible avec plaisir, je suis humble et je suis obéissant. Cependant l'orgueil est encore mon tyran ; le moindre succès m'enfle excessivement. Et alors vient la rechute : le mentir de la manière la plus effrontée. Tu le vois, ma chère bonne mamie

[1] *Une Église réponse de l'Eglise*, p. 75.

mon, le coup mortel n'a pas encore été porté à mon mauvais naturel[1].

Mais il exprime son dégoût pour les exemples qu'il a eus sous les yeux parmi des camarades, et d'autre part son enthousiasme pour un discours de M. Bérier[2], « chef-d'œuvre d'éloquence et de patriotisme. » Enfin il parle de ses études :

J'ai été cette semaine 1ère en histoire et 1ère en latin.

Mais il ne mord décidément pas à la géométrie... Sa mère ajoute en marge ces deux lignes :

Je regrette que l'écriture de cette lettre t'ôte une partie du plaisir que tu aurais eu à la lire, si elle avait été lisible. C'est une de nos continuelles observations à Edmond.

Edmond, hélas! se l'attirera toujours.

Ces lettres si vivantes sont comme un commentaire développé de quelques notes manuscrites tracées par Edmond de Pressensé sur son lit de mort et que nous citerons souvent sous le nom de *Chronologie* :

1838. Maison paternelle. Jean Monod et moi ne nous quittons plus. Milieu du Réveil élargi par le *Semeur*, notre grand guide. La poésie m'est révélée par le prologue de Jocelyn. Elle pénètre en moi, malgré la misérable forme que je lui donne. Puis j'ai lieu de comprendre le vers de Lamartine :

Si son rêve est si beau, qu'est-ce donc que l'amour ?

1840. Seize ans. Passion de lecture littéraire. Faible collégien, sauf pour l'histoire, surtout la contemporaine. (Notons ce trait.)

Instruction religieuse. Grandpierre. Première communion.

Crise morale. La révélation du mal m'épouvante et m'attire. La tentation provoque en moi la lutte dans son sérieux, avec la puissance de Christ, sans la chute. Influence immense de ma mère, dont le cœur est mon confessionnal.

[1] Le jeune garçon s'accuse de gourmandise. Il racontait plus tard qu'étant tout jeune, dans un jour de repas de noces, Jean Monod et lui jouèrent aux chevaux. En passant devant le buffet préparé pour la fête, ils faisaient des relais et nourrissaient leurs chevaux... au point qu'ils constatèrent de larges brèches dans la provision.

[2] Berryer.

Un autre renseignement confirme que c'est à quinze ans, à la suite d'une tentation d'ordre charnel, qu'il se consacra résolument à Dieu. Ce doit être aussi alors qu'il se mit à songer sérieusement à la vocation pastorale. Ses parents, on peut le croire, furent les premiers à l'y encourager.

Voici encore sur le point toujours délicat de la pureté, le témoignage d'un homme[1] qui a vu de près le jeune Edmond : « Je puis affirmer que notre ami eut une jeunesse sans reproche au point de vue moral. Il me l'a dit lui-même, tout en ajoutant qu'il avait dû lutter contre de redoutables tentations. »

Intercalons ici, au risque de nous répéter un peu, un souvenir de Mme Bersier, parce qu'il est caractéristique de l'esprit régnant dans la maison paternelle :

Le théâtre était considéré par les chrétiens du Réveil comme chose défendue. Ils croyaient même devoir s'abstenir de tout ce qui le rappelait. Il y eut une discussion très vive entre mes cousins, Edmond et Jules Hollard, et leurs parents. Il s'agissait d'accorder aux jeunes collégiens la permission de jouer un rôle dans une représentation des *Plaideurs* de Racine, qui devait avoir lieu chez des amis qui n'avaient pas cru devoir trancher d'une manière absolue entre ce qu'il fallait supprimer ou admettre selon la fidélité chrétienne. La discussion fut chaude. Cependant la permission fut accordée et l'on vit les cousins radieux sauter au cou de leurs parents.

Mais renouons le fil de la précieuse *Chronologie* :

Voyage en Suisse ; enivrement de nature et de poésie ; en Vinet ; nous retrouvons Isère[2].

Et complétons cette énumération sèche et hâtive par quelques pages de la correspondance avec Jean Monod[3].

[1] Ch. Bellier, lettre particulière.

[2] Comme précepteur, voir chap. IV.

[3] *Revue chrétienne*, 1904-1910. *Lettres de jeunesse à Edmond de Pressensé*, publiées par le Dr Eug. Monod, fils de Jean Monod. Quelques extraits ne avaient paru, en 1898, dans le même journal (p. 41 et suiv.) par les soins de Jean Monod.

Un premier voyage avait conduit le jeune garçon en Hollande, avec ses parents. Il raconte, de Valenciennes[1], son passage à travers la Belgique. On remarquera la vivacité de ses descriptions :

De Bruxelles, nous avons été par le chemin de fer à Anvers. C'est une ville curieuse, parce qu'elle est tout à fait du moyen âge. Les maisons vieilles et gothiques ont ordinairement, à leur angle extérieur, des figures de saints et de saintes grossièrement sculptées ; c'est que probablement elles sont pour eux la pierre angulaire de leur foi... La cathédrale y est superbe ; les prêtres, presque tous gros et gras,... pullulent en Belgique...

Maintenant passe avec moi en Hollande. Je ne saurais te dire l'impression que j'ai éprouvée dans ce pays le plus antipathique, au premier abord, à notre belle France. Il est plat comme l'esprit de ses habitants (je parle du peuple), coupé d'eaux à tout bout de champs (à la lettre). La nature y est verte, voilà son seul mérite...

Amsterdam m'a encore plus étonné que La Haye. On le voit, c'est la capitale ; son port est magnifique ; les vaisseaux de toutes nations l'encombrent. Les souvenirs de l'enfance de papa lui sont tous revenus à la vue de cette ville ; il nous a montré sa maison, son collège. Les Juifs, au nombre de trente mille, sont répandus partout. Ils ont dans les traits un type distinctif qui les fait tout de suite remarquer. J'ai vu à Amsterdam M. Dacosta, Juif converti et poète distingué. Oh ! quel homme ! je t'en parlerai tout au long... Une chose m'a bien frappé dans ce voyage, c'est de voir comme les relations chrétiennes se forment vite ; non, ce n'est pas une exagération de dire qu'ils sont tous frères. Quand pourrai-je entrer franchement dans cette sainte confrérie ?

L'année suivante eut lieu le voyage en Suisse, avec les parents qui faisaient souvent à Baden une cure de bains. Le jeune voyageur ne fut pas long à s'enchanter de la nature alpestre qu'il voyait pour la première fois :

Je ne m'étais pas figuré à Paris ce qu'était la Suisse. Quel pays ! Et encore on me dit que je n'ai rien vu !... Hier, du haut d'une montagne, j'ai vu les Alpes et leurs glaciers. Sur le pre-

[1] 8 septembre 1809.

mier plan du tableau, Zurich avec son lac ; une vallée admirable, coupée comme toujours par des ruisseaux ; plus loin, les montagnes de la Forêt Noire et à nos pieds un bois délicieux. Pour compléter le poétique de cette scène, des moissonneuses qui récoltaient près de nous et qui accompagnaient leur travail de leurs chants. Je ne puis te dire ce que j'ai senti dans ce doux moment... Ce n'est que quand notre âme est à distance de ses émotions qu'elle peut les préciser[1].

Son correspondant remarque : « C'est quelques jours après, dans ce même voyage, qu'il vit pour la première fois Vinet, « qui ne paie pas de mine mais qui est bien bon[2]. » L'impression reçue alors dans une leçon de ce professeur fut telle que le jeune homme déclara à son père qu'il le prendrait pour son maître. Le père eut beau plaider pour la Faculté de théologie de Montauban, où Jean Monod devait se rendre, au pied de la chaire de son oncle Adolphe Monod. Le parti d'Edmond était pris : il ferait ses études de théologie à Lausanne. Toutefois, il fallait auparavant terminer les classes du lycée et obtenir le baccalauréat. Victor de Pressensé, pour hâter les choses, ramena de Lausanne à Paris Adolphe Lèbre comme précepteur de son fils.

Au moment où notre adolescent va être placé sous l'influence de cet homme si distingué, essayons de fixer ici nos impressions sur son caractère juvénile. Le trait qui prédomine, c'est la spontanéité, la vivacité. Edmond est déjà ce qu'il sera toute sa vie, le mouvement même. Ses lettres et les témoignages contemporains révèlent en outre chez lui une belle richesse et une grande souplesse de facultés. Il fut certainement très précoce, malgré qu'il ne paraisse pas avoir été toujours un écolier modèle et qu'il fût souvent distrait[3].

Il était observateur, souvent avec malice. D'une sensibilité pénétrante, d'un tempérament enthousiaste, il était

[1] *Revue chrétienne*, 1911, p. [illegible] — [2] *Revue chrétienne*, p. [illegible].

[3] Ayant été chargé, un jour, de rendre une lettre à la poste, il la jeta dans une cavée [illegible].

prompt à l'admiration. Son ami intime écrira plus tard, en songeant à ses jeunes années : « Ce qu'il voyait ou lisait, spontanément il l'idéalisait. » Or idéaliser, c'est embellir, agrandir, créer ; c'est s'identifier avec les choses et les êtres pour se donner à eux, se projeter ainsi hors de soi. Edmond de Pressensé fut, dès ses premières années, cet artiste-là. Quant à sa nature morale, on le devine d'une sincérité foncière, d'une belle franchise, qualités heureuses, favorisées par la confiance totale qu'il a eue en ses parents. On voit encore s'affirmer en lui, malgré l'effervescence d'un tempérament qui ne devait pas accepter aisément le joug de la discipline, un grand sentiment du devoir et un vif amour du travail. A côté d'une tendance naïve à la présomption, on remarque une humble conscience des défauts et des chutes. A la base de tout cela, une piété vraie, fruit de l'éducation, mais aussi d'une expérience naissante authentique. La crainte du mal lui donne un caractère de sérieux moral qui fait bien augurer de l'avenir. Reliée par sa foi sincère au Dieu vivant, la jeune âme promet, à seize ans, de fournir une belle croissance spirituelle.

CHAPITRE IV

Edmond de Pressensé et son précepteur Adolphe Lèbre.

Le caractère d'Ad. Lèbre. — Ses relations avec les Pressensé. — Ses observations sur son élève. — Mort prématurée. — Sa foi religieuse et son rôle d'initiateur.

Edmond de Pressensé a cité cette belle caractéristique d'Adolphe Lèbre, tracée par la main de Vinet[1] :

Je n'ai jamais connu un amant plus sincère, plus désintéressé de la vérité. C'est un esprit de philosophe et un cœur de chrétien. — Nous qui avons eu le privilège de vivre dans son intimité, ajoute l'ancien élève, nous savions à quel point cet éloge était mérité.

Adolphe Lèbre était né à Lausanne, le 26 juin 1814, de parents français naturalisés suisses. Il avait fait ses études au Collège et à l'Académie de cette ville, à une époque où celle-ci nourrissait une jeunesse brillante et enthousiaste, dont les gloires étaient Henri Durand, Frédéric Monneron, jeunes poètes d'avenir prématurément enlevés par la mort, et Charles Secrétan, dont la belle carrière est connue de tous. Ces esprits d'élite, avides de vérité, se pressaient autour de maîtres éminents, à la tête desquels Vinet occupait une place à part, autant par son caractère que par la supériorité de sa pensée. Ensuite Lèbre avait poursuivi ses études de philosophie en Allemagne, à la recherche de ce qui fut

[1] *Études contemporaines*. Paris, Fischbacher, 1890, p. 299. — Voir surtout *Œuvres d'Adolphe Lèbre*, recueillies et publiées par Marc Debrit, avec une Notice biographique de Juste Olivier. Lausanne, Georges Bridel, 1856.

le but de ses labeurs acharnés et l'objet de ses aspirations les plus ardentes, une philosophie chrétienne.

Il conçut le projet d'une de ces œuvres considérables de la philosophie religieuse qui sont comme le roman de la pensée. Esprit élevé, poétique, cœur d'enfant, conscience inflexible, il demeure pour nous l'un des types les plus purs et les plus élevés de la conscience intellectuelle [1].

Il n'est pas étonnant que Lebre désirât voir Paris après l'Allemagne et que la famille de Pressensé fût heureuse de confier les études d'Edmond à un guide aussi qualifié. Adolphe Lebre habita chez eux pendant l'automne et tout l'hiver de 1840 à 1841. C'était alors rue Martel, N° 2.

Il écrit à ses amis intimes, ses anciens hôtes de Lausanne, M. et Mme Juste Olivier, le 22 octobre 1840 :

Ecoutez combien je suis heureux. J'ai une délicieuse chambre; elle donne sur une grande cour qui me laisse voir un grand pan du ciel et me protège contre le bruit de la ville. J'ai été accueilli par les Pressensé de la manière la plus aimable et la meilleure. Et voyez, non seulement ils n'exigent pas plus de deux heures, ils n'en veulent même pas autant. Je lirai avec mes élèves les plus beaux morceaux de l'antiquité classique... Ce n'est pas tout; le fils de M. de Pressensé étudie avec un jeune Monod qui viendra aussi à mes leçons. Je donnerai leurs leçons avant déjeuner, c'est-à-dire avant 7 ½ heures, et dès 8 heures, je serai libre comme l'air. Mon ami Bridel [2] a déjà, avant mon arrivée, parlé à M. de Pressensé de la nécessité qu'il y avait pour moi à garder toute mon indépendance. M. de Pressensé l'a très bien senti. Une des choses qui m'ont le plus touché dans son accueil, est le respect qu'il a pour mes intentions... Aurais-je jamais osé espérer une vie si facile, si douce et si merveilleusement préparée pour me laisser tous les loisirs qui me sont nécessaires et pour me garantir ma liberté?

[1] Ouvr. cité, p. 261.

[2] *Louis Bridel*, pasteur démissionnaire du canton de Vaud, en 1839, attaché à la chapelle Taitbout dès 1840, et qui en 1843 devait succéder à M. Grandpierre comme pasteur de l'Eglise jusqu'en 1855. — Voir des lettres inédites de lui, dans la *Liberté chrétienne*, 15 novembre 1899, précédées d'une note par Ph. Bridel.

Même enthousiasme dans une autre lettre[1] :

L'intérieur des Pressensé me plaît chaque jour davantage. Ce sont, par tous les bouts, de bonnes, d'excellentes gens, d'une bonté affectueuse, d'une cordialité toute suisse. Monsieur et moi, nous nous entendons en politique et il trouve dans sa justice et sa bonté une libéralité de jugement que ne lui donnerait pas sur tous les points son esprit ayant tout positif et calme. Madame ressemble à son charmant portrait et leur fils est un délicieux jeune homme, ardent, généreux, plein d'imagination et d'une ouverture de cœur qui m'attache véritablement à lui.

Quoique la personne d'Adolphe Lèbre ne soit que secondaire dans notre ouvrage, nous nous plaisons cependant à citer encore de lui quelques piquantes remarques ou descriptions. Par exemple, ce joli croquis de J. Simon :

J'ai entendu Simon, le remplaçant de Cousin. Sa parole est une musique ; c'est un charme, une élégance grecque, une fleur délicate d'ironie attique. Platon l'aurait accueilli au cap Sunium. Il eût seulement demandé sans doute une grâce un peu plus sévère et de ne pas trop jeter de baisers à la philosophie...

Je crois qu'il est plus artiste que penseur.

Et encore cette page du mois de janvier 1841 :

Il faut pourtant que je vous conte un peu mon jour de l'an. — Le soir, charmante réunion de famille. Mon ami Bridel était avec nous. Au haut de la table, les deux grand'mères[2] avec un petit ange aux boucles blondes, aux yeux colombins sur leurs genoux, délicieuse petite fille de trois ans, la plus jolie de toutes celles que j'ai vues. Cette table de famille était quelque chose de doux et de beau. Il me semblait y voir assister, invisible, Celui dont les souffrances ont permis ces joies à l'homme et qui seul donne une espérance aux tristes séparations. Après le dîner, une table colossale et trop petite, chargée

[1] 18 novembre 1840.

[2] Mme Michel Holland-Grenier et Mme Henriette de Pressensé, veuve de Pierre-Marie, mortes, la première en 1848, à l'âge de 84 ans ; la seconde, en 1851, à 95 ans.

de cadeaux, nous appela au cabinet de M. de Pressensé. On tira des billets qui assignèrent à chacun son lot et ce furent des joies, des cris, des silences et des émotions dans la petite troupe ! — Un de ces petits êtres dut prendre un bain de pieds parce qu'il était tout rouge de bonheur... Je finis la journée par une discussion sur le calvinisme.

A cette vivante narration, mêlons ce petit trait plaisant :

Aucun mot n'a été aussi heureux que la question de notre petite demoiselle de sept ans [1] : Nous lisions, le soir, Phèdre, de Racine, et elle se pencha vers sa maman pour lui demander si Vénus était le diable.

Les lignes suivantes nous diront maintenant ce que furent les rapports particuliers d'Adolphe Lèbre avec son élève :

Le christianisme est ici plus tolérant qu'au pays, et j'ai déjà confessé, sans être battu, plus d'une petite hérésie. Je dois du reste être prudent. Le jeune de Pressensé, avec son imagination ardente et la passion qu'il met à tout irait trop loin, si je n'étais pas retenu jusqu'à un certain point avec lui. Je l'entends quelquefois pousser tout à coup des hérésies qui dépassent celles du fond de mon cœur, même quand mes lèvres ont été très discrètes. Nous devenons toujours meilleurs amis et ses parents sont d'une parfaite bonté.

Deux mois après Lèbre écrit :

Hier, j'ai eu avec les parents d'Edmond une longue conversation sur lui et sur ses études de l'hiver prochain (en Allemagne). Il s'agit de philosophie et avec lui et moi cela devient sérieux. Il est un véritable ouragan, toujours en tempête et bouleversant tout autour de lui. Cœur chaud, imagination ardente, noble, généreux, c'est une nature qui donne à ses parents beaucoup de joies et d'espérances, et des craintes qui seraient plus vives, si sa conscience était moins sincère et sérieuse. Il donne tête baissée dans ses impressions et j'ai à garder beaucoup de précautions et de ménagements dans la

[1] Mathilde de Pressensé, qui devint Mme Lemaître, puis Mme Suchard.

ADOLPHE LEBRUN

confession de mes idées. L'autre jour, il me questionna sur l'élection (prédestination). Je ne précise pas tout d'abord. Il me presse et voilà mon tourbillon qui roule au bas de l'escalier et se précipite au salon, en déclarant qu'il ne peut plus croire à l'élection, que c'est un dogme odieux, que sais-je enfin ! Il est dix fois plus de mon opinion que moi-même et j'ai toujours à trembler de le voir proférer des hérésies qui me sautent au visage comme un enfant au cou de son père.

Et voici que le carême a soufflé ses orages sur nous. Nous avons été entendre les prédicateurs catholiques, et les couvents, les vœux, les pénitences, le catholicisme, le protestantisme, en voilà plus qu'il n'en fallait pour nous mettre en émoi. Tout cela a été bien pacifique et amical du reste. M. de Pressensé a une équité naturelle, un besoin de justice, une largeur de sentiments qui rendent les choses faciles avec lui. Ses habitudes, ses occupations ne lui permettent pas d'entrer pleinement dans certaines idées. Mais rien d'aisé comme de n'en pas parler avec lui. Madame a un charme de cœur qui rend tout aimable avec elle et la sauve des duretés théologiques. Et d'instinct, elle aurait rêvé une religion toute clémente et tendre. Mais il faut pour leur fils une mesure sévère. Et je me suis souvent tu. Je ne disais pas toujours mon avis, mais j'en causais plus tard avec ses parents.

C'est hier qu'a eu lieu notre entretien. Pendant deux heures, je leur ai exposé assez clairement mes pensées sur la chute et la rédemption, sur la nécessité de l'erreur avant la régénération de la volonté, sur la possibilité dès lors d'une philosophie tirée non des passages de la Bible, mais de la nouvelle lumière qui nous éclaire. J'ai surtout parlé de la liberté et de l'expiation, sur lesquelles j'ai développé des idées pareilles à celles d'Erskine. Notre conversation a été douce d'amitié et de franchise. Mme de Pressensé incline, je crois, à ces idées. Monsieur s'effraie seulement du *oui* ou du *non* que je réclame pour l'homme. Il l'admet et le repousse tout à la fois. Il est enfin dans des contradictions que je lui ai indiquées. Il le reconnaît, mais il craint que son fils ne soit un peu détourné du respect scripturaire. Je lui ai dit que c'était le péril de tout enseignement philosophique, péril qu'il me semblait toujours plus nécessaire d'affronter.

Qu'en résultera-t-il ? Je ne sais. M. de Pressensé n'aurait pas d'inquiétude pour un caractère moins emporté aux extrémités

que son fils et je crois qu'il se résoudra à ces leçons. Dans tous les cas, j'ai fait ce que je devais ; je respire librement et j'attends avec calme le résultat.

...J'ai interrompu ma lettre un moment. Je viens de notre jardin ; nos lilas parfument l'air... et à voir les rameaux verts se balancer dans le ciel, je rêve des bois où je montais au printemps.

Adolphe Lèbre s'est peint lui-même suffisamment dans ce qui précède. Les doutes qui l'agitaient sur des doctrines jugées vitales par son entourage, perçaient dans tous les entretiens. Chose curieuse, Edmond Schérer combattait alors contre Lèbre dans ces joûtes répétées et cela au nom de la saine théologie. Le jeune philosophe se trouvait donc de plus en plus isolé intellectuellement dans un milieu dont il partageait cependant la piété, et qui ne lui marchandait pas l'affection. Finalement il fut décidé que le précepteur s'éloignerait.

Lèbre écrit d'Etretat, le 4 août 1841 :

J'ai enfin la décision de mes amis de Pressensé. Je ne serai plus chez eux. Ils ont longuement causé de cette affaire avec leur fils pendant leur voyage. Malgré le vif désir qu'il avait de vivre avec moi, il a senti qu'il n'avait pas de temps libre cet hiver ; ses examens le réclament tout entier. M. de Pressensé ne pouvait d'ailleurs se défendre de quelques inquiétudes sur mes idées. Aussi, après de longues hésitations, ils se sont décidés, au grand regret de tous les trois, au parti qui nous sépare. Monsieur et Madame m'ont écrit une délicieuse lettre où ils me parlent avec la franchise et la tristesse d'une vraie amitié. Ce n'est pas sans un serrement de cœur, que je quitterai leur chère maison... J'ai fait ce que je devais ; eux aussi, je le crois. Plus j'y pensais, plus je me doutais qu'Edmond n'avait pas de temps à me donner. Quant à mes idées, j'aurais eu beau être prudent, je n'aurais pu les taire entièrement. Je n'aurais pu surtout éviter les pressantes et passionnées questions que m'aurait adressées mon élève, et sa nature le prédispose singulièrement à des idées contraires à la théologie à laquelle il se prépare... Edmond est peut-être trop jeune et trop extrême pour affronter certaines préoccupations.

Ainsi, pour éviter les écueils d'une situation délicate, ces âmes d'élite prirent le parti de la faire cesser, sans rompre en rien leurs liens d'affectueuse confiance. Lèbre crut devoir refuser même l'offre gracieuse de garder son domicile chez ses amis. Il se retira au quartier latin, plus près des grandes Ecoles et des bibliothèques. Mais de la rue Saint-Jacques, un omnibus le menait à la rue Martel, quand il voulait, et l'on restait sur le pied des relations intimes.

Je craignais, écrivait Lèbre plus tard, que mes opinions bien hardiment indiquées, que mon abandon de la chapelle Taitbout, que bien des choses de ce genre ne refroidissent mes amis ; ils ont, au contraire, redoublé d'aimables et délicieuses prévenances et il faut pour agir ainsi, un cœur bien chaud et sympathique.

Adolphe Lèbre fut emporté, à vingt-neuf ans, par un mal foudroyant, à Paris, le 28 mars 1844. Il avait poussé ses études[1] dans les directions les plus diverses à la recherche de la vérité sans l'avoir proprement conquise, mais sans l'avoir perdue non plus. Edmond de Pressensé dira de lui, dans l'étude que nous avons citée :

Il mourut sans avoir retrouvé l'équilibre de ses croyances. Une imagination trop vive ajoutait beaucoup à ses souffrances réelles. Jamais, du reste, son cœur ne cessa d'appartenir à Jésus-Christ.

Le pasteur Verny, son ami par le cœur et par l'esprit, qui traversa lui aussi la crise inévitable des croyances en conflit avec la foi, mais qui se ressaisit victorieusement sur le terrain de cette dernière, a rendu à Lèbre le plus beau témoignage dans son oraison funèbre :

Il douta, oui, mais son doute fut sincère. Ce n'était point l'exercice d'une raison orgueilleuse et glaciale... C'était le poignant besoin d'une vérité plus pure, plus énergique, plus effi-

[1] *Études contemporaines*, p. 268.

cace. Il douta, oui, mais son doute était une faim et une soif de justice... Un pareil doute, est-ce du doute encore? C'est de la foi, c'est la foi de ceux qui prient : « Je crois, Seigneur, aide moi dans mon incrédulité... » Il avait l'amour. C'est par cet amour qu'il vivait et qu'il cherchait. Cet amour lui aurait fait trouver, s'il avait vécu. Cet amour, à présent, a tiré les voiles qui cachaient la vérité et a apaisé la soif de son âme[1].

On devine sans effort l'influence que dut exercer Adolphe Lèbre sur Edmond de Pressensé. Il attisa en lui la flamme de la pensée. Il lui ouvrit le vaste horizon des questions religieuses et philosophiques en rapport avec la foi chrétienne. Il lui révéla ce que doit être la rigueur désintéressée de la recherche intellectuelle. Il l'initia au drame d'une âme profondément religieuse, foncièrement morale et sensible, aux prises avec le monde et ses tentations, ses problèmes et ses illusions. Le jeune lycéen, bientôt bachelier ès lettres, franchit aisément, sous un tel guide, les barrières de l'adolescence et s'avança à grands pas vers la maturité de son être moral. Comment n'être pas, à cet âge, fortement électrisé par une individualité aussi riche que délicate, aussi respectueuse des autres que d'elle-même et de la vérité?

Qu'on médite encore, à ce propos, ces paroles de Lèbre à un étudiant d'Heidelberg, dans l'hiver de 1842-1843[2]. Nul doute que son ancien élève, en les rapportant, ne se les appliquât à lui-même :

Vous doutez. Je n'en suis pas surpris, il est impossible, aujourd'hui d'aborder franchement la science sans rencontrer le doute... Le doute mauvais entraîne au libertinage de la volonté, persuade de lâches complaisances, dégrade l'âme, fait œuvre de volupté et de mort... Le doute providentiel fait une œuvre

[1] Il écrivit dans le *Sermon* et la *Revue des Deux Mondes* sur l'histoire des religions et toute mainte question de philosophie ancienne ou contemporaine.

[2] Lettre citée par Edmond de Pressensé dans ses *Études contemporaines*, p. 262. On en possède l'original beaucoup plus étendu que la citation : admirable exhortation à un jeune homme, splendide apologie du christianisme de la croix.

de douleur, mais de vie ; il tourmente l'âme, mais il l'élève et l'agrandit... Vous doutez. C'est une raison d'être d'autant plus soumis à la conscience... Ne vous arrêtez dans rien de ce qui vous dégrade... Cherchez la vérité de tout votre cœur et vous la trouverez... L'insouciance dans la recherche est l'insouciance de bien vivre... Ayez pour but de devenir homme dans le sens vrai du mot, je veux dire de rechercher avant toutes choses à bien faire, à tuer l'égoïsme, à vivre de dévouement... Soyez fidèle aussi à prier... Dieu vous exaucera... Dès que nous avons un sincère désir de Dieu, il nous soutient et nous aide. Il a pour nous le cœur plus tendrement ému, plus riche que celui d'une mère... Les joies et les fêtes que donne la jeunesse, ne sont que l'image des joies et des fêtes de la vie chrétienne. C'est elle qui est la vraie et l'immortelle jeunesse ! Pour moi, je le sens, au christianisme seul je dois d'être encore jeune. Sans lui je serais, à cette heure, tombé rudement bas.

Je suis, sur bien des points, tourmenté de mille doutes ; mais plus je vis, plus je suis assuré de la croix. Ma conviction sur ce point a grandi sur les ruines de mes autres convictions. Maintenant que je sais cela, mon scepticisme m'inquiète moins. Si je suis fidèle à la grâce que Dieu m'a faite, l'essentiel demeurera et se fortifiera [1].

Un chercheur de cette trempe était plus qu'un précepteur, plus qu'un mentor dans la culture de l'esprit [2]. Il fit surtout œuvre d'éducateur de la conscience, parce qu'il donnait, à côté du précepte, l'exemple. Sous sa haute tutelle, la vie morale de l'élève devait s'affirmer et se fortifier jusqu'en ses fibres mêmes. Dans une terre aussi bien préparée, quelle moisson n'allait pas faire germer, tôt après, le semeur de génie que fut Alexandre Vinet !

[1] Cité par Edmond de Pressensé, *Revue chrétienne*, 1856, p. 459.

[2] « En lisant avec lui Sophocle et Eschyle, il lui en découvrit les magnificences, » dit Francis de Pressensé, grand helléniste, lui aussi, et qui possédait un volume de Sophocle chargé de notes de Lebrun et de son élève.

CHAPITRE V

Premier séjour en Allemagne.
Au Collège de Sainte-Foy.

E. de Pressensé à Barmen. — Observations sur le pays et crise religieuse. — Le Collège protestant de Sainte-Foy. — Dix mois d'études préparatoires à la théologie. — Premiers essais poétiques. — Lettres à Jean Monod.

Dès qu'il eut conquis son baccalauréat, Edmond de Pressensé alla passer quelques mois à Barmen, dans le Wupperthal. La *Chronologie* porte simplement : « Été 1841, séjour en Allemagne, à Barmen. Enivrement poétique. » Le jeune homme se plongea avec passion dans l'étude de l'allemand. Jean Monod se trouvant alors dans le célèbre pensionnat des Frères moraves, à Kornthal, dans le Wurtemberg, son ami lui écrit[1] :

Je crois que j'ai fait assez de progrès dans la langue ; j'ai pu, cette semaine, entendre et comprendre cent à fait trois sermons. J'aime beaucoup la prédication allemande. Elle est sérieuse et chaleureuse. On sent qu'on est chez un peuple plus poétique que le nôtre ; le style est très imagé, très métaphysique, sans mauvais goût.

Quelques jours plus tard, il avoue que

il lui arrive de singulières mystifications pour parler. « Une pensée me vient ; je veux l'exprimer vite ; je ne pense pas que la langue m'est encore insoumise et au beau milieu de ma phrase je reste la bouche béante. J'ai aussi éprouvé le danger de parler une langue étrangère ; une ou deux fois, j'ai fait de terribles barbarismes qui auraient pu cruellement blesser de pieds

[1] 23 juillet 1844. *Homme chrétienne*, 1844, p. [illegible]

oreilles. Il y a des jours où je suis complètement frappé de français; impossible de secouer le joug national.

Une lettre de son père, datée de Baden, exhorte le « chérissime ami » à ne pas trop fumer et à ne pas se livrer à trop d'élans d'imagination et de poésie. Il se donnait, en effet, avec frénésie à la littérature allemande. Schiller et Gœthe faisaient ses délices. Un jour, avec le grand prédicateur Krummacher [1], qui le reçut fort bien, il parla littérature tout le temps. Nous avons une lettre adressée par Krummacher à *Herrn von Pressensé*, pour adresse Herrn Wilhelm Richter, Lehrer am Missions-Seminar, en date du 20 septembre 1841. Le célèbre pasteur remercie pour l'envoi d'une poésie et il exprime le vœu que le beau don du jeune Français soit cultivé par lui pour la gloire de Dieu. C'était se risquer quelque peu à l'encontre des conseils paternels.

Le jeune Français déclare aimer beaucoup les mœurs allemandes.

Elles sont si simples, si patriarcales. Ici on ne peut être ensemble sans avoir une bouteille de vin, des cigares, des pipes ou du café! Les dames n'ont pas du tout l'odorat prude.

Citons enfin, sur ce séjour en terre étrangère, ce billet au même destinataire :

Cher ami, es-tu malade, mort ou enterré, que tu ne me donnes pas le moindre signe de vie? A peu près un mois sans recevoir de lettre de toi, de toi avec qui je ne pouvais passer une demi-journée sans échanger une centaine de paroles! Ecris-moi, écris-moi au plus vite et je te promets pour réponse une intéressante lettre, en t'entretenant des chères gens que j'ai vus

[1] Il s'agit sans doute de Frédéric-Adolphe Krummacher, né le 13 juillet 1767, en Westphalie, et mort à Brême le 4 avril 1845. Célèbre comme poète, savant et prédicateur, il exerça quelque temps son ministère sur les bords de la Ruhr. Il fut le père du célèbre F.-W. Krummacher, prédicateur de la cour à Potsdam, mort en 1868, l'une des figures les plus attachantes du dix-neuvième siècle en Allemagne. Voir son autobiographie, traduite en français par C. Pronier. Genève, 1870.

ici. D'abord de M. Grandpierre, en qui j'ai trouvé pour la première fois un chaud, confiant et familier ami, de ces chers et bien-aimés parents que j'ai possédés près de deux jours, de cette conférence de cent pasteurs[1], suivie d'un banquet théologique où j'ai figuré comme *studiosus theologiæ*, vu qu'on ne pouvait y assister qu'en appartenant à la sainte corporation. L'obligeance des pasteurs du pays m'a fabriqué mon diplôme prématuré... Je te dirai qu'à chaque heure du jour je pense à toi.

D'après des récits répétés plusieurs fois, E. de Pressensé traversa, pendant ce temps d'Allemagne, une crise religieuse dans sa vie. Il crut voir en rêve Jésus-Christ lui-même, qui lui dit de quitter les vanités pour le suivre lui seul, et en particulier de laisser le théâtre, qui l'attirait très fort. C'est peut-être par allusion à ce fait, qu'il a écrit dans la *Chronologie* : « Développement de la crise religieuse. » Sans aucun doute, à l'âge où l'individualité fermente, il se produisait chez lui des remous de pensées et d'aspirations. Il y avait parfois conflit entre l'instinct de libre poésie qui tendrait à émanciper l'âme de tout joug étranger, et l'appel supérieur au service du Maître. A qui se donner pour lui appartenir ? La sincérité de la foi ne dispense personne de ces nobles inquiétudes. Les individualités riches et énergiques n'ont jamais grandi sans se replier d'abord sur elles-mêmes douloureusement.

Muni d'un bagage germanique très enviable, après ces courtes vacances studieuses, Edmond ne fit guère, au retour, que toucher barre à la maison paternelle. Dès le mois d'octobre, il s'achemina vers le Collège de Sainte-Foy, en compagnie de son fidèle Achate, Jean Monod, lui aussi rentré d'outre-Rhin.

La jolie petite ville de Sainte-Foy-la-Grande dresse son clocher aigu, visible de très loin, entre Bergerac et Castillon, sur les bords de la Dordogne, aux confins du département de ce nom, mais dans celui de la Gironde.

[1] Après la fête des Missions de Barmen.

Elle est située au milieu de belles campagnes, auxquelles semblent prodigués tous les fruits de la terre de France, et elle jouit d'un ciel dont la douceur riante est comme la coupole azurée de quelque paradis terrestre. Elle avait été, vers 1828, le théâtre d'un beau mouvement religieux dont l'apôtre fut le pasteur Henriquet[1]. « Dans peu de villes de France, les passions religieuses doublées de rancunes politiques sont restées plus vivaces et plus redoutables[2]. » Lors du second Synode des Eglises libres tenu à Sainte-Foy, en 1850, la chapelle fut mise à sac et la Bible brûlée publiquement par des forcenés.

Deux établissements protestants avaient été fondés à Sainte-Foy. L'un pour l'éducation des jeunes filles, sous la direction de Mme Delhorbe ; l'autre, pour les jeunes gens, sous le nom de Collège de Sainte-Foy. L'initiateur de ce dernier, en 1825, fut un Suisse, Philippe Pellis[3], qui en fut l'âme très longtemps. Fait très regrettable, les archives de cet établissement qui a contribué à la préparation classique de plusieurs hommes remarquables du protestantisme français, n'ont pas été conservées, ni peut-être même constituées. Nous avons dû glaner ici et là le peu de renseignements qui suivent.

On avait voulu créer un collège classique qui pût servir d'école préparatoire aux études de théologie, car outre les cours de lettres, il y en avait de spéciaux sur les éléments des sciences sacrées. On y enseignait l'hébreu. On se proposait d'exercer sur les élèves une influence chrétienne. La plupart des professeurs, sans parler du directeur, étaient connus pour leur valeur intellectuelle et religieuse.

[1] A. Henriquet, 1828-1885. Longtemps les convertis du Réveil furent affublés du sobriquet de « Henriquets ». Ailleurs on disait plutôt « méthodistes ».

[2] *Encyclopédie des sciences religieuses*, par F. Lichtenberger. Article *Sainte-Foy-la-Grande*.

[3] Voir *Archives du christianisme*, 1842, p. 7.

Le régime était celui des établissements secondaires de l'époque. Toutefois, la discipline n'empêchait pas les grands élèves de montrer parfois une certaine insubordination. Beaucoup d'heures de classe et peu de gymnastique ; la prière matin et soir. Le dimanche, deux sermons au temple public. Pour récréations, des baignades en rivière. Une alimentation frugale, mais suffisante. Neuf heures de sommeil.

Il semble qu'il y ait eu en moyenne une cinquantaine d'internes et une trentaine d'externes, dont plusieurs catholiques de la ville, ce qui déplaisait aux curés.

Alfred André, dont la famille s'était vivement intéressée à ce Collège et qui y fut élève, en a tracé la description suivante[1] :

Une vaste cour entourée de trois côtés de bâtiments fort anciens, soutenus par des arcades, donnait à ce collège un aspect de couvent. Mais les jeunes gens s'y ébattaient au grand air, sous l'ombrage de vieux platanes.

Emile Pellis, neveu du directeur, écrit à son ami Georges Bridel à Lausanne[2] ses impressions toutes juvéniles :

Le Collège est complètement différent de tous les établissements d'instruction en Suisse, mais tout à fait semblable aux collèges français. Tous les enfants des familles des environs s'y rendent, riches, nobles, pauvres, etc. Les externes sont presque tous des artisans, parce qu'il n'y a pas de personnes riches à Sainte-Foy, du moins de personnes ayant des enfants mâles (*sic*). Le Collège de Sainte-Foy est foncièrement pour les protestants. Aussi porte-t-il le nom de Collège royal protestant. Ne crois pas, pour cela, qu'il y ait plus de moralité ; car loin de là, les élèves sont très irréligieux. Quelques-uns même osent se dire athées. Heureusement qu'ils ne pensent pas ce qu'ils disent ; et je crois qu'au fond ils sont meilleurs qu'ils ne veulent le faire paraître. Avec cela, ils comprennent qu'il faut laisser libres ceux qui veulent bien se conduire... Nous n'avons

[1] *Mme André-Walther*, p. 207-210.
[2] Lettre du 11 décembre 1850.

par malheur qu'un seul prédicateur un peu bon. C'est l'un de nos professeurs. Les autres lisent leurs sermons et ne mettent aucun zèle. Avec cela, on entre et on sort du temple comme le font les catholiques.

Un autre pensionnaire de Sainte-Foy, John Bost, nous a laissé ces détails amusants :

Une petite chambre, que j'ai souvent comparée à une bière, tant elle était étroite et longue, une table remplie d'encre, un tableau noir, un lit de sangles, trois chaises, un plafond qui me mettait en rapport avec les habitants de l'étage supérieur, les rats, un plancher percé de part en part qui laissait à découvert ceux de l'étage inférieur, une vingtaine de bambins dans un dortoir...

Disons, pour n'y pas revenir, que le Collège de Sainte-Foy cessa d'exister en 1881, en tant qu'établissement d'études classiques complètes. Après un ou deux essais de reprise, il disparut définitivement en 1898.

C'est donc là qu'Edmond de Pressensé passa dix mois avant d'entreprendre ses études de théologie. Peut-être ses parents espérèrent-ils, par cette étape en Gironde, le rapprocher de Montauban et de la faculté de théologie où Jean Monod devait se rendre? A coup sûr, ils comptaient que sa vocation y mûrirait sous l'influence d'hommes[1] appartenant, pour la plupart, à l'esprit du Réveil.

Quelques mots de la *Chronologie* se rapportent à ce séjour : « Jeûne corporel, vie animée au dedans. »

« Jeûne corporel? » Il s'agit sans doute de privations de nourriture et de sommeil volontairement infligées pour lutter bravement contre les passions naissantes. Il n'est guère de jeune chrétien qui ne traverse une de ces phases où son héroïsme instinctif s'exerce contre lui-même. Nos mœurs actuelles tendent plutôt à tremper la volonté par des exercices physiques que par un

[1] M. Pellis, le directeur, enseignait alors les mathématiques; M. de Félice, les langues anciennes; M. Battanchon, la rhétorique; le pasteur Casalis, la philosophie; M. Weiss, père du pasteur N. Weiss, de la Bibliothèque du protestantisme français, l'allemand.

ascétisme dont la santé, lors de la prime jeunesse, pourrait se ressentir. Mais les efforts de discipline personnelle austère honorent grandement celui qui s'y applique. Edmond de Pressensé n'avait-il pas à combattre ce que sa tendre mère appelait dans ses lettres « la légèreté de son caractère? »

« Vie animée au dedans? » C'était la ferveur de la foi et le zèle missionnaire naissant. Car à Sainte-Foy, des expéditions étaient dirigées par les professeurs vers les localités voisines pour y répandre l'Evangile. Le futur pasteur y prenait part. Mais il est probable que les mots ci-dessus se rapportent plutôt à une poussée de vocation poétique, à une ébullition du tempérament oratoire. L'un de ses professeurs[1] se souvenait que, pour cultiver son éloquence naturelle, le collégien aimait à déclamer et qu'il s'exerçait aux gestes en se frappant la poitrine à poings fermés.

Un autre de ses maîtres d'alors[2] avait conservé deux pièces de vers de cette époque portant sa signature. La première est intitulée : *Gethsémané*.

> Mon âme est triste jusqu'à la mort.
>
> Saint Marc XIV, 32

Elle est datée : « Sainte-Foy, dimanche soir, 13 mars 1842. »

Nous ne relèverons que ces vers :

> « Je veux frisser mon cœur des maux qui l'ont frissé,
> Je veux courber mon front dans la même poussière,
> Où s'est courbé le sien comme un roseau brisé
> Sous les foudres de la colère.
>
> . . . . . .
>
> De sa dernière nuit, je veux compter chaque heure,
> Je veux suivre ses pas jusqu'au pied de la croix.

[1] M. Weiss.

[2] M. B. Pozzy, né à Agen, le 20 mars 1820, pasteur à Bergerac en 1843, l'un des démissionnaires du Synode réformé de 1848 et des fondateurs de l'Union des Eglises libres de France, auteur de plusieurs ouvrages théologiques, le père du grand chirurgien. Il est mort le 24 janvier 1905, à Bergerac.

L'ensemble est très faible au point de vue littéraire. Les clichés de l'époque du Réveil surabondent. Mais on ne peut méconnaître un sentiment chrétien très intense et une vive émotion devant le douloureux sacrifice du Christ, auquel le jeune croyant brûle de s'offrir en retour. Il est intéressant, en tout cas, de relever dans ce premier essai de composition poétique et religieuse, la préoccupation de la croix du Sauveur qui dominera, en tout temps, la pensée du futur pasteur et du théologien.

La deuxième poésie, consacrée à la mort d'un petit enfant, témoigne de cette autre disposition du jeune homme à vibrer au contact de toute expérience douloureuse de l'humanité.

L'été venu, E. de Pressensé reprit le chemin de Paris, non sans pleurer sur sa séparation d'avec Jean Monod :

Cher, cher ami[1], comment me passer de toi?... Oh ! la séparation à notre âge, entre deux amis comme nous, c'est une dure chose, c'est une véritable croix... mais quelle joie de regagner la maison paternelle !

Tu comprends quelle a été l'ivresse du revoir ; je ne te la décrirai pas. Ton cœur sait ce que c'est que de presser sur son sein des êtres tendrement chéris ; tu connais ces embrassements sans fin, ces ravissantes conversations où l'on s'arrête continuellement pour se témoigner sa joie et sa tendresse, en un mot ces journées d'un bonheur si pur, si vif, qu'elles semblent un véritable avant-goût des joies qui ne finiront pas.

Dimanche, tu peux comprendre quels sentiments remplissaient mon cœur en montant les escaliers de la chapelle. Ces lieux sont consacrés pour moi doublement, c'est là que pour la première fois je me suis assis au banquet divin, et c'est là, — est-ce que j'ose, ô mon Dieu ! associer un tel souvenir à la mémoire du jour qui m'a introduit dans ton Eglise ? — c'est là que j'ai cueilli les plus belles fleurs de ma jeunesse, ces roses dont le parfum vous enivre encore, alors qu'elles sont dès longtemps passées[2]...

[1] Lettre du 23 août 1842.

[2] Il s'agit sans doute de l'éveil du cœur, dont il a parlé, d'une façon voilée, dans la *Chronologie* citée, p. 32.

Vacances exquises :

Mes matinées se passent à des heures littéraires, c'est-à-dire d'intéressantes lectures et la composition. Je passe là des heures délicieuses. Avant de commencer mon *David*, pour voir si je suis capable de chausser le cothurne, je m'essaie, en guise de simple amusement et sans aucune prétention, à un petit drame sur les Eglises du Désert. Je lis maintenant le livre de Vinet sur les *Convictions religieuses*. C'est admirable. *Volupté*, de Sainte-Beuve, m'a fait le plus grand plaisir. Voilà un livre vrai, senti, écho d'une âme repentante, tout mouillé des pleurs de Magdeleine. A propos de Magdeleine, j'ai vu hier, au Louvre, la belle peinture de Murillo; je me suis abreuvé de ce regard ineffable qui emporte avec lui l'âme au ciel.

...Ah ! que n'es-tu là ! Comme tout serait plus doux, plus délicieux ! J'aurais spécialement besoin de toi, maintenant que mon cœur passe par une phase singulière. Ah ! dix-huit ans ! Quel âge bizarre ! Combien il se passe de choses en nous !... Sois sûr que mon cœur te sera toujours ouvert à deux battants, parce que tu es *mon ami* et qu'on n'en a qu'un comme cela !...

Et l'ami d'ajouter de sa main au bas de la page :

Quelle joie que ces lettres [1] !

Vers la fin de l'été, l'heureux jeune homme fit un nouveau voyage avec son père.

Paris, 28 septembre 1842.

J'arrive de Belgique, où j'ai fait un délicieux voyage de huit jours. J'ai assisté à des réunions religieuses parmi les mineurs. M. Malan s'y trouvait [2] ; j'ai appris à le connaître ; cet homme est un sorcier ; il a un tel pouvoir dans la parole, il y a un tel charme dans tout son être, que quand on est sous le feu de son œil noir et vif et dans la séduction de ses discours, on est tout enthousiasmé. Heureusement qu'il n'a pas abordé son système

[1] *Revue chrétienne*, 1914, p. 83.

[2] César Malan, célèbre pasteur de Genève, l'un des promoteurs du Réveil, le fondateur d'un culte séparé et l'auteur des *Chants de Sion*, mort en 1864. Il soutenait la plus stricte orthodoxie et mettait au premier plan la doctrine de la prédestination. Voir *La vie et les travaux de César Malan par un de ses fils*. Genève, 1866.

particulier. J'ai eu avec lui une conversation très sérieuse. Mais comme il ne m'a parlé que de la grâce, j'ai été, tu le conçois, pleinement d'accord avec lui.

On s'en voudrait de priver le lecteur de cette lettre du mois d'octobre :

J'ai eu la joie, à mon retour à Paris, de faire connaissance plus intime avec Bridel [1]. Oui, tu dis bien vrai : c'est une perle fine que cet homme. Il a reçu le don de se faire aimer au suprême degré ; il y a du saint Jean en lui. Il vient très souvent chez nous.

Mon cher Lèbre nous est revenu de sa Suisse, riche des souvenirs d'une course dans les Alpes. Il a vu des nuits splendides sur les neiges éternelles, des levers de soleil dont la pourpre inondait des dizaines de montagnes ; tous ces spectacles se sont reflétés dans sa splendide imagination et sa conversation en est le vrai panorama.

L'autre soir, pendant que j'étais chez Lèbre, Sainte-Beuve est venu s'asseoir auprès de son feu et dans sa spirituelle conversation, toute étincelante de bons mots et d'une verve vraiment française, il nous a régalés d'anecdotes délicieuses sur les grands hommes du jour. Je te dirai, pour ta gouverne, de ne plus prendre Cousin pour un grave philosophe, digne descendant de Platon, ne touchant la terre que d'un pied dédaigneux. C'est le plus grand farceur qui respire sous le soleil...

La lettre se termine par une dissertation sur les *Pensées* de Pascal, où l'on sent déjà la vigueur de l'esprit, unie à un grand bonheur de style.

C'est dans cette effervescence littéraire et poétique que le jeune Parisien allait se diriger vers l'Académie de Lausanne.

[1] Voir note, p. 38.

CHAPITRE VI

E. de Pressensé étudiant à Lausanne.

(1842-1845)

Souvenirs d'une survivante. — L'Académie de Lausanne. — Alexandre Vinet. — L'enthousiasme du jeune Français. — Vinet professeur et ses collègues. — Effervescence poétique. — Premières prédications. — Sollicitude des parents. — Relations d'amitié. — La sonnerie de Zofingue. — Excursions alpestres. — Agitation politique et révolution vaudoise. — Démembrement de l'Académie. — Persécutions religieuses. — Où en était le développement d'E. de Pressensé.

La *Chronologie* porte : « 1842. Lausanne, vie idéale d'étudiant. Vinet, dont je dis à mon père que rien ne m'arrachera du pied de sa chaire. » Ces mots serviront de sommaire à ce chapitre pour lequel nous avons pu utiliser des renseignements assez abondants.

Voici d'abord des souvenirs de Mme Eug. Bersier, l'une des seules survivantes de ce temps lointain :

Par suite d'une série d'incidents très imprévus, mon père, le Dr Henri Hollard, venu en Suisse dans l'été de 1841, pour une simple cure aux bains de Lavey, y fut retenu plusieurs années par le professorat à l'Académie de Lausanne, plus tard à celle de Neuchâtel. Nous habitions, à Lausanne, sur la route du Maupas, une campagne nommée le Petit-Rocher[1].

Ce fut là qu'Edmond vint habiter, — pour peu de temps, — en pension chez le conseiller d'Etat Druey. Une autre année, il fut rejoint par Jules Hollard[2], qui avait déjà été son cama-

[1] Aujourd'hui démolie.

[2] Jules Hollard, fils de Jules, était le cousin d'E. de Pressensé. C'était un jeune homme d'un caractère exquis, d'une intelligence rare et pleine de promesses. Il avait une foi aussi juvénile qu'personnelle. Voir la notice « *Jules* » à son frère et à sa sœur (Aimée), c'est là

rade à Sainte-Foy. Ainsi nous pûmes recevoir chez nous les deux étudiants qui s'aimaient comme des frères et qui, tous deux, étaient les objets de la sollicitude paternelle et maternelle de leurs oncle et tante.

L'arrivée d'Edmond à Lausanne me rappelle une de mes grandes joies. Il me semblait que je retrouvais en lui toute ma famille de Paris, qui me manquait tant. Il arrivait à la fois plein de zèle pour ses études et décidé à jouir à fond de tout ce qu'offre de beauté, de distractions saines, le pays que ses parents lui avaient déjà fait connaître. Il n'y éprouva jamais aucune déception.

Combien les deux cousins animaient les repas! Leurs entrées et leurs sorties étaient gaies et même bruyantes. Apportant beaucoup à dire, à raconter, Edmond se montrait expansif avec abondance. Son cousin, plus jeune et plus réservé, l'écoutait et laissait à mon père et à ma mère les observations. La relation très confiante d'Edmond avec mon père datait de loin. Ils s'entendaient admirablement, intéressés par les mêmes sujets.

Dès cette époque, je commençai à éprouver pour mon cousin Edmond une très vaste et vive ambition et je l'admirais beaucoup. J'étais au fait de ses succès et de ses déboires, ainsi lorsque le professeur de physique, à une interrogation, l'avait trouvé nul. — Il composa, pendant les premières années de son séjour à Lausanne, un poème sur *David*, un autre sur *Anne la prophétesse*. Il nous en fit la lecture et je trouvais que c'était très beau.

Il me souvient de l'enthousiasme de mes cousins, lorsque la neige et la glace leur procuraient ce que l'on appelle à présent les sports d'hiver. C'étaient des parties de luge dont on jouissait avec une véritable passion. Tout près de notre maison, le soir, se joignant à d'autres camarades, ils descendaient à une vitesse vertigineuse la grande avenue de Beaulieu.

« Vie idéale d'étudiant! » idéale non seulement par les heureuses circonstances dont on vient de lire le récit

vivre.) Paris, 1847. — Voir aussi : *La Famille chrétienne*, par E. de Pressensé, p. 130. « Son souvenir est un de ces cordeaux d'amour par lesquels Dieu attire nos âmes en haut et les détache des choses périssables. » Jules Hollard est mort à vingt ans, le 10 août 1846, à Saint-Germain en Laye. Il repose dans la tombe de famille, à Châtillon.

coloré, mais surtout par le charme exceptionnel de l'entourage qui allait être celui d'Edmond de Pressensé pendant les plus belles années de sa vie. Nous en avons déjà parlé à propos d'Ad. Lebre et l'on aura compris à quel point le séjour à Lausanne allait convenir à l'esprit et au cœur de celui qui sortait d'un milieu parisien aussi étroitement apparenté. Redisons-le :

C'était[1] pour l'Académie du canton de Vaud ce moment de féconde et joyeuse activité, auquel l'inintelligent régime de 1845 allait trop tôt mettre fin et que, depuis, le pays n'a jamais revu. Nous n'avons pas à refaire le tableau, souvent tracé, de cette pléïade d'hommes distingués qui illustrèrent la petite capitale vaudoise. Mentionnons seulement au nombre de ceux que E. de Pressensé entendit comme étudiant en théologie l'historien Herzog, le même qui publia plus tard la grande Encyclopédie théologique si appréciée ; Samuel Chappuis[2], initié à la science allemande et tout à la fois plein d'intérêt pour notre ancienne théologie réformée ; enfin Charles Secrétan, qui venait de débuter et qui donnait alors à ses étudiants le premier jet de sa pensée.

Mais le grand attrait du nouvel étudiant en théologie, c'était, nous le savons, l'enseignement de Vinet.

Quand j'eus assisté à l'ouverture de son cours, dit-il, je m'y sentis cloué pour toutes mes études. C'est qu'on n'a pas deux fois une pareille bonne fortune... J'ai entendu bien des maîtres illustres ; je n'en ai pas entendu qui l'emportassent sur Vinet. Je n'ai pas connu d'enseignement qui fût plus fécondant, qui communiquât plus sûrement au cœur et à l'esprit cette étincelle vivifiante que rien ne remplace. Inspirer est plus qu'apprendre. L'enseignement qui vous donne la clef de la science, l'amour de la vérité et la méthode pour se l'approprier, voilà la vraie maîtrise des esprits. On ne sortait jamais d'une leçon de Vinet le cœur vide. On n'emportait pas seulement des mots éloquents, mais un grand souffle qui vous poussait en avant[3].

[1] Ceci est emprunté à la notice nécrologique [illegible] par M. le professeur Pu. Bonnet dans le *Journal religieux de la Suisse romande* (23 avril 1891), notice dont Mme de Pressensé disait que rien ne lui avait paru plus complet ni meilleur.

[2] Voir plus loin, note p. 66. — [3] *Études [illegible]*, p. 282.

Tout ce qui touche à Vinet[1] a pour nous une telle valeur que l'on nous saura gré de donner une large place aux effusions intarissables d'Edmond de Pressensé sur son professeur. Nous les tirerons de la correspondance abondante entretenue avec Jean Monod, alors à Montauban. Nous y découvrirons le cœur de l'élève autant que la distinction du maître. Et cela importe à notre dessein, car nous souscrivons pleinement à cette remarque de l'ami intime, lorsqu'il publia de copieux extraits de ses lettres[2].

Pour E. de Pressensé plus que pour tout autre, il est indispensable, si l'on veut posséder la clé de sa personnalité, de suivre, dès le commencement, son évolution intellectuelle et morale, car sa vie a été, comme sa nature, toute d'une pièce...

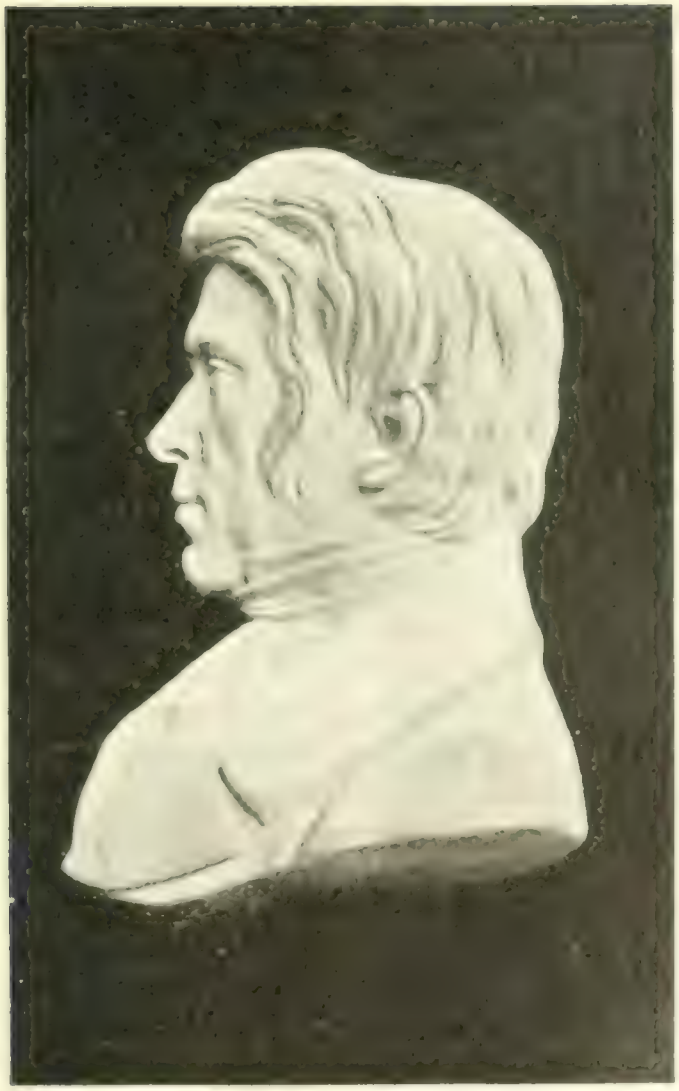
Tel il se montra plus tard avec sa piété virile et humble, sa puissance de sympathie, son ardeur au travail, son optimisme invincible, tel il fut dès sa jeunesse. L'énergique mouvement spirituel qui avait commencé chez lui, durant son séjour de trois ans à Lausanne (1843-1846), ne s'est jamais arrêté.

En outre, ces extraits seront précieux aux étudiants en théologie. En voyant le sérieux que E. de Pressensé apportait à ses études, la joie intense qu'il y puisait, son effort constant pour s'en assimiler personnellement les éléments divers, notre jeunesse théologique se sentira avertie et aiguillonnée...

Enfin, il m'a paru utile, au point de vue théologique, de suivre les premiers pas d'E. de Pressensé dans cette voie de libéralisme évangélique d'où il ne devait plus sortir. Doué à la fois d'une nature indépendante et poétique, s'il avait dû enfermer sa foi dans les cadres d'un dogmatisme autoritaire, il est bien à craindre que, ces cadres venant à se briser quelque jour, sa foi elle-même ne sombrât. Mais il comprit de bonne heure que le christianisme est la réponse aux besoins de la conscience; il le saisit d'emblée par le côté moral. La recherche de la vérité ne pouvait plus être pour lui une question d'autorité, mais une question de foi personnelle.

[1] Voir les publications de la Société d'édition des œuvres de Vinet et la nouvelle édition d'*Alexandre Vinet*, par E. Rambert, annotée par Ph. Bridel. Lausanne, Georges Bridel & Cie, 1914.

[2] *Revue chrétienne*, 1892, p. 81 et suiv. — Souvent J. M. a con-



ALEXANDRE DUMAS

Voici donc des fragments de lettres d'Edmond de Pressensé[1] :

Lausanne, décembre 1842.

Je sors d'une leçon de Vinet. Ah ! quel homme ! Il me prend tentation de faire comme Voltaire à l'endroit de Racine et de remplir sous son nom la page de points d'exclamation.

Je pioche ferme l'hébreu ; je prends, outre les leçons académiques, des leçons particulières ; bientôt je saurai ma grammaire. Je fais énormément de grec ; on m'en demande beaucoup ; c'est un délice pour moi. Je m'occupe aussi d'études littéraires... La philosophie occupe toutes mes soirées. Secrétan nous fait un cours austère, un peu pénible, mais fort utile...

Figure-toi que je suis forcé de suivre un cours de physique, hélas ! immense ! Plains-moi ! La mécanique en fait la base. Elle se venge, la coquine ! de mes blasphèmes. Quant aux étudiants, ce sont de bons enfants, mais je n'ai pas encore d'amis. Tu me rends difficile ! Mon cœur est solitaire. Sans cesse il vole vers toi. Quel Elysée que ce Lausanne, si tu y étais !

Tu me parles de ton état spirituel. Ah ! que j'aurais aussi de misères à te révéler ! Ce ne sont pas de grands écarts ; mais une glace s'épaississant sur l'âme, la rouille gagnant nos saintes armes, et puis, çà et là, de ces heures d'agonie morale où mille voix discordantes murmurent au dedans du cœur des doutes affreux. Ah ! prions, prions l'un pour l'autre. Je ne crois pas t'avoir oublié dans une seule de mes prières.

Février-mars 1843.

Vinet nous fait trois cours, l'un sur les vieux prédicateurs protestants, qui tourne sans cesse à notre utilité personnelle, l'autre sur l'homilétique. Deux fois par semaine, il décompose devant nous un texte ; tu comprends ce que c'est ! Enfin, tous les mercredis, il donne une leçon sur la théorie du ministère. Il passe en revue toutes les diverses phases de la vie pastorale. Ce cours vous fustige intérieurement. Toutes les paroles de Vinet tendent à un but : former le pasteur ; il bat le fer toujours du même côté, mais avec quelle variété d'instruments ! L'idéal de

densé et résumé le texte original, que son fils, le Dr Eug. Monod a publié in-extenso, dans la même Revue, de 1914-1916.

Jean Monod ne restait pas en arrière de confidences enjouées et de sérieux épanchements. Toute cette correspondance porte un cachet bien rare de fraîcheur et d'intimité.

la sainte carrière grandit sans cesse ; on est épouvanté ; on se sent dans la poudre ; mais bientôt on est rassuré, relevé ; sur les débris de la confiance en soi s'élève la foi en Dieu...

Le jeune étudiant raconte aussi sa vie personnelle.

2 février 1843.

Nous formons ici une société de jeunes chrétiens ; une fois par semaine, nous nous réunissons pour lire la Bible ensemble. Nous avons aussi des réunions de prières. Celui avec lequel je suis le plus lié est un jeune Germond[1], jeune homme de grands moyens et d'une foi réelle.

Je suis obligé de refuser sans cesse des invitations ; avec un peu de bonne volonté on sortirait tous les soirs. Or je ne veux sortir qu'un soir par semaine.... Je t'assure que j'aime mieux le monde purement et simplement que ces sociétés mixtes où une familiarité trop grande se glisse entre les deux sexes. On ne m'y prendra plus, *Deo juvante*.

En fait d'œuvres chrétiennes, je me suis mis d'un comité pour la visite des malades ; mais dans ce comité siègent treize vieilles demoiselles. Je suis à peu près le seul coq du poulailler ; aussi cela m'ennuie et je me propose de fonder avec un ami une société des amis des pauvres. Je suis encore d'une école du dimanche, mais qui se complique de jeunes demoiselles. C'est plus amusant, mais cela vaut-il mieux ?

Tu sauras que demain, je monte en chaire ! Entendons-nous. Il est coutume dans ce pays que les *proposants* fassent la lecture avant le sermon. Or je suis l'un de ces proposants. Mon tour revient à peu près tous les mois.

Cher ami, j'ai bien besoin de tes prières. Je n'ai pas eu à traverser de ces crises morales qui ébranlent tout l'être, non. Mais combien froide et languissante est ma piété ! Combien peu de ces soupirs qui ne peuvent s'exprimer ! Que de lâches refus ! Et puis quelle vanité !

Vinet nous parlait mercredi des funestes fruits de la vanité chez le pasteur et de la grandeur du piège. Ah ! que je les sens La couronne que j'ambitionne n'est pas la couronne d'épines, la couronne du sacrifice !...

[1] Sans doute Henri Germond, qui fut pasteur à Saint-Saphorin et à Vevey et succéda à son père, Louis Germond, à la tête de l'Institution des diaconesses de Saint-Loup.

Tu me parles de ces tristesses qui te pèsent souvent... Je connais aussi, je connais encore ces serrements de cœur sans cause, ces douleurs voilées, mais non moins réelles, où tout s'entrechoque dans une nuit tumultueuse. La prière! voilà le grand remède. Jamais il ne fait défaut. Tu sais ces horribles angoisses par lesquelles il a plu à Dieu de me faire passer, comme dans la vallée de l'ombre de la mort[1]. Je suis intimement persuadé que si je n'avais eu recours à l'oraison, je serais à l'heure qu'il est fou, fou tout de bon, sans métaphore... Ne crois-tu pas qu'il nous est bon d'être un peu secoués dans nos croyances? N'est-ce pas ce qui a fait la force des grands héros du christianisme?

Un jour, l'auteur de ces lettres nous transporte sur la terrasse de l'église si pittoresque de Montreux, pour nous associer à ses effusions lyriques sur les beautés du printemps. Mais il nous ramène bien vite à « notre Vinet », comme il l'appelle. « Je sais bien que je me répète, mais pourquoi est-il toujours aussi grand? »

Dans son cours sur les orateurs catholiques, il vient de nous terminer Bossuet... Vois-tu, je n'ai rien encore entendu de pareil. Vinet est passionné pour Bossuet, passionné, c'est le mot. Tu ne peux t'imaginer à quelle hauteur il s'est élevé ; il nous a transportés dans l'aire même de l'aigle. Jamais, même sur ces cimes, il n'oublie qu'il forme de jeunes pasteurs. Il fait briller à nos regards chaque beauté du grand orateur comme un idéal auquel il nous faut aspirer... Recouvre tout cela d'une parole enchanteresse, d'un langage de génie, et conçois la jouissance... Cette heure de Vinet, par jour, est une grâce de Dieu ; elle réagit sur toutes les études. Il nous continue son cours sur le saint ministère. Il faut que nous le lisions ensemble et à genoux. Rien ne remue la conscience comme ce cours[2].

Un cours captiva au suprême degré le correspondant de Jean Monod; celui que Vinet lui-même a intitulé :

[1] Il s'agit sans doute d'une de ces crises nerveuses, dues peut-être au surmenage, telles qu'il les ressentira encore plus tard à diverses reprises en Allemagne. Voir plus loin.

[2] 17 juin 1843.

Philosophie du christianisme appliqué à la société et aux individus[1]. Il fut ouvert le 3 novembre 1843, devant soixante auditeurs. Nous avons eu sous les yeux le cahier du début de ce cours écrit par E. de Pressensé.

Vinet, dit E. de Pressensé[2], a voulu donner un résumé du christianisme dans ses grandes lignes,... christianisme large, humain, hospitalier et en même temps sévère comme la croix, mais plein d'amour comme elle. Après avoir discuté, quelques moments, le dogme de la rédemption, Vinet s'écria d'une voix tremblante : « O mon Dieu, après que nous avons tant raisonné, laisse-moi prier, laisse-moi être un petit enfant ! » Et il continua un hymne d'adoration plein de ces paroles saintes, *vénérables*, telles qu'il les trouve seul. Nous étions tous ébranlés, vibrants comme un instrument sonore sous la main d'un grand artiste.

Un peu après :

Vinet avance dans son admirable sujet. Il nous a tracé toute l'ascèse chrétienne. Parlant de la résignation, il nous a dit : « Suivant un écrivain socialiste, c'est une pauvre philosophie que celle dont la résignation est le dernier mot. » Oui, si elle consiste à se croiser les bras et à lever les yeux au ciel. Mais quel mot nous donnera cet écrivain pour désigner l'acte volontaire d'une âme forte et tendre qui imprime à tout ce qu'elle possède le caractère et le sceau d'une offrande ?.... Le christianisme, la religion des forts, a le droit d'être la religion des faibles. Au nom du christianisme, remplaçons une orgueilleuse soumission au destin en une volontaire acceptation des dispensations de Dieu. La résignation est le courage de la douleur chrétienne[3].

Comment nous priver encore de cette appréciation générale sur Vinet[4] :

[1] Voir au sujet de ce cours les *Mélanges* de A. Vinet, p. 650. Et *Alexandre Vinet*, par Eug. Rambert, 4e édit., p. 192 et suiv. Voir aussi *Revue chrétienne*, 1858, p. 76 et suiv.

[2] *Revue chrétienne*, 1914, p. 261, lettre du 8 novembre 1843.

[3] Vinet ici se citait lui-même. Voir dans le *Semeur* du 8 mars 1837 article sur Charles Aigues.

[4] *Revue chrétienne*, lettre du 3 janvier 1844.

Il me semble que sa grande mission est de corriger le Réveil, de lui enlever ce qu'il a pu avoir de farouche. C'est une pensée qui me préoccupe vivement ; je crois que nous aussi nous serons appelés à entrer dans cette voie. La grande œuvre à faire est de relever *l'élément humain* qui a été trop mis de côté par un puritanisme étroit ; non relever l'homme dans son orgueil, mais simplement le conserver dans tous ses éléments, tel que Dieu l'a créé, avec ses forces, ses désirs d'infini, sa poésie. Travaillons, chacun dans sa petite sphère, à cette œuvre...

Vinet faisait un cours sur la *catéchétique*.

C'est un sujet humble, dirai-je presque, mais de quelle utilité ! Il suit le catéchète dans tous les détails de sa charge, qu'il commence par relever, pour l'ennoblir à nos yeux. Il nous fait une espèce de psychologie de l'enfance, et avec une fraîcheur de pinceau délicieuse. Je recueille toutes ses paroles comme des perles. A ce cours, il en joint un autre encore plus humble, un cours de lecture. Oui, il nous apprend la lecture sacrée, tout simplement. Une partie de l'heure est consacrée à la théorie, l'autre à la pratique. Il en viendra au débit oratoire.

Dans une autre lettre du 2 juin 1844 :

Parlons de *Notre Homme*.... Il nous fait de délicieuses homélies sur l'épître de Saint-Jacques ; c'est d'un onctueux, d'un édifiant ! Je crois que c'est un des meilleurs exercices possibles pour nous former à la prédication. Il voudrait introduire à côté du grand sermon l'explication continue d'un livre de la Bible....

Désire-t-on connaître les impressions de la même époque sur d'autres professeurs de Lausanne ? Les voici toutes fraîches sous la même plume :

Le cours de M. Chappuis[1] (sur la morale) est intéressant, nourri. Son point de vue théologique est assez avancé. C'est un

[1] Voir *Souvenirs de Samuel Chappuis*, sa vie et sa théologie, par Louis Monastier et Fréd. Rambert, Lausanne, 1871. Né en 1809, consacré en 1833 ; pasteur à Bâle ; très lié avec Vinet ; professeur de théologie systématique à l'Académie de Lausanne, 1838-1845. L'un des premiers professeurs de la Faculté libre de Lausanne ; mort en 1870. Théologien savant, indépendant et croyant, quoique ayant peu

fervent chrétien qui ne nous perd pas dans la spéculation pure, mais nous ramène sans cesse à l'expérience chrétienne. . Tu connais ses idées sur l'inspiration. Il est à l'extrême opposé de Gaussen... Dans son cours de théologie biblique ou histoire du développement de la Révélation, une idée importante m'a frappé, c'est que la Bible n'est pas proprement la Révélation ; ç'en est le document sacré ; la Révélation est dans l'œuvre consciemment efficiente du Saint-Esprit

Ch. Secrétan traite la philosophie moderne (Kant, Fichte, Schelling, Hegel)... Je crois que ce sera une des plus belles parties de son enseignement. Sa philosophie est la philosophie de la liberté par excellence. Je l'aime beaucoup. Il est vraiment chrétien et se réfère au nom sans lequel on ne peut être sauvé. Mais avec cela il a de l'air, de la largeur dans sa pensée. Son cours de métaphysique dans ses rapports avec la morale ne le cède presque en rien aux leçons de Vinet. Il combat avec éloquence le panthéisme.

En dehors de son assiduité aux cours, l'étudiant trouvait le moyen de faire d'abondantes lectures[1] :

Je lis maintenant les *Confessions*, de saint Augustin[2].

C'est admirable de lire le récit de ses luttes, luttes dont son intelligence était le théâtre ou plutôt l'arène. On éprouve à ce récit un peu de ce que nous éprouverions en assistant à un duel terrible ; on frémit, on tremble, puis on triomphe avec le grand évêque... En fait de lectures particulières, j'ai entrepris notre littérature classique, dont on parle tant et que si peu connaissent. J'ai lu l'*Histoire universelle* et je lis avec ravissement les *Provinciales*...

Quelle étude intéressante que celle de l'Ancien Testament ! Mais combien elle est nécessaire ! Je m'en faisais de fausses

écrit, il exerça une profonde et durable influence sur les Églises de langue française. Vinet recourait constamment à ses avis et à ses conseils. — Ce paragraphe et plusieurs autres sont cités d'après le résumé de la correspondance déposé par Jean Monod dans la *Revue chrétienne* de 1892.

[1] *Revue chrétienne*, 1892, p. 90.

[2] E. de Pressensé présenta à la Faculté de Lausanne (fut-ce pour un concours ?) une dissertation sur les *Confessions* de saint Augustin et celles de J.-J. Rousseau comparées.

idées avant de l'avoir abordée et le *peu* (très peu) que j'en connais, me fait déjà mieux comprendre le système chrétien. *Quand on ne voit pas une évolution dans la Révélation divine, on court grand risque de l'obscurcir*[1]. Puis n'est-ce pas beau de voir Dieu respecter assez l'individualité de l'homme pour ne vouloir en rien la forcer par l'éclat de la lumière au lendemain de la chute? C'est rayon après rayon, à mesure que l'œil de l'homme se fortifiait, que la sainte aurore a brillé. Il y a eu dans la Révélation la plénitude de la grâce, mais point de magie. C'est ce qui fait comprendre la venue tardive de notre Sauveur.

Voilà certes des études sérieusement menées. Mais le démon de la poésie ne cessait d'intervenir. Il y avait, sur le chantier, une pièce dramatique, *David*, rapportée de Paris à Lausanne et dont le titre revient souvent dans la correspondance entre les amis. « Je vais écrire la dernière scène de mon *David*, » lisons-nous en octobre 1844. Sur le sort final de ce grand œuvre, consultons un des camarades d'Edmond, Henri Chatelanat, qui nous a laissé des pages de souvenirs pleins de gaîté.

Il nous lisait ses alexandrins à mesure qu'il les composait. Comme si nous nous défiions de notre propre jugement, nous lui conseillâmes de soumettre sa tragédie à la critique de Vinet et c'est ce qu'il fit[2]. Nous ne sûmes jamais au juste en quoi consista cette critique. Mais toujours est-il que *David* fut jeté au panier, dont il n'est jamais sorti.

Une lettre un peu postérieure[3] jette quelque lumière sur les aspirations poétiques d'E. de Pressensé. Le *Semeur* lui avait refusé l'insertion d'une pièce lyrique.

J'y ai vu, dit-il, un mauvais présage pour la sympathie qu'une lyre chrétienne pourra trouver et cette légère impression a réagi sur ma vie intime. Tu le comprendras, toi qui sais ce

[1] C'est nous qui soulignons.

[2] Agenda de Vinet : 10 août 1845. « M. de Pressensé a pris le thé chez moi. Il me lit le plan d'un poème : *David*. »

[3] 2 février 1846. Il avait obtenu un accessit dans un concours de poésie intitulé « Vingt ans. »

que la poésie est pour moi. Je compose à peine, faute de temps. Mais c'est fini. Je n'en guerirai plus. C'est toute une partie de ma vie... C'est de plus en plus vers la poésie positivement chrétienne, la poésie née de ce qu'il y a de plus vivant, de plus positif dans notre foi, que je me sens attiré. J'ai un grand besoin de sympathie. Mais ce dont j'ai besoin avant tout, c'est d'humilité. Il y a des jours où l'ambition me dévore. Je lutte, je combats, je souffre et je retombe... J'ai comme un claqueur soudoyé au dedans de moi, qui me poursuit d'un sot applaudissement. Mais je dois te dire aussi que jamais je n'ai aimé autant ma sainte carrière, que le réveil magnifique de la la France me ravit et qu'à travers toutes mes misères, le céleste Ami est encore là.

C'est en mars 1844, que E. de Pressensé prêcha son premier sermon :

Vinet l'a accueilli avec une grande bonté, m'encourageant beaucoup. Sa principale critique a été que j'avais traité trop *généralement* et trop *raisonnablement* mon texte qui était lyrique : (« Pour moi, m'approcher de Dieu, c'est tout mon bien. ») J'avais fait tous mes efforts pour fuir le lyrisme, connaissant ma nature et ne voulant pas délayer un long alléluia. Enfin, mon début est bon, sans éclat. C'est ce qu'il me faut [1].

Quelques jours plus tard [2] :

J'ai traversé un grand jour : j'ai prêché à Echallens mon premier sermon. Je l'avais complètement refait. J'espère avoir mieux pénétré dans mon sujet ; mais ce qui m'a été d'une ineffable douceur, c'est de sentir que le Seigneur m'a puissamment secouru ; ma mémoire ne m'a point fait défaut ; j'ai même pu parler avec une certaine liberté. Ce jour a marqué dans ma vie ; je me suis senti rapproché de ma carrière.

Le texte de son second sermon était : « Je ne demande pas que tu les retires du monde, mais que tu les préserves du mal [3]. »

Le sujet est magnifique, écrit l'étudiant, mais bien difficile. Difficile ? mais dans ce genre je voudrais bien qu'on me montrât ce qui ne l'est pas.

[1] A Jean Monod, *Revue chrétienne*, 1911, p. 338.
[2] 7 juillet 1844. — [3] Evangile de saint Jean, XVII, 15.

Ce sermon fut un succès.

Ce qui m'a fait le plus de plaisir, dit-il, c'est le suffrage de mes condisciples, qui m'ont dit (quelques-uns du moins) qu'ils avaient oublié leur rôle de critiques pour s'édifier. Cela m'a beaucoup aiguillonné et réjoui.

Est-ce à propos de ce sermon que Vinet a dit :

J'ai eu le plaisir d'entendre M. de Pressensé. Ce jeune homme a de l'avenir. Quand son talent sera mûri, il deviendra un prédicateur distingué.

Le 9 août 1845, dans une lettre à Lutteroth :

M. E. de Pressensé a prêché aujourd'hui un sermon d'épreuve plein des plus belles choses. Que tout ce que je connais de ce jeune homme est réjouissant!

Enfin nous recueillons dans une lettre de Mme Henri Hollard à sa belle-sœur, Mme Victor de Pressensé, cet autre écho de Vinet :

L'affection que M. Vinet lui témoigne te ferait du bien. Il nous en a beaucoup parlé ces derniers temps. Il a de grandes espérances sur Edmond et pense qu'il est appelé à jouer un rôle puissant dans le monde comme prédicateur et comme missionnaire, mais il craint *qu'on ne le lui gâte* (que j'aime cette phrase !). Il voudrait qu'Edmond vécût tout à fait retiré et à l'abri des tentations du dehors. Pour cela et sous tous les rapports, il pense qu'il serait bon qu'il eût le plus tôt possible un pastorat dans un petit endroit retiré. Il désire qu'on ne le mette pas du tout en avant, qu'il ne prêche pas ici et là. (Aussi Ed. a refusé d'aller à Vevey pour cela.)

En retour, la mère d'Edmond se hâte d'exprimer ces réflexions :

Tout cela me donne de la joie sans doute, mais me fait trembler pour lui et pour nous. Combien nous avons besoin d'être gardés dans l'humilité et d'arriver à n'être jaloux que de la gloire de notre Dieu! Alors celle qui vient des hommes ne nous touchera plus.

Et la voici qui ajoute avec l'accent d'une mélancolie pénétrante :

Ma pauvre tête n'est plus capable d'embrasser l'ensemble des choses et de suivre plusieurs occupations, d'exercer une certaine surveillance dans ma maison, sans qu'une chose fasse tort à l'autre ; et tout en agissant, ne perdant point de temps, j'arrive à la fin de mes journées sans avoir rien recueilli pour mon âme. Je me laisse empiéter (*sic*) par l'un, par l'autre. Il me semble que je suis égoïste, lorsque je me réserve quelque chose, et tout m'annonce que je suis arrivée à cette époque de la vie où le manque d'instruction et de bonnes habitudes intellectuelles se fait sentir péniblement. Je redescends la colline des progrès de ce genre. Cette persuasion me fait de la peine pour Edmond, qui a des besoins que je voudrais être en état de satisfaire.

Rien n'était touchant d'ailleurs comme la sollicitude des parents pour l'étudiant de Lausanne, pendant ces années de séparation. Quel besoin chez la mère de nourrir l'échange des plus hautes pensées avec son fils ! Elle le tient au courant des affaires petites ou grandes de la maison paternelle. Elle exprime sa vive peine au sujet de Lèbre « qui demande au culte des arts, des élans, des émotions que nous ne devons chercher qu'aux pieds de Jésus-Christ... » — « il croit en soi plus qu'en la Bible. »

A l'occasion du 1er janvier 1843, Victor de Pressensé montre à son fils une tendresse émouvante :

Je bénis Dieu de t'avoir arraché du sol mauvais où tu prenais racine, afin de te transplanter dans ce bon terrain où il te cultive, t'arrose et te soigne, avec un amour plein de sollicitude.

Les parents envoyaient à leur fils leurs portraits, en faisant valoir, chacun celui de l'autre :

Comme c'est bien papa ! disait la mère.

Mais le père :

Tu liras probablement ces lignes devant certaine vieille figure que tu auras déballée et posée auprès du joli minois de ta jolie maman. Cette figure a l'expression du bonheur et de

la tendresse. Comment pourrait-il en être autrement? Pendant que l'original posait, tout son cœur était rempli de la pensée de son cher fils.

Mais Victor de Pressensé savait aussi prendre[1] le ton sévère :

Ton mauvais petit chiffon de papier, salement barbouillé, que nous recevons en ce moment, n'est pas seulement un mécompte, mais un sujet de déplaisir. Je trouve que c'est un manque de respect, car tout cela a été tracé en moins de cinq minutes, pour dire que cela a été fait, sans te gêner le moins du monde. Une chose semblable me montre que ton sans-gêne et ta fantaisie jouent toujours un grand rôle dans ta vie... Je te déclare aujourd'hui très sérieusement, cher ami, qu'aussi longtemps que je te verrai mettre si peu d'importance à ton écriture et ne pas hésiter à nous envoyer d'aussi effroyables barbouillages que la plupart de tes lettres et te gêner aussi peu pour nous, je conserverai de véritables craintes pour la réalité de réformes plus importantes... Tu trouveras peut-être que je prends bien au sérieux une pareille affaire. Mais je te prie de te sonder de près devant le Seigneur et de voir s'il y a de l'exagération de mon côté, lorsque je crains l'empire des fantaisies sur toi.

La mercuriale était méritée. Autant le consciencieux directeur de la Société biblique tenait à la belle tenue de ses pages et de ses comptes, autant son fils se montra incurablement réfractaire à la calligraphie. Son écriture devint de moins en moins lisible avec les années. Toute son attention se concentrait sur la pensée et le style. En cela il ne se montrait guère disciple de son maître Vinet, dont la fine écriture est si distinguée. Sa mère avait ses raisons de lui faire lire cette belle pensée de Quesnel :

L'amour nous donnera tout et l'humilité le conservera. Le démon amuse les hommes par des soins proportionnés à leurs inclinations. On est à charge à soi-même, quand on est plein

[1] Lignes écrites, le 5 juin 1844, en travers d'une lettre de sa femme.

Silhouettes découpées par Mme Rivier-Vieusseux vers 1844-1845

de soi-même et vide de Dieu. Les forces de l'orgueil sont les forces d'un moment. Rien n'est véritablement grand que ce qui l'est devant Dieu.

Quelles relations idéales d'un fils de vingt ans avec ses premiers éducateurs! Qu'on relise encore ces lignes[1] datées de Thionville, 17 août 1844 :

Cher et bon ami, la date de ma lettre te montrera que j'ai atteint ce bienheureux moment du revoir et que j'ai devant moi quelques semaines de cette délicieuse vie de famille.. qui ne se peut remplacer par rien dans nos cœurs.... J'avais moralement besoin de me retremper dans une atmosphère plus sérieuse. Malgré tous ses avantages, ma vie de Lausanne a un grand piège : je ne me trouve pas dans un courant d'impressions religieuses. Le Réveil qui a été accordé au canton de Vaud... a répandu une certaine masse d'idées religieuses, et la vérité chrétienne va partout, trouvant peu ou point de contradiction ; on vit dans une heureuse sécurité. Son influence est de la sorte moins immédiate, moins vive.... La conversation s'en ressent et quand on vit dans un tel milieu, on ne trouve pas assez de secours extérieurs pour une vie sérieuse. Le *christianisme officiel*, celui des cours (académiques), celui de l'Eglise est excellent ; le christianisme *pratique* n'y correspond pas. Ce n'est pas comme nos chrétiens de Paris qui doivent à la lutte où Dieu les tient, à ce *face à face* continuel avec l'ennemi un sérieux et surtout une persévérance de détail dans leur foi qu'on chercherait vainement ailleurs. Je suis donc heureux de me retrouver dans cette ligne inflexible, rigide parfois, mais toujours droite où mon cher père, comme un vrai père de famille chrétien, aime à voir marcher les siens.

Socrate avait l'habitude de mettre en garde ses disciples contre les périls d'un naturel exceptionnellement doué[2] :

Rencontrait-il de ces jeunes gens qui, se voyant favorisés de la nature, méprisent toute instruction, il leur prouvait que les naturels qui semblent les plus heureux ont le plus besoin d'être cultivés. Il donnait en exemple ces généreux coursiers qui, nés

[1] *Revue chrétienne*, 1914, p. 441.
[2] Xénophon, *Mémoires de Socrate*, livre IV, chap. 3.

vifs, impétueux, deviennent précieux et rendent de grands services, s'ils sont domptés dans leur jeunesse; les a-t-on négligés, ils sont rétifs et inutiles. Un chien de bonne race, infatigable, qui s'élance à la poursuite du gibier, deviendra sans doute un excellent chien de chasse, si l'on a soin de l'instruire; mais qu'on l'abandonne à sa nature, il est stupide, obstiné, furieux. Ainsi les hommes les plus favorisés de la nature, nés avec de l'ardeur pour tout ce qu'ils entreprennent, se distingueront par leurs vertus et deviendront très utiles, s'ils ont appris à connaître leurs devoirs, car ils feront de grandes choses...

E. de Pressensé, on l'a vu, n'a eu garde de désobéir à Socrate. Il a apporté l'ardeur la plus grande à ses études universitaires. D'autre part, il était trop bouillant pour s'enfermer dans une existence monacale. Il lui fallait, dans l'intérêt même de ses études, les récréations de l'amitié et du grand air. Les mémoires de H. Chatelanat nous fournissent sur ce sujet plus d'un renseignement pittoresque.

Ma mère, dit-il, ayant renoncé à la pension de jeunes filles qu'elle avait ouverte après la mort de mon père, dans la rue Saint-Laurent, vint s'établir à la villa Floreires, à trois minutes de la ville[1]. Elle prit des étudiants en pension. J'étais entré en théologie à l'Académie et ce fut alors que ma mère reçut avec bonheur comme pensionnaires Edmond de Pressensé, Jules Hollard, son cousin, Clément de Fave[2], Ver Huell, fils de l'amiral... et d'autres.

Nous parlions entre nous avec enthousiasme des cours de Ch. Secrétan et surtout de Vinet; nous reprenions les idées qui nous avaient frappés pour les discuter. Nous priions, travail-

[1] Au Maupas, sous loin du Petit Rocher, quartier aujourd'hui entièrement transformé.

[2] Clément de Faye, né le 24 avril 1824, à Guernesey, élevé à Tournay, en Belgique. Pasteur à Jersey (1849-56), puis à Lyon (1856-63), à Bruxelles (1863-77). Il fonda un culte français à Aberdeen, et s'établit à Genève en 1885. Il a traduit plusieurs ouvrages : *Les Synonymes du Nouveau Testament*, par Trench; *Histoire des religions*, par Grant et Rawlinson; *Israël et l'Évangile*, par Edersheim et Tristram. Il est mort en 1902.

ions ensemble. Et c'est ainsi que peu à peu nous avancions, passionnés pour la Vérité...

Mon excellente mère avait énormément lu et s'était formé ainsi le goût, le tact littéraire. Aussi Vinet appréciait-il fort son jugement. Ce cher professeur était invité quelquefois à la maison et naturellement prié de faire quelque lecture. Sentant qu'il ne réussissait pas dans la comédie, il préférait de beaucoup la tragédie. Mais encore ici ne brillait-il pas autant qu'on serait en droit de le supposer. En cherchant à m'expliquer ce fait, j'ai supposé que Vinet, poussant le scrupule, le respect pour la vérité jusqu'à l'excès, soit dans la pensée, soit dans l'expression de l'auteur, subissait malgré lui une sorte de gêne qui excluait chez lui le bon acteur. Or pour bien lire, il faut être au besoin bon acteur et Vinet ne l'était pas.

Quand je pense que Vinet, ce grand homme d'une humilité écrasante, avait la patience de lire avec soin, de corriger, de critiquer, d'annoter en marge chacune de nos productions et surtout les miennes, je comprends toujours mieux ce qu'est l'esprit de sacrifice et l'amour du devoir. Ses critiques, cela va sans dire, étaient toujours justes, spirituelles, mais jamais mordantes. Il les inscrivait en marge et à la fin de la composition.

Il nous avait beaucoup recommandé de lire et d'analyser les grands prédicateurs de la chaire française. Nous nous nourrissions de Fléchier, de Bossuet, de Bourdaloue, de Saurin. L'ami de Faye avait un talent tout particulier pour s'assimiler les expressions de ces grands orateurs ; aussi retrouvait-on, dans ses sermons, un peu de tout... Ce cher Cl. de Faye, d'un caractère toujours égal, au cœur chaud, tendre, dévoué !...

Abordant le sujet des relations d'amitié, H. Chatelanat écrit :

Nous fréquentions presque tous la Société de Zofingue.

Il s'agit de cette société d'étudiants suisses, fondée en 1819, dans la petite ville de Zofingue (Argovie), entre des représentants des universités ou académies des principaux cantons. Elle avait pour but le rapprochement des esprits et l'éducation patriotique des jeunes hommes voués aux carrières libérales et que les habitudes ultra-fédéralistes du temps tenaient trop éloignés les uns des

autres. Les couleurs des casquettes et des rubans reproduisent celles de la Confédération suisse. La devise : Patrie, amitié, science, traduit la pensée des fondateurs et l'esprit de l'association, le mot liberté étant compris dans les trois autres. Cette Société, qui n'a cessé de grandir et de s'affirmer, exerce encore une grande influence sur la vie sociale de la Suisse, en plaçant dès leur jeunesse et en maintenant toute leur vie nombre d'hommes en contact les uns avec les autres et à l'école bienfaisante du libéralisme le plus largement compris. A l'époque où E. de Pressensé faisait ses études à Lausanne, la Société de Zofingue, comme société d'étudiants, n'avait pas de rivale. On y entrait en quelque sorte automatiquement, en sortant de la Société de Belles-Lettres, d'origine plus ancienne, mais composée alors de plus jeunes gens.

Voici ce que raconte H. Chatelanat sur l'état de cette Société en 1842-45 :

Ce fut pour celle-ci un beau temps. Le premier acte (début des séances hebdomadaires) était rempli par des productions littéraires souvent remarquables. Au second acte (partie récréative), nous étions enthousiasmés, *inter pocula*, par des discours, des toasts patriotiques et souvent humoristiques. Nos cœurs accessibles aux idées grandes, nobles, généreuses, subissaient l'influence d'étudiants distingués tels que Henri Durand [1], Troyon [2], Reymond [3], Steinlen [4] et de tant d'autres.

[1] Étudiant plein de promesses, très doué pour la poésie (1816-1841). Voir le volume *Poésies d'Henri Durand*, avec notice biographique de Vinet. Plus remarquable encore était son ami de quelques années, Frédéric Monnerat, emporté tragiquement en 1847, à l'âge de vingt-quatre ans. *Poésies de Frédéric Monnerat*, précédées d'une notice de Juste Olivier.

[2] Frédéric Troyon, savant archéologue qui a marqué surtout dans la découverte et l'étude des constructions lacustres des bords des lacs Léman et de Neuchâtel. Mort en 1866.

[3] Alexis Reymond, auteur d'un Cours d'instruction religieuse, pasteur à Lausanne, mort en 1877.

[4] Aimé Steinlen, brillant étudiant, princeps juventutis, patriote ardent, littérateur distingué, mort en 1862.

Quoique Français, nous dit le même camarade d'études, E. de Pressensé ne tarda pas à devenir l'un des nôtres et à être en quelque sorte incorporé à la Société de Zofingue. Il partageait toutes nos joies, nos craintes, nos espérances, comme un ami sur lequel on pouvait compter.

Nous avons lieu de croire toutefois, d'après l'un de ses condisciples[1], que de Pressensé n'alla pas plus loin que de poser sa candidature à la Société de Zofingue. Une de ces séances bruyantes, comme elles l'étaient quelquefois au deuxième et surtout au troisième acte, l'avait effarouché. Il se glissa tout doucement jusqu'au président et le pria de retirer son nom. Il ne fut donc zofingien que de cœur.

E. de Pressensé a fait avec ses camarades plus d'une excursion alpestre. On sourira à ce récit humoristique de Chatelanat :

Nous avions pour objectif le lac Lioson et la dent de Chaussy. Pour mon frère et pour moi, ce n'était qu'une promenade. Pour Edmond, de Faye et les autres, c'était autre chose. Pour la première fois ils allaient fouler les pâturages et les rochers alpestres. Les touristes, descendus du bateau à vapeur à Villeneuve, montent à pied jusqu'à la Comballaz et vont frapper à la porte de l'hôtel. En voyant partout des tapis, ils se mettent à trembler pour leur bourse. Il y a des Anglais dans le corridor! Il sera prudent de s'informer des prix, de rogner sur le menu des repas! Mais il faut bien coucher là, si l'on veut être à portée du sommet, pour y voir le lever du soleil... Le lendemain, quart d'heure de Rabelais : 3 fr. 50 par personne! Prix exorbitant! Dans ce temps-là, les étudiants ne voyageaient pas dans les Alpes comme de nos jours. Ils vivaient presque pour rien, allaient généralement à pied, couchaient, le soir, dans les chalets, où les vachers les recevaient avec une franche hospitalité et se contentaient d'un peu de tabac, ainsi que de la bonne-main que l'on voulait bien leur donner. Souvent même ils refusaient celle-ci.

[1] M. Euler, de qui M. Ch. Longi, ancien pasteur et rédacteur de l'*Eglise libre*, tenait le fait.

La montée, par une nuit noire, à 1 ½ heure du matin, fut pénible. Nos grimpeurs furent trempés par la rosée. Arrivés au sommet, ils y essuyèrent un vent glacial, mais ils virent le soleil se lever majestueusement derrière les sommités neigeuses des Alpes bernoises et chacun de s'extasier sur la beauté du ciel argenté, sur le panorama déroulé devant eux dans l'atmosphère transparente.

Notre descente se fit rapidement. Nous avions hâte de reprendre le bateau à Villeneuve. On nous eût pris pour une bande de Bohémiens ; la poussière de la route s'était attachée à nos vêtements mouillés. Nous étions réellement sales. Edmond surtout faisait pitié à voir ; un talon de ses souliers s'était tordu et l'obligeait à boiter. Nos alpenstocks, nos banquets de chaudodendrons protestaient en vain contre nos haillons ; on nous eût fait l'aumône. Arrivés sur le bateau, nous évitions avec soin les regards curieux d'un public civilisé. Edmond tirait à chaque instant de son gousset sa belle montre d'or, que du reste il ne regardait pas. Enfin nous rentrons, le soir, au logis, très satisfaits de notre expédition.

Une autre fois, les jeunes alpinistes se dirigèrent vers la Dent d'Oche. Ils reçurent l'hospitalité dans un chalet savoyard, côte à côte avec des contrebandiers. Les plus avisés passèrent la nuit à la belle étoile pour éviter « d'être harcelés par les puces. » Un peu de tabac et de kirsch leur servit à désintéresser leurs hôtes montagnards... Tout alla bien, sauf à un passage un peu mauvais.

De Pressensé ayant manifesté quelques craintes et parlé de sa vue basse, de son pied peu sûr, ses camarades s'arrangèrent pour l'aider. En fixant fortement l'un et l'autre nos pieds dans la neige, nous tenions un bâton de montagne sur lequel Edmond s'appuyait comme sur une balustrade. Ce n'était qu'une vingtaine de pas ; mais il ne fallait pas glisser : c'eût été une mort certaine[1].

[1] Nous pourrions rapprocher des exploits de E. de Pressensé alpiniste les prouesses moins brillantes menées de Sainte-Beuve, entraîné

Peu après, le même narrateur nous fait assister à une assemblée publique, dans laquelle Edmond de Pressensé et ses amis faillirent subir un mauvais sort :

Tandis que nous poursuivions tranquillement nos études, de graves questions politiques et religieuses agitaient la Suisse et soulevaient de vives discussions dans les soirées de Zofingue. Détestant cordialement la société de Jésus et ses principes, nous voyions avec indignation que les cantons primitifs et Lucerne entre autres, se proposaient de les appeler dans leur sein. Le parti catholique avait succombé en Argovie, mais il l'emportait à Lucerne... La grave question qui agitait alors tous les esprits était celle-ci : La Confédération, représentée par la Diète, est-elle en droit de forcer les cantons de la Ligue catholique ou *Sonderbund* à chasser les Jésuites, que l'on venait de rappeler, hors du territoire helvétique ? Le parti radical, devenu de plus en plus puissant dans le canton de Vaud, répondait : Oui. Mais la majorité du Conseil d'Etat répondait : Non, par respect pour le principe de la souveraineté cantonale. Au fond, pour les radicaux, la question des Jésuites n'était qu'un prétexte pour battre en brèche l'influence du gouvernement que l'on voulait renverser.

Les Zofingiens, les étudiants, en général, s'étaient mis du côté du gouvernement et voulaient le défendre envers et contre tout. L'opposition grandissait ; des assemblées populaires étaient convoquées pour voter des résolutions. Elles se terminaient par les cris : « A bas les Jésuites ! à bas les mômiers ! à bas les autoritaires ! » Voulant juger de l'état des esprits, nous nous rendîmes, dans l'après-midi du dimanche 9 février 1845, à l'assemblée de Lutry. Edmond de Pressensé était des nôtres.

par son ami J. Olivier sur les pentes de la Tour d'Aï. Jamais Olivier ne put le décider à monter avec lui au lac Lioson et au Pic Chaussy. « Quand Olivier le rejoignit dans une auberge, Sainte-Beuve, un mouchoir flottant autour de sa tête en feu, soulageait ses *humeurs véreuses*, comme disait sa mère, en achevant un sonnet, qui est une des perles des *Pensées d'août :*

> Pardon, cher Olivier, si ton alpestre audace
> Jusqu'aux hardis sommets ne me décide pas. »

Article de Sam. Cornut, *L'idylle vaudoise de Sainte-Beuve*, dans la *Revue bleue* du 31 décembre 1904, p. 851.

Le temps était splendide mais froid ; 3000 personnes environ se trouvaient assemblées sur la place d'Armes. Quand, après un long discours du président, on passa au vote à mains levées, au milieu d'un profond silence, l'assemblée entière vota comme un seul homme contre le gouvernement. « La contre-épreuve ! » demanda un étudiant. Elle fut ordonnée. A la stupéfaction de tous, nous levons nos quinze casquettes en l'air. « A bas les casquettes blanches ! A l'eau ! A bas les étudiants ! » Nous sommes immédiatement entourés, pressés de tous côtés et poussés peu à peu irrésistiblement vers le lac, qui baigne la place. « Je demande la parole, » cria l'un des nôtres. C'était Aimé Steinlen. Le président le fait monter à la tribune et le prend sous sa protection. L'orateur parla avec calme et modération, mais eut à peine un succès d'estime. Notre position devenait embarrassante, critique même. Aussi jugeâmes-nous prudent de nous esquiver isolément.

E. de Pressensé a eu de la peine à pardonner aux adversaires de sa chère Académie. Il a écrit plus tard [1].

L'Académie de Lausanne s'était montrée hospitalière pour d'illustres étrangers : Mickiewicz [2], le grand poète de la Pologne mutilée, y occupait la chaire de latin ; M. Melegari, exilé de Parme, aujourd'hui sénateur du royaume italien et son ministre à Berne, enseignait l'économie politique avec autant de verve que de savoir. Enfin Sainte-Beuve avait accepté la proposition d'y ébaucher dans un cours public son histoire de Port-Royal. Lausanne pouvait du reste se suffire à lui-même. M. Monnard [3], ancien collaborateur du *Globe*, ami particulier de MM. Thiers et Mignet, enseignait la littérature française.

M. Juste Olivier [4], le poète national, était chargé de l'histoire.

[1] E. de Pressensé, *Études contemporaines*, 1880. Article : Alexandre Vinet, p. 379. — [2] Plus tard, à Paris.

[3] Ch. Monnard (1790-1875), pasteur, professeur, littérateur, homme politique, historien, a continué l'*Histoire de la nation suisse*, par J. de Müller. Il fut destitué en 1845 par le gouvernement conduit par de la Révolution et mourut à Bonn, où il était professeur.

[4] Déjà cité à propos de Lehr et de Frédéric Monneron. Né en 1807. Il émigra à Paris, en 1845, en revint en 1871 et mourut en 1876.

Nous ne rappelons pas d'autres noms éminents déjà plusieurs fois mentionnés. Eh bien ! le 14 février 1845, qui donna le signal du renversement du gouvernement vaudois libéral, fut le prélude de la mutilation de la brillante Académie par une démocratie aveugle et jalouse.

Aucune grande question de réforme civile ou politique, écrira la même plume [1], n'était en jeu dans la Révolution de 1845. Elle fut au fond la revanche des campagnes contre une civilisation plus avancée. Suscitée par l'envie, elle aboutit à l'hostilité contre toute vie supérieure de la nation. Elle a été dirigée par Druey, homme retors et ambitieux.

En racontant ces faits ou plutôt en écoutant des témoins oculaires, nous avons voulu surtout rappeler au milieu de quelles circonstances et dans quelle atmosphère s'achevèrent, à Lausanne, les études de Pressensé. Il fut témoin alors de regrettables dénis de justice. La liberté religieuse, elle-même, était en cause et nombreux furent ceux qui eurent à souffrir pour la défendre. Il y avait là pour l'homme qui devait être, toute sa vie, le champion de la liberté, une leçon de choses à ne jamais oublier.

C'est là, aimait-il à redire plus tard, que j'ai fait mon premier apprentissage en fait de révolution [2].

Après avoir cité cette parole, M. le professeur Ph. Bridel [3] ajoute judicieusement :

La portée des questions soulevées, la valeur des principes engagés dépassaient infiniment l'étroitesse du territoire vaudois et le petit nombre des acteurs en jeu. De Pressensé... vit à quelles lâches iniquités on peut se laisser entraîner par amour pour la popularité. Il dut constater combien les meilleures âmes sont souvent timides ou impratiques à l'heure du péril ;... il put admirer aussi le courage et le dévouement auxquels on s'élève, quand on n'écoute que sa conscience et ses convictions.

[1] *Alexandre Vinet*. Sa correspondance avec H. Lutteroth, p. 126.
[2] Ouvr. cité, p. 125.
[3] *Journal religieux*, 1891, p. 63.

Il y eut là matière à bon des observations, qui ne furent perdues ni pour le prédicateur, ni plus tard pour le citoyen. Et sans doute aussi le spectacle des combats soutenus pour la conquête de la liberté religieuse et de l'indépendance de l'Eglise, a-t-il été pour quelque chose dans l'ardeur avec laquelle Edmond de Pressensé s'attacha pour toute sa vie à la cause des Eglises libres. A un demi-siècle de distance, il entendait encore retentir à son oreille la péroraison du discours de Vinet dans l'assemblée du 4 décembre 1844, au Casino, pour organiser une fédération en faveur de la séparation de l'Eglise et de l'Etat : « Vous n'êtes qu'une poignée. Mais ne doutez pas de l'avenir. Vous avez la vérité pour vous et la vérité, c'est Dieu même[1]. »

On se demandera sans doute quelle personnalité morale s'était formée chez E. de Pressensé au cours de ses études. Nous essaierons de répondre en le citant lui-même.

Voici d'abord ce qu'il écrivait au lendemain d'une prédication :

Depuis que j'ai prêché, je suis effrayé de la possibilité du divorce entre la parole et le sentiment. Oui, c'est triste à dire, la comédie est possible dans cette sphère. Non pas, grâce à Dieu, que je l'aie jouée. Mais il est vrai que l'on peut, avec une préoccupation autre que celle du bien des âmes, parler néanmoins avec vie et chaleur. Je trouve que jusqu'ici je n'ai pas assez marché en face de ma carrière future. Je cherche à y attacher ma pensée.

A son *alter ego*, il se donnait pour élévation quelques très combattu :

Je trouve en moi un moi tenace et impérieux et plutôt des élans, des soubresauts de piété, des alternatives de prière et de légèreté, que la vie chrétienne.

Cependant, écrit-il un jour, jamais l'amour de Dieu n'a brillé à mes yeux d'un éclat plus vif. C'est là le mot de l'énigme du monde.. Dieu aime, tout est là-dedans. Il nous faut aimer aussi ; le dévouement, le sacrifice, voilà sur la terre

[1] Ouvr. cité, p. 122.

la forme de l'amour. Plus tard, ses ravissements nous seront connus. J'en suis profondément convaincu. Pourquoi, mon Dieu, mon âme n'est-elle pas frappée à ce coin comme mon intelligence ?

Cette expérience annonce déjà une belle richesse de vie intérieure, accompagnée d'une sincère humilité, qui lui faisait écrire un peu auparavant :

Oh ! cher ami ! voilà la plaie, la plaie saignante de mon cœur ; c'est un infernal orgueil, qui empoisonne jusqu'aux paroles que je verse dans le sein de Dieu, serpent rusé se glissant jusque dans les sanctuaires les plus retirés de ma pensée.

Au point de vue de la pensée théologique, l'état d'esprit d'E. de Pressensé ressortira de ces autres réflexions, écrites à la veille de ses dernières épreuves :

Sois sûr que les troubles de ta pensée mûrissent chez toi des convictions vigoureusement trempées. Il est impossible que, continuant à vivre de la vie chrétienne pratique, continuant à prier, c'est-à-dire conservant la substance même de la vérité, tu ne trouves pas dans ces agitations mêmes un gain très grand. Cela laisse aux diverses questions leur *jeunesse* en quelque sorte. Il n'est rien de pire qu'une demi-solution dont on se déclare satisfait, tandis que la faim et la soif irritées préparent à saisir l'aliment avec avidité. Quand la vie morale est troublée par les orages de l'intelligence, c'est-à-dire quand le doute de la pensée devient une blessure du cœur, je crois qu'on est dans la vraie condition d'un ami de la vérité. Le doute ne doit pas s'isoler de l'âme ; il doit être un *scrupule* de l'amour de la vérité... Il ne faut pas tout à fait désespérer de ces crises, mais aussi, comme bien tu le comprends, il ne faut pas s'y abandonner. Il faut avoir ce généreux courage, cette témérité, dirai-je, de la foi qui s'élance à la certitude suprême, sans s'arrêter aux doutes intermédiaires. Ce qui pour moi me semble un préservatif précieux contre l'incrédulité, c'est de faire du *sentiment chrétien* le centre et la base de sa dogmatique, d'être *kantien* jusqu'au bout et d'accorder la plus grande autorité au sens moral épuré et sanctifié par la grâce. Le doute alors ne peut plus être radical ; il peut être hardi, trop audacieux ; mais ce qu'on a vécu est sauvé. Or qu'est-ce

que le chrétien, même le plus misérable, a vécu, sinon la grâce? La grâce, voilà ce qui ne peut être ébranlé dans sa croyance.

Je t'avouerai que sur bien des questions ma foi traditionnelle est ébranlée, que sur ce qui dépasse les limites du temps, je me sens sceptique, ou plutôt je penche beaucoup vers des idées qui m'eussent autrefois semblé hétérodoxes... Mais « Christ en moi, cette chose qui s'appelle le christianisme », comme disait Schelling, n'appartient pas dans sa substance à ma spéculation ; je la *sens* comme je sens que mon sang coule et je refuse absolument à la spéculation de me troubler dans une sphère qui n'est pas à elle. Je sais bien que poussé trop loin, ce subjectivisme serait dangereux, mais je pars de l'hypothèse du vrai *christianisme subjectivé*. Je crois qu'une théologie trop externe, trop objective, est fatale à la foi. Je vois dans la Bible et dans le sentiment chrétien [1] le même miracle, la révélation du même esprit, dans les conditions de notre liberté, parfaite dans l'une, imparfaite dans l'autre, mais enfin c'est toujours la révélation du même Esprit dans les conditions de notre liberté.

E. de Pressensé avait vingt-deux ans lorsqu'il écrivait ces paroles si sincères et si justes. Sans doute il était l'écho de Lèbre et de Vinet, mais la pensée de ses maîtres lui était devenue personnelle. Il avait vaincu dans le combat entre la foi et son esprit. Il avait trouvé une réponse à son besoin de certitude, une lumière pour toute sa vie. Si les développements qui précèdent ne sont plus une nouveauté pour la génération actuelle, ils représentaient, il y a soixante-dix ans, le fruit plein de promesses d'une recherche indépendante et novatrice.

[1] Jean Monod remarque ici : Il serait plus exact de dire : « La conscience chrétienne ». *Revue chrétienne*, 1892, p. 97. Il y a quelques divergences de textes entre la publication de J. Monod et celle de M. Eug. Monod. *Revue chrétienne*, 1914, p. 193 et 194.

CHAPITRE VII

Achèvement des études à Lausanne, à Halle et à Berlin.

(1845-1846)

La démission des pasteurs vaudois. — Thèse académique. — Courte suffragance à Paris. — Sérieuses et piquantes observations. — Premier voyage à Halle ; Julius Muller et Tholuck. — Nouvelle crise religieuse. — Effusions épistolaires. — Séjour à Berlin auprès de Néander, théologien et historien. — Un caractère qui mûrit.

Au moment d'achever mes études à Lausanne, ainsi parle E. de Pressensé[1], j'eus le privilège d'assister aux deux mémorables séances des 11 et 12 novembre 1845, où fut signée la démission des 190 pasteurs.

Voici, toutes vibrantes, ses impressions[2] sur ce qu'il appelle « l'une de ces grandes journées de l'Eternel, où son Esprit se répand avec effusion... »

Il y a eu de ces moments de saint enthousiasme, — non de cet enthousiasme frivole, écho d'une parole brillante, — mais de ce sérieux enthousiasme chrétien qui pousse au sacrifice. Rien ne peut rendre la grandeur et la simplicité d'une Eglise se réveillant d'un long esclavage et marchant à la liberté par le dévouement... L'Eglise *libre*[3], née dans les larmes et dans la persécution, aura de plus en plus foi en son principe et le lien avec l'Etat ne se renouera plus... Combien avez-vous

[1] *Alexandre Vinet*, d'après sa correspondance avec Lutteroth, p. 153.

[2] Lettre de Paris, 4 décembre 1845. *Revue chrétienne*, 1914 p. 576.

[3] Elle ne fut définitivement constituée qu'en 1847.

d'hommes qui soient amenés à une vérité sur le terrain des *principes?* Pour la plupart il faut la leçon des *faits*...

J'ai passé l'un des plus agités, mais aussi des plus beaux mois de ma vie. J'ai senti, pour mon compte, la notion d'Eglise prendre de la réalité ; le corps mystique de Christ m'a paru quelque chose de *vivant*.

La soutenance publique de la thèse académique de E. de Pressensé eut lieu, à Lausanne, peu avant ou peu après la « démission » des pasteurs. Ce travail avait pour titre : *Le sacerdoce universel*. Il compte une cinquantaine de pages[1].

L'auteur se proposait de combattre la théorie cléricale qui établit une sorte de barrière entre l'ensemble des chrétiens et les pasteurs. Il insiste sur le danger qu'il y aurait à statuer deux classes de chrétiens, comme s'il y avait deux morales dans la vie chrétienne. Il ne peut y avoir d'exemption de devoirs pour personne. Le ministère est la charge de tous.

Qu'on ne dise pas que de telles idées sont dangereuses, parce qu'elles tendent à diminuer le respect du pastorat. Le vrai chrétien, pour se croire aussi prêtre que son ministre, ne l'en vénèrera pas moins comme le fondé de pouvoir, le représentant de l'Eglise nécessaire à son organisation. Et quant au faux chré-

[1] Nous remercions ici M. le professeur H. Vuilleumier, de l'Université de Lausanne, qui a bien voulu nous procurer le manuscrit, tiré des Archives de l'ancienne Académie, et qui nous a fourni, sur le séjour de Pressensé à l'Académie, la note suivante :

« D'après les catalogues de l'Académie, de Pressensé est entré en 1842-43, comme externe en théologie. Il figure comme élève régulier dans ceux de 1843-44 ; 1844-45 ; 1845-46. Dans le dernier catalogue (imprimé à la fin de 1845), son nom est accompagné, entre parenthèses, du titre de licencié. Il avait donc déjà soutenu sa thèse.

» Dans les procès-verbaux du Conseil de Faculté, séance du 16 août 1845, à la veille des grandes vacances, le Conseil approuve le choix de son sujet de thèse. La soutenance aura eu lieu probablement à la rentrée d'automne. Mais je n'en trouve pas la mention. Au reste, depuis décembre 1845 jusqu'en janvier 1847, il y a une lacune dans les dits procès-verbaux. »

tien, au chrétien de nom, si cela secoue et ébranle un peu son formalisme, nous nous en applaudirons, comme de tout ce qui tendra à nous placer dans la position de savoir où nous en sommes et d'être sincères vis-à-vis de nous-mêmes.

Telle fut l'inspiration de ce premier travail, rédigé par un homme qui devait tracer tant de pages dans le même sens. Par curiosité, résumons ses vues[1].

Dans la création primitive de Dieu, il n'y a aucune distinction entre ce qui est sacré et ce qui est profane. « Tout est pur, rien n'est sacré. » Pas de dualisme. C'est après la chute que naît, dans la pensée de l'humanité, l'idée que certains actes et certains hommes ont un rôle spécial à remplir, celui du sacrifice en vue de la réconciliation avec Dieu. De là l'institution du sacerdoce réservé à quelques-uns pour le salut des autres.

La prêtrise est une réaction contre le fruit du péché, contre le châtiment, contre la peur que la divinité inspire. Païens et Juifs le font voir également. Ainsi l'idée du *sacré* appliquée à l'humanité... suppose un état de chute et un relèvement possible, mais non accompli... Par conséquent, ce qui abolira l'un abolira l'autre... Le sacerdoce lévitique démontre par lui-même et son utilité et son insuffisance.

Thèse IV : Le sacrifice ou le sacerdoce de Christ, du second Adam, est la réalisation pleine et entière de la réconciliation du Père, dont le sacerdoce humain n'était que l'essai ou la prophétie. Le sacrifice et le sacerdoce sont donc pleinement abolis, comme le prouve l'épître aux Hébreux.

VI. Le ministère est voulu de Dieu en tant que *nécessité d'organisation*, mais n'est point essentiel à l'économie chrétienne. La consécration n'est que l'inauguration du ministre (*sic*) accompagnée de prières.

VIII. L'Evangile, comme le prouvent les Actes et les épîtres, n'a entendu aucune distinction entre les fidèles. A la réserve de l'apostolat, toutes les autres charges ont été le fruit des cir-

[1] Ernest Naville écrivit, en 1839, une thèse : *Du sacerdoce dans l'Eglise chrétienne*, concluant dans un sens analogue à la thèse d'Edmond de Pressensé. Voir *Ernest Naville, sa vie et sa pensée*, par Hélène Naville. Paris, Fischbacher, 1913, p. 84.

constances et ont toujours dû correspondre au charisme[1]...

IX. L'histoire montre que l'épiscopat a une origine humaine.

X. La Réforme, après avoir posé le principe (du sacerdoce universel), ne l'a pas formulé assez nettement. Des idées très épiscopales se sont répandues parmi les protestants. Elles sont dangereuses.

Le lecteur aura remarqué dans ce premier essai théologique d'E. de Pressensé la répugnance qu'il professa durant toute sa carrière, pour le cléricalisme religieux. Toujours il revendiquera les droits du laïque, comme découlant de la foi personnelle dans l'œuvre divine. Une autre idée maîtresse de sa théologie s'annonce aussi, c'est que l'expiation offerte à Dieu par le Christ n'a pas été purement négative, un simple châtiment subi, mais une œuvre active d'obéissance du nouvel Adam ramenant à Dieu l'humanité.

L'examen de cette thèse académique souleva des critiques. Ici et là, dans le manuscrit, un coup de crayon indique qu'un membre du jury[2] a reproché au candidat telle affirmation obscure ou exagérée. Ici et là nous avons cru reconnaître, dans la marge, des remarques de Sam. Chappuis étonné du radicalisme de l'étudiant. Si le ministère pastoral est le fruit d'un don divin spécial, il a bien le caractère d'une institution divine. Sans tomber dans le cléricalisme, on doit cependant constater un rapport étroit entre la vocation intérieure et la fonction.

Quoi qu'il en soit, la thèse d'E. de Pressensé annonce plusieurs des qualités de ses écrits futurs : clarté de l'idée générale, aisance des développements, le sens de l'histoire, une information exacte au service de la vivacité logique et une haute spiritualité dans la pensée.

Chemin faisant et à plusieurs reprises, il citait le nom

[1] *Charisme*, don spécial de Dieu en vue d'une fonction à son service.

[2] Il est douteux que Vinet ait fait partie du jury. Il n'était plus alors que professeur de littérature.

de Néander. Il éprouvait depuis longtemps le désir de connaître le célèbre professeur de Berlin. Acheminons-nous donc avec lui vers l'Allemagne, non sans faire d'abord une courte halte à Paris. La *Chronologie* dit en effet : « Hiver 1846, halte à Paris, — Sorbonne, — Collège de France, — Carême catholique, — Lacordaire. »

En outre, l'Agenda de Vinet porte cette note : « 21 novembre 1845, visite d'adieu de M. de Pressensé, qui part pour Paris. » Le Comité administrateur de la chapelle Taitbout venait de lui confier pour les mois d'hiver, décembre à février, « les diverses fonctions du ministère évangélique se rattachant à la chapelle Saint-Maur, dans le Faubourg du Temple. »

Et voici quelques échos de ses premières impressions dans la vie pastorale[1] :

C'est de ma paroisse du Faubourg du Temple que je t'adresse ces quelques lignes, dans l'intervalle de deux visites pastorales. J'entrerai dans quelques détails sur ce genre d'activité si nouveau pour moi. J'ai deux prédications à faire chaque semaine, un catéchisme et une demi-douzaine de visites. Cette vie pratique, dans ce cercle resserré, caché, où la parole n'a aucun retentissement extérieur, où l'on ne peut trouver d'échos que dans l'intérieur des cœurs, est une excellente ascèse (discipline) et j'en bénis Dieu... Avoir un but en préparant son discours est une grande affaire. Cela concentre les forces sur un point et elles s'en trouvent doublées ; nulle ne s'égare. Je prépare aussi bien que je le puis, écrivant une bonne partie sur le papier et du moins le tout dans ma tête. Malgré toutes les imperfections de ma prédication, j'espère n'avoir pas tout à fait tiré en l'air[2].

Les catéchismes m'intéressent vivement... La cure d'âme proprement dite est la partie la plus difficile, quoique très facile en un sens...

[1] A Jean Monod, 12 janvier 1846. Voir *Revue chrétienne*, 1914, p. 140.

[2] L'auteur de cet ouvrage a recueilli de la bouche d'un auditeur de cette époque, le vieil ébéniste Coupé, l'écho très vivant des débuts de E de Pressensé.

La prière que j'éprouve de plus en plus le besoin de présenter à Dieu, c'est qu'il m'accorde un cœur saintement passionné pour son service... Il est un point de vue auquel je dois m'accoutumer dans ma position. Il ne faut pas seulement considérer un ministère comme béni, quand il a pour fruits des conversions positives. Il remplit aussi son sublime mandat, quand il répand autour de lui quelque peu de l'influence évangélique,... en un mot quand il *conserve*...

Je suis quelques cours à la Sorbonne : Jules Simon, éloquent parleur, dont la philosophie se ressent heureusement d'une étude profonde de Plotin. Cela lui donne un certain mysticisme, qui a le mérite de rompre avec le timide éclectisme. Ozanam [1], jeune homme enthousiaste, dont la parole brillante déroule un tableau très complet des origines de la littérature anglaise.

Plus tard :

Voilà déjà plusieurs jours que je ressens un besoin indicible de communiquer avec toi. Les impressions qui s'accumulent dans mon cœur chaque jour s'ennuient d'y rester... Je paierais cher deux heures passées avec toi. Comme nous ferions vite déguerpir ce vilain corbeau noir qui se nomme mélancolie ! Quelle douceur d'élever ensemble nos soupirs vers Dieu et de nous sentir rafraîchis par la même rosée d'en haut !... Il faut le passé commun en amitié. C'est le sol où cette belle plante croît et se développe. Il m'est infiniment doux de sentir qu'il n'y a pas dans ma vie une phase qui ne se lie à la tienne et dont je ne puis me souvenir sans penser à toi. En nous écrivant ainsi nos vies coulent encore ensemble. Cela actualise et précise nos prières l'un pour l'autre.

Et ailleurs :

J'ai ardemment demandé à Dieu qu'il nous baptise de ce baptême de feu qui transforma les grossiers pêcheurs de Nazareth (*sic*) en apôtres puissants. J'ai surtout demandé l'humilité. Apprenons à être petits et que notre devise soit : « Que tu croisses et que je diminue ! »

[1] Frédéric Ozanam, né à Milan en 1813, passa sa jeunesse à Lyon, se consacra, sous l'habit laïque, à la défense de la religion catholique. Il fonda, à Paris, la Société de Saint-Vincent de Paul pour le soin des pauvres. Il a professé à la Sorbonne, depuis 1841, la littérature étrangère.

De son côté, Jean Monod écrivait :

J'ai maintenant l'intime conviction que l'humilité est la source de la vie, de la force et de la grandeur ; rien n'est fécond comme l'humilité... La vie chrétienne, toute la théologie ressortiraient de ce réservoir de Siloé les yeux ouverts, retrempées, agrandies, pleines de sève et de jeunesse.

A l'appui de la sincérité touchante des aspirations des deux jeunes chrétiens, citons encore ces lignes de 1844. E. de Pressensé se confesse :

Pour moi, ce que j'ai à réprimer, c'est cette sotte et ridicule audace qui se nomme présomption. Mon esprit est souvent comme un de ces matamores des vieilles comédies qui voulaient prendre tout seuls les villes d'assaut.

Après cette « halte à Paris » commença le voyage en Allemagne au mois d'avril. On lit dans la *Chronologie :*

« L'Allemagne théologique et artistique parcourue tout entière, y compris Autriche, Bohême et Prusse. Deux inoubliables semestres. » Ensuite : « Eté 1846, Halle, Julius Muller, Tholuck. — A Berlin, vu Humboldt,... Schelling. Comme professeur, Néander... »

Il y eut évidemment deux voyages consécutifs en Allemagne. Le premier conduisit notre étudiant à Halle, au pied des chaires de Julius Muller et de Tholuck, deux théologiens dont nous dirons quelques mots.

Julius Muller (1801-1878) est connu surtout par son important ouvrage sur la *Doctrine chrétienne du péché*, où il soutient, en vue de sauvegarder la liberté en Dieu et en l'homme, une théorie renouvelée d'Origène : une chute de l'humanité antérieure à celle d'Adam. En dogmatique, il était très attaché à la doctrine de la justification par la foi, qui, selon lui, dominait et pénétrait toutes les autres[1].

Frédéric-Auguste Tholuck (1799-1877) était le chef dont J. Muller n'était que le lieutenant.

[1] Voir article de F. Lichtenberger, dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, tome IX, p. 482.

Par ses nombreux ouvrages, par ses cours, mais surtout par le contact de sa personnalité pleine de vie, de fraîcheur et d'expansive bonté, il groupa autour de lui, même dans sa verte vieillesse, un nombre considérable d'étudiants. Mais s'il avait plus qu'aucun autre le don d'attirer les esprits, de les stimuler, il n'avait pas celui de les satisfaire... Il n'avait aucunement la puissance créatrice... Rénovateur du piétisme, il s'appliquait à en élargir la base et à en étendre les horizons. Il rappelait que le christianisme est avant tout un principe nouveau de vie et que la vie se démontre par elle-même. Aimer Christ vaut mieux que d'être savant, car c'est entrer en contact avec la source même de la vérité [1].

Tels furent les deux maîtres principaux de E. de Pressensé à Halle, pendant l'été de 1846. La rencontre de son esprit si français avec la théologie luthérienne n'alla pas sans crise intérieure. H. Chatelanat dit à ce propos : « Edmond s'étant lancé avec ardeur dans les idées allemandes, dut traverser un tunnel moral où il faisait passablement obscur, mais dont, grâce à Dieu, sa foi sortit épurée et plus vive que jamais. » Le souvenir et l'esprit de Vinet durent le secourir.

Il continuait aussi à agiter la question de son avenir. Comme jadis déjà dans le Wupperthal, il eut, à cette époque, un songe mystérieux qu'il raconta souvent dans la suite. C'était au cours d'un voyage de plaisir qui, de Halle, le conduisit en Autriche et en Bohême. Etant à Vienne, il crut voir en rêve son cousin Jules Hollard, l'ami intime mort peu auparavant, qui lui répétait ces mots de l'*Imitation de Jésus-Christ :* « Prends garde de ne pas te laisser entraîner par les choses extérieures. » Ce coup de cloche de sa vigilance subconsciente mit fin à sa fièvre de spectacles et de concerts.

On va voir du reste la hauteur à laquelle se tenaient ses préoccupations essentielles :

[1] *Encyclopédie* de Lichtenberger, tome XII, p. 135. Consultez aussi du même auteur : *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, Paris 1873, T. III, p. 220.

Halle, 5 juin 1846[1].

Dieu soit béni de nous avoir fait connaître, avec tous ses parfums et toutes ses harmonies, ce beau printemps de la vie ! Son souffle le purifie et la lyre intérieure peut résonner dans toute la plénitude de ses beaux accords. Quelque chose doit manquer à celui qui n'a pas aimé[2]. La sympathie humaine doit languir en lui et c'est l'une des premières nécessités de notre christianisme. *Humain* et *divin*, c'est là son essence. Je suis jaloux de tout lui rapporter ; je veux qu'il se dilate dans tous les sentiments de ma vraie humanité et que, dans mon être, tout adore, tout prie. Il y a un certain sacerdotalisme intérieur qui voue à la prêtrise certaines facultés, à l'exclusion des autres; il faut le bannir. Je veux un chœur de toutes les forces, de toutes les pensées, de toutes les affections de mon âme, et que le mot éternellement murmuré soit celui de *Jésus!*... C'est l'unité de la vie et du fond après laquelle je soupire. Quoique flottant et incertain sur la plupart des questions, je sens cependant où est le centre vivant d'où l'unité cherchée sortira. Il est dans la *divine humanité* de Christ et du christianisme; et cela dit beaucoup, et toutes les questions sont subordonnées à ce grand point de vue qui, pressé par la pensée chrétienne, doit nécessairement donner la solution de bien des problèmes de détail. L'inspiration, l'appropriation du salut, l'œuvre même du salut, tout doit porter ce sceau royal de l'ineffable union, qui n'a pas d'autre lien que la liberté.

Suivent des détails sur les cours suivis à l'université, sur la philosophie hégélienne, qui répugne à E. de Pressensé :

Jamais, dit-il, le libre amour ne m'a paru plus beau que depuis que je pénètre plus avant dans ces barbares systèmes de la nécessité logique.

...Quant à la vie d'étudiants, elle est fort belle. Nous avons ici une société dont nous faisons partie, qui a pour principe d'unir la vie d'étudiant dans sa saine liberté à la vie chrétienne. Sans nulle pédanterie, au choc des verres de bière, à la fumée des cigares, bien des paroles sérieuses et enthousiastes sont

[1] A Jean Monod. *Revue chrétienne*, 1915.

[2] E. de Pressensé écrivait à Jean Monod à propos de leurs deux fiancées.

échangées. Nous venons de faire un voyage à pied dans la Thuringe. Nous étions au nombre de 55 et dans un admirable site, nous avons eu une magnifique fête de jeunesse et d'amitié. Cependant nous nous sentons toujours un peu étrangers et ferons jusqu'au bout de mauvais Prussiens ! Aussi nous voyons-nous beaucoup entre Français. Je suis extrêmement lié avec Goa[1]. Nos deux caractères ont peu d'analogie par la sur face. Mais nous n'avons pas moins trouvé une vraie sympathie sur tous les points...

Intercalons ici cette aventure plaisante racontée par l'ami Chatelanat, alors à Berlin :

Edmond de Pressensé, étant à Halle, m'écrivit pour me proposer de nous rencontrer à Wittenberg, pour passer une bonne journée ensemble dans la ville de Luther. Nous fûmes exacts au rendez-vous. Après avoir visité minutieusement, religieusement tous les lieux, les objets destinés à rappeler la vie du grand réformateur, nous nous rappelâmes que l'homme, après tout, ne vit pas seulement de souvenirs. Aussi entrons-nous dans un hôtel pour commander un bon repas... Les deux amis l'arrosèrent d'une bouteille de Rudesheimer 1834. C'était un vrai nectar, doré, parfumé, chaud à l'estomac... Après le café, nous nous rendîmes, bras dessus bras dessous, vers les remparts ; nous étions d'une gaîté folle et avions jeté par dessus bord la Réformation et ses souvenirs. Edmond, toujours pétillant d'esprit, était prodigieusement amusant. Il me ramenait sur les bancs de l'auditoire de Lausanne, me rappelait les germanismes de notre bon professeur Herzog, qui nous disait, par exemple : « Luther s'expectorait dans Mélanchthon, » au lieu de « s'épanchait », et qui terminait invariablement la leçon, au coup de midi, par ces mots : « Messieurs, nous resterons ici ! » « Rester ici, merci ! disait Edmond, moi qui mourais de faim ! » — Puis Edmond imitait les gestes de M. Dufournet, professeur d'exégèse hébraïque, à propos d'Isaac et d'Esaü : « Il ne faudrait pas croire, messieurs, que les patriarches fussent toujours d'une parfaite frugalité. Isaac aimait le gibier, les viandes de haut goût et bien apprêtées. Isaac était gourmand, disons plutôt friand; son péché fut celui de la friandise... »

[1] Pourquoi cette orthographe de Goy, le futur traducteur de la *Vie de Jésus*, par Neander ?

Encore cette fois-ci, la note de l'hôtel dépassa de beaucoup les prévisions des deux étudiants. Heureusement, nous avions nos billets de retour. Rentrés chez nous, il devait nous rester à chacun quelque chose comme dix centimes.

De semblables distractions aidaient à réagir contre le spleen.

Tu ne peux te figurer à quel point on se sent étranger en Prusse ; la tristesse mortelle de ces petites universités ! Quant à moi, sans mes amis, je n'eusse pu y rester.

Mais dans la même lettre[1] se glisse un renseignement propre à nous émouvoir :

Le Seigneur m'a affligé, cet été, d'une douloureuse épreuve dont je me ressens encore. A la suite de ces grandes chaleurs et du nombre immodéré de cours que je suivais, j'ai été pris d'un accès très violent de ces hallucinations que j'ai connues il y a cinq ans. Pendant de longs jours, je vivais comme dans un rêve, et le sentiment de ma personnalité m'échappait. Je cherchais à le ressaisir avec douleur, sans le pouvoir toujours, et je me trouvais fréquemment dans un vide affreux. J'ai passé là deux mois comme je n'en avais jamais passés ; il y a eu des moments où j'ai touché au désespoir. Je te peins ce triste état qui me revient encore parfois, parce que j'ai un besoin urgent des prières de ceux qui m'aiment. Oh ! prions !... Sans la prière, je ne comprends pas qu'on puisse vivre.

Ce ne fut là, on le devine, qu'une crise passagère due au surmenage. Mais si l'on se souvient des rêves impressionnants déjà rapportés[2] et d'autres faits recueillis, on notera la très grande excitabilité de l'imagination chez un jeune homme qui donna plus tard et dans toute sa vie les preuves d'une nature saine et fortement équilibrée.

Le second séjour en Allemagne se fit à Berlin, pendant le semestre d'hiver 1846-1847. Le professeur suivi alors avec enthousiasme fut Néander :

[1] Baden, 18 août 1846.

[2] Voir pages 49 et 93.

C'est Vinet, écrivait E. de Pressensé, même humilité, même profondeur, même amour passionné pour la vérité[1].

Néander parlait souvent de Vinet, admirant chez celui-ci le littérateur, le penseur profond, le moraliste, plus encore que le théologien. Mais il ne pouvait admettre sa notion de l'Etat, exposée dans l'*Essai sur la manifestation des convictions religieuses*. De Pressensé a dit de Néander :

Je lui dois l'étincelle pour ma grande entreprise de l'histoire des trois premiers siècles de l'Eglise, dans une leçon sur Tertullien.

La figure d'un tel maître mérite donc d'être esquissée ici en quelques traits.

Néander, Jean-Auguste-Guillaume, était d'origine juive. Né à Gœttingue en 1789, il se convertit, grâce à la lecture de Platon, de Plutarque et des livres saints et fut baptisé à l'âge de dix-sept ans. Quittant les études de droit pour celles de la théologie, il subit l'influence de Schleiermacher et de l'historien Planck. Sa foi devint de plus en plus positive et ses goûts le portèrent bientôt irrésistiblement vers l'histoire de l'Eglise. Il fut professeur d'histoire ecclésiastique à Berlin, de 1813 jusqu'à sa mort, en 1850.

L'humilité et la chaleur de la conviction se réunissaient dans le regard pénétrant et dans la parole vibrante du maître. On sentait qu'il y avait là plus que le désir de communiquer des connaissances sèches et périssables. Il y avait le vœu de sauver des âmes et de conduire ses auditeurs au pied du seul Maître, dans la communion intime duquel il avait puisé les précieuses

[1] On trouve dans les souvenirs de Frédéric Godet plusieurs remarques non moins enthousiastes : « Quel excellent cours que cette morale de Néander ! O mon Dieu, quand pourrai-je être si utile et en même temps si humble ! Quel excellent homme ! Comme la vraie science rend humble et aimant ! O Seigneur, donne-moi cette sagesse-là ! » Ceci était écrit en 1832. (*Frédéric Godet*, par Philippe Godet, p. 83.)

expériences qu'il se sentait poussé à faire faire aux autres. De là ses protestations incessantes contre ce que l'on pourrait appeler l'intellectualisme en matière religieuse... Son influence a été immense. Dans un siècle de scepticisme et de critique, il a montré que la théologie est véritablement la science des choses divines et que, si elle n'est point cela, elle n'est pas grand'-chose. Il a fait voir la puissance du christianisme dans l'histoire... Signaler l'individualité humaine sous l'empreinte chrétienne et l'empreinte chrétienne sous l'individualité humaine était le don particulier de Néander et la joie de son âme[1].

On ne peut donc pas s'étonner que E. de Pressensé ait placé ce théologien à la fois si chrétien et si libéral « au premier rang de ses maîtres après Vinet[2] » et qu'il l'ait à plusieurs reprises cité comme l'un de nos « saints protestants ». Il lui écrivait, le 13 novembre 1849 :

Quant à moi, je bénis Dieu des quelques mois pendant lesquels il m'a été donné de vous entendre. Je puis dire que sous bien des rapports, dans un ministère difficile, au sein de circonstances agitées, dans des temps orageux et obscurs, vous avez continué à être pour moi un maître précieux.

Néander est surtout connu en France par sa *Vie de Jésus*[3], écrite en réponse à David Strauss, et par sa grande *Histoire de l'Eglise*. Caractérisons en peu de mots sa manière de concevoir l'histoire, puisque le futur historien des trois premiers siècles de l'Eglise a déclaré lui devoir son initiation.

Néander envisageait l'histoire de l'Eglise[4] comme l'épanouissement de la vie de Jésus-Christ sur la terre. Le christianisme, pour lui, est une force issue du ciel en faveur de l'humanité et qui a opéré en elle une trans-

[1] *Encyclopédie de Lichtenberger*, tome IX, p. 556.

[2] Théophile Roussel, *Notice sur la vie et les œuvres de M. de Pressensé*, Paris, 1894, p. 20.

[3] Traduite par Pierre Goy, pasteur, Paris, 1852.

[4] D'après F. Lichtenberger, *Encyclopédie des sciences religieuses*. — Voir aussi : *Chrétien évangélique*, 1867, p. 649, article signé Herzog.

formation radicale. Mais pour se propager sur la terre, il s'est soumis aux conditions et aux lois de développement imposées à tout ce qui est humain.

L'histoire de l'Eglise est l'histoire de la pénétration de la vie humaine par le principe de vie divine qui lui a été communiqué par Dieu en Jésus-Christ, d'après la loi indiquée dans l'admirable parabole du levain qui pénètre peu à peu toute la pâte.

Néander se complaît tout particulièrement à mettre en saillie l'adaptation du principe de vie nouvelle aux diverses individualités humaines, qui se complètent les unes les autres par leurs aptitudes spéciales. Et il applique cette méthode d'individualisation de la vie chrétienne, en remontant jusqu'à la période des origines, jusqu'aux apôtres de Jésus-Christ. Néander excelle dans l'art de retracer, en un cadre déterminé et dans certaines grandes personnalités, les tendances historiques qui se rencontrent, se croisent et se combattent dans une même époque. Il a le talent de combiner l'élément individuel et l'élément universel. Combien l'histoire ainsi individualisée et en quelque sorte incarnée, devient vivante ! Selon le mot de Michelet, elle est une résurrection.

Nous nous plaisons à terminer notre récit de la formation spirituelle du disciple de Néander et de Vinet par ces deux belles lettres à Jean Monod :

[illegible]

Moi aussi, je me suis donné complètement à toi ; ma nature expansive m'a souvent livré à d'autres, mais partiellement. Toi, tu as le fond, le vrai fond. Ce n'est pas une parole, une action qui suffisent pour initier aux mystères de la vie intérieure. Il n'y a que l'affection qui en pénètre le secret indéfinissable. Ceci, soit dit en passant, a une immense importance pour nous, théologiens chrétiens. Notre science est l'étude d'un Etre vivant, de Jésus-Christ ; elle doit donc être une amitié, un amour. Le cœur est le grand organe de la connaissance chrétienne.

...Tu me parles de tes préoccupations sur le protestantisme. J'ai été appelé à y beaucoup réfléchir à l'occasion d'un travail que j'ai fait dernièrement sur l'*Histoire des variations*[1]. Je suis sûr que nous sommes d'accord complètement. Je regarde le protestantisme comme un affranchissement de l'homme, de ses traditions, et un asservissement à Dieu. C'est une généreuse réaction en faveur de la personnalité de la foi. Le catholicisme anéantit cette personnalité; la foi est une sujétion; ce n'est plus un fait moral, une acceptation individuelle de la vérité; mais la vérité est infusée comme dans un vase; elle est traitée comme une *chose* et l'homme comme un *lieu*. L'Eglise croit pour nous et nous applique les mérites de sa foi, comme elle nous applique les mérites de ses sacrements. C'est toujours dans les deux sphères de la conscience et de la volonté, en doctrine comme en morale, l'individualité anéantie, et, chose bizarre, cet anéantissement est au profit de l'orgueil humain; l'humanité glorifiée dans l'Eglise est l'idole à laquelle l'homme individuel est sacrifié. Le protestantisme ne vient pas réclamer la liberté pour la liberté elle-même, mais au nom de la servitude envers Dieu, il vient rétablir l'*individualité* de la foi... Ainsi la Réforme n'est pas une simple première édition de la Révolution française. C'est la liberté au service de la servitude morale... La variation ne dépassant pas les bornes du *fait chrétien* me semble ainsi légitimée; c'est tout simplement la marque de la personnalité de la croyance.

Voici la seconde lettre[2] :

Nyon, 19 janvier 1847.

...Il est bon de dire ensemble, en face de l'incertain avenir : « Ta volonté soit faite! » Cela est bon non seulement comme l'épreuve de l'amour céleste, mais aussi c'est dans l'intérêt du terrestre amour. C'est là que se serre son lien le plus étroit; c'est ainsi que, devenant plus sacré, son ardeur s'en épure et pourtant est plus passionnée. Cher ami, je te raconte mes impressions dans ces quelques lignes. J'ai beaucoup souffert depuis que j'ai revu mon Elise, mais cette souffrance m'a fait savourer dans ses amertumes un amour que je ne connaissais

[1] L'*Histoire des variations du protestantisme*, par Bossuet.

[2] Publiée par M. Eug. Monod dans la *Revue chrétienne*, 1915, p. 501.

pas encore aussi beau, aussi divin ! Mes douleurs nerveuses se sont augmentées ces derniers jours ; je l'attribue à la vivacité de mes émotions. J'ai été parfois réduit à ces détresses du cœur où il semble défaillir tout à fait, et les sinistres visions m'ont bien souvent assailli. Eh bien ! dans ces heures sombres, mon Jésus ne m'a pas quitté et je l'en bénis. Je sens que ma foi s'y trempe et que ces souffrances me prépareront au triomphe sur mon égoïsme et mes ambitions. Si tu savais ce qu'Elise a été pour moi dans ces moments, de quelle atmosphère de prières elle m'a entouré, à quel point sa tendresse a été forte et chrétienne, tu comprendrais que ces jours-ci nous ont unis à un degré inconnu encore ! Sans doute, le poétique ravissement est plus rare, mais il y a quelque chose de plus dans cette communauté de douleur et de délivrance. Je sens bien que nos deux existences sont absolument confondues l'une dans l'autre !... D'ailleurs je ne m'exagère pas ma souffrance, je la sais momentanée, je réagis. J'y goûte comme de célestes joies. Mais j'ai bien besoin de tes prières, ô mon frère ! J'avais besoin de décharger mon âme dans la tienne. N'est-ce pas qu'on peut, dans les devoirs, voir des promesses ? que les voies de Dieu ne peuvent être que des voies de paix ? Il m'a tant béni, ce Dieu, pendant mon voyage, me gardant de tout péril en général, des grands troubles qui m'ont un peu repris... Oui, je le *crois*, l'avenir, c'est sa volonté paternelle qui le fait, et je pourrai, avec mon frère, fournir une carrière humble mais belle, travailler à cette cause magnifique dont nous serons chargés, dans cet esprit de servitude et d'indépendance qui est la liberté chrétienne. Jamais notre cause ne m'a paru plus urgente, plus belle. Le moment sera là bientôt de lever le divin étendard.

CHAPITRE VIII

Fiançailles et mariage.

La famille d'Elise du Plessis. — La jeune fille à Lausanne. — Les jeunes gens se rencontrent. — Confidences à l'ami de cœur. — Fiançailles idéales. — Mariage. — Félicitations de Vinet.

Les deux dernières lettres citées, la seconde surtout, nous ont fait faire un bond en avant. Nous voilà obligés à revenir un peu sur nos pas.

« 1845, Elise et ce que ce nom comporte. » Telle est la mention éloquente dans sa brièveté que nous recueillons dans la *Chronologie*.

J'avais vu, écrit Mme Bersier, bien avant mon cousin, celle qui devint plus tard la compagne de sa vie. C'était au village de Lavey. Jouant sous les arbres d'un verger, avec sa plus jeune sœur, une très gracieuse et douce enfant qui fut plus tard Emilie Fisch, je vis passer à quelque distance une grande jeune fille très mince, qui tenait un livre. Emilie me dit : « C'est ma sœur Elise. » Celle-ci avait alors quinze ans.

« Elise-Françoise-Louise du Plessis[1] avait pour ancêtres paternels les du Plessis-Gouret sortis de France pour cause de religion, d'abord établis en Hollande, puis bientôt fixés dans le Pays de Vaud (1681), où ils possédèrent la seigneurie d'Ependes (près Yverdon) jusqu'au moment de la révolution de 1789.

« M. F. du Plessis, qui devait être le père de Mme de Pressensé, avait figuré parmi les adhérents laïques du premier Réveil religieux et parmi les principaux piliers

[1] F. Chaponnière, *Semaine religieuse*, 1901.

de l'ancienne dissidence, celle qui se groupait autour du pasteur Auguste Rochat. Dès 1821, nous le trouvons en controverse avec le doyen Curtat[1] à l'occasion de la brochure que ce pasteur lausannois avait lancée contre les conventicules. Il fut l'un des signataires de la pièce intitulée : *Exposé scripturaire des principes généraux relatifs à l'assemblage des croyants*. Il devait être plus tard de ceux qui blâmaient vivement les préoccupations littéraires et les hardiesses théologiques d'Alexandre Vinet. Ayant perdu sa première femme, née Masset, qui ne lui laissa pas de postérité, il s'était remarié avec Mlle Dutoit, de Moudon. » Il mourut le 19 février 1860 et témoigna jusqu'à la fin une foi des plus triomphantes[2]. Quoique rigide, il était d'une charité rare envers les pauvres.

Née dans la petite ville d'Yverdon, le 22 décembre 1826, Elise du Plessis fut élevée à Nyon, où ses parents étaient venus habiter. Ils possédaient au Viez une maison de campagne, où l'on passait les beaux jours de l'été dans une agreste et saine indépendance. En ville, l'atmosphère était un peu différente ; c'était celle du Réveil, qui avait pris, plus peut-être en Suisse qu'en France, des allures très austères et tournait à l'esprit de dissidence. Il y avait là des personnes âgées qui ne badinaient pas. La nature timide et réservée d'Elise du Plessis dut se plier à une discipline contre laquelle protestaient la vigueur de son intelligence et sa frémissante sensibilité.

Les études de la jeune fille une fois terminées à Nyon, ses parents la mirent en pension à Lausanne pour suivre

[1] L'un des précurseurs et même des promoteurs du Réveil dans le canton de Vaud, mais opposé ensuite aux chrétiens détachés de l'Eglise officielle.

[2] Voir *Correspondance fraternelle*, p. 522, récit de G. Fisch. Voir aussi L. Burnier : *Auguste Rochat*, p. 255. La fine étude de Marie Dutoit : *Mme E. de Pressensé, sa vie d'après sa correspondance et son œuvre* (Paris, 1904), est à relire sur tous ces premiers temps.

les cours de l'Ecole supérieure de jeunes filles, dont Vinet présidait le Comité et dans laquelle il enseignait, aussi goûté de ses élèves féminins que de ses étudiants. C'est le professeur Herzog qui accueillit à son foyer la jeune fille. Un lien de voisinage tout spécial allait s'établir assez naturellement entre la maison du professeur et celle de son collègue Henri Hollard, oncle de l'étudiant de Pressensé.

Ma mère, — ici je rends la parole à Mme Bersier, — ayant rencontré déjà plus d'une fois M. et Mme du Plessis, invita leur fille. Ces invitations devinrent toujours plus fréquentes, à mesure que la sympathie et une véritable intimité s'établissaient entre ma mère et la jeune visiteuse. Elles se voyaient presque chaque jour.

Ecoutons ensuite une vénérée amie, Mme Alexis Forel[1] :

Il est, un peu à l'écart de la ville, une maison dite « le Belvédère », propriété de la famille Gindroz, de Lausanne, d'où la vue est admirable sur le lac bleu et les montagnes de Savoie. C'est là, dans ce cadre poétique, que se rencontrèrent pour la première fois Elise du Plessis et Edmond de Pressensé, son aîné de deux à trois ans. C'était à un souper de jeunesse, et le hasard les mit l'un à côté de l'autre.

Nous interrompons la citation pour déclarer, sur la foi d'autrui[2], que ce fut non le hasard, mais la perspicacité bienveillante de M. Charles Gindroz, propriétaire du Belvédère, qui rapprocha les deux jeunes gens. « Ce sont, avait-il dit à sa femme, des âmes faites pour se comprendre. Et le même soir, il savait qu'elles s'étaient comprises. Un mot exquis le lui avait révélé. »

La jeune fille, brune, grande, élancée, au regard profond, était ce qu'elle resta toujours : très timide, réservée, ne se livrant guère dans la conversation générale, mais s'illuminant

[1] Marie Dutoit, ouvr. cité, p. 19 et 20. Mme Forel fut une amie de Vinet et de Ch. Secrétan.

[2] Roger Dombréa : *Tribune de Lausanne*, 15 janvier 1904.

tout entière de la lumière intérieure, lorsque quelque sujet faisait vibrer en elle une corde intime. Le jeune homme, au contraire, animé, cordial, éprouvait le besoin de faire partager chacune de ses impressions et les exprimait de cette voix chaude qui resta toujours jeune. Ils parlèrent de poésie ; il n'en fallait pas davantage ; la jeune fille s'illumina soudain. Ils s'étaient à peine vus et déjà ils s'étaient compris.

Je ne fus pas longue, ajoute malicieusement la jeune cousine, à m'apercevoir moi-même que presque toutes les fois que Mlle du Plessis était chez nous, mon cousin Edmond, d'ailleurs si assidu à ses études, s'arrangeait à la rencontrer, entrait au salon, au moins pour quelques instants, qui souvent se prolongeaient. De cet innocent manège, Juste Olivier aurait dit, comme dans sa jolie chanson alpestre :

On connaît ces façons
Des filles, des garçons.

Mme H. Hollard, très jeune de cœur, vibrante à toute poésie, à tout enthousiasme, s'associa bientôt à l'idylle qui commençait sous ses yeux. Son neveu, se sentant encouragé et deviné, rechercha toujours davantage les moments d'entrevue. Elise et Edmond furent bientôt, tacitement peut-être, promis l'un à l'autre.

Un autre témoin de l'idylle, le camarade Chatelanat, s'est amusé à nous narrer ce qui suit :

Un jour, l'ami Clément de Faye entre dans ma chambre :

— Figure-toi, Henri, que j'ai vu Edmond cirant ses souliers et brossant ses habits !

— Pas possible !

— Tu vas le voir. Il est beau comme un lapin !

Le fait est que l'ami Edmond était en général très peu soigneux de sa toilette ; un grand homme ne peut songer à tout. Nous ne tardâmes pas à découvrir la cause de cette transformation : Mlle E. du Plessis était en pension chez M. le professeur Herzog. Et Edmond y faisait de fréquentes visites. Un soir, il rentra assez tard, plus beau encore que de coutume.

— D'où viens-tu, Edmond ?

— Je viens de chez ce bon papa Herzog.

— Et sans doute tu as causé d'histoire des dogmes avec sa belle pensionnaire !

Pas moyen de nous cacher son inclination pour Mlle du Plessis.

Et l'ami d'ajouter :

Certes, l'avenir a prouvé qu'il ne pouvait pas mieux choisir.

Mais on se représente bien que l'adorateur juvénile ne restait pas muet dans ses lettres à l'ami de cœur.

Clarens, 20 mai 1845[1].

Comme je te le disais dans ma dernière lettre, j'ai conçu cet hiver une affection sérieuse et profonde pour Mlle Elise Duplessis. C'est la nièce de Mlle Dutoit, qui demeure dans la même maison que moi. Elle appartient au même cercle que nous ; j'avais donc mille occasions de la voir. Dès la première fois, je fus vivement attiré vers elle, mais je réagis fortement contre l'impression. Maintenant que je la connais, je comprends qu'il était impossible que nos deux natures se rencontrassent sans être invinciblement attirées l'une vers l'autre. C'est une jeune fille, en premier lieu, vraiment jeune fille, modeste, réservée, mais une nature riche et puissante ; elle a un vif attrait pour le beau et le grand, que distingue une imagination heureuse. Mais point de sentimentalité détestable et cet abus si ennuyeux du point d'exclamation ! Vraiment distinguée par la pensée, sa conversation offre un intérêt sérieux ; on n'effleure pas les sujets avec elle. Musicienne très forte, son jeu est puissant, parce qu'il est senti. Mais c'est surtout son caractère qui est remarquable ; c'est une humilité, une franchise que j'ose dire admirables. Jamais rien d'exagéré dans l'expression de ses sentiments. J'en ai eu des preuves bien belles... J'étais donc fortement entraîné vers elle... Nous nous sentions de plus en plus liés l'un à l'autre sans nous l'avouer.

Sur ces entrefaites, je reçois une lettre de mes parents pleine de précieux conseils, me recommandant de ne rien précipiter. Je promets sincèrement de m'y conformer. Mais la semaine suivante, Mme Duplessis arrive pour chercher sa fille et loge chez sa sœur, c'est-à-dire que, dès le matin, et un matin de mai, j'entends dans le jardin la voix de ma bien-aimée, je vois flotter sa robe à travers les arbres ; le soir, je la revois en société. Je

[1] *Revue chrétienne*, 1914, p. 573.

n'y ai pas tenu, et tandis que je la raccompagnais, son bras au mien, je lui ai dit : « Sanctifions toutes nos impressions par la prière ! C'est ainsi que je veux aimer... »

Ce que je puis dire, c'est qu'il n'y a rien eu dans nos conversations de romanesque et de banal ; c'est toujours le cœur qui a parlé au cœur. J'ai toujours cherché à lui faire comprendre comment je concevais la vie et j'ai vu que, chrétiennement parlant, je pourrai avoir une précieuse influence sur elle. Elle appartient à une famille très pieuse, très prononcée dans la foi. Elle est comme une jeune fille qui ne connaît pas encore les orages de la vie. Sa foi est encore un peu enveloppée, mais elle le sent, et ne disait-elle pas, l'autre jour, à ma tante : « Je suis indigne de lui, je ne suis pas chrétienne ? » Tu comprends combien je prie pour elle...

C'est un des plus nobles, des plus généreux, des plus dévoués caractères qu'il soit possible de connaître. Oui, j'ose le dire, elle a quelque chose de notre bien-aimé Lèbre ! Oh ! quand la connaîtras-tu ? Prie pour elle ! Demande au Seigneur que sa grâce pénètre encore plus cette belle nature et que nous lui soyons à tout jamais consacrés !

Voilà bien d'idéales fiançailles, scellées avec autant de spontanéité que de sérieux ! Mais elles dérangeaient, paraît-il, certaines combinaisons familiales à Paris. Les Victor de Pressensé avaient rêvé d'unir leur fils avec Mathilde Lutteroth, jeune fille admirablement douée et d'une haute valeur chrétienne[1]. Ils opposèrent donc quelque résistance et demandèrent d'abord à leur fils patience et discrétion. Les jeunes gens durent, pendant

[1] Elle était née le 7 décembre 1826. A l'âge de vingt-deux ans, elle publia un roman religieux, *Jeanne de Montbrun*, qui eut une seconde édition en 1853. Elle a écrit un journal dont les trois quarts sont malheureusement égarés, et qui contient une foule de renseignements sur le milieu où se mouvaient les familles qui nous intéressent. Il est semé de réflexions dénotant un esprit de belle envergure. La jeune fille épousa, en 1850, William Waddington, savant et diplomate, qui fut plus tard ambassadeur de la République à Londres, ministre et président du Conseil. Elle mourut le 29 janvier 1852, au retour d'un voyage d'exploration en Asie Mineure, en donnant le jour à un fils qui vit encore.

un certain temps, renoncer aux communications directes. Mais il est avec le ciel des accommodements...

Quand ils se rejoignirent, après un an, ils se retrouvèrent fidèles et aimants. Elle avait vingt ans, il n'en avait pas vingt-trois. Et dans l'intervalle les rigueurs avaient désarmé à Paris[1].

Ils furent fiancés officiellement dans l'été de 1846. E. de Pressensé en annonça la bonne nouvelle à Jean Monod le 18 août :

J'ai maintenant la certitude absolue que Dieu me donne une compagne pieuse, distinguée, et dont l'âme vibre autant qu'il est possible à l'unisson de la mienne. Je suis confondu de reconnaissance, tant de bonheur m'épouvante. Mais je puis bien dire que je sens un *vrai* amour, car il m'élève en Haut, comme il l'élève...

Le mariage eut lieu seulement après le séjour d'Allemagne, l'année suivante, à Nyon, le 26 mai 1847.

Il fut béni[2] non point dans l'église de tous (où Elise Du Plessis avait, par préférence, reçu son instruction religieuse), mais dans la chambre haute de la maison Bonnard, où se réunissait, à l'abri des persécutions, la naissante Eglise libre. Ne fallait-il pas accorder cela au pasteur de Taitbout, au futur apôtre de la séparation des Eglises et de l'Etat?

Ce 26 mai 1847, un don précieux fut fait par la Suisse à la France; et un foyer d'amour s'alluma en plus dans un coin du monde. Quoique éteint, ce foyer nous éclaire encore.

Pour épilogue à l'idylle, nous transcrivons la lettre[3] de félicitations de Vinet adressée au père d'Elise de Pressensé :

Monsieur et très honoré frère,

J'ai trouvé chez moi, il y a quelques jours, au retour d'un voyage, et quelques jours avant d'en entreprendre un second, la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Pour que vous puissiez vous expliquer le retard que j'ai mis à vous remercier, il est peut-être nécessaire que je vous dise que depuis mon se-

[1] Marie Dutoit, ouvr. cité, p. 21. — [2] Marie Dutoit, ibid., p. 21. — [3] Inédite.

cond départ, j'ai presque toujours été malade et à peu près incapable de tenir la plume. Croyez que sans cela, monsieur, je n'aurais pas tant attendu de vous dire combien j'ai été sensible à l'attention dont vous m'avez honoré, et quelle part nous prenons, ma famille et moi, à l'événement intéressant dont vous voulez bien nous faire part. Les qualités distinguées dont il a plu à Dieu d'orner ces deux jeunes fiancés, la connaissance qu'ils ont, l'un et l'autre, du Dieu que Jésus-Christ nous a manifesté, les exemples qu'ils ont reçus dans leur famille, ajouterai-je la circonstance douloureuse sous laquelle il a plu à Dieu de les abriter en quelque sorte (car un très grand bonheur est un soleil qui éblouit et qui brûle), tout donne à leurs parents et à leurs amis les plus fortes raisons d'espérer que leur union sera une union bénie. Elle est, vous n'en doutez pas, monsieur, l'objet de bien des vœux, et ces vœux, pour la plupart, sont des prières. Agréez les nôtres et faites-les agréer à Mlle du Plessis. Quant à M. de Pressensé, j'aurai probablement le plaisir de le voir, et peut-être sans mes souffrances l'aurais-je déjà vu. Il sait d'ailleurs depuis longtemps combien je l'aime. Au bonheur qui lui est préparé, il ne manquera qu'un témoin, si toutefois il manque. Ah! que ne pouvons-nous être témoins nous-mêmes du bonheur encore plus parfait dont jouit, auprès de son Seigneur, cette jeune âme à qui il a été donné, dès ses premières années, de connaître son vrai bien et de s'y attacher! Mais ce n'est pas par la vue que nous avons à marcher : « Si vous saviez où je vais! » disait notre Maître. « Si vous saviez où je suis! » semble nous dire ce jeune disciple.

. . . . . .

Agréez, monsieur et très honoré frère, avec l'expression renouvelée de ma reconnaissance, celle de mon respect bien vrai et bien parfait, dont je vous prie aussi de vouloir bien transmettre l'hommage à Mme du Plessis, avec mes compliments et mes vœux à mademoiselle votre fille.

Je reste, monsieur, bien sincèrement,

Votre humble et dévoué serviteur,

VINET.

Châtelard, 9 septembre 1846.

Le deuil récent auquel Vinet fait une allusion si émue était la mort de l'ami intime et camarade de E. de Pressensé, Jules Hollard[1].

[1] Voir la note de la p. 57.

Plus d'un lecteur, en terminant ce chapitre, entendra chanter dans sa mémoire la belle poésie d'Elise de Pressensé, publiée vingt-trois ans plus tard[1] :

Le voyage.

J'ai vu passer là-bas, dans la vallée,
Deux voyageurs.
L'air était pur et sur la brise ailée
Flottait le doux parfum des fleurs.

Partout tremblait la perle matinale,
Tout s'éveillait ;
Sous des vapeurs d'or, de pourpre et d'opale,
Un ciel ami leur souriait.

Ils se parlaient de joie et d'espérance,
Et dans leurs yeux
Brillait l'amour profond, ardent, immense,
L'amour, divin reflet des cieux.

O premiers pas ! prestige du voyage,
O doux matin !
Ce ciel si pur reste-t-il sans nuage,
Sans lendemain ?

. . . . . .

Ils étaient deux pour traverser la plaine
Au ciel d'airain,
Deux pour gravir à la cime lointaine,
Deux pour marcher dans l'aride chemin.

Et lorsque l'un faiblissait sous l'orage,
L'autre était fort
De cet amour que rien ne décourage
Et qui grandit de chaque effort.

O voyageurs, montez, montez encore !
Sur ces sommets
L'air est plus pur ; à celui qui l'adore
Dieu se révèle de plus près.

Janvier 1855.

[1] *Poésies*, p. 23. Paris, 1869.

SECONDE PARTIE

La vie active. — Premières années.

1847-1860.

CHAPITRE IX

Débuts du ministère pastoral à Paris.

(1847-1849)

Le milieu.

L'Eglise Taitbout en 1847. — Louis Bridel. — Victor de Pressensé, cheville ouvrière; le comte J. Delaborde, etc. — Les principaux pasteurs de Paris. — Le jeune ménage. — Mort de Vinet.

C'est en janvier 1847 que E. de Pressensé rentra d'Allemagne à Paris, en passant par la Suisse, où il revit son maître Vinet pour la dernière fois[1].

La *Chronologie* nous renseigne en ces termes :

« 1847. Avril, consécration à Taitbout; mai, mort de Vinet; 26 mai, mariage. Jusqu'en octobre, suffragance non déterminée; débuts bien mélangés dans la chaire et dans le ministère. Les hauts et surtout les bas (qui valent mieux). »

Le ministère pastoral dans la chapelle Taitbout allait donc remplir la vie de l'homme qui écrira, quarante-quatre ans plus tard, à la veille de sa mort :

Le plus grand honneur de ma vie reste d'avoir prêché l'Evangile, et c'est dans la chaire de Taitbout que je l'ai fait sans interruption.

Où en était, en 1847, l'œuvre de cette chapelle? Ses partisans tendaient de plus en plus à s'organiser en une Eglise libre. M. Grandpierre[2] qui ne partageait pas

[1] Voir son livre : *Alexandre Vinet*, correspondance avec Lutteroth, p. 203.

[2] Voir la notice de J. Pédézert : *M. le pasteur Grandpierre*. Paris, Ch. Maréchal, 1873.

cette tendance, s'en était retiré depuis cinq ans, malgré tous les efforts tentés pour le retenir. On avait appelé à lui succéder Louis Bridel[1], alors directeur de l'Ecole normale de la Société évangélique et qui remplissait, depuis 1840, des fonctions auxiliaires de prédicateur dans la chapelle. Il en devint pasteur titulaire en 1842. C'est de lui qu'on a rendu ce beau témoignage[2] :

L. Bridel était entouré d'une approbation vive et sympathique. Comme homme et comme chrétien, il possédait à un haut degré l'élévation, la fermeté, la droiture, la franchise, la largeur d'esprit et de cœur et la libéralité. Mais ce qui forme peut-être le caractère le plus prononcé de sa personnalité, c'est l'activité.

Le journal intime de Mathilde Lutteroth[3] nous permet d'ajouter quelques nuances au portrait de celui dont elle et les siens plaçaient si haut la personnalité.

1er janvier 1844.

Je suis allée à la chapelle. M. Audebez a d'abord dit quelques mots très bons, mais qui ne m'ont nullement touchée. M. Bridel est monté en chaire. On attend qu'il parle. Il ne parle point. On attend encore ; on se regarde ; enfin il se lève, il ouvre la Bible et veut parler... Impossible. Il se rassied. Nouvelle agitation dans l'assemblée. Se trouve-t-il mal? M. Audebez monte pour voir ce qu'il a et le trouve, la tête dans les mains, pleurant à chaudes larmes. M. Audebez redescend et M. Bridel continue à pleurer... Enfin, cet excellent Bridel se met à lire d'une voix toute tremblante le premier chapitre de l'épître aux Philippiens. (L'assemblée fond en larmes.) Sa voix se raffermit peu à peu ; il nous fait le discours le plus touchant, le plus onctueux, le mieux fait pour atteindre le cœur... Il paraît

[1] Originaire du canton de Vaud (1813-1866). Lire dans la *Liberté chrétienne*, 1899, col. 487 et suiv., des lettres très intéressantes de L. Bridel, qui montrent comment il fut peu à peu gagné au principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il donna sa démission du clergé national vaudois en 1843.

[2] Lichtenberger : *Encyclopédie des sciences religieuses*, article de L. Ruffet.

[3] Voir p. 107, note.

que ce qui l'avait tellement ému, c'était l'idée de sa grande incapacité. Il ne se trouve pas à la hauteur de sa tâche et croit toujours qu'un autre ferait mieux que lui. Ah ! l'heureuse disposition ! C'est vraiment un saint homme[1] !

La jeune fille, un peu après, établit cette comparaison :

M. Adolphe Monod nous a fait une bonne méditation, mais un peu trop didactique pour moi. Le trait n'atteint pas droit au cœur, et j'avoue que j'aime mieux la simplicité de Bridel et son genre un peu pathétique.

Voici, enfin, l'appréciation d'Edmond de Pressensé[2] :

Combien j'aimerais à insister sur le beau ministère du pasteur avec lequel j'ai fait mes premières armes, ce Louis Bridel à la parole si pénétrante, qui nous a donné l'idéal de l'homélie. Son influence a été vraiment considérable au milieu de nous et personne n'a plus contribué que lui à l'organisation de notre Eglise par la clarté et la sagesse de ses vues ecclésiastiques, servies par un merveilleux talent de discussion.

L. Bridel possédait, dit-on, une véritable maîtrise dans la lecture publique de l'Ecriture sainte.

Nous tenions à remettre en lumière cette belle figure qui s'efface de plus en plus dans le souvenir. L. Bridel a joué aussi un rôle important dans l'Eglise libre du canton de Vaud, comme pasteur et prédicateur à Lausanne et comme l'un des membres de la Commission appelée à diriger la Faculté libre de théologie. Il fonda, en 1858, le *Chrétien évangélique*, revue religieuse mensuelle. Il en demeura la tête jusqu'à sa mort, en 1866.

La chapelle Taitbout était donc dans une belle phase de son histoire. Ce n'est pas qu'il n'y eût des jours de

[1] Elle dit plus tard qu'elle préférait L. Bridel à tout autre prédicateur, Vinet excepté. La chapelle était souvent entièrement remplie, quand c'était son tour d'y parler. E. de Pressensé nous apprend, un peu plus tard, que l'orateur traversait parfois des crises de fatigue.

[2] Discours prononcé au cinquantenaire de la chapelle Taitbout : *Une Eglise séparée de l'Etat*, Paris, 1890, p. 81.

moindre faveur : « Quand Adolphe Monod prêchait quelque part, un tiers de l'auditoire de Taitbout y courait à toutes jambes[1]. » Lutteroth constatait parfois que « la chapelle était momentanément abandonnée par les riches et par les adversaires des principes d'indépendance ecclésiastique. » Mais le succès revenait vite. « C'est l'œuvre de Dieu, » disait-il. « L'Esprit de Dieu paraissait avoir soufflé parfois sur ces assemblées. On se sentait alors transporté dans le ciel. Tous n'étaient qu'un cœur et qu'une âme, n'avaient qu'un souci : ranimer autour d'eux la foi ; qu'une pensée : connaître Dieu, l'aimer et le servir[2]. »

On l'a déjà dit, Victor de Pressensé était le trésorier de l'Eglise, charge assez lourde dans une organisation qui ne voulait vivre que de dons volontaires. Taitbout contribuait très généreusement d'ailleurs soit à l'œuvre d'évangélisation populaire des Faubourgs du Temple et de Saint-Antoine, soit à l'entretien d'un grand nombre d'œuvres générales. A ce rôle de cheville ouvrière, Victor de Pressensé joignait, si l'on ose dire, celui de patron familial. Sa maison s'ouvrait aux réunions intimes de l'Eglise, et dans toutes les occasions il savait déployer une amabilité ingénieuse[3] que sa nature un peu réservée n'aurait pas fait prévoir. Il était toujours gérant du *Semeur*. Il fit partie comme trésorier du Comité qui édita les œuvres de Vinet (1847-1870). Il s'associa encore à l'imprimeur suisse Marc Ducloux[4], établi à Paris en 1847, le prédécesseur de Ch. Meyrueis. Ces deux noms se retrouvent au pied de maints volumes protestants de l'époque.

[1] Léon Pilatte, lettre, 1848.

[2] *Vie de L. Meyer*, p. 61. Voir encore la scène émouvante décrite dans *Napoléon Roussel, un pionnier de l'Evangile*, 1805-1878, par E. Delapierre, p. 153.

[3] Voir dans l'Appendice, la lettre de V. de Pressensé à L. Bridel.

[4] Voir L. Mogeon : *Marc Ducloux*, Lausanne, 1906.

Parmi les autres administrateurs de l'Eglise Taitbout, à cette époque, figurent quelques noms auxquels on ne peut refuser une mention spéciale.

Auguste Bernus, négociant, était d'origine francfortoise. Il mourut du choléra en 1849, d'une manière presque foudroyante. Sa veuve épousa en troisièmes noces Louis Bridel, devenu veuf au même moment. Son fils Auguste[1], futur pasteur à Bâle et professeur de théologie à Lausanne, devait être gendre de E. de Pressensé.

Le comte Jules Delaborde[2] était né catholique, fils d'un des généraux de Napoléon Ier. Il fut président de l'ordre des avocats au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation. Il devint président de la Société d'histoire du protestantisme français, vice-président de la Société des Missions de Paris. Il se consacra à des travaux d'histoire de la Réforme et publia une attachante biographie d'Eléonore de Roye, princesse de Condé, et trois volumes sur Coligny, amiral de France. L'un de ses plus grands services ce furent ses éloquents plaidoyers en faveur de la liberté religieuse sous le second Empire. Nul ne fut davantage l'ami intime des Pressensé. Il tutoya jusqu'à la fin son « cher Edmond ».

Le Dr Lamouroux[3] était le type du médecin chrétien. Auteur des cantiques bien connus, *Gloire, gloire à l'Eternel!* et *Eternel, ô mon Dieu, j'implore ta clémence*, il appartenait à ce cercle de familles distinguées dont le zèle et la fraternité procuraient à la chapelle Taitbout son vif rayonnement.

D'autres personnalités moins brillantes peut-être tenaient une place marquée dans ce milieu privilégié. C'était Paul Burnier, pasteur vaudois, démissionnaire

[1] Voir l'article nécrologique de Ph. Bridel, *Liberté chrétienne*, 1904, col. 241.

[2] Né le 13 janvier 1806, à Paris, il est mort à Lausanne en novembre 1889. Voir *In memoriam*, discours prononcés à ses obsèques. Paris, 1890.

[3] 1794-1866, né à Agen dans le catholicisme.

de 1845, qui, pendant huit ans, dirigea les écoles et l'œuvre d'évangélisation du Faubourg du Temple. Il rentra ensuite dans sa patrie, où il remplit des charges importantes dans l'Eglise libre du canton de Vaud. Après L. Bridel, il rédigea le *Chrétien évangélique*.

C'était Léon Pilatte[1], l'évangéliste et l'orateur populaire par excellence, le publiciste de race, le fondateur et longtemps le directeur du journal l'*Eglise libre*.

C'était Adam Vulliet, autre pasteur vaudois, qui succéda à L. Bridel comme directeur de l'Ecole normale de la Société évangélique à Paris. Il fut, avec J.-J. Keller, l'un des fondateurs de l'Eglise libre du Luxembourg à Paris[2].

C'était, un peu plus tard, le professeur Rosseeuw Saint-Hilaire, de Lyon, un caractère fait de douceur et de distinction, qui avait été converti à la foi protestante vivante par le moyen d'un simple artisan. Aussi remarquable par son érudition que par sa parfaite modestie et sa bonne grâce, il fut titulaire d'une chaire d'histoire à la Sorbonne. Il est mort en 1889, à Paris.

Telles étaient les principales figures de l'entourage immédiat de E. de Pressensé.

Dans l'ensemble du protestantisme français brillait Adolphe Monod[3], qui quitta Montauban pour Paris en 1847, de beaucoup le plus éminent des pasteurs de l'Eglise réformée. E. de Pressensé a dit de lui[4] :

J'ai eu le privilège de connaître Ad. Monod dès mes jeunes années et d'être plus tard honoré de son amitié. J'ai toujours devant les yeux sa figure si noblement expressive. Je le revois tantôt dans le cercle intime de la famille et de l'amitié, avec

[1] Né à Vendôme le 2 septembre 1822, mort à Nice le 31 mars 1893. Voir Léon Pilatte : *Œuvres choisies*. Paris, Lausanne, 1894.

[2] Voir la brochure : *L'Eglise évangélique libre de Paris-Luxembourg*, 1907.

[3] Voir : *Adolphe Monod*, Souvenirs de sa vie. Paris, Fischbacher, 1885. — Pédézert : *Souvenirs et études*.

[4] E. de Pressensé : *Etudes contemporaines*, p. 162.

son expression de touchante bonté et de réserve silencieuse ; tantôt dans la chaire du prédicateur, tout illuminée des éclairs de sa vive éloquence, ou dans celle du professeur avec ce doux rayonnement d'un maître plein d'une tendre sollicitude pour ses disciples. Il m'apparaît, enfin, sur son lit de mort, alors que la souffrance mettait son sceau d'achèvement sur son front pâle.

E. de Pressensé fut l'un de ceux qui veillèrent l'illustre malade dans ses derniers jours et qui recueillirent ses admirables *Adieux*. Il a dit encore du grand prédicateur :

Son sourire était admirable, c'était une lumière ; la parole le transfigurait ; son geste était parfait. — Il était artiste, non seulement par tempérament, mais par devoir[1]...

Dans l'Eglise luthérienne ou de la Confession d'Augsbourg, le pasteur L. Meyer[2] exerçait, par son caractère chrétien, par son zèle pratique et créateur, par sa parole très impressive et pleine d'autorité, une profonde action dans le sens du Réveil. Il était secondé entre autres par les pasteurs Vallette et Verny, ce dernier particulièrement sympathique au milieu de Taitbout[3].

Et que d'autres noms remarquables il y aurait à mentionner parmi les laïques des temps du Réveil !

Le comte Agénor de Gasparin[4], le preux chevalier de la foi, de la doctrine et de la haute conscience, était dans tout l'éclat de sa carrière politique et religieuse. Sa noble femme[5] ne lui cédait en rien pour l'ardeur et le courage ; elle le dépassait même en talent littéraire.

Citons encore F. Guizot, l'un des principaux ministres de Louis-Philippe, un homme d'une très haute tenue

[1] Ouvr. cité, p. 197.

[2] Voir : *Louis Meyer, sa vie, son œuvre*, par son fils, Jean Meyer. Paris, 1886.

[3] Voir : *Etudes contemporaines*, de E. de Pressensé.

[4] Voir *Le comte Agénor de Gasparin*, par L. Ruffet.

[5] Voir *La Comtesse Agénor de Gasparin*, par Marie Dutoit, et ses nombreux ouvrages.

morale, mais trop autoritaire en face des revendications populaires de 1848. Qui sait si, sans le doctrinarisme inflexible de Guizot, la France n'eût pas fait l'économie des journées de Février, du 2 décembre et de tant d'autres bouleversements douloureux?

On voudra aussi saluer, dans cette belle galerie des contemporains de E. de Pressensé, les portraits des femmes chrétiennes dont il a subi profondément le charme et l'influence.

Plaçons à côté de sa mère Mme Lutteroth avec son beau talent musical. Nommons, un peu plus loin, la duchesse de Broglie, la baronne de Staël, Mme Jules Mallet, Mlle de Chabaud-Latour, Mme André-Walther, Mme François Délessert[1].

Toutes ces femmes, a écrit Mme Suchard-de Pressensé, représentaient le christianisme sous sa forme la plus aimable, la plus attrayante. Il y avait sur leur visage comme un rayonnement d'en haut, l'empreinte visible de leur piété, si pénétrante et si vraie.

Telle était la société particulièrement choisie dans laquelle E. de Pressensé et sa jeune femme allaient se mouvoir à Paris.

Ils habitèrent d'abord chez leurs parents[2]. L'intimité des cœurs était parfaite. Nous ne revenons pas sur les tendres liens entre le fils et la mère. Peut-être Elise de Pressensé, portée à réagir contre le souvenir d'une éducation rigide, éprouvait-elle par moments une certaine gêne vis-à-vis de personnalités assez imposantes comme celle de son beau-père, qui ne se livrait pas au premier venu, et surtout celle de la vénérable mère, la veuve de Pierre-Marie, vaillante Rochelaise au rude caractère[3].

La jeune Vaudoise, à certaines heures, manquait d'air. Mais quel large épanouissement lui promettaient la na-

[1] Sur tous ces noms, consulter J. Pédézert : *Cinquante ans de souvenirs religieux et ecclésiastiques*. Paris, 1896, p. 26 et suiv.

[2] Rue Rumford.

[3] Elle mourut en 1851, à 93 ans.

LOUIS BRIDEL

HENRI LUTTEROTH

CTE JULES DELABORDE

LEON PILATTE

ture exubérante de son mari et la belle tâche qui attendait les jeunes époux ! L'ombre d'une grande épreuve, cependant, commençait à planer sur cet heureux intérieur : une inflammation des yeux de Mme Victor de Pressensé, tôt après accompagnée des menaces de la cataracte. Malgré tous les secours de l'art et à travers de pénibles alternances de souffrances et d'espoir, la cécité allait s'établir.

Dans le beau cercle de ces familles chrétiennes, immense fut la douleur causée par la mort de A. Vinet, survenue à Clarens, le 4 mai 1847. Le journal de Mathilde Lutteroth résonne des accents les plus palpitants. Elle enregistre les alarmes croissantes causées à Paris par l'écho des mauvaises nouvelles du maître bien-aimé. L'issue fatale produisit chez les Lutteroth une absolue consternation. E. de Pressensé accourut chez eux pour mêler ses larmes aux leurs. Le jeune pasteur fut prié d'écrire dans le *Semeur*[1] les regrets de tous :

Nous avons perdu, c'est ainsi qu'il s'exprime, le pasteur de nos pensées. Il nous avait montré ce qu'il y a de plus beau dans l'Eglise, un saint à l'esprit large, aussi grand par l'intelligence qu'humble au fond du cœur.

Citons ces lignes à Jean Monod :

Cher, bien-aimé Vinet ! Sa mort a été pleine de simplicité. Pas de parole éclatante, mais une prière humble et sobre, un regard ardent sur la croix et les gémissements d'une repentance exercée... Il nous faut honorer sa mémoire d'une manière active et courageuse et poursuivre humblement, mais énergiquement, sa ligne. Jamais je n'ai plus cru à l'avenir.

Mathilde Lutteroth, de son côté, déclarait :

Nous qui sommes jeunes, qui avons vécu de ses pensées, qui avons été formés par ses instructions, nous perdons presque une nécessité de notre vie intellectuelle et morale.

[1] Numéro du 19 mai 1847.

Elle fut profondément émue quand son père lui rapporta que Vinet avait parlé d'elle comme « d'une jeune fille selon son cœur. » Elle écrivait encore :

Je sens que la douleur de cette perte sera permanente dans mon cœur. Elle influera sur toute ma vie. Le souvenir de cet être si vénéré, si admiré, si aimé, dirigera mes actions et mes sentiments. C'est une consécration sur toute la vie.

Une telle intensité de regrets, une admiration aussi absolue prouvent à quel point l'Eglise Taitbout était devenue l'Eglise de Vinet. Le disciple allait y poursuivre l'œuvre du maître au service du Chef de toute Eglise.

CHAPITRE X

Débuts du ministère pastoral.

(1847-1849)

(*Suite.*)

L'activité.

Premières publications et consécration dans l'Eglise Taitbout. — Impressions d'une auditrice. — Premier article dans le *Semeur*. — La Révolution de 1848. — Organisation des clubs. — Conférences sur le christianisme et la société.

E. de Pressensé était monté dans la chaire de Taitbout, pour la première fois, à la fin de février 1846.

Dimanche soir, nous sommes allés à la chapelle. M. Bridel s'était fait remplacer par Edmond de Pressensé. Cela m'a intéressée de l'entendre. Il a des idées, de la hardiesse. Il est peut-être trop littéraire et pas assez tout simplement édifiant. Mais il est jeune. Qui peut dire ce que l'avenir et l'expérience feront de lui?

C'est Mathilde Lutteroth qui s'exprime ainsi. Un an plus tard, elle dit à propos d'un service du matin :

Le sermon d'Edmond nous a fort satisfaits. Il était sans comparaison meilleur que celui que nous avions entendu, le soir, l'année dernière. On ne savait alors ce qui l'emporterait des défauts ou des qualités. On voit maintenant que ce sont les qualités qui prennent le dessus. Son texte était : « Il reste encore un repos pour le peuple de Dieu. » C'était très travaillé, trop, peut-être. Et le débit se ressentait de l'émotion du jeune prédicateur. Mais c'était plein d'idées et de sentiment. La famille était fort émue...

Le 19 avril, le même témoin sympathique écrit encore :

Hier, à la chapelle, Edmond prêchait sur ce texte : « Je puis tout par celui qui me fortifie. » Il a une abondance d'idées qui intéresse et de beaux morceaux d'éloquence.

La cérémonie de consécration eut lieu le 29 avril 1847.

Jamais, dit le journal que nous citons, cérémonie ne fut plus touchante. C'était le premier pasteur enfant de l'Eglise libre. M. Audebez a parfaitement parlé. Il s'est élevé à une éloquence qu'on ne lui connaissait pas. Edmond a parlé de la façon la plus convenable et la plus impressive. Il a rappelé, à la fin, le souvenir de Jules Hollard.

E. de Pressensé avait vingt-trois ans. Le voilà appelé, contrairement aux vœux de Vinet, à parler non pas à des auditoires modestes, mais à une élite dans le sanctuaire préféré des amis du Réveil. Il est vrai qu'avant d'être investi d'une charge régulière dans la chapelle, il dut d'abord déployer son activité au Faubourg du Temple. Il occupa aussi les fonctions de secrétaire de la Société des traités religieux, sous la direction de son père, et donna pendant quelques mois sa collaboration à l'école d'évangélistes, fondée par Napoléon Roussel[1]. Mais sa nomination définitive ne tarda guère : « Sur la proposition de M. Audebez, dans sa séance du 7 novembre 1847, le Comité administrateur du culte réformé de la chapelle Taitbout et des établissements qui s'y rattachent (tel était encore le titre officiel), décida d'appeler M. le ministre de Pressensé aux fonctions de pasteur-suffragant de l'*Eglise Taitbout* (tel est le nom qui allait prévaloir). » Et dans la séance du 22 novembre, lecture fut faite d'une lettre d'acceptation du jeune pasteur[2].

On se souvient de ses aveux : « Débuts bien mélan-

[1] Voir *Napoléon Roussel*, par E. Delapierre. Lausanne, Georges Bridel & Cie, p. 212.

[2] Procès-verbaux.

gés dans la chaire ; des hauts et des bas (qui valent mieux). » H. Lutteroth lui fit de temps en temps des observations paternelles sur son exubérance. Mais parents et amis prodiguaient leurs encouragements. Mme Bersier raconte : « Je me souviens du dimanche où, dans un rayon de soleil qui éclairait le salon de ses parents, au retour du service divin, après l'une de ses premières prédications, le comte Jules Delaborde serra dans ses bras le jeune pasteur qu'il avait vu grandir. »

Une autre survivante de ce temps lointain, Mme Coignet, rapporte dans ses *Mémoires*[1] :

Le dimanche suivant (après un entretien avec Ad. Monod, qui ne lui plut pas), je vais entendre, à la chapelle Taitbout, M. de Pressensé. En face de ce pasteur si jeune et d'aspect si peu ecclésiastique, montant dans la chaire comme à la tribune, sous le même costume, avec la même aisance, la même liberté, la surprise me prend ; et quand il commence à parler, la sympathie succède à la surprise... Jamais parole humaine ne releva mieux une âme en détresse... M. B.[2] pénètre la vie personnelle intérieure plus fortement. Mais il n'a pas cette large envolée sur les choses humaines qui nous montre la politique comme relevant de la morale et la religion comme de la « morale continuée. » Puis, à l'heure actuelle si anxieuse pour la France, je sens avec lui cette communauté mystérieuse de la race et du sol qui nous rattachent si fortement les uns aux autres par la racine des siècles passés, comme par les inquiétudes de l'heure présente. La parole qui m'arrive en cet instant est l'écho de mes dernières émotions. Elle me pénètre et me ranime en me montrant dans la foi de nouvelles raisons d'espérance. Mon

[1] Tome II, p. 228. — C. C., *Mémoires*. Lausanne, Imprimerie Pache-Varidel, 1900, 3 vol. — Mme Coignet était née catholique. Elle avait été gagnée au fouriérisme. Après un séjour en Angleterre, en 1848, elle rentra en France, âgée de vingt-cinq ans, et se tourna définitivement vers le protestantisme. Elle fut en relations très intimes avec Edmond et Elise de Pressensé. Elle a publié entre autres, en 1908, l'*Evolution du protestantisme français au dix-neuvième siècle*. Paris, Félix Alcan.

[2] Un pasteur anglais qui avait éveillé le premier l'esprit de Mme Coignet.

cœur bat en l'écoutant, mes yeux se remplissent de larmes.

L'entrevue qui succède, dans la sacristie, achève de me conquérir. Quelle cordialité! Quelle ouverture! Dans un long et vivant entretien, je retrouve chez l'homme tous les sentiments du prédicateur, si l'on peut donner ce nom à un chrétien si peu prédicant. Mon passé de socialisme l'intéresse particulièrement. Ch. Fourier, Victor Considérant, le mari d'une de mes cousines, ces noms ne lui inspirent que de la sympathie. Loin de proscrire en bloc leur théorie, il y voit de grandes affinités avec le christianisme. Nous nous entendons sur tous les points[1].

Un peu plus loin :

Edmond de Pressensé représente le mouvement du Réveil dans ses côtés les plus larges et les plus humains, les plus épanouis. C'est une âme ouverte et rayonnante, avec une intensité de vie exceptionnelle et une foi au bien, au bonheur, en l'avenir de l'humanité, qui le tient haut dans la vie. Son christianisme n'a nullement ce caractère douloureux, âpre, restreint, qui porte le puritain à creuser incessamment en soi la tristesse et l'horreur du péché. Tout en admettant les principaux dogmes du christianisme, sa foi l'incline moins à souffrir de la déchéance qu'à se réjouir de la rédemption. Loin de l'enclore dans la préoccupation du salut individuel, de le séparer des grands intérêts et des grandes amours, qui font la beauté et la saveur de l'existence, elle se sanctifie dans son cœur, lui montre la rénovation de la société comme une conséquence de la rénovation de l'homme. Aux yeux de M. de Pressensé, les études sociales qui conduisent à établir entre les membres de notre race plus de fraternité et de justice, qui les uniront dans une plus étroite solidarité, doivent marcher de pair, dans la conscience du chrétien, avec le travail intérieur qui le rapproche de son modèle. Aussi, dans les dernières années de Louis-Philippe, il suit avec un intérêt passionné les péripéties de la politique, et sans entrer dans aucun des mouvements particuliers du socialisme, il les étudie, s'en rapproche, applaudit à toutes les réclamations en faveur de la liberté publique et

[1] Lire dans la *Vie de M. E. de Pressensé*, par Marie Dupont, p. 33 et suiv., le récit de la première rencontre, à Lyon, en 1849, entre Mme Coignet et Mme de Pressensé. Ce récit est aussi tiré des *Mémoires* de Mme Coignet.

des droits populaires. Enfin, tout en réservant son drapeau religieux, il regarde la révolution de février comme l'aurore d'une ère nouvelle.

E. de Pressensé fit donc prévoir dès ses débuts qu'il dépasserait très tôt la ligne frontière de ses devoirs immédiats. La *Chronologie* dit : « 1847 à février 1848, préoccupations théologiques nouvelles. Conférences sur la *Vie de Jésus*, données pour la première fois[1]. » Le pasteur se réservait, dans la matinée, des heures de travail très intense. Bientôt l'une de ses plus chères ambitions allait être satisfaite : « Lutteroth m'ouvre le *Semeur*, qui était mon rêve, mais en échange il m'impose l'*Almanach des bons conseils*. »

Les premiers articles de E. de Pressensé dans le *Semeur*[2] furent consacrés à Ballanche[3], ce philosophe-poète de la Restauration, traditionaliste libéral à la fois indépendant et catholique. Le critique étudie cet esprit si curieux avec la sympathie la plus éveillée. Son travail porte déjà les caractères des études littéraires qui sortiront de sa plume : respect absolu pour les auteurs, liberté non moins absolue dans l'appréciation des idées. Quant au fond, il se campe résolument sur le terrain du christianisme révélé et réagit contre les excès d'une spéculation assez nuageuse. Il ne quitte pas un instant le roc solide des réalités morales. Il oppose à une rédemption qui n'en serait pas une, celle qui découle de la grâce divine et de l'expiation. En un mot, le jeune critique se pose en fils spirituel du Réveil et en disciple fidèle de Vinet.

Un être dégradé et corrompu, dit-il, ne fait pas son salut : il le reçoit... Il n'y a qu'une croix rédemptrice, c'est celle du

[1] Le *Semeur* les annonça. Elles eurent lieu le mercredi, à 3 h. ½, dans la chapelle Taitbout, au nombre de huit, à partir du 12 janvier 1848.

[2] Septembre 1847, trois articles. — Voir encore, 1848, p. 345.

[3] Voir M. Ferraz, *Histoire de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, tome Ier, p. 269, et surtout C. Huet, *Vie et œuvres de Ballanche*, 1904.

Sauveur ; et qui pleure plus bas que le Calvaire, verse des larmes stériles... Si l'Ecriture parle de la colère de Dieu, c'est à la honte de notre langage, qui abaisse ce qu'il exprime, au point de faire descendre la justice divine des régions sereines de l'éternité dans les agitations de nos courtes passions. — Le courroux de Dieu est le courroux du Dieu dont le nom est amour... Toutefois, quelque chose correspond effectivement en Dieu à ce que la parole humaine appelle colère. L'amour a besoin de justice. La justice de Dieu n'est pas autre chose que la condition de son amour. L'amour demande évidemment réciprocité. Si cette réciprocité n'existe pas, il ne se peut pas que l'on goûte les bénéfices de l'amour.

E. de Pressensé sera, toute sa vie, le défenseur énergique de la rédemption conçue comme une réelle réparation du péché. Dès le début aussi, il a accentué le côté solidariste de la vie chrétienne. Il voulait que l'individualité fût rattachée à la collectivité de son temps et de son pays. Enfin le preux chevalier de l'optimisme chrétien se révélait dans ces fières paroles :

Le monde moderne est une création chrétienne. Nous seuls avons son dernier mot, parce que nous seuls avons son premier mot. C'est donc à nous de le lui dire, au lieu de nous dépréoccuper de ce qui l'agite.

Le style de cette étude, sans être exempt de négligence, a déjà la souplesse, l'abondance, la vivacité, la richesse imagée, les formules bien frappées qu'on admirera dans la suite. Toutefois, on le devine, E. de Pressensé ne sera jamais un ciseleur de phrases. Il était trop primesautier, trop impulsif pour s'attarder aux recherches du style pittoresque. La vérité dans la pensée et la justesse dans l'expression lui suffiront. Un pareil début dans le journalisme était une promesse. La direction du *Semeur* le récompensa en lui faisant cadeau des *Œuvres* de Ballanche.

Tel fut donc le premier essor de E. de Pressensé dans le ministère. Le bonheur souriait aux jeunes époux. Leur union était parfaite. Elise de Pressensé dit de son

mari : « Celui avec qui on partage tout. » Les familles amies se voyaient sans cesse[1], réalisant entre elles une intimité charmante et pleine de sérieux. Dans le premier été, toute la famille avait transporté ses pénates à la campagne, à Chatenay, près de Sceaux. Les Henri Hollard, avec « la chère bonne maman, » partagèrent la villégiature. Elise de Pressensé dirigeait les lectures de ses jeunes cousines. L'idylle battait son plein.

Mais déjà de lourds nuages s'amassaient à l'horizon politique de la France. La digue conservatrice ne retenait plus qu'avec peine le flot montant de la démocratie, grisée souvent d'utopies socialistes. La révolution de février 1848 allait surexciter, puis bientôt décevoir les espérances. Après des jours d'enivrement, la joie disparut. La seconde République se brisa contre les résistances de la réaction et les journées de Juin ensanglantèrent la rue.

A la veille de ces temps agités, la jeune femme écrivait à une amie[2] :

Nous sommes pour huit jours seuls à Paris, nos parents nous ayant quittés pour la campagne, où nous ne pensons pas les rejoindre avant le mois de juillet, parce qu'Edmond étant, pour le moment, seul pasteur de la chapelle, ne peut pas s'éloigner. J'aime notre tête-à-tête et je suis bien aise d'en faire l'essai, et cependant nos chers parents, notre chère maman surtout, me fait un grand vide. Je sens bien qu'il y aura un sacrifice à faire pour les quitter. Je suis pour la première fois à la tête d'un ménage (elle avait 22 ans), bien petit, il est vrai, et qui ne me donne pas beaucoup de peine, et je vois déjà combien, pour vivre à Paris avec une petite fortune, il faut de combinaisons et d'entente...

Mais voici la générale qui commence à troubler la rue ; la musique militaire, les rumeurs de la foule viennent inquiéter les jeunes gens dans leur paisible nid de

[1] On trouvera, dans l'Appendice, le récit très animé d'une soirée chez les Lutteroth.

[2] Marie Dutoit, ouvr. cité, p. 30.

la rue de Clichy. Il est décidé subitement que la jeune femme, avec son mari, ira s'abriter à Saint-Germain, pour la nuit.

Le danger fut vite passé, mais non pas l'émotion. On en retrouve l'écho jusqu'au moment suprême. Sur son lit de mort, E. de Pressensé écrira :

1848, révolution. Toutes vitres brisées. Grand ouragan. Mes sermons sur les journées de Juin.

Ces mots hachés résument ce qu'il écrira plus calmement [1] :

Qu'on en pense ce qu'on voudra au point de vue politique, la Révolution de 1848 n'en fut pas moins une grande secousse pour les jeunes esprits. Ils furent jetés soudain en dehors de la politique un peu étroite qui avait trop souvent oublié qu'il existe quelque chose comme la démocratie, et que derrière ses institutions correctes, comme derrière une digue fragile, montait le flot des revendications populaires trop négligées jusqu'alors.

Mais voici un instantané du lendemain des jours de Février, dans une lettre à Jean Monod [2], le 21 mars 1848 :

Rien n'était intéressant comme de se mêler aux groupes d'ouvriers qui remplissaient l'Hôtel de ville, les premiers jours après la Révolution. On apprenait à connaître cette race intelligente, vive, spirituelle et bonne, car les mots de concorde sont dans toutes les bouches ; mais en même temps on apprenait à connaître ses griefs et ses désirs. C'étaient de véritables assises du peuple jugeant la bourgeoisie, chacun les preuves en mains. On n'entendait qu'une histoire dans toutes les bouches, lamentable tableau de misère et d'asservissement, réquisitoire pacifique pour le ton, mais dont les conclusions étaient plus imposées que conseillées. J'ai été confondu du talent oratoire de nos gens en blouse. Leur conversation étincelle d'esprit d'à propos ; ils sont parfaitement accessibles à la raison. Ce qu'il y

[1] *Notice sur M. Emile Beausire*, 1891, p. 5.
[2] *Revue chrétienne*, 1916, p. 2.

a de pis, c'est la racaille de palais, une masse de petits avocats qui viennent souffler les mauvaises passions. Néanmoins, je suis profondément convaincu que, pour arriver à la guillotine, il faudrait une révolution complète dans les esprits. On doit aussi reconnaître que la résistance étant nulle, il n'y a pas cet échauffement de la lutte qui aveugle et brutalise. La masse gouverne absolument ; tout ce qu'elle demande est accordé et infailliblement elle ira jusqu'au bout de ses prétentions. Je ne crois pas au communisme, mais bien au socialisme de Blanc, *l'état dominant complètement l'individu.* L'organisation du travail y mène tout droit.

Voilà contre quoi il faut lutter de toute son énergie. C'est dans ce but que nous nous sommes formés en société pour l'application du christianisme aux questions sociales. Il me semble que c'est le seul terrain sur lequel nous puissions maintenant faire quelque chose. L'évangélisation directe, pour le moment, trouverait des esprits trop préoccupés. On peut, au contraire, beaucoup espérer de la tractation des questions pendantes au point de vue de l'Evangile. Tout naturellement, nous poussons avec ardeur à la *séparation ;* c'est un cas de vie ou de mort pour notre Eglise. Nous avons publié un placard que tu auras lu. Je t'enverrai une brochure que j'ai été chargé de rédiger sur le même sujet.

Avec sa promptitude à sauter aux extrêmes, E. de Pressensé, dans la même lettre, se voit déjà dépouillé de ses biens et persécuté pour sa foi à l'Evangile, et il annonce à son ami des jours très sombres. « Mais, déclare-t-il, si nous, nous passons, les quelques mots de vérité que nous aurons dits ne passeront pas. »

Le 19 mai, il raconte l'activité déployée par la *Société d'application*, et non sans succès :

Nous faisons maintenant une campagne dans les clubs pour une pétition. Dans trois grands clubs d'étudiants, nous avons eu de solennelles discussions des plus intéressantes. Lutteroth, Rosseeuw Saint-Hilaire, professeur à la Sorbonne, une recrue pour l'Evangile, Pilatte, qui a un talent de discussion populaire admirable, et moi assez activement, nous sommes les champions de la *Séparation.* Nous ne l'emporterons pas, c'est évident, avec cette pitoyable Chambre ; mais la question aura

fait un pas immense. Nous nous sommes associés, sur ce terrain, avec un comité de prêtres qui sont au moment de rompre avec Rome. Ce n'est pas toujours commode, je t'assure, de parler dans les assemblées populaires.

Léon Pilatte a écrit[1] sur les clubs dont il vient d'être question et qui se formaient sur tous les points de la capitale :

On y débattait les questions les plus variées, politiques surtout, sociales et aussi religieuses. Les chercheurs de popularité, les inventeurs de systèmes, les apôtres de l'utopie exploitaient à qui mieux mieux la démocratie, toute novice encore dans son enthousiasme de liberté. Le papisme usait habilement des clubs, où ses émissaires flattaient les instincts du peuple et faisaient parade d'un républicanisme d'autant plus ardent qu'il était moins sincère[2].

En dehors de ces clubs politiques, E. de Pressensé se hâta d'organiser[3] au Faubourg du Temple et au Faubourg Saint-Antoine, c'est-à-dire dans son champ de travail pastoral, des réunions populaires suivies ardemment par les ouvriers. Il y créa aussi une bibliothèque à leur usage ; il leur fit tantôt sur la littérature ancienne, tantôt sur la philosophie religieuse, des conférences qui eurent un grand succès.

Sa parole n'avait pas l'ampleur oratoire d'Ad. Monod,... mais elle était singulièrement sympathique et communicative, généreuse surtout, montrant les bienfaits de la foi au point de vue social, comme au point de vue individuel. Ce n'est pas une thèse qu'il développait, c'est un sentiment qu'il faisait passer dans les cœurs avec la sincère exaltation de l'époque.

[1] Léon Pilatte, *Œuvres choisies*, p. 27. Lire surtout p. 593.

[2] E. de Pressensé racontait plus tard qu'il bataillait dans les clubs avec Barbès, alors « maigre et libéral, » et qui plus tard, au 1er mai, devenu « gras et réactionnaire, » défendit la cause contraire.

[3] *Mémoires* de Mme Coignet. On tenta de former une organisation centralisée, le Club des clubs, sur la base de la déclaration des droits de l'homme. E. de Pressensé combattit cette idée dans le *Semeur*, 1848, p. 111.

Chose curieuse, mais qui se reproduira fréquemment chez E. de Pressensé, sa fièvre d'activité se teintait de pensées sombres en présence des obstacles au triomphe de la vérité. Autant il visait haut, autant il voyait clair. Il disait à Jean Monod, le 22 novembre :

La vie est si agitée, si troublée, qu'elle ne donne pas cette inspiration d'activité qui permet de beaucoup faire. Il faut lutter bien courageusement, pour n'être pas atteint par le découragement. La crise est si obscure. Elle se noue, plutôt qu'elle ne se dénoue. Tant d'impuissance, tant d'immoralité, des intérêts contre des intérêts et non des principes contre des principes. Voilà qui est triste et desséchant. D'un autre côté, rien de grand et de fécond dans notre monde religieux ; je ne sais quoi d'éteint et de vieilli là où la vie devrait s'être réfugiée et concentrée.

Le remède à ce marasme, au fond duquel le jeune pasteur discerne un élément de panthéisme philosophique, ce sera la restauration de l'élément divin et moral dans l'individu. Il faut que la conscience remporte la victoire dans la profondeur du *moi* religieux.

C'est alors que de même que la liberté humaine est sortie de la liberté chrétienne, le dévouement chrétien aura aussi son rayonnement dans les institutions et la question sociale pourra se résoudre.

Tout bouillant de ces pensées, E. de Pressensé voulut communiquer au grand public ses vues sur les rapports du christianisme et des questions sociales. Au printemps de 1849, il donna une série de discours, qu'il publia aussitôt sous ce titre : *Conférences sur le christianisme dans son application aux questions sociales*[1]. Elles furent écoutées, dans la chapelle Taitbout, par un auditoire extrêmement mêlé, composé d'hommes appar-

[1] Paris, 1849. — Il avait commencé par trois articles dans le *Semeur* (7, 14 et 21 mars 1849) : *L'attaque et la défense de la vérité :* I. Le rôle de la religion dans le débat. II. Les livres. III. La presse et la tribune. — Déjà dans le *Semeur* de 1848, p. 222, avait paru un article intitulé : *D'une injustice d'un moment.*

tenant aux tendances les plus diverses. De la part d'un débutant de vingt-cinq ans la tentative était hardie. A la fin de sa carrière, il jugeait lui-même « qu'il y avait eu quelque témérité à aborder ainsi, en pleine jeunesse, les plus brûlantes questions du jour[1]. » Son livre, à coup sûr, embrasse une trop ample matière. Le style en est prolixe et les développements très dilués. Mais les idées se pressaient, courageuses et vivantes, nourries par de fortes lectures.

Comme il s'agit ici du premier volume de E. de Pressensé et d'un sujet dont l'actualité subsiste, on aimera sans doute en trouver ici un bref aperçu :

Au travers[2] des révolutions qui l'agitent, l'humanité poursuit un nouvel idéal social consistant en une plus large place à faire dans les institutions au principe de la solidarité et de la charité. D'autre part, l'histoire prouve que les religions ont toujours été l'âme des sociétés... La question sociale ne sera donc résolue dans les faits, que quand elle l'aura été religieusement dans les cœurs...

Mais quel sera le système religieux capable d'inspirer cette charité que réclame le renouvellement de l'état social ? A coup sûr, ni le panthéisme, qui est la racine cachée des utopies d'un Fourier, d'un Louis Blanc, d'un Proudhon ; ni le froid déisme que Cousin et ses disciples prêchent à la jeunesse académique. Ce n'est que dans l'adoration d'un Dieu qui m'aime, que je puiserai l'amour pour mes frères... Mais encore faut-il que cet amour me soit révélé par un Evangile conçu dans sa pureté primitive. Telle forme subie par l'Evangile au cours des siècles, peut l'avoir rendu stérile. Ainsi le catholicisme et le calvinisme primitif, en altérant le principe de l'amour en Dieu, ont diminué d'autant la puissance régénératrice du christianisme. Celui qui, avec plusieurs, a tracé la voie à une conception religieuse plus nouvelle et plus féconde, c'est Vinet : « Il a vraiment été le Jean Huss ou le Wicleff de la rénovation religieuse. » Il l'a été en revendiquant surtout les droits de la conscience et de

[1] *Une Eglise séparée de l'Etat*, p. 81.

[2] D'après l'analyse donnée par Ph. Bridel dans le *Journal religieux* du 25 avril 1891, p. 60.

l'individualité menacés par le reste de catholicisme que le protestantisme a conservé. Grâce à lui, « un mouvement qui a pu paraître d'abord exclusivement ecclésiastique, tendra bientôt à devenir un mouvement de réforme doctrinale. » Mais cette rénovation ne se produira que si l'on brise les vieilles entraves et si la société religieuse est nettement séparée de la société civile. E. de Pressensé déclare avec véhémence : « Quand nous pensons que les religions officielles nous retiennent dans un état faux et hypocrite,... qu'elles sont là pour nous écraser du passé, pour comprimer l'élan de nos cœurs, que voulez-vous que nous éprouvions, si ce n'est de l'indignation? »

Relevons encore cette pensée sur la nécessité de fonder sur un individualisme bien compris toutes les réformes sociales : « Les grandes individualités sauvent les sociétés, parce que seules elles donnent vie aux principes[1]. » Autant le jeune pasteur était hostile à l'exclusivisme darbyste à l'égard du monde, autant il était convaincu que la vérité ne triomphera du monde qu'en se dégageant de son esprit par une profonde accentuation de la foi personnelle.

E. de Pressensé écrivait, le 9 juillet 1849, à l'ami de cœur :

Je ne t'ai pas écrit depuis que j'ai fait mes conférences. Cet essai a été béni. J'ai eu tout le temps un nombreux auditoire, entièrement neuf, et j'ai fait quelques relations précieuses. Cela me permettra de donner plus d'extension, l'hiver prochain, à mon œuvre, que je crois bien utile. Depuis que mes conférences ont été finies, j'ai travaillé à l'impression du volume, travail pénible s'il en fut. J'ai cru devoir le faire sur la demande de plusieurs de mes auditeurs, pour atteindre les Gentils qui restent en dehors de notre influence. Le livre m'attirera de grands désagréments, je le sais. J'en ai eu l'avant-goût lorsque je me suis pris aux vieilles idées dogmatiques, que j'ai pourtant abordées avec des ménagements infinis. Mais le temps est venu de parler net et d'indiquer de quel côté doit porter la rénovation religieuse, et comment elle doit s'accorder avec la rénovation sociale. Ce livre est le fruit d'une étude consciencieuse et

[1] Page 304.

urgente de tous les systèmes socialistes et il exprime complètement l'ensemble de mes convictions. Dois-je donc être seul? N'entrerez-vous pas dans la voie? C'est l'heure d'opter au nom du Seigneur! Ce ne sont pas idées en l'air que je lance, c'est ce qu'il y a de plus profond dans mon âme, car j'ai un besoin impérieux d'en finir avec le dualisme entre la cause de Dieu et la cause de l'humanité, et cela sans concession affaiblissante. J'attends de ton amitié une lettre sérieuse, complète, sur mon livre que tu recevras bientôt. Je ne serai satisfait que quand je l'aurai reçue. Ton jugement est un de ceux auxquels je tiens le plus, tu le sais. Je crois que nous serons d'accord, mais pardonne à mon empressement et donne-moi vite ton impression.

Nous avons dit sous l'empire de quelles préoccupations, de quelles alarmes presque, E. de Pressensé avait écrit son premier livre. Il penchait à croire « que l'on approchait de la crise suprême de l'histoire. »

Singulier pressentiment de beaucoup de ses contemporains! Ce qui est certain, c'est que les années 1848 à 1850 ont marqué une date critique dans l'évolution du siècle dernier. En particulier une crise ecclésiastique allait éclater au sein du protestantisme français.

CHAPITRE XI

La naissance des Eglises libres de France.

(1848-1849)

Mouvements vers l'indépendance ecclésiastique. — Constitution de l'Eglise Taitbout. — Autres Eglises indépendantes. — Agitation dans l'Eglise réformée officielle. — Assemblée générale à Paris en 1848. — Critiques d'E. de Pressensé. — Démission de Frédéric Monod et d'Agénor de Gasparin. — Synode constituant des Eglises libres, en 1849.

Un grand nombre des chrétiens du Réveil visaient à la pleine indépendance de l'Eglise.

Au milieu de l'agitation qui nous environne, écrivait Victor de Pressensé[1], au milieu des manifestations de toutes sortes des vœux populaires, nous ne nous endormons pas dans la poursuite de la liberté religieuse. Compris ou mal compris par un certain nombre de chrétiens, nous marchons en avant, persuadés que, si nous obtenons pour la France la séparation de l'Eglise et de l'Etat, nous aurons travaillé dans le véritable intérêt de l'Evangile. Cette question que nous agitons avec une grande ardeur, fait des progrès immenses à Paris[2]. On s'en occupe journellement dans les clubs avec sympathie... Il nous est pénible, sans doute, d'être mal jugés par des frères que nous aimons et respectons. Mais nous ne reculerons pas, étant assurés qu'un jour viendra où justice nous sera rendue. Notre ami H. Lutteroth a de grandes chances d'être nommé à l'Assemblée nationale et notre action dans ce but est énergique et persévérante, car nous savons que nous aurons en lui un ferme défenseur de la véritable liberté.

[1] Lettre à son ami le pasteur Scholl, de Lausanne, 4 avril 1848.

[2] Le *Semeur*, 1848, p. 67, parle de la « séparation probable des Eglises et de l'Etat. »

Nous ignorons quelles perspectives de mandat politique H. Lutteroth pouvait avoir. E. de Pressensé nous a déjà appris qu'une société fut fondée, au lendemain de la révolution de 1848,

pour s'occuper de la liberté des cultes, de l'éducation populaire, du régime des prisons, des questions d'économie, en un mot pour réaliser le programme du *Semeur*. H. Lutteroth en était l'âme, E. de Pressensé la soutenait de tout son jeune enthousiasme. Cette société n'eut pas de durée. Elle publia cependant un Appel pour la suppression du budget des cultes[1].

Les jeunes communautés protestantes issues de l'évangélisation des contrées catholiques ou du Réveil, pratiquaient déjà le régime de l'indépendance. Elles aussi s'agitaient pour le faire triompher. Léon Pilatte[2] avait donné avec succès des conférences en Bourgogne et y avait recueilli des milliers de signatures en faveur de la réforme souhaitée. E. de Pressensé menait, comme on l'a vu, vigoureusement la campagne au sein des clubs de Paris.

En même temps, il contribuait, avec L. Bridel, à organiser définitivement en Eglise la communauté de la chapelle Taitbout. Dans une *Correspondance*[3] qui circulait

[1] La Société d'application mentionnée p. 1[illegible]2. [illegible], *Cinquante ans de souvenirs*, p. 135.

[2] Ouvr. cité, p. 28.

[3] Cette *Correspondance* déjà citée [illegible] 1847, par dix frères réunis à Paris pour les Assemblées générales. On voulait grouper les pasteurs non rattachés à l'Etat. Elle a duré jusqu'en 1849 (104e numéro). Elle a compté successivement 150 à 200 correspondants en France, en Suisse, en Italie et en Belgique. Toutes les questions concernant l'Eglise, la théologie et la piété y étaient librement débattues par des hommes dont plusieurs ont marqué dans l'histoire des Eglises libres du siècle dernier : L. Bridel, Henriquet, G. Fisch, de la Harpe, P. Burnier, Pilatte, Lesavoureux, Pozzy, John Bost, Astié, Bonnet, Goy, Colani, Bersier, Schrœder, Armand Delille, Cl. de Faye, Vulliet, etc. La collection de ces lettres, contenant les autobiographies de leurs auteurs, est extrêmement précieuse pour l'histoire des Eglises protestantes au dix-neuvième siècle. Les collections complètes en sont fort rares, malheureusement.

entre collègues, il constatait, le 1er octobre 1848, que les fidèles qui se réunissaient à Taitbout étaient encore sans lien organique entre eux et il déclarait que cela ne pouvait durer sans danger pour leur vie spirituelle.

L'organisation en Eglise, non plus que la séparation d'avec l'Etat, ne leur donnera pas cette vie, mais elle en sauvegardera le développement. Seulement il faudra se contenter, pour débuter, d'être le petit nombre. Il faudra éviter tout ce qui serait apparence et appliquer courageusement les principes anticléricaux et antiformalistes, dans les conditions de l'ordre et de la bienséance... Le vent de démocratie qui souffle sur la société a soufflé aussi sur l'Eglise... On sent que s'il est une sphère où l'égalité doit se montrer, c'est bien l'Eglise... Là, la distinction de rang doit s'effacer... Le passé nous apprend, en même temps, quel écueil il faut éviter, celui de l'étroitesse. C'est le danger de ces petites réunions qui tournent facilement au conventicule. Or jamais nous n'avons eu plus besoin de largeur, d'humanité dans la doctrine et dans la vie, sous la direction et l'influence de l'esprit. L'idéal à atteindre, c'est la fusion de l'intimité et de la largeur, de la sincérité scrupuleuse et de la liberté... Nous avons commencé quelque chose de semblable à la chapelle Taitbout, mais nous ne sommes qu'à la première ébauche.

Les dirigeants de Taitbout étaient d'accord. Depuis quelque temps déjà on employait officiellement le nom d'Eglise. Une commission nommée, en 1846, pour organiser « l'Eglise évangélique libre de Paris » acheva son œuvre après la crise de la Révolution, en mai 1849.

Nous ne transcrirons pas ici la déclaration de foi inscrite en tête de la *Constitution de l'Eglise évangélique, dont les réunions ont lieu à la chapelle Taitbout.* C'est la forte expression d'une foi très orthodoxe. Nous citerons plutôt les articles dessinant les traits caractéristiques de la nouvelle Eglise :

Art. 2. — Cette Eglise ne reconnaît en matière religieuse aucune autre autorité que celle de Jésus-Christ, l'unique et souverain chef de l'Eglise, qu'il gouverne par son Esprit et par sa Parole ; et voulant assurer la complète indépendance dont elle

a besoin pour obéir à son divin Maître, elle s'interdit de compromettre cette indépendance en recevant aucune subvention de l'Etat, à quelque titre et sous quelque forme que ce puisse être, et ne pourvoit à ses dépenses que par des contributions volontaires.

Art. 3. — Tout en travaillant à resserrer entre ses membres les liens de la communion fraternelle, cette Eglise considère comme l'un de ses principaux devoirs et de ses plus grands privilèges de concourir activement, et d'après les principes énoncés dans les articles précédents, à la propagation de l'Evangile et à l'extension du règne de Dieu.

Art. 4. — Cette Eglise ne devant se composer que de personnes croyant véritablement en Jésus-Christ, ceux qui désireront en devenir membres, sont invités à s'examiner sérieusement eux-mêmes pour voir s'ils sont dans la foi. Dans le cas où ils jugeraient pouvoir se rendre ce témoignage, ils auront à faire connaître à l'un des pasteurs le désir qu'ils éprouvent de se joindre à l'Eglise, et à déclarer en même temps qu'ils adhèrent à la profession de sa foi et qu'ils sont résolus, avec le secours de Dieu, à conformer leur vie à l'Evangile. Cette déclaration sera transmise au Conseil de l'Eglise.

Art. 10. — Cette Eglise se sentant en communion avec tous les vrais chrétiens et les aimant comme des membres du corps de Christ, à quelque dénomination qu'ils appartiennent, leur tend à tous une main fraternelle. Elle s'efforcera, en outre, d'établir des relations entre elle et les Eglises dont la foi et les principes sont en harmonie avec ceux qu'elle professe.

Sous sa nouvelle forme, dit E. de Pressensé[1], la chapelle Taitbout garda ses caractères distinctifs, je veux dire la même largeur dans l'affirmation et dans la pratique du grand principe de l'indépendance, toujours distinct des étroitesses d'une dissidence qui n'avait plus, du reste, que de rares survivants, et aussi la même expansion d'évangélisation au près et au loin... Elle demeurait ce qu'elle avait été, une œuvre de mission intérieure poursuivie dans les conditions de la plus grande largeur et dans le souci de répondre aux besoins particuliers du temps et du pays.

[1] *Une Eglise séparée de l'Etat*, p. 76, 81 et 82.

Cette caractéristique très exacte de l'Eglise s'appliquerait aussi bien à l'esprit du jeune pasteur. Ils ne feront jamais qu'un. Ensemble ils allaient contribuer à lier en un faisceau commun les Eglises indépendantes de l'Etat.

C'est une page émouvante que l'histoire de la naissance des Eglises libres de France[1]. Il y a eu là une création authentique de l'Esprit de Dieu, une preuve de la mystérieuse puissance de la foi, de l'esprit de fidélité aux principes et du sacrifice. Malgré la faiblesse de leur essor postérieur, leur constitution a profité à l'ensemble du protestantisme français, de même que les créations analogues de Suisse et d'Ecosse ont tourné à l'avantage de la vie religieuse de ces pays. J. Pédézert, l'un des défenseurs de l'Eglise officielle, a dit des fondateurs de l'Union des Eglises libres : « Ils étaient plus chrétiens que protestants. » Ce blâme enveloppé ne contient-il pas le plus bel éloge ?

L'Eglise Taitbout n'était nullement la plus ancienne des organisations indépendantes de l'Etat et distinctes de l'Eglise officielle. Dans les Basses-Pyrénées, par exemple, une communauté nouvelle était sortie des travaux d'évangélisation de Henri Pyt, Pierre Laclau et du pasteur Reclus, d'Orthez. A Bordeaux, Alph. de la Harpe ; à Sainte-Foy-la-Grande, après Saint-Etienne, Henriquet ; à Bergerac, Pozzy ; à Lyon, Adolphe Monod[2] ; dans le Tarn, le Gard, l'Aveyron, l'infatigable D. Reymond[3], avaient constitué de petits troupeaux de chrétiens réveillés, que l'Eglise officielle ne satisfaisait plus. En outre, les travaux de défrichement de la Société évangélique, auxquels se rattachent les noms de

[1] Consulter principalement : *L'Union des Eglises libres de France*, ses origines, son histoire, son œuvre, ouvrage publié à l'occasion du Cinquantenaire de l'Union, le 25 octobre 1899, Paris, 42, rue de Provence, — et la *Notice historique* de ce Cinquantenaire, Paris, 1899.

[2] Voir la *Destitution d'Ad. Monod*, récit rédigé par lui-même (Lyon, 1831). — Paris, 1834.

[3] *Mes souvenirs*, par D. Reymond, 1814-1894.

Napoléon Roussel, Léon Pilatte, Joël Audebez, déjà rencontrés, avaient porté des fruits importants. Dans les deux départements de la Haute-Vienne et de l'Yonne, Limoges, Thiat, Villefavard, Sens, Auxerre réclamaient pour leurs naissantes Eglises place au soleil. Soit les principes de Vinet, soit des théories particularistes confinant au baptisme, poussaient les néophytes vers une organisation à la fois très affirmative au point de vue de la doctrine et entièrement affranchie de la tutelle de l'Etat. Les événements politiques et les aspirations démocratiques de l'époque allaient favoriser leurs tendances à l'autonomie et leur groupement en un faisceau commun.

En effet, la Révolution de 1848, en remettant en question tout l'ordre intérieur de la France, ouvrit ou tout au moins accéléra ce que l'on a appelé la seconde phase du Réveil, sa phase ecclésiastique. L'Eglise de la Confession d'Augsbourg et l'Eglise réformée comprirent que l'heure avait sonné où leurs relations avec l'Etat et leur organisation intérieure méritaient le plus sérieux examen. La seconde, surtout, souffrait de la situation anormale où la réduisait son statut légal. Plus de Synodes ni généraux, ni provinciaux ; rien qu'une poussière de Consistoires ; un droit électoral aboutissant à l'oligarchie et à la ploutocratie ; aucune garantie doctrinale sérieuse, le rationalisme étant le maître de la majorité des chaires et la mort spirituelle prédominant partout où n'avaient pas encore passé les pionniers du Réveil. N'y avait-il donc pas lieu de demander au gouvernement la revision des Articles organiques ajoutés au Concordat du premier Empire ? Ou même ne faudrait-il pas rompre tout lien avec l'Etat, pour réorganiser l'Eglise sur des bases vraiment conformes à la Parole de Dieu ?

Ces préoccupations très vives provoquèrent la convocation d'abord d'une assemblée préparatoire de représentants des Consistoires de l'Eglise réformée, à Paris, au mois de mai 1848, puis celle d'un Synode plus régu-

lièrement élu, qui se réunit au mois de septembre. Cette Assemblée générale se vit dénier par l'Etat toute portée officielle, mais elle délibéra comme organe autorisé de l'Eglise.

Malheureusement elle infligea une déception très cruelle aux partisans d'une rénovation fondamentale. En grande majorité inféodée au latitudinarisme doctrinal et même divisée dans sa minorité orthodoxe entre opportunistes et intransigeants, elle manqua de hardiesse. Le petit groupe déterminé que représentaient Frédéric Monod et Agénor de Gasparin, ne réussit pas à obtenir qu'on mît à la base de l'Eglise réformée une nouvelle confession de foi, pour remplacer celle de La Rochelle, qui pratiquement ne comptait plus.

E. de Pressensé avait suivi les séances du Synode officieux de 1848 avec une ardeur passionnée, aux côtés de son ami Léon Pilatte[1]. Ils publièrent sans retard et en commun une brochure : *Le Synode réformé de 1848 par deux témoins*. Ils y rendaient compte des débats et les appréciaient non sans verdeur. Ils accusaient le Synode d'avoir poursuivi une conciliation mensongère. Déjà la composition de l'assemblée dénotait un profond désordre. Les délibérations avaient mis au jour l'équivoque des situations, et les décisions prises étaient de misérables compromis. Les « deux témoins » condamnant ce qu'ils appelaient une fiction, blâmaient l'attitude de ceux qui, comme Adolphe Monod[2], s'étaient ralliés à la majorité, la mort dans l'âme. E. de Pressensé a reconnu plus tard que ses critiques avaient été outrées[3];

[1] Pédézert, ouvr. cité, p. 198. « Le Synode avait admis à ses séances, par une faveur toute spéciale, M. E. de Pressensé et M. Léon Pilatte. Ils furent très attentifs. Le Synode fini, ils publièrent une brochure où tout était attaqué, les actes et les intentions, l'œuvre et les ouvriers. »

[2] Adolphe Monod justifia son attitude dans la brochure : *Pourquoi je reste dans l'Eglise établie*.

[3] *Etudes contemporaines*, p. 229.

FRÉDÉRIC MONOD

GEORGES FISCH

J. J. KELLER

EUGÈNE BERSIER

son radicalisme individualiste se tempèrera avec les années. Mais ne reprochons pas aux jeunes leur répugnance pour les compromis et les ajournements prudents.

Il ne faudrait pas, écrira E. de Pressensé, que la spiritualité se confondît avec une patience trop prolongée pour endurer le désordre des institutions ecclésiastiques. Il y a une spiritualité plus haute qui consiste à savoir sacrifier le succès religieux immédiat et visible à un avenir qui peut paraître incertain [1].

Mais revenons au Synode. Frédéric Monod et Agénor de Gasparin étaient tout le contraire des opportunistes. Ils étaient las du désordre doctrinal contre lequel ils avaient lutté énergiquement par la plume [2] et la parole. Ils quittèrent donc l'Eglise nationale, avec quelques autres pasteurs, parmi lesquels B. Pozzy et Armand-Delille. Le comte de Gasparin avait dit : « La fidélité ne s'ajourne pas. » Fr. Monod s'expliqua dans *Mes adieux à mon troupeau* [3]. Il écrivait à ses amis de la *Correspondance fraternelle* [4] :

Que les frères prient pour moi. Mon esprit est convaincu ; ma conscience est au large. Mais que de déchirements pour dénouer les liens noués par 29 ans de pastorat à Paris ! Que de difficultés personnelles, car j'ai pour toute fortune une femme et huit enfants, dont cinq garçons encore à élever ! Mais à la *montagne de l'Eternel il y sera pourvu*. Encore une fois, que les frères prient pour moi comme pour un des plus petits, des plus faibles d'entre les serviteurs de Dieu.

Fréd. Monod et A. de Gasparin fondèrent aussitôt ce qu'ils appelèrent l'Eglise réformée évangélique de Paris, aujourd'hui Eglise libre du Nord [5]. Mais comme ils étaient par tempérament des amis du groupement des

[1] *Ibid.*, p. 231.

[2] Frédéric Monod combattait dans les *Archives du christianisme*, qu'il rédigeait. — [3] 22 avril 1849. — [4] 2 décembre 1848.

[5] Dans un local loué Cour des Petites Ecuries, remplacé par la chapelle actuelle de la rue des Petits Hôtels 17, en 1863.

forces chrétiennes, ils se donnèrent de tout leur cœur à la tâche de réunir en un même faisceau les Eglises indépendantes déjà constituées en France.

Une ébauche de fédération, née dans le sud-ouest, était devenue, en 1847, l'*Association des Eglises évangéliques de France, indépendantes de l'Etat*. Elle comprenait les Eglises de Bordeaux, Sainte-Foy, Orthez, Castetarbe, Lyon et Saint-Etienne, et avait à sa tête Alphonse De La Harpe et Georges Fisch. L'œuvre de concentration ne pouvant guères s'achever qu'à Paris, Frédéric Monod, Agénor de Gasparin, Armand-Delille, Charles Meyrueis et de Mimont constituèrent un Comité consultatif et convoquèrent, pour le mois de mai 1849, un Synode constituant. Leur invitation adressée à tous ceux qui seraient disposés à organiser avec eux les Eglises réformées évangéliques, répondait à trop de vœux pour n'être pas favorablement accueillie. La *Conférence des ministres indépendants de Paris*, les membres de la *Correspondance fraternelle*[1], réunis à leur tour, donnèrent leur adhésion. Mais le choléra ayant éclaté à Paris, au printemps, il y eut un retard de quelques mois.

Le Synode constituant de Paris s'ouvrit le 20 août 1849, dans une salle du quartier de la Madeleine, rue Duphot 12, sous la présidence de Fréd. Monod[2]. E. de Pressensé fut membre de la commission chargée de présenter un projet de constitution. Il intervint souvent au cours des discussions dans le sens du plus pur individualisme chrétien, de la largeur théologique et en général de la netteté des situations. On l'entendit affirmer très haut : « Si une Eglise a le droit de naître et de vivre, elle a aussi le droit de mourir. »

[1] Voir le numéro du 15 juin 1849.

[2] Vice-président : Audebez. Secrétaires : Léon Pilatte, B. Pozzy, Delhorbe, Ch. Cordey. — *Le Synode constituant*, notice historique, constitution, exposé des motifs. Paris, 1849.

La clôture du Synode nous est racontée en ces termes par l'un de ses membres[1] :

Jamais ceux qui en furent les témoins, n'oublieront la matinée du samedi 1er septembre, où après de ferventes prières, la Constitution, avec la plus touchante et la plus absolue unanimité, — unanimité d'autant plus précieuse qu'elle avait été précédée de débats plus complets, — fut solennellement signée par tous les membres présents du Synode; où, après une allocution du président et une prière prononcée par lui, l'Assemblée entière entonna le beau cantique : *Trois fois saint Jéhovah*, cantique noyé pour ainsi dire dans les larmes d'une reconnaissante émotion.

Après le chant du cantique, on rendit grâces à Dieu, tous les frères s'embrassèrent en pleurant; ce fut la clôture du Synode. Mais on ne se sépara pas sans un banquet fraternel qui eut lieu sous les ombrages de l'Institution Keller.

A la fin, une coupe de communion fut offerte à Frédéric Monod[2] en témoignage d'affection reconnaissante et l'on chanta un cantique composé tout exprès par César Malan.

La Constitution de l'Union des Eglises évangéliques de France[3] fut adoptée par les 31 membres du Synode, représentant autant de communautés chrétiennes. Elle répondait à un double besoin : proclamer sans ambiguité les grandes vérités de l'Evangile, ce qui fut fait dans une confession de foi nettement orthodoxe, et distinguer formellement la société religieuse de la société civile, en mettant en relief le principe de la profession individuelle de la foi. Il en résultait une attitude entièrement indépendante vis-à-vis de l'Etat. Quant à l'organisation intérieure, on avait réussi à associer le système congrégationaliste avec le système presbytérien, de façon

[1] B. Pozzy, l'*Union des Eglises libres*, p. 79.

[2] Cette coupe est soigneusement conservée dans la famille. Elle a servi de nouveau au jubilé cinquantenaire, célébré à Paris en 1899.

[3] Le titre de « libres » ne fut ajouté que plus tard, au Synode de Mazamet, en 1883.

à satisfaire les tendances diverses représentées au Synode ; organisation un peu hybride, mais imposée par les circonstances. Une Commission synodale, dans le sein de laquelle figurait Victor de Pressensé, fut chargée de recueillir les adhésions définitives des Eglises [1]. Il y en eut 10 en 1849 et 14 en 1855. Le total, au bout de cinquante ans, fut de 62 Eglises ; mais des retraites successives réduisirent le nombre des Eglises libres de France à une cinquantaine. Leur importance religieuse et ecclésiastique fut toujours hors de proportion avec leur faiblesse numérique et avec leur pauvreté financière. Edmond de Pressensé leur fut, de tout temps, profondément attaché, travaillant à les maintenir dans l'esprit de leurs origines, qu'il résumait ainsi : « La fidélité dans la largeur. » Il disait d'elles : « Il leur restera toujours l'honneur d'avoir marqué le but final auquel tend aujourd'hui toute Eglise qui a souci à la fois de la vérité évangélique et de sa propre dignité [2]. »

Les Eglises libres de France ont vécu de son esprit, comme lui-même a vécu de l'esprit de leurs origines. Quelles qu'aient été leurs vicissitudes et les causes de leur affaiblissement actuel, elles n'ont pas démérité de leur plus illustre représentant. Elles ont contribué pour leur part à frayer le chemin au régime actuel de la séparation. La marche des idées est aussi capricieuse que le sort des graines jetées au vent. Mais quand une idée féconde s'enracine et finit par prendre corps dans les institutions d'un pays, n'y aurait-il pas de l'ingratitude à oublier les labours préliminaires et le geste répété des semeurs ?

[1] L'Eglise Taitbout donna son adhésion en 1850.

[2] *Etudes contemporaines*, p. 228.

CHAPITRE XII

A la maison et au travail.

(1850-1851)

Autour d'une mère vénérée. — Zèle oratoire et pastoral. — Premiers travaux théologiques. — Avertissements de Jean Monod. — Crise théologique dans le protestantisme, E. Schérer, T. Colani. — Attitude d'E. de Pressensé. — La *Revue de théologie* de Strasbourg. — Hésitations et retraite d'E. de Pressensé. — Après trois ans de ministère.

Pendant que siégeait le Synode, les Victor de Pressensé, sans le perdre de vue, parcouraient les Basses-Pyrénées, jouissant intensément de ce pays privilégié riche en plaines fécondes, en rivages grandioses, en montagnes élancées, et s'occupant, à chaque étape, de l'œuvre du colportage biblique. Les lettres à E. de Pressensé débordent de reconnaissance au sujet d'un grave accident de cheval auquel sa mère eut le bonheur d'échapper.

Le jeune pasteur était resté seul au domicile paternel[1], pour vaquer aux soins multiples de son ministère et pourvoir à l'hospitalité envers le Synode. Sa femme avait quitté la capitale de bonne heure, sans doute pour éviter le choléra, qui causa, au début de 1849, de sérieux ravages à Paris.

A ce sujet, citons ces lignes à Jean Monod, le 9 juillet 1849 :

Comme tu le comprends, depuis quelques mois notre bonheur n'a rien eu d'idyllique. Quels mois sérieux, pénibles !

[1] Rue Rumford 8.

Comme pasteur, j'ai eu à voir fréquemment de près des cholériques. L'effroyable maladie! C'est bien la mort dans toute son horreur. J'ai vu des scènes qui rappellent la peste de Milan. Une ou deux fois j'ai eu de légères petites atteintes, mais qui n'ont pas laissé de trace. Je ne croyais pas que la pensée d'une mort subite eût tant d'action sur l'imagination. Nous avons été navrés du triple deuil de la famille Bernus; nous avons perdu l'un de nos plus fidèles membres d'Eglise, l'un de nos plus chers amis. Je ne saurais te décrire le saisissement que j'éprouvai quand je revis cadavre celui avec qui je m'étais promené trois jours auparavant!

Le 12 septembre.

Je sympathise d'autant plus aux difficultés de ta vie présente que je viens d'en traverser d'analogues. Je suis séparé de mon Elise depuis six semaines, et comme nous avons eu une assez forte recrudescence de cholérine, j'ai été appelé, comme tu l'es maintenant, à faire de rudes, mais de bonnes expériences...

Elise de Pressensé était à Chigny sur Morges, auprès de ses parents, non moins impatiente que son mari du revoir attendu, souffrant d'inquiétude au sujet de la fatigue qu'il avouait et aussi de certains frottements de caractère avec sa propre mère, dont la rigidité faisait cabrer son humeur indépendante.

Elle se consolait en serrant dans ses bras la chère petite créature que Dieu avait donnée aux jeunes époux et au sujet de laquelle nous avons quelques lignes intimes à communiquer au lecteur :

Le 19 mai 1848.

Ma bien-aimée Elise et moi, nous sommes appelés à nous préparer toujours plus positivement à une grande grâce, mais aussi à un bien sérieux devoir. Tu comprends combien nous sommes reconnaissants envers Dieu de cet immense bienfait... Puissions-nous entourer de prières ce bien-aimé enfant et puisse son âme s'épanouir dans cette céleste atmosphère!

La petite Hélène naquit le 7 janvier 1849. Dans la lettre déjà citée, du 9 juillet de la même année, l'heureux père disait à son ami, qui venait de se fiancer :

Je suis toujours plus heureux dans cette sainte union, bien que parfois je la trouble, légèrement et à la surface, il est vrai,

par quelque boutade d'impatience. Mais la vie profonde, militante, étroitement liée, voilà ce que nous connaissons toujours mieux. Notre chère petite est la fleur de notre bonheur ! Elle devient tous les jours plus gracieuse, plus intelligente. C'est un délice d'épier et de suivre tout ce petit développement moral. Tu me disais quelque jour que ce côté de la vie ne t'était pas encore clair ; je t'assure qu'il s'éclaire bien vite, et du plus doux rayon de soleil. Un mariage sans enfants m'inspire une vraie pitié. C'est si ravissant, dès le réveil, d'entendre gazouiller gaiement un cher petit être qui vous sourit amicalement et de voir l'intelligence s'allumer en quelque sorte dans son regard ! Puis c'est un beau devoir qui jette sur l'avenir de sereines clartés. Dieu te l'accorde promptement ! Je ne saurais faire de meilleur vœu terrestre pour toi.

Après une joyeuse réunion à Chigny, les jeunes époux, rentrés à Paris, s'établirent à leur propre ménage, à l'étage au-dessus de leurs parents. On avait fait, sur le conseil de ceux-ci, modestement les choses.

Le centre de la famille était toujours Mme Victor de Pressensé, figure idéale avec son expression angélique, environnée de paix puisée à la source céleste. Tous les matins, quand nous, les enfants, nous jouions dans un coin, nous la voyions à genoux, longtemps, et alors nous nous taisions, bien tranquilles[1].

Dans la suite, et lorsque les jeunes gens furent installés rue de Clichy, en face de leurs parents, les mêmes rapports d'intimité subsistèrent. Chaque matin, Edmond courait embrasser sa mère. Il lui arriva, dans sa distraction, de traverser la rue dans un costume par trop matinal. Quant à Elise, elle était chérie de sa belle-mère, bien que parfois il y eut un certain contraste entre la sérénité de l'une et le caractère facilement troublé de l'autre.

Nous n'avons pas encore pris connaissance de l'idée que E. de Pressensé se faisait de sa tâche pastorale.

Dès le début, on le sait, il a mis au premier rang de

[1] Mme Eug. Bersier.

ses devoirs le sacerdoce de la parole. Il s'est peint lui-même dans ces lignes écrites plus tard [1]:

Les orateurs sont des hommes qui croient le plus ce que les autres croient, qui veulent le plus ce que les autres veulent, qui sont le plus les autres et eux-mêmes, les plus hommes des hommes,... vases si pleins de vie humaine qu'ils en sont brisés bien souvent... Ils agissent puissamment sur le siècle qui les a faits,... mais ils ne le dominent que parce qu'ils lui ressemblent.

Toutefois le zèle oratoire n'absorbait pas alors, autant que plus tard, l'activité du pasteur. Il ne négligeait pas la cure d'âmes ni l'instruction religieuse.

Mme Bersier nous disait :

Pendant deux ans, il est venu toutes les semaines, avec une grande régularité, faire à moi toute seule son premier cours d'instruction religieuse. J'eus ainsi, sinon toute l'expérience d'un pasteur plus âgé, toute la fraîcheur, tout le premier jet de son inspiration si communicative. J'en eus comme une fierté et je sentis combien son affection me désirait gagnée à sa foi. Ce fut auprès du lit d'une jeune cousine mourante, qu'après un dernier entretien il me reçut à la sainte cène [2].

La correspondance avec Jean Monod, suffragant à Francfort, va nous fournir de touchantes confidences sur l'esprit qui animait le pasteur de Taitbout dans ses débuts si encourageants :

Paris, 19 mai 1848.

Cher ami, es-tu Jean et suis-je Edmond ? Comment avons-nous fait pour rester un temps si long, si rempli, dans le silence le plus absolu ?... Plus que jamais, dans ces temps si graves, notre amitié nous est nécessaire, plus que jamais elle me paraît un don magnifique de Dieu...

[1] *Etudes contemporaines*, p. 53. A propos de Ad. Monod.

[2] On possède deux cahiers écrits de la main de Mathilde de Pressensé et contenant la plus grande partie du cours de religion de son frère. Dans un autre cahier se trouvent les cinq premières leçons d'un cours sur l'histoire de l'Eglise, donné en 1857, et qui fait pressentir l'*Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise*.

Quant à mon ministère, j'ai essayé de faire des visites, mais je n'ai pas encore d'influence pastorale. Cela m'attriste. Puis ma prédication, que je soigne autant que possible, ne me renvoie pas d'échos. Cela m'est bon. J'ai besoin de cette discipline. Dieu m'accorde ce qui m'est nécessaire. Je suis encore si loin de cet amour désintéressé de la vérité en elle-même et non en moi : j'ai si fréquemment le désir d'agir et au fond de paraître, que ces petits froissements intéressés, et que je m'exagère très souvent, me sont salutaires. J'ai devant moi cet idéal de l'homme de Dieu, mort à lui-même, témoin de la vérité, l'aimant avec une sainte passion et élevé au-dessus de tout sentiment personnel, sans aucune ambition ni jalousie, mais non calme et placide, puisqu'il est dévoré de la flamme intérieure de son zèle ! Cet idéal, c'est Jésus. Mais pour moi, celui qui s'en rapproche le plus, c'est Vinet, et sa pensée me fait du bien sous ce rapport. J'ai le désir ardent d'arriver à ce dévouement absolu, à cette joie de la vérité, qu'on en ait été l'instrument ou qu'on soit resté condamné à l'inaction. D'un autre côté, je ne suis pas découragé, malgré toutes mes imperfections. Il me semble que je *prêche* moins et que je *parle* davantage. Je t'ai dit tout cela afin que tu pries pour moi dans le détail.

Le 9 juillet 1849.

Avec tout cela, je suis un misérable pécheur, soupirant après l'humilité, le dévouement, la douceur, attristé de bien des chutes et qui ai bien besoin d'être soutenu de tes prières.

L'orateur et le pasteur, chez E. de Pressensé, ont toujours eu pour camarade un théologien.

Les heures les plus belles, les plus bénies de ma vie religieuse, écrivait-il, sont celles que je passe dans l'étude et dans l'isolement. Ce sont des heures pleines de pressentiments et par conséquent de consolations. Jésus est plus près de moi que dans aucun autre moment.

...Je continue à adorer ce sublime sujet de la vie de Jésus. Je te recommande de lire le morceau de la *Dogmatique* de Schleiermacher sur l'*Expiation* et, si tu peux, le même sujet dans *Lange*. Je suis toujours plus éloigné de l'idée orthodoxe; il y a dans la mort de Jésus des profondeurs de beauté et de consolations que nos comparaisons judiciaires ont fait perdre. Chaque épreuve nouvelle en rend la méditation plus précieuse

et féconde. C'est en particulier ce qu'a produit sur moi la dernière épreuve qui nous a frappés. Si quelque chose peut, de bien loin, se comparer à la mort de Jésus, c'est la mort de ma bien-aimée grand'mère [1], qui a été austère, sérieuse, sans élan de triomphe, mais calmement et tristement victorieuse. Sa mort a été un grand acte d'obéissance.

31 janvier 1850.

Quoique criblé de travail, puisque j'ai commencé mardi dernier une nouvelle série de conférences, devant écrire celle de mardi prochain, prêcher deux fois dimanche, j'ai trop le besoin de m'entretenir avec toi pour ajourner ma lettre. Inutile de te dire combien je suis de cœur avec toi dans cette douce initiation à la vie à deux, vie doublée en profondeur et en sérieux, aussi bien qu'en joie. Plus nous sommes appelés à traverser des temps orageux, obscurs, douloureux, plus il nous est précieux de partager absolument l'épreuve et le combat avec une sœur aimée !

Nous allons enfin être *chez nous* dans deux mois. Nous avons loué un petit appartement en face de celui de nos parents, où nous serons très modestement et très convenablement. Mais il nous faudra tirer un peu la ficelle pour nouer les deux bouts, car la vie est furieusement chère. Enfin ! rien de mieux, de plus conforme à notre vocation que la simplicité de la vie. Il est très important que nous soyons chez nous pour entretenir certaines relations intéressantes avec les gens *de dehors*, qu'il faut s'efforcer de faire entrer *dedans*. La chapelle ne va pas mal, cet hiver. L'Eglise s'accroît de semaine en semaine par des adhésions conscientes. Peu de riches, beaucoup d'obscurs et de pauvres, comme à Corinthe. Nos auditoires sont plus consistants, plus réguliers. Il y a moins de flottant.

Nous touchons maintenant à l'éclosion des publications théologiques qui occuperont une place grandissante dans la carrière de E. de Pressensé. Il débuta par une traduction d'un commentaire de Néander sur l'*Epître aux Philippiens*. Il avait sollicité de son ancien maître l'autorisation nécessaire dans une lettre [2] où il disait :

[1] Mme Michel Hollard.

[2] 13 novembre 1849, déjà citée p. 98.

La grande figure de Paul se détache si belle, si saisissante de cette épître, les difficultés spirituelles des premières Eglises, si semblables à celles contre lesquelles nous nous heurtons, y sont si clairement mises en lumière, que j'ai de suite éprouvé le plus vif désir de faire partager à mes frères de France le plaisir et l'édification que j'avais goûtés à cette lecture.

Néander répondit[1] favorablement :

Je puis dire, ajoutait-il, que je vous porte sur mon cœur, ainsi que les jeunes amis qui étaient à Berlin avec vous.

Le *Commentaire pratique sur l'Epître aux Philippiens* parut en 1850[2]. Ensuite, E. de Pressensé publia trois de ses propres discours, dont on remarquera le caractère historique : *Le témoignage de la primitive Eglise à la Vérité. — La vie, — la parole, — le martyre.* Ch. Secrétan lui écrivit à ce propos, le 8 mars 1851 :

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de satisfaction votre traduction de Néander. Vos trois sermons sur le *Témoignage* me plaisent, surtout le dernier. Peut-être, en marquant un progrès réel, laissent-ils encore quelque chose à désirer quant à l'onction, au contact immédiat entre le pasteur et le troupeau ? On ne se dégage pas facilement des habitudes de l'esprit spéculatif.

E. de Pressensé avait consacré, dans le *Semeur*, deux articles à la *Philosophie de la liberté*[3], ce grand œuvre de son ancien professeur de Lausanne.

M. Ch. Secrétan, disait-il, est entré dans la voie de la véritable apologétique morale, qui ne veut aucun intermédiaire entre le Christ et l'homme, entre la conscience et la vérité[4].

[1] 18 novembre 1849.

[2] Paris, chez Marc Ducloux. Jean Monod, à la même époque, travaillait à la traduction du *Commentaire sur l'épître de saint Jacques* (14 janvier 1851) : « C'est horriblement difficile à traduire ; c'est causé, non écrit, comme tout ce qui est sorti de la plume de ce simple de cœur. »

[3] Publiée en 2 vol. chez Hachette, Paris, et Georges Bridel, Lausanne, 1849. — Les articles de E. de Pressensé sont du 24 et du 31 octobre.

[4] E. de Pressensé fit, en février 1850, trois conférences sur le *Principe d'autorité en matière religieuse.*

Disons enfin qu'il inséra dans le même journal vingt articles en 1849 et 1850, la plupart sur des livres récents de philosophie morale et sociale. Le publiciste s'annonçait ainsi de plus en plus. Mais n'était-ce pas se prodiguer à l'excès? L'inquiétude amicale de Jean Monod s'éveille tout de bon :

Puisque tu m'as toujours demandé de te parler à cœur ouvert, je crois répondre à ton désir en te faisant part d'une impression qui s'est renforcée l'année dernière : tu te dépenses trop. D'autres sont souvent portés à se dépenser physiquement au delà du nécessaire par une activité pastorale qui nuit soit à leur développement spirituel, soit à leur activité future; toi, tu te dépenses intellectuellement dans une mesure qui paraît à mon cœur de frère dépasser les limites. J'en veux moins à toi-même qu'à nos messieurs de Paris qui t'ont un peu exploité... Tu sais, ou plutôt tu ne sais pas combien je t'apprécie. Je suis de plus en plus convaincu que Dieu réserve en toi à notre Eglise une de ses plus brillantes lumières... Je désire de toute mon âme que cette lumière n'ait pas jeté tout son éclat avant le temps. Il n'y a moyens, ni forte constitution qui tiennent; nous ne donnerons jamais que ce que nous avons. Si, à notre âge, nous produisons trop, nous imprimons trop, nous enseignons trop, j'ai peur que nous ne nous usions avant le temps et que le parfum du temple ne s'évapore. Aussi ai-je accueilli avec bonheur ton projet de ne pas ouvrir de conférences cet hiver[1]...

Mais on se modère difficilement, quand on a vingt-six ans, qu'on s'est mis en tête de participer à tout le mouvement des idées de son temps, qu'on est militant dans l'âme, admirablement doué pour la lutte et placé par d'heureuses circonstances au foyer même où s'affinent et la pensée et le talent.

Une crise très grave qui venait de s'ouvrir dans le protestantisme de langue française, allait retenir fortement l'attention de E. de Pressensé. Edmond Schérer[2]

[1] Lettre déjà citée. 14 janvier 1851.

[2] Voir entre autres Léon Maury, ouvr. cité, I, p. 50. G. Frommel, *Etudes littéraires et morales*. E. de Pressensé, *Revue chrétienne*, 1889, p. 318, et *Alex. Vinet dans sa correspondance avec Lutteroth*, p. 271 et suiv. J. Pédézert, *Cinquante ans de souvenirs*, p. 245 et suiv.

venait de donner sa démission de professeur dans l'Ecole de théologie de Genève, à la fin de 1849, et de publier pour la motiver une brochure retentissante.

Jusqu'alors il n'y avait eu que deux camps dans les Eglises protestantes : les amis et les adversaires du Réveil. Désormais, les premiers allaient se diviser entre eux sur des points de doctrine fondamentaux, et tout d'abord sur le dogme de l'inspiration et de l'autorité des saintes Ecritures. Tandis que les plus nombreux, reconnaissant pour chefs de file les professeurs de l'Ecole de théologie de Genève, L. Gaussen[1] et Merle d'Aubigné[2], se campaient résolument sur le terrain de la vieille orthodoxie et de la théopneustie, d'autres prenaient une attitude plus indépendante, guidés par le spiritualisme de Vinet. Parmi les novateurs se trouvaient E. de Pressensé, Jean Monod, Frédéric Godet, Ch. Secrétan, Edmond Schérer, Timothée Colani.

Malheureusement, le libéralisme de tous ces jeunes esprits n'était pas de la même trempe. Les uns, disciples plus authentiques de Vinet, basaient principalement leur foi et leur théologie sur les postulats moraux de la conscience et prenaient pour critère de la révélation divine les évidences spirituelles de l'âme. Tout différents de tendance, étaient E. Schérer et son émule Timothée Colani[3], de Strasbourg. Ils étaient foncièrement intellec-

[1] L. Gaussen (1790-1867) est l'auteur de *Théopneustie ou pleine inspiration des saintes Ecritures* (1840), et du *Canon des saintes Ecritures au double point de vue de la science et de la foi* (2 vol., 1860).

[2] J.-H. Merle d'Aubigné (1794-1872), l'auteur, bien connu dans les deux mondes, de l'*Histoire de la Réformation au seizième siècle*, 2 vol., et de l'*Histoire de la Réformation en Europe au temps de Calvin*, 5 vol. — Voir la notice de Jules Bonnet, Paris-Genève, 1874.

[3] T. Colani est né à Lemé (Aisne) en 1824. Il a fait ses études de théologie à Strasbourg. Il y devint professeur de théologie en 1864. A Paris, dès 1876, il fut bibliothécaire à la Sorbonne et l'un des rédacteurs de la *République française*. Il est mort à Grindelwald en 1888. Albert Réville a consacré à T. Colani un bel article dans le *Temps* du 10 mai 1895.

tualistes, et quoique partis des mêmes convictions chrétiennes, ils devaient dévier peu à peu vers le rationalisme pour aboutir à des conclusions subversives de la foi. Leurs écrits suscitèrent donc bientôt une très vive opposition.

Notre dessein n'est pas de raconter cette controverse, mais seulement de marquer la part qu'y prit E. de Pressensé et de caractériser son point de vue.

E. Schérer[1] avait mis le feu aux poudres par sa brochure : *La critique et la foi*[2]. Il rompait, non, sans doute, avec la foi, mais avec la théorie de l'inspiration littérale qu'il avait professée jusque-là comme ses collègues de l'Ecole de théologie de Genève. E. de Pressensé sut rendre justice aux intentions de l'ami de sa famille. Il lui dit dans une lettre du 25 janvier 1850 :

Dieu vous a poussé à cette démarche au nom d'un devoir sérieux, au nom de cette sincérité délicate dont vous avez été si longtemps le champion. Dieu le savait. C'est là un motif de paix que rien ne peut détruire. Toutefois, il y a bien des amertumes dans cette coupe, mais vous n'êtes pas seul à la boire. Vous êtes soutenu par la sympathie de ceux qui croient, comme vous, que le temps du judaïsme théologique est passé... La révélation chrétienne ayant pour organes des vies humaines dans leur abondance et leur liberté, toutes pénétrées de l'esprit, et non des scribes écrivant minutieusement sous une dictée d'un génie quelconque, voilà, si je ne me trompe, le principe fécond que vous avez soutenu en face d'un littéralisme exclusif...

A ses amis, E. de Pressensé, le 28 mars 1850, écrivait dans la *Correspondance fraternelle :*

De graves discussions sont engagées dans l'Eglise... Nous traversons une crise sérieuse, crise qui n'est pas seulement ecclésiastique, mais théologique. Je voudrais indiquer dans quel esprit les questions doivent être traitées par les chrétiens.

[1] E. Schérer est né et mort à Paris, 1815-1889. Voir John Viénot, *La jeunesse de E. Schérer*, *Bibliothèque universelle*, 1911, p. 225, et la note très complète de Phil. Bridel, dans E. Rambert, *Alexandre Vinet*, 4e édition, p. 630. — [2] Paris, 1850.

Ce doit être un esprit de sincérité et de libéralisme... Le libéralisme que j'invoque n'a aucune analogie avec cet indifférentisme mystique qui, sous prétexte que la vie et le sentiment sont la chose essentielle, conteste à telle ou telle tendance dogmatique le droit de se prononcer énergiquement... Le temps où le dogme s'en irait, serait un temps de confusion intellectuelle, dans lequel le mysticisme ne serait qu'un scepticisme dévot, et ce dont j'ai le plus peur au monde, c'est le scepticisme. Il faut à tout prix se garder de ce libéralisme affadissant au nom duquel on tolère les plus grands contraires... Mais nous devons respecter nos convictions mutuelles... L'étroitesse consiste dans l'esprit de système, l'esprit de parti...

Il y a une distinction entre la théologie et la foi La foi est l'acceptation par l'âme de la révélation de Dieu en Jésus-Christ. La théologie, la dogmatique est l'interprétation de cette révélation, qui a nécessairement quelque chose d'humain. La Bible n'est pas un formulaire de dogmatique, c'est la révélation, c'est l'histoire sacrée de la révélation ou de la rédemption, ce qui est la même chose... La conscience chrétienne ne peut accepter la négation du fait de l'inspiration. Mais la doctrine, l'explication est du domaine de la discussion...

A Jean Monod, 31 janvier 1850 :

La crise est bien intense aussi au sein de notre pauvre Réveil. Cette affaire Schérer est d'une immense gravité. Quant à moi, j'ai toujours plus la conviction qu'il soutient une grande vérité, tout en regrettant l'exagération inutile de ses expressions. A côté du respect obéissant vis-à-vis du document authentique de la Révélation, on ne peut contester qu'il n'y ait eu un *biblisme juif*, une *bibliolâtrie* transformant l'Evangile en code, voyant la révélation dans la lettre et non dans l'histoire. La perfection de la révélation évangélique consiste précisément en ce qu'elle a pour organes non des scribes, mais des personnalités humaines sanctifiées, au travers desquelles la vérité nous arrive dans l'abondance et la liberté de leur vie morale. Mais alors je suis également persuadé que l'Esprit repose particulièrement sur eux, comme étant les témoins oculaires immédiats de la Révélation. Au fond, c'est bien la pensée de Schérer, seulement la mesure manque dans l'expression.

Ton cher père nous a fait une vive peine par son article des *Archives,* qui me semble avoir bien compromis la discussion.

Je le comprends à son point de vue, mais je gémis de voir ce point de vue de la vieille orthodoxie si intolérant. A Genève, le parti Gaussen a jeté feu et flammes. Schérer est *au ban ;* on le traite d'hérétique. On dit même qu'on prie publiquement pour lui ! Il n'y a pas de femmelette qui ne parle de *sa chute.* Tout cela est triste. On met de la partie tous ceux qui ont été en Allemagne, et je peux te dire que l'on nous comprend l'un et l'autre dans la catégorie des hérétiques... Il y a au fond de tout cela beaucoup d'ignorance et de malentendus. Enfin, je me dis qu'il était dans la volonté de Dieu que la question fût posée. Après tout, Il fera triompher la vérité où qu'elle soit. Dieu nous garde et nous conduise !

La belle franchise de E. de Pressensé, qui lui non plus ne modérait pas toujours ses expressions, lui attira d'assez vives critiques dans le cercle même des siens et de ses amis. Jean Monod, le 27 août, cherche à le consoler :

Tu es dans une phase de tristesse et de découragement. J'ai hâte de venir t'ouvrir mon cœur de frère pour y recevoir tout le tien. — J'aime à croire que tu m'as écrit au sortir de quelque discussion orageuse ou de la lecture de quelque article irritant... La position devient difficile, j'en conviens, pour un esprit à la fois libéral et pieux, qui entend pénétrer du souffle de la charité toutes les sphères de la vie, celle de l'intelligence comme les autres. Mais de ce que quelques personnes profondément respectables dans leur étroitesse et quelques autres qui le sont beaucoup moins, aveuglées par le parti pris, jettent les hauts cris, y a-t-il de quoi nous troubler au point d'assombrir notre avenir ?... Est-ce donc un christianisme nouveau que nous voulons publier au monde ? Oui, mon cher ami, quoi qu'on en puisse dire à Genève, quelque mauvais vouloir qu'il puisse y avoir dans un discours de M. Merle, qui croit pouvoir poser la question entre le Christ vrai et un Christ de rêverie, il n'y a que cette conception large et humaine du christianisme qui puisse sauver l'avenir. Seulement, je le sais bien, ces vues larges *obligent.* A nous de montrer qu'elles sont l'expression d'une vie chrétienne plus profonde !... J'espère que ta position ne deviendra pas intenable, comme tu le supposes, mais que, Dieu aidant, sous forme d'esprit de charité et d'humilité du

côté de ceux qui te blâment, sous forme d'esprit de prudence et de sagesse de ton côté, vous vous unirez pour glorifier le Sauveur qui, des deux côtés, est aimé, adoré. — Je suis aussi dans une position difficile, à Marseille. Mon nom, la couleur tranchée de mon bien-aimé père [1], et, dans mon Eglise, l'esprit rétrograde de mon oncle Horace, tout cela me rappelle que la vérité est composée de plusieurs éléments, que, privée de la charité, elle n'est pas la vérité...

La lettre suivante, de Ch. Secrétan, écrite au moment où il allait quitter Lausanne pour Neuchâtel, est un document à conserver à propos de cette crise théologique qui ne faisait que commencer :

Lausanne, 24 septembre 1850.

Vous m'effrayez beaucoup, cher ami, en me disant de quoi il est question dans les cercles de l'Eglise libre. J'espère que vous n'en serez pas arrêté dans le dessein, qui vient tout naturellement de votre point de vue, de revendiquer le caractère objectif et révélé du christianisme et d'imprimer par vos articles une couleur plus positive à la *Revue* [2]. Malheureusement, une fois la défiance allumée, je crains bien que ces tentatives, commandées par le devoir, n'enveniment au lieu d'adoucir. Hélas ! les idées de M. Schérer sur l'inspiration ne feront que trop de chemin ; je n'en suis pas en peine et je les laisserai volontiers aller toutes seules. Ce qui me paraît nécessaire, c'est de préparer à la fois les moyens de se rendre compte d'elles-mêmes et de se justifier devant la raison.

Il sera bon, cher ami, que nous nous entendions un peu sur tout cela [3], pour régler notre marche. Quant à moi, j'ai le dessein de faire tourner tous mes articles autour d'une grande idée apologétique, afin de mettre les ministres qui lisent, en mesure de soutenir la thèse suivante : Il faut reconnaître la vérité du christianisme, nier la morale communément reçue, ou raisonner faux.

Adieu, cher et bon ami ; votre lettre m'a fait plaisir et peine. Ne devancez pas les temps, laissez faire, prenez patience. Evitez

[1] Frédéric Monod.

[2] La *Revue de Strasbourg*, dont il va être question.

[3] A ce moment-là, Ch. Secrétan songeait à un voyage à Paris.

dans la prédication et les questions scabreuses et les effets littéraires. Cherchez à gagner les cœurs, en parlant au cœur, toujours, toujours. Mettez-vous non pas une fois pour toutes, mais d'heure en heure, sous le regard de Jésus-Christ et vous serez porté par-dessus les fossés et les rochers.

La *Revue* dont il est question ci-dessus et qui allait devenir l'objet d'âpres débats, fut fondée à Strasbourg, par E. Schérer et T. Colani, sous le titre de *Revue de théologie et de philosophie chrétienne*. Le premier numéro parut le 1er juillet 1850. Sa devise était : *Veritati credendo vincere*. Le *Semeur* fut, au début, assez sympathique à l'entreprise. H. Lutteroth releva avec éloges cette formule des promoteurs : « L'adhésion de l'homme tout entier au Christ tout entier. » Mais il redoutait un triage arbitraire entre les doctrines, et la suite devait prouver la justesse de ses appréhensions.

E. de Pressensé qui entretenait d'anciennes relations d'amitié avec Edmond Schérer, et dont la collaboration avait été obtenue, crut devoir recommander d'abord la nouvelle publication à ses amis de la *Correspondance fraternelle*[1].

Je suis bien aise de vous apprendre qu'une Revue théologique doit paraître en France mensuellement, à partir du 1er juillet. Elle a pour drapeau le *développement théologique, mais seulement dans la foi en Jésus-Christ*[2]. C'est vous dire que ce n'est pas simplement un recueil scientifique, mais qu'il a une couleur religieuse évangélique. Il va sans dire que les questions pendantes y seront librement traitées et discutées.

On remarquera cependant, aux précautions de ce langage, qu'E. de Pressensé essaie de se rassurer lui-même sur l'esprit des novateurs de Genève et Strasbourg. Il ne tarda pas à leur exprimer des craintes assez vives dans une série de lettres auxquelles les deux théologiens répondirent sans réussir complètement à le

[1] Lettre du 20 juin 1850.

[2] C'est E. de Pressensé qui souligne.

calmer. E. de Pressensé pressentait un désaccord entre leur tendance et la sienne. Il ne s'engageait pas dans leurs rangs sans arrière-pensée. N'avait-il pas à se défendre déjà contre des suspicions dans son propre milieu ? Ne l'accusait-on pas de rationalisme[1] ? Il ne reculait pas encore toutefois, persistant à croire que « la théologie chrétienne peut gagner en saine liberté, en spiritualité et qu'elle doit se *déjudaïser*. » Il justifiait par ces raisons mêmes sa collaboration à la *Revue de Strasbourg*, dans laquelle il voyait « non pas l'organe d'une école, mais un simple répertoire théologique, ne reconnaissant d'autre drapeau que celui de la foi en Jésus-Christ et de la libre discussion des questions. »

Il n'y publia qu'un seul article intitulé : *Des progrès de la doctrine chrétienne et de ses conditions*, pour développer cette pensée qu'il n'y a de progrès dans la doctrine que ceux qui sont basés sur un progrès dans la vie religieuse.

Bientôt cependant ses hésitations grandirent. Il ne pouvait décidément souscrire à la liberté théologique illimitée que ses correspondants réclamaient. Schérer l'inquiétait de plus en plus. N'écrivait-il pas à de Pressensé le 17 novembre 1850 :

> On ne se dispute aujourd'hui que sur la méthode. Que sera-ce quand on en viendra à l'essence même de l'Evangile? Déjà quelques esprits comprennent de quoi il s'agit. Un ouvrage comme celui que vous venez de traduire[2] est bien propre à préparer le terrain en montrant une foi vive à la personne de Jésus-Christ débarrassée des angles d'un credo scolastique. Je dois le dire, je suis plein d'espoir à un avenir théologique et par suite à un renouvellement religieux pour notre protestantisme français.

De son côté, Colani, tout en constatant entre les collaborateurs une certaine *tendance* commune, avouait

[1] Correspondance fraternelle, 5 novembre 1850.
[2] Les *Philippiens*, de Néander.

qu'elle recouvrait une assez grande diversité de *doctrine;* il aurait préféré que sa *Revue* n'eût pas de programme proprement dit [1]. Il revendiquait le droit de traiter les questions « carrément, massivement ». Il en voulait à ceux qui, comme Néander, usaient de ménagements envers le public religieux.

Franchement, disait-il, je crois qu'il n'est pas mauvais de heurter un peu violemment à la porte des esprits paresseux... Il est bon que l'on mesure d'emblée tout ce que nos principes renferment de négatif, pour que plus tard, pour que bientôt, on soit délivré de préoccupations à cet égard. Il faut « vider le sac » pour ainsi dire, et traverser cette crise de destruction rapidement, rondement, sans hésitation (2 octobre 1850).

Colani, alors moins radical qu'il ne devait le devenir, déclarait cependant qu'il admettait les doctrines principales du christianisme, l'état de péché de l'humanité entière, le salut par Jésus-Christ seul. Il se disait seulement hostile à la théopneustie et à l'autorité absolue des Ecritures :

Que les écrivains sacrés, sans être infaillibles, puissent être en un sens la norme de notre foi, la chose est indubitable ; mais ce n'est point une norme dogmatique, une autorité ; ils nous indiquent seulement ce qu'était le christianisme à son origine [2].

Mais les tendances fondamentales d'un esprit ont leur logique irrésistible. Le directeur de la *Revue de Strasbourg* dévoila de plus en plus le sens où il penchait, en avouant, le 19 février 1851, dans la *Correspondance fraternelle :*

[1] « Notre *Revue* ne représente ni un système, ni une école, mais une tendance... Son drapeau a pour devise : Libre développement de la pensée chrétienne et peut abriter des points de vue fort divers. Il n'existe d'autre lien entre ses rédacteurs qu'un ardent amour de la vérité et une foi inaltérable au Sauveur, chacun d'eux conservant dans ces limites toute son indépendance. »

[2] Lettre du 1er novembre 1850.

Uni à vous tous dans l'amour de Jésus-Christ, je diffère de l'immense majorité d'entre vous, peut-être de l'unanimité même, par la plupart de mes idées. Je suis radical, très radical dans mes notions dogmatiques et ecclésiastiques et je ne le suis pas d'hier, mais depuis cinq ou six ans, depuis qu'après une période de doute et d'indécision, je suis arrivé à entrevoir ce que je regarde comme la vérité ; je suis parvenu à une solide affirmation et à une négation non moins résolue.

Ce langage, accentué encore par le ton de certains numéros de la *Revue*, jeta le trouble parmi les membres de la *Correspondance*. On riposta. On s'indigna. E. de Pressensé fut chargé de faire connaître à cet hôte plutôt étranger l'inquiétude des gens de la maison. Celui-ci regimba devant une mise en demeure de fournir une profession de sa foi et prit congé sèchement des confrères « qui lui paraissaient avoir une base tout à fait fausse [1]. »

Finalement E. de Pressensé rompit avec la *Revue de Strasbourg*, encouragé entre autres par Ch. Secrétan, qui blâmait [2] « le ton dur, tranchant, à peine de bonne compagnie de ce recueil... »

Je crois que ces messieurs ont raison trois fois sur quatre dans les questions particulières ; mais ils ont le tort immense d'en triompher, d'avoir l'air de s'en réjouir, comme des enfants qui allument du feu. Il est difficile de collaborer, sans avoir l'air d'approuver.

E. de Pressensé expliqua du reste son point de vue dans la *Correspondance fraternelle* [3] :

J'en suis venu à cesser ma collaboration à la *Revue de Strasbourg*, que je vous avais annoncée dans le temps. Ce n'est pas que j'aie rencontré la moindre difficulté à faire accepter des articles tranchant avec la couleur qui y domine. Ma seule raison est que, par la force des choses, une seule couleur y prédomine tellement, qu'à moins de prendre une position de

[1] 12 avril 1851.
[2] Lettre du 1er juillet 1851.
[3] Lettre du 8 mars 1851.

réfutation perpétuelle, on semblerait en accepter la solidarité, si l'on continuait à y écrire... Je retourne donc au travail individuel, dans la mesure de mes faibles forces, trouvant surabondamment d'occupations dans la pratique du ministère et l'étude.

A l'appui de cette dernière résolution, citons ces lignes, du 28 janvier 1851, à Ch. Secrétan :

Vous savez par l'attitude prise par les Gasparin et par les Genevois[1] combien le dogmatisme étroit se raidit et se révolte. D'un autre côté, la tendance Schérer frise de bien près le subjectivisme radical. De là des malentendus fâcheux. Il y a une position libre et positive à prendre, non pas commode, mais abondamment chrétienne, morale en même temps qu'affranchie et naïve. C'est celle-là que j'ambitionne pour nos amis et pour moi-même ; c'est dans cette ligne que je désire travailler, non par des paroles en l'air, mais par de sérieux travaux, autant que Dieu m'en donnera la force. Pour le moment, je me suis renfermé dans la vie pastorale et dans l'étude. Je ne fais point de conférences. J'étudie pour moi, dans les sources, l'antiquité chrétienne avec un inexprimable bonheur. Je désirerais, avec le temps, faire un sérieux ouvrage apologétique et prendre la rénovation au point de vue des âmes à gagner et non pas tant du méthodisme à enfoncer ; comme vous le disiez vous-même, abolir en accomplissant... C'est là l'idéal, le but lointain. Peut-être en resterai-je là ? Mais enfin c'est une pensée inspiratrice pour l'étude.

Tous les amis d'E. de Pressensé partageaient son point de vue : Jean Monod, B. Pozzy, Léon Pilatte[2] dési-

[1] M. Merle d'Aubigné avait écrit dans les *Archives du christianisme*, en 1850 : « Le jour où à un degré quelconque et sur un point quelconque, la complète autorité de la Bible entière serait ébranlée pour nous, ce jour-là, nous sentirions le sol nous manquer sous les pieds. » Dans son livre, *Les écoles du doute et l'école de la foi*, A. de Gasparin enchérissait encore sur Gaussen dans le sens de la théopneustie. — E. de Pressensé jugeait ce dernier livre « très dangereux et propre à faire des incrédules. »

[2] La *Correspondance fraternelle* en fait foi. — A ces noms on doit ajouter ceux de Frédéric Godet (voir sa biographie par Ph. Godet, p. 226, 237, 279), et J.-F. Astié : *Ed. Schérer, ses disciples*

raient avec lui une rénovation de la théologie, mais comme le résultat d'un renouvellement de la vie. Le sentiment unanime des représentants du Réveil demeurait contraire à tout déplacement de l'axe de la foi. Le ton provocant de Colani était l'indice d'une inspiration hétérogène, d'un esprit critique portant non pas seulement sur la conception intellectuelle de la foi, mais sur ses bases mêmes. Schérer et lui avaient beau maintenir encore certaines vérités essentielles, on pouvait leur appliquer l'adage : *Si duo dicunt idem, non est idem.* Les routes que suivaient les deux Edmond étaient au fond divergentes et l'avenir démontra l'ampleur de leur écartement. La *Revue de Strasbourg* eut la triste gloire de favoriser la théologie la plus négative. Dans la suite, d'ailleurs, ses deux rédacteurs abandonnèrent la partie et signèrent ainsi la défaite de leur subjectivisme religieux[1]. En se séparant d'eux à temps, les théologiens de l'école de Vinet ont sauvé la foi de l'Eglise.

Après trois ans de ministère, E. de Pressensé, résumant quelques-unes de ses expériences, disait à ses auditeurs et se disait sans doute à lui-même[2] :

Prenons garde aux concessions et aux compromis. — Pas de politique religieuse, de diplomatie ! Nous n'en trouvons pas vestige dans l'Evangile. — Les témoins de la vérité sont toujours des martyrs d'une manière ou d'une autre. — La vie des grands serviteurs de Dieu a presque toujours quelque blessure cachée. Mais voici, la grâce de Dieu leur suffit.

E. de Pressensé se montrera de plus en plus dominé par une double ambition : embrasser et sauvegarder

et ses adversaires, par quelqu'un qui n'est ni l'un ni l'autre. Paris, 1854, et *Les deux théologies nouvelles dans le sein du protestantisme français.* Paris, 1862. — Plus tard, Astié écrivit *La fin des dogmes ? Schérer et la théologie indépendante.* Lausanne, 1891.

[1] Un des membres de la *Correspondance* interprétait spirituellement la devise de la *Revue de Strasbourg : Mihi credendo vincere fidem.*

[2] *Le témoignage de l'Eglise primitive,* p. 60, 67, 70, 71.

toute la vérité chrétienne et gagner le monde à Jésus-Christ. Ce seront là les deux pôles de son activité croissante. On voudrait en raison même de son zèle que le jeune travailleur ne s'exposât pas aux avertissements justifiés d'un sévère Mentor, Ch. Secrétan :

Je vous ferais compliment sur votre style qui est très vivant et très abondant, très cordial et pénétré d'une chaleur didactique qui persuade en montrant la sincérité de l'écrivain et la chaleur de sa conviction, sans blesser jamais personne... Je lui voudrais encore... le mot longuement calculé, la sentence frappée au balancier qui se grave dans la mémoire, la sentence qui est au style philosophique ce qu'est le refrain en style musical... Il est bon d'imprimer ce cachet de durée aux pensées grandes et de l'importance desquelles on est pénétré depuis longtemps. C'est d'ailleurs un moyen de les amener à la dernière transparence.

CHAPITRE XIII

Au début du second Empire.

(1852-1854)

Phase de déclin dans le Réveil. — La liberté religieuse entravée. — Résistances et plaidoyers. — E. de Pressensé publiciste. — Etudes patristiques et dogmatiques. — Le *Rédempteur*, douze discours. — Quelques critiques sur E. de Pressensé. — Voyage à Rome.

La Révolution de 1848, cet élan juvénile de la démocratie française, tôt rabattu par un vent de réaction, dévia vers la dictature du prince-président, prélude du Coup d'Etat de décembre 1851 et de la proclamation de l'Empire. Les craintes suscitées par les utopies socialistes qui foisonnèrent sous la deuxième République, ne furent pas étrangères à cet avortement douloureux. Nous n'avons pas à traiter ici de cette histoire. Nous rappellerons seulement que les quatre années qui aboutirent au plébiscite du 2 décembre 1852, marquèrent pour le Réveil un ralentissement d'une part, et d'autre part, un changement très sensible d'orientation.

Adolphe Monod avait pressenti une baisse de la ferveur primitive dans sa brochure : *Pourquoi je reste dans l'Eglise établie*. Il y énumérait avec joie les très grands progrès accomplis, mais il ajoutait[1] :

Je vois le réveil contemporain de plus en plus agité de questions ecclésiastiques... La polémique de l'Eglise et la controverse de l'Eglise menacent d'absorber celles de la foi. Ce travail, aussi inévitable qu'il est important, cache un piège sub-

[1] Paris, 1849, p. 64, 65.

til : il tend à détourner notre attention de Jésus-Christ sur son peuple, de l'invisible sur le visible, de l'essentiel sur l'accessoire, de l'esprit sur la forme, le danger peut-être le plus redoutable auquel le réveil général ait été exposé depuis bien des années.

Ces plaintes étaient celles d'autres pionniers de la belle période de 1830. Ami Bost écrivait, en 1854, ces paroles souvent citées :

C'est la médiocrité qui me semble caractériser le réveil déjà depuis bien des années, ce réveil que j'ai vu naître si pur, si désintéressé, si directement dirigé vers le royaume des cieux, si plein de renoncement et si spirituel, mais qui est devenu depuis longtemps affaire d'Eglise et d'administration, affaire de comités, affaire de professeurs et d'orateurs, affaire surtout de prudence et de ménagements.

Peu ou point de renoncement, peu d'amour, peu de joie, presque pas d'élan... rien qui ressemble à ce qu'on pourrait se représenter comme un baptême du Saint-Esprit[2].

Est-ce là un langage trop sévère? Les contemporains ne sont-ils pas enclins à pousser au noir leurs jugements sur leur époque? Cette phase d'organisation ecclésiastique n'était-elle pas inévitable au lendemain de la résurrection de la vie religieuse? Tout n'était-il pas à reviser, depuis la théologie jusqu'à la constitution de l'Eglise? Sous la remontée de la sève spirituelle, toutes les tendances devaient s'accentuer d'abord, s'exagérer ensuite et s'opposer même violemment, avant de pouvoir s'harmoniser sur le terrain d'une foi plus vraie et dans des cadres mieux adaptés. Si l'on ose se servir de ces termes d'école, on dira qu'à la thèse devait succéder l'antithèse, l'une et l'autre préludes nécessaires de la

[1] Ami Bost, né à Genève en 1790, mort à Laforce en 1874, évangéliste et pasteur en Suisse et en France, a laissé une très nombreuse postérité et plusieurs ouvrages, entre autres des *Mémoires* pouvant servir à l'histoire du Réveil religieux. — Voir t. II, p. 440.

[2] Voir encore *Louis Meyer, sa vie et son œuvre*. Préface de Félix Kuhn, p. 6.

synthèse finale. Seulement l'antithèse s'est étendue sur toute la seconde moitié du dix-neuvième siècle, et la synthèse n'apparaît pas encore pleinement victorieuse ni dans l'Eglise ni dans la théologie.

En réalité, à partir du milieu du siècle, on vit éclater dans le protestantisme français de rudes antagonismes, qui ont certainement compromis l'essor des conquêtes commencées. Mais cet arrêt fut dû aussi, — car il faut être juste, — à de graves restrictions imposées à la liberté religieuse par le second Empire.

E. de Pressensé, dans sa *Chronologie*, a dit de ces années-là :

Empire étouffant. On se replie et se consume. — Les années qui suivirent l'attentat du 2 décembre, furent affreuses à passer, dit-il ailleurs[1]. Il sembla, un moment, que le pays se résignât à vendre son droit d'aînesse en échange des richesses mal acquises que lui valait un développement anormal de la spéculation.

Mme Coignet, dans ses *Mémoires*[2], nous fournit ces détails :

Nous avons traversé du même cœur et du même courage les angoisses du Coup d'Etat. Quand, rue de Suresnes, des recherches de police nous alarment pour la sûreté de Jules Favre, réfugié sous notre toit, c'est Edmond de Pressensé qui lui découvre une nouvelle retraite et l'y conduit en personne... Entre eux et moi, l'entente de tous points est profonde. Mais nos cercles respectifs, plus religieux d'un côté, plus politique et social de l'autre, impliquent des habitudes d'esprit différentes. L'amitié n'est point atteinte, les relations seulement demeurent personnelles, facilitées d'ailleurs par le voisinage. Mon amie habite chez ses beaux-parents, rue Lavoisier, à quelques pas de la rue de Suresnes, un charmant hôtel. Nous y allons quelquefois le soir. Le jeune ménage vient plus facilement dîner dans notre maison, mon amie ayant un faible pour le socialisme. Douée d'ailleurs d'une grande curiosité d'esprit, elle se plaît à sortir d'un milieu un peu exclusif, à faire des excursions dans les idées.

[1] *Variétés morales et politiques*. Paris, 1886, p. 26.
[2] Tome III, p. 49.

La liberté religieuse, disions-nous, fut gravement resserrée. L'article 2 du décret du 25 mars 1852 exigeait l'autorisation du Gouvernement pour toutes les réunions publiques, de quelque nature qu'elles fussent. De paisibles assemblées, n'ayant donné lieu à aucune plainte, furent interdites. Des temples furent fermés sous prétexte qu'ils n'étaient pas officiels ; des pasteurs accusés de menées socialistes, d'autres menacés d'expulsion, lorsqu'ils étaient étrangers. Défense d'aller prêcher dans les communes qui ne possédaient pas d'édifice de culte national, ni de protestants de naissance. Nombre d'écoles, fondées en pays catholique, furent interdites par l'autorité, faute de pouvoir se réclamer du patronage d'un pasteur officiel. Le plus souvent ce patronage, quand il était invoqué, était considéré comme illusoire. Il y eut donc maints dénis de justice, vexations et tracasseries de l'administration. Pendant ces temps troublés, beaucoup d'assemblées de culte durent se tenir en plein air, comme au temps du Désert, sous la protection de sentinelles. L'enseignement fut dispensé longtemps de maison en maison, par les instituteurs privés de leurs écoles. Le clergé entretenait ouvertement l'intolérance [1]. Ce régime ne cessa ou ne se relâcha que lorsque de hautes influences se furent entremises auprès de l'empereur, entre autres celle de la reine Victoria, après sa visite à l'Exposition universelle de 1855, à Paris [2]. Un des pasteurs de la Haute-Vienne, Philibert Boubila, de Villefavard, écrivait :

Le 1er juin 1856 a été pour les protestants de ces contrées un jour bien solennel. Le temple fermé si longtemps se rouvrait à la libre prédication de l'Evangile. Quelles vives émotions !

[1] Des paroles de franche intolérance retentissaient dans les chaires en renom, à Paris, par la voix des PP. Combalot et Félix. Les mandements des évêques, soulignés par L. Veuillot, dans l'*Univers*, soulevaient l'opinion contre le protestantisme.

[2] Voir la brochure : *Le Cinquantenaire de la Société évangélique de France*, par H. Mouron, p. 24 et suiv.

Tout cela ne se passa pas sans protestations. Soit dans l'Eglise réformée nationale, à laquelle l'Etat venait d'imposer[1], *motu proprio*, une réorganisation gênante et un nouveau système électoral, soit surtout dans les nouvelles Eglises indépendantes, on s'agita. Des procès s'ouvrirent. Léon Pilatte bataillait avec son éloquence inépuisable en traits d'à propos. Le comte Jules Delaborde se multipliait devant le Conseil d'Etat et jusqu'à la Cour de cassation à Paris[2]. E. de Pressensé ne fut pas le dernier à se jeter dans la mêlée :

L'un des meilleurs souvenirs de ma jeunesse, dira-t-il plus tard[3], a été, dans les premières années du second Empire, d'avoir pu, quoique étant pasteur de la chapelle Taitbout, prendre part à ces luttes généreuses et obtenir de plaider à plusieurs reprises, devant divers tribunaux, sans robe d'avocat, quelques-uns de ces procès de liberté religieuse. Nous étions toujours battus judiciairement, mais l'opinion publique s'émouvait et forçait le gouvernement à des concessions de fait.

Mentionnons spécialement entre autres les deux plaidoieries prononcées devant le tribunal de Bellac, par E. de Pressensé[4].

Non, s'écria-t-il, la liberté religieuse ne saurait périr ; elle triomphera d'une manière ou d'une autre, ou par la sagesse éclairée de l'administration, ou par la patience ferme et douce à la fois de ceux qui n'ont qu'à regarder au passé de l'Eglise pour savoir combien la souffrance est féconde et victorieuse. Nous savons que la conscience est invincible et que quand on vient se heurter contre elle, ce n'est pas elle qui est brisée.

[1] Par les décrets de 1852. Voir Pédézert, ouvr. cité, p. 205 et 231.

[2] Voir Jules Delaborde : *Liberté religieuse. Mémoires et plaidoyers*. Paris, Meyrueis, 1854.

[3] *Une Eglise séparée de l'Etat*, p. 79.

[4] Voir *Revue chrét.*, 1855, p. 505 et 1856, p. 126. En 1857, le 23 mai, il plaida encore devant le tribunal de Jonzac. — Le comte Delaborde remporta un beau succès devant la Cour de cassation en faisant annuler, en 1860, un arrêt de la Cour de Limoges au sujet de l'enseignement à domicile dans la Haute-Vienne.

Grâce à ces interventions éloquentes, le nom du défenseur des droits de la conscience devenait de plus en plus populaire parmi les paysans que l'intolérance gouvernementale exaspérait. Le grand public aussi apprenait à le connaître comme publiciste décidé à dire son mot dans les discussions générales de son temps. Il publia, à cette époque, ses deux premières brochures d'actualité : *Du catholicisme en France, prospérité matérielle et décadence morale* (1851) et *La ruine sociale*, réponse à M. Proudhon (1852).

Après ces mots : « Nombreux plaidoyers pour la liberté religieuse. Tout ce qu'on peut d'opposition, » la *Chronologie* ajoute : « Large labeur théologique. » — Alors, en effet, E. de Pressensé se livra avec une nouvelle intensité à des études préparatoires en vue de son *Histoire de l'Eglise*. Dans une lettre à ses amis[1], il recommandait déjà l'étude des Pères, pour la défense du christianisme.

Il n'y a rien de plus fort contre le catholicisme que de montrer cette décadence progressive du christianisme, cette matérialisation lente, mais continue, s'attaquant d'abord à l'idée de l'épiscopat, puis à celle de l'Eglise, puis à celle du sacrement, puis enfin à celle du salut. Quelle réponse plus péremptoire à ceux qui s'appuient sur une institution divine directe, que de leur produire l'extrait de naissance de tous ces dogmes, de leur en faire voir la date précise et comment ils sont sortis l'un après l'autre du mauvais cœur de l'homme !

Ces travaux de recherches patristiques n'étaient cependant pas la préoccupation dominante du pasteur de Taitbout. Il se donnait avant tout à sa vocation de prédicateur. Il en ressentait toujours plus l'attrait mêlé de périls.

La sympathie, disait-il, est un si pressant besoin de notre âme, que nous ne jouissons de notre voix que dans un écho. Selon Vinet, communiquer au dehors une conviction, la livrer

[1] *Correspondance fraternelle*, 1851.

au jugement d'autrui, est le seul moyen de constater qu'elle est véritablement en nous un acte de conscience ; c'est se donner à soi-même un gage de sa réalité[1].

D'autre part, le jeune orateur adressait à ses amis ce garde à vous :

Que notre vocation est difficile ! Que de pièges ! Il n'en est pas, dans l'Eglise, de plus dangereuse que celle de prédicateur de l'Evangile, par la tentation où l'on est de se faire du mal à soi-même avec la grande puissance du salut, par le péril de se chercher soi-même, de jouir de l'exercice de ses facultés ou de souffrir de leur triste emploi, également coupable dans sa jouissance et dans sa souffrance ! Je crois qu'il faut toujours plus vivre de ces pensées, quand on est placé à ce poste d'honneur et de péril !

L'un des principaux sujets qu'il aborda dans la chaire, en 1854, fut celui de la rédemption. Il publia en un volume[2] douze discours sur l'histoire de la rédemption présentée dans ses phases diverses, mais surtout dans sa phase centrale, la vie de Jésus-Christ envisagé comme prophète, victime et roi. La pensée de l'orateur ressort du passage suivant :

Croyant fermement à l'accord du christianisme avec la conscience, je me suis attaché à faire ressortir cette harmonie profonde... et à donner la démonstration historique de ce rapport préétabli entre l'âme humaine et le Christ. Nous savons combien on peut abuser de cet accord entre la conscience et la Révélation. On en abuse toutes les fois que l'on prétend à leur identité et que l'on ne voit dans la révélation qu'un simple commentaire de la conscience... Une révélation qui est un salut... peut être désirée par le cœur de l'homme, mais à coup sûr elle n'y est pas implicitement renfermée... La faim et la soif du salut sont dans l'âme humaine, mais le pain et l'eau qui l'apaisent doivent venir d'en haut... Nous repoussons bien loin le dogmatisme aride qui fait de la religion une série de formules...

[1] A. Vinet, *Essai sur la manifestation des convictions religieuses.* Paris, 1858, p. 43.

[2] *Le Rédempteur*, 1854 ; 2e édition en 1858.

Nous ne repoussons pas moins le subjectivisme absolu, qui ne voit dans la Révélation que la pure et simple expression de la conscience. Le premier nous donne une pierre au lieu de pain; le second veut nous nourrir avec notre propre faim.

Toutefois l'auteur déclare qu'il ne veut pas se mettre à la remorque d'une réaction théologique barrant la route à tout progrès de la pensée.

Après le catholicisme qui a sacrifié Dieu à l'homme par son pélagianisme déplorable, et la théologie du seizième siècle qui a trop sacrifié l'élément humain,... nous sommes appelés à nous placer plus directement au centre même du christianisme, qui a pour premier dogme l'union profonde de l'humanité et de la divinité dans la personne de Jésus-Christ[1].

Les douze discours sur le *Rédempteur* peuvent, malgré leur date, être envisagés comme reflétant bien la conception persistante de E. de Pressensé sur ce sujet capital.

Quant à la forme, elle s'élève souvent à une incontestable beauté ; l'orateur parle avec une chaleur communicative de ce Sauveur pour lequel on le sent déborder d'amour, mais aussi de ces soupirs, de ces recherches qui n'ont cessé d'agiter notre humanité déchue, même à l'époque du paganisme antique[2].

Pour être impartial dans notre étude biographique, nous citerons cette appréciation de deux contemporains[3] :

Tu as tort de considérer Pressensé comme un novateur imprudent. C'est un disciple de Vinet, — le novateur le plus hardi et par cela même le conservateur le plus solide. — C'est, au

[1] *Le Rédempteur*. Préface, p. VI-IX.

[2] Ph. Bridel, *Journal religieux*, 1891, p. 66. Comp. le compte rendu du *Rédempteur* dans la *Revue chrétienne*, 1854, p. 688-691. « Une doctrine franchement évangélique, un beau langage, une pensée nourrie et des conceptions assez larges pour épargner aux vérités chrétiennes une grande partie des répugnances auxquelles on les avait jusqu'ici gratuitement exposées. »

[3] *Ch. Schrœder*, dans sa correspondance avec *C.-O. Viguet*, communiquée par M. le prof. Alfred Schrœder. Ch. Schrœder (1825-1909) a été pasteur à Francfort s. M. et à Vevey.

demeurant, un homme distingué et d'une facilité de travail prodigieuse. Pourvu qu'elle ne lui torde pas le cou !

Plus tard :

C'est un esprit clair, dans une excellente ligne théologique, croyante et pourtant libérale, très équilibré et très sage... Mais a-t-il le temps, la maturité, la profondeur que réclame une pareille question?

Le destinataire de ces lignes, C.-O. Viguet[1], répondit qu'il considérait aussi le *Rédempteur* comme un « livre sérieux et très sérieux, » mais dans la lettre suivante il écrivit :

La suite m'a paru très loin de répondre au commencement... Plusieurs discours me semblent assez insignifiants ; parfois même quelques idées fausses se glissent pour la symétrie. Puis le style, certes, ne ressemble pas à celui de Vinet. Autant ce dernier est serré, net, travaillé, autant l'autre est diffus, parfois même incorrect, lâche et négligé. C'est la littérature du journal qui envahit tout, même la chaire ; et ce que tu me dis de la production énorme de l'auteur dans la *Revue*, m'explique bien les taches de son livre. C'est dommage, et la facilité lui est certainement un grand piège. Il m'est impossible de méconnaître dans son travail un esprit très bien doué et un cœur ayant des choses bonnes et utiles à dire. Pourquoi ne pas les creuser dans le fond et les mieux travailler dans la forme ? Pourquoi se dépenser ainsi en petite monnaie? La tentation est grande, il est vrai, et le pli une fois pris, il est bien à craindre qu'on n'en revienne pas.

Ce jugement sévère s'accorde avec les amicales remontrances que nous avons citées, mais ne tient pas assez compte du tempérament d'E. de Pressensé contraint en quelque sorte à se répandre au dehors sur l'heure et appelé à être, dans toute sa carrière, un vibrant écho des événements du jour. On le retrouvera donc toujours

[1] C.-O. Viguet (1825-1883) fut pasteur à Cartigny (Genève), puis professeur d'histoire ecclésiastique dans la Faculté de théologie de l'Eglise libre à Lausanne.

en faute, si faute il y a, et même en récidive. Et que sera-ce lorsqu'il aura fondé la *Revue chrétienne!*

Mais avant d'aborder ce sujet dans un nouveau chapitre, mentionnons les circonstances de la vie domestique d'E. de Pressensé pendant les années que nous parcourons.

A la fillette aînée déjà nommée étaient venus s'ajouter Victor, le 23 février 1851, et Francis le 30 septembre 1853. Quiconque a lu les délicieux livres de Mme de Pressensé, destinés à l'enfance, se représente aisément l'immense bonheur et les graves pensées que ces enrichissements successifs suscitèrent dans le jeune foyer. Il faudrait reproduire ici tous les portraits que la mère a tracés dans son journal intime. Nous n'osons, on le comprendra, offrir au lecteur que la silhouette du fils qui n'est plus.

Francis, écrit-elle alors qu'il avait dix mois, mon dernier venu, mon petit chef-d'œuvre! Que dire de lui, sinon que c'est un ravissant petit être, tout pétri de gentillesse et de sourires, plus joli jusqu'à présent qu'aucun des autres? Il est vif, intelligent, caressant. C'est un enfant aimable, et jusqu'à présent je n'en avais pas eu. Il est volontaire, très exigeant. Mais sa nourrice le gâte tellement qu'il faut renvoyer toute éducation à son départ... C'est un vrai garçon... Il a une passion pour son bon papa.

Mais le garçonnet était moins robuste qu'intelligent.

Mon petit bijou, écrit sa mère le 31 août 1854, a été bien malade... Il a commencé depuis deux jours à me dire « maman ». C'est la souffrance qui lui a révélé mon nom, et il le dit d'une voix si tendre et si triste.

Un mois plus tard, on raconte quel accueil enthousiaste Francis a fait à son grand-père.

Le regarder, le caresser et répéter tout bas : « bon papa », suffisait à son bonheur. Il était dans la mystique du sentiment.

Les deux époux firent un beau voyage à Rome, au premier printemps de 1854.

Ils naviguent sur la Méditerranée, grisés de bleu ; ils font escale à Gênes, arrivent à Rome, en voiture, par la grande porte, sous la bénédiction du pape qui passe et avec des sanglots d'émotion dans la gorge. Rome, c'est un enivrement grave[1]. — Si le pape, écrivait Victor de Pressensé[2], avait su quel était le but des études qu'Edmond va faire dans sa ville, il n'aurait peut-être pas été aussi aimable.

E. de Pressensé a raconté ses impressions de la semaine sainte à Rome en quelques pages[3] qui ont la netteté de la photographie. Ce qui l'a surtout frappé, c'est la poésie de la Rome païenne.

Ces débris augustes, ce silence qui semble une marque de respect du siècle présent pour la grande voix du passé, montant incessamment de ces pierres éparses ; ces chefs-d'œuvre de l'art antique placés dans leur vrai cadre et sous leur soleil natal, et par-dessus tout, cette plaine déserte qui entoure la ville immense de ses replis sombres, comme le voile de deuil dont s'enveloppe « la Niobé des nations[4]. » Tout cet ensemble admirable qui s'harmonise si parfaitement avec la beauté du climat et la grâce attristée de la végétation, produit une impression profonde, ineffaçable.

Les voyageurs goûtèrent aussi, fortement, le charme de la Rome de Raphaël, de Michel-Ange et du Dominiquin. Si le peintre auguste et terrible de la chapelle Sixtine saisit plus vivement l'imagination du mari que de la femme, tous deux s'enthousiasmèrent pour

le pinceau mystique et fervent de Fra Angelico. Voilà l'art chrétien ! On sent qu'il y a une prière du peintre sur ces figures idéales, qui ont un caractère si céleste, que le peuple croyait que Fra Angelico ne peignait qu'après avoir eu l'esprit ravi au ciel en présence de son modèle.

La Rome chrétienne, si éloquente dans ses catacombes et ses vieilles basiliques, s'imposa non moins à la véné-

[1] Marie Dutou : *Mme de Pressensé, sa vie*, p. 38, 39.
[2] Lettre à Sam. Chappuis, 5 avril 1854.
[3] *Rev. chrét.*, t. I, 1854, p. 489. — [4] Byron.

ration des voyageurs. Ils furent en extase devant la majesté de Saint-Pierre, mais nullement devant les pompes qui se déroulèrent sous leurs yeux, jour après jour. Malgré leur symbolisme grandiose, ces cérémonies compliquées à l'infini et sans signification immédiate pour l'esprit, cette mise en scène théâtrale, la dévotion tout extérieure des officiants et des fidèles, en un mot le contraste entre ce culte de parade et le culte en esprit et en vérité, froissa à plus d'une reprise leur conscience chrétienne.

Une forme religieuse ne peut pas être imposante, quand elle ne correspond pas à un sentiment sérieux. Elle doit exprimer la piété. Combien souvent ces rites solennels, grandioses, nous ont fait l'effet de machines colossales qui tourneraient dans le vide ! De tels édifices, d'ailleurs, des vases aussi immenses, doivent être considérés comme les tombeaux de la spiritualité chrétienne, c'est-à-dire du christianisme lui-même.

Le récit se termine par le souvenir de Luther si désillusionné dans la ville sainte :

Que de fois j'ai béni sa mémoire ! Quant à moi, lorsque je verrai un homme de bonne foi et d'intelligence ébranlé sur les vrais principes de la spiritualité chrétienne et penchant du côté de l'autorité papale, je lui dirai : Allez à Rome et tâchez de vous y trouver pendant la semaine sainte, et si vous n'en revenez pas raffermi dans vos convictions premières, c'est que vous n'avez pas des yeux pour voir !

Au bord du lac Némi, la jeune femme-poète, qui s'était déjà essayée, sous l'œil de Vinet, au culte de la muse et qui allait écrire, peu après, la belle imitation du *Psaume de la vie*, de Longfellow[1], traduisit immédiatement ses impressions en de beaux vers[2] :

Je n'ai fait que passer sur ta rive enchantée,
O Némi, c'est assez pour un long souvenir.
Une part de mon âme à jamais t'est restée ;
Je voudrais te revoir avant que de mourir.

[1] Voir : *Poésies*, par Mme de Pressensé.
[2] Ibid. : *Le lac Nemi*, Rome, 1854.

Les touristes escaladèrent ensuite le Vésuve et rentrèrent par Florence, quelque peu fatigués par tant de visions enchanteresses. Ils quittèrent l'Italie avec la mélancolie des séparations qu'on appréhende :

La seule pensée que toutes ces choses puissent, un jour, s'effacer de ma mémoire, m'attriste beaucoup... L'oubli de ce qui nous a vivement impressionnés et de ce que nous avons beaucoup aimé, est comme une mort partielle de notre être[1].

Elise de Pressensé avait fréquemment de ces accès d'appréhension :

Ayant aperçu, l'un des premiers jours de son retour à Ville d'Avray, le petit cimetière de l'endroit, derrière une ceinture de bois, j'avais senti, dit-elle, que nous y laisserions quelque chose de nous-mêmes.

Pressentiment trop vrai ! Un petit Henri était né, le 10 juin 1855, objet d'une tendre sollicitude et d'un amour tout particulier. Mais quoiqu'il fût gai et calme, il ne prospéra jamais beaucoup... Le journal de la mère raconte sa courte vie de trois mois :

C'était trop joli de le voir avec son frère Francis, répondant à ses agaceries par des sourires. Francis lui parlait d'un ton tendre et protecteur et lui disait souvent : « Ne pleure pas, cher poupon, je t'aime !... » Je ne puis dire combien de sentiments doux il a réveillés dans mon cœur. Il me parlait et me pénétrait à la fois de joie, de reconnaissance envers Dieu et d'une inquiète sollicitude. Il ne nous a laissé que de doux souvenirs. Et le jour de sa mort, auprès de ce petit berceau couvert de fleurs blanches, où il reposait, ses petites mains de cire croisées sur sa poitrine, je sentais une harmonie inexprimable entre ce passé si doux, ce présent si consolé et l'avenir glorieux... Oh ! dans ce moment-là, quelle réalité avaient les choses invisibles ! La sainteté, la justice et l'amour de Dieu, nous les touchions en quelque sorte. Notre enfant bien-aimé nous les révélait en nous quittant... C'était bien vraiment une visite de Dieu... Il nous a été redemandé pour le temps. Il nous appartient pour l'éternité[2].

[1] Ouvr. cité, p. 40. — [2] Journal intime d'Elise de Pressensé.

CHAPITRE XIV

La « Revue chrétienne. »

(1854)

Disparition du *Semeur*. — Pour combler le vide. — E. de Pressensé fonde la *Revue chrétienne*. — Appréciations de contemporains.

Le *Semeur* avait publié son premier numéro le 7 septembre 1831 ; le dernier est daté du 28 août 1850. Malgré son succès incontestable, H. Lutteroth préféra renoncer à cette publication, plutôt que d'en modifier le caractère. En effet les journaux venaient d'être soumis à l'obligation légale de fournir la signature de tous les articles sur les matières politiques, philosophiques ou religieuses. Le fondateur du *Semeur* craignit que la solidarité ne disparût en même temps que le régime de la collaboration anonyme. Plus d'unité, si chaque écrivain se présentait en son nom personnel. En exprimant à ses abonnés ses profonds regrets, il déclara n'éprouver aucune hésitation. Avait-il tort, avait-il raison ? Les habitudes du journalisme d'aujourd'hui nous porteraient à croire qu'il s'exagérait le danger. Ne faut-il pas déplorer la disparition de tout organe utile? Aussi avons-nous ressenti quelque surprise à lire dans une lettre de Ch. Secrétan à E. de Pressensé :

La suppression du *Semeur* m'a été assez agréable, dans un sens, parce qu'il me semblait fourvoyé dans les questions de politique immédiate et trop exclusivement sous l'influence du propriétaire, surtout depuis la mort de M. Vinet. Mais j'ai su qu'elle a suscité plus de regrets que je n'aurais cru.

Mais la lettre continue :

S'il y avait encore moyen de reconstituer dans quelque temps quelque chose d'analogue, administré à peu près sur le plan matériel de Strasbourg, mais avec un fonds beaucoup plus général, en utilisant l'ancienne rédaction du *Semeur*, je m'y intéresserais volontiers par une somme modeste ou par un travail gratuit.

Une semblable suggestion allait au-devant du désir spontané d'E. de Pressensé : remplacer le *Semeur*. Il s'entendit sans peine avec l'initiateur du journal défunt, son oncle Henri Hollard. L'ami Jean Monod se montra très encourageant, d'autant plus qu'un projet de revue analogue venait d'échouer dans le Midi. Néanmoins un certain temps dut s'écouler avant que la *Revue chrétienne* entrât dans l'existence, le 1er janvier 1854 :

Un vide, disait H. Hollard en introduisant le recueil, nous a particulièrement frappés et nous n'avons pas été seuls à le remarquer. Il nous manque bien évidemment un journal, qui, franchissant les limites de toutes les Eglises, libre de toute préoccupation trop spéciale, se place en face de la société tout entière, et lui apporte, dans un véritable esprit de catholicité, d'autant plus réel qu'il sera plus laïque, la vérité telle qu'elle est en Jésus-Christ... La *Revue chrétienne* sera l'organe du christianisme évangélique auprès de tous les esprits sérieux pour eux-mêmes et sérieusement préoccupés des besoins de notre époque.

Fondée par une réunion d'amis engagés dans des carrières diverses, celle des lettres, celle des sciences, celle de l'enseignement laïque, celle du ministère de l'Evangile, elle portera le cachet de cette diversité, c'est-à-dire qu'elle abordera tous les sujets d'étude que ces carrières supposent et les fera tous concourir au même but, en les animant tous du même esprit...

Qu'on ne cherche ici ni la politique[1], ni ce qui s'y rattache ; mais nous serons les vigilants défenseurs du principe de la liberté des cultes, comme rentrant dans le domaine de la conscience et des droits de Dieu.

Le premier fascicule contenait déjà deux articles d'E. de Pressensé, dont l'un porte ce titre : *Des dis-*

[1] On sait d'ailleurs que, sous l'Empire, on eût risqué gros à dire tout haut ce que l'on pensait sur les affaires intérieures du pays.

cussions récentes sur la tolérance en religion. Le second numéro donnait une poésie non signée d'Elise de Pressensé. C'était la première forme de la belle adjuration à Alfred de Musset, qui parut plus tard dans le volume des *Poésies*[1]. Dès la première année, la signature d'E. de Pressensé revient sans cesse dans la *Revue.* Articles de philosophie religieuse, de morale, de science théologique, de littérature, des variétés, des revues du mois, des récensions d'ouvrages, il a fourni de tout, numéro après numéro.

Vers la fin de la première année, c'est lui qui tient la barre au nom du Comité de rédaction ; son oncle, directeur provisoire, s'effaçait désormais. Le voilà donc, à trente et un ans, assumant la lourde tâche qui devait être la sienne, pendant un tiers de siècle.

En fondant ce recueil, dit-il, nous avons voulu tout d'abord tenir au courant notre public religieux de la vie générale de notre époque, et ensuite défendre le christianisme évangélique contre toute attaque... On doit savoir quel est le christianisme que nous voulons porter au monde ; nous ne voulons rien savoir en dehors du Christ crucifié, vrai homme et vrai Dieu, Sauveur parfait et unique... L'œuvre que nous poursuivons est une œuvre de propagande chrétienne... Nous souhaitons ardemment atteindre toujours plus le grand public.

Ce serait une étude à part que celle du développement et de l'influence de la *Revue chrétienne.* Nous ne saurions l'aborder ici, mais on en trouvera de nombreux éléments dans nos pages. La vie d'E. de Pressensé se reflètera désormais tout entière dans la *Revue.* Elle lui

[1] *Poésies*, par Mme E. de Pressensé. Paris, 1869, p. 14.

A un poète contemporain.

Je t'ai lu... J'ai senti s'attacher à mon cœur
Cette flèche mortelle, au trait brûlant, rongeur,
Qui dévora le tien. — O grand, ô vrai poète !
Echo tout frémissant de notre ère inquiète,
Enfant de notre siècle, homme de ses douleurs.

La dernière rédaction de cette pièce vaut mieux que la première. Nombre d'autres morceaux poétiques anonymes portent la marque de la même origine.

servira de tribune. Il y dira son mot sur toutes les graves conjonctures de la patrie et de l'Eglise. Il y appréciera hommes et choses. Il y publiera à profusion des travaux originaux, souvent en rapport avec ses futurs ouvrages. Il suivra le mouvement des idées dans les *Revues du mois*. Et ainsi il s'efforcera d'agir avec foi, patience et énergie sur l'opinion de son temps, en se jetant sans cesse en pleine mêlée. Grâce à ce labeur acharné de publiciste, il se fera connaître d'un cercle croissant de lecteurs. Il obéira à cette suggestion de Guizot : « Vous êtes né dans un coin, tâchez d'en sortir. » Il franchira finalement les frontières restreintes du protestantisme pour devenir, sur une scène toujours élargie, un incomparable champion de la vérité. Sans doute l'activité de l'écrivain nuira à celle du pasteur dans sa propre Eglise; mais elle lui procurera une influence beaucoup plus étendue. Et quiconque réfléchit que le journalisme compte toujours davantage parmi les principaux agents de la vie quotidienne, éprouvera une vive admiration pour la main infatigable qui a su répandre tant de bon grain dans tant de sillons.

Le fondateur de la *Revue chrétienne* a, de son côté, largement moissonné dans ce labeur les fruits qu'on en retire d'ordinaire : de vives joies mêlées de soucis et d'opposition. Il s'est fait beaucoup d'amis, mais aussi parfois des adversaires, car il nourrissait un amour véhément de la vérité et ne pouvait comprendre que l'on pût être tiède dans la profession de ses principes.

Comment la *Revue* fut-elle accueillie par les contemporains? Il y eut d'abord des hésitants. Frédéric Monod, rédacteur des *Archives du christianisme*, fit des réserves. Il se dit trop orthodoxe, trop attaché à l'autorité absolue et divine de tout enseignement de la Bible, pour admettre qu'on doive, en plein dix-neuvième siècle, chercher une nouvelle formule soit du christianisme en général, soit de ses divers dogmes en particulier. Sa sympathie est donc plutôt pour le rédacteur que pour sa publication (11 janvier 1855).

Adolphe Monod, qui avait consenti à publier dans le premier numéro un admirable fragment de sermon, refusa d'aller plus loin, parce qu'il lui semblait que le ton des articles était « trop pâle. » Il n'aimait guère la position de « tiers-parti, d'orthodoxie mitigée, » où il craignait qu'on ne s'enlisât. « La doctrine de cette fraction de l'Eglise *en recherche de terres nouvelles*, manque de cette fermeté et de cette ferveur propre à qui a trouvé. » Enfin il jugeait le comité de rédaction un peu trop panaché. (12 janvier 1855.)

La droite stricte ne fut donc guère encourageante et sans doute nombreux furent les partisans de la théorie de Gaussen qui ne purent applaudir à la tendance théologique du nouveau recueil.

D'autre part, comme organe de vues intermédiaires, la *Revue chrétienne* ne contenta pas davantage les hommes de la gauche théologique. T. Colani, F. Pécaut, par exemple, se plaignirent de jugements qu'ils estimaient être un travestissement de leur pensée. Ils déclarent E. de Pressensé « orthodoxe et, par conséquent, intolérant ».

Ces réserves ou ces critiques n'empêchaient pas la Revue de recueillir une approbation qui allait grandissant : E. de Pressensé avait conservé dans ses cartons maints témoignages de ces hommes du dehors, auxquels son ambition constante était de faire connaître la vérité chrétienne, sous sa forme à la fois positive et libérale. On nous saura gré d'en citer ici quelques-uns.

Il avait dit dans deux articles, sur *Les souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, par Villemain :

> Ce livre réagit puissamment contre ce scepticisme blasé qui menace d'envahir notre jeunesse et qui sous les apparences d'une sagesse précoce, cache le plus honteux matérialisme et le plus lâche abandon des nobles causes [1].

Villemain lui exprima sa reconnaissance pour

[1] *Rev. chrét.*, 1855, p. 228.

l'approbation de conscience dont vous honorez les convictions qui dominent mon ouvrage. Je n'ai écrit en effet que pour rappeler et avouer hautement certains principes de droit public dont le souvenir semble aujourd'hui aussi intempestif que la pratique en est interdite.

La Revue s'était associée aux protestations soulevées, au sein du catholicisme, par la proclamation du dogme de l'immaculée conception [1]. Deux laïques s'étaient faits les porte-paroles des mécontents : Bordas-Demoulin et F. Huet. « Le premier peut être considéré comme le chef d'une école religieuse et philosophique qui renouant la tradition du cartésianisme et de l'ancien gallicanisme, en conserve la mâle vigueur, la chrétienne austérité. » On pourrait comparer leur opposition très catégorique au nouveau dogme à celle du Père Hyacinthe contre celui de l'infaillibilité papale. Quelques-uns de ces opposants furent persécutés. L'intervention d'E. de Pressensé [2] fut très sensible à F. Huet, qui lui écrivit :

Nous avons été frappés du ferme coup d'œil et de la généreuse impartialité d'un écrivain qui, quoique étranger à notre communion, a si bien saisi la position et les devoirs des catholiques éclairés et indépendants et exprimé de si nobles sympathies pour leurs efforts (4 octobre 1855).

Prévost-Paradol [3] déclare apprécier depuis longtemps l'excellent recueil. Il parle de ses efforts personnels inutiles pour la liberté religieuse

aussi peu comprise et aussi peu respectée en France que les autres genres de liberté... Vous êtes heureux, monsieur, d'être inaccessible par vos croyances au doute et au découragement. Ceux-là seuls peuvent n'avoir pas le cœur déchiré dans ce pays, qui ont mis ailleurs leur foi et leurs espérances, et qui ont, comme le Christ, un royaume hors de ce monde.

10 décembre 1854. Cet article parut en brochure : *L'immaculée conception*. Histoire du dogme romain. 1855.

Rev. chrét., 1855, p. 149 et 160. Voir la curieuse histoire du curé Laborde, mort dans l'abandon.

4 février 1855.

Ch. de Bunsen [1], illustre diplomate et savant écrivain allemand, qui tenait tête aux ultras de la trempe de Hengstenberg et que E. de Pressensé avait rencontré avec bonheur aux conférences de l'Alliance évangélique de Berlin, en 1857, lui écrivit en 1858 :

J'aurais tant de choses à vous dire sur votre excellente Revue que vous avez toujours continué de m'adresser avec tant de bonté... Je me suis convaincu que vous avez fait un pas immense en avant pour la France et tous les chrétiens de langue française. La critique de Schérer ne vous nuira pas, quoiqu'elle ne vous procure peut-être pas le pardon de M. et Mme de Gasparin. La racine du mal est dans le profond matérialisme des idées courantes sur l'inspiration.

Il n'est que juste de mentionner ici les noms des principaux collaborateurs de la jeune *Revue chrétienne* : le savant et pieux Henri Hollard, Eugène Bersier, animé du même esprit sagace, sympathique, pondéré ; Ch. Monnard, l'ancien professeur de Lausanne, retiré à Bonn ; Ch. Secrétan, alors à Neuchâtel ; Louis Vulliemin, à Lausanne ; Jean Monod, à Marseille ; Pierre Goy et F. Lichtenberger, à Strasbourg ; Félix Kuhn ; Frédéric Godet, Félix Bovet, à Neuchâtel ; Trottet, à Stockholm ; L. Rognon [2], à Montpellier ; L. Bonnet à Francfort, qui renseignait sur les affaires d'Allemagne, etc. Il y avait

[1] Chrétien-Charles de Bunsen (1791-1860) vécut à Rome (1817-1837), à Londres (1839-1854). Il s'occupa d'archéologie égyptienne et grecque, d'histoire de l'Eglise (Lettre d'Ignace). Il est l'auteur d'un *Bibelwerk*, traduction de la Bible avec commentaires. E. de Pressensé a dit dans la *Rev. chrét.*, 1857, p. 583 : « Sur plus d'un point capital nous n'admettons pas les vues de M. de Bunsen. Mais il est peu d'hommes pour lesquels nous éprouvions plus d'estime et d'admiration, quand nous pensons à cette longue carrière de dévouement à la science, de recherche désintéressée de la vérité dans tant de différents domaines et à ce vif amour de la liberté dans l'Eglise et dans l'Etat. » — Qu'on relise aussi dans la *Rev. chrét.* de 1860, p. 772 et suiv., les pages émues consacrées à sa mémoire et en particulier le récit de sa mort si admirablement chrétienne (28 novembre 1860). On y peut voir combien de Pressensé lui était attaché de cœur.

[2] Il lui écrivait : « Je suis heureux qu'il y ait une Eglise libre et encore plus qu'il y ait dans l'Eglise libre des hommes tels que vous.

encore J.-F. Astié, qui avait quitté Paris, en 1855, pour occuper la chaire de professeur de philosophie à la Faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud. E. de Pressensé partageait ses vues au sujet de Schérer et de la *Revue de Strasbourg*. Ensemble ils recherchaient des collaborateurs qui ne fussent « ni de la droite, ni de la gauche. » Mais E. de Pressensé demandait souvent à son ami d'être moins mordant et à la fois moins prolixe dans ses articles.

Beaucoup d'autres plumes distinguées contribuèrent, dans la suite, au succès de la *Revue chrétienne*. Mais E. de Pressensé en fut toujours l'âme. Il aurait pu répéter sans mentir le mot de l'apôtre : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » Et parler pour lui ce n'était pas seulement exposer la vérité.

C'est combattre avec énergie l'erreur sous toutes ses formes... La vérité n'a pas seulement un flambeau pour éclairer ; dans l'autre main elle a un glaive... Nous ne comprendrions pas que ceux qui ont d'ardentes convictions au cœur, puissent songer aux douceurs de la paix dans un temps comme le nôtre... Il faut aux attaques incessamment renouvelées des doctrines antichrétiennes des répliques immédiates, vives, passionnées, sans amertume. Nous devons suivre l'ennemi non seulement dans les livres, mais aussi dans l'enseignement, dans l'article de journal, dans le roman, dans ces courants de l'opinion publique qui circulent dans l'air. L'obligation de le combattre par les armes loyales de la discussion nous incombe d'autant plus que nous sommes partisans décidés de la liberté complète de la pensée... Cette polémique religieuse, nous désirons la faire avec une haute impartialité, respectant toujours la personne de nos adversaires, évitant tout ce qui ressemble à l'outrage [1].

E. de Pressensé s'est tenu fidèlement parole à lui-même. Sa plume brillante, spirituelle et courageuse ne s'est jamais attaquée à la réputation de personne.

Mais je suis convaincu que vous n'êtes pas plus à l'aise dogmatiquement là où vous êtes, que je ne suis satisfait ecclésiastiquement là où je suis. »

[1] *Rev. chrét.*, *A nos lecteurs*, 1856, p. 1-5.

CHAPITRE XV

En pleine carrière.

(1854-1860)

Discours sur la *Famille chrétienne*. — Prospérité de l'Eglise Taitbout. — Nouveaux collègues. — Nouvelles Eglises libres à Paris. — Deuils protestants. — Professeur dans un Cours pour jeunes filles. — L'Exposition de 1855. — L'Assemblée générale de l'Alliance évangélique. — L'Union chrétienne de jeunes gens. — En Allemagne. — A Genève. — Le publiciste se multiplie. — Les *Discours religieux*. — L'*Histoire de l'Eglise aux trois premiers siècles*. — E. de Pressensé historien.

A mesure que nous avançons dans notre récit et que nous voyons s'étendre l'activité du pasteur de Taitbout, il nous devient difficile de suivre d'année en année l'ordre chronologique des faits. Nous serons bientôt obligés de découper des périodes plus larges et de nous limiter à un sujet spécial dans chaque chapitre. C'est ainsi que dans celui-ci, sans oublier la vie de famille, nous devrons nous étendre davantage sur le travail pastoral et extrapastoral auquel E. de Pressensé se livra entre 1854 et 1860. Nous clorons ainsi la période des débuts et nous nous préparerons à entrer dans celle de l'Empire plus libéral, pendant laquelle nous verrons poindre l'homme politique chez le pasteur.

De 1856 à 1864, les E. de Pressensé habitèrent 31 rue de Boulogne, aujourd'hui rue Ballu. Ils avaient demeuré, peu de temps auparavant, rue de Parme. Aux trois enfants déjà nommés était venue se joindre une dernière fillette, Emilie, née le 9 janvier 1857.

Une série de discours sur la *Famille chrétienne*[1], qui sont de cette époque, mais qui n'ont rien perdu de leur fraîcheur et de leur constante actualité, reflètent, à n'en pas douter, le bel idéal de la vie de famille que le prédicateur se proposait à lui-même et aux siens et qu'il résumait en cette parole biblique : « Pour moi et ma maison, nous servirons l'Eternel. »

J'espère, disait-il dans la préface, que l'on reconnaîtra dans les sujets variés de ces pages l'unité d'un même principe, celui qui est à la base de la dogmatique comme de la morale, le principe de l'amour qui n'est pas seulement celui de la bienveillance naturelle du cœur, mais qui procède d'une inspiration plus haute, de la charité divine qui est à la fois sa source et son type. Nous sommes transportés par là dans le domaine du surnaturel ; le dévouement ne fleurit pas de lui-même sur notre terre ; il a besoin d'être arrosé du sang de la croix et la charité bien comprise est la folie de la morale chrétienne, comme le pardon de Dieu est la folie du dogme de l'Evangile... La famille moderne n'est pas encore la famille chrétienne, pas plus que l'homme civilisé de nos jours, avec ses notions plus pures du droit, n'est le vrai disciple de Jésus-Christ. Dans le cadre de la famille chrétienne il faut introduire l'esprit chrétien...

L'esprit chrétien dans la tendresse mutuelle des époux, dans la discipline paternelle, dans les efforts recommencés après les défaillances, dans l'exercice constant de la prière ; des aspirations généreuses vers l'amour de Dieu et des hommes, vers une vie pleinement humaine et pleinement chrétienne, voilà ce que remarquaient les visiteurs d'alors, tels un François Coillard[2] et un grand nombre de jeunes gens accueillis dans le chaud foyer de la rue de Boulogne.

L'Eglise Taitbout était alors au faîte de sa prospérité,

[1] Publiés en 1856, ils eurent une 2e édition en 1857. La 3e édition fut publiée en 1891, par Fr. de Pressensé, après la mort de son père.

[2] Ed. Favre : *François Coillard, enfance et jeunesse*, Paris, 1908, p. 148.

malgré le départ de L. Bridel, en 1855. Georges Fisch[1] avait été appelé à lui succéder. Il apportait de l'Eglise évangélique fondée à Lyon par Adolphe Monod, un zèle dévorant. Il n'avait pas le talent de parole de son prédécesseur, mais rien n'égalait son ardeur missionnaire.

Un nouveau collègue, Eugène Bersier, prenait peu à peu sa place dans le milieu de Taitbout.

Je n'oublierai jamais, écrira plus tard E. de Pressensé[2], notre première entrevue avec Eug. Bersier. Il revenait des Etats-Unis, où il était allé gagner la somme nécessaire pour couvrir les frais de ses études théologiques au prix de quel labeur et dans l'isolement. Je ne connais pas de début de carrière plus digne de respect. Il était alors dans le plein épanouissement de ses vingt ans, l'âme ouverte à la poésie, comme aux préoccupations de la pensée. Quelle belle flamme de jeunesse brillait sur sa physionomie !

Le 15 mai 1854, Eug. Bersier se fiança avec Mlle Marie Hollard, cousine d'Edmond, la fille aînée d'Henri Hollard. Le mariage fut béni, le 10 février 1855, par E. de Pressensé, qui prit pour texte ces mots significatifs : « Il sera beaucoup redemandé à celui auquel il aura été beaucoup donné. » Le 5 septembre de la même année, le même pasteur consacra son cousin dans la chapelle Taitbout, restaurée après un incendie et rendue au culte pour le jour de Pâques[3]. Pasteur adjoint de l'Eglise en 1860, Eug. Bersier en devint pasteur titulaire en 1863.

Les deux ménages vécurent soit en ville, soit à la campagne, dans une « intimité délicieuse de véritables frères et sœurs[4]. » Eugène Bersier était, depuis quelque temps, pasteur évangéliste au Faubourg Saint-Antoine[5]. Il suppléait volontiers ses collègues des Eglises libres de Paris. A la fin de 1858, il devint l'aide de son oncle

[1] *Georges Fisch*, par Auguste Fisch, Paris, 1884. Préface de E. de Pressensé. — [2] *Souvenirs de la vie d'Eugène Bersier*, citation p. 41. — [3] 8 avril 1855. — [4] *Souvenirs d'Eugène Bersier*, p. 104. — [5] 1855-1858.

Victor de Pressensé, dont les forces commençaient à fléchir. Pendant plus de deux ans, il consacra la meilleure partie de son temps à des travaux de bureau et à des voyages pour la Société des traités religieux et pour la Société évangélique. Ce furent pour lui des occasions précieuses de nouer connaissance avec les chrétiens de France et de l'étranger et d'amasser une somme considérable d'informations, dont la *Revue chrétienne* eut souvent les échos et qu'il sut admirablement utiliser dans la suite.

L'Eglise Taitbout, comme une ruche prospère, essaimait. Plusieurs de ses directeurs, Adam Vulliet, J.-J. Keller, Rosseeuw Saint-Hilaire, habitant sur la rive gauche de la Seine, entreprirent de s'occuper de la jeunesse des grandes écoles du quartier latin. On commença par établir des conférences amicales du vendredi soir, pour des jeunes gens désireux de s'instruire sur les sujets religieux. Ils venaient avec empressement dans la chapelle Taitbout entendre E. de Pressensé traiter des *Causes qui éloignent la jeunesse du christianisme*[1].

Ainsi se pratiquait déjà l'évangélisation des intellectuels, qui a pris un si grand essor de nos jours. L'œuvre de la rive gauche élut domicile rue Servandoni et fut confiée aux soins pastoraux de G. Fisch. Mais bientôt on songea à bâtir un immeuble mieux approprié au culte et à des écoles. J.-J. Keller se mit en campagne et peu après s'ouvrit la chapelle dite du Luxembourg[2], rue Madame 58. Elle fut inaugurée le 11 avril 1857, par un discours de E. de Pressensé sur ce sujet : *La chambre haute et le temple*[3]. Il accentuait le contraste entre les cadres religieux traditionnels vides de vie véritable et

[1] Lettre de A. Vulliet, 12 avril 1856, dans la *Correspondance fraternelle*.

[2] Elle a coûté 190 000 francs. L'architecte fut, comme pour la chapelle Taitbout restaurée, M. de Valcourt, l'oncle de E. de Pressensé. Voir la brochure : *L'Eglise évangélique libre de Paris-Luxembourg*. Paris, 1907. — [3] Paris, Meyrueis, 1857.

les créations nouvelles de l'Esprit. « Quand les chambres hautes prient, les cieux se rouvrent. » Les services religieux dans la nouvelle chapelle réunissaient 300 à 400 personnes, et les écoles se remplissaient au point que le clergé de Saint-Sulpice sonna l'alarme. Mgr. de Ségur crut devoir constituer une association catholique pour endiguer la propagande protestante; mais ce moyen n'eut, semble-t-il, que peu de succès.

De son côté, l'Eglise de Frédéric Monod, trop à l'étroit dans la salle du Passage des Petites-Ecuries, songeait aussi à s'étendre. L'un de ses pasteurs, Armand-Delille, ouvrit une salle à la rue Royale et y commença une œuvre de réveil très bénie, qui devint peu à peu son œuvre exclusive. Dans la période suivante, nous assisterons à la construction de la chapelle de la rue des Petits-Hôtels.

Il ne semble pas que E. de Pressensé ait pris, au début de son ministère, une part directe aux affaires générales de l'Union des Eglises libres de France. Frédéric Monod, G. Fisch, Victor de Pressensé en assumèrent principalement la direction à Paris. Quant à lui, il se bornait plutôt à la proclamation des principes de ces Eglises.

Il eut entre autres l'occasion de les affirmer éloquemment au Synode du Vigan [1], qui fut particulièrement encourageant pour la cause indépendante. Il y prononça un discours retentissant sur l'individualisme chrétien [2]. Il y montrait que l'individualisme est la loi même de la foi chrétienne, le stimulant de l'Eglise, mais qu'il faut se garder de le confondre avec l'égoïsme ou l'exaltation malsaine de la personnalité, et encore moins avec le subjectivisme rationaliste. L'individualisme n'est pas autre chose que l'affirmation des droits et des devoirs de l'individualité humaine en présence de la vérité. La loi de

[1] 1858.

[2] Ce discours fut imprimé, et l'auteur le développa encore dans trois articles de la *Rev. chrét.*, 1859, p. 65, 155, 209.

l'individualisme, c'est le don de soi-même à Dieu et aux hommes. Le véritable individualisme pousse l'homme à l'accomplissement de cette loi dans tous les domaines de son activité, et c'est précisément dans ce but qu'il réclame le développement de l'individualité. Il est ainsi le véritable ciment social, le vrai lien entre les membres de l'Eglise. Toute organisation de l'Eglise qui méconnaîtra ce principe, qui dispensera de croire, qui se mettra entre l'homme et Jésus-Christ, est dangereuse et oppressive.

C'étaient là les vues de Vinet. Quelques critiques[1] auraient préféré que leur défenseur employât le mot « spiritualisme » au lieu de « individualisme ». Dans l'*Espérance*, Pédézert prit l'auteur assez vivement à partie. Il aurait dû plutôt lui savoir gré d'opposer un contrepoids efficace au radicalisme baptiste prévalant dans certaines Eglises librés du Midi, toujours attirées vers le système des Eglises triées. Le champion convaincu, mais modéré, de l'individualisme ne serait pas contredit aujourd'hui par les chrétiens si nombreux qui, tout en conservant les cadres anciens de l'Eglise, reconnaissent qu'une organisation religieuse vit avant tout de la foi personnelle de ses membres et du plein jeu garanti à leurs initiatives. Toutes les fictions traditionnelles et théocratiques ont fait leur temps.

Avant de quitter le cercle de la vie ecclésiastique où nous avons voulu suivre E. de Pressensé, disons adieu à trois hommes qui lui avaient été bien chers : Verny[2], foudroyé, le 28 octobre 1854, dans la chaire de l'église Saint-Thomas, à Strasbourg. « Peu d'hommes se sont donnés avec autant de plénitude et de sincérité dans leur parole. » — Marc Wilks, l'un des fondateurs de presque toutes les œuvres du Réveil, fut enlevé en Angleterre en mai 1855. — Enfin et surtout Adolphe Monod,

[1] Le *Chrétien évangélique*, 1858, p. 455.
[2] Voir *Etudes contemporaines*, par E. de Pressensé.

pour lequel E. de Pressensé nourrissait une profonde vénération. Voisin de son domicile, il avait pris à cœur de se rendre souvent auprès de son lit de maladie, soit pour veiller, soit pour recueillir ses dernières exhortations, ces suprêmes paroles publiées dans les *Adieux*.

Le lendemain de sa mort, il écrivait[1] :

Nous avons vu, il y a quelques années, un manuscrit de l'un de ses premiers sermons. Entre deux morceaux saisissants, il avait laissé échapper ce cri de son cœur que Dieu seul devait entendre : « Mon Dieu, aide-moi par le sang de ta croix ! » Ce mot n'est-il pas toute une révélation? Ne sent-on pas le saint et douloureux travail de celui qui veut enfanter des âmes à la vérité? Comment s'étonner que des prédications ainsi préparées aient été si puissantes? Cela nous explique comment, sur son lit d'agonie, Adolphe Monod a pu, avec la même force et la même beauté, rendre son témoignage suprême. Jamais il ne fut plus éloquent que sous sa croix, parce que son éloquence était comme arrosée du sang de la croix de Jésus-Christ... Ce qu'il y avait d'achevé et d'exquis dans la forme de ses discours procédait de ce besoin de perfection universelle qui l'a tourmenté toute sa vie ; car personne plus que lui n'a connu, au sein de la paix de Dieu, la noble tristesse de ceux qui aspirent à la sainteté et qui ont placé leur idéal en Jésus-Christ lui-même... Aujourd'hui, il faut adorer en silence les impénétrables décrets de Dieu qui, après nous avoir enlevé Verny à 49 ans, Vinet à 50 ans, nous prend Adolphe Monod à 54 ans. Quel vide dans nos rangs et quelle invitation de les serrer et de combattre le bon combat de la vérité avec plus de courage[2]!

On a vu que E. de Pressensé, comme par instinct, cherchait partout des occasions de semer la vérité. Il entra avec empressement dans une entreprise de *Cours gradués* pour les demoiselles protestantes, fondés sous les auspices de Mme André-Walther et sous la direction de M. Castel. « Ces cours, dit Eugène Bersier[3], se divi-

[1] 6 avril 1856.

[2] *Rev. chrét.*, 1856, p. 251. Voir *Etudes contemporaines : Ad. Monod.*

[3] Lettre du 12 janvier 1857, dans la *Correspondance fraternelle.*

sent en trois séries. Dans la plus élevée, celle des élèves de seize ans et au-dessus, M. de Pressensé et moi nous professons l'histoire de l'Eglise et la littérature. Ces cours comprennent plus de soixante-dix élèves régulièrement inscrites. » Une contemporaine[1] nous a écrit :

Je me souviens de l'état aigu d'enthousiasme dans lequel mes sœurs revenaient des leçons de littérature grecque, récitant des morceaux entiers d'Eschyle, Sophocle et Euripide et suffoquant de l'admiration que M. de Pressensé leur avait communiquée.

Les jeunes filles de la société protestante se sentaient privilégiées d'avoir pour maîtres des hommes comme Laboulaye, Saint-René Taillandier, Würtz, Paul Albert. Au reste, à cette époque, les cours publics attiraient vivement l'attention de la Société protestante. Saint-Marc Girardin, Nisard, Sainte-Beuve, Rosseeuw Saint-Hilaire[2], retenaient autour de leurs chaires, à la Sorbonne, des auditoires très considérables. E. de Pressensé et Eug. Bersier ne manquaient pas de rendre compte de ces cours dans la *Revue chrétienne* comme de véritables événements. On y cherchait un peu d'air dans « l'empire étouffant. »

En 1855, la première Exposition universelle sur le continent étala ses merveilles sous les yeux d'une multitude de visiteurs, dans le Palais de l'Industrie.

Il faut reconnaître, dit E. de Pressensé, que jamais spectacle plus grandiose n'a été, dans cet ordre de choses, donné au monde. Nos regards seront longtemps éblouis par toutes ces merveilles... De quelles splendeurs s'entoure notre civilisation raffinée ! Mais quelle glorification païenne de l'homme se donna

[1] Mme Bonnet, née Vallette, sœur de Mme William Monod. — Les lignes citées se rapportent aux années 1860-1862. Ces cours durèrent jusqu'en 1870, sous une autre direction, mais avec les mêmes professeurs. E. de Pressensé y fit un cours, en 1869, sur la poésie française au dix-neuvième siècle, et en 1870 sur la prose française. On en possède le canevas. — Autres élèves survivantes, Mlle Bonnet, Mlle Am. Stapfer.

[2] Il publiait alors peu à peu son *Histoire d'Espagne*.

ainsi carrière ! L'Exposition, la vapeur, l'électricité excitèrent un lyrisme poétique écœurant. Nous sentons qu'il y a là pour notre siècle une immense tentation ; et comme un nombre considérable de nos contemporains y ont cédé d'avance, nous avons l'intime conviction qu'un profond abaissement moral correspondra à cette glorification du travail humain... Plus la révolte est hardie, plus l'esclavage sera dégradant... C'est pourquoi jamais on n'aura vu l'homme depuis le christianisme tomber si bas qu'à notre époque, s'il continue à professer ouvertement le culte de la matière. Il n'y a pas de milieu ; quand il n'est pas à genoux devant Dieu, il rampe devant la nature divinisée[1].

E. de Pressensé rappelle que derrière le théâtre magnifique de l'Exposition, il y a les coulisses amèrement tristes de la dégradation et de la misère des populations ouvrières, et que le progrès intellectuel et moral de l'humanité est bien en retard sur le progrès industriel. Que dirait-il, de nos jours, d'une certaine culture où la force et l'intérêt matériel tiennent le premier rang ?

Le second Empire, on le sait, poussait la France vers l'enrichissement matériel. Plusieurs esprits excellents s'unissaient aux chrétiens militants pour signaler, en revanche, l'affaissement moral de la société. Jules Simon, dans son livre sur la *Religion naturelle*, s'écriait :

Il n'y a plus de prétexte à l'illusion. Le spectacle que nous avons sous les yeux est trop triste... Il y a quelques années, le feu sacré brûlait quelque part... On s'enthousiasmait pour une doctrine... L'art même était une prédication... Aujourd'hui, il n'y a plus d'activité que pour la poursuite des intérêts. Partout un luxe effréné sans richesse ; les intelligences incessamment tendues vers le jeu ; toute la France occupée à spéculer sur la hausse et la baisse ; les caractères effacés, le goût abaissé, les mœurs flétries, l'hypocrisie en honneur, n'est-ce pas à verser des larmes ?

Un événement patriotique, toutefois, parut à E. de Pressensé de nature à relever le niveau moral du pays : les victoires de la guerre de Crimée.

[1] *Rev. chrét.*, 1855, p. 697, 698.

Nous ne pouvons passer sous silence, écrit-il, les résultats moraux de la campagne d'Orient sur l'armée et sur le pays. Il y a eu là un imposant spectacle de privations noblement supportées, d'abnégation et de dévouement, et c'est ce qui nous réjouit. Nous allions depuis longtemps nous affadissant, nous énervant ; on se demandait s'il y avait encore en France de la force morale et des âmes trempées... Eh bien, en présence des influences délétères, nous nous sommes réjoui de voir une partie de la nation appelée à déployer dans une guerre mémorable les vertus dont nous déplorions l'absence...

Lorsque la paix fut conclue[1], E. de Pressensé se réjouit de tout son cœur de la cessation de ce qui reste après tout « un grand malheur, » et il forma le vœu que les préoccupations qui allaient suivre, ne fussent pas seulement celles des affaires, mais celles du grand vide à combler dans l'âme humaine.

Nous avons l'assurance, ajoute-t-il avec son optimisme ordinaire, que la paix et le bien-être vont rendre plus sensible la crise intérieure qui travaille notre époque... La prospérité extérieure est semblable à un soleil brûlant qui hâte à la fois la corruption et la fécondité de la nature[2].

L'Exposition avait été l'occasion d'un autre congrès général, celui de l'*Alliance évangélique universelle*, qui avait été fondée à Londres en 1846[3], pour rapprocher, sinon les Eglises protestantes, du moins les chrétiens de toutes les Eglises. La première Conférence générale avait eu lieu en 1851, dans la même ville. La deuxième fut convoquée à Paris pour 1855. E. de Pressensé salua cet événement avec enthousiasme[4] :

L'unité de la grande Eglise chrétienne, qui compte ses membres dans toutes les Eglises particulières, s'est révélée avec force sur tous les points essentiels. On a pu se convaincre qu'il

[1] Traité de Paris, 1856. — [2] *Rev. chrét.*, 1856, p. 253.

[3] 19 août-2 septembre. Ad. Monod et G. Fisch s'y trouvaient avec 920 délégués. A ce moment, Ed. Schérer avait combattu l'Alliance évangélique « comme un leurre ou une déception. » *La Réformation au dix-neuvième siècle*, 1845-1846, p. 256 et 257.

[4] *Rev. chrét.*, 1855, p. 618.

existe en face de la catholicité exclusive une catholicité évangélique bien plus large et plus réelle, fondée non sur l'indifférence et sur le chaos doctrinal, comme quelques-uns le voudraient, mais sur les vérités centrales de l'Evangile et sur le respect réciproque des convictions individuelles. Au reste, le succès avait été grand, la participation réellement œcuménique, et malgré les détails criticables, on avait eu de larges échappées sur l'état du christianisme dans les divers pays et dans l'ensemble du monde. On a l'impression que dans tous les pays une lutte gigantesque entre le bien et le mal se prépare. Les positions se dessinent, les armées s'organisent. L'élément antichrétien renfermé dans chaque Eglise s'agite et se sépare nettement de l'Eglise véritable. Celle-ci s'épure et se recueille... Des jours sérieux s'approchent... La fin des temps se précipite pour nous.

Une chose, entre autres, avait vivement réjoui le narrateur, c'était l'attitude des savants qui, comme Tholuck et Dorner, avaient représenté l'Allemagne. Il écrit :

On reproche à la science chrétienne allemande d'avoir ébranlé l'autorité des Ecritures, en admettant les droits de la critique. Il faut distinguer entre la critique faite au point de vue de la foi et la critique faite au point de vue de l'incrédulité. La seconde n'a pas même de droit scientifique, car elle ne possède pas le critère suprême de la vérité religieuse. La première est au fond salutaire ; elle procède du respect pour les Ecritures. On ne peut l'interdire sans abjurer le protestantisme lui-même, sans accepter aveuglément l'autorité de l'Eglise.

E. de Pressensé devient tout à fait lyrique à propos du service de communion célébré dans la chapelle Taitbout, le samedi soir 1er septembre, comme clôture des Conférences :

Une assemblée nombreuse se pressait dans l'église. Des allocutions et des prières furent faites en trois langues, la dernière par Tholuck. Le pain et le vin ont été bénis en six langues et ils ont été distribués par six pasteurs appartenant aux diverses nationalités et aux diverses dénominations représentées... On eût dit que l'Eglise universelle faisait entendre sa grande voix par-dessus toutes les clameurs des sectes et des schismes, pour

dire avec l'apôtre : *Je ne veux servir que Christ, et Christ crucifié*. Un tel fait eût été impossible il y a cinquante ans... Aujourd'hui, Luther, Zwingli et Calvin se sont serré la main dans la personne de leurs descendants[1].

Un témoin oculaire[2] nous a laissé dans une lettre à un ami quelques détails plaisants sur ces séances solennelles. On avait eu d'abord la malencontreuse idée d'exiger des cartes d'entrée; mais si nombreuses furent les réclamations des arrivants, qu'on se hâta de les supprimer.

Autre trait : Le pasteur Louis Meyer, bon luthérien, comme on sait, eut à traduire par trois fois « de fameuses tirades contre les luthériens, entre autres une du Dr Krummacher, suivie d'une apologie des réformés. » Enfin cet incident :

Le Dr Krummacher a joué un mauvais tour à M. de Pressensé. C'était lui qui présidait la séance dans laquelle celui-ci devait lire son rapport. Or, le docteur fit un discours d'ouverture en allemand de deux heures, en sorte que M. de Pressensé ne put lire que très rapidement quelques morceaux de son travail devant un auditoire déjà passablement fatigué.

E. de Pressensé prit part encore à la Conférence universelle des *Unions chrétiennes de jeunes gens*, tenue à Paris la même année, en vue de la constitution définitive de cette Alliance de la jeunesse protestante. Il se rallia de bon cœur à ce que l'on a appelé la *base de Paris*, qui sert encore de statut à ce faisceau international d'un si bel avenir.

Ces rendez-vous œcuméniques conduisirent bientôt le pasteur de Taitbout hors de France. Il assista, en 1857, à la troisième session de l'Alliance évangélique à Berlin[3].

[1] *Rev. chrét.*, 1855, p. 572 et ss. Voir Pédézert : *Cinquante ans de souvenirs*, p. 236. Voir aussi le compte rendu publié par Guillaume Monod : *Conférence de chrétiens évangéliques de toutes nations, à Paris, 1855*. — [2] Charles Cuénod dans une lettre à Georges Bridel, Paris, 14 septembre 1855. — [3] Voir *Rev. chrét.*, 1857, p. 581.

Déjà auparavant, en 1854, il s'était rendu à Francfort au *Kirchentag*, sorte de diète du protestantisme allemand fidèle à un credo positif. Au retour, il se dit frappé du réveil du sentiment religieux en Allemagne, mais aussi froissé du peu d'indépendance des chrétiens à l'égard des pouvoirs politiques et peu enthousiaste de ce confessionalisme luthérien qu'il appelait l'ultramontanisme protestant. Surtout il déplora le chauvinisme germanique. Quelques orateurs n'avaient-ils pas appelé le peuple allemand « l'Israël de Dieu? » Nous aurons souvent encore l'occasion de retrouver le pasteur français en rapports étroits avec le protestantisme d'Outre-Rhin.

Au reste on a su de tout temps, à Paris, dépasser l'horizon des choses françaises et se préoccuper des frères de l'étranger. Ainsi on réclama hautement contre le régime vexatoire infligé à des chrétiens de Suède. Tout le protestantisme français se groupa aussi pour envoyer aux chrétiens d'Amérique une protestation énergique contre l'esclavage. Cette pétition, revêtue de plus de cinq mille signatures, fut reçue avec une respectueuse déférence aux Etats-Unis[1]. Mme Beecher-Stowe, la vaillante amie des noirs, l'auteur de la *Case de l'oncle Tom*, avait été, comme nous l'avons dit, accueillie chaleureusement dans les salons de Victor de Pressensé, en 1856.

Ainsi tout ce qui intéressait le règne de Dieu dans le monde, avait un écho dans le milieu si largement ouvert où se déployait le ministère de E. de Pressensé. Il n'en était que plus attaché à l'Eglise des pères. Le 25 mai 1859, l'église Taitbout se garnit d'auditeurs à l'occasion du troisième centenaire du premier Synode protestant, qui s'était tenu à Paris[2]. E. de Pressensé y fit entendre une éloquente prédication[3] sur l'esprit de

Rev. chrét., 1857, p. 701. — [2] Même grande assemblée à l'Oratoire. A Nîmes, 25 000 fidèles s'étaient réunis dans l'un des sites des Assemblées du Désert. *Rev. chrét.*, 1859, p. 321. — [3] Voir : *Discours prononcés le 25 mai 1859*, etc., par MM. Rosseeuw Saint-Hilaire et E. de Pressensé, Paris, 1859.

la Réforme française, esprit de foi, de science chrétienne, de spiritualité, de liberté, de sainteté et de martyre. Rosseeuw Saint-Hilaire et H. Lutteroth avaient aussi glorifié à leur tour les héros du seizième siècle. Ainsi les jeunes Eglises libres s'inscrivaient en faux contre les suspicions enveloppées dans le jugement de Pédézert, déjà rapporté : « Ils étaient plus chrétiens que protestants. »

Ayant donné à Paris, comme on l'a vu, des conférences en vue de gagner la jeunesse masculine à l'Evangile, E. de Pressensé fut appelé à Genève, en 1858, pour apporter le concours de sa parole à l'Union chrétienne des jeunes gens. Il parla, après MM. Bungener et de Gasparin, sur saint Augustin[1], et fut extrêmement goûté, ainsi que dans deux prédications données à l'Eglise libre. Il revint dans la même ville, l'année suivante, pour y répéter les discours qu'il avait prononcés à Paris sur les *Causes qui éloignent les hommes de notre temps du christianisme.*

C'était au Casino, pour hommes seulement. Cela a admirablement réussi. Amphithéâtre et orchestre, tout était plein ; des gens debout à la porte et dans les couloirs ; pour le moins 800, probablement un millier d'hommes de tout âge, de toute classe, de toute culture, de toute opinion religieuse. C'était vraiment beau et émouvant à voir. J'ai remarqué combien les marques d'approbation et de sympathie arrivaient à propos[2].

Mais la plume du pasteur de Taitbout n'était pas moins agile que sa parole. Il écrivait à cette époque dans le *Magasin de librairie*, recueil fondé par Charpentier, avec le concours de Saint-Marc-Girardin, Emile Saisset et Saint-René-Taillandier. Il se prodiguait sur-

[1] *Rev. chrét.*, 1858, p. 257 et 321.

[2] Lettre de C.-O. Viguet à Ch. Schrœder, 31 mars 1859. Nous possédons le cahier où se trouve le canevas des quatre séances données à Genève. Il semble que E. de Pressensé eût l'habitude de se préparer par des analyses résumées de sa pensée. Quand il publiait ses conférences, il développait davantage sa rédaction.

tout dans la *Revue chrétienne*, où toutes les questions palpitantes étaient jugées avec une belle vigueur morale. On voudrait feuilleter à loisir tant de pages si vivantes sur Vinet comme professeur[1], sur la duchesse d'Orléans, sur la guerre d'Italie. Toujours la note patriotique, parfois optimiste, souvent inquiète. Avec Montalambert, il constatait une déplorable indifférence parmi la jeunesse[2]. Il relevait ces deux faits alarmants : le bigotisme de la piété du grand monde, une puérilité superstitieuse, et le succès de toute une littérature de bas étage, qui vit de scandales, d'anecdotes grivoises, de médisances et de calomnies.

Il s'indignait du scepticisme de Renan[3], en qui maintes pages des *Débats* et de la *Revue des Deux-Mondes* annonçaient déjà un redoutable adversaire de la foi chrétienne. Il dénonçait tous les symptômes de ce panthéisme, dans lequel il voyait la racine secrète et profonde non seulement de la philosophie dominante en Allemagne, mais de tout l'épanouissement de l'incrédulité savante ou populaire en France.

Il combattait aussi sans relâche l'ultramontanisme triomphant. L'Eglise romaine, en effet, avait proclamé, le 10 décembre 1854, l'Immaculée Conception de la Vierge, et cela d'une manière irrégulière et presque subreptice, le pape ayant masqué derrière une convocation d'évêques, qui n'était point un concile, son parti pris tendant déjà alors sournoisement à l'infaillibilité. Or tandis que les ultramontains de toute obédience chantaient des Te Deum, les catholiques demeurés quelque peu gallicans et libéraux, soucieux de l'histoire, autant que du droit, se soulevaient avec douleur. Ils protestaient contre l'arbitraire d'un véritable coup d'Etat ecclésiastique inspiré par les Jésuites. De

[1] 1858, p. 76 et 744.

[2] *Rev. chrét.*, 1857, p. 14. — *La France en 1857 au point de vue moral et religieux*. Ibid., p. 575.

[3] *Rev. chrét.*, 1855, p. 120.

leur côté, les protestants ne se privaient pas de stigmatiser la politique romaine. Quelques-uns cependant, naïvement optimistes, espérèrent que l'absurdité du nouveau dogme éclaterait à tous les yeux.

A notre avis, dit E. de Pressensé [1], le 10 décembre 1854 a été un beau jour pour le christianisme évangélique, qui doit s'enrichir de tout ce que perdra le catholicisme actuel... Les institutions fausses se chargent de leur propre procès.

Eh! oui, sans doute, en bonne logique! Mais dans la réalité, l'inacceptable est souvent imposé aux foules aveuglées par le joug de l'autorité. Rome a infligé dès lors à la chrétienté et aux meilleurs de ses adeptes bien d'autres dures déconvenues. E. de Pressensé aura l'occasion de s'en apercevoir. En attendant, il soutenait généreusement les francs-tireurs gallicans, tels que les auteurs de l'*Essai sur la Réforme catholique*, Bordas-Demoulin et Huet, déjà entrevus. Il applaudissait à la parole libérale de polémistes comme Mgr Dupanloup, Ed. Laboulaye et cette âme sainte qui fut le Père Gratry.

Au premier rang des catholiques distingués que rechercha son amitié, il faut nommer l'abbé Martin de Noirlieu, curé de Saint-Louis d'Antin, dans le quartier même de la chapelle Taitbout. Nous avons déjà rencontré ce digne ecclésiastique en rapport de voisinage avec l'amiral Verhuell [2]. Il y eut entre lui et E. de Pressensé des relations plus qu'ordinaires. Le prêtre goûtait fort les publications du pasteur. Il le remercia avec chaleur pour sa belle étude parue à la fin de 1856, dans

[1] *Rev. chrét.*, 1855, p. 12.

[2] Page 26. Il avait été précepteur du duc de Bordeaux (Chambord); il est l'un des personnages des *Récits d'une sœur*. Il passait ses étés aux Granges de Port-Royal et y occupait la cellule de Racine. En 1855, il avait fait les honneurs de la maison à E. de Pressensé et à Eug. Bersier. — Les lettres de l'abbé conservées par le pasteur sont de tout point édifiantes.

la *Revue chrétienne*, sur la *divinité de Jésus-Christ* [1].

La rédaction de la *Revue chrétienne* était loin d'absorber toute la production littéraire d'E. de Pressensé. Il avait presque toujours en préparation quelque volume plus important. Et nous avons à rendre compte, encore dans ce chapitre, de plusieurs ouvrages sortis de sa plume.

Ainsi il fit paraître, à la fin de 1859, des *Discours religieux*. Voici comment il s'explique sur leur publication :

On me reprochera peut-être de lancer sitôt un nouveau volume dans le grand courant de la publicité, alors que je suis engagé dans une œuvre aussi considérable que l'*Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*. Je ferai remarquer que cette publication est le fruit du premier et du plus obligatoire de mes travaux, de cette prédication de l'Evangile dont aucune étude, aucune préoccupation ne me détournera jamais. J'ajouterai qu'il est des temps où l'on sent plus que jamais que la plume, comme la parole, est une arme qu'il faut virilement manier dans l'intérêt de ce qu'on croit la bonne cause.

La première série de ces discours était consacrée à l'*Eglise* et renfermait les idées déjà connues de l'auteur sur la base nécessaire de la société religieuse, qui est la foi individuelle. Il ne s'excusait pas de revenir sans cesse sur ce sujet :

La vérité n'est pas à nous, nous sommes à elle... Nous en sommes redevables au monde et à l'Eglise... Il faut que celle-ci dénonce hardiment tout ce qui perd les âmes... Gardons-nous avec soin de cet utilitarisme prétendu chrétien, qui en présence du devoir, se préoccupe des résultats d'une fidélité courageuse... On ne se trompe pas en faisant son devoir ; le meilleur des calculs, c'est d'obéir à Dieu, dût-on profondément troubler l'Eglise, en y soulevant des luttes ardentes [2].

[1] *Rev. chrét.*, 1856, p. 641 et 713. Ces articles furent tirés en brochure, en 1857 : *Essai sur la divinité de Jésus-Christ.*

[2] Pages 266-268.

La seconde série comprenait des discours sur saint Paul. Certes ils sont loin d'atteindre à la profondeur et à la magnificence de ceux d'Ad. Monod sur le même apôtre. Ce sont moins des méditations que des plaidoyers d'un homme engagé dans la lutte quotidienne et qui prend corps à corps ses adversaires du moment. Le style en est malheureusement, assez inégal, souvent soutenu par un vrai souffle, parfois sans assez de relief. Mais ces discours sont bouillants de vie et semés d'à-propos. Des remarques comme celle-ci gardent leur actualité à toute époque :

On a exploité plus d'une fois, au profit d'un scepticisme sentimental, l'idée si juste que le christianisme n'est avant tout ni une théologie, ni une morale, mais une personne, la personne du Rédempteur. J'avoue que l'on ôte à la religion de l'Evangile son action sur le cœur en la transformant en une dogmatique; mais on ne la rend pas plus puissante en la vaporisant. On a trop souvent donné à entendre que pourvu qu'un homme donnât sa confiance et son affection à Jésus-Christ, sans s'expliquer ni sur sa nature, ni sur son œuvre, il avait le droit de s'appeler chrétien. Une telle supposition ne supporte pas l'examen. Si vous lui enlevez soit son humanité, soit sa divinité, vous n'avez plus Jésus-Christ. Si vous mutilez son œuvre, si vous lui ôtez son caractère rédempteur, votre foi ne se rapporte plus à ce qu'il a fait pour nous. Elle est sans base et sans réalité [1].

Ces réflexions ne devaient pas être du goût des hommes de la gauche théologique. Mais si l'on est toujours le réactionnaire de quelqu'un, il y a toujours aussi des gens qui vous tiennent pour révolutionnaire. E. de Pressensé l'avait déjà éprouvé. A propos d'un rapport aux Conférences pastorales, en 1857, sur l'*importance des fortes études théologiques* [2], il fut quelque peu malmené par les hommes de la droite. On lui reprocha son libéralisme, en lui imputant des vues qui n'étaient pas

[1] *Discours religieux*, p. 337-338.

[2] Ce rapport se trouve dans la *Rev. chrét.*, 1857, p. 307.

les siennes. On n'était pas fâché d'ailleurs de jeter, au travers de sa personne, la suspicion sur les Eglises libres[1]. E. de Pressensé protesta de sa soumission à l'autorité de la Bible. Seulement il ne voulait pas qu'on la confondît avec celle d'un code et il s'élevait avec énergie contre ceux qui

en parlant de la vérité indiscutable et absolue, se prennent eux-mêmes pour la vérité et couvrent leurs propres pensées d'un manteau qui ne leur appartient pas. Ceux qui croient à la nécessité des progrès théologiques, ne pensent pas être pour cela en dehors de la grande orthodoxie chrétienne.

Sans avoir l'ambition de suivre E. de Pressensé dans toute son activité de plume, mentionnons cependant une discussion à laquelle il prit part sur les *Pensées* de Pascal[2].

J.-F. Astié venait de publier deux volumes où il les disposait selon un plan nouveau[3]. Schérer contesta, dans la *Nouvelle Revue de Strasbourg*[4], que l'apologétique de Pascal eût conservé une réelle valeur. Ernest Naville avait riposté. E. de Pressensé, on le suppose bien, ne put garder le silence. Il publia un premier article dans la *Revue chrétienne*[5], puis une réponse à la critique de Schérer. Sainte-Beuve, qui tenait Schérer pour « un esprit ferme, rigoureux, de ceux qui font le plus d'honneur à la nouvelle école théologique protestante », se permit quelques remarques fort méchantes sur E. de Pressensé. Il l'appelait

un homme aimable, affectueux, empressé, écrivain facile, intarissable, de plus de zèle que d'exactitude, de plus de pathétique que de logique, une espèce de M. de Pontmartin protestant, de vertueux chroniqueur à l'affût, qui voit dans chaque auteur qui paraît, dans chaque livre qui passe, le plus ou

[1] Voir *Correspondance fraternelle*, p. 425. Lettre d'Adam Vulliet. — [2] Sainte-Beuve a résumé ce débat dans son *Port-Royal*, 3e édit., 1867, p. 614. — [3] Paris et Lausanne, 1857. — [4] 1858, p. 103-125. — — [5] 1858, p. 556-566.

moins de christianisme qu'il contient ou qu'il affecte et qui, sur cette mesure, donne chaque mois avec émotion le tarif du siècle.

Ce persifflage renferme bien des éloges. E. de Pressensé en dira : « Le célèbre critique cherchait à me blesser, parce que j'avais défendu l'ordre moral lui-même contre son scepticisme effréné[1]. »

Mais puisque nous rapportons ces critiques, transcrivons celle de Schérer sur l'œuvre littéraire de son ancien collaborateur[2] :

M. de Pressensé est un homme très instruit ; les nombreux ouvrages qui sortent de sa plume, les nombreux livres qu'il cite dans ses ouvrages, les nombreux théologiens dont les noms viennent s'entasser au bas de ses pages, et se ranger à l'appui de ses opinions, tout annonce que le champion de notre théologie évangélique renouvelée n'est pas moins remarquable par l'étendue de son savoir que par les grâces de son style. Malheureusement, avec tout ce savoir, il manque à M. de Pressensé une qualité d'un ordre très humble, celle-là même que je revendiquais tout à l'heure pour moi, l'exactitude. Il sait l'hébreu, mais il inventera des noms hébreux qui n'ont jamais existé. Il sait le grec, mais il ne distinguera pas la seconde personne du verbe-substantif de la troisième. Il est versé dans les Pères, mais il citera le Canon d'Eusèbe de manière à faire croire qu'il ne l'a jamais lu. Il se plaît à la controverse et il est constamment à côté des questions.

Quoique ces vives attaques témoignent d'une mauvaise humeur évidente, elles renferment une certaine part de vérité. E. de Pressensé ne savait pas se préoccuper assez du détail. Epris de vérité, il faisait trop fi de la loupe du bénédictin. D'autre part, jamais l'érudition la plus minutieuse n'a remplacé l'inspiration.

Nous arrivons à l'œuvre maîtresse du théologien : son *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*. Depuis plusieurs années, il en amassait les maté-

[1] *Rev. chrét.*, 1882, p. 188.

[2] *Nouvelle Revue de théologie*, 1858, IIe vol., p. 241.

riaux ; il écrivait à Astié, le 28 octobre 1857 : « Je pioche dur et ferme et j'espère pouvoir mettre, dans deux mois, mon premier volume sous presse. »

Ce volume parut en avril 1858, suivi d'un second, en septembre de la même année. L'auteur ne manqua pas de souligner, dans la préface, les raisons qui l'avaient guidé. Il désirait opposer à des vues fragmentaires et à une ignorance trop générale sur les origines du christianisme les données de l'histoire impartialement consultée. Il y voyait la meilleure réfutation du catholicisme ultramontain. Mais, ajoutait-il, les Eglises issues de la Réforme ont d'autant plus besoin de remonter aux origines, qu'elles tiennent à s'en réclamer. Le vivant passé de l'Eglise mieux connu communiquera son inspiration féconde aux chrétiens de nos jours. Si l'auteur s'arrête aux trois premiers siècles, c'est que « la période qui précède les grands conciles » offre un intérêt tout particulier. L'Eglise n'est pas encore pliée au joug d'une unité mécanique et extérieure. Ses diverses fractions ont leur physionomie distincte... Nous sommes sur le terrain de la liberté.

L'auteur n'avait pas eu la prétention de faire une œuvre entièrement originale. S'il a dépensé largement sa peine pour remonter aux sources, il a utilisé aussi les ouvrages à sa disposition en France et en Allemagne. Néander a été visiblement son guide principal. Mais il déclarait que ce qui l'avait surtout dominé dans la composition de son livre, « c'est une foi absolue et profonde dans la divinité du christianisme. »

Pour lui la religion de Jésus-Christ est une réponse aux besoins de l'âme humaine non satisfaite par les cultes païens de l'antiquité ; elle est le couronnement de l'espérance d'Israël. Mais si le christianisme est la satisfaction donnée aux soupirs du monde ancien, il n'est pas cependant le produit de ce monde. Il est un don d'en haut. Le Christ ne rend plus seulement témoignage à la vérité. Il est en droit de dire : *Je suis la*

vérité. Per me venitur, ad me pervenitur, in me permanetur[1].

Louis Vulliemin fit l'examen des deux volumes de l'*Histoire des trois premiers siècles* dans la *Revue chrétienne*[2]. Il exprima sa haute approbation et loua particulièrement les portraits des Pères apostoliques dessinés par l'auteur. Le professeur Tissot, de Genève, critiqua l'œuvre comme insuffisamment documentée. Quelques orthodoxes[3] jugèrent exagéré de dire que le christianisme est la réalisation des aspirations de l'humanité.

La plus juste appréciation de l'*Histoire des trois premiers siècles* parut dans le *Chrétien évangélique*[4], sous la plume d'un homme très familier avec les études historiques et qui représentait bien l'élite intellectuelle et pieuse de son temps : Jules Chavannes[5]. A son avis, l'ouvrage d'E. de Pressensé comblait une lacune manifeste. Le public de langue française n'avait eu jusqu'alors aucun moyen d'étudier l'histoire de l'Eglise primitive en dehors du point de vue de l'édification. Tout en louant l'auteur d'avoir fait une œuvre d'apologétique adaptée aux besoins de son temps, il lui reproche pourtant d'avoir recherché d'une manière excessive l'idéal de l'Eglise dans ses origines, cet idéal se manifestant plutôt dans les inspirations successives de l'Esprit de Dieu.

En nous réservant d'apprécier l'œuvre d'E. de Pressensé comme historien, lorsqu'elle sera achevée, nous relèverons toutefois avec un bon juge[6]

[1] Saint Augustin : « C'est par moi que l'on vient ; à moi que l'on parvient ; en moi que l'on demeure. »

[2] 1859, p. 26. — Louis Vulliemin (1797-1879) fut professeur d'histoire ecclésiastique dans la Faculté de théologie de l'Eglise libre, à Lausanne. Voir l'ouvrage de Ch. Vulliemin : *Louis Vulliemin, d'après sa correspondance et ses écrits*. Lausanne, Georges Bridel & Cie. — [3] Les *Archives du christianisme*, 25 septembre 1858. — [4] 1859, p. 54-64. — [5] Auteur de *Jean-Philippe Dutoit* et des *Réfugiés français au Pays de Vaud*. — [6] Ph. Bridel, *Journal religieux*, 1891.

EDMOND DE PRESSENSÉ
vers 1860.

qu'il a groupé toutes les trouvailles de son savoir avec cette puissance de pittoresque qui donne l'impression de la vie et qui, si elle ne constitue pas la seule qualité requise de l'historien, est bien, à coup sûr, une des principales et des plus élevées.

Il y a évidemment deux classes d'historiens : les érudits, férus des méthodes minutieuses de l'Ecole des chartes, et les voyants, les prophètes, les hommes d'action, préoccupés avant tout d'interpréter l'histoire et dont Michelet a été le type le plus génial. E. de Pressensé demandait au passé des lumières pour le temps présent, ambitieux qu'il fut toujours de fournir à ses contemporains des raisons de croire et de vivre conformément à la vérité. Sa devise eût été : « Savoir pour persuader, être pour agir, croire pour mieux saisir la vie de Dieu. »

Au point où nous sommes parvenus, E. de Pressensé a déjà brillamment réalisé les promesses de ses jeunes années. Il est en possession de toutes ses forces. A trente-six ans, après treize ans de ministère, il a acquis une réelle maîtrise et il compte à son actif plusieurs œuvres de valeur. Il jouit déjà d'une notoriété qui lui ouvre bien des portes. Les années qui suivront, nous le montreront toujours plus riche en ardeur, plus déterminé que jamais à déployer tous ses moyens pour le triomphe de la vérité et comme auréolé des présages de succès grandissants. En nous reportant à la parole de Guizot au jeune Pressensé, nous dirons, à la veille d'une nouvelle période, qu'il va toujours davantage sortir de son coin.

TROISIÈME PARTIE

Sous l'Empire plus libéral.

1860-1870.

CHAPITRE XVI

E. de Pressensé entre dans la vie publique.

Un peu plus de liberté. — La campagne libérale. — Par la plume et par la parole. — La *Revue chrétienne* entre en jeu. — Les élections de 1869. — Inquiétudes patriotiques. — Le Concile du Vatican. — Voyage à Rome. — L'Association internationale des sciences sociales. — Vers les œuvres sociales.

La guerre d'Italie produisit un double changement dans l'Empire français. D'une part, l'opinion publique exaltée par la victoire réclama plus de liberté. D'autre part, le gouvernement se crut assez fort pour se relâcher de sa rigueur. Des concessions étaient d'ailleurs conformes à son intérêt. La constitution fut donc modifiée dans un sens plus libéral. Le décret du 24 novembre 1860 reconnaissait au Corps législatif le droit de voter et même celui de discuter l'adresse au Chef de l'Etat. L'empereur consentait aussi à la discussion publique des projets du gouvernement et à la publicité des débats. L'opposition libérale avait déjà réussi, dans les élections de 1857, à faire élire, à Paris, le fameux groupe des Cinq, dont Jules Favre, Emile Ollivier, Ernest Picard. Aux élections de 1863, elle conquit jusqu'à trente-cinq sièges, entre autres ceux de Thiers et de Jules Simon.

Voici comment E. de Pressensé dépeint la situation faite à la France [1] par le régime nouveau :

Tout changea à partir de 1860, quand l'opposition eut la France pour auditoire. Qui ne se souvient de l'enthousiasme

[1] *Variétés morales et politiques*, p. 31.

avec lequel on lisait les revendications du droit et de la liberté contre un régime détesté, qui, la veille encore, avait seul la parole? On reprit goût à vivre, parce qu'on put espérer que le couvercle de plomb sous lequel le pays avait étouffé, tout en prospérant matériellement, serait un jour non seulement soulevé, mais brisé.

Cependant E. de Pressensé ne se méprenait pas sur l'esprit qui continuait à régir l'Empire :

Un mot caractérise, à cette époque, la politique impériale au dedans et au dehors : c'est l'équivoque, la ruse mise au service d'un despotisme qui se déguise quelque peu pour durer, sans se renier lui-même sur aucun point[1]... Ce régime bâtard avait pour devise : *donner* et *reprendre*. On ne lâchait quelque peu les rênes à la presse que pour la frapper plus impitoyablement, dès qu'elle dépassait le point précis de tolérance que lui assignait le pouvoir.

Aussi l'opposition, loin de désarmer, redoubla. Les partis hostiles à l'Empire se coalisèrent. C'était un assemblage d'éléments assez disparates, reliés temporairement par une haine commune, une « haine tierce », selon le mot de Mme Swetchine[2]. Mais royalistes, républicains et démocrates avancés se donnaient la main, sans souci des divisions possibles au lendemain de leur victoire.

E. de Pressensé fut de cette coalition libérale. Il lia partie surtout avec les représentants du régime déchu de 1830, les Broglie, Guizot, Villemain, Ch. de Rémusat, le comte d'Haussonville. Il fréquentait les réunions de ce groupe de libéraux, où des représentants de la génération plus jeune, comme Prévost-Paradol, recevaient un bienveillant accueil et où Doudan déployait son inépuisable virtuosité de causeur.

Il y a eu[3], dans ce cercle incomparable, comme un regain de la conversation française de la fin du dernier siècle, à cette veille de 1789, dont Talleyrand disait qu'elle seule avait pu

[1] Ouvr. cité, p. 192 et 193. — [2] *Ibid.*, p. 201. — [3] *Ibid.*, p. 101.

faire connaître le charme de vivre, avec sa verve spirituelle, sa variété merveilleuse qui la fait tour à tour incisive et profonde, sachant transformer ses traits rapides en armes dangereuses pour l'adversaire commun et se faire à la fois charmante et cruelle.

Le comte d'Haussonville ne prêtait pas seulement ses salons aux hommes de l'opposition ; il sut aussi organiser la guerre de plume et la rendre très efficace. Il fut l'initiateur de publications volantes ou de pamphlets écrits, sur l'heure, à Londres, à Bruxelles, à Paris. E. de Pressensé a parlé plus tard de cette campagne comme de l'un de ses meilleurs souvenirs. Il y avait participé par une brochure anonyme intitulée : *La liberté religieuse et la législation actuelle* [1].

La liberté religieuse a conquis sa place dans la conscience moderne, disait-il : mais c'est précisément cette unanimité qui nous inquiète... Notre inquiétude commence quand nous entendons des hommes, partisans et apologistes du despotisme sur tout le reste, parler avec componction de la liberté religieuse et s'en déclarer les défenseurs et les protecteurs. Combien de fois dans les luttes judiciaires, où ce droit était directement en jeu, n'a-t-on pas vu des jurisconsultes parler, les larmes aux yeux et en mettant la main sur leur cœur, de la liberté de conscience et même se déclarer prêts à mourir pour elle, s'il le fallait, ce qui ne les empêchait pas, en attendant, de la tuer doucement avec toute sorte de bons procédés !... L'omnipotence est plus dangereuse sous la forme douce que sous la forme violente.

L'auteur ajoutait :

Que rien ne vienne gêner l'essor des préoccupations religieuses. Seules elles nous arrachent à ce qui est mesquin et bas. Mais c'est à la condition qu'on leur laisse leur libre essor ; c'est qu'on tolère le choc des idées religieuses... C'est qu'on ne redoute pas les bienfaisants orages qui se forment dans les hauteurs et dissipent les miasmes qui montent des bas-fonds de la vie humaine.

[1] Ouvr. cité, p. 103, et *Rev. chrét.*, 1860, p. 455.

Ces accents élevés et religieux, dans une brochure de caractère plutôt politique, sont bien conformes à ce que nous connaissons d'E. de Pressensé. Mais il faisait preuve d'un esprit de largeur tel que cette publication anonyme fut attribuée à une source catholique.

E. de Pressensé aurait voulu entraîner ses coreligionnaires dans une ardente campagne en faveur du libéralisme politique renaissant. Il les accusait de se tenir par leur apathie à l'écart de la grande mêlée des esprits.

Si le protestantisme comprenait mieux sa mission, dit-il, s'il s'élevait plus haut, s'il avait plus d'ambition et d'audace en ayant plus de foi, s'il marchait plus résolument vers les réformes intérieures dont sa fraction évangélique reconnaît la nécessité, s'il se confinait moins dans un horizon ecclésiastique du moment, quel bien ne pourrait-il pas faire à ce pays !... Mais il ne saura parler au monde que lorsqu'il aura dans le cœur la sainte passion de conquête et de liberté qui enflammait nos pères, il y a trois siècles.

Empruntons à la *Chronologie* ces lignes qui en sont les dernières : « Vers 1860, Bunsen me rapproche de Mme Hollond, où je trouve toute l'Union libérale, avec qui je fais campagne dans la *Revue nationale*. Précieuses relations avec Rémusat, Montalembert, Gratry, Lanfrey, Laboulaye, d'Haussonville père, sa femme, Doudan, le duc Victor de Broglie et son fils. » Et entrons ici dans quelques explications :

Mme Hollond demeurait rue de la Ville-l'Evêque et voisinait très hospitalièrement avec Odillon-Barrot, qui habitait au-dessus d'elle. Elle ouvrait son salon à des personnalités de tendances assez diverses, mais toutes passionnées par les questions du jour [1]. Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, E. de Pressensé entretint des relations suivies avec plusieurs de ces illustres visiteurs des salons de la riche Anglaise.

La *Revue nationale* était, sous une nouvelle forme,

[1] *Souvenirs d'Eugène Bersier*, p. 171.

l'ancien *Magasin de librairie*[1] publié par l'éditeur Charpentier. E. de Laboulaye en fut l'âme. E. de Pressensé y publia un grand nombre d'articles qui lui valurent une notoriété de plus en plus étendue : Etudes sur Vinet, sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, sur la question américaine, la question italienne, etc. Disons encore qu'en 1859, il avait fait paraître une nouvelle brochure[2] en réponse à des mandements d'évêques qui plaidaient pour la restitution au pape des territoires que le Piémont venait de lui enlever. En 1867, il écrivit un autre opuscule : *De la liberté des cultes*, à propos d'un projet de loi sur le droit de réunion. Il ne manqua pas non plus de prendre part au mouvement de presse provoqué, en 1860, par les événements de Syrie et les massacres des Maronites par les Druses.

C'était déjà beaucoup que toute cette activité de plume ; mais E. de Pressensé y joignit encore celle de la parole dans des réunions publiques organisées, de 1869 à 1870, par Saint-Marc Girardin, Jules Favre, Jules Simon, sur différents points de la capitale, et en particulier au Cirque des Champs-Elysées. Nous retrouvons l'écho de ses vives impressions d'alors dans une page[3] où il s'est peint lui-même tout entier :

Quand j'ai vu, surtout dans les quartiers populaires, ces immenses assemblées composées surtout d'ouvriers en costume de travail, où la mère venait avec son enfant prendre place auprès de son mari, j'étais remué jusqu'au fond des entrailles et saisi d'un grand amour pour ces multitudes entraînées à tout vent et vibrant trop souvent aux paroles les plus violentes dirigées contre Dieu et les bases sociales... Je me demandais : Ce peuple si intelligent, si courageux, si généreux, avons-nous fait tout ce que nous pouvions pour l'éclairer, pour lui apporter l'appui fraternel dont il a besoin ?... Il faut à tout prix abaisser les barrières de convention.

[1] *Variétés politiques*, p. 190. — [2] *Le pouvoir temporel est-il nécessaire à la religion ?* Paris, Dentu & Meyrueis, 1859. — [3] *Les réunions publiques de Paris et les élections prochaines*, 1869, p. 13.

Ailleurs, il remarquait :

La vivacité de compréhension d'un auditoire parisien est vraiment incomparable; il sait par ses applaudissements se faire le discours qui lui convient et parfois mettre dans un mot toute la passion du moment[1].

Signalons entre autres un discours d'E. de Pressensé prononcé dans le cirque des Champs-Elysées, au début de 1870, sur la libre conscience[2]. Il y avait mis toute son érudition, toute son expérience des hommes et des choses et toute l'énergie de sa foi chrétienne. Il le termina par une admirable péroraison, où revenait en refrain lyrique ce mot appliqué à la conscience : « Ne touchez pas à la reine. » Science, Etat, Eglises, ne touchez pas à la souveraine !

On pressent que cette prise de contact avec de grandes assemblées populaires était de nature à développer chez le lutteur chrétien une ambition croissante de se plonger à fond dans l'action publique. Les lignes qui précèdent, ne montrent-elles pas qu'il nourrissait le sentiment d'un grand devoir à remplir et aussi qu'il prenait conscience de ses talents d'orateur populaire? Il se préparait d'ailleurs à intervenir dans les affaires politiques par ses études poursuivies, dans la *Revue chrétienne*, sur les hommes du jour. Ce recueil ne laissait disparaître ou apparaître aucune personnalité marquante, sans lui consacrer des pages souvent admirables. Quelle belle figure que celle du président Lincoln, aux prises avec l'esclavagisme ! Quel enthousiasme pour les solennités oratoires de la Sorbonne et de l'Institut, où se déployait la parole libérale de Montalembert ! Quelle indignation provoquée par les persécutions religieuses en Espagne et l'étranglement de la Pologne ! Il n'y avait pas en France de tribune plus indépendante pour l'expression de la pensée, ni plus retentissante des émotions de la vie quotidienne, que la Revue d'E. de Pressensé.

[1] *Variétés*, p. 43. — [2] *Rev. chrét.*, 1870, p. 161.

Ce fut bien mieux encore, lorsqu'à partir de 1863 et par une faveur ministérielle spéciale, la Revue obtint l'autorisation de traiter des matières d'économie politique et sociale [1]. Dès lors E. de Pressensé ne se fit pas prier, on peut le croire, pour élargir le cadre de ses sujets. Il ne se borna même pas à plaider pour l'application des principes de l'Evangile à la vie sociale. Il se hasarda, pour autant que la chose lui devint possible, sur le terrain brûlant de la politique proprement dite. Au reste, à mesure que l'Empire autocratique s'acheminait, cahin-caha, vers un régime quelque peu constitutionnel, la presse indépendante s'enhardissait à vue d'œil.

Les *revues du mois* signées d'E. de Pressensé prirent donc de plus en plus les allures de véritables bulletins où se reflétait la vie contemporaine. On referait, en les dépouillant, l'histoire de cette grave période qui s'étend entre les victoires d'Italie et les désastres de 1870. Tel ne peut être ici notre dessein. Mais comment ne pas noter au moins quelques-uns des faits principaux qui ont ému le chroniqueur ? Il suit anxieusement les phases du progrès ou du resserrement de la liberté à l'intérieur du pays. Il applaudit aux harangues libératrices de Thiers, J. Favre et Picard [2]. Il célèbre les splendeurs de la seconde Exposition universelle de Paris, en 1867, et signale la situation éclatante où la France semblait parvenue aux regards de l'Europe et des têtes couronnées. Mais il ne s'abuse pas sur l'incertitude du lendemain, tant que dure le gouvernement personnel. Ce régime reste

le grand péril, la guerre pouvant sortir en vingt-quatre heures d'un Conseil de cabinet [3]... En France, une amère expérience nous donne le droit de dire qu'une expédition funeste peut être

[1] Dans un article des *Débats* (10 décembre 1862), Prévost-Paradol le félicitait de cette plus grande place faite à l'opinion du protestantisme croyant et libéral et à un recueil jouissant de l'estime du public éclairé. — [2] *Rev. chrét.*, 1866, p. 121, 128, 254. — [3] *Rev. chrét.*, 1867, p. 570.

engagée irrévocablement malgré l'opinion, si bien que le sang et l'or du pays coulent à flots, avant qu'il ait eu un mot à dire.

Il s'agissait de la déplorable expédition du Mexique, que les meilleurs des Français ne cessaient de condamner. Bientôt la Revue dénonça sans ambages l'hypocrisie du Gouvernement qui mettait tant de sous-entendus dans ses décrets et multipliait les gages d'amitié au parti clérical. Elle exprima sa très vive indignation contre l'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, qui, se relâchant de son attitude d'abord libérale, donnait tête baissée dans la réaction.

Toutefois le polémiste ne dirigeait pas seulement ses coups contre la droite ultramontaine. L'opposition de gauche, à son tour, lui causait de très vives appréhensions. Des éléments révolutionnaires s'agitaient en divers lieux et l'on sentait l'ordre moral et social lui-même très menacé. Par exemple, dans certaines réunions publiques, comme celles du Pré-aux-Clercs, on discuta longuement la question du divorce. E. de Pressensé n'hésita pas à se mêler au débat. Au milieu des interruptions répétées et violentes d'une foule où toutes les opinions se heurtaient, il défendit la notion chrétienne du mariage, également opposée à la théorie catholique du sacrement indissoluble et à la thèse de l'union libre. L'orateur protestant sut se faire applaudir et contribua certainement à empêcher que l'assemblée ne se prononçât en faveur des vues subversives [1].

Cependant, par la force des choses, l'Empire devait se plier toujours plus aux réclamations libérales. Ce fut une vive joie pour E. de Pressensé que de pouvoir s'associer publiquement au mouvement populaire, qui remporta de si beaux succès lors des élections de 1869 au Corps législatif. L'administration impériale avait consenti à la liberté de réunions pendant quinze

[1] *Rev. chrét.*, 1868, p. 736.

jours. Les partis s'en donnèrent à cœur joie. La bouillante Union libérale se jeta dans la mêlée et réussit à faire passer un grand nombre de ses partisans. E. de Pressensé soutint alors la candidature de Thiers. C'était dans les réunions du gymnase Triat, qui présentaient l'aspect le plus pittoresque, bon nombre d'auditeurs ayant trouvé moyen de se hisser sur les trapèzes et les cordages.

L'immense auditoire, écrit-il, se soulevait comme de grandes houles pour acclamer ou rugir selon le vent qui soufflait. C'est dans de telles assemblées que l'on peut reconnaître combien la population parisienne est ardente, mobile et spirituelle[1].

On devine les tressaillements du bouillant patriote joutant de la parole avec ce public frémissant.

Le résultat des élections le combla de satisfaction.

Nous sommes, s'écria-t-il, en pleine réaction libérale. Le second empire fait peau neuve. Le devoir de tous les bons citoyens est de l'encourager[2].

Sous ces impressions optimistes, on accueillit avec faveur le ministère Olivier, chargé d'organiser un nouveau régime constitutionnel. Hélas ! le plébiscite du 8 mai 1870, manœuvre réactionnaire et insidieuse, vint couper court à ces belles illusions[3]. L'empereur, par cette consultation sommaire du pays, revenait indirectement aux errements du pouvoir personnel. E. de Pressensé ne put s'y tromper. C'était un recul ; le pays retombait dans l'état mineur dont il avait cru sortir. On fut plus que jamais exposé à tous les périls par les caprices d'un seul.

Depuis longtemps une vive anxiété au sujet des affaires extérieures obsédait l'âme des patriotes clairvoyants. La guerre du Mexique les avait révoltés. La seconde expédition de Rome, cette maladresse qui devait déta-

[1] *Rev. chrét.*, 1869, p. 381 et 382. — [2] *Rev. chrét.*, 1869, p. 571, 572. — [3] *Rev. chrét.*, 1870, p. 348, 349. « Nous avons dû voir nos espérances s'envoler les unes après les autres. »

cher l'Italie de sa sœur libératrice, les avait exaspérés. Et maintenant, comment comprendre l'inaction de la France dans l'affaire des duchés écrasés par la Prusse et l'Autriche? Comment s'expliquer les incohérences de la politique française en face de la situation créée par les victoires de Sadowa?

La politique étrangère de notre gouvernement, écrit le directeur de la *Revue chrétienne*[1], est pour nous un impénétrable mystère. Notre esprit se refuse à comprendre l'avantage que nous trouverons à posséder à nos frontières un empire puissant et hostile...

C'est en vain que Thiers, à la tribune, perçait à jour et dénonçait les visées perfides de Bismarck. Les dirigeants de la France s'aveuglaient.

Qu'est-ce qui secouera donc notre langueur? L'empire d'Allemagne se constitue à nos portes; or c'est un empire fondé dans sa forme actuelle sur la force et non sur le droit, qui veut grandir et nous surveille d'un œil jaloux... Il ne s'agit pas, certes, pour nous, de chercher des revanches insensées... Réveillons nos énergies morales[2].

On sait, hélas! ce qui allait arriver et combien les appréhensions[3] tant de fois exprimées devaient être dépassées encore par l'effondrement de 1870.

Un autre événement s'approchait, qui devait allumer d'ardentes polémiques et occuper longuement l'attention de E. de Pressensé.

Le Concile du Vatican était prévu depuis 1867. Tout d'abord, le pasteur se fit illusion sur le caractère de cette convocation.

D'après des renseignements dont la source n'est pas suspecte, écrit-il[4], il est certain que le futur concile est une concession à

[1] *Rev. chrét.*, 3 août 1866. — [2] *Rev. chrét.*, 1867, p. 191. — [3] *Rev. chrét.*, 1868, p. 507 : « Tout le monde a le sentiment instinctif que la situation actuelle ne pourra pas se résoudre sans une grande guerre. Là est la vraie cause du malaise dont nous souffrons. » — [4] *Rev. chrét.*, 1867, p. 573.

la tendance modérée au sein du catholicisme... Quelle que soit la direction qu'il prenne, sa convocation est en elle-même une restriction à l'omnipotence papale.

Mais à la veille de la réunion du Concile, en 1869, faisant la revue des tendances dans le sein de l'Eglise romaine, rappelant le Congrès de Malines en 1863, où Montalembert avait prononcé en vain des paroles si chrétiennement libérales, se souvenant de la publication de la fameuse Encyclique de 1864, et enfin alarmé par les basses intrigues du jésuitisme qui allaient faire descendre le père Hyacinthe de sa chaire de Notre-Dame[1], E. de Pressensé se montra plein de soucis, il avait perdu ses illusions.

Le concile, dit-il[2], est un coup monté par les ultras de l'ultramontanisme. C'est un complot du *Gesu* romain et les imprudents qui y poussent, comptent avant tout s'en servir contre le catholicisme libéral. Ce n'est pas de l'impiété moderne qu'ils se soucient; non, ce qui les préoccupe, c'est la tendance libérale qu'ils espèrent écraser.

La partie à jouer à Rome sera donc terrible. Si le catholicisme libéral sait se ressaisir, il provoquera une réforme.

Il apportera son tribut à cette grande rénovation religieuse, qui se poursuit dans le monde entier et à laquelle aucune de nos Eglises spéciales ne suffit. Que si, au contraire, il se laisse décidément étouffer ou extirper, il ne resterait bientôt plus de la grande Eglise romaine qu'un cadavre semblable au judaïsme de la décadence, et ses jours seraient comptés[3].

E. de Pressensé se rendit à Rome et à Naples, du commencement de novembre à la mi-décembre 1869. Pendant qu'il se livrait à des études d'archéologie[4], il entendit les cloches de la Ville éternelle annoncer à toute

[1] Voir le chapitre XXV de cet ouvrage. — [2] *Rev. chrét.*, 1869, p. 605. — [3] *Ibid.*, p. 609, et 1870, p. 387-427. — [4] On trouvera le récit très animé de sa visite à Rome, particulièrement aux Catacombes, et à Naples, Pompéï, etc., dans la *Rev. chrét.*, 1869, p. 513 et 1871, p. 63.

volée l'ouverture du Concile, le 8 décembre, le jour anniversaire de la proclamation du dogme de l'immaculée conception.

Il me semble, écrit-il, entendre le clairon de la grande bataille où la liberté chrétienne doit vaincre toutes les puissances d'oppression [1].

Il avait vu, quelques jours auparavant, les Monsignori arriver à la file.

Chose étrange, remarque-t-il plaisamment, de penser qu'isolément et chez eux ce sont des points obscurs et que, réunis, ils seront autant de rayons se fondant dans les splendeurs de l'Esprit Saint.

Il est probable que ce voyage à Rome contribua pour sa part à dessiller les yeux de E. de Pressensé. Il avait pu voir de près le catholicisme italien et cette cohue de prélats à la dévotion du saint-siège, qui allaient constituer la majorité docile et compacte de l'assemblée du Vatican. Les évêques allemands et français hostiles à l'infaillibilité papale étaient écrasés d'avance, malgré leurs louables et courageuses intentions. Des lettres datées de Rome [2], paraissant régulièrement, en 1870, dans la *Revue chrétienne*, ne laissèrent bientôt aucun doute aux lecteurs sur l'issue des débats. Pie IX, qui avait si savamment préparé les voies et qui ne cessa de faire peser sur le Concile une main de fer, n'eut bientôt plus qu'à accueillir la proclamation officielle de sa propre infaillibilité. Le pontife romain, en vrai monarque absolu, posa lui-même sur sa tête la suprême couronne.

L'attentat est consommé, écrira E. de Pressensé, l'idole du Vatican est mise sur l'autel ; l'histoire, la tradition, la liberté conciliaire et surtout l'Evangile sont audacieusement foulés aux pieds [3].

[1] Lettres à Mme Bonzon-de Gardonne, 7 novembre et 7 décembre 1869. Il eut alors une entrevue avec Mgr. Mermillod et noua des relations avec un catholique italien libéral, le duc de Sermoneta, admirateur du Père Hyacinthe. — [2] Seraient-elles de Th. Roller, pasteur à Rome? Voir *Rev. chrét.*, 1872, p. 122. — [3] *Rev. chrét.*, 1870, p. 512.

Ce fut pour tous les croyants évangéliques et pour tous les esprits libéraux une amère douleur de voir peu à peu les opposants réduits au silence par la brutalité du nombre. Ce fut pour des Français une pire souffrance encore, que le ralliement au nouveau dogme de ceux-là mêmes qui l'avaient précédemment combattu [1]. L'Eglise gallicane n'était plus qu'un souvenir. E. de Pressensé avait communiqué, à mesure, ses vives impressions non seulement à ses lecteurs [2], mais par des conférences aux auditeurs de la chapelle Taitbout [3]. Il publia plus tard, en 1872, le *Concile du Vatican, son histoire et ses conséquences politiques et religieuses*, sur lequel nous nous arrêterons dans la période suivante.

Mais revenons un peu en arrière pour mentionner la participation de E. de Pressensé à plusieurs congrès réunis à l'étranger.

Ce que les esprits libéraux ne pouvaient encore faire en France, ils le tentaient au delà des frontières. Il s'était fondé en Belgique une *Association internationale des sciences sociales*, qui tint un premier congrès à Bruxelles, en 1862, puis un second à Gand, l'année suivante, ensuite à Amsterdam en 1864 et à Berne en 1865. E. de Pressensé se rendit à la plupart de ces assemblées et y prit régulièrement la parole, plaidant avec allégresse, sur ce terrain laïque, en faveur des grandes idées qui lui étaient si chères : la liberté de conscience et la sépara-

[1] Mgrs Dupanloup, Maret, le Père Gratry.

[2] *Rev. chrét.*, 1870, p. 385. *La discussion de l'infaillibilité du pape au Concile et en dehors du Concile.*

[3] Il donna une série de cinq conférences, le jeudi soir, en janvier et février 1870. Nous possédons les notes de ces séances, notes, hélas! presque illisibles. Nous y relevons ce mot de Thiers : « Que penseriez-vous d'un parlement de ce genre? » et cette note sur la libre conscience :

« Frappe, mais écoute, disait Thémistocle.
Tu frappes, donc je ne t'écoute pas, dit la pensée. »

Deux de ces conférences ont été rédigées et publiées sous ce titre : *La Rome actuelle et la libre conscience.*

tion de l'Eglise et de l'Etat. Ces vastes réunions internationales étaient, en effet, une libre arène ouverte à toutes les doctrines, et les théories les plus opposées s'y heurtaient au grand air. La foi chrétienne affrontait la libre-pensée. On y comptait plusieurs sections : législations comparées, beaux-arts, économie politique, éducation, hygiène, bienfaisance. Jules Simon y remporta quelques-uns de ses meilleurs succès oratoires. E. de Pressensé, à Berne, fut l'adversaire intrépide des coryphées de la morale indépendante.

L'orage a éclaté dans toute sa violence, écrit-il, pendant le discours que j'ai eu l'honneur de prononcer à la tribune du Congrès[1].

Mais l'orateur tint tête à l'orage et acheva un discours plein de feu et d'à propos, où il montrait l'indestructible fondement de la religion dans la conscience humaine et l'indissoluble lien de la foi avec la morale.

S'il est une époque où la religion disparaisse, la liberté s'évanouit avec elle. Il y a une secrète solidarité entre le despotisme et le matérialisme, a dit Benjamin Constant... Vous voulez supprimer les freins brutaux et matériels ; serrez alors les freins moraux. Si l'homme ne croit pas, il faut qu'il serve.

E. de Pressensé apprécia ensuite le Congrès de Berne en ces termes :

De telles réunions nous permettent de plonger en quelque sorte le thermomètre dans les eaux qui bouillonnent... Nous rapportons de Berne un sentiment plus vif de la gravité de la crise actuelle. Nous savons mieux ce qu'il faut combattre ; nous comprenons mieux ce que nous préparerait le triomphe de la démocratie athée et autoritaire... Nous avons constaté que tous les défenseurs du christianisme se sont placés au point de vue le plus largement libéral ; tous ceux qui ont touché aux relations de l'Eglise et de l'Etat, ont conclu dans le sens de la séparation complète... En résumé, le drapeau du libéralisme chrétien a été porté au feu à Berne ; il y a été tout ensemble criblé et salué : ce qui est un double succès[2].

[1] *Rev. chrét.*, 1865, p. 630. — [2] *Ibid.*, p. 639.

Ces paroles ne respirent-elles pas la joie de la bataille dans le cœur du porte-drapeau?

Mais l'activité publique exige aussi la coopération directe aux élans de la charité. Parmi les événements mémorables de la décade qui nous occupe, nous avons déjà mentionné ceux qui s'étaient déroulés dans les Etats-Unis d'Amérique. La France libérale palpitait aux nouvelles de la longue guerre civile dont l'enjeu était l'émancipation des esclaves. Comme on s'émut de la mort de ce héros qui s'appelait Abraham Lincoln[1]! Un Comité se forma à Paris, sous le nom de Comité français d'émancipation, pour aider les sociétés américaines occupées à relever et à instruire les milliers de noirs affranchis. Les plus hautes personnalités catholiques et protestantes étaient entrées dans le mouvement sur l'appel de E. de Laboulaye. E. de Pressensé[2] ne fut pas l'un des moins empressés. Il plaida avec chaleur en faveur de l'œuvre de secours fraternel dans un de ses sermons de la chapelle Taitbout. Il y cita la parole du général Shermann en réponse à cette question : « Combien avez-vous de noirs fugitifs derrière vous? » — « J'en ai trois lieues, » répondit-il. En effet, trois lieues de terrain étaient couvertes par ces malheureux qui suivaient l'armée dans un dénuement absolu.

Deux ans auparavant, E. de Pressensé était entré dans un Comité national de secours aux ouvriers cotonniers d'Angleterre[3], que la guerre de sécession avait privés de leur travail. On se rappelle que sa femme avait élevé la voix en leur faveur dans l'émouvant *Appel à tous* qui figure dans ses *Poésies*[4] :

> Ils sont là, près de nous, muets, peuple sans nombre...
>
> . . . . . .
>
> Sachons-le, ce qu'il faut à ce peuple qui souffre,

[1] 1809-1865. — [2] *Rev. chrét.*, 1865, p. 385. Mme de Pressensé fut vice-présidente d'un comité de dames ayant le même objet et dont Mme Coignet était secrétaire. — [3] *Archives du christianisme*, 1863, p. 140. — [4] Page 72. Janvier 1863.

Ce n'est pas un peu d'or qu'on jette dans le gouffre,
Et ce n'est pas non plus notre froide pitié...
Non, c'est que de son mal nous prenions la moitié.

On reconnaît bien là celle dont l'inspiration se résumait en ces termes brûlants : « J'aime et je veux souffrir. »

Les deux époux ne faisaient qu'un dans cette campagne libératrice. Demandons-leur maintenant la permission de jeter un coup d'œil dans l'intérieur de leur maison.

CHAPITRE XVII

Vie de famille. Amitiés et relations.

Mort de Mme Victor de Pressensé. — La maison des Edmond de Pressensé. — Leur influence éducatrice. — La crise religieuse d'Elise de Pressensé. — Ses premiers ouvrages. — Les soirées du mercredi d'après un témoin survivant. — Amitiés et relations avec des personnalités éminentes dans la politique et les lettres.

Pendant la période que nous retraçons, le vénérable Victor de Pressensé continua son labeur méthodique au service des œuvres religieuses[1]. Sa femme était plus que jamais le centre de la tendre affection de tous les siens. Hélas ! l'obscurcissement de sa vue s'accélérait. Son mari parle dans ses lettres d'opérations subies avec plus ou moins de succès et bientôt des menaces de cécité complète[2].

Nous possédons, dit-il, nos cœurs par la patience ; nous prions le Seigneur de nous préparer à recevoir en chrétiens la manifestation de sa volonté.

Ces alarmes se réalisèrent. Mais jusqu'à la fin de sa vie, la mère aveugle fut un modèle de foi sereine et de résignation. Elle mourut, le 29 mai 1865, dans sa soixante-huitième année. « Ce fut, dit Mme Bersier[3], un

[1] Il acheva, en 1870, sa tâche de trésorier du Comité de publication des œuvres de Vinet, dont H. Lutteroth était le président. Ses comptes, d'une belle et ferme écriture, sont à la Bibliothèque de la Faculté libre de théologie à Lausanne. — Il habitait alors rue de Clichy, au N° 47, puis au 58.

[2] A Sam. Chappuis : 10 décembre 1859 et 27 mai 1861.

[3] Ouvr. cité, p. 194.

grand deuil pour une famille très nombreuse où tous regardaient à elle. Ce fut aussi une perte irréparable pour l'Eglise Taitbout et dans l'Eglise de Paris, en général, où elle déployait la plus grande charité. » Eug. Bersier écrivait aussi : « Il y a dans son souvenir quelque chose de doux et de céleste qui fortifie la foi [1]. »

Dès lors Victor de Pressensé se renferma de plus en plus dans ses travaux de bureau [2]. Il était comme désemparé et détaché de lui-même. Lui qui avait exercé si longtemps la plus large hospitalité, soit à l'égard des plus humbles ouvriers de l'évangélisation de la France, soit à l'égard des étrangers de marque que le protestantisme attirait à Paris [3], il cessa désormais toute réception, vivant dans une demi-retraite au milieu des siens.

Jusqu'à la fin, en souvenir de sa femme, V. de Pressensé voulut préparer lui-même, au 31 décembre, la fête des étrennes pour tous les enfants de sa grande famille. Il s'enfermait toute la journée pour dresser et orner la grande table de toutes les surprises. Il savait, en écrivant le nom de chacun, de sa belle et ferme écriture, ajouter un mot, une allusion souvent charmante, délicate ou humoristique.

Sa fille, Mme Mathilde Lemaître [4], qui était devenue veuve en 1861, tenait son ménage.

[1] Rosseeuw Saint-Hilaire écrivait à E. de Pressensé, le 2 juin 1865 : « ...J'éprouvais pour votre digne mère un mélange de vénération et de tendresse que j'ai éprouvé pour bien peu de personnes ici-bas. Je ne me rappelle pas d'avoir connu quelqu'un de plus constamment aimable, même au milieu des épreuves de santé les plus douloureuses. Le christianisme seul peut former de telles âmes. »

[2] Il s'était déchargé, en 1863, après trente ans d'activité, entre les mains de G. Fisch, de ses fonctions de directeur et trésorier de la Société évangélique de France.

[3] Elisabeth Fry, lord Shaftesbury, sir Arthur Kinnaird, Baptiste Noël, lady Gainsborough, plus tard Matamoros, Mme Beecher-Stowe, etc. Voir le *Messager des messagers*, 1er juin 1868, art. de Mme Bersier.

[4] Plus tard remariée avec le Dr Aug. Suchard, médecin des Bains de Lavey. Tous deux sont enterrés dans le cimetière de Clarens.

Mme ÉLISE DE PRESSENSÉ

Les E. de Pressensé occupaient l'appartement au-dessus du sien, riches des quatre enfants que nous avons nommés. D'assez nombreux témoignages vont nous aider à pénétrer discrètement dans ce vivant et chaud intérieur de famille. Suivons y d'abord le vénérable pasteur de Nîmes, M. Charles Babut[1], qui y était alors pensionnaire, en 1860, avec ses deux élèves, Gabriel Monod et Tommy Fallot[2].

Il aime à se souvenir de ce foyer de famille où il a passé d'heureux jours, de la personnalité si attachante de son chef, de son esprit si ouvert, de son cœur toujours prompt à s'enthousiasmer pour toutes les nobles causes, de sa conversation intéressante et brillante, de sa constante bonne humeur.

Gabriel Monod[3] a écrit, sur le même ton, des souvenirs très précieux à retenir :

Quelle profonde et bienfaisante influence exerçaient sur tous ceux qui les approchaient M. et Mme de Pressensé!... J'ai passé sous leur toit, à seize ans et demi, deux années incomparables, dans une disposition constante d'enthousiasme et de ferveur; enthousiasme pour les idées, pour la poésie, l'art, la philosophie, la politique; ferveur au travail, ferveur religieuse, ferveur de charité. Cette ferveur même eut pour résultat tout naturel de produire chez moi une crise de la foi[4].

Orthodoxe par l'éducation, je me trouvais transporté dans un milieu où toutes les idées que j'avais considérées comme incontestées, sinon par les incrédules, étaient discutées, mises en question, non pas au nom du rationalisme, mais au nom d'un protestantisme plus libre et moins intellectualiste, qui

[1] Né en 1835, il a célébré son jubilé pastoral en 1912. Il est l'auteur de trois volumes de *Sermons* et d'une *Etude biblique sur la Rédemption*, 1914.

[2] Voir Marc Bœgner, *La vie et la pensée de T. Fallot*, 1844-1904. 1er vol., Paris, 1914.

[3] Né à Ingouville (Seine inférieure), le 7 mars 1844, mort le 10 avril 1912, à Versailles. Il a écrit : *Jules Michelet*, 1875. *Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne*, etc.

[4] *Rev. chrét.*, 1908, p. 16-22. Nous avons quelque peu abrégé et condensé la citation.

s'inspirait à la fois de Schleiermacher, de Baur et de Vinet. M. de Pressensé, dont la Revue de théologie se tenait à égale distance entre Colani et Schérer et MM. Gaussen et Grandpierre, tout en restant attaché aux dogmes essentiels et à la conception surnaturelle du christianisme, acceptait sans crainte le libre examen de toutes les doctrines et nous entraînait tous par l'ardeur de sa parole et de sa conviction. Je me trouvai bientôt tout à la fois animé d'une ferveur religieuse que je ne m'étais jamais connue et du besoin impérieux d'examiner à nouveau toutes mes croyances, de me faire une foi et un *credo* personnels.

Gabriel Monod déclarait en outre à son père, dans une lettre du 16 janvier 1861 [1] :

Quand je suis parti du Havre, j'avais de la foi, mais une foi d'enfant, inconsciente. Aussi à peine arrivé, à peine ai-je commencé mon instruction religieuse, à peine avais-je quelquefois causé avec Charles Babut et Mme de Pressensé, que j'ai senti une brèche se faire à ma foi ; elle s'est agrandie ; l'abîme a ouvert un autre abîme, et j'ai prié un jour en disant : « Mon Dieu, si tu existes, rends-moi la foi en toi. »

Puis sous l'influence de M. et Mme de Pressensé, de Charles aussi en grande partie, j'ai retrouvé la portée positive du christianisme. Un sermon de M. de Pressensé sur Jacob, et un article de Schérer sur la Bible m'ont fait le plus grand bien ; le premier en commençant à me révéler mon péché, l'autre en commençant à me faire aimer la Bible... Mme de Pressensé a eu une grande part dans le retour de ma sérénité. Puis après une conversation avec M. de Pressensé, j'ai retrouvé tout mon bonheur et plus que celui que j'avais avant... J'ai moins de croyances qu'autrefois, mais j'ai plus de foi. Avoir perdu la trinité, l'inspiration littérale, pour trouver Jésus-Christ, n'est-ce pas un bel échange?

Gabriel Monod a cédé, peu après, à d'autres influences [2], parmi lesquelles il cite l'enseignement philosophique à l'Ecole normale en 1862. Mais l'impression que lui fit E. de Pressensé, « cette âme la plus chrétienne à

[1] *Rev. chrét.*, 1908, p. 19. — [2] Voir sur ce sujet délicat ses propres déclarations, *Rev. chrét.*, 1903, p. 20-37.

la fois et la plus séculière qui fût jamais », lui resta toute sa vie [1].

Je l'ai vu tous les jours, puis toutes les semaines... au premier épanouissement de son talent et de sa renommée, où il s'avançait dans la vie, heureux, confiant dans la puissance de sa parole et de sa plume pour le triomphe des idées qui lui étaient chères, avide de jouir de toute chose intelligente et belle, de connaître et d'être connu, d'agir et de faire du bien...

Comment au milieu de tous ses travaux, de cette existence en apparence dispersée en tant de sens divers, il trouvait moyen d'être encore l'homme de la famille et du foyer, je ne saurais le dire, et cependant il me semble qu'il était toujours au milieu de nous, suivant notre vie à tous, nous faisant participer à tout ce qu'il voyait, pensait, sentait, nous faisant vivre dans la vibration de son esprit, dans le rayonnement de son cœur... Son admirable mère lui disait sur son lit de mort : « Tu as toujours été un bon fils, me disant tout ; j'ai vécu avec toi ; combien plus maintenant serai-je unie à toi ! » Il avait la faculté de se donner à tous et d'être tout entier à chacun. Sa porte était toujours ouverte, comme son esprit et son cœur ; on le trouvait toujours prêt à vous écouter, à vous parler, à vous conseiller, comme s'il n'avait rien eu d'autre à faire. Aux repas ou le soir, sa conversation aussi brillante, aussi animée pour les siens qu'elle l'était dans les cercles étrangers les plus choisis, tour à tour spirituelle ou pathétique, grave ou enjouée, fréquemment mêlée de lectures à haute voix, nous ouvrait tous les horizons de la vie et de la pensée... Tout ce qui était digne d'être aimé et admiré, il nous le faisait admirer et aimer avec lui. Tous les quinze jours, il réunissait chez lui quelques jeunes gens pour discuter avec eux des questions de littérature, de philosophie ou de morale [2].

C'était en somme un merveilleux éducateur que cet homme pourtant si peu pédagogue, si peu capable de diriger le détail de la vie, d'épier les défauts des autres ou de les réprimander. C'était l'éducation par l'enthousiasme et l'exemple. Les pensées vulgaires, impures, égoïstes ne pouvaient pas naître auprès de

[1] *Rev. chrét.*, 1891, p. 383.

[2] On y voyait MM. F. Buisson, Ch. Gide, A. Leroy-Beaulieu, P. Stapfer, Henri, William et Charles Monod, etc.

lui, ou si elles naissaient, elles étaient balayées par le souffle purifiant de cette âme où la candeur de l'enfant se rencontrait avec l'énergie du héros, où les talents les plus éclatants et les plus divers étaient rehaussés par une simplicité charmante, où la haine du mal s'associait à une exquise indulgence pour les hommes, où un amour naïf de la gloire était ennobli par un désintéressement absolu, où tant d'esprit était uni à tant de bonté et à une sincérité si ingénue... Vivre auprès de lui était une joie et un bienfait [1].

Gabriel Monod a écrit ailleurs [2] :

Il ne serait pas juste, en parlant de la vertu éducatrice de son influence, de ne pas ajouter que cette influence ne peut pas être séparée de celle qu'exerçait à côté de lui une femme éminente par l'esprit comme par le cœur, qui a été associée à toutes ses pensées et à tous ses actes. Il est impossible à ceux qui ont eu le bonheur de vivre auprès d'eux, de distinguer ce qu'ils ont reçu de l'un de ce qu'ils ont reçu de l'autre, comme de dire ce que chacun d'eux pouvait devoir à l'autre dans une existence conjointement consacrée aux travaux de l'intelligence, au bien des âmes et au soulagement des souffrances humaines.

L'action de M. de Pressensé rayonnante, retentissante, entraînante, chaleureuse, était relativement aisée à définir. Celle de Mme de Pressensé, silencieuse et tout intime, restait indéfinissable, mais n'en était que plus profonde. Elle agissait sur vous moins par ce qu'elle disait que par ce qu'elle était. Sa seule présence faisait fuir, non seulement toute pensée mauvaise, mais toute pensée mesquine ou frivole. Elle ne songeait pas à donner ni des préceptes, ni de ces règles de morale négative qui interdisent de mal faire ; elle ne savait qu'exhorter au bien, au mieux, au sacrifice, enflammer les cœurs par un perpétuel *sursum corda*. Il suffisait d'ailleurs d'être près d'elle ou de penser à elle, pour ne pouvoir rien faire qu'elle eût blâmé, pour éprouver le désir de mériter son approbation

[1] L'une de ses filles déclare : « Il ne reprenait jamais. Il encourageait et il faisait rayonner la vie. — Il m'a révélé l'amour de Dieu. »

[2] *Mme de Pressensé*, souvenirs et lettres inédites, Paris, 1904, p. 6 et 7. — On voudra bien excuser les répétitions en raison de l'intérêt de ce vivant témoignage.

par quelque bonne action. Rien ne lui était plus étranger que l'austérité pédante ; elle savait être enjouée, surtout avec la jeunesse ; elle savait allier l'esprit à la bonté, et on goûtait auprès d'elle cette joie profonde et douce qui naît de la seule présence d'une âme vraiment harmonieuse et belle.

Et voici qui est plus significatif encore :

Si je repasse dans mes souvenirs mes années de jeunesse et aussi celles de mon âge mûr, je ne trouve aucun sacrifice, aucun acte de charité qu'elle ait exigé ou même sollicité de moi, et pourtant je n'ai jamais rien fait, ni pour le peuple, ni pour les pauvres, je n'ai jamais fait un effort désintéressé, sans avoir pensé à elle et m'être mis pour ainsi dire sous son regard.

Nous devons maintenant, pour être complet, entretenir le lecteur de la crise religieuse que traversait, déjà depuis de longues années, la noble compagne d'E. de Pressensé. Ce fut pour elle une période de combats intellectuels et d'angoisses qui firent même un instant trembler pour son équilibre mental.

Mme de Pressensé avait l'âme profondément religieuse. Elle avait au plus haut degré le sentiment de la toute-présence et de la paternité de Dieu. Elle était profondément chrétienne, en ce sens qu'elle avait constamment présents à son cœur la personne, l'exemple et les enseignements du Christ, et que sa pensée était toute imprégnée de l'esprit de l'Evangile. Mais en même temps, rien n'était plus étranger à sa manière de penser que les conceptions anthropomorphiques du christianisme traditionnel, même protestant, et que les formules dogmatiques par lesquelles elles s'expriment [1].

On sait que Mme de Pressensé [2] retrouva un équilibre relatif, sinon dans des doctrines positives, du moins dans une confiance inébranlable en l'amour de Dieu. Son refuge constant fut d'ailleurs de plus en plus le

[1] G. Monod, ouvr. cité, p. 11.

[2] Voir Louise Secrétan : *Charles Secrétan, sa vie, son œuvre*, p. 391-396. Voir aussi sur cette crise, Marie Dutoit : *Madame de Pressensé, sa vie, d'après sa correspondance et ses ouvrages*, et Gabriel Monod : *Madame de Pressensé.*

service des souffrants, auxquels elle ne sut jamais refuser les élans de son cœur. Elle avouait, à la fin de sa vie, ne pouvoir comprendre le pardon par la croix rédemptrice, ni la prière d'intercession ; mais elle disait :

Quand Dieu est partout, toujours présent à la pensée, peut-être songe-t-on moins à le nommer ? Peu importe ce qu'on dit ou ne dit pas, pourvu qu'on vive de sa vie [1].

Pendant toute cette tourmente, le pilote moral d'Elise de Pressensé fut le philosophe Ch. Secrétan. Il y eut en effet des heures où son mari, beaucoup plus candide qu'elle en matière religieuse, avait de la peine à la comprendre. Il leur arrivait de discuter sur les plus hautes questions toute une matinée ou très tard dans la nuit. La croyante, à l'affût de la vérité, se sentait parfois mal jugée par des gens aux affirmations trop simplistes pour son esprit plein de scrupules. Elle ne se sentait pas comprise. Il lui est arrivé d'écrire douloureusement à son amie, Mme Jean Monod :

Après tout nous devons marcher seuls. Personne ne peut marcher pour nous, croire pour nous... Le chemin par lequel nous passons, l'être que nous aimons le plus, n'y passera peut-être pas avec nous.

Quoi qu'il en soit, nous savons, de source sûre, que l'époux si ouvert à tous les mouvements relevant de la conscience, se tint constamment aux côtés de sa femme pour la soutenir. La différence des idées ne brisa pas la communion des âmes. Leur grand secours fut la prière commune [2]. La personnalité robuste, aimante et dévouée du mari, d'un tempérament mystique, mais d'une si haute tenue morale, a dû être pour sa femme un point d'appui constant. Il était un de ces chrétiens vrais qu'elle pouvait admirer.

[1] Lettre à Gabriel Monod, 21 septembre 1862.

[2] E. de Pressensé, *La famille :* « Il n'est pas de froissement qui résiste à une prière commune. »

Dimanche, écrit-elle à Ch. Secrétan [1], mon mari a fait sur la prière la plus belle prédication que je lui ai entendu faire. C'était vraiment admirable et, malgré mes réserves, je me suis laissée entraîner dans le courant de cette parole puissante et émue.

Le passage suivant d'une lettre écrite de Rome [2], montrera encore, s'il est nécessaire, la hauteur à laquelle E. de Pressensé plaçait la mère de ses enfants :

Vous savez tout ce qu'Elise me vaut et quelle compagne Dieu m'a donnée, combien son influence est profonde et bienfaisante. J'ai souvent dit que si j'avais fait une lâcheté, je n'oserais rentrer chez moi. Mais, Dieu voulant, cette lâcheté, je ne la ferai pas.

Une fois, au logis, il déclare :

Ma femme avait bien besoin d'être arrachée de force à ses généreuses folies qui la privaient de sommeil.

Disons enfin que le mari était très fier du talent littéraire de sa femme. Il avait inséré plusieurs de ses poésies dans la *Revue chrétienne*, ainsi que quelques articles de critique littéraire. On raconte que lorsqu'elle avait composé une pièce nouvelle, il la portait sur lui et la faisait lire à ses amis. Il insista beaucoup pour qu'elle publiât son livre de *Poésies* qui parut en 1869.

J'y crois à ce volume. Il est l'écho vibrant d'une âme saintement passionnée des grands intérêts et des grandes souffrances de l'époque. Le timbre en est pur et tout appelle le divin Réparateur, non dogmatiquement, mais lyriquement [3].

C'est vers 1860 que Mme de Pressensé commença à écrire ses petits chefs-d'œuvre pour l'enfance [4]. *Rosa* ouvrit la série. La *Maison blanche* est de 1861 ; le *Journal de Thérèse* de 1865. C'était de nuit, par préfé-

[1] 30 décembre 1867.

[2] 7 décembre 1869, lettre à Mme Bonzon-de Gardonne.

[3] Lettre du 21 octobre 1869.

[4] Voir sur les débuts de Mme de Pressensé l'ouvrage cité de Mlle Dutoit, p. 42 et suiv.

rence ou plutôt par la force des choses, qu'elle se livrait à ses « généreuses folies ». Elle s'accusait de n'avoir aucun style. Mais si le culte de l'art pour l'art lui fut entièrement étranger, la beauté de son œuvre demeure, car c'était celle de son âme.

Insérons ici, — on voudra bien nous le permettre, pour le sauver de l'oubli, — ce sonnet inédit d'Elise de Pressensé, daté du 6 janvier 1865. Il confirmera tout ce que nous venons d'écrire.

J'étais seule, le soir, seule avec le silence.
Dans l'ombre, autour de moi, je les sentais errer
Tous nos beaux souvenirs de joie et de souffrance,
Comme des ailes d'ange, ils venaient m'effleurer.

J'ai tout revu... depuis le rêve qui commence,
Craintif, et qui voudrait encore s'ignorer,
Jusqu'au présent béni, — souvenirs, espérance,
Tout me parlait de toi... Je me pris à pleurer.

Nous l'avons donc vécu, ce rêve de jeunesse,
Nous avons partagé la joie et la tristesse.
Ensemble nous avons aimé, pensé, souffert.

Et la vie est plus belle encor que sa promesse.
Quand nous croyions avoir épuisé sa richesse,
Un plus large horizon devant nous s'est ouvert.

Et maintenant, informons-nous des relations de la famille et de ses habitudes.

Victor de Pressensé avait acheté, en 1861, à la Celle-Saint-Cloud, une maison de campagne, « la Colline[1] », qui devint la résidence d'été de sa nombreuse famille et dont il se plaisait à faire jouir chacun. Elle était située dans l'une des régions des environs de Paris qui possèdent le plus de charme. La vue s'étend de vallon en vallon jusque vers le bel aqueduc de Marly, qui donne au paysage quelque chose de classique et de grand. De tous côtés des bois, des retraites sous une épaisse verdure. Ici et là, de majestueux châtaigniers centenaires. On ne

[1] Elle a appartenu assez longtemps à la famille de Mme Suchard.

se lasse pas de contempler la vaste étendue du ciel qui se dégrade au loin en nuances délicates et qui enveloppe de bleu tout l'horizon. Ce fut là que les jeunes ménages, avec leurs joyeuses nichées, passèrent maintes journées en longues causeries, en vifs ébats, en promenades variées.

Les vacances générales ouvraient la série des belles courses lointaines. On se rendait au Chêne de Buzenval, à la Table du Roy, en pleine forêt. On allait comme en pèlerinage historique retrouver le lieu où s'élevait autrefois le palais de plaisance de Louis XIV, autour duquel se groupaient les douze pavillons des seigneurs, qui figuraient les étoiles auprès du roi-soleil. De toutes ces splendeurs passées, il ne restait plus, couchées çà et là dans une lande sauvage, que quelques pierres de taille à demi enfoncées sous les hautes herbes et une végétation désordonnée[1].

E. de Pressensé était très fier de cette résidence d'été et de son panorama. Il y trouvait une physionomie italienne. C'est à la Colline qu'il a achevé d'écrire son important ouvrage sur la *Vie de Jésus-Christ*.

Au risque de fatiguer le lecteur, nous n'hésitons pas à lui fournir encore quelques instantanés sur les soirées du mercredi, auxquelles étaient admis les intimes des Pressensé, pendant l'hiver de 1867[2]. Leur extrême intérêt nous dispensera d'excuses.

Le salon des Pressensé est fort simple. Un grand piano neuf en occupe un côté. Quelques lithographies d'Ary Scheffer en ornent seules les parois. Un tapis très ordinaire en couvre le

[1] Mme E. Bersier : *Souvenirs*, p. 161, 163.

[2] Nous devons ces détails à M. le pasteur Fr. Chaponnière, directeur de la *Semaine religieuse*, de Genève, qui a bien voulu dépouiller, à notre intention, sa correspondance avec ses parents pendant les mois de janvier à avril 1867. Nous reproduisons l'écho de ses impressions, en raison de leur fraîcheur et de la finesse des observations, mais sans leur conférer la valeur de jugements définitifs aux yeux de leur auteur. On trouvera aussi, sur ce même sujet, des descriptions animées dans la biographie d'*Arnold Bovet*, par Pierre Dieterlen, Neuchâtel, Attinger, 1904, p. 131 et 132.

sol... On a pris du thé, mais personne, je crois, ne s'en est aperçu. On était à la conversation et non aux petits gâteaux.

Mme de Pressensé est une forte tête, menant bien son ménage, écrivant des livres à elle et faisant à moitié ceux de son mari, avec qui elle veille, la plume à la main, jusqu'à deux heures du matin. Mais elle est levée à huit heures... Elle lit les livres qu'il lui indique et prend des notes. Il écrit si mal (matériellement) qu'aucun imprimeur ne peut le lire; il a un secrétaire spécial pour recopier ses brouillons. Puis il corrige les épreuves de manière à les rendre méconnaissables ; il ne fait son véritable article que sur l'épreuve.

Les hôtes habituels de ces soirées étaient souvent des hommes gagnés à la foi par le pasteur de Taitbout ; par exemple le musicien Reber[1], déjà un peu âgé ; il avait été mis sur la piste de Vinet par le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, puis avait voulu lire tous ses ouvrages et s'était attaché à la chapelle où se perpétuait son esprit. Souvent aussi un élève de l'Ecole des ponts et chaussées, fort distingué, catholique de naissance et converti à l'Evangile par les prédications de la rue de Provence. Ou bien c'étaient des collègues, Fisch, Bersier, Hollard, Byse, Maulvault[2]; des collaborateurs de la *Revue chrétienne*, comme Jules de Seynes, le professeur Rosseeuw Saint-Hilaire, le philosophe Ch. Waddington, Ch. Meyrueis, l'imprimeur-éditeur, successeur de Marc Ducloux, dont la verve éclatait au jeu des petits papiers, lequel faisait fureur alors. Enfin nombre de dames et demoiselles, dont quelques catholiques plus ou moins émancipées de leur Eglise.

C'est dans ce cercle tantôt restreint et intime, tantôt plus nombreux, que se déroulait avec la plus entière liberté une conversation pétillante dont le maître du logis tenait le haut bout et qui abordait sans aucune pédanterie les sujets les plus variés.

[1] E. de Pressensé et Eug. Bersier lui ont rendu hommage publiquement lors de sa mort, en 1880. Voir *Rev. chrét.*, p. 760 : « Des maîtres tels que Chopin ont dû à sa collaboration souvent ignorée une partie de leur succès. » — [2] Ces deux derniers vivent encore.

On parlait de la politique du jour. E. de Pressensé rapportait les nouvelles recueillies dans les salons où il avait ses entrées ; par exemple chez Thiers, dont il citait les mots caustiques : « Le prince Napoléon est le cynisme du régime dont l'empereur est l'hypocrisie; » chez les de Broglie, chez Jules Simon, S. de Sacy, E. de Laboulaye et chez d'autres tenants de l'opposition libérale. Ou bien il arrivait tout bouillant d'une séance du Corps législatif et faisait part de ses vives impressions. La situation intérieure, selon lui, était des plus tendues et des plus graves ; le régime impérial perdait pied tous les jours et même il sentait vaciller sa confiance en lui-même. L'empereur ne nourrissait-il pas les projets les plus extravagants, comme celui de déclarer brusquement la guerre aux Etats-Unis par le maréchal Bazaine? Comment tolérer plus longtemps l'humiliation que ressentait la France depuis les victoires de la Prusse? Un jour ou l'autre, une guerre inévitable éclatera et le gouvernement croulera. Mais que mettra-t-on à la place? Une république démagogique vaudrait-elle mieux? Elle serait pire. L'antichristianisme oppresseur prendrait le dessus. Il faudrait alors se jeter en travers des persécutions. Qui sait si l'on n'y risquerait pas sa liberté et sa vie?... Et le brillant causeur, entraîné par sa verve civique, d'annoncer à sa femme qu'on lui couperait la tête, ou de se figurer, après tels de ses articles, que la police allait fulminer des menaces à l'adresse de son franc parler.

On traitait de littérature, mais non pas en amateurs de beau langage, plutôt en admirateurs passionnés des grandes œuvres du passé et du présent. Il arrivait souvent à E. de Pressensé de lire à haute voix telle page hautement inspirée qui venait de paraître, par exemple les *Chansons du soir*, de J. Olivier, ou tel morceau de Lamartine, qui doit avoir été son poète de prédilection. Il aimait à discuter sur les réputations littéraires méritées ou surfaites. Alfred de Musset, qui venait de mou-

rir, défraya un soir la conversation. Mme de Pressensé avait voulu voir son appartement.

A l'entendre, la bibliothèque de Musset était composée de fort bons livres de littérature classique, de philosophie, etc. Il avait un petit Nouveau Testament qui portait les traces d'un maniement fréquent. Tout ce que les de Pressensé lui avaient envoyé s'est trouvé religieusement conservé. Mme de Pressensé avait adopté son chat. Elle avait également pris à sa charge une famille pauvre dont Musset s'était occupé[1].

Comme on peut s'y attendre, on abordait fréquemment les sujets de philosophie. Les écrits de Ch. Secrétan, d'Ernest Naville, de Jules Simon, les théories de la morale indépendante qui retenaient alors l'attention, le scepticisme railleur de Renan, le pessimisme acerbe de Schérer servaient de thèmes à mainte dissertation savante et à mainte effusion oratoire. C'étaient des jugements à l'emporte-pièce, des exécutions sommaires et souvent mêlées de traits malicieux, mais exemptes de méchanceté. Ne faut-il pas pardonner quelques traits mordants à l'impétuosité de la parole?

Et comment n'aurait-on pas touché aux questions de foi, d'Eglise et de théologie? Il n'y avait pas, on le sait, pour E. de Pressensé de cloisons étanches entre les différents domaines de la vie. Son intérêt suprême était la vérité divine et son rayonnement dans toutes les directions. Avait-il prêché ou devait-il le faire sur un sujet palpitant, ses hôtes étaient les premiers mis au courant des vibrations de sa pensée. Avait-il sur le chantier une étude grave, comme celle qu'alors il écrivit sur la rédemption, il exposait avec émotion les bases de sa conception personnelle en contradiction avec l'orthodoxie de Genève d'un côté, et de l'autre, avec le libéralisme rationaliste de Colani ou le simple moralisme des déistes contemporains.

La séparation de l'Eglise et de l'Etat, la vogue de la

[1] E. Bersier avait écrit sur Musset deux articles dans la *Rev. chrét.* Musset avait beaucoup aimé le premier, mais le second l'avait blessé. — Lettre du 14 mars 1867.

chapelle Taitbout, les nouvelles publications religieuses, tout ce qui intéressait la cause chrétienne aux Etats-Unis, en Angleterre, en Italie, en Allemagne et plus près, dans le cher pays du pied des Alpes, et plus loin, dans les champs africains de la mission étrangère, était raconté, commenté le mercredi soir, rue de Clichy, comme si les hôtes eussent eu charge d'âme de l'humanité tout entière. La vie de l'esprit le plus libre, le plus riche en larges sympathies, en généreuses aspirations, coulait à pleins bords, le don spécial de E. de Pressensé étant de faire vibrer intensément ses interlocuteurs.

Le correspondant qui raconte aux siens, semaine après semaine, les heures sans pareilles qu'il a passées dans l'intérieur des de Pressensé, aime à revenir, lui aussi, sur celle qui en était l'âme :

Quelle personne ardente que Mme de Pressensé ! Elle est très timide, dit-on, et en souffre beaucoup. Elle a, en effet, un certain tremblement nerveux et n'ose pas élever la voix très haut. Mais elle ne craint pas d'aborder résolument les questions et de les trancher avec hardiesse. Sans cette timidité naturelle qui lui fait contre-poids, j'aurais peur de la généreuse témérité de cette âme distinguée. Vous ne sauriez croire à quel point elle brise les cadres, casse les vitres, déborde les conventions, à quel point sa pensée est personnelle, originale, élevée au-dessus des opinions courantes et des jugements de coteries. C'est un Charles Secrétan féminin.

Dans une autre lettre, elle est comparée à « un volcan à peine recouvert par des cendres chaudes ».

Ce chapitre sur la vie privée de E. de Pressensé comporte nécessairement quelques pages sur ses amitiés et ses relations. Comme nous l'avons rapporté plusieurs fois, le cercle où il se mouvait allait sans cesse s'élargissant, grâce à sa participation à la vie publique et grâce à son besoin de contact avec ses contemporains. Palpiter d'admiration, d'indignation, de crainte ou d'espérance avec les hommes les plus distingués de son époque, était sa constante ambition. Nous regrettons seulement d'avoir à nous borner dans le choix des témoi-

gnages que nous fournissent de nombreuses lettres conservées par leur destinataire.

E. de Pressensé avait soutenu la candidature de Thiers aux élections de 1863. Il se lia assez étroitement avec lui. Le célèbre homme d'Etat le tenait pour « un des esprits distingués de son temps, » le recevait chez lui avec empressement et lui parlait avec une liberté toute familière. Il avait l'habitude de frapper sur le bras de son interlocuteur. C'est avec ce geste qu'il lui dit un jour :

— Vous rappelez-vous en 1815?

— Je n'étais pas né, dit de Pressensé.

Une autre fois :

— Cet Henri IV, quel homme admirable! Se faire catholique, mais rester protestant!

— C'est ce que je ne saurais admirer comme vous!

E. de Pressensé a consacré à Thiers la première de ses *Etudes contemporaines*.

Il fut ami aussi de Jules Simon. Sans doute, il ne partageait nullement ses vues philosophiques sur la religion dite naturelle; mais il appréciait hautement son sincère spiritualisme, ses fortes aspirations morales, et il applaudissait de tout son cœur à ses tendances républicaines. Ses relations avec lui eurent même un certain caractère d'intimité. Ils firent cause commune, nous l'avons vu, en maint congrès à l'étranger. Jules Simon a rapporté ce trait qui vaut d'être cité :

J'ai vu encore à Paris, vers le milieu de ce siècle, des maisons où on avait conservé la vieille coutume de la prière avant le repas qui existait dans mon enfance en Bretagne. Mais c'étaient des maisons notoirement chrétiennes. J'en citerai deux. M. de Montalembert ne disait le bénédicité que dans l'intimité. M. de Pressensé, qui était pasteur, bénissait le repas, même quand il y avait plusieurs convives[1].

[1] Cité dans l'*Eglise libre*, 2 mai 1902, p. 742 A. Dans la suite de sa carrière politique, J. Simon changea quelque peu d'attitude à l'égard de E. de Pressensé.

François Guizot, retiré au Val-Richer, d'où il suivait attentivement les affaires générales du pays et de plus près encore les affaires protestantes, échangea maints billets avec le directeur de la *Revue chrétienne* au sujet de ses propres ouvrages. Il formulait souvent des éloges sur telle publication à lui adressée : « La vérité, loin de s'user, se rajeunit entre vos mains[1]. »

Les lettres de E. de Laboulaye sont particulièrement attachantes par l'harmonie d'esprit qui s'y révèle entre les correspondants.

Je crois qu'on est bien malheureux dans ce temps-ci, quand on n'aime pas passionnément la vérité, écrivait-il en 1856. Plus je réfléchis à ce qui se passe, plus je suis convaincu que le problème politique de l'avenir est dans la séparation de l'Eglise et de l'Etat, ce qui comporte la liberté de l'Etat aussi bien que celle de l'Eglise. De toutes les folies de la centralisation la plus étrange et la plus dangereuse est celle qui donne la conscience et l'esprit à l'Etat, c'est-à-dire à des gens qui s'imaginent qu'on peut administrer l'un et l'autre. Il faut arracher l'âme humaine à cette servitude et lui donner la pleine possession d'elle-même. Quand elle aura cette liberté, toutes les autres viendront... J'admire votre persévérance et votre talent.

Le 26 septembre 1863, E. de Laboulaye, retiré à Versailles, plus invalide que jamais, écrit encore :

Venez voir un homme qui vous aime beaucoup et qui fait l'apprentissage de la résignation, en attendant mieux.

C'est évidemment pour son libéralisme si sincère que E. de Pressensé était recherché par ceux des contemporains qui n'étaient pas inféodés aux tendances de réaction politique ou religieuse Toutefois, il ne perdait jamais de vue, dans ces relations élargies, son apostolat chrétien. Le duc de Morny, sur son lit de mort, désira le voir, et il eût reçu sa visite, si l'appel fût parvenu à temps. Lorsque Ch. de Rémusat perdit subitement un fils très distingué, E. de Pressensé eut avec lui des en-

[1] 19 mai 1867.

tretiens intimes. Plongé dans un sombre désespoir, le père inconsolable voulut savoir ce que pouvait lui donner le christianisme protestant. Ces entretiens n'aboutirent pas; son esprit, enclin au scepticisme, ne se rendait pas aux évidences de la preuve morale. Trop intellectualiste pour devenir disciple de Vinet, il resta néanmoins en excellentes relations avec E. de Pressensé; ils se rencontraient chez les de Broglie. Quoique ennemi du système autoritaire de Rome, Ch. de Rémusat ne croyait guère au succès de la protestation libérale contre le Concile du Vatican.

Je ne puis croire à une dissidence prolongée, à une séparation sérieuse. Quelques évêques trouveront leur position fausse, se retireront de la vie active, entreront au chapitre de Saint-Denis, et ce sera tout[1].

Hélas! ce prophète désabusé ne se trompait pas beaucoup.

Nous nous plaisons à citer encore, parmi les partisans des idées défendues par E. de Pressensé, Barthélemy Saint-Hilaire, qui lui écrivait :

Vous faites bien de rappeler sans cesse les grands principes; nos mœurs politiques sont si peu avancées que presque personne ne comprend des vérités aussi évidentes. Nous sommes toujours dans les chaînes de notre triste passé monarchique[2].

Saint-Marc Girardin :

Il est impossible, je le crois, d'être plus près l'un de l'autre par la communauté de nos croyances religieuses. Nous ne sommes séparés que par un tout petit fossé qui se détruit chaque jour.

Silvestre de Sacy :

Le christianisme a fermé pour jamais l'ère de la morale et du spiritualisme naturels. Nous n'aurons plus de Platon, de Zénon, de Cicéron, de Sénèque. La lutte n'est plus qu'entre l'Evangile et le matérialisme, entre Jésus-Christ, Dieu et

[1] 20 juin 1870. — [2] 20 mai 1867.

homme, et Epicure, et quel épicure[1] encore ! Au fond, la question de la divinité de Jésus-Christ et de l'inspiration des Ecritures est la question même de la dignité et de la liberté humaine et de la civilisation. Voilà ma profession de foi.

Même note sympathique et approbative chez Saint-René Taillandier, dont E. de Pressensé avait loué hautement l'enseignement public :

Cette harmonie des grandes facultés de notre être, cette union de toutes nos forces, que j'ai prêchée à mes auditeurs et à mes lecteurs, chaque fois que l'occasion me l'a permis, vous en êtes à mes yeux un des modèles les plus nobles[2].

Le comte de Montalembert était l'un des hôtes du salon de Mrs Hollond, dont nous avons eu l'occasion de parler. E. de Pressensé goûtait fort ses opinions généreuses et libérales, et il était payé de retour, bien que le premier ne fût point un admirateur sans réserve du protestantisme et que le second se plaignît souvent, dans la suite, de la condescendance du comte pour la politique de l'Eglise de Rome.

Ajoutons ce petit incident piquant d'une rencontre avec Renan :

M. de Pressensé[3] a eu une singulière aventure dans un salon. Il a causé pendant une demi-heure avec un monsieur qui lui a fait un grand éloge de Schérer. La conversation roulait sur la politique. Il se disait tout le temps : « Mais, je connais cette figure. » Et ne voilà-t-il pas qu'une fois sorti, il découvre qu'il a causé avec Renan ! Renan était, de son côté, dans la même heureuse ignorance, de sorte que ces messieurs, dont l'un a si fréquemment et si vivement attaqué l'autre, ont échappé l'un et l'autre à l'embarras que leur aurait causé une reconnaissance.

Offrons encore au lecteur ce joli billet de Doudan à E. de Pressensé (22 mai 1867) :

[1] Allusion à Ernest Renan, dans une lettre du 18 décembre 1865, à la veille de l'apparition de la *Vie de Jésus-Christ*, par E. de Pressensé. — [2] 7 février 1864. — [3] Récit de M. F. Chaponnière. — C'était chez Mme Mohl, la femme du philologue.

Monsieur,

Bien que je sois parmi les horreurs d'un déménagement prescrit par M. Haussmann[1], je ne veux pas tarder davantage à vous remercier de l'écrit que vous avez la bonté de m'envoyer. On ne peut réduire plus éloquemment ses adversaires à l'absurde. Vous avez mêlé très heureusement quelque chose de l'âpre moquerie de Swift à l'élévation des idées et des sentiments. Quoi qu'en disent quelques théologiens, je tiens qu'on peut se servir des armes de Pascal. Mais à quoi sert de parler à des sourds, qui par malheur ne sont pas muets?

Pour terminer ce chapitre, nous évoquerons une scène bienfaisante de fraternité chrétienne. L'abbé Martin de Noirlieu[2], dont nous avons déjà parlé, célébra son jubilé sacerdotal au mois de mars 1867, dans son presbytère de Saint-Louis d'Antin. Qui réunit-il à sa table? Mgr Darboy, archevêque de Paris, un autre prêtre dont nous ignorons le nom et E. de Pressensé.

[1] Le préfet de Paris, qui perça tant d'avenues à travers la capitale.

[2] L'abbé Martin de Noirlieu mourut en 1870. E. de Pressensé avait fait sa connaissance sur les ruines de Port-Royal. Il était gallican déterminé. C'est lui qui assista, sur son lit de mort, Bordas-Demoulin. (*Rev. chrét.*, 1870, p. 444.)

CHAPITRE XVIII

Dans l'Eglise et autour de l'Eglise.

L'apogée de l'Eglise Taitbout. — Le prédicateur. — Son émule. Eugène Bersier. — Champion des Eglises libres. — Défenseur de la foi évangélique. — Entre deux camps. — Apôtre de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. — A Genève, en Angleterre, en Hollande. — Efforts trop dispersés, mais vocation de semeur.

Malgré l'attrait qu'exercèrent toujours sur lui les choses du dehors, E. de Pressensé se considérait avant tout comme pasteur; son intérêt principal était son ministère au sein de l'Eglise Taitbout. Celle-ci atteignit son apogée pendant la décade qui nous occupe. La chapelle de la rue de Provence était trop petite en certains jours. Le nombre des membres s'accroissait et des filiales se constituaient à part dans la capitale.

La plus ancienne était l'Eglise Saint-Maur, au faubourg du Temple. L'Eglise du Luxembourg, organisée définitivement en 1862 et placée sous la direction de G. Fisch, Adam Vulliet, J.-J. Keller, Rosseeuw Saint-Hilaire, L. Gruner et Granier, fut desservie jusqu'en 1867 par les pasteurs de Taitbout. Elle mit ensuite à sa tête Roger Hollard, alors pasteur au faubourg Saint-Antoine. On sait quelle admirable carrière a fournie dans le quartier latin, jusqu'à sa mort, en 1902, ce cousin d'E. de Pressensé[1], frère de sa pensée et son meilleur compagnon d'armes. Pendant ce même laps de

[1] Voir l'étude si complète consacrée à *Roger Hollard, pasteur à Paris*, par Ph. Bridel. Lausanne, Georges Bridel & Cie, 1902.

temps, une nouvelle œuvre avait été entreprise, en 1862, au centre de Paris, dans le quartier des Halles, sur l'initiative de G. Fisch, aidé d'un chrétien anglais entreprenant, M. Newell [1].

Simultanément, une autre branche de l'Eglise Taitbout s'étendit vers Batignolles [2], pourvue d'une jolie chapelle et confiée aux soins particuliers d'E. de Pressensé. Elle porta le nom de section de l'Ouest, la précédente formant la section du Centre. L'Eglise Taitbout essaima même en dehors des murs d'enceinte, à Neuilly, où Eug. Bersier prit en mains une œuvre de prédication inaugurée par la Société évangélique [3]. N'oublions pas non plus l'Eglise sœur du faubourg Saint-Antoine, œuvre populaire à laquelle ont collaboré MM. Eug. Bersier, François Dumur, Ch. Byse, Roger Hollard, et avec eux tous l'excellent évangéliste Marchal. N'oublions pas non plus l'Eglise de Frédéric Monod, transportée dans une chapelle neuve, rue des Petits-Hôtels. Elle eut la douleur de perdre son fondateur, le 31 décembre 1863. Son fils Théodore et Ad. Duchemin lui succédèrent. M. Armand-Delille, qui s'y rattachait encore, mais par un lien de plus en plus lâche, exerçait son ministère principalement dans la chapelle de la rue Royale avec une très grande puissance spirituelle.

E. de Pressensé, on le devine, avait toujours moins de temps à consacrer aux détails de la tâche pastorale proprement dite. Ses aptitudes le portaient peu vers la cure d'âmes [4]. Il était surtout prédicateur, et à ce titre

[1] *Une Eglise séparée de l'Etat*, p. 39, et notice du Synode de Laforce, 1862.

[2] *Ibid.*, p. 41.

[3] *Ibid.*, p. 49. Eug. Bersier fut nommé pasteur auxiliaire en 1860 et titulaire en 1863, dans l'Eglise Taibout.

[4] Mme Bersier dit très bien : « Sa vie débordante, ses facultés de grande envergure, son patriotisme, le mouvement de sa pensée ne pouvaient rester enfermés dans les bornes de sa vie pastorale, dont il accomplissait cependant les plus humbles devoirs avec exactitude et fidélité. » *Souvenirs d'Eug. Bersier*, p. 168.

se faisait entendre régulièrement dans toutes les Eglises libres de Paris.

Le moment est venu peut-être de parler de son genre oratoire mis en parallèle avec celui de son émule, Eug. Bersier.

Il y avait entre les deux collègues une grande différence de tempéraments. E. de Pressensé était l'homme des impressions immédiates, soumis aux influences magnétiques de son auditoire. Quand son sujet le possédait et que l'inspiration le prenait, il s'élevait très haut et débordait en de magnifiques élans de parole. Il avait la pensée claire, vive, toujours généreuse, secondée par une heureuse mémoire et aiguisée par une logique non seulement formelle, mais intuitive. Il avait plus que la compréhension pénétrante des idées, il en avait la vision. La faculté mystique était chez lui aussi fortement développée que la capacité philosophique. Le culte qu'il vouait à la conscience, le revêtait d'une réelle autorité, car on le sentait lui-même sous l'étreinte morale de la vérité. Alors il prenait les accents de l'apôtre répétant : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. »

E. de Pressensé avait à son service une langue simple, souple, abondante, naturellement imagée. Il trouvait très souvent des mots en relief, frappés vigoureusement, des formules lumineuses et sonores. On ne sentait cependant pas chez lui l'obsession fatigante de la forme colorée, le culte de l'art pour l'art, la recherche des tirades littéraires longuement élaborées. Il était trop primesautier pour cela. Il fallait que le trait lancé jaillît étincelant de l'enclume où il venait d'être forgé du premier coup.

La personne de l'orateur dans la chaire ou à la tribune respirait l'assurance et la force. Non que sa taille fût imposante : elle était plutôt trapue, ni que son visage fût harmonieux ; le front seul, très bombé, était remarquable. Mais les traits accentués, les yeux largement ouverts et un peu en saillie, les cheveux retombant au-

L'INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DE TAITBOUT

tour du visage et sur la nuque comme sous un coup de vent, la barbe en éventail, contribuaient à dessiner une figure empreinte d'assurance, comme celle d'un champion décidé à ne reculer ni devant le devoir, ni devant l'adversaire. Le geste était sobre, mais énergique, la main toujours gracieuse. La voix vibrait puissante, quoique sans belle sonorité ; quelques intonations témoignaient parfois d'une gêne nasale ou gutturale; l'accent très purement parisien, par fois, dans les passages ironiques, un peu forcé. Une élocution aisée, rapide, facilement caressante, très naturellement nuancée. Naturel ! le mot est à souligner, car dans son débit oratoire, comme dans l'ensemble de sa personne, tout était spontanéité, rien ne sentait la recherche de l'effet. Ajoutons à ce portrait qui doit s'éclairer d'une évidente distinction, une totale dépréoccupation des choses extérieures.

L'orateur se préparait minutieusement, du moins dans les premières années. Quelques cahiers de notes [1] attestent que la méditation se faisait la plume à la main. Les pages sont parfois très raturées, chargées d'additions marginales à interpoler dans le texte, souvent de paragraphes à intervertir. Chaque discours porte sa date et la mention des circonstances où il a été prononcé ou répété. Mais quel grimoire que l'écriture !

Dans les années du début, le sermon était rédigé in extenso. Peut-être cela suffisait-il pour l'imprimer dans une mémoire d'ailleurs remarquable. Mais nous doutons que l'orateur ait jamais donné beaucoup de temps à la mémorisation proprement dite. Son tempérament mobile et impétueux se prêtait mal à un exercice verbal extérieur. Or en tous les domaines et presque toujours chez les privilégiés du don de la parole, les avantages se paient. La négligence est à la porte. On ne tarde pas

[1] L'un porte le N° 6, l'autre le N° 13. Nous avons feuilleté aussi le manuscrit des cours de littérature qu'il donna, en 1869, sur la poésie française au dix-neuvième siècle (13 leçons), et en 1870, sur la prose française (14 leçons).

à observer chez E. de Pressensé moins de soins dans la préparation des discours. Les notes deviennent de plus en plus sommaires. La rédaction, d'abord étendue, s'abrège et se réduit à de simples résumés. Cela se remarque aussi bien pour les leçons à donner que pour les sermons. Bientôt même le prédicateur se bornera à des plans plus ou moins détaillés. A la fin de sa carrière, il les jettera à la hâte sur des feuillets détachés, de vrais chiffons de papier.

E. de Pressensé se contenta donc peu à peu de l'improvisation si non du fond, du moins de la forme. Il connut le charme, mais aussi les écueils de ce genre oratoire. L'improvisateur, s'il n'a pas négligé la méditation et s'il est muni d'une imagination opportune, s'abandonne librement aux mouvements de l'inspiration. Alors il frappe par sa véhémence ceux qui l'écoutent et, s'il a quelque génie, il les soulève comme en un coup de vent. Mais ce sont là les envols des heureuses journées, et il en est de moins triomphales, où la chaleur intérieure fait défaut, où l'élan de la pensée est moins sûr, où l'on ne peut se soutenir qu'en faisant appel à des ressources défraîchies. E. de Pressensé a subi ces fluctuations du talent oratoire. Il s'est montré souvent inégal à lui-même. A mesure que ses occupations trop diverses dévoraient ses heures et quand il se laissait aller à une trop naïve confiance en ses moyens naturels, il suppléait à l'absence momentanée du souffle inspirateur par des éclats de paroles qui trahissaient la défaillance. Avec l'âge, ces défauts s'accentuèrent. Mais bien rarement le prédicateur laissait l'impression du vide ; l'auditoire était toujours remué.

Croirait-on que cet orateur de race ne fut jamais à l'abri de l'émotion troublante qui précède l'heure et la minute où il faudra parler ? E. de Pressensé a déclaré, à plusieurs reprises, n'en avoir jamais été affranchi. « Quand je dois parler en public[1], disait-il, je ne puis

[1] Lettre de M. Fr. Chaponnière, 6 février 1867.

avaler un morceau : cela porte sur les entrailles. » Il s'agissait sans doute des occasions solennelles, des grandes conférences. Alors il donnait des signes non équivoques d'une grande agitation nerveuse. Mais une fois en présence de ses auditeurs et bien affermi sur les ailes de son discours, il devenait aisément maître d'une assemblée, quelle qu'elle fût. Les accents de sa voix, certaines intonations retentissantes vibrent encore dans nos oreilles.

Eugène Bersier n'avait pas la vivacité, l'émotion chaleureuse, ni le verbe brillant d'E. de Pressensé. D'une sensibilité tout aussi profonde, mais toujours contenue, il était moins spontané. Une préparation prolongée lui était indispensable[1]. L'improvisation l'embarrassait. Il lui avait fallu beaucoup de persévérance pour se faire agréer du public parisien et pour triompher de certain défaut d'organe. Mais le genre même de son talent oratoire élaboré dans l'atelier d'une volonté opiniâtre et servi par un ensemble de dons naturels de premier ordre, y compris la prestance, la voix harmonieuse, le geste rare, mais majestueux, lui assurait une maîtrise d'une ampleur et d'une égalité admirables. Il n'avait pas les envolées étincelantes de son cousin, mais il ne subissait pas autant que lui les remous d'une inspiration fléchissante. Il planait d'un vol serein. Il frappait moins la pensée, mais il pénétrait plus subtilement dans l'âme.

Les deux collègues se complétaient bien d'ailleurs par leurs qualités et leurs tendances. E. de Pressensé, plus débordant, plus avide d'action publique et immédiate, se plaisait aux considérations générales sur les grands principes de l'Evangile, sur les problèmes de doctrine, et les applications du christianisme à l'Eglise, à la famille, à la société. Eugène Bersier se concentrait

[1] Il disait : « J'envie mon cousin de Pressensé, pour qui la prédication est une joie. Si on venait lui dire qu'il est dispensé d'une prédication, il serait tout malheureux. Moi, je suis aux anges quand cela m'arrive. » (Lettre de M. Fr. Chaponnière, 6 février 1867.)

davantage sur l'analyse des états d'âmes et sur les besoins de la vie intérieure. Ses sujets étaient choisis de préférence dans le domaine de la morale chrétienne. Il visait aussi à l'actualité, mais plutôt dans la sphère des expériences personnelles.

Quoi qu'il en soit, ces deux hommes, sincèrement unis par le cœur et par la foi, tous deux disciples de Vinet, ambitieux de conquêtes pour le règne de Dieu, étaient faits pour donner le plus grand éclat et le plus puissant rayonnement à l'Eglise dont ils étaient les serviteurs. Il se faisait des conversions remarquables dans la chapelle Taitbout, aussi bien dans les rangs des ouvriers que parmi les intellectuels. Les rapports de l'Eglise l'attestent avec joie, d'année en année ou de synode en synode.

De son côté, la petite Union des Eglises évangéliques de France séparées de l'Etat n'avait cessé de grandir. Au Synode de Paris, en 1864, on pouvait dire : « Nous avons traversé nos quinze premières années en doublant le nombre de nos Eglises et en triplant celui de nos membres[1]. » Les finances étaient prospères, grâce à de très fortes subventions de l'Ecosse. La marche en avant semble déjà cependant s'être ralentie. On en attribuait la cause aux querelles ecclésiastiques qui déchiraient l'Eglise réformée et détournaient l'attention du noble mouvement inauguré en 1849. E. de Pressensé était souvent le prédicateur des synodes[2]. Quoique membre de la Commission des études, il ne se mêlait guère à l'administration générale des Eglises. C'est G. Fisch qui avait à cet égard recueilli la succession de Frédéric Monod. E. de Pressensé continuait plutôt à être le prin-

[1] *Notice synodale*, 1864, p. 35. Alors 32 Eglises constituaient l'Union ; 44 en 1866.

[2] Il fit le 24 novembre 1864, au Synode de Paris, une conférence qui fut très goûtée sur son voyage en Palestine. Le lendemain, son père recevait chez lui tout le Synode.

[3] Voir *Rev. chrét.*, p. 703.

cipal porte-parole des Eglises libres, secondé par Eug. Bersier, qui en partageait alors les principes, comme cela ressort d'un discours au Synode de Nîmes, en 1866[1].

Sortons maintenant des limites de ces Eglises, pour nous enquérir de ce qui se passait dans l'ensemble du protestantisme français et transportons-nous d'abord au sein des Conférences pastorales générales de Paris, où allaient se livrer de vives batailles.

A cette époque, ces Conférences qui se réunissaient chaque printemps, étaient ouvertes à tous les pasteurs de France sans distinction. En 1863, les deux tendances doctrinales de droite et de gauche s'y étaient déjà heurtées violemment. En 1865, R. Hollard avait lu une belle étude sur la sainteté parfaite de Jésus-Christ[2]. Elle fut l'occasion d'une véritable prise d'armes, d'où résultèrent la dissolution de la Conférence et l'exclusion des libéraux, tels qu'Albert Réville, Félix Pécaut, Athanase Coquerel fils, etc.

C'est E. de Pressensé qui, avec Eug. Bersier et plusieurs représentants de la droite, prit l'initiative de cette mesure destinée à ramener la paix dans ces réunions entre pasteurs. Deux heures après leur victoire, les membres de la majorité reconstituèrent la Conférence[2] sur une base plus strictement religieuse.

Mais l'année suivante, changement de front ; c'est contre l'orthodoxie et contre l'asservissement aux anciennes formules dogmatiques qu'E. de Pressensé s'éleva avec énergie.

Le professeur Matter[3] avait traité le sujet des rapports entre la doctrine et la vie chrétienne. L. Meyer[4]

[1] *Rev. chrét.*, 1866, p. 293.

[2] Voir Pédézert, *Cinquante ans de souvenirs*, p. 323-390, et *Rev. chrét.*, 1866, p. 313-318.

[3] Né en 1823. Voir *Encyclopédie* de Lichtenberger, t. XIII, p. 134.

[4] *L. Meyer, sa vie et son œuvre*, p. 384.

avait insisté sur la doctrine luthérienne de la cène et défendu le dogme traditionnel de l'expiation par le sang de Christ, déclarant « qu'il ne suffisait pas d'admettre en général le fait rédempteur, mais qu'en une telle matière l'interprétation du fait, la forme qu'on donnait à la doctrine avait une extrême importance. » E. de Pressensé revendiqua la liberté à l'égard des expressions doctrinales qui ne sont nullement essentielles au christianisme malgré leur ancienneté. Il opposa Luther à Luther, le christianisme des origines à celui du dix-septième siècle. Il plaida le bon droit de l'école théologique des Néander, des Dorner et des Julius Muller.

Le conservatisme à outrance, disait-il, fait les affaires de la révolution. Quiconque veut être plus étroit que l'Evangile, provoque les esprits à une largeur imprudente... Arrière toutes les étroitesses et que l'Esprit du Christ nous enflamme! Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté[1]!

Le problème de la rédemption était à ce moment même l'objet des méditations d'E. de Pressensé. Il en entretenait, on l'a vu, ses visiteurs des mercredis soirs. Il écrivit trois articles[2] et prononça sur ce sujet cinq nouvelles prédications[3]. Comme en 1854, il y accentuait fortement la doctrine de la déchéance de l'homme et de sa radicale impuissance à se sauver lui-même. Mais il s'élevait, peut-être plus que dans le *Rédempteur*, contre une théorie impliquant une libération tout extérieure du pécheur, sorte d'acte judiciaire, rattaché au sang matériel de Jésus-Christ et ne réclamant de l'homme aucune appropriation personnelle. Ce n'est pas que lui-même fût arrivé à une solution vraiment synthétique. Il exprimait avant tout sa vive antipathie pour une conception d'après laquelle Jésus-Christ sur la croix aurait

[1] *Rev. chrét.*, 1867, p. 382.

[2] *Bulletin théologique*, 1867, p. 1, 97, 161 et 316. Nous nous y arrêterons plus loin.

[3] De janvier à mars 1867. Nous en possédons le canevas très étendu.

été personnellement l'objet de la malédiction divine et il accentuait l'obligation pour le pécheur de se placer lui-même sous la condamnation du Calvaire. « C'est parce que l'on ne sait pas ce que c'est que le péché, qu'on se contente d'une rédemption tout extérieure, qui ne réclame de l'homme aucune repentance, aucune transformation. » E. de Pressensé n'a jamais varié sur ce point fondamental. Il n'a cessé d'opposer ce qu'il appelait l'expiation morale à l'expiation juridique.

Mais autour de lui, dans les diverses Eglises, beaucoup de personnes tenaient ces vues pour libérales. Dans l'Eglise luthérienne L. Meyer, dans l'Eglise réformée Grandpierre, les dénonçaient comme des infidélités [1]. E. de Pressensé fut parfois en butte à des jugements sans équité. Un journal anglais, le *Record*, se distingua par son acharnement et ne craignit pas de répandre sans preuves des allégations blessantes pour la loyauté chrétienne du pasteur de Paris. A propos d'un bel article nécrologique sur la mort de Bunsen [2], le *Record* prenant les allures d'un véritable *Univers protestant* [3], l'accusait injurieusement de rationalisme :

On m'annonce que je payerai cher mon admiration pour la mort de Bunsen et que le trouble de mon âme, à mes derniers moments, châtiera probablement mon rationalisme.

Toutefois se sentant d'accord avec sa conscience et malgré les attaques auxquelles il avait le chagrin de voir se mêler des théologiens suisses, qui pourtant le connaissaient bien, il écrivait à Astié :

[1] Le pasteur Rognon, l'un des collaborateurs les plus distingués de la *Rev. chrét.*, avait déclaré dans l'*Espérance* que son excellent ami, E. de Pressensé était une voix libérale inquiétante (1862).

[2] *Rev. chrét.*, 1861, p. 157-298.

[3] Monsell, 16 mars 1861, exprimait sa sympathie au sujet de cette « croisade perfide, mensongère et acharnée » du *Record*. — Même Merle d'Aubigné, tout en se déclarant d'une autre école théologique, prit la défense de la foi d'E. de Pressensé contre le journal anglais.

Serrons nos rangs. Nous avons pour nous la vérité et la justice. Il vaut mieux souffrir de tels moyens que de les employer.

Toutes les discussions théologiques qui divisaient le protestantisme français, avaient, comme on peut le penser, leur répercussion d'ordre ecclésiastique. E. de Pressensé suivait de très près les débats retentissants qui déchiraient l'Eglise réformée de France, qu'il considérait comme l'Eglise des pères. S'il en désirait l'émancipation à l'égard de l'Etat, il ne souhaitait pas moins sa reconstitution sur des bases susceptibles de permettre la réunion en un même corps de tous les partisans d'une foi positive. Personne ne fut moins sectaire que lui.

Nous ne saurions sans nous allonger outre mesure, reproduire ici les jugements qu'il porta sur les événements principaux de la crise entre orthodoxes et libéraux, par exemple, sur la scission survenue au sein de la Société biblique de Paris[1], la destitution du pasteur Martin-Paschoud[2] par le Consistoire de Paris, après la non-réélection d'Athanase Coquerel fils, les luttes électorales passionnées autour de la grande figure de Guizot, objet de singulières attaques de la part des libéraux[3], les appels de ces derniers aux pouvoirs publics, presque au bras séculier, leur refus des Synodes, etc. Nous nous bornerons à noter que E. de Pressensé soutenait ses frères réformés contre l'effroyable anarchie doctrinale que les libéraux voulaient faire passer pour l'ordre normal du protestantisme.

On sait à quel point nous sommes d'accord avec la tendance évangélique, nous qui ne pouvons comprendre l'Eglise que comme une société de croyants. Seulement nous sommes toujours plus convaincu que le remède aux désordres dont on se

[1] En 1864, la Société biblique de France se constitua à part, sur des bases doctrinales strictes.

[2] Il avait été, en 1832, l'un des instigateurs de la destitution d'Ad. Monod à Lyon. Voir *Rev. chrét.*, 1866, p. 247.

[3] 1865.

plaint à bon droit, ne se trouvera pas dans les institutions actuelles de l'Eglise réformée. En face d'un suffrage universel qui n'est limité par aucune condition sérieuse en fait de doctrine, la croyance ecclésiastique dépend des hasards du scrutin et les opinions divergentes se voient dans la triste nécessité d'en appeler à l'Etat, à qui appartient le dernier mot[1].

Eug. Bersier, tout aussi fortement, déniait à l'Etat le droit et la capacité de trancher des questions de doctrine et réclamait pour l'Eglise la faculté de disposer d'elle-même et de se gouverner par ses Synodes[2].

Lorsqu'en 1870, le Conseil d'Etat, confirmant une décision du Consistoire de Caen, établit la légalité de conditions religieuses pour l'électorat ecclésiastique, E. de Pressensé entrevit pour l'Eglise réformée évangélique la possibilité de se ressaisir dans son ensemble et de réclamer officiellement la reconnaissance de ces conditions.

Une fois que l'Etat ne s'y oppose pas, la fraction chrétienne de l'Eglise est tenue d'entrer sans délai dans cette voie... User de prudence dans de telles conditions, ce serait ne pas prendre au sérieux ses propres principes... L'Eglise n'est pas une multitude confuse jetée par les hasards de la naissance dans un cadre administratif ; elle doit être une société chrétienne recrutée par la profession explicite de la foi évangélique. C'est dans ce sens, et dans ce sens seulement, que nous approuverions l'essai de fixer des conditions religieuses à l'électorat, tout en reconnaissant les difficultés qui surgiront, pour les Consistoires évangéliques, de l'union avec l'Etat[3].

On peut observer ici la sagesse de semblables paroles, qui devaient recevoir leur confirmation au Synode de 1872. Notons encore que, dès 1865, E. de Pressensé avait conçu l'idée de l'organisation de Synodes officieux.

Supposons que l'on arrive à se convaincre que l'on ne peut obtenir aucune réforme désirable, que les synodes qui sont la

[1] *Rev. chrét.*, 1866, p. 127. — [2] *Ibid.*, 1867, p. 702. — [3] *Rev. chrét.*, 1870, p. 125, 126.

condition indispensable de la reconstitution de l'Eglise, sont ajournés aux calendes grecques,... est-ce que pour cela on serait réduit à se débattre dans l'impuissance? Si la portion évangélique de l'Eglise se dit un jour : « Il me faut mes synodes et on ne veut pas me les donner, » pourquoi ne se les donnerait-elle pas? L'heure de cette grande réforme ne sonnera pas au ministère des cultes, mais dans la conscience chrétienne. Il est très important qu'on sache que ce dernier recours existe[1].

Toujours avide d'occasions de répandre la vérité au large, E. de Pressensé descendait très volontiers, on le sait, sur la place publique. Nous le voyons, par exemple, le 7 mars 1867, dans la salle de la Société d'encouragement, donnant une conférence[2] sur ce sujet : *Une discussion au second siècle de l'ère chrétienne sur les rapports de l'homme et de l'animal.* Il s'agissait du débat entre Celse et Origène. L'orateur en tira une magnifique apologie de l'âme humaine et de la liberté morale. Il la résumait en cette pensée de Pascal : « Si tu t'élèves, je t'abaisse; si tu t'abaisses, je t'élève. »

Mais recueillons ici les souvenirs d'un des auditeurs[3] :

La salle était beaucoup plus remplie, jeudi soir, que précédemment. On y voyait un bon nombre d'hommes lettrés, des catholiques, des libres-penseurs, comme des protestants. Cet auditoire s'est cependant montré un peu froid. Les matérialistes ont peut-être été blessés des paroles ironiques dirigées contre leur système et les spiritualistes ont pu penser que la réfutation de M. de Pressensé, brillante et chaleureuse pour la forme, semée de mots heureux et d'images colorées, inspirée d'un souffle généreux et vraiment oratoire, laissait quelque chose à désirer pour la rigueur du fond, la solidité de la trame. La question n'était pas fouillée jusque dans ses fondements comme dans telle conférence de Naville. Au reste, de Pressensé ne s'était préparé sérieusement que la veille. Dès le mercredi matin, il avait sa « fièvre de tribune, » comme d'autres ont leur

[1] *Rev. chrét.*, 1865, p. 248. Voir 1866, p. 702.
[2] *Ibid.*, 1867, p. 193.
[3] M. Fr. Chaponnière. Lettre du 7 mars 1867.

fièvre d'examen... Je suis sûr qu'il n'aura rien mangé dans la journée. Il était pâle et vert comme un condamné à mort, et plusieurs fois j'ai surpris dans son improvisation, si facile d'ailleurs, pour être si peu préparée, de ces moments d'hésitation et d'angoisse qui échappent à la foule des auditeurs, mais qui mettent sa femme dans une affreuse perplexité... Si l'improvisation a ses triomphes, elle a aussi ses périls.

Il nous est malheureusement impossible de suivre E. de Pressensé dans toutes les campagnes où le poussait l'ardeur de son apostolat. Après un voyage d'agrément dans le nord de l'Italie, en septembre 1860[1], il se rendit d'une même traite au Kirchentag de Barmen. On connaît déjà ces grandes assises de l'Allemagne évangélique où se discutaient avec une grande vivacité les questions de l'unité de l'Eglise, de la doctrine biblique et de la vie chrétienne.

En 1861, E. de Pressensé assista à la quatrième assemblée générale de l'Alliance évangélique, à Genève[2].

C'est à lui qu'on avait demandé le rapport sur la liberté religieuse. Il la montra victorieuse dans les intelligences, mais encore en retard dans l'ordre pratique. Ce rapport, lu dans la cathédrale de Saint-Pierre, y fut accueilli avec une vive sympathie. E. de Pressensé jouissait toujours intensément de rencontrer dans de semblables circonstances des chrétiens éminents de l'étranger. E. Naville, F. Godet, Riggenbach, de Bâle, le Dr Guthrie, d'Edimbourg, Tholuck et Dorner, avec lesquels il se sentait en vivante harmonie. Il avait le sentiment de la catholicité chrétienne. Quand il discernait quelque part l'unité de l'esprit, fût-ce dans les Eglises grecque et romaine, il tressaillait de bonheur.

En 1862, ayant visité l'Exposition qui étalait ses merveilles à Londres, il se mêla aussi pendant quinze jours

[1] Voir le récit dans la *Rev. chrét.*, 1860, p. 596.

[2] 1861, p. 622, 627, 682. Il donna aussi une prédication, à la Madeleine, sur Jacques I, 19. Voir *La Conférence de Genève*. Rapport et discours de l'Alliance évangélique, par D. Tissot. Genève, 2 vol., 1861.

aux assemblées religieuses en cours à ce moment. Il se rendit à Harrow et à Oxford, admirant partout les belles individualités que le régime de la pleine liberté favorise. Il s'enthousiasma pour les multiples entreprises de lord Shaftesbury en faveur des enfants déguenillés et des misérables de Londres[1].

En août 1867, E. de Pressensé est à Amsterdam pour une nouvelle Conférence universelle de l'Alliance évangélique.

La Hollande, écrit-il, a été le refuge de tous les héroïsmes, de là l'émotion religieuse qui s'empare du fils de la Réforme, quand il franchit cette frontière qui a été pour ses pères la porte de la liberté. Amsterdam a beau être une Venise un peu brumeuse, où le soleil n'a pas l'éclat pourpre et rosé qui colore l'Adriatique, elle a, dans son originalité si réelle, un charme austère qui éclipse tous les enivrements du Midi. La lumière un peu pâle qui l'éclaire, ressemble à ce rayonnement incomparable des toiles de Rembrandt, qui met en relief le côté moral du tableau, bien plus que le côté simplement pittoresque[2].

Le voyageur revint encore plus enchanté des séances que du paysage. L'esprit des délibérations et l'entente avaient été parfaits. Pas un mot qui ne fût une proclamation de l'Evangile éternel. Les étroitesses confessionnelles et autres avaient été réduites au silence. On était décidé à continuer la Réformation et à ne pas céder à des peurs réactionnaires. Tholuck, ce patriarche de la théologie évangélique libérale, s'était écrié : « J'ai déjà vu passer deux grandes écoles antichrétiennes. Que le temps fasse un pas et celle d'aujourd'hui aura disparu[3]. »

[1] E. de Pressensé comprenait et lisait l'anglais, mais ne le parlait pas facilement et l'embrouillait avec l'allemand. M. C. Luigi, qui se trouva à Londres en même temps que lui, se rappelait cette phrase extraordinaire qu'il dit à un domestique : « It will come a sir um fünf Uhr, » au lieu de : « A gentleman will come at five o'clock » Les deux Français avaient été entendre Richard Weaver, un boxeur converti qui leur fit l'effet d'un énergumène, et Spurgeon dans son Tabernacle, où ils eurent beaucoup de peine à pénétrer.

[2] *Rev. chrét.*, 1867, p. 574. — [3] *Ibid.*, p. 576.

Le jour d'ouverture de cette cinquième assemblée universelle, Eug. Bersier avait prêché dans l'ancienne église wallonne d'Amsterdam un discours sur les ruines de Jérusalem relevées. (Néh. II, 17.) Quant à E. de Pressensé, il avait lu, le 24 août, un superbe rapport sur l'école et la Bible, où éclatait tout le libéralisme de sa pensée. On pourrait presque, de nos jours, le trouver actuel, tant il exposait de justes pensées sur les réelles conditions de l'enseignement religieux dans l'école. Il concluait à ne pas imposer la Bible, de par l'autorité civile, et à ne contraindre les consciences ni des élèves, ni des maîtres. Autant il souhaitait que dans des écoles privées et protestantes le livre de Dieu, qui est aussi le livre de l'homme, occupât la première place comme moyen de formation morale, autant il répudiait toute coercition légale dans l'école publique. Il repoussait la notion païenne de l'Etat qui prétendrait s'occuper directement de la religion. Il considérait comme un des pires abus l'absorption de la conscience individuelle dans la chose publique. D'autre part, si l'Etat ne doit pas imposer la lecture de la Bible, il ne doit pas l'interdire. Qu'il demeure neutre et qu'il laisse l'instituteur libre de suivre sa conscience et le vœu des parents. E. de Pressensé, du reste, préconisait le système anglais de l'école simplement subventionnée par l'Etat. « Ainsi l'instruction a tous les secours qui lui sont nécessaires et toutes les libertés qui ne lui importent pas moins. »

Avant de quitter ces grandes assises de l'Alliance évangélique, disons que la branche française de cette vaste association délégua, en juin 1870, E. de Pressensé et Théodore Monod auprès de l'empereur de Russie, au château de Berg, près de Stuttgart. Il s'agissait de lui faire entendre les réclamations des paysans luthériens de Livonie, convertis en masse et par surprise, en 1845, au rite grec, et qui aspiraient à sortir de cette situation intolérable. Alexandre II avait accueilli les deux pasteurs avec une parfaite bienveillance et leur avait donné l'as-

surance de son désir de mettre fin, dans les limites du possible, à une situation dont il reconnaissait lui-même le caractère anormal[1].

J'éprouvais, écrit E. de Pressensé, un sentiment d'épouvante en voyant ce monsieur en frac noir, duquel dépend le sort de soixante millions d'hommes. S'il y a une monstruosité dans la nature, c'est bien celle-là[2].

A propos de cette activité embrassant tant d'objets, relevons ces mots de Jean Monod :

Tu as de tout autres forces que moi. Tu as en hardiesse ce que j'ai en timidité... Une mûre réflexion m'a toujours fait prendre ta défense. Tes dons te portent à servir de cette manière la cause chrétienne.

Cette autre remarque est entièrement juste :

Vouloir faire rentrer les hommes de cette taille dans les cadres ordinaires du pastorat, c'est faire acte d'inintelligence. Ces hommes-là se créent eux-mêmes leur tâche, comme les Vinet et les Naville. Les faits sont là pour montrer si leur ministère est stérile, pour n'être pas selon les règles[3].

En réalité, le ministère de E. de Pressensé portait beaucoup de fruits. Nous avons eu l'occasion de citer des conversions remarquables dans lesquelles il avait eu une grande part. Nous avons connu personnellement des gens très humbles[4] qui lui devaient la naissance de leur vie chrétienne. Il était si humain en tout, qu'il était compris par l'âme populaire.

Il pouvait être suspect à certains esprits ombrageux,

[1] *Rev. chrét.*, 1870, p. 445. — [2] Lettre du 28 juin 1870. — [3] F. Chaponnière, lettre du 1er mars 1867.

[4] Nous citerons entre autres la conversion de l'évangéliste van der Becken, qui a été le père de trois pasteurs actuellement vivants. Il avait débuté par être le concierge de la chapelle Taitbout. E. de Pressensé alla chaque semaine, pendant quelque temps, lui donner une instruction religieuse. Nous entendons encore avec quel accent le digne vieillard, usé au service du Seigneur dans le quartier de Belleville, prononçait le nom de E. de Pressensé.

que ses allures à tous vents et ses propos parfois excessifs faisaient tressauter. Certains protestants conservateurs ne l'acceptaient pas sans conteste, et sans doute ses succès faisaient des jaloux. Néanmoins, il exerçait une grande influence. Malgré une certaine opposition passagère, dont il avait peine à prendre son parti, il devenait chaque jour davantage l'un des représentants les plus notoires du protestantisme français, un de ses chefs et l'une de ses gloires par le caractère et par les talents.

CHAPITRE XIX

Voyage en Orient. La Vie de Jésus-Christ.

Pour réfuter Ernest Renan. — Le départ. — En Egypte. — Premières impressions de Palestine. — En caravane. — Le retour. — *Jésus-Christ, son temps, son œuvre.* — Appréciations sur l'ouvrage.

Au printemps de 1864, E. de Pressensé entreprit un voyage en Terre Sainte. Il s'embarqua, le 1er mars, à Marseille, avec trois compagnons de route, William Monod[1], Léon Paul[2] et Georges André[3]. Son but n'était pas simplement l'étude ou l'agrément. Il allait surtout à la recherche de renseignements utiles à la *Vie de Jésus-Christ*, qu'il méditait d'écrire pour réfuter celle de Renan.

Ernest Renan était devenu le champion le plus redoutable, parce que le plus populaire, de l'antichristianisme. E. de Pressensé avait déjà croisé le fer avec lui, dénonçant le scepticisme, le vague panthéisme du séduisant écrivain et lui reprochant d'attenter au caractère de la foi et à la personne du Christ[4] par un dilettantisme d'autant plus dangereux qu'il se servait des artifices de langage les plus habiles. Tout son genre d'esprit était

[1] Fils du Dr Gustave Monod, étudiant en théologie à Lausanne, mort à dix-huit ans à Berlin, en 1865. Voir A. Bernus : *Notice sur W. Monod*. Lausanne, 1866.

[2] Futur pasteur-aumônier de Mme André-Walther. Il publia, en 1867, un journal de voyage en Orient.

[3] Fils de Mme André-Walther, frère cadet de M. Alfred André, mort en 1878.

[4] *Rev. chrét.*, 1862, p. 542.

aux antipodes de celui de E. de Pressensé. Lorsque, dans l'été de 1863, parut la *Vie de Jésus*, signée du nom de l'éloquent charmeur, ce fut une douleur pour toutes les âmes chrétiennes, aussi bien catholiques que protestantes. Les anciens amis de Schérer eurent en plus l'amertume de l'entendre louer l'auteur dangereux en ces termes :

M. Renan a réussi à retrouver la physionomie de Jésus, à nous montrer un personnage distinct, vivant, vraisemblable[1].

Dans un très vif émoi chacun courut à la riposte, et l'on ne saurait compter les articles dénonçant, aussi bien en Allemagne qu'en France, l'esprit profane de l'homme qui osait travestir la vie du Christ en une « délicieuse pastorale. » E. de Pressensé publia dans sa Revue d'abord, puis à part, une réfutation énergique et spirituelle[2] où il dévoilait les contradictions, les affirmations sans preuve, les falsifications de « textes doucement sollicités. » Cet opuscule avait déjà causé un immense soulagement à plus d'une conscience chrétienne. L'abbé Martin de Noirlieu écrivit à l'auteur : « C'est ce que j'ai lu de plus fort contre cet affreux livre. » Il alla jusqu'à déposer chez le libraire son témoignage écrit, pour favoriser la diffusion de la brochure parmi les catholiques. Il dira plus tard à E. de Pressensé : « Votre foi doit être bien consolée d'avoir eu à défendre le Fils de Dieu contre les blasphèmes de l'incrédulité. »

Mais le succès du livre de Renan demeurait considérable. Une édition populaire contenant certaines atté-

[1] *Le Temps*, 7 juillet 1863, cité par la *Rev. chrét.*, p. 438. Il faut reconnaître toutefois que Renan ruinait heureusement la théorie de Strauss, qui attribuait à une grande partie des récits évangéliques un caractère mythique. E. de Pressensé déclara plus tard : « Renan a rendu un vrai service à la théologie en la forçant à revenir au côté humain et vivant de l'Evangile. »

[2] Il avait prononcé sur ce sujet six conférences dans la chapelle Taitbout ; elles furent reproduites sans doute en substance dans la *Rev. chrét.*, 1863, p. 439, 449, et 1864, p. 62 et 113.

nuations, se vendait très rapidement à 200000 exemplaires, et pénétrait jusque dans la classe ouvrière. Il était urgent de réagir, et comme on ne détruit que ce que l'on remplace, il fallait de toute nécessité substituer au roman fantaisiste de Renan un exposé sérieux de l'histoire. E. de Pressensé crut avec raison que cette tâche, aussi belle que difficile, lui était dévolue. Et peut-être en réalité était-il le théologien français le plus capable de la remplir?

M. de Pressensé, écrivait Rosseeuw Saint-Hilaire[1], depuis l'apparition du livre de Renan, songe à lui opposer cette réponse seule digne du sujet et de lui, écrire une *Vie de Jésus*. Préparé à ce grand travail par ses études antérieures sur l'*Histoire de l'Eglise*, mais surtout par la pensée et la foi de toute sa vie, il n'a pas voulu laisser à M. Renan la facile supériorité d'avoir vu la Palestine et de donner sur ses tableaux élégants la dose voulue de couleur locale.

Ce sont donc à la fois des informations et une inspiration que le voyageur s'en alla demander à l'Orient. Il a dit lui-même, dans ses notes de voyage[2], les raisons qui le déterminèrent à visiter les lieux où le Christ a vécu :

Puissé-je apprendre à mieux connaître et à mieux aimer le Christ invisible, en suivant les traces du Christ historique et en foulant cette terre sacrée où l'éternelle vérité a trouvé ses plus suaves symboles et révélé ses plus hauts enseignements ! Je ne quitte ma patrie tant aimée que pour mieux la servir et faire ce que je puis, avec bien d'autres, pour lui rendre le vrai Christ, Celui qui sauve et qui affranchit. Je trouve aussi un avantage à mettre un intervalle, — non pas, je l'espère, entre

[1] *Rev chrét.*, 1865, p. 116. Dans une lettre à Félix Bovet, E. de Pressensé écrivait : « J'ai un motif très sérieux pour entreprendre ce voyage. C'est mon intention d'écrire, si Dieu le permet, une *Vie de Jésus*, non pas pour répondre positivement à Renan, mais pour profiter de ce que ce grand et divin sujet est de force inscrit à notre ordre du jour. »

[2] *Le pays de l'Evangile*, notes d'un voyage en Orient, 1864, p. 45.

la vie et la mort, — mais entre deux périodes de ma carrière, à quitter quelque temps le champ de travail et de combat et à considérer à distance l'œuvre commencée ! C'est comme une seconde veille des armes ; c'est surtout un moyen salutaire de discerner le triste mélange de sentiments humains qui s'associent aux œuvres les meilleures, et de rompre ces mille liens qui se tissent d'eux-mêmes dans la vie journalière et arrêtent l'essor de l'âme. Je vais visiter les saints déserts d'où sont sortis les grands et austères témoins de la vérité, qui furent puissants parce qu'ils furent humbles et qu'ils se placèrent non pas en face de la gloire terrestre à conquérir, mais de la vérité à proclamer et de l'humanité à sauver.

Quelques pages plus loin[1], le voyageur ajoute :

Etes-vous fatigué, surexcité, surmené, avez-vous fait des conférences, des articles, lancé un gros livre sur la Révolution française[2] avant de partir, prenez un bateau des Messageries et voguez sur la Méditerranée.

Nous ne referons pas le voyage avec le touriste avide de recueillement, de révélations intimes et d'observations précises, d'avance admirateur enthousiaste des grands paysages qui ont encadré l'histoire sainte. Il avait consulté son ami Félix Bovet sur son plan de voyage en Orient et se trouva bien de le suivre[3].

Ce fut d'abord Alexandrie, où l'historien des trois premiers siècles de l'Eglise rechercha avec émotion le souvenir du théologien qu'il admirait tant, Origène. Puis le Caire, d'un aspect beaucoup plus oriental, avec le Nil, « le fleuve sacré, » et bientôt les Pyramides, qui furent gravies non sans sueurs ! Que de frémissements dans ces étapes !

Et d'abord, vive l'âne égyptien ! C'est la foudre, c'est l'éclair, c'est le galop permanent. Nous avons fait en deux jours, au

[1] Page 52. — [2] Voir plus loin, chap. XX, p. 301.

[3] Voir *Foyer romand*, 1906, p. 98, *Lettre de F. Bovet à Amiel.* Voir aussi F. Bovet : *Voyage en Terre sainte*, dont de Pressensé écrivait : « Toutes les fois que je le relis, je voudrais jeter mes notes au feu. »

travers des sables, plus de dix-huit lieues. Mais surtout, quel mystère éloquent que celui de ces sépulcres immenses, qui ne sont pas des monuments de mort, mais d'immortalité !... Au fond, l'Egypte a cru à l'immortalité du corps,... de là la mômie et la pyramide[1].

En Palestine, E. de Pressensé demeure sans paroles en arrivant en face de Jérusalem, aux premières heures d'une belle matinée[2] :

Tout d'un coup, le mont des Oliviers nous apparaît, puis la cité sainte elle-même. Ce qu'on éprouve alors, d'autres l'ont dit admirablement... Je ne puis rien exprimer... L'âme est surmontée par l'émotion ; elle est momentanément engourdie.

Tout ce qu'on peut voir en ce lieu unique de la terre retient l'attention de notre voyageur. Son récit est semé de réflexions vivement exprimées. A propos du Saint Sépulcre :

Pour ma part, je suis heureux que la grande fraction de l'Eglise chrétienne à laquelle j'appartiens, n'ait pas à réclamer ici un pouce de terre et qu'elle ne soit pas tentée de chercher parmi les morts Celui qui est vivant. Je dis cela sans aucun sentiment de supériorité, sympathisant avec tous les sentiments de vraie piété qui se mêlent aux superstitions que je condamne et sachant très bien que les anges recueillent dans leurs coupes d'or plus d'une prière ignorante qu'une orgueilleuse orthodoxie ne ramasserait pas[3].

Partout où il passe, le voyageur ne manque pas de se pencher avec amour et pitié sur l'âme humaine. Il brûle du désir de l'éclairer. Ce fut pour lui une joie de communier à Jérusalem, dans l'église allemande et surtout de prêcher dans la chapelle anglaise[4], comme il le fit aussi plus tard à Beyrout. Béthanie[5], Bethléhem, Hé-

[1] Page 82. — [2] Page 108. — [3] Page 141.

[4] Jeudi soir, 24 mars. « J'ai prêché dans la chapelle anglaise devant une cinquantaine d'auditeurs, heureux de raconter dans ma langue, en ce jour et en ce lieu, les choses magnifiques de Dieu. *Je suis le premier pasteur français qui ait prêché à Jérusalem.* »

[5] « Qui n'a cru, en s'arrêtant à Béthanie, voir Marie aux pieds du

bron, Nazareth prirent une grande place dans son cœur. Il se plongeait avidement dans les impressions qui le rapprochaient de l'antiquité biblique. Combien il admira le Carmel, la plaine d'Esdraélon, semée de tant de fleurs, le lac, oh! surtout le lac de Tibériade!

Le lac était, hier soir, d'une limpidité, d'une transparence merveilleuse; des teintes vermeilles se jouaient sur ses flots, un voile de silence l'enveloppait tout entier.

Toute vie est éteinte sur ces rivages, comme pour mieux conserver la trace des pas divins qui s'y imprimèrent[1].

Il semble au touriste retrouver sur ces bords l'écho du solennel : « M'aimes-tu? » adressé à Pierre par le Seigneur.

Quittant ces lieux sans pareils, la caravane s'engagea dans la Haute Galilée. Elle salua l'Hermon encore neigeux, les sources jaillissantes du Jourdain, les précipices vertigineux et grondants du Léontès. Il fallut réclamer ici et là l'hospitalité des Bédouins. En général, on dressait un campement :

Dès cinq heures, Joseph, notre drogman, vient sonner la charge dans notre tente. C'est un moment désagréable à cause du fouillis à débrouiller, de la toilette à faire dans un endroit resserré. Nous prenons à la hâte notre premier déjeuner; puis la tente s'abat et nous partons. Notre première étape a lieu après quatre heures de chevauchée. On étend un tapis sur l'herbe et nous déjeunons avec quelque viande froide, en buvant à la source voisine. Nous nous reposons quelques instants, puis nous remontons à cheval. En général, les mulets avec les tentes nous devancent, et quand nous arrivons au lieu de campement, notre drapeau national flotte déjà et notre café est prêt. Nous voyons ce qu'il y a à voir avant le dîner, puis on nous sert. Notre cuisinier est un homme entendu. Il sait donner du goût aux cous de poulet. Au reste, il nous nourrit fort sainement et suffisamment. Après le dîner, nous fumons notre chibouke.

Maître, l'écoutant, le contemplant, l'adorant? Il semble que dans cet air doré de ce beau soir, nous respirions les parfums du vase brisé aux pieds de Jésus. » *Rev. chrét.*, 1864, p. 261, 262. — [1] Page 203.

Nous jouons honnêtement une partie de dominos et nous faisons notre culte. Nous écrivons notre journal et nos lettres. Nous nous couchons de fort bonne heure. En général, nous dormons comme on le fait quand on a monté à cheval plusieurs heures[1].

Mieux encore que le journal de voyage, la lettre suivante, écrite de Naplouse, l'ancienne Sichem, le dimanche 3 avril 1864, à Jean Monod, nous fournit un résumé palpitant des impressions d'E. de Pressensé :

...Ce beau voyage dépasse complètement notre attente... Oui, fouler cette terre des saints souvenirs, où rien ne vient nous distraire, c'est une immense bénédiction, quand on y a comme nous vécu par la pensée. L'histoire de la rédemption y reprend vie ; chacune de ses principales scènes se passe, pour ainsi dire, sous nos yeux. Il y a des heures vraiment *intuitives*, où l'on se sent le contemporain de ce grand passé. Je ne puis te rendre ce que nous avons éprouvé avec William, au matin de Pâques, lorsqu'en descendant le Mont des Oliviers, nous avons trouvé l'ombre d'un caroubier pour lire le chapitre XI de Jean, en face de Béthanie. Cette bourgade bénie est tout ce que tu peux rêver ; c'est bien un asile de mysticité céleste, cachée qu'elle est dans le pli d'une colline.

Que te dire d'Hébron, de la mer Morte, de Jéricho ! Hier, c'était le puits de Jacob et le paysage où nous transporte l'évangéliste au complet. Jérusalem réunit tout. C'est l'extrême désolation, la ruine et la pauvreté, et c'est aussi la ville sainte empreinte d'une triste beauté, ceinte immédiatement par le désert comme par son voile de deuil. Elle est bien belle aux feux du couchant, derrière ses murailles crénelées, avec la coupole de la mosquée d'Omar et la croix de l'Eglise du Saint-Sépulcre, contraste qui la peint tout entière aujourd'hui. La présence de Jésus s'y est fait bien souvent sentir à nos cœurs. J'ai eu la douceur de raconter, le Jeudi saint, les choses magnifiques de Dieu dans ma langue.

Maintenant nous sommes en route par la Samarie pour le Carmel et la Galilée, le Liban. Nous sommes, sous la tente,

[1] Extrait du journal *Sous la tente*, manuscrit qui a servi à écrire le volume cité.

parfaitement installés. Nos montures sont excellentes. Tu me trouverais superbe... ou horrible avec ma barbe longue, mes bottes à revers, ma ceinture rouge flottante, où je glisse mon inoffensif pistolet, dans les passages délicats, mon *couffié* (?) et mon manteau de laine blanche bouffant au vent quand je galope.

Notre quatuor est à l'unisson, mais le *duo* surtout [1]. Pour le moment, il faut nous suffire à nous-mêmes, car après cinq semaines de temps magnifique, la pluie nous a empoignés. Elle est tombée, cette nuit, dans nos lits, où nous avons pris un bain, et nous avons dû passer la journée enfermés dans notre tente. Nous avons bon espoir que la pluie va cesser, car ce serait la payer un peu cher que de donner quarante francs par jour pour fumer notre chibouke derrière des toiles mouillées.

Au reste nous ne nous plaignons pas. Notre voyage s'est accompli jusqu'ici sous la bénédiction et jusque sous le sourire de Dieu. Néanmoins je me livre souvent, surtout quand nous passons dans des endroits pierreux, à une arithmétique passionnée qui consiste à compter les jours me séparant du bienheureux revoir. Si tu savais les belles lettres que m'écrit mon Elise! Mais la date est si éloignée! Enfin, confiance et courage!

Après ce coup d'œil pittoresque sur le voyageur, reprenons notre marche.

La visite de Damas fut facilitée par l'hospitalité du consul de France, auquel William Waddington, le gendre de H. Lutteroth, avait recommandé les voyageurs. Ce fut un enchantement pour les yeux, mais une tristesse pour l'âme. L'islamisme sensuel et cruel s'étalait brutalement à chaque pas. Peu d'années auparavant, des milliers de chrétiens avaient été massacrés dans cette ville des fleurs et à la porte de ces exquises demeures ornées avec tant d'art. En traversant la Syrie, E. de Pressensé et ses compagnons avaient pu relever maints vestiges des hécatombes humaines accomplies par les Druses. Ils avaient vu mainte veuve abandonnée, éplo-

[1] Avec William Monod.

rée, désespérée, et maints orphelins. Quelle croix pour des cœurs de chrétiens ! Bien des jours s'étaient aussi écoulés depuis la réception du dernier courrier. Le tendre père confiait à son journal ses crises fréquentes et vives de nostalgie et ses soupirs après des nouvelles de France :

Oh ! que vous êtes heureux, mes bien-aimés, écrit-il le 11 avril, au point de vue de la correspondance ! Vous êtes le point fixe, la cible certaine vers laquelle je puis viser avec sécurité, tandis que je suis le point mobile et pour longtemps insaisissable. Hélas ! il me faut encore attendre jusqu'à Beyrouth, c'est-à-dire encore quinze jours, avant d'avoir le moindre mot de mon *home !*

A cela s'ajoutaient quelques ennuis de la vie en caravane. Les moukres ou serviteurs du drogman ont souvent lassé la patience des touristes : disputes, cris, saleté, caprices, exécrable humeur.

Ces messieurs trouvaient mauvais que nous missions nos chevaux au galop ; ils grognaient quand les journées de voyage dépassaient six heures, quand nous nous écartions pour voir un site qui nous attirait. Si nous ne sautions pas du lit à l'heure qui leur convenait, ils faisaient irruption dans la tente et peu s'en est fallu parfois qu'ils ne nous pliassent avec elle dès cinq heures du matin.

Enfin, on arriva à Beyrouth, où le voyageur trouva, après des délais exaspérants, la correspondance tant désirée : lettres débordantes de tendresse de tous les siens, qui ne considéraient nullement, ainsi qu'on le ferait aujourd'hui, le voyage de Palestine comme une facile partie de plaisir. Le bon père recommandait la prudence au père de famille. Gabriel Monod, alors à l'Ecole normale, se réjouissait d'avance des récits du voyageur et parlait du succès énorme de l'édition populaire de la *Vie de Jésus*, par Renan ; Eug. Bersier rendait compte de l'œuvre commune dans l'Eglise...

Le voyage s'acheva par Smyrne et Ephèse, où les

traces de saint Paul et de saint Jean furent pieusement explorées; puis par Constantinople, qui laissa, comme capitale de l'empire turc et dernière résidence des empereurs gréco-latins, une impression de dégoût au pasteur français. Il mettait à part cependant Sainte-Sophie et les bords enchanteurs du Bosphore. Athènes, l'Acropole, l'Aréopage le ravirent. Songez! Etre en face des œuvres les plus pures de l'art antique qu'il avait appris de bonne heure à aimer!

A toutes mes impressions se mêle pour moi un souvenir personnel. Cette intuition si vive de l'antiquité classique sur cette terre où fut son berceau et son triomphe, me reporte à un ami bien cher, disparu depuis de longues années du milieu de nous, Adolphe Lèbre... Pour ceux qui l'ont connu intimement et aimé, il demeure l'un des types les plus nobles du culte fervent du vrai, du beau, enfin de tout ce qui donne du prix à la vie... C'est avec lui que, pour la première fois, j'ai bu aux sources pures de la grande poésie antique et que j'ai entrevu ces beautés souveraines dont on ne guérit plus, quand on les a connues.

Le bateau longea les îles Ioniennes et aborda à Venise, encore enchaînée au joug autrichien détesté. E. de Pressensé regagna Paris par l'Italie septentrionale, dans les derniers jours de mai.

C'est avec un intime bonheur que je rentre dans le cadre de l'existence journalière et que je vais reprendre, sous le ciel de la patrie, la vie de devoir et de travail. Je rapporte les plus saints et les plus beaux souvenirs de ce magnifique voyage, dont l'austère Palestine et la brillante Grèce forment comme les deux pôles. Sans cesse j'ai retrouvé sous les dehors les plus divers, parfois les plus repoussants, cette même humanité si grande et si pauvre, et si semblable à elle-même dans ses grandeurs et ses pauvretés, que j'ai appris à connaître dans notre Occident éclairé et tourmenté. Je suis effrayé de tout ce qui reste à faire pour triompher de la masse d'erreurs et d'abjection qui l'écrase dans ces lieux jadis si favorisés, plus effrayé encore quand je me reporte à la situation réelle de nos pays dits chrétiens... Mais n'ai-je pas vu briller partout le rayon divin sur la

noble face humaine, sous la tente du Bédouin comme dans la maison de terre du village arabe ou dans les sales rues des villes syriennes? Dieu ne permettra pas que le sang de Christ ait coulé en vain sur cette terre aujourd'hui désolée, où le Verbe éternel s'incarna et fut immolé. Ayons confiance dans l'immense amour du Père de l'humanité.

Ce voyage avait donc porté à un degré plus intense chez le pasteur la flamme de l'apostolat. Le Christ invisible était plus que jamais l'objet de ses pensées. Il se mit sans retard[1] à l'œuvre projetée, stimulé par la conviction que son livre était d'une urgente opportunité. Ses amis l'attendaient; catholiques et protestants le saluèrent avec une égale reconnaissance lorsqu'il parut, au nouvel-an de 1866, sous ce titre : *Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre.*

Quelques publications l'avaient précédé. Deux traductions de l'allemand : l'une de la *Vie de Jésus*, de Néander, par Goy[2], l'autre de la *Vie du Seigneur Jésus*, de Riggenbach, par G. Steinheil[3]. Le Père Gratry avait fait paraître un court ouvrage populaire sur le même sujet. Même Veuillot était survenu avec un gros volume, bien propre, dit-on, à assurer le succès de Renan par son ignorante outrecuidance. Wallon, de l'Institut, avait fait œuvre meilleure[4]. En tout cas, le livre de E. de Pressensé, s'il n'arrivait pas bon premier, était de beaucoup supérieur à tous les autres, parce que c'était une œuvre originale et parce qu'il s'agissait pour l'auteur du témoignage brûlant de sa foi personnelle.

Nous ne saurions analyser ici cet ouvrage sans être jeté au delà de nos limites par l'abondance du sujet. Bornons-nous à résumer plutôt le jugement que publia

[1] Il l'acheva à la Celle Saint-Cloud, à la Colline.

[2] 2 vol., 1852. — [3] 1864.

[4] *Rev. chrét.*, p. 376. On peut lire dans la *Bibliographie des publications relatives au livre de M. Renan, Vie de Jésus*, par Ph. Milsand, Paris, Dentu, 1864, que de juillet 1863 à juin 1864, 204 écrits divers parurent sur la question. La liste en est des plus curieuses.

Frédéric Godet dans la *Revue chrétienne*, sur la demande de son directeur. Nous y trouverons la pensée émue d'un des théologiens les plus autorisés d'il y a cinquante ans :

L'auteur, dit-il, aime par-dessus tout Celui dont il s'est proposé d'écrire la vie... Et comment l'amour le plus pur de la vérité ne serait-il pas inséparable de celui de la sainteté? M. de Pressensé s'est donné à Jésus parce qu'il a contemplé la sainteté incarnée en sa personne. C'est ce sentiment qui fait la beauté et la puissance de son livre. En outre, il a senti la gravité de son rôle, et comme l'avocat qui est appelé à plaider une grande cause s'y prépare par l'étude la plus scrupuleuse de toutes les pièces du dossier, M. de Pressensé n'a pas oublié un des documents qui pouvaient lui fournir une lumière... Enfin, grâce à l'inépuisable fraîcheur du sentiment et à la verve brillante du style, il a trouvé moyen d'enchaîner constamment à lui des lecteurs,... dont le plus faible peut le suivre sans fatigue.

Le trait saillant de ce nouveau tableau de la personne et de l'histoire de Jésus-Christ est certainement l'intérêt tout particulier avec lequel l'humanité du Seigneur est signalée et mise en relief, et cela par un homme qui ne songe à porter atteinte ni à la divinité essentielle, ni à la préexistence éternelle de Christ. C'est ici un phénomène tout nouveau. Il n'ignore pas qu'il rompt non avec la foi, mais avec la théologie de l'Eglise du quatrième siècle. Mais il croit le moment venu de donner satisfaction au sentiment religieux contemporain qui réclame avec énergie un Sauveur vraiment humain.

A ces éloges se mêlaient quelques critiques. F. Godet reproche à E. de Pressensé de n'avoir pas montré toute la plénitude divine du Fils de l'homme, de Celui qui est non seulement le réparateur, mais le consolateur de l'humanité, Dieu fait homme. Il ne trouve pas non plus suffisante sa conception de la rédemption. A force d'écarter de ce grave sujet toute notion juridique et d'accentuer la réparation morale offerte par le Christ au nom de l'humanité, E. de Pressensé ne risquait-il pas de tomber dans l'idée de la réconciliation entre Dieu et l'homme

par la sanctification croissante de ce dernier? Il méconnaissait trop aussi, dans la mort du Sauveur, la manifestation de justice, la condamnation du péché. En un mot, il atténuait le rôle expiatoire de la mort de Jésus.

Nous négligeons d'autres critiques, trop spéciales pour figurer ici. Mais comment ne pas citer cette belle page?

Un illustre penseur du moyen âge, Roger Bacon, en terminant l'un de ses plus importants ouvrages, saisi lui-même de la valeur de l'œuvre à laquelle il venait de consacrer ses veilles, se sentit poussé à l'intituler : *Opus majus.* Nous n'ignorons pas avec quel profond sentiment d'humilité M. de Pressensé a posé la plume, et comme tous ses lecteurs, nous n'avons pas pu lire sans saisissement sa dernière page, la plus éloquente peut-être de tout son livre[1]. Mais il nous paraît impossible néanmoins qu'au moment où il a vu devant lui son œuvre achevée, il n'ait pas éprouvé une émotion semblable à celle que ressentait ce grand docteur d'autrefois. Comment avoir à s'occuper jamais d'un plus grand sujet, et comment verser jamais plus complètement son âme, toute son âme, dans son œuvre? La composition d'un tel ouvrage doit être un point culminant dans la vie. Et nous ne serions pas étonné que l'auteur d'un tel livre, après l'avoir terminé, ressentît une espèce de vide, comme si tout ce qu'il pouvait faire encore sur la terre devait nécessairement rester au-dessous de *l'œuvre plus grande* qu'il vient d'accomplir.

Dans une lettre personnelle, F. Godet déclarait :

Nulle part je n'ai trouvé toute votre âme comme dans cet ouvrage. Et il ne pouvait en être autrement. C'est votre Jésus que vous nous avez donné, et votre Jésus c'est vous-même... J'ai été très frappé de vous voir arriver en quelque sorte d'un

[1] F. Godet, dans sa lettre du 10 janvier 1866, où il acceptait de rendre compte de l'ouvrage, écrivait : « Voyez au moins dans le oui que je vous adresse en tremblant, l'expression de ma profonde sympathie pour votre personne, votre œuvre en général, ce travail en particulier. Les dernières pages que je viens de lire ont rempli de larmes deux yeux auxquels cet accident n'arrive pas facilement. » On lira cette « dernière page » dans l'*Appendice.*

bond à des résultats critiques, à une conception du ministère galiléen, en particulier, dans l'ensemble et dans les détails, auxquels m'a conduit aussi l'étude répétée que mes cours m'ont forcé à faire de cette question difficile. (18 février 1866.)

Les témoignages de gratitude adressés à E. de Pressensé se multiplièrent. Le duc de Broglie avait déjà approuvé hautement la réfutation de Renan à la première heure :

L'hypocrisie de prétendre servir le sentiment religieux en lui retirant tout ce qui fait sa substance, est très bien mise en lumière[1]. Que dirait-on d'un médecin qui refuserait toute nourriture à un affamé en lui disant : Que nous importe ? Il vous reste la faim, et même je vous assure qu'elle n'en sera que plus vive.

Guizot fut non moins élogieux :

J'ai vu assez de votre ouvrage pour entrevoir tout ce que vous devra la cause sacrée que nous défendons ensemble. Vous touchez à toutes les questions philosophiques et historiques avec une fermeté de conviction, une clarté d'exposition, une chaleur de langage qui ne peuvent pas ne pas frapper vos lecteurs. Votre livre est riche, varié et vivant comme votre âme. C'est ainsi qu'on est efficace.

Laissons encore parler le comte de Montalembert (18 janvier 1866) :

Je ne suis qu'un *tout petit* chrétien, bien pauvre et bien indigne, sous tous les rapports, de ce grand nom. Mais au milieu de toutes mes misères, Dieu m'a laissé un humble amour pour son divin Fils et aussi pour tous ceux qui confessent la divinité du Seigneur Jésus devant ce siècle égaré. Je sais que vous êtes de ceux-là. J'ai reconnu l'accent de la foi et de la sin-

[1] Lettre du 23 août 1862. Il s'agissait des premiers articles de polémique antérieurs à la *Vie de Jésus*. — A propos du duc de Broglie, Mme de Staël écrivait, de Coppet, à E. de Pressensé, le 18 juillet 1864 : « Sa bienveillance vous est acquise ; il ne vous nomme qu'avec un accent vraiment affectueux. » Il en était de même du comte d'Haussonville, qui avait fait entrer E. de Pressensé à la *Revue des Deux-Mondes*.

cérité dans tout ce que vous dites, dans tout ce que vous publiez.

Mgr Darboy, archevêque de Paris, en affirmant[1] que tous les chrétiens doivent s'unir « pour venger leur Père et leur Dieu, » complimenta E. de Pressensé pour « l'élévation de son talent et la vivacité de son sentiment religieux. » On raconte que même il vint en personne déposer sa carte de visite chez l'auteur. Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, écrivit de son côté[2] : « Vous êtes de ceux qui adorez Jésus, et par là vous vous distinguez heureusement de ceux de nos frères séparés qui ne l'adorent pas. »

Il y eut naturellement des opposants. Du côté des libres-penseurs, Havet[3] contesta mainte proposition d'ordre historique. Parmi les partisans de l'orthodoxie, le professeur G. Cramer, de Genève, dans trois articles du *Chrétien évangélique*[4], accusa l'auteur de se préoccuper beaucoup trop de la critique incrédule et d'avoir « sacrifié sciemment la divinité de Jésus-Christ à son intention de sauver sa parfaite humanité. » Il lui reprocha surtout de ne pas prendre à la lettre les paroles bibliques relatives à l'expiation. Ces remarques du théologien de Genève reflètent assez exactement les appréhensions d'une partie importante du public chrétien de France et de Suisse[5], qui ne sut pas assez apprécier le service manifeste que le théologien de Paris avait su rendre à l'Eglise de son temps, en réagissant contre une critique sans retenue.

Indépendamment de sa valeur scientifique sur laquelle nous aurons à revenir, la *Vie de Jésus-Christ* a le grand mérite d'être un chaleureux plaidoyer en faveur de la

[1] 15 février 1866. — [2] 15 janvier 1866. — [3] *Rev. chrét.*, 1867, p. 125.

[4] Recueil fondé à Lausanne en 1858. Voir année 1867, p. 79, 133, 177.

[5] L'opuscule *Notes critiques sur le livre de M. E. de Pressensé : Jésus-Christ*, par le comte de Saint-Georges, est inspiré du même conservatisme timoré.

personne auguste du Sauveur. L'auteur avait le droit de compter sur l'efficacité de ce témoignage. Aussi voulut-il, comme Renan, publier une édition populaire de son livre. Elle parut à la fin de 1866. Il avait supprimé tout l'appareil scientifique et toute assertion contestable entre chrétiens. Son but était d'attirer l'attention des simples sur les besoins de l'âme humaine et sur la réponse que leur fournit l'Evangile.

Artisans courbés sous votre tâche quotidienne, ouvrières pieuses et résignées, nous ne vous disons pas avec un célèbre écrivain[1] : « Venez à la fête que Dieu, dans son sourire, a préparée aux simples de cœur. » Non, nous vous présentons mieux qu'un Christ souriant. Nous vous présentons le Sauveur qui a pleuré de nos larmes, plié sous notre fardeau, et qui s'est appelé l'homme de douleur.

La rapidité avec laquelle les premières éditions[2] de la *Vie de Jésus-Christ* s'enlevèrent, prouve surabondamment que le pasteur de Taitbout avait donné pleine satisfaction au public chrétien.

[1] Renan.

[2] Il en parut six. La septième seulement, publiée en 1884, subit quelques remaniements.

CHAPITRE XX

La plume intarissable.

E. de Pressensé journaliste. — Théologien. — Le dogme de la rédemption. — L'inspiration de la Bible. — Mal compris. — L'*Histoire de l'Eglise* continuée. — Récompenses académiques. — L'*Eglise et la Révolution française*. — Brochures multiples. — Les *Etudes évangéliques*. — Relations avec les théologiens de l'étranger. — Les « holà ! » de Jean Monod.

On pourrait appliquer à E. de Pressensé une de ses boutades sur le journaliste « qui, habitué à faire part au public de ses réflexions, finit par croire que le public ne peut plus s'en passer. »

Ceci se rapporterait particulièrement à la *Revue chrétienne*, cette fidèle confidente de son directeur. Elle tenait à parler de tout. S'agissait-il d'un livre provoquant par son esprit critique, comme les *Apôtres*, de Renan, E. de Pressensé le prenait consciencieusement à partie[1]. S'agissait-il d'un ouvrage hautement sincère, tel que la *Révolution*[2] d'Edgar Quinet, il l'enveloppait de toute sa sympathie. La morale indépendante, si fièrement en vogue au milieu du siècle dernier, avait-elle été prônée dans une assemblée, la remise au point ne se faisait pas attendre. Les thèses positivistes d'un Littré, d'un Taine, d'un Sainte-Beuve étaient vigoureusement combattues. Ch. Secrétan venait à la rescousse en faveur de la morale étroitement unie à la foi au Dieu vivant, aussi bien qu'à la conscience[3]. Le déisme optimiste de Jules Simon

[1] *Rev. chrét.*, 1866, p. 257, 321 ; 1869, p. 385. — [2] 1866, p. 513. — [3] *Rev. chrét.* 1866, p. 122 et 193 : « La morale indépendante, équivaut pour nous à la plus humiliante abdication de l'intelligence humaine. » E. de Pressensé.

n'obtenait pas de laisser-passer complaisant, malgré l'amitié nourrie pour l'auteur[1]. Eug. Bersier, qui avait donné à Genève une belle série de conférences[2] sur la morale indépendante, ne faisait qu'un avec le directeur de la Revue pour la réfuter.

Il y aurait un grand profit pour l'historien à glaner les considérations si vivantes d'E. de Pressensé sur les crises que traversaient alors l'empire français et l'Europe, les Eglises et leurs partis[3]. Il commentait les événements; il discutait les publications; il guettait, il furetait dans toutes les directions.

Avec quelle fidélité de cœur il savait rendre hommage dans sa Revue à la mémoire des hommes qu'il avait connus! C'étaient Ch. Monnard, mort à Bonn, en 1865, Louis Bridel, à Lausanne, en 1866; Henri Hollard[4], à Neuilly, le 24 décembre de la même année; le théologien allemand Rothe, en 1867; le pasteur Rognon, un collègue éloquent de l'Eglise réformée de Paris, en 1870; le duc de Broglie, décédé subitement, le 25 janvier 1870, « l'homme juste et libéral par excellence, l'une des gloires du pays les plus pures. » N'oublions pas Montalembert, le champion d'abord hésitant, puis intrépide du catholicisme libéral. N'oublions pas non plus Lamartine, ce grand inspiré qui avait toujours été si cher à E. de Pressensé à cause de son idéalisme génial et de la générosité de son caractère. Il mourut en 1869. Recueillons ici ce fragment[5], où éclate une si franche admiration :

Qu'on me permette ici un souvenir personnel. Quelques incorrigibles partisans de la séparation de l'Eglise et de l'Etat firent une démarche, en 1848, auprès de M. de Lamartine, alors tout-puissant par les services rendus et l'influence, pour s'entretenir avec lui de ce grand sujet. Ils lui deman-

[1] 1869, p. 187. — [2] *Ibid.*, p. 215, en février et mars 1869. — [3] 1869, p. 539, 641, 758. — [4] Il était né à Lausanne, le 21 août 1801. Sa femme, née Julie Hangard, le 24 février 1806, à Yverdon, est morte à Paris, le 2 novembre 1880. — [5] *Rev. chrét.* 1869, p. 245-250.

daient de ne pas l'oublier dans la Constituante et de le faire inscrire à l'ordre du jour de cette assemblée, qui semblait destinée à fonder la liberté française sur ses vraies bases. Je n'oublierai jamais son langage dans cette courte conférence. Il avait conservé la noble beauté de sa jeunesse. Sa voix était vibrante et sonore : « Affranchir la société religieuse, nous dit-il, c'est affranchir Dieu dans la conscience. C'est lui que nous tenons captif. Pour moi je consentirais à être esclave et à l'être toujours, si je parvenais à assurer ce glorieux affranchissement. » Cette parole fut dite avec cet accent d'enthousiasme qui accompagne les convictions profondes. Ce jour-là, il me fit l'effet d'un type vraiment idéal de notre humanité.

Nous renonçons à poursuivre l'inventaire des richesses qu'E. de Pressensé a réunies avec tant de labeur et d'amour dans le recueil dont il était l'âme. Encore un mot cependant. Dès 1861, il avait ajouté à la *Revue chrétienne* un *Supplément théologique* destiné à une catégorie spéciale de lecteurs. Cette création fut très bien accueillie ; les collaborateurs affluèrent et constituèrent bientôt autour de cet organe une sorte d'école théologique, dont le crédit alla s'affirmant. On y remarque les noms de F. Godet, Sardinoux, Lichtenberger, Jalaguier, C. Bois, Astié, Jean Monod, R. Hollard, A. Sabatier, Ch. Babut, Trottet, Bruston, Bonifas, etc. A partir de 1863, la publication prit le nom de *Bulletin théologique*[1]. Elle fut remplacée, en 1869, par une *Revue théologique*, indépendante de la *Revue chrétienne*, mais « se plaçant toujours sur le terrain d'une foi positive à la Révélation, telle qu'elle résulte de l'ensemble du témoignage apostolique[2]. »

E. de Pressensé a publié dans cette annexe de sa

[1] Il parut quatre ou six fois par année. En 1862, le *Supplément* comptait déjà 700 abonnés.

[2] Voir *Rev. chrét.*, 1870, p. 191. Cette *Revue théologique* débuta en 1870, mais fut suspendue en 1871. Elle reprit dès 1872 sous la direction de Roger Hollard. En 1874, elle céda la place à la *Revue de théologie* de Montauban. — La *Revue de Strasbourg* avait cessé de paraître en 1870.

Revue une douzaine de grands articles et de nombreuses esquisses très vivantes du mouvement de la théologie française. Les études les plus importantes furent certainement celles où il exposa ses vues sur la Bible et sur le dogme de la Rédemption. Nous devons en fournir ici un bref résumé.

L'article sur l'*Inspiration des Ecritures* remplit tout un numéro du *Supplément*[1]. « La question de l'inspiration et de l'autorité des Ecritures, déclare l'auteur, est une question de vie ou de mort pour les Eglises de la Réforme. » Laissant de côté l'école naturaliste qui supprime la notion de révélation, il s'attaque à la théorie préconçue de la théopneustie impliquant l'infaillibilité complète des écrits dans la forme comme dans le fond. Il veut, dans un esprit de liberté et de vérité, « écouter l'Ecriture dans sa propre cause et constater les faits avant de les interpréter. »

Premier fait, le sentiment chrétien universel et constant reconnaît à la Bible, sur son propre témoignage et sur celui de l'Esprit saint en nous, la valeur d'un livre unique, d'un livre de Dieu, c'est-à-dire d'un livre où Dieu nous parle comme nulle part ailleurs. Mais la présence de l'élément humain y est aussi manifeste à qui ne veut pas se boucher les yeux, et il en résulte des inexactitudes nombreuses portant sur des chiffres, des noms, des faits, des paroles et des citations, erreurs qui ne sauraient se comprendre si l'on se plaçait au point de vue de l'inspiration plénière. — Pour le dire en passant, combien de partisans de la théopneustie ressuscitée ces derniers temps auraient avantage à relire les lumineux développements du théologien de 1867! Qu'il est étrange que de semblables réfutations soient encore aujourd'hui nécessaires!

Un second fait est la pensée des écrivains sacrés sur eux-mêmes. E. de Pressensé signale avec abondance les

[1] 1862, p. 205-280.

traces de leur personnalité active dans le témoignage vivant qu'ils nous ont laissé. Ce sont, dans l'ensemble, leurs personnes, plutôt que leurs écrits, qui sont inspirées. Quant aux apôtres,

ils ont été les témoins d'office du Christ, choisis et formés par lui pour concentrer en eux la mission essentielle de l'Eglise primitive;... mais leur charge n'ayant rien d'exclusif, elle a été partagée par d'autres disciples, leurs contemporains, placés dans les mêmes conditions ou bien honorés de révélations particulières et comblés des dons de l'Esprit, comme saint Paul [1].

La Bible est donc le document ou le témoignage des révélations de Dieu, celles-ci consistant dans des faits autant que dans des paroles. Ce témoignage est parfait à sa manière, par son caractère immédiat, sincère, mais surtout par sa puissance propre. Et ce témoignage possède une autorité spirituelle unique dans l'Eglise chrétienne. La Bible est la Parole de Dieu parlée par les prophètes, les apôtres et les témoins primitifs qui ont participé à l'œuvre du salut [2]... La conscience humaine mise en présence de ce témoignage le juge et y adhère. Mais la conscience chrétienne, une fois créée et formée par ce témoignage, s'y soumet docilement Elle n'est plus alors juge de la révélation divine.

Quand elle est en face d'un enseignement définitif du Nouveau Testament, se rattachant par conséquent à l'enseignement même de Celui qui a été la révélation vivante, elle doit l'accepter et s'y soumettre, lors même qu'elle ne pourrait pas se l'assimiler encore. Cela revient à dire que l'autorité des Ecritures est au-dessus de la conscience chrétienne, et que la mission de celle-ci n'est pas de rapetisser la révélation à sa taille, mais de s'élever graduellement à sa hauteur. L'abaissement volontaire est ici, comme partout, la condition de la vraie grandeur [3].

En terminant, E. de Pressensé réclamait pour son point de vue autant de droit au soleil que s'en arroge la théorie théopneustique. Il était persuadé d'agir dans

[1] *Ibid.*, p. 252. — [2] *Ibid.*, p. 261. — [3] *Ibid.*, p. 262.

l'intérêt de la vie chrétienne. Nous remarquerons combien il y avait de mérite à s'élever, en 1862, contre des vues aussi généralement reçues dans les Eglises de langue française. Il fallait alors un réel courage et une belle indépendance pour remonter le courant.

La pensée d'E. de Pressensé sur l'Ecriture était du reste conforme à ses convictions de jeunesse, ainsi que cela ressort de deux lettres antérieurement adressées à J. Monod et que nous nous plaisons à insérer ici, quoique en retard pour la date.

Paris, 18 mai 1850.

Je puis dire que malgré toutes mes misères spirituelles, je crois, je crois toujours davantage, d'une foi ferme et joyeuse, à mon Dieu Sauveur; mais en même temps je crois non moins fermement à la nécessité d'une transformation radicale du dogme orthodoxe, pour réconcilier la conscience et la révélation ou la révélation dans la création et la révélation dans le Rédempteur. L'autorité ne peut plus, dans quelque sphère que ce soit, s'asseoir que sur l'assentiment moral, sur la conscience bien interrogée et loyalement écoutée. La révélation doit se faire acclamer et non pas s'imposer. C'en est fini de l'objectif pur, pape ou livre. Le livre lui-même n'est que le monument de la piété apostolique, le fruit vivant de l'esprit, au lieu d'être ce fruit pétrifié qu'on en veut faire, et c'est dans le Nouveau Testament tout d'abord que cette pénétration délicate et admirable de l'élément divin et humain, de l'autorité et de la liberté, du *donné* et de l'*accepté*, du *révélé* et du *senti*, se fait sentir comme dans la personne même de Celui qui est la Révélation vivante et qui s'appelle l'*homme-Dieu*...

...Une tendance comme la nôtre, qui ne serait pas un progrès dans la piété, qui n'amènerait pas une réforme dans l'Eglise, serait trois fois morte. C'est avec un cœur profondément chrétien, c'est en adorant que nous devons travailler à la rénovation religieuse, si nous ne voulons pas être de mauvais petits rationalistes.

Paris, 10 octobre 1850.

Les articles de Colani et de Schérer me font de la peine. Je les trouve négatifs et un peu légers scientifiquement. Ces mes-

sieurs n'ont pas montré comment les Ecritures sont après tout le *Livre*, la *Bible*. Quant à moi, je crois que dans l'intérêt de la rénovation religieuse, il faut établir le dogme de l'inspiration, qui est un postulat de la conscience de l'Eglise, sur la base du spiritualisme chrétien et non plus sur celle de la lettre morte...

Cher ami, c'est à nous, à toi, à Goy, à Secrétan, à moi, à montrer par des faits que la tendance nouvelle n'est pas *négative;* c'est à nous à relever le drapeau des Néander et des Vinet...

L'*Etude sur le dogme de la Rédemption*[1] fut provoquée par la polémique déchaînée autour de la *Vie de Jésus-Christ*. L'auteur commence par tracer à longs traits l'histoire du dogme de la rédemption, fournissant une fois de plus la preuve de sa connaissance exacte du passé de l'Eglise. Entrant ensuite dans l'exposé de ses propres vues, il accentue très fortement la doctrine de la chute et de la profonde déchéance du pécheur. Pour sauver l'humanité, il ne suffisait pas d'une simple déclaration du pardon de Dieu. Il fallait une réparation. Mais ce qui importe pour la réparation, ce n'est pas la quantité de souffrance, c'est sa qualité, c'est sa nature, c'est son caractère moral. D'ailleurs, d'avance, l'humanité que Dieu veut racheter, est placée au bénéfice du libre décret de sa grâce.

Le gage le plus touchant de cet amour miséricordieux du Père se retrouve dans chaque berceau où l'on dépose un nouveau-né. Certes, une race maudite ne se multiplierait pas. Chaque enfant apporte sa douce et souriante prophétie[2].

D'autre part, le pardon annoncé et décrété ne supprime pas la nécessité du sacrifice ni de la souffrance dans l'œuvre du salut. La conscience humaine souligne ces conditions essentielles de la rédemption ; les coutumes sanglantes des religions païennes en font foi,

[1] *Bulletin théologique*, 1867.
[2] *Bulletin théologique*, 1867, p. 116.

ainsi que les institutions israélites, jointes aux intuitions des prophètes. De Pressensé reconnaît dans les sacrifices de l'ancienne Alliance,

> les grandes conditions morales de l'expiation, l'immolation sainte de l'âme, la mort à soi-même, l'acceptation des conséquences amères de la chute et l'offrande totale à Dieu [1].

Or Jésus-Christ, le Verbe incarné, s'est fait le représentant solidaire de la race déchue. Dans sa vie de souffrance déjà, il a accepté le jugement de Dieu prononcé contre le péché ; en même temps, il a rétabli par une obéissance parfaite l'union parfaite avec son Père. Mais c'est sur sa croix que son œuvre de réparation a pris son sens suprême. Non pas que Jésus y ait souffert les peines infernales de la damnation éternelle. Il n'est pas — ce serait blasphémer que de le prétendre — personnellement l'objet de la colère du Père. Mais Jésus

> en se soumettant à la mort, s'est placé sous le coup de la colère du Père, colère qui n'est pas à son égard un sentiment actuel, un ressentiment direct, mais qui s'est comme réalisée et incorporée d'une manière générale et objective dans un fait extérieur, car la mort est le salaire assigné dès l'origine au péché par Dieu [2].

Il a subi ainsi la mort extérieure et intérieure. Et après avoir maudit et confessé le péché de l'humanité, « il l'a remplacé par l'obéissance absolue, par le renoncement complet, par le don sans réserve. » Enfin et naturellement sa résurrection est venue sceller de la part de Dieu l'accomplissement du salut.

Cette conception morale et non plus juridique de la rédemption implique une appréciation du salut portant le même caractère.

Par la foi nous ratifions aussi bien l'acte négatif que l'acte positif du sacrifice rédempteur. Jésus-Christ a confessé et répudié le péché de l'homme et reconnu le droit de Dieu de le punir,

[1] Page 126. — [2] Page 137.

en se soumettant lui-même au châtiment. Voilà l'acte négatif; nous nous l'assimilons par la repentance. Jésus s'est donné à son Père; il a accepté toute sa volonté, voilà l'acte positif de la rédemption. Nous nous l'approprions en nous consacrant à Dieu dans une vie renouvelée. Ces deux actes s'unissent et se fondent dans la foi qui les rapporte l'un et l'autre à Jésus-Christ[1].

Nous maintenons donc fermement la justification par la foi... Mais cette foi justifiante est déjà sanctifiante; elle implique la renonciation au mal et l'entrée dans une voie nouvelle[2].

Cette explication, dont E. de Pressensé sentait l'insuffisance en regard de l'immensité du sujet, était suivie d'un examen très serré des principaux textes bibliques relatifs à l'œuvre du salut. Enfin il se défendait par quelques mots courageux contre ceux qui avaient cru devoir se faire en termes tragiques les avocats « de l'Eglise indignée et scandalisée[3]. »

On a peine à comprendre aujourd'hui qu'un exposé, auquel manque peut-être ici et là un peu de précision, ait pu provoquer une levée de boucliers aussi violente. Discours, brochures, articles se multiplièrent, donnant le plus souvent à penser que le travail incriminé n'avait pas été lu sans beaucoup de préventions. Au fond, c'était l'école de la théopneustie, incapable de distinguer entre la lettre et l'esprit, entre la théologie et la religion, qui défendait avec l'énergie du désespoir une position intenable, une méthode condamnée par les faits. A part certaines expressions par trop réalistes, qu'il rejetait, E. de Pressensé maintenait tout l'essentiel de la conception expiatoire de la rédemption. Sa théorie avait le grand mérite d'éliminer tout ce qui aurait fait de l'œuvre du Christ un *opus operatum* sans portée spirituelle[4]. Nous nous demandons toutefois s'il ne provoquait pas l'opposition en bousculant à plaisir les vieilles troupes de l'orthodoxie. Peut-être eût-il été mieux compris, s'il eût été moins agressif!

[1] Page 162. — [2] Page 163. — [3] Page 178. — [4] Voir les explications du *Bulletin théologique*, 1867, p. 316 et ss.

Si la droite était mécontente, la gauche libérale l'était aussi. Le *Lien*[1], son organe, ne le cachait pas. Les positions intermédiaires[2] exposent à ces assauts contradictoires. Mais quand un théologien cherche à être fidèle à sa propre conscience, il accepte volontiers ces mécomptes. E. de Pressensé, bien que peiné des jugements injustes de quelques-uns, se savait approuvé de ceux qui le connaissaient de plus près. Citons parmi ceux-là son vieil ami, H. Lutteroth[3] :

Il me paraît résulter de votre travail sur la *Rédemption* que le christianisme a fait son chemin dans le monde et que l'Evangile, par la grâce de Dieu et sous l'influence du Saint-Esprit, a converti les âmes, quoique les théologiens n'aient pas encore su donner la définition de ce mot. Il n'en est pas moins très important d'en rechercher le sens ; reste à savoir si l'action sur les âmes n'en est pas indépendante. Quand je recueille mes souvenirs, il me paraît que la théorie ou le système sous l'enveloppe duquel j'ai d'abord été mis en rapport avec le Rédempteur, a eu peu de part à ma conversion J'ai cru à l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ à peu près en même temps qu'à mon péché, et dès lors sans y comprendre davantage, j'ai cru au pardon et à la nécessité de la sanctification. Tout cela m'a paru ne former qu'un tout et tenir fort bien ensemble...

Un semblable témoignage était de nature à consoler E. de Pressensé de la défiance où d'autres représentants du Réveil persistaient à le tenir. Ainsi le directeur de la Maison des missions, Eugène Casalis, fit une vive opposition à un candidat, Paul-Timothée Larchevêque[4], pré-

[1] *Rev. chrét.*, 1866, p. 511.

[2] E. de Pressensé a fréquemment déclaré son plein accord avec *R. Monsell* († 1866), professeur à l'Université de Belfast et pasteur de l'Eglise libre de Neuchâtel, qui a laissé un ouvrage remarquable : *The religion of redemption*, 1867. — Voir *Rev. chrét.*, 1869, p. 348. — Il semble aussi avoir subi l'influence du théologien écossais Erskine, rencontré fréquemment en 1850.

[3] Lettre du 23 février 1867.

[4] Larchevêque, né le 28 décembre 1819, à Walincourt (Nord), mort à Genève octogénaire. Il avait étudié la théologie à Montauban et en Allemagne.

senté par le directeur du *Bulletin théologique* pour la Mission de Tahiti. Bien que ce candidat eût énoncé sa foi en termes non équivoques, sa parenté d'esprit avec Pressensé lui avait d'avance barré le chemin du poste à occuper.

Le plus grand effort littéraire d'E. de Pressensé, après 1860, fut consacré à la deuxième série de son *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise*, qui parut en deux volumes, à la fin de 1861. Ils portaient le sous-titre : *La grande lutte du christianisme contre le paganisme. Les martyrs et les apologistes.* Mais cette fois encore, l'auteur ne visait pas essentiellement à l'érudition. Il avait toujours les yeux fixés sur les luttes de son temps. Il disait dans la préface :

Notre situation ressemble à bien des égards à celle des défenseurs de la foi des premiers siècles. Ceux-ci ont parlé pour nous, en même temps que pour leur génération.

L'historien s'attachait donc, en peignant l'âge héroïque des persécutions, à mettre en relief les principes de la liberté religieuse. Le christianisme est par essence hostile à toute coercition : *Non est religionis cogere religionem,* a dit un ancien. Peut-être E. de Pressensé établissait-il un rapprochement trop étroit entre l'antiquité chrétienne et notre époque[1]? Mais comme il savait faire vivre les hommes du passé! Avec quel art et avec quelles vives couleurs il présentait les belles figures des Pères apologistes, Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien, qu'il avait en affection particulière! Il les enrôlait eux et leurs armes dans sa troupe et s'associait pleinement à ces lignes d'un confrère en histoire :

Les victoires que le christianisme a remportées dans les trois premiers siècles, ne prouvent pas seulement qu'il peut se passer du bras séculier; elles démontrent aussi qu'il n'est pas une invention de quelques rêveurs enthousiastes, ni une des mani-

[1] Remarque de C.-O. Viguet, très élogieux du reste, dans le *Chrétien évangélique*, 1863, p. 666.

festations successives et passagères de je ne sais quel esprit universel [1].

Cette partie de l'ouvrage eut le même succès que la première. Il parut très vite une traduction anglaise de l'Introduction et une traduction allemande des deux volumes [2].

En 1869, fut édité le cinquième volume : *L'histoire des dogmes*, qui devait être suivi d'un dernier sur la *Vie intérieure de l'Eglise*. Mais la guerre de 1870 étant survenue, l'ouvrage entier ne fut terminé qu'en 1877. Le laborieux auteur méritait à tous égards ce jugement de F. Lichtenberger, professeur à Strasbourg, qui déclarait [3] :

Parmi ceux qui travaillent avec le plus d'ardeur à réconcilier l'esprit moderne avec le christianisme dans notre pays, M. de Pressensé se distingue par un ensemble de rares aptitudes. Nul talent n'est plus français que le sien... Il marche à l'avant-garde des disciples de Vinet, jaloux de doter notre protestantisme français d'une théologie à la fois évangélique et libérale.

La publication dont nous venons de parler, nous oblige maintenant à retourner en arrière pour glaner quelques faits qu'il a fallu laisser momentanément de côté.

L'Université de Breslau célébra, en août 1861, son jubilé avec une grande solennité. E. de Pressensé se rendit à cette fête pour y recevoir le bonnet de docteur en théologie, qui lui avait été accordé en récompense de ses travaux d'histoire.

Nous voyons dans ce fait, écrivait-il, un signe nouveau de l'alliance étroite entre notre jeune théologie évangélique française et la grande école germanique, qui a associé si admirablement la foi et la science.

[1] C. Schmidt, professeur à Strasbourg, *Rev. chrét.*, 1861, p. 195.

[2] E. de Pressensé disait, en 1867, que son *Histoire* lui rapportait 3000 francs par an.

[3] *Rev. chrét.*, 1870, p. 353. C.-O. Viguet fut très élogieux aussi dans le *Chrétien évangélique*, 1873, p. 479.

Cette récompense fut suivie d'une autre, qui lui fut sans doute plus sensible encore et qui provoqua, non moins que la précédente, les félicitations du fidèle Jean Monod. L'Académie française lui décerna, en mai 1862, pour son *Histoire*, le premier prix Monthyon (prix littéraire) *ex aequo*, avec Augustin Cochin, qui avait écrit un beau livre sur l'esclavage. C'était un acte de haute impartialité à l'égard d'une œuvre marquée au coin d'une conviction religieuse très accusée. Villemain disait dans son rapport :

Distribué avec ordre, précis et animé, l'ouvrage est à la fois sagement critique et intéressant par la passion, fait pour instruire et pour émouvoir... Ce livre est un savant hommage à l'essence du dogme et des cultes chrétiens, à cette autorité spirituelle d'une croyance dont les dissidents reconnaissent également la source et la grandeur [1].

Un autre important ouvrage d'E. de Pressensé va maintenant retenir notre attention.

Dès 1862, il s'était préparé à traiter de l'Eglise pendant la Révolution française, sujet qu'il estimait particulièrement actuel. Durant l'été de 1863, il avait inséré dans la *Revue nationale* une étude brillante sur le Concordat et les lois de germinal. Mais ce ne fut qu'au printemps de 1864, à la veille de son départ pour l'Orient, que E. de Pressensé lança son volume intitulé : *L'Eglise et la Révolution française*, histoire des relations de l'Eglise et de l'Etat de 1789-1802. Il en parut une deuxième édition en 1867.

Ce livre de 500 pages est l'un de ceux qui contribuèrent le plus à accroître la réputation de son auteur. Il y exposait des vues pénétrantes sur la politique de la France en matière religieuse. Ce qu'il disait du clergé réfractaire, de ses résistances héroïques au pouvoir civil, de la renaissance ecclésiastique en dépit de l'ostracisme décrété contre le culte ancien, renversait la thèse

[1] *Rev. chrét.*, 1862, p. 479.

accréditée de la restauration des autels par Napoléon Ier. Les autels s'étaient relevés tout seuls, démontrant d'une manière irréfutable la vertu autonome de la foi. E. de Pressensé s'attachait tout particulièrement à dénoncer la funeste erreur des gouvernements qui se sont succédé pendant la période qu'il raconte, une méconnaissance absolue des droits de la conscience. Il plaide une fois de plus, avec l'éloquence des faits, en faveur de l'établissement des rapports normaux entre l'Eglise et l'Etat. Et il le fait avec d'autant plus d'autorité qu'il s'agissait, dans l'espèce, de la seule Eglise catholique. Le plaidoyer était tout désintéressé.

Ce livre fut très remarqué. Il est du reste l'un des meilleurs d'E. de Pressensé. Ch. de Rémusat lui consacra un grand article dans la *Revue des Deux-Mondes*. Le *Correspondant*, le *Siècle*, la *Presse*, les *Débats* le signalèrent avec faveur.

Le professeur Geffcken, de Strasbourg, en admira la richesse d'information. Ainsi peu à peu l'influence du pasteur protestant s'affirmait auprès du grand public français.

En attendant d'apprécier ce livre lorsqu'il atteindra sa troisième édition, en 1889, nous placerons ici ces lignes enthousiastes de Rosseeuw Saint-Hilaire dans la *Revue chrétienne*[1]. Il loue et l'on remarquera la répétition d'un éloge déjà entendu,

cette belle galerie de portraits, si courts, si rapides, mais si fermes et si vivants! Danton à la face de taureau, l'image même de cette audace qu'il prêche, mais qui n'a jamais pu laver ses mains du sang de septembre ; Camille Desmoulins, ce redoutable espiègle dont la plaisanterie tue et que n'absout pas un éclair de pitié courageuse; l'honnête Carnot, dont le mutisme en face de tant de forfaits ne saurait être excusé; Robespierre, dont les discours sentent l'huile et le sang, un des pires ennemis qu'ait eus la liberté et des plus convaincus ; enfin Marat, tout dégouttant de fiel, de calomnie et de sang,

[1] 1864, p. 230.

et la pâle figure de Saint-Just, le calme bourreau, et les bergeries de Barrère, avec ses deux discours en poche, pour ne pas manquer le vent qui souffle,... etc.

Et voici la conclusion :

Le seul moyen, affirme Rosseeuw Saint-Hilaire, de délivrer la chrétienté tout entière des embarras et des dangers de la lutte des deux pouvoirs, c'est la *séparation de l'Eglise et de l'Etat*. Elle n'est pas seulement dans les nécessités actuelles, elle est dans l'air que nous respirons, dans l'opinion publique, où elle gagne chaque jour du terrain ; dans la presse, où tous les journaux politiques s'y convertissent l'un après l'autre, en attendant les journaux religieux ; dans l'Eglise protestante salariée par l'Etat, dont les dissensions même plaident la cause de la séparation bien mieux que toutes nos paroles. L'Eglise catholique, il est vrai, n'est pas gagnée encore ; nous doutons même qu'elle le soit jamais, et nous le regrettons pour elle, car c'était peut-être la dernière chance qu'elle eût de se retremper, comme en 1796, aux eaux vives de la foi. Mais l'expérience a été tentée aux Etats-Unis, sur un théâtre assez vaste pour qu'elle soit décisive... Reste enfin le pouvoir civil, qui, en France comme ailleurs, n'est pas converti encore, mais qui pourrait bien l'être un jour ; car lassé de ces luttes sans fin avec son éternel rival, il en viendra tôt ou tard à se demander s'il n'aurait pas plus tôt fait de laisser les consciences complètement libres et d'abandonner une fois pour toutes à la religion l'empire du monde moral, que tous les pouvoirs d'ici-bas essaieraient en vain de lui disputer. Ce qui nous amène tout naturellement à la devise de M. de Cavour et à la conclusion du beau livre de M. de Pressensé, l'*Eglise libre dans l'Etat libre*[1].

[1] Edgar Quinet écrivait, de Veytaux, Suisse, le 23 novembre 1865, en envoyant à E. de Pressensé son livre sur la *Révolution* : « Je n'ose évidemment espérer que vous serez de mon avis en toutes choses. Mais je crois que vous reconnaîtrez dans ce livre un amour sincère de la liberté et de l'humanité. J'ai cherché à porter l'esprit d'examen dans l'histoire de la Révolution, car beaucoup de gens en veulent faire un livre fermé des sept sceaux et auquel il n'est pas permis de toucher. Je fais la guerre à tous les despotismes et les aurai donc tous contre moi. Je cherche à refaire la conscience publique. Il me semble que dans cette entreprise nous devons nous entendre sur bien

Le lecteur se doute bien de la difficulté d'une biographie telle que la nôtre. E. de Pressensé a tant imprimé! Comment le suivre partout où sa verve nous entraîne? Comment être complet sans lasser? Et, d'autre part, il y a dans tout ce qu'a traité cette plume agile, infatigable, ambitieuse de voler sans cesse, un souffle vivifiant qu'on voudrait ne pas perdre. On aimerait recueillir maintes perles dans un plus large écrin qui les conserve. Résignons-nous, quand il le faut, à une sèche énumération. Voici les titres de quelques brochures qui appartiennent à l'époque dont nous parlons :

La philosophie chrétienne au troisième siècle. Origène, sa vie, ses écrits, 1860. (Extrait du *Magasin de librairie.*)

Un grand individualiste français, Vinet, 1861.

La jeunesse et la liberté, 1862. (Extrait de la *Revue nationale.*)

L'Ecole critique et Jésus-Christ, 1863.

Le Congrès de Berne et la morale indépendante, 1865.

L'Ecole critique et les apôtres, 1866.

De la liberté religieuse en France, d'après le projet de loi sur le droit de réunion, 1867.

Verny et Robertson, 1869.

Les réunions publiques de Paris et les élections prochaines, 1869.

Plusieurs de ces brochures avaient paru d'abord en articles dans la *Revue chrétienne.* C'étaient des armes de combat. L'arsenal était toujours plein de munitions. Plus importants et de valeur moins passagère sont les deux petits ouvrages dont il nous reste à parler.

Les *Etudes évangéliques* (1867) contiennent deux séries de discours, dont la première traite du problème de la douleur et la seconde renferme des prédications de

des points. » Dans une lettre suivante, 12 novembre 1866, Ed. Quinet se déclare touché au plus haut point de l'article qu'E. de Pressensé lui avait consacré dans la *Rev. chrét.*, 1866, p. 513.

circonstances : celle du Jubilé de la Réformation française, 25 mai 1859, dans la chapelle Taitbout ; celle qui fut prononcée à la Conférence évangélique de Valence, le 23 octobre 1866, sur la Voix de l'Eglise et le cri du cœur chrétien, superbe apologie de la foi au Christ biblique ; le discours de Genève, en 1861, à l'occasion des conférences de l'Alliance évangélique, sur les péchés de la parole religieuse ; et celui qui fut prêché, dans les mêmes circonstances, à Amsterdam, en 1867. Sans doute, ces pages sont de date ancienne. Mais quand on les feuillette, on regrette de ne pas s'y arrêter à loisir, car beaucoup de considérations sont riches de leçons générales et s'appliqueraient en plein aux circonstances actuelles.

Le second recueil contient quatre discours sur *La vraie liberté*. Ils ont pour titres : *Le Libérateur*, *La vraie liberté de la pensée*, *La vraie liberté du cœur et de la volonté*, *La liberté de l'Eglise*. On était, lorsqu'ils parurent, en 1869, en pleine crise de l'Empire, à la veille d'un essai de régime plus libéral, bientôt resserré par la consultation plébiscitaire de 1870. Il semblait incomber au champion de toutes les causes libérales de faire entendre plus haut que jamais les revendications de la foi et de la conscience. L'âme individuelle, la théologie, l'Eglise, la société n'ont-elles pas pour conditions indispensables de vie la vraie liberté?

A ce propos, H. Lutteroth écrivait à E. de Pressensé[1] :

Ce que j'ai lu de vos quatre discours m'a fait grand plaisir... Vous m'expliquez votre discours au gymnase Triat. La cause était bonne et vous paraissez l'avoir bien plaidée. Je ne dis donc pas qu'il eût mieux valu vous abstenir. Il est des hommes qui ne respirent à l'aise que dans la mêlée et je ne voudrais ni les y pousser, ni les retenir s'ils y courent. La nature de chacun est un peu sa loi.

[1] 1er juin 1869. — Voir p. 222.

A propos des discours de E. de Pressensé, Hippolyte Rigault[1] lui écrivait :

La prédication protestante me paraît en tant qu'effusion du cœur supérieure à la prédication catholique. On y sent une morale vivante ; c'est une âme qu'on a devant soi et qui palpite comme la vôtre.

Ce jugement d'un homme du dehors ne s'accorde-t-il pas avec celui de Mme Coignet que nous avons rapporté[2]?

Il a été question, dans un chapitre précédent, des amitiés que valurent en France, à E. de Pressensé, ses travaux et son caractère. Le nombre s'en accroissait toujours, et plusieurs allaient se resserrant. Guizot, en particulier, ne cessait de l'encourager dans son apologie de la foi. Il l'engagea avec insistance à poser sa candidature à la Section de morale de l'Institut de France et à briguer un prix de l'Académie française. Mais nous nous bornerons cette fois à parler plus spécialement des théologiens de l'étranger.

De Genève, Aug. Bouvier lui écrivait[3] :

Votre amitié personnelle m'est précieuse, et j'y réponds de tout mon cœur. Je me réjouis avec vous de vos succès passés et de ceux qui se préparent déjà à couronner votre grand travail. Ils montreront que le sens religieux n'a pas été entièrement faussé par Renan et ses disciples chez nos contemporains. On rendra hommage à la noble tentative que vous venez de faire pour réconcilier la science et la foi aux pieds du Christ. Peut-être vous trouvera-t-on trop conservateur? Et je vous avoue que, çà et là, vous m'avez paru bien décidé pour la tradition. Mais aucun esprit droit ne se refusera à reconnaître que vous êtes avec tous les vrais disciples de nos maîtres vénérés, les Néander et les Vinet, en chemin et bien avant sur la voie royale de la vérité.

[1] 1821-1858. Critique littéraire, auteur des *Conversations littéraires*, Paris, 1859. — [2] Page 126. — [3] 28 janvier 1866. — Voir plus loin, chap. XXX.

Le doyen Stanley[1] disait en 1862 :

C'est une grande satisfaction pour moi et pour ceux qui partagent mes vues en Angleterre, que nous ayons en France des hommes tels que vous, fermes dans la foi chrétienne, qui sympathisent avec nous dans la lutte pour maintenir l'harmonie entre la Bible et les esprits chercheurs de notre époque.

Tholuck, venu à Genève pour les séances de l'Alliance évangélique, en 1861, exprima à son ancien étudiant de Halle le plaisir qu'il avait eu à le voir et à l'entendre.

Luthardt[2], de Leipzig, lui dit :

Parmi tous les théologiens français, vous êtes celui qui nous êtes le plus sympathique, à nous, Allemands.

Rothe[3], le célèbre professeur d'Heidelberg, se réjouit de « toute l'activité du théologien de Paris, basée sur une foi profonde et indépendante. »

Le savant Tischendorf[4], de Leipzig, correspondit avec de Pressensé au sujet de la publication en français d'un travail qui venait d'obtenir un très grand succès en Allemagne.

E. de Pressensé avait rencontré la plupart de ces célébrités de la science allemande dans les *Kirchentage* ou diètes évangéliques, dont nous avons déjà parlé. Ainsi à Altenburg[5], en 1864, il avait entendu Wichern, le fondateur fameux de la Mission intérieure, aux ramifications étendues; Beyschlag, qui avait éloquemment relevé l'humanité réelle du Sauveur sans sacrifier sa divinité : « Si Jésus n'a pas été vraiment semblable à nous, disait-il, il n'est pas à nous. »

[1] Doyen de Westminster, à Londres.

[2] Christophe-Ernst Luthardt, né le 22 mai 1823, l'un des chefs les plus actifs du parti luthérien et le directeur de la *Gazette ecclésiastique*, évangélique luthérienne universelle.

[3] Richard Rothe, 1799–1867, auteur de l'*Ethique théologique*, 3 vol., 2e édition, 1867-1870.

[4] Fr. de Tischendorf, 1815-1874, l'un des plus illustres paléographes du 19e siècle, a découvert dans les couvents du Sinaï le fameux *Codex Sinaïticus*. — [5] *Rev. chrét.*, 1864, p. 609, 611.

Mais l'homme avec lequel E. de Pressensé se lia avec le plus d'affection dans ces rencontres, ce fut Dorner.

Dorner[1] était venu à Paris, aux réunions de l'Alliance évangélique de 1855, et en avait rapporté de très profondes impressions religieuses. Parmi les personnes qu'il avait surtout fréquentées, E. de Pressensé tenait un des premiers rangs. Il lui promit sa collaboration à la *Revue chrétienne*, et par réciprocité il la cita souvent dans ses travaux. Telle de ses lettres renferme une discussion serrée sur les plus hautes matières de métaphysique religieuse. On y voit avec quel intérêt le savant historien suivait de Gœttingue, puis de Berlin, les mouvements de la pensée théologique en France, prenant le parti de la *Revue chrétienne* contre celle de Strasbourg. C'est lui qui fut chargé d'inviter avec instance E. de Pressensé au Kirchentag d'Altenburg, et qui le pressa d'y prendre la parole sur le sujet de la *Vie de Jésus*, mis en tête de l'ordre du jour. Dorner accueillait avec bonté les jeunes étudiants français qui se rendaient à Berlin, entre autres le jeune William Monod, qui avait été en Palestine avec E. de Pressensé et qui mourut subitement loin des siens, le 2 janvier 1865. Quand eut paru son livre sur Jésus-Christ, E. de Pressensé se hâta de l'envoyer à Dorner, et celui-ci lui exprima sa vive jouissance à lire un ouvrage qui, du reste, recevait un excellent accueil en Allemagne. La dernière lettre en notre possession est de 1866. Dorner y justifie la politique de la Prusse à l'égard de l'Autriche. Il se félicite,

[1] Isaac-Auguste Dorner, né le 20 juin 1809 en Wurtemberg, professeur de théologie à Kiel, Kœnigsberg, Bonn, Gœttingue et Berlin, mort en 1884. Son œuvre principale est son *Histoire de la doctrine de la personne du Christ*. Son *Histoire de la théologie protestante* a été traduite en français. Il a publié aussi une *Dogmatique* et une *Morale chrétienne*. — E. de P. fit sa connaissance à Elberfeld dans de grandes assemblées pastorales, au cours d'un voyage accompli, en automne 1851, avec sa femme et commencé par la Belgique. Admirable ferveur religieuse, mais déplorable nationalisme ecclésiastique, telles avaient été déjà ses très vives impressions.

au nom de la civilisation et du protestantisme, de l'exclusion de cette dernière puissance de la Confédération germanique, à la suite de sa défaite à Sadowa. Il termine ainsi :

Loin de nous un esprit de conquête, par exemple à l'égard de la France. Ce n'est nullement notre inclination ou notre besoin. Mais nous autres Allemands voudrions enfin être constitués en une seule nation, comme les Français et les Anglais le sont depuis longtemps.

Voilà, certes, une belle gerbe de relations chrétiennes assurant la renommée et établissant l'autorité de l'écrivain religieux que fut E. de Pressensé. Le sentiment de sa compétence risquait bien de lui être en piège et de lui donner un ton tranchant dans certains débats. L'ami de toute la vie, le modeste mais clairvoyant Jean Monod, professeur à Montauban depuis le commencement de 1865, lui adressa ce franc reproche fraternel, qui honore autant celui qui l'a conservé dans ses papiers intimes que celui qui l'a formulé[1] :

Au sujet de l'esprit de parti, laisse-moi te dire avec l'affectueuse franchise d'un ami envers un ami, que j'ai été plus d'une fois peiné depuis quelque temps de la position que tu prends vis-à-vis du libéralisme. Que tes convictions soient énergiques, j'en bénis Dieu ; mais en raison même de leur force, je les voudrais plus calmes. Un style acerbe, des jugements sommaires s'excusent à cause de la vivacité de la polémique et de la rapidité forcée de la composition, mais ne servent pas la bonne cause... Tu n'as probablement pas conscience toi-même de cet entraînement de publiciste. Mais ceux qui aiment la cause que tu défends et qui ont pour toi la plus sincère affection, en sont quelquefois affligés...

Jean Monod ajoute :

Il me sied peu de critiquer, à moi qui ne fais rien[2]. Combien ton allure un peu inquiète me paraît supérieure à ma nonchalance, à laquelle, hélas ! je sais qu'il se mêle un haïssable amour-propre.

[1] 11 octobre 1865. — [2] Lettre du 24 avril 1864.

Admirable et touchante amitié! Le professeur préparait alors ses cours! Mais il est manifeste que la différence des tempéraments des deux amis alla s'accentuant avec les années.

Eugène Bersier reprochait aussi à son cousin, qu'il admirait cependant, d'abonder trop dans des idées arrêtées d'avance et de ne pas être assez objectif dans ses jugements. Il est probable, en vérité, que le polémiste ait occasionnellement compromis la sérénité de l'écrivain.

Nous nous devions d'ajouter ces traits d'ombre autour du profil lumineux de la vivante figure d'E. de Pressensé. Nul ne s'étonnera des critiques qu'on vient de lire. On a toujours l'envers de ses mérites. Un paysage offre souvent aux yeux des dépressions accentuées en proportion même des sommets où viennent se poser plus longtemps les rayons du soleil. Il suffit que dans une belle vie il y ait des cimes brillantes, pour que les spectateurs soient heureux d'y fixer leurs regards.

QUATRIÈME PARTIE

De la guerre de 1870 au mandat de sénateur.

1870-1883.

CHAPITRE XXI

La guerre et la Commune.

(1870-1871)

La déclaration de guerre. — E. de Pressensé ambulancier. — Le désastre. — Retour et activité à Paris. — Le siège. — Le Club de la Porte Saint-Martin. — Douleur patriotique. — La capitulation et la paix de Francfort. — Mort de Victor de Pressensé. — Le 18 mars. — Les crimes de la Commune. — Courage civique. — Au lendemain de la tempête. — Les œuvres d'Elise de Pressensé.

La déclaration de guerre de la France à la Prusse fut votée par le Corps législatif dans la nuit du 15 au 16 juillet 1870. Quelques Français clairvoyants, et au tout premier rang Adolphe Thiers, avaient vainement essayé d'empêcher ce qu'ils considéraient comme un acte de démence de la cour impériale et du parti bonapartiste. Ils n'étaient malheureusement pas soutenus par l'opinion publique, qu'avait égarée et surexcitée la fameuse dépêche d'Ems, falsifiée par Bismarck. Les épais nuages que tant de patriotes, comme E. de Pressensé, voyaient depuis longtemps s'accumuler à l'horizon et dont ils signalaient l'approche redoutable, s'étaient soudain abattus sur la France ; la foudre dévastatrice allait en jaillir.

E. de Pressensé, d'accord avec beaucoup d'autres, envisageait cette guerre comme un crime. Il déversa dans la *Revue chrétienne* [1] le trop-plein de son cœur :

[1] Numéro d'août 1870, p. 509. Jean Monod lui écrivait le 16 juillet : « Quelle position pénible d'aimer beaucoup son pays et d'avoir à tant d'égards honte de lui ! »

La semaine qui a précédé la rupture des deux pays, dit-il, a été remplie des plus poignantes émotions et des plus cruelles incertitudes...

Il décrit le tumulte de la Chambre, les outrages jetés à Thiers[1]; il rapporte les refus réitérés d'explications opposés par le ministre Ollivier à Gambetta ; il ajoute avec mélancolie :

La crise la plus redoutable de notre histoire contemporaine a été inaugurée dans une tempête parlementaire... Il est bien permis, sans manquer au patriotisme, de se sentir le cœur serré à la pensée de ce choc formidable qui se prépare et de crier à Dieu pour le prier d'abréger ces jours terribles.

Toutefois E. de Pressensé réclame de ses compatriotes et de ses frères en la foi une attitude virile et chrétienne : « N'ayons pas le cœur léger, mais plein de confiance chrétienne, de patriotisme éclairé ; qu'il déborde de prières pour la patrie et pour l'humanité[2]. »

Vinrent les premières défaites. Elles causèrent moins de surprise que de douleur cuisante. Il s'y joignait une grande amertume pour le cœur des protestants français. Quelques journaux catholiques tentèrent de les livrer aux suspicions de l'opinion publique :

La presse ultramontaine, écrivait Bersier, est restée fidèle à ses passions sectaires. Et pourtant les protestants s'étaient portés au premier rang des défenseurs de leur pays. Ils ont répondu aux calomnies par des faits plus éloquents que des paroles. On a calculé que le cinquième des recettes de la Société française de secours aux blessés était produit par des souscrip-

[1] Thiers lui avait raconté lui-même les douloureuses péripéties de cette séance.

[2] Voir la lettre-préface d'E. de Pressensé placée en tête de la traduction de l'*Histoire de la théologie protestante*, de Dorner, par Albert Paumier. Le 28 juillet 1870, il disait : « J'écris ces lignes dans un jour d'angoisse et de douleur. La traduction de l'ouvrage du professeur de Berlin nous rappelle qu'il y a une haute région de fraternité et de réconciliation, qui reparaîtra, brillante, après la fumée des combats. »

tions protestantes. En outre, le Comité évangélique auxiliaire a fondé à Paris la plus vaste ambulance[1] due à l'initiative privée et il a, en multipliant sur le champ de bataille ses brigades d'infirmiers volontaires, bien mérité de l'armée et du pays[2].

E. de Pressensé se trouvait seul à Paris, en juillet, sa femme étant allée aux Ormonts, chez M. et Mme Bernus[3], recevoir en ce monde leur première petite-fille. Il se rendit en hâte à Brest pour embrasser son fils aîné, aspirant de marine, embarqué sur la flotte de guerre, « l'âme vaillante et virilement haute, » dit son père. Aussitôt rentré à Paris, il s'enrôla dans la cinquième ambulance de la Société internationale de secours aux blessés et partit pour le camp de Châlons, où se concentrait l'armée du maréchal de Mac-Mahon. Son carnet d'ambulancier[4] va nous permettre de le suivre presque jour après jour dans ses douloureuses pérégrinations sur les pas d'une troupe démoralisée.

17 août. Départ. Sympathie ardente de la population qui applaudit à notre passage. Le cœur de la France se retrouve, ce cœur large, aimant. Notre escouade est pleine d'ardeur. C'est une belle représentation de la jeunesse médicale et de la jeunesse française : vaillante, aimable, passionnée de liberté. Ah ! France bien-aimée, tu vas ressortir purifiée de l'horrible creuset !

Au camp de Châlons, 20 août : E. de Pressensé commence à ressentir les fatigues de la guerre. Il entend récriminer contre les chefs et contre l'empereur. Il souffre du froid, de la faim. A Reims et dans les Ardennes, on reçoit de mauvaises nouvelles de Bazaine. On sent approcher les heures sanglantes, où l'on devra

[1] L'ambulance Chaptal, dans le bâtiment non encore achevé du Collège actuel. C'est là que se concentra l'effort des femmes protestantes, Mme de Pressensé en tête.

[2] *Rev. chrét.*, 1870, p. 575-576.

[3] Le 15 juin 1869, le pasteur Aug. Bernus, fils de l'un des fondateurs de l'Eglise Taitbout, avait épousé Mlle Hélène de Pressensé.

[4] Publié dans la *Rev. chrét.*, 1872, p. 32.

accomplir la mission dont on est chargé. Hélas ! aux avant-postes, les plus sombres pronostics circulent entre gens connaissant quelque peu l'armée allemande.

Le sentiment de l'adieu irréparable plane sur les entretiens; mais l'ardeur de la rencontre est immense, quoique sans illusion. La déchéance de l'empereur n'est pas proclamée à l'armée; elle est réalisée ; il est mis de côté avec un dédain pire que toutes les révolutions.

27 août. Ordre, contre-ordre, voilà notre histoire et celle de l'armée... Nous apprenons à connaître la guerre sous son aspect prosaïque, la guerre boueuse, harrassée, pillarde, car tout le pays est pompé à sec. Rien de plus triste que le soldat hâve, affamé, traînant le pied.

30 août, Beaumont. Nous sommes en plein dans le drame ! Nous partons pour le champ de bataille. Je suis avec les deux aumôniers catholiques de l'ambulance. Il est entendu entre nous que, sans distinction de culte, je parlerai de Jésus-Christ à tout blessé... L'ambulance est établie dans un splendide château ; déjà 80 blessés y sont couchés... Hélas ! le champ de bataille est encore couvert de malheureux oubliés, qui hurlent de douleur. J'ai la joie de parler de Jésus-Christ à plusieurs moribonds. Les blessures sont épouvantables. A ces moments suprêmes, les âmes se relèvent et se tournent vers Dieu.

1er septembre, Beaumont. Nous avons couru, hier, le plus grand danger. La division de Failly campait autour de Beaumont, sans se garder, comme toujours. Le général prenait son café dans le village[1]. Soudain, les Prussiens fondent en masse des bois. C'est une surprise complète. Nos soldats faisaient la soupe et n'ont pas pu, pour la plupart, prendre les armes. Nous avons assisté à la débâcle. Ce qu'on éprouve, en voyant une brave armée mise en fuite par la faute de ses chefs, en entendant le commandement allemand retentir dans un village français, ne peut se décrire. Des pleurs amers brûlent les yeux... De longues files de prisonniers passaient devant nous; bagages, munitions, tout était pris d'un coup de filet... La ba-

[1] « Mardi, il avait dit à ses officiers : « Campez où vous voulez. » Quand on vint lui dire : « Les Prussiens sont là, » il s'écria : « C'est un alarmiste, » et sucra son café. Voilà le témoignage immédiat. » Page 41.

taille recommence; même affluence de blessés ; je passe l'après-midi à les ramasser sur le champ de bataille... Le roi de Prusse passe, entouré de son état-major, où brille, en casquette jaune, Bismarck. Ces deux journées m'ont rassasié d'horreur.

2 septembre, Pouilly. Hier, j'ai présidé à une cérémonie solennelle, à l'ensevelissement du commandant M., qui était protestant. J'ai essayé d'élever vers Jésus-Christ les émotions qui brisent nos cœurs et de rappeler l'immortelle espérance. Immédiatement après, j'ai rendu les derniers devoirs à un capitaine prussien, enlevé près du commandant. Devant la mort et devant le Christ, il n'y a plus d'ennemis.

Dimanche, 4 septembre. Tout est fini de ce côté. L'empereur prisonnier, Mac-Mahon blessé, l'armée rendue. Que dire? Il faut pleurer, prier et croire au but miséricordieux de cette effroyable débâcle. Pour moi, ma campagne est finie ici. Je tâche de rejoindre Paris, où tant de responsabilités m'attendent. Ce matin, j'ai traversé tous les champs de bataille : Beaumont, Mouzon, Bazeilles, Sedan. Effroyable spectacle. Je traverse à pied les lignes allemandes. Je me sens fort gêné par une masse de lettres de nos pauvres soldats, que je désire à tout prix porter en France. Mon sauf-conduit que je présente avec un grand air d'assurance, me préserve d'un examen dangereux. Pourtant je ne suis tranquille qu'après avoir franchi la frontière belge.

Mme de Pressensé ne pouvant plus supporter l'éloignement, était rentrée dans Paris à la fin d'août. Son mari et elle allaient y vivre côte à côte, dans une inexprimable douleur, atténuée seulement par l'exercice de leur incomparable charité. Nous trouvons encore, sur cette période, des notes écrites au jour le jour[1], entre autres dans la *Revue chrétienne*, qui paraissait par cahiers réduits, consacrés aux choses du moment.

7 septembre. E. de Pressensé a revu Thiers et Jules Favre. Il se sent d'accord avec ces patriotes sur les causes de la guerre, sur la nécessité de la paix, maintenant que l'Empire a reçu son châtiment, et dans un grand espoir en la justice de Dieu. Le dernier lui a dit :

[1] *Rev. chrét.*, 1872, p. 104.

« Je crois fermement en Dieu et à sa direction dans les affaires de la vie humaine. »

13 octobre. Il a revu Jules Simon, accablé de l'insuccès des négociations de Jules Favre à Ferrières[1]. Simon lui raconta la fameuse entrevue de Favre avec Bismarck :

— Vous voulez donc détruire la France?

— Je n'y tiens pas; mais l'affaiblir au point de l'empêcher de recommencer.

— Il vous faut Paris brûlé?

— Non, mais pris.

— Pourquoi ne pas traiter équitablement?

— Vous n'êtes rien. La révolution vous chassera.

— Et notre Constituante?

— Elle se tiendra chez nous.

A partir du 23 septembre, Paris avait été investi, malgré d'héroïques rencontres.

Curieux aspect de la ville. Isolement complet, cruel pour le cœur. Patriotisme touchant. Toute la population sous les armes. Queues aux boucheries. Le soir, grand silence, sauf aux clubs, où les violents sont encore en minorité. Le vendredi 7 octobre, matinée splendide; bruyant enthousiasme au départ de Gambetta en ballon. Le lundi 11 octobre, réunion pour fonder notre club à nous, au théâtre de la Porte Saint-Martin. Ce club fut ouvert le lundi suivant. Je fais le premier discours[2]. Il est accueilli avec sympathie. J'y ai mis ce que nous avons tous dans le cœur. Le club est suivi par deux mille auditeurs, qui s'entassent deux heures d'avance. Les débats y sont larges et approfondis. Les contradictions jacobines abondent. Mais le courant vraiment libéral y prédomine.

Vous verrez, dit E. de Pressensé dans une lettre postérieure[3], que je n'ai pas craint de parler de Dieu et de repentir à cette

[1] 19 septembre 1870. J. Favre, membre du gouvernement de la Défense nationale, avait la direction des affaires étrangères.

[2] *Discours inaugural* du Club de la Porte Saint-Martin, le 17 octobre 1870. Athanase Coquerel fils fut l'un des orateurs du club, comme il avait été collaborateur des conférences libérales sous l'Empire. *Rev. chrét.*, 1884, p. 255.

[3] 18 février 1871, à Mme Bonzon-de Gardonne. — Mlle de Gar-

foule un peu confuse. Nous tenions ainsi école de libéralisme régénérateur en face des folies démagogiques.

Quelques lignes plus haut :

Je ne sais si vous savez qu'on m'a envoyé, à mon grand étonnement, la croix d'honneur pour ma campagne des Ardennes.

Le 27 octobre, alors que l'armée de la Loire passait par des alternatives de succès partiels et de revers, Bazaine, à Metz, livrait son armée.

Depuis un mois, lit-on dans la *Revue chrétienne*, on peut dire que la mesure de nos malheurs a été comblée. Metz rendu avec une immense et vaillante armée, nos sorties repoussées, la province envahie, autour de nous l'armistice rejeté, la guerre à outrance engagée de nouveau, sans terme appréciable à notre isolement et à nos souffrances qui vont s'accroître, voilà la situation[1].

Le 31 octobre, à Paris, le parti de la Commune avait fait, aux abords de l'Hôtel de ville, une tentative brusquée de révolution, heureusement manquée. C'était un premier soubresaut populaire, une explosion de la douleur causée par la reddition de Metz et aussi le coup d'essai des hommes qui devaient faire éclater le mouvement funeste du 18 mars. E. de Pressensé sentait tout

donne était née catholique. E. de Pressensé avait beaucoup contribué à l'amener au protestantisme. Elle a raconté dans *Une conversion* (Paris, 1872) son évolution religieuse. E. de Pressensé y est désigné sous l'initiale X. Ses rapports avec lui avaient débuté, en 1869, en même temps qu'avec le Père Hyacinthe. Ils se sont poursuivis jusqu'à la mort d'E. de Pressensé. Mme Bonzon-de Gardonne recevait de lui des lettres très fréquentes, dans lesquelles il épanchait ses sentiments. Elle en avait copié, dans plusieurs cahiers, une foule de passages auxquels nous ferons de nombreux emprunts et qui embrassent les années de 1869 à 1891, avec une regrettable lacune entre 1883 et 1890. — Mme Bonzon-de Gardonne a publié, outre *Une conversion*, trois romans : *Deux méprises*, *Chaînes brisées*, *France et Gertrude*; un livre pour les enfants : *Histoire de tante Charlotte*, et de nombreux articles dans la *Rev. chrét.*, signés Cyrille ou B. de G.

[1] *Rev. chrét.*, 1870, p. 521.

ce qui s'agitait d'équivoque et de pernicieux dans cet accès de fièvre de la démagogie parisienne. Il luttait de son mieux contre l'esprit de folie qui menaçait de ressusciter le fameux Comité de salut public[1] de 1793.

Entre temps, il avait repris son poste d'ambulancier du Collège Chaptal et ramenait les blessés du combat de la Malmaison-Jonchère. C'est ainsi qu'il revit tout près de là

cette chère petite campagne de la Colline, à la Celle Saint-Cloud, laquelle ne présente à notre esprit que des images de vie de famille, notre dernier rendez-vous complet de l'année dernière. Quelles belles journées, quelles ravissantes promenades sur ces mêmes lieux ! Et maintenant, ils portent à chaque pas les stigmates de la guerre.

On se demandera naturellement ce que devenait le ministère du pasteur au milieu d'une telle tourmente. E. de Pressensé et ses collègues n'interrompirent pas un seul dimanche les services de la chapelle Taitbout. Sans doute un grand nombre des fidèles avaient quitté la capitale ; mais combien d'autres s'y trouvaient encore ! Ce fut bientôt un acte héroïque que de fréquenter le culte ; le glacial hiver de cette terrible année et la rareté du combustible n'étaient point pour faciliter les rendez-vous. Eug. Bersier partageait avec dévouement la tâche de son cousin. Non seulement il était aussi l'un des orateurs du Club de la Porte Saint-Martin[2], mais il prit la parole dans un concert organisé par Pasdeloup[3] au Cirque d'hiver, en faveur des cantines populaires du Faubourg Saint-Antoine, le 19 novembre. L'orateur disait en terminant et en s'adressant à l'Allemagne :

[1] *Le salut public*, conférence donnée au Conservatoire le 26 décembre 1870. *Rev. chrét.*, 1871, p. 97.

[2] Il y fit un discours très remarqué sur *Le rôle de la Commune dans la France républicaine*.

[3] Organisateur des Concerts populaires du dimanche après-midi, qui contribuèrent au maintien du calme dans les esprits.

O toi qui fus la nation grande, candide et loyale, la terre des penseurs et des artistes profonds, te voilà donc enivrée de gloire militaire! A ton tour, tu rêves l'empire;... l'ivresse de la victoire t'aveugle... Pour nous, nous saurons encore honorer tes pères. Car s'ils pouvaient se lever de leurs tombeaux, ils te crieraient : Respecte la France! Puisque, comme l'a dit le plus grand de tes poètes : « Détruire la France, ce serait aveugler l'humanité[1]. »

Hélas! ce qui indignait les patriotes chrétiens enfermés dans la capitale et abreuvés de nouvelles désolantes, c'étaient entre autres choses les échos des cantiques d'outre-Rhin :

Je ne connais rien de plus bas que le cynisme de la force brutale, dit E. de Pressensé, si ce n'est l'hypocrisie qui recouvre la vengeance et la conquête d'une teinte évangélique. Au moins, M. de Bismarck nous épargne ces textes sacrés; il laisse le soin aux prédicateurs de cour d'en fournir celui qu'ils appellent l'Oint du Seigneur. Si jamais le nom de Dieu a été pris en vain, c'est bien par ce faux évangélisme prussien qui attendrit tant d'imbécillités dévotes[2].

Mais ce qui relevait les cœurs, c'était l'attitude de la population parisienne. Tous les contemporains en ont témoigné.

Constatons-le avec un légitime orgueil : On avait fait de notre cité le centre de tous les plaisirs et de toutes les corruptions;... c'est ici que se donnaient rendez-vous tous les fils prodigues en quête de plaisirs faciles et d'amours vénales... Tout ce monde de roués, de joueurs, de souverains, de valets, de courtisanes encombrait nos boulevards... Est-ce l'étranger qui corrompait Paris, Paris qui corrompait l'étranger?... Eh bien! le siège arrive, tous les étrangers ont disparu ; cette population isolée est en face d'elle-même... Tous s'unissent ; le cœur s'ouvre vite; la sympathie naît rapidement... Paris, le vrai Paris, s'est enfin retrouvé... Il a voulu l'ordre et la liberté... Il a accepté les sacrifices : sacrifices de nos aises, sacrifices d'es-

[1] Voir les *Souvenirs de la vie d'Eug. Bersier*, p. 265.
[2] *Rev. chrét.*, 1870, p. 515.

tomac... Un seul trait exprimera d'une manière poignante la réalité de ces souffrances : la mortalité a augmenté d'un tiers, et cette mortalité a sévi d'une manière effrayante sur les petits enfants. On ne subit pas de telles épreuves sans une certaine force d'âme et c'est avec une certaine fierté que nous rappelons l'attitude digne, ferme et patiente de cette population dont les journaux anglais avaient affirmé, avec une si triomphante raillerie, qu'elle ne résisterait pas à la privation des œufs et du beurre frais[1].

Le 10 novembre, E. de Pressensé écrivait : « Notre club Saint-Martin s'est clos hier soir ; il n'y avait plus moyen d'aborder les grandes questions constitutionnelles. » Un moment il songea, avec son collègue Guillaume Monod et d'autres, à faire une démarche auprès du roi de Prusse. Il en parla à Jules Favre. Ce projet n'eut pas de suite. L'Europe laissait la France dans l'abandon et n'appuyait que faiblement une demande d'armistice que Bismarck durement repoussa. Puis vinrent les sorties du côté de Champigny, dans les derniers jours de décembre. E. de Pressensé était encore avec bien d'autres de ses collègues à son rang de brancardier. Il assista à de brillants combats de l'armée française sur le plateau d'Avron, où l'on tenta avec désespoir une impossible trouée[2].

Samedi, 31 décembre. Voilà le dernier jour de cette horrible année ! Quel contraste avec cette date, les années précédentes !

O douces réunions de famille, où êtes-vous ? La dispersion est complète et les inquiétudes nous dévorent, surtout pour nos fils, depuis les derniers mouvements de l'armée de la Loire[3].

[1] *Rev. chrét.*, 1870, p. 537-538. — [2] *Rev. chrét.*, 1872, p. 157.

[3] Eug. Bersier (*Souvenirs*, p. 270) raconte la journée du 1er janvier : Le culte à midi, à Taitbout, chapelle glacée, avec E. de Pressensé et G. Fisch ; visite aux ambulances ; et le soir, à six heures, « nous nous réunissons chez les Edmond. Chacun apporte quelque chose, pâté de cheval, malaga, etc. Nous avons un dîner très passable, du chien très bien préparé avec des macaronis. La gaîté revient. Nous nous demandons, comme toujours, si quelque pigeon n'arrivera pas. Mais par ce froid, ils ne voyagent plus. »

12 janvier 1871. Ce commencement d'année est signalé par les souffrances de la population qui sont terribles, par un froid à peine interrompu. Un splendide éclair a déchiré notre voile sombre et nous a montré la province debout, résistant avec Chanzy, victorieuse avec Faidherbe dans le Nord... C'est le jeudi 5 que le bombardement a commencé... J'entends les bombes siffler dans le quartier du Luxembourg. Voici notre huitième jour de bombardement. Le moral n'est pas même effleuré.

18 janvier. Le pain est rationné à trois cents grammes. Sa qualité devient de plus en plus mauvaise.

19 janvier. Grande sortie pour prendre Montretout... A Nanterre, j'ai la douleur de voir couché dans son sang et avec la pâleur de la mort, mon pauvre ami, Philippe de Montbrison, qui s'est battu en héros à Buzenval... C'est une des plus nobles victimes de cette affreuse guerre... Le sacrifice de ce héros chrétien sera fécond comme tous les sacrifices.

E. de Pressensé passa auprès de lui les dernières heures. Les obsèques[1] eurent lieu le 23 janvier, devant tout le régiment dont le défunt était le colonel.

Le 27 janvier, Paris dut capituler. L'armistice fut proclamé et la campagne électorale inaugurée.

E. de Pressensé avait été inscrit en février sur la plupart des listes électorales pour l'Assemblée nationale[2] :

J'ai obtenu plus de 25 000 voix. C'est un jalon pour l'avenir... Mon désir le plus cher est, d'une manière ou d'une autre, de travailler de toute mon énergie à relever moralement la patrie.

[1] Elles furent présidées par Guill. Monod et E. de Pressensé.

[2] On a retrouvé dans ses papiers un *Projet de circulaire* qui doit se rapporter à cette époque. A-t-elle été publiée? Nous penchons pour la négative. E. de Pressensé y affirme son aversion pour le régime impérial, pour la politique de la Prusse continuant la guerre à outrance, sa préférence pour la République, sa répugnance pour les mesures de salut public, ses vœux en faveur de la décentralisation. Il met au premier plan la liberté de conscience et la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la liberté de l'instruction populaire et des associations. Il se déclare partisan du Gouvernement de la défense nationale.

En attendant, il apprenait que ses deux fils, qui avaient combattu dans l'armée de la Loire, étaient sains et saufs. Voici la fin de son journal :

20 février. Je me suis rendu à Laval, puis à Angers, pour revoir mon fils aîné, qui a traversé les plus graves périls. A Tours, où m'amène un deuil de famille, je jouis de l'occupation prussienne dans toute sa gloire.

5 mars. La honte est bue, l'odieux traité du démembrement vient d'être signé[1], comme sous le genou et le poignard du ravisseur. Le Prussien a paradé aux Champs-Elysées pendant trois jours. Jours affreux, inondés d'un soleil de printemps, comme par une raillerie du ciel[2].

L'allusion que l'on vient de lire à un deuil de famille concerne la mort de Victor de Pressensé. Il s'était réfugié à Tours, avant l'investissement de Paris, avec sa fille, Mme Lemaître. Tombé malade le 26 décembre, à la suite de l'éclatement d'un obus non loin de lui dans la rue, il déclina très vite et succomba, le 4 janvier 1871, à l'âge de 74 ans. Sa lassitude de la vie était extrême, mais sa foi brilla paisible jusqu'au bout. Ne pas pouvoir fermer les yeux à ce père vénéré fut pour E. de Pressensé une amertume de plus. Dès qu'il le put, il alla chercher sa dépouille et la déposa dans le petit cimetière de Châtillon, où se trouvaient déjà les tombes du grand-père, Pierre-Marie de Pressensé, mort en 1835; des grands-parents, Michel et Marie Hollard-Grenier, et de leur fille, la mère d'Edmond.

Peut-être avons-nous trop allongé le récit qui précède ? Il fallait pourtant faire entrevoir toute la souffrance morale infligée au patriote et au chrétien par l'écroulement de tant d'espérances. Quel défi jeté à sa foi ! Mais sa foi ne céda pas et sa générosité naturelle lui permit de rebondir. Plus que jamais il voulait travailler au relèvement de la France. Il avait envoyé trois lettres très remarquables au *Journal des Débats* sur ce

[1] Le 1er mars 1871. — [2] *Rev. chrét.*, 1872, p. 165.

sujet [1]. Certains passages semblent écrits pour l'heure présente, tant il y a de traits communs entre hier et aujourd'hui. E. de Pressensé appliquait à la France envahie, mais tout entière debout pour défendre son honneur et ses foyers, les mots de A. de Gasparin sur l'Amérique : *Un grand peuple qui se relève :*

Nous ignorons, remarquait-il, le dénoûment prochain de ce drame sanglant ; nous comptons sur le triomphe final de la justice, mais nous ne savons pas ce qui nous en sépare. Hélas ! nous avons désappris l'illusion. Le succès peut tromper longtemps encore notre espoir. La victoire morale n'en est pas moins remportée... Je ne connais rien de plus noble que de défendre une grande cause au sein d'une grande souffrance.

Mais il fallait orienter le relèvement national. Il fallait poursuivre l'affranchissement des individus à l'égard du régime autoritaire.

Si le Français recourt si volontiers à la tutelle administrative, c'est qu'en fils légitime de la Rome antique, il met la sociabilité au-dessus de l'individualité ; c'est là qu'est son charme et sa faiblesse, car l'individu, c'est au fond l'être moral avec ses responsabilités rigoureuses et salutaires. La conscience fait sa force, aussi est-elle la meilleure sauvegarde des libertés individuelles.

Au point de vue politique, E. de Pressensé revendiquait la forme républicaine du gouvernement, la décentralisation administrative, toutes les formes de la liberté civile, la pleine liberté religieuse contre les empiétements de Rome et ceux de César, et la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il s'occupait enfin des questions scolaires et militaires, en réclamant l'obligation pour tous.

Hélas ! il ne s'agissait pas encore de la restauration nationale. Les tribulations n'étaient pas à leur terme. A la guerre étrangère allait succéder la guerre civile, bien plus douloureuse et humiliante.

[1] 10, 20 et 24 décembre 1870 ; les lettres furent réunies en brochure en 1871 : *Le relèvement moral de la France.*

Sur la période tragique entre toutes de la Commune de Paris, nous avons aussi l'avantage de posséder un journal tenu, jour après jour, par E. de Pressensé et même tout un livre qu'il publia dès le mois de juillet 1871, sous ce titre : *Les leçons du 18 mars, les faits et les idées*[1]. Le livre reproduit souvent des pages du journal. Pour tous les Français de cœur, réduits au rôle de spectateurs impuissants, ce fut une phase lugubre. E. de Pressensé et sa femme y ont pleuré des larmes de sang. Ils étaient restés à Paris, s'efforçant de panser les blessures de la patrie vaincue et prodiguant encore leurs soins aux victimes du siège, dont la paix de Francfort n'avait pas fait cesser les souffrances.

Dès le début de l'insurrection, ils avaient recueilli chez eux[2] leur cousin Eugène Bersier, dont la demeure[3] était trop exposée et ensuite sa femme, qui héroïquement avait voulu, de Jersey, rejoindre son mari dans la capitale. Les ménages confondirent pendant des semaines toutes leurs émotions. Les deux collègues continuèrent fidèlement leurs prédications dans les chapelles dépendant de leur ministère. L'un et l'autre suivaient les événements avec la plus poignante attention, souvent hors de la maison en quête de nouvelles, souvent au logis pour confier au papier, à des amis ou à des journaux[4] leurs patriotiques et chrétiennes angoisses. Ils étaient alors « comme de véritables âmes en peine, incapables, dans un découragement bien compréhensible, de se livrer à aucun travail suivi. » Pour Elise de Pressensé, ce fut un temps de déchirement du cœur, de détresse morale, d'agonie.

A ses yeux, la cause de la Commune de Paris, quoique bien mal défendue et souillée déjà par tant de crimes, restait celle

[1] Paris, Michel Lévy, 1871. Lire aussi dans le *Recueil de souvenirs de la vie d'Eugène Bersier*, les p. 287-320. — [2] Rue de Clichy, 58. — [3] Boulevard Péreire, 216. — [4] E. Bersier envoya une série de lettres au *Journal de Genève*. Ce fut le début de sa correspondance hebdomadaire.

des opprimés et des déshérités. D'un cœur toujours plus navré, elle visitait chaque jour l'ambulance de la rue de Clichy [1], s'occupant surtout des Fédérés, laissant plutôt à sa cousine les soldats du siège, dont elle avait soigné, tout l'hiver, les camarades. Le soir, elle allait jusqu'aux points les plus extrêmes de Paris, porter aux familles des insurgés des nouvelles de leurs hommes; elle y consumait ses forces; mais il ne fallait pas même essayer de la retenir... Mme de Pressensé regardait avec une compassion infinie ces victimes d'une insurrection à laquelle le plus grand nombre ne comprenaient rien. Elle leur parlait doucement, tendrement. Elle trouvait pour eux des paroles d'espérance et de vie dans le petit Evangile qu'elle apportait toujours. Elle était timide, son courage n'était fait que de sa sympathie. Avec elle auprès d'eux, les malheureux ne pouvaient plus se sentir seuls à souffrir [2].

Et pendant ces jours de martyre, Paris jouissait d'un printemps sans pareil. Il y avait parfois un contraste criant entre l'aspect des choses et l'état des esprits.

Le mois de mai de cette année fut pour la nature une fête. Les journées se succédaient sous le ciel le plus pur. Les familles sortaient, se promenaient dans les jardins publics, sous les marronniers en fleurs, comme en pleine paix... Paris, sans police, en pleine révolution, n'offrit jamais plus de sécurité aux passants, aussi bien la nuit que le jour... Il n'y avait aucun danger à rester très tard dehors. — D'ordinaire, nous allions jusque sur les quais, prêter l'oreille au bombardement du fort d'Issy, aux sombres détonations qui venaient du mont Valérien. Deux heures du matin nous trouvaient quelquefois aux écoutes ou en observation dans un quartier quelconque. Il fallait se fatiguer pour dormir en ce temps-là. Nous éprouvions une agitation fébrile et le désarroi complet de la vie.

Telle était la vie de famille que l'on mena pendant deux mois, rue de Clichy. Mais ce tableau doit être complété par celui de la vie publique d'E. de Pressensé,

[1] Dans le bâtiment de l'ancienne prison pour dettes.

[2] *Recueil de souvenirs de la vie d'Eugène Bersier*, p. 304, 305. Voir aussi, Marie Dutoit : *Mme E. de Pressensé*, p. 204 et suiv.

qui n'était guère qu'un tisssu de souffrance et d'indignation. Consultons son journal :

20 mars : Encore une profondeur nouvelle dans notre abîme, profondeur boueuse, ignoble... Depuis quinze jours, les faubourgs se barricadaient et se fortifiaient derrière les canons qu'ils avaient patriotiquement dérobés. Au moment où l'assemblée allait se réunir à Versailles, Thiers a voulu reprendre ces canons par un rapide coup de main. Je me rends, le matin du 18, sur le boulevard Montmartre. Je rencontre devant chez moi un nombreux état-major suivi de gendarmerie. C'est le général Vinoy qui bat en retraite devant l'émeute. Les canons n'ont pas été enlevés à temps, faute de chevaux. Quelques pas plus loin, je vois des soldats débandés, la crosse en l'air, fraternisant avec le peuple. Au premier contact, les régiments se sont dissous. Le général Lecomte est prisonnier. L'après-midi, j'entends un effroyable brouhaha ; on emmène un vieillard ; on me le nomme, quand il a disparu du côté des Buttes. C'est Clément Thomas. Une heure après, le double meurtre est lâchement consommé. Le gouvernement se replie sur Versailles. Nous sommes abandonnés.

Le lendemain, revenant d'un lieu de culte, au centre de Paris, on veut me forcer à porter des pavés aux barricades, comme droit de péage pour traverser la rue. Sur mon énergique refus, un ouvrier me dit : « Vous avez raison. »

Le drapeau rouge flotte sur l'Hôtel de ville. Le Comité de la garde nationale proclame la dictature. On cherche un mot d'ordre à cette stupide rébellion ; elle n'en a pas. Ce n'est pas la guerre ; elle accepte la paix avec empressement et se montre aimable aux Prussiens. Ce n'est pas la liberté communale, puisqu'elle tranche de la dictature socialiste. Ce n'est pas la république indivisible, puisqu'elle veut faire de Paris une cité à part, où elle réalisera ses plans. C'est l'explosion du résidu athée et démagogique qui fermente depuis tant de mois dans la constitution viciée de ce pays.

Sans doute E. de Pressensé tenait compte des circonstances qui atténuaient la culpabilité du peuple de Paris, quoiqu'elles ne pussent excuser à ses yeux les crimes et la déraison des meneurs responsables. Le siège, puis la capitulation de Paris, avaient jeté les

masses dans un état d'exaspération nerveuse bien compréhensible.

Qu'on nous permette, dit le journal, un souvenir personnel. Le jeudi 2 mars, fuyant Paris pour aller constater les déprédations prussiennes, dans une petite maison de campagne de la Celle Saint-Cloud [1], nous croisâmes sur la route plusieurs des régiments allemands qui avaient bivouaqué aux Champs-Elysées. Ils revenaient en chantant, couverts de rameaux de buis arrachés à nos taillis en guise de lauriers ; les musiques militaires jouaient leurs marches les plus triomphales. Un soleil magnifique éclairait ce cortège et semblait railler notre opprobre. Par ce que j'ai éprouvé de douleur, de honte, de sourde colère dans cette heure maudite, je comprends que la population parisienne ait été jetée hors d'elle-même, que son patriotisme ait été une proie facile à saisir par les habiles démagogues qui n'oublient jamais leur jeu. L'insurrection du 18 mars ne s'explique que par la démence d'un peuple... Tous les pharisiens de l'Europe qui nous jettent la pierre, oublient que ces folies n'ont été rendues possibles que par l'excès de nos malheurs [2].

Quoi qu'il en soit, on ne pouvait que souffrir doublement de la perfidie des prétendus sauveurs de la République et de l'aveuglement du misérable troupeau qu'ils égaraient. A peine si quelques chefs étaient des sincères, des convaincus, tels que Flourens, Delescluses, Félix Pyat. Feuilletons encore le journal :

Nous entrons dans une période épouvantable, avec le sabre prussien sur nos têtes...

Le 18 mars est la seconde édition du 2 décembre.

1er avril. Hier, Paris avait l'air terrifié. On ne voyait que de hideuses patrouilles à chapeaux rouges, des aides de camp de la Commune ballottés par l'ivresse sur leurs chevaux, des groupes peureux. Paris en 1792 a dû avoir de ces aspects. A la place du Panthéon, j'ai assisté à l'une des choses les plus

[1] E. de Pressensé, dans les derniers jours de sa vie, témoignait encore de son indignation contre les Allemands qui lui avaient volé ses pendules.

[2] *Les leçons du 18 mars*, p. 7 et 8.

tristes dont j'aie été témoin. La croix avait été abattue du portail de Sainte-Geneviève et remplacée par le drapeau rouge, lequel déjà flotte sur la Sainte-Chapelle. Tous les bataillons de la garde nationale défilaient devant l'horrible chiffon avec un air martial parfaitement ridicule. C'est la première manifestation antireligieuse à laquelle j'aie assisté.

7 avril. La levée forcée d'hommes de 17 à 35 ans, pour faire partie des bataillons de marche, est décidée. — Je réussis à faire partir mon fils Francis par le dernier train non surveillé... Nous ne couchons plus chez nous [1]. L'archevêque de Paris et plusieurs prêtres sont arrêtés.

Voilà comment Paris célébrera la fête du Vendredi saint. Je suis heureux d'être à mon poste. Mais j'ai l'âme triste à mourir. Le dégoût, l'indignation et l'impuissance devant ces saturnales jettent l'esprit dans une torpeur irritée, qui est affreusement pénible. Puis la séparation d'avec nos bien-aimés est de nouveau complète.

11 avril. Les jours saints ont été marqués par la plus épouvantable canonnade. Je me suis rendu aux Champs-Elysées tous les jours. La population s'amassait anxieuse et parfois simplement curieuse et endimanchée. Le soleil du printemps souriait au travers des fumées de l'artillerie.

Presque tout (?) le clergé catholique est sous les verrous. Le dimanche de Pâques, j'ai protesté en termes énergiques contre cette persécution à la Chaumette. J'ai en outre écrit, ainsi que Guillaume Monod, une lettre aux journaux, pour qu'il ne soit pas dit que le protestantisme s'est terré comme un chien muet en face de ces abominations.

On peut lire les deux lettres adressées par les deux pasteurs aux journaux, le 11 avril, dans l'ouvrage que nous avons cité [2]. E. de Pressensé disait :

Appartenant à une Eglise qui n'est pas celle de l'archevêque de Paris, et qui s'en distingue par son principe même, je suis

[1] Peu en sûreté dans son quartier, E. de Pressensé avait demandé l'hospitalité à son ancien maître et ami, J.-J. Keller. Il resta à la rue de Chevreuse du 6 au 18 avril. Ce jour-là, les Pressensé rentrèrent rue de Clichy, parce qu'un nouveau décret annonçait des perquisitions domiciliaires dans tous les quartiers.

[2] *Les leçons du 18 mars*, p. 62-64.

d'autant plus poussé par ma conscience à déclarer que tous les chrétiens, je dirai plus, tous les amis de la liberté religieuse, sont atteints par le coup qui a frappé le clergé catholique.

Guillaume Monod disait :

J'appartiens à une Eglise dont les pasteurs et les fidèles furent, dans un temps, en France, mis à mort ou en prison ou forcés à l'exil... Comment ne protesterais-je pas quand des chrétiens français sont traités par des concitoyens comme s'ils étaient des malfaiteurs? Je sens que c'est la France même que l'on frappe [1].

E. de Pressensé alla même au delà du geste de l'indignation. Il offrit le concours de sa parole et il obtint de l'avocat [2] chargé de la défense de Mgr Darboy, le grand et périlleux honneur de lui être associé, lui, pasteur protestant, dans cette noble mission.

15 avril. J'ai assisté à une scène qui eût été désopilante, si la cause n'était pas si indiciblement triste. C'était la réunion des peintres, convoqués au nom de la Commune et présidés par le citoyen Courbet dans le grand amphithéâtre de l'Ecole de médecine. Tous les croûtiers de Paris, tous les fils de l'immortel Oscar, de Jérôme Paturot, se pressaient dans le vaste auditoire. C'était une cohue de bohèmes chevelus. Il s'agissait de créer une organisation démocratique... Un grand comité de quarante-sept membres, image de la Commune, sera chargé de présider à l'enseignement de la peinture dans tout le pays. Il développera d'office les saines doctrines démagogiques et matérialistes par le ciseau, le burin et le pinceau. Il conduira le génie par la main. Ce qui doit être surtout aboli, c'est le jury qui veille à la porte de l'Exposition. — Un orateur alla jusqu'à dire : « Nous sommes la peinture démocratique. Le Louvre sera notre hôtel de ville. Nous y arborerons le drapeau rouge en esthétique. » J'eusse aimé qu'on saisît cette occasion pour traiter de l'influence, non pas du bleu, mais du rouge dans l'art.

[1] Le Comité de l'Alliance évangélique rédigea aussi une adresse très élevée en faveur des otages. Elle fut portée au gouvernement insurrectionnel par son président, G. Fisch. *G. Fisch*, par A. Fisch, p. 99. — [2] E. Rousse, voir plus loin, p. 335.

Les perquisitions continuent. Notre maison protestante des diaconesses a été visitée jeudi soir. Une voiture cellulaire était à la porte. La visite était ordonnée par l'adjoint de la mairie, fortement soupçonné auparavant d'avoir volé avec effraction l'argent des pauvres dans la même maison. Les sœurs ont été enfermées ; les femmes du Refuge et les jeunes filles du pénitentiaire soumises à un interrogatoire captieux pour obtenir quelque indice politique contre les sœurs. On n'a eu d'elles que l'expression du respect et de la gratitude pour leurs bienfaiteurs. Un garde national emportait une montre en argent. Il la rendit à la sœur à qui il l'avait soustraite en lui disant, avec un geste significatif qui indiquait son compagnon : « C'était pour empêcher celui-ci de vous la voler. »

La Commune fut bientôt livrée à des divisions intérieures, condamnée à multiplier les décrets sans portée et à exploiter le mensonge à jet continu.

Qui sait si cette formidable canonnade n'est pas elle-même un colossal mensonge destiné à nous jeter littéralement de la poudre aux yeux ?

25 avril. Pendant un armistice, E. de Pressensé se rendit avec une foule de Parisiens du côté de la porte Maillot, déjà en fort mauvais état :

MM. les gardes nationaux veulent qu'on paie son passage en déposant un pavé à leurs barricades. Je les envoie promener bien loin.

8 mai [1] : Hier, j'ai assisté à une séance incomparable des clubs des 20 arrondissements à Saint-Eustache. Cohue im-

[1] On lit ces lignes dans le journal écrit par J.-J. Keller fils, pendant la Commune :

Dimanche 7 mai. « Magnifique sermon de M. de Pressensé sur Marc IV, 40 : « Pourquoi avez-vous peur ? Comment n'avez-vous pas de foi ? » On rencontre quelquefois, dans son pèlerinage terrestre de tous les dimanches, de vraies perles sur son chemin ; ce sermon en était une, et de la plus belle eau. Je ne sais si M. de Pressensé s'était longtemps préparé ; mais la situation et ses pensées, ses préoccupations de tous les jours étaient la meilleure préparation ; il nous a montré tout son cœur, toute son âme, et une belle âme ! Le cantique de Luther venait bien après ce discours émouvant. »

mense sous ces voûtes sublimes. Bric à brac de discours, poussant tous à la terreur, là où n'est pas l'enthousiasme. On hurle contre les prêtres dans la chaire. On demande à grands cris la tête de l'archevêque, si Blanqui n'est pas relâché. L'assemblée trépigne de joie. Une furie se lève tout debout près de moi, pour mieux montrer son approbation.

— Vous êtes en appétit, ce soir, lui dis-je.

— A votre service, répond-elle, si vous êtes calotin.

Un vieillard jure dans la chaire. Il demande la terreur en sacrant. Pour fortifier son éloquence, il tire une fiole d'eau-de-vie de sa poche et en verse quelques gouttes dans le verre d'eau oratoire.

17 mai. Hier, j'ai assisté à l'une des scènes les plus étonnantes de notre époque, au renversement de la colonne Vendôme. Elle tomba comme le mât d'un grand navire qui sombre. Seulement c'est sur un sol de fumier, entraînant avec elle le drapeau tricolore, sous un soleil aussi radieux que celui d'Austerlitz, devant une foule partagée, à deux pas des Prussiens.

— Cela réjouit l'étranger, dis-je à un citoyen. — Tant mieux !

— Nous faisons, dit triomphalement un officier à cheval, ce que les Prussiens n'ont pu faire en 1814.

O stupidité sans nom du peuple le plus spirituel de la terre ! Comment cette foule d'un seul mouvement n'a-t-elle pas balayé ces insolents contempteurs de tout le passé ? La *Marseillaise* retentissait devant l'abaissement du drapeau dont elle chante la gloire.

Au même moment, l'hôtel de Thiers, cet illustre foyer qui a vu toute l'Europe intelligente, tombe sous la sape brûlante. Les mères apprennent aux petits enfants à jurer contre l'homme que j'ai vu, le soir de son élection, en 1869, salué par l'enthousiasme populaire, dans ces mêmes lieux, comme le glorieux soutien des libertés nécessaires !

Hier au soir, j'ai failli être arrêté en plein boulevard par un communeux pour un mot malsonnant.

— Vous n'oserez pas dire cela plus loin, me dit ce particulier en hurlant.

— Je le dirai partout ! !

— Eh bien, venez.

Et il me conduisit au poste. Je l'ai envoyé promener en le traitant d'agent provocateur. Heureusement j'avais les rieurs pour moi... Je remarque que le bâillon est plus malaisé à mettre sur nos lèvres qu'il y a quelques jours. On parle librement dans les groupes. C'est la proximité d'un autre orateur, le canon de Versailles, qui nous vaut cette hardiesse. Mais qu'il se hâte et que cela finisse!

21 mai[1]. Un abominable mensonge de la Commune aux abois est celui qui attribue à la réaction l'explosion de la cartoucherie de l'avenue Rapp. J'ai eu le triste privilège de voir de près l'horrible accident. Je me trouvais, au moment où il se produisit, précisément au bout du pont d'Iéna. Soudain, je vis se dessiner sur l'horizon un colossal Vésuve, vomissant, au bruit de la foudre, un torrent de fumée en feu qui se colorait, en montant, des rayons du soleil et formait un dais opaque d'orange sombre sur la ville épouvantée, lançant de tous côtés des projectiles. Les spectateurs consternés se jetaient à plat ventre. C'est une scène de Pompéi.

La Commune touchait à sa fin. E. de Pressensé assista encore, l'un des derniers jours, au jugement de nombreux gendarmes et gardes de Paris, arrêtés au début des événements, sans même avoir fait le coup de feu.

Ils comparurent sans défenseurs. Rigault, le procureur de la Commune, les accablait de questions captieuses. On posa à un vieux gendarme celle-ci : « Qu'auriez-vous fait si vous aviez été à Paris le 2 décembre 1851? » — On assiste là à un assassinat froidement accompli.

Mais Paris allait respirer. La porte Maillot prise, les troupes de Versailles entrèrent et pourchassèrent les Fédérés, de position en position, jusque sur Mont-

[1] Ce jour-là E. de Pressensé avait prêché dans la chapelle du Luxembourg : « Excellent sermon de M. de Pressensé sur ce texte : « Je sais en qui j'ai cru. » Il est encore ému de la séance à laquelle il a assisté et où la cour martiale a décidé du sort des malheureux otages arrêtés le 18 mars. Le ton de son discours se ressent du bouillonnement de son cœur. » *Notice sur l'Eglise évangélique libre de Paris, Luxembourg*, 1907, p. 34.

martre et finalement jusqu'au cimetière du Père Lachaise. C'était le jour de Pentecôte, le 28 mai.

Ce jour-là, vers deux heures de l'après-midi, tout d'un coup, le canon se tut. Il se fit un silence plein de solennité. Ensuite les cloches des églises sonnèrent à toute volée, célébrant en même temps notre délivrance et la fête chrétienne. Ce fut une de ces heures qui, au moment même, se gravent pour toujours dans une vie. Les cœurs sautaient dans les poitrines. On éprouvait le besoin de serrer toutes les mains, jusque dans la rue.

Mais une question poignante se posa tout de suite : les otages !

Horreur ! Il nous fallut apprendre, une heure plus tard, que là-bas, sous le mur de ronde de la Roquette, les sbires les plus infâmes de la Commune s'étaient chargés d'accomplir ses derniers actes.

Les cloches qui sonnaient toujours, nous firent alors l'effet d'un glas funèbre[1].

On sait que la répression de la Commune fut atroce. Les vainqueurs, pendant quelques jours, ne connurent que le droit de punir, droit sommaire qui s'abattit, hélas ! sur une foule d'innocents. Les Pressensé, qui avaient toujours fait entre les communards les distinctions nécessaires, s'employèrent de tout leur pouvoir à protéger les malheureux entraînés malgré eux dans l'insurrection. Avec leurs cousins Bersier, ils contribuèrent au sauvetage de Benoît Malon, ancien ouvrier fondeur, l'un des chefs de la Commune, qu'ils avaient connu chez Mme André Léo. C'était un homme d'un caractère très honnête, mais dévoyé et digne d'une meilleure cause. Il s'était réfugié dans l'Eglise protestante des Batignolles. On le fit cacher quelque temps, au boulevard Péreire, chez les Bersier. Au bout d'une semaine

[1] *Souvenirs de la vie d'Eug. Bersier*, p. 315. — Lire aussi les *Leçons du 18 mars*, p. 152 et suiv., la citation des mémoires publiés par E. Rousse, bâtonnier des avocats, racontant ses entrevues à Mazas avec Mgr Darboy et l'abbé Deguerry. On sait que le président Bonjean partagea le sort de ces derniers.

il fallut trouver une autre cachette. Personne ne voulut d'abord le recevoir... Mme de Pressensé fut encore son bon ange et réussit enfin à le mettre en sûreté, aux Missions catholiques, rue du Bac. Elle ne parla plus de lui, mais, quelque temps après, il avait passé en Belgique [1].

C'est alors aussi que, faisant suite aux œuvres de secours en faveur des victimes de la guerre étrangère, naquirent tant d'œuvres destinées à réparer les maux de la guerre civile. On sait quelles initiatives se rattachent au nom de Mme de Pressensé.

Raconter ces fondations successives ne rentre pas dans notre dessein. On recourra aux sources mêmes [2]. « Œuvres de relèvement, de consolation, de sollicitude et de concorde, » c'est ainsi que les caractérisait Roger Hollard, l'un des collaborateurs de la première heure.

Comment, écrivait plus tard Mme de Pressensé, pourrions-nous dire combien d'âmes ont été consolées, relevées de leur mortel découragement, combien ont entrevu quelque chose de l'amour de Dieu au travers de la sympathie humaine qui leur tendait la main? Comment pourrions-nous compter ceux à qui la religion du Christ est apparue sous un jour nouveau, et qui ont compris qu'elle n'est pas, comme ils l'avaient cru, une religion de formes et de paroles, mais une vie qui se communique?

L'Œuvre de la Chaussée du Maine, — tel fut son nom, — comportait d'abord un ouvroir pour femmes, une école du jeudi et une école du dimanche Bientôt vinrent s'y ajouter des réunions religieuses, dans un local plus grand du boulevard de Vaugirard. Puis naquirent l'Ecole enfantine et l'œuvre des Colonies de vacances, créées presque en même temps que celle du pasteur Lorriaux [3] et qui a pris dès lors une si remarquable extension. Mme Suchard-de Pressensé s'était associée de bonne heure à sa belle-sœur; elle assuma

[1] Mme Bersier. — [2] Marie Dutoit, ouvr. cité, p. 209, et surtout, Mme Suchard-de Pressensé, *L'Œuvre de Mme E. de Pressensé*. Paris, Fischbacher, 1903. — [3] 1884-82.

bientôt la direction exclusive d'une des branches détachées de l'œuvre-mère, celle de l'Ouvroir pour jeunes ouvrières, plus connue sous le nom de l'*Atelier-école* de l'avenue du Maine. Ces deux œuvres parallèles étaient soutenues par de nombreux et fidèles amis [1].

Le couronnement de tout cet édifice charitable fut la création de l'Asile temporaire pour les enfants dont les mères sont à l'hôpital, actuellement rue de Gergovie.

L'œuvre de Mme de Pressensé se reliait à l'influence de sa personne. Incarnation vivante de la sympathie chrétienne, véritable apôtre de la rédemption sociale, passionnée de sacrifice, elle a été l'une des inspiratrices du christianisme social dans le protestantisme français. « Elle a pratiqué, s'est-on plu à dire d'elle, la religion de la souffrance humaine avec une ferveur qui ne saurait être dépassée. Nous l'appellerions volontiers l'apôtre féminin de la pauvreté. »

Mais dans ce domaine, E. de Pressensé ne faisait qu'un avec sa noble femme. Il se prodiguait sans doute dans d'autres sphères, mais il obéissait au même esprit d'amour du Christ et des hommes. Il n'allait pas jusqu'à partager toutes ses idées, trop socialistes à son gré. Il la contredisait parfois dans l'intimité des conversations de famille. Il combattait ses utopies sur les hommes du jour. Mais si leurs deux voix gardaient chacune son timbre particulier, elles étaient à l'unisson comme leurs cœurs [2].

Par cet aperçu de l'activité charitable des Pressensé, nous avons sensiblement dépassé la crise de la Commune. Revenons au lendemain même de cette période douloureuse. Le pasteur protestant va devenir député de Paris.

[1] Mmes Thierry-Kœchlin, Fallot-Legrand, Emilie Kœchlin, d'Eichthal. N'oublions pas les noms des directrices, Mlle Chalon, puis Mlle Vieux, Mlle Levray, etc.

[2] Voir Ph. Bridel, *Gazette de Lausanne*, 23 mai 1901.

CHAPITRE XXII

E. de Pressensé
député à l'Assemblée nationale[1].
(1871-1876)

Son élection et ses sentiments. — Républicain du centre gauche. — Premières interventions à la tribune. — Toujours pour la liberté. — Indépendance du caractère. — Grands discours en faveur des réformes libérales. — Crises ministérielles. — Fatigue physique et morale. — Fondation de la République. — Fin de l'Assemblée nationale. — Echec aux élections de 1876. — Tristesse.

E. de Pressensé écrivait le 11 juin 1871[2] :

Je n'ai pas de paroles pour rendre ce que j'éprouve de douleur. Le crime de la Commune a été inouï, la répression effroyable et Paris fumait encore que la réaction cléricale commençait ses opérations à l'Assemblée. Si elle triomphe, c'est fini, la France a vécu. Mais nous la lui disputerons et notre seule consolation est de ceindre nos reins, pour combattre virilement le combat de la liberté chrétienne. Voici de nouvelles élections. Elles seront décisives. Peut-être vais-je courir la chance à Paris?

Telles étaient les dispositions intimes du patriote chrétien, à la veille des élections complémentaires qui devaient se faire en juillet. Nous avons vu[3] déjà que sa candidature à l'Assemblée nationale avait été proposée, lors des premières opérations, en février, et qu'elle avait réuni 25000 suffrages, sans qu'ils eussent été sollicités.

[1] Nous avons eu, pour nous guider dans ce chapitre, un résumé très précis de faits et de dates dû à la plume de M. Francis de Pressensé. — [2] A Mme Bonzon. — [3] Page 323.

Cette fois-ci, les services courageux qu'il avait rendus pendant le siège et la Commune, sa participation au Club de la Porte Saint-Martin, sa noble protestation en faveur des otages, le signalaient particulièrement à l'attention des bons citoyens. Sur la demande expresse de Thiers, devenu chef du pouvoir exécutif, il fut porté sur la liste de coalition des grands journaux. Quelques-uns d'entre eux, par exemple le *Figaro*, ne le présentèrent qu'à regret et ne le lui dissimulèrent pas. Mais sa popularité était devenue telle, qu'il fut élu le sixième après Gambetta, par 118 975 suffrages sur 290 823 votants, le 2 juillet 1871.

Cette nomination, on le devine, comblait ses vœux intimes de citoyen et de chrétien, les deux ne faisant qu'un dans sa personne. Depuis des années, il avait les yeux fixés sur la mission que les chrétiens sont appelés à remplir envers la société tout entière. A cet homme d'action, autant que de pensée, convenait l'apostolat qui vise à la pénétration réciproque de l'activité humaine et de la vie religieuse dans tous les domaines. Tout ce que nous avons raconté de sa carrière publique le démontre. Un moment vint où le devoir premier lui parut être celui de l'action politique. Dieu semblait l'y avoir préparé par les faits. La confiance des hommes avec lesquels il avait mené la campagne libérale sous l'Empire, l'amitié de Thiers resserrée par les malheurs du pays, étaient pour lui de précieux encouragements. Mais ce qui prédomina dans sa détermination, ce fut l'ardent besoin de plaider la cause chrétienne dans les Conseils suprêmes de la France [1].

Au reste, voici l'expression de ses propres sentiments, au lendemain de son élection :

[1] D'autres protestants d'élite étaient membres de l'Assemblée nationale : MM. de Chabaud-Latour, l'amiral Jauréguiberry, G. Steinheil de Rothau, Alf. André, R. de Pourtalès, Léon Say, Mettetal, Johnston, Dietz-Monin, de Witt, William Waddington. On en comptait 70.

Assemblée nationale. Le 5 juillet 1871.

Cher oncle et chère tante[1],

J'éprouve le besoin de venir à vous dans ce jour de grande joie que Dieu m'accorde, parce que je sais que vous vous y associez paternellement et maternellement.

Je puis dire que jamais dans ma vie je n'ai plus senti la direction providentielle, car je n'ai rien fait pour ma nomination, sauf de lancer ma circulaire[2]. Je n'ai pas fait visite à Thiers depuis qu'il est au pouvoir.

Maintenant mon désir ardent est de suivre mon Maître dans cette position, en montrant quelle école de liberté est l'Evangile, en ne cherchant ni ma gloire, ni ma satisfaction. Je conserve d'ailleurs la prédication, car *malheur à moi si je n'évangélise!*

Transcrivons encore ces lignes qui complètent les précédentes[3] :

Les questions politiques sont si étroitement liées à la question morale dans la reconstruction de notre chère et malheureuse France, que l'occasion de développer mon vrai drapeau ne manquera pas... Il y a des questions de liberté que la Chambre embrasse avec passion; mais les passions cléricales y sont très énergiques, et quand viendra la question romaine posée par nos évêques, l'orage sera formidable. Nous aurons aussi de grosses questions d'instruction publique, qui engageront les mêmes passions. Je désire ne monter à la tribune que comme le soldat va au feu, par devoir, n'en jamais faire un piédestal de gloire humaine. Dans la crise électorale, je m'étais entièrement subordonné à la volonté de Dieu. Je travaillais à attendre dans le calme, sans y parvenir toujours. Cependant j'avais bien dit à Dieu : Dis à ton serviteur de faire ce que tu veux, et il le fera.

Dans le protestantisme français, on salua avec joie l'élection du bouillant pasteur. La *Revue chrétienne*[4], après avoir, par la plume d'Eug. Bersier, félicité son

[1] Lettre à M. et Mme de Valcourt.

[2] On la trouvera dans l'*Appendice*. On y verra comment le candidat politique déployait devant ses électeurs tout son drapeau chrétien. — [3] Lettre à Mme Bonzon, 14 juillet 1871. — [4] 1871, p. 318.

directeur « d'une victoire obtenue sans faire fléchir aucun principe, » disait :

...Nous pensons que les électeurs parisiens ont voulu récompenser en M. de Pressensé la fermeté civique, tout autant que la revendication constante, depuis plus de vingt ans, de toutes les libertés et de la première de toutes, la liberté religieuse. Ce choix prouve que le protestantisme est considéré en France comme l'allié naturel d'une politique sage et libérale.

Les amis personnels étaient non moins pressés d'applaudir. Jean Monod [1] :

Toutes les fois que ma pensée fraternelle te cherche sur les bancs de l'Assemblée, ce qui m'arrive bien souvent, il me semble te voir au feu et ma sympathie t'environne.

Ch. Secrétan [2] :

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai été extrêmement réjoui de votre nomination et généralement de la belle place que nos protestants ont prise au milieu de vos terribles bouleversements.

Ernest Naville [3], après avoir envisagé les difficultés de ramener l'ordre dans un pays déshabitué de la vraie obéissance, ajoute : « Que Dieu vous assiste, car la tâche est rude ! »

Enfin voici les réflexions toutes paternelles du vénérable H. Lutteroth :

Bourneville, 6 juillet 1871.

Mon cher ami,

Nous avons pris grand intérêt à votre candidature et nous en prenons un non moins grand à votre élection... Vous voilà en présence de nouveaux devoirs. Toutes les tendances de votre esprit, vos préoccupations et vos travaux vous y ont préparé... Vos antécédents donnent nécessairement à votre mandat une signification spéciale et vous aurez bien des fois à faire entendre le mot que nul autre que vous ne pourrait dire. Je ne suis donc pas de ceux qui trouveront peut-être que votre vocation

[1] Lettre du 15 août 1871. — [2] Lettre du 3 août 1871. — [3] Lettre du 22 août 1871.

première aurait dû être un empêchement à celle-ci. Vous étiez parfaitement en droit de vous demander si devant les circonstances actuelles et avec la position que vous saurez prendre, vous ne pouvez pas être plus utile, au service de votre Maître, de cette manière que de tout autre... Mais je m'accorde avec d'autres pour regretter l'impossibilité où vous serez de concilier vos nouvelles fonctions avec celles de votre ministère et je me demande quelle influence la détermination que vous avez prise exercera sur les destinées de Taitbout... Je suis un peu inquiet de ce qui peut arriver...

Nommé député un jeudi, E. de Pressensé monta à la tribune dès le vendredi. Il y ressentit, a-t-il dit à ses proches, une très grande émotion, qui le surprit lui-même, mais qui se comprend, certes, quand on songe aux difficultés si spéciales de l'éloquence parlementaire et à ces auditeurs qui, bien que collègues, sont souvent tout autre chose que des amis. Un nouveau venu, un pasteur protestant, ne pouvait pas s'attendre à la sympathie générale. Mais l'émotion et la surprise étaient faites pour éperonner un homme de son tempérament. Il était de taille à devenir l'émule de Rabaut Saint-Etienne, membre de la Constituante en 1789.

E. de Pressensé prit sa place au centre gauche et à la gauche de l'Assemblée. Il soutint la politique républicaine de Thiers, en qui il voyait le grand citoyen qui avait tenu tête à la tourmente de la fin de la guerre et de la Commune, la personnification de la sagesse politique et de l'ordre social. Il ne lui marchandait pas ses encouragements dans ses articles fréquents au *Journal des Débats*, sur les événements du jour. Il était d'accord avec lui sur l'urgence de la décentralisation [1] et sur les mesures ayant pour objet l'organisation des Conseils généraux dans les départements. Il applaudit à la proposition Rivet, qui tendait à l'affermissement des pou-

[1] Ce sujet fut celui de son premier discours à l'Assemblée nationale, le 21 juillet. Ce fut un succès, au dire de son cousin Bersier et de son ami Jean Monod, qui, d'Arcachon, l'en félicitait le 15 août.

voirs du président de la République sous le contrôle de l'Assemblée, sans préjuger de la constitution définitive que le pays pacifié et réorganisé se donnerait. Toutefois il n'aliénait en rien son indépendance. Il reconnaissait que l'esprit autoritaire de Thiers et certaines paroles cassantes qui lui échappaient parfois, lui rendaient difficile l'exercice de sa haute charge de chef du pouvoir exécutif.

Dès le mois de septembre, en partie à l'instigation de Thiers, qui trouvait que les tribunaux militaires exerçaient une répression sans merci et sans distinction contre les simples comparses de la Commune, il déposa une demande d'amnistie, signée avec lui par des hommes aussi modérés que Alf. André, Waddington, Bardoux, le vicomte d'Haussonville. Cette proposition eut la fortune d'être prise en considération par l'Assemblée, et bien qu'elle n'allât pas plus loin, elle eut pour effet que l'on ne frappa plus désormais les simples soldats de la Commune, sauf dans le cas d'actes spécifiques autres que la participation à l'insurrection.

E. de Pressensé comprit de bonne heure que la question constitutionnelle : république ou monarchie, allait irrémédiablement diviser les anciens membres de l'Union libérale. En dépit de ses anciennes liaisons avec le monde orléaniste, il n'hésita pas à se prononcer pour la République. Dès lors il combattit vigoureusement toutes les tentatives de réaction [1].

Comment n'aurait-il pas fait opposition à cette partie du clergé français qui réclamait à cor et à cri la restitution au pape de la nouvelle capitale de l'Italie? D'autre part, comment ne pas s'alarmer des entreprises de l'anticléricalisme jacobin préludant à ses assauts contre la pleine liberté religieuse? Le radicalisme grandissant lui inspirait une vive répugnance. Il demeurait fidèle au drapeau du libéralisme, également hostile aux menaces conservatrices et aux folies subversives.

Il serait du plus haut intérêt de suivre le député

[1] Note de F. de Pressensé. L'autorité militaire relâcha immédiatement 30 000 détenus.

dans toutes les phases de cette période critique, mais cela dépasserait de beaucoup les limites de notre ouvrage et le détail n'ajouterait rien d'essentiel à ce que nous venons de dire. Nous devons cependant raconter quelques-unes de ses interventions.

A propos d'une question d'impôt sur les matières premières entrant en France, et d'une mesure à laquelle Thiers tenait beaucoup, mais que le parti républicain n'acceptait qu'à son corps défendant, E. de Pressensé écrivait :

Ma conscience et ma raison ont été à rude épreuve. Voter oui, c'était taxer le commerce et l'industrie du pays, de Paris en particulier, d'une façon ruineuse, au dire des gens compétents. Voter non, c'était risquer de renverser Thiers, de concert avec la droite qui le haïssait. Que faire? Ce qui l'a surtout emporté sur moi, c'est le sentiment de la dignité parlementaire. Je ne sais pas combien de temps je serai député, mais je ne veux pas abaisser ma conscience... Dans les conditions du vote, l'abstention ne me suffisait plus. J'ai donc déposé mon bulletin bleu (non) malgré les objurgations de mes voisins[1].

Peu de jours après, il s'agissait de prononcer sur le cas d'un député accusé d'avoir accompli des opérations frauduleuses comme commissaire du gouvernement du 4 septembre. La Chambre était sollicitée par la droite de transformer en affaire politique une affaire de l'ordre judiciaire.

Je suis monté à la tribune, écrit de Pressensé, à la fin de cette discussion, dont rien ne peut rendre la violence, pour dire, à la décharge de ma conscience, que je ne pouvais admettre que des députés se transformassent en juges, qu'en agissant ainsi, nous devenions une Convention. Plus de trois cents députés se sont abstenus[2].

[1] Lettre du 22 juillet 1872.

[2] Lettre du 30 juillet 1872. Est-ce à cette intervention toute spontanée que se rapporte l'incident raconté par M. T. Fallot, *Rev. chrét.*, 1891, p. 368 : « Sa brusque intervention avait fait avorter une petite vilenie qu'on tentait de faire passer à la sourdine. « Vous n'apprendrez donc jamais à vous taire ! » lui dit à l'oreille un de ses amis. »

Il devait lui en coûter de réserver ainsi sa pleine indépendance à l'égard de ses amis personnels de droite et de gauche et de lutter sans cesse contre l'esprit de parti, qui est pour trop de gens le grand maître en politique. Le spectacle de toutes les palinodies de certains hommes prompts à renier leurs convictions antérieures, lui arrachait parfois des cris de douleur :

Je suis las à mourir de tout ce que j'ai ressenti de tristesse et d'inquiétude et, je vous le confesse, de colère. Quand j'ai vu se consommer sous mes yeux l'alliance de nos preux catholiques du centre, chevaliers féaux du constitutionalisme à outrance, avec les souteneurs du régime de Décembre, je n'y ai plus tenu ; l'indignation a débordé dans des paroles trop vives [1].

Mettons en relief deux grands discours, prononcés en 1872 et suivis d'un résultat important quoique partiel. Le premier [2] se rapportait à l'expression : « Les cultes reconnus par l'Etat » dans l'article premier d'une loi contre la ligue internationale des travailleurs. Cette expression eût placé dans une position inférieure les cultes non officiels. E. de Pressensé, dans un langage plein de modération et de justesse, mais d'une grande fermeté, fit valoir à la tribune les vrais principes de la neutralité de l'Etat à l'égard des groupements religieux. Il ne craignit pas de faire entendre le nom de Dieu dans une enceinte où cette invocation n'était point fréquente, quoique moins insolite qu'aujourd'hui. Le texte de l'article de loi fut modifié selon ses vœux ; mais ses justes réclamations, appuyées par E. de Laboulaye, ne furent pas entièrement acceptées.

L'autre discours concernait la loi sur l'armée dans son rapport avec l'instruction publique et la religion [3]. E. de Pressensé demandait que les membres de l'ins-

[1] Lettre du 10 décembre 1872.

[2] Il fut publié à part. On le trouvera aussi dans la *Rev. chrét.* 1872, p. 230.

[3] *Rev. chrét.*, p. 441. Il fut prononcé le 12 juin.

truction publique fussent assujettis à un service de six mois et que les congréganistes et les élèves ecclésiastiques des cultes non catholiques fussent appelés, pendant six mois, dans les services annexes de l'armée, soit dans es ambulances, soit dans les écoles destinées à l'instruction des soldats. Son vœu formel était qu'il n'y eût de privilège pour aucune catégorie de citoyens. L'amendement fut repoussé par les partis inféodés à l'Eglise, mais il réunit une forte minorité.

Un peu plus tard, le 22 juin, E. de Pressensé applaudit un brillant discours de Mgr Dupanloup, qui réussit à faire introduire dans la loi une clause assurant aux militaires de toutes armes le temps et la liberté nécessaires à leurs devoirs religieux. Mais il eut soin, avec ses collègues Alf. André, Bardoux, de Freycinet et Waddington de réclamer l'addition d'un amendement : « Il sera pourvu à ce que nul militaire ne soit assujetti à un acte religieux d'un culte différent de celui auquel il appartient... » — « La Commission, disait-il, nous apportera un projet acceptable, car elle comprend comme nous que si la conscience religieuse donne des ordres souverains, elle n'accepte pas de consignes [1]. »

Nous devons mentionner aussi les deux discours prononcés, en janvier 1873, à propos de la loi sur le Conseil supérieur de l'instruction publique [2]. Empruntons ici la plume de l'orateur :

Il est enfin prononcé, ce grand discours sur le Conseil supérieur, qui au fond a été dirigé contre la politique catholique.

[1] Le débat fut repris le 27 janvier 1874. E. de Pressensé et Alf. André soutinrent un amendement du même genre, qui avait été signé aussi par d'autres députés protestants. Il n'échoua qu'à la minorité de 30 voix. *Rev. chrét.*, 1874, p. 107.

[2] Publiés à part, chez Sandoz & Fischbacher, Paris, 1873. Dans son premier discours, l'orateur, toujours équitable, tint à réprouver du haut de la tribune la politique du Kulturkampf qui sévissait alors en Allemagne. « Quand la persécution s'exerce contre des opinions que je ne partage pas, je suis deux fois blessé au cœur, deux fois atteint dans ma conscience. »

Vous dire mes angoisses et mes tourments préliminaires est impossible. J'en ai été malade. L'échec aurait été affreux pour ma cause. Vous verrez que j'ai pu tout dire... J'ai été merveilleusement écouté et j'ai eu toute ma liberté... Le lendemain, le duc de Broglie m'a répondu avec talent et aigreur, me persiflant agréablement et me lançant, à la fin de son discours, un trait vraiment méchant. Je n'avais aucune envie de répondre à ce discours savamment agencé, chauffé à l'huile de la lampe académicienne. Je craignais franchement de compromettre le succès de la veille. Un échec l'eût annulé. Mais j'ai lu sur les visages de mes amis un certain étonnement de ma décision. Alors je n'ai plus hésité. Je me suis dit que le soldat d'une cause sainte n'avait pas le droit de choisir son heure et son agrément pour se battre. Et je suis monté à la tribune sans avoir eu un instant de méditation. Dieu m'a puissamment assisté. Ma réplique a fait une impression très vive, la plus grande que ma parole ait jamais produite. Pardonnez mon imprudence, c'est la confiance de l'amitié et je vous assure que c'est la reconnaissance envers Dieu qui domine en moi... Je vais publier ces deux discours. C'est pour les faire que Dieu m'a envoyé à la Chambre [1].

Le 6 juin 1873, il déposait avec quelques collègues une proposition tendant à dispenser de toute formalité autre qu'une déclaration les réunions qui ont exclusivement pour objet la célébration d'un culte religieux [2]. Cette proposition fut acceptée par la Commission d'initiative, à la grande satisfaction du député. Il ne se réjouit pas moins du succès de l'emprunt public destiné à la libération du territoire. C'était pour lui la preuve d'un relèvement moral autant que matériel du pays.

Mais la politique de l'Assemblée nationale restait toujours équivoque. Elle oscillait entre la réaction monarchique et une tendance radicale, dont Gambetta était de plus en plus le représentant. A tout moment, « le petit homme à la voix grêle » qui tenait le gouvernail de l'Etat au milieu des courants contraires, se voyait exposé

[1] Lettre du 15 janvier 1873.

[2] Voir l'exposé des motifs, *Rev. chrét.*, 1873, p. 459.

aux murmures de l'équipage. A la fin, les menées monarchiques réussirent à le renverser de son poste éminent. Pour avoir voulu assurer la fondation de la République, qui était à ses yeux « le gouvernement qui nous divise le moins », il succomba, le 24 mai 1873. Alors commença la présidence du maréchal de Mac Mahon, à la tête du régime réactionnaire, qu'on a appelé le gouvernement de l'ordre moral.

E. de Pressensé fut profondément accablé par cette crise :

J'ai passé, écrit-il le 5 juin, par une sorte de prostration morale, une fois la phase de la grande excitation, et je dois ajouter de la furieuse indignation, terminée.... Toute cette machination a été menée de main de maître; elle a révélé toute la souplesse de l'esprit clérical, qui est le grand triomphateur du jour... L'ingratitude vis-à-vis de Thiers est sans nom ; ce sera une de nos hontes. Ce qui me dégoûte le plus, c'est de voir notre monde protestant de la haute banque ivre de joie... J'ai eu au moins la satisfaction de dire en face à l'aimable duc de Broglie, au moment de son triomphe, ce que je pensais de son alliance avec le bonapartisme... Thiers est calme, digne, mais profondément ulcéré... C'est maintenant que je suis heureux d'être à la Chambre et de pouvoir lutter pour la liberté religieuse... Le devoir est clair et toute notre consolation est dans son accomplissement.

« Lutter pour la liberté religieuse, » ce fut vraiment là le rôle d'E. de Pressensé dans l'arène politique. Il était prompt à prêter sa voix à tous les faibles en danger. Au sujet des protestants de l'Yonne molestés par le gouvernement de l'ordre moral, il écrivait fièrement[1] :

Nos amis peuvent être assurés qu'ils trouveront des voix pour les défendre à la tribune nationale et que la lutte contre les tentatives cléricales sera poursuivie pied à pied avec une patiente et indomptable énergie.

Le préfet du Rhône ayant cru pouvoir prendre un arrêté marquant d'une flétrissure tout enterrement civil,

[1] *Rev. chrét.*, 1873, p. 380.

E. de Pressensé affirma à la tribune que « l'honneur d'une religion est que l'on ait toujours la liberté civile de ne pas la pratiquer. » Il ne pouvait accepter ce que l'on appelait hypocritement la liberté exclusive du bien. Sa harangue improvisée fut hachée d'interruptions par la droite, mais très applaudie par la gauche[1].

« Je suis, écrit-il le 25 juin, brisé par cette lutte, mais je bénis Dieu d'avoir pu la soutenir. »

Après une session aussi mouvementée, E. de Pressensé, malade de la gorge, alla demander aux montagnes de la Suisse un repos bien nécessaire. Mais devinez où il passa d'abord l'un de ses premiers dimanches de vacances.

Je vous le donne en cent[2]. Chez Mgr l'évêque d'Orléans, qui m'ayant invité, cet hiver, à la tribune, à voir combien les belles-lettres fleurissaient à son petit séminaire, m'a renouvelé son invitation, samedi dernier, pour me faire assister à la représentation d'une tragédie grecque en grec[3]. J'ai reçu sous son toit une très aimable hospitalité. Je vous conterai cela. C'est une curieuse page pour mes mémoires.

Dans sa retraite estivale des Ormonts, E. de Pressensé écrivait :

Ni ces radieux soleils du plus splendide automne, ni les sourires de nos petits-enfants ne parviennent à éloigner un instant mes absorbantes préoccupations.

C'était l'heure des pèlerinages politico-religieux par lesquels des députés royalistes allaient consacrer la France au Sacré-Cœur, au cri de : Vive Henri V ; de l'entrevue de Frohsdorf[4], où le comte de Paris reniait, aux pieds du comte de Chambord, les principes libéraux de la monarchie de Louis-Philippe.

Nous ne cachons pas, écrit-il[5], l'amère tristesse qui nous remplit, à cette heure désolante de notre histoire. En être là,

[1] *Ibid.*, p. 453. — [2] Lettre du 31 juillet 1873. — [3] Cela se passa au petit séminaire de Saint-Mesmin. L'*Antigone* de Sophocle y fut représentée. — [4] 5 août 1873. — [5] *Rev. chrét.*, 1873, p. 754.

après nos malheurs ! Penser qu'il y a des Français, et peut-être des protestants, qui rêvent la restauration avec le comte de Chambord ! Le drapeau blanc cravaté ou non des trois couleurs serait le signe de notre mort morale !

Brusquement rappelé par Jules Simon à Paris, l'ardent député libéral rentra dans la mêlée, pour conjurer le péril de la restauration monarchique. La *Revue politique et littéraire*[1] inséra à réitérées fois ses énergiques objurgations. Il riposta avec véhémence, par une lettre publique au mandement de Mgr Dupanloup[2], invitant ses diocésains à prier publiquement pour le retour de la royauté. Nombre de protestants avaient adressé alors une pétition aux députés de leur confession, pour les abjurer de barrer la route à la réaction royaliste... Finalement, ce fut le comte de Chambord lui-même qui, par une déclaration de fidélité invariable au drapeau blanc, vint anéantir les espérances nées de Frohsdorf et briser entre les mains de ses partisans leur meilleure arme. Henri V écarté pour toujours, le gouvernement de l'ordre moral se rabattit, pour faire durer sa trouble politique d'expectative, sur le septennat du maréchal de Mac-Mahon.

E. de Pressensé, qui avait fait partie de la délégation des gauches chargée de veiller sur le maintien des institutions existantes, dut reprendre la lutte avec énergie, bien qu'il éprouvât une grande fatigue morale. Ne fallait-il pas résister à toutes les menaces de retour au gouvernement personnel? N'était-ce pas d'ailleurs surtout la liberté des cultes qui était en jeu? Malgré ses grands efforts, il ne put faire triompher[3] une demande de garanties en faveur de la liberté de conscience des soldats protestants commandés pour des cérémonies catholiques. Il fut battu aussi dans son opposition à la loi des maires[4], replacés arbitrairement sous la coupe des préfets par leur nomination même, et encore dans les

[1] 9 octobre 1873. — [2] 24 octobre 1873. — [3] *Rev. chrét.*, 1874, p. 181, 237. — [4] 30 juin 1874.

débats sur les conseils municipaux[1]. Mais toujours infatigable, il poursuivait la bataille dans la *Revue politique*, où il flétrissait les avatars des hommes du 24 mai. Rien d'étonnant à ce que tant de soucis patriotiques, tant de travaux menés de front aient réagi sur la santé de cet homme qui jusqu'ici avait si admirablement tenu sur le rempart. Il écrivait, des Ormonts, le 14 août 1874 :

Depuis la fin de juin, j'ai été très souffrant, plus accablé de corps et d'esprit que je ne l'ai jamais été, sans rien de grave. J'avais pris une toux vraiment fatigante. En outre, j'ai dû subir une petite opération assez douloureuse[2], bien que sans gravité et pour un mal qui n'en avait aucune, pour retrouver un peu plus de liberté respiratoire. J'ai fait une demi-cure d'Enghien, qui m'a achevé, devant, l'après-midi, me rendre à Versailles pour notre joli métier. Tout cela combiné m'ôtait tout entrain, toute force, et je ne pouvais m'acquitter que du nécessaire en prédications et assiduité parlementaire. Jamais ma pensée n'a été plus vide, jamais je n'ai moins lu, moins vécu intellectuellement et presque moralement, ce qui ne m'empêchait pas d'avoir le cœur plein de tristesse et de dégoût de la marche des choses politiques aboutissant sans cesse à d'amères déceptions pour la perte du pays et révélant toujours davantage tout l'égoïsme, toute la pauvreté intellectuelle et morale de nos classes prétendues dirigeantes...

L'opération dont il vient d'être question, fut, croyons-nous, l'enlèvement des polypes de la gorge. L'avenir montrera que cet organe était un des points faibles de la constitution d'E. de Pressensé. Peut-être nous excusera-t-on de rapporter, à propos de sa santé, cette confidence d'une lettre antérieure à Jean Monod[3] : « Après la plus maladive enfance, j'ai eu une jeunesse robuste que Dieu me conserve encore telle. Je n'ai qu'un côté faible, c'est une excessive susceptibilité nerveuse, qui me fait facilement souffrir moralement. » Cette prédisposition à des crises de mélancolie, dont nous l'avons

[1] *Rev. chrét.*, 1874, p. 250. — [2] Lettre du 18 novembre 1874. — [3] 18 août 1852.

vu atteint autrefois, à la suite de surmenage, s'était beaucoup atténuée, mais elle demeurait cause des crises d'abattement, bien compréhensibles du reste, que le député ne dissimulait pas.

Les vacances lui apportèrent enfin leur apaisement. Quelle joie pour lui de reprendre le fil de ses études trop interrompues, de se replonger, au sein des solitudes aimées de la montagne, dans l'intimité des liens de famille si compromise par la fièvre de Paris !

Après la rentrée des vacances, il goûta un grand réconfort à visiter, en qualité de président de l'Association philotechnique, les divers cours organisés sur tous les points de Paris, grâce à un contingent de 150 professeurs donnant gratuitement leur temps et leurs talents !

Je fais dans chaque centre une petite allocution. Je suis reçu de la manière la plus sympathique et suis tout heureux d'entrer en contact avec toute cette population si intelligente qui s'entasse dans les salles.

Le 6 juillet de l'année suivante, après avoir présidé à la distribution des prix de l'Association, il disait :

Vous comprendrez ma joie d'avoir pu faire applaudir par cet immense auditoire de 4000 personnes l'hommage rendu à Jésus-Christ. Je ne connais rien de ravissant comme ces auditoires parisiens pour la vibration électrique.

Mais n'anticipons pas. En septembre 1874, la mort de Guizot vint jeter une ombre sur le cœur de ceux qui tenaient au passé. E. de Pressensé ne manqua pas de rendre le plus bel hommage à un homme d'Etat peu clairvoyant sans doute, quant aux aspirations des temps modernes, mais singulièrement fidèle à ses convictions politiques et religieuses, ce qui n'est jamais très commun.

Heureusement, l'horizon politique tendait à s'éclaircir. Le parti bonapartiste perdait du terrain à chaque élection partielle. La Commission des trente, chargée de la question constitutionnelle, allait être forcée de conclure.

La partie devenait un peu meilleure pour les tenants de la cause de la liberté. E. de Pressensé eut alors la grande joie de faire passer, en première lecture, une loi portant suppression de l'autorisation préalable pour les réunions de plus de vingt personnes, mesure d'autant plus urgente que toute propagande religieuse se heurtait alors régulièrement aux rigueurs de l'administration réactionnaire. A. Sabatier, entré dans la rédaction de la *Revue chrétienne*, y déclare[1] que E. de Pressensé prononça à cette occasion

un des plus beaux plaidoyers en faveur d'une cause pour laquelle il a déjà tant combattu... Il s'est acquis un grand titre à la reconnaissance de tout le protestantisme français, et en général de toutes les minorités religieuses.

Enfin, le 30 janvier 1875, fut voté à une voix de majorité et grâce à la tardive adhésion du centre-droit orléaniste, l'article premier de la Constitution décrétant que le chef du pouvoir exécutif porterait le nom de président de la République. C'était la timide reconnaissance de la forme de gouvernement que de plus en plus reclamaient les vœux du pays. Tôt après, furent votées les dispositions relatives à la Chambre des députés et au Sénat[2]. La Constitution ainsi établie dépassa les espérances des plus optimistes.

Le côté lumineux de notre situation générale, écrivait E. de Pressensé, le 21 mars 1875, c'est cette consécration de la République, qui nous a sauvés de l'affreux bonapartisme. Sans doute, tout cela, — constitution et ministère, — est encore bien incomplet et défectueux, mais l'essentiel est obtenu. Le patriotisme des trois gauches a été admirable... Gambetta, en particulier, s'est conduit comme un bon citoyen. Maintenant, il faudrait s'en aller au plus vite. J'ai essayé, l'autre jour, de le dire à la Chambre, dans mon rapport sur la prorogation, que j'ai lu à la tribune. C'était parler d'un testament à faire au moribond qui ne veut à aucun prix mourir. La fureur des droites contre

[1] 1875, p. 71. — [2] 25 février 1875.

moi, reflétée le lendemain dans leurs journaux, a été inouïe. Et pourtant, frères, il faut mourir !

Les derniers jours de l'Assemblée nationale furent dépourvus de toute grandeur. Elle semblait vouloir rendre la République aussi peu républicaine que possible, en accentuant encore les dispositions réactionnaires. L'atmosphère qui régnait était telle que E. de Pressensé ne se risqua pas à amorcer un second débat sur la loi de liberté religieuse portant suppression de la déclaration préalable. Il eut l'amertume de voir voter définitivement, sous l'influence de l'évêque d'Orléans, la loi qui allait faciliter la création des Facultés catholiques.

Enfin, quand l'Assemblée consentit à se dissoudre, elle eut soin d'établir pour les élections futures un mode de scrutin qui fût autant que possible soumis à la pression administrative, le scrutin uninominal. E. de Pressensé pressentit aussitôt qu'il pourrait ne pas être réélu. Il va du reste lui-même nous mettre dans la confidence du douloureux martyre que cette non-réélection lui préparait.

Je ne puis me dissimuler, écrit-il le 23 novembre 1875 à sa correspondante habituelle, que le scrutin uninominal va m'ôter la moitié de mes chances... J'avoue que j'aurais le vif désir de servir encore les grandes causes que j'ai défendues à cette tribune qui ne m'a jamais été défavorable et dans une période où les questions religieuses se mêleront sans cesse aux questions politiques... Mais je m'attache très sincèrement à ne vouloir d'avance que ce que Dieu voudra... Toutefois, c'est une lutte intérieure et il y faut le secours de la prière.

Il aurait pu demeurer dans la vie parlementaire, s'il avait été élu sénateur inamovible, comme plusieurs députés. Il échoua malheureusement [1].

[1] Dans un des scrutins, au dernier moment, Jules Simon le fit écarter en substituant à son nom celui d'un candidat auquel il était redevable d'un vote personnel. Ce fait ne fut révélé que plus tard à Francis de Pressensé par un secrétaire de Jules Simon.

12 décembre. Je dois mon échec au siège de sénateur à ce qui a fait l'honneur de ma carrière parlementaire, à la défense des grands principes de liberté religieuse, à la résistance à la politique ultramontaine au nom d'une pensée chrétienne. Ceux qui n'ont rien dit, n'ont offensé personne. Quant aux positivistes, ils me sont cent fois préférés par la raison qui faisait que Louis XIV préférait l'athée au janséniste, pour accompagner son neveu en Espagne. Une fois que l'alliance se faisait entre les gauches et les purs de la légitimité, jugez si le prédicant huguenot, l'orateur de la liberté de conscience, pouvait échapper à l'ostracisme... La meilleure consolation, c'est de savoir que je paie la rançon de la cause que j'ai essayé de servir. Cependant l'heure est triste à passer et j'ai besoin de regarder en haut, bien haut, pour retrouver le calme, d'autant plus que l'avenir est inconnu en ce qui concerne la députation, dans cette fournaise ardente qui s'appelle Paris. Vous demanderez pour moi l'apaisement, la soumission, le relèvement moral et intellectuel.

Les élections pour la Chambre des députés eurent lieu en janvier 1876. Au dernier moment, E. de Pressensé avait posé sa candidature en Seine et Oise ; il fit dans cette circonscription une énergique campagne de quinze jours, appuyé par tout le parti républicain. Mais il lui manqua quelques centaines de voix pour être élu.

Voici ses réflexions attristées dans une lettre du 21 février :

Me voilà donc vaincu après un effort immense... Je suis las plus que je ne puis dire. C'est une très grande épreuve d'être soustrait à la lutte la plus noble, alors qu'elle pourrait s'engager dans d'excellentes conditions... Enfin, Dieu l'a voulu. Il faut se soumettre. Demandez pour moi cet esprit de la vraie soumission, en buvant la coupe amère qui sera longue à vider.

Si vous saviez comme j'ai été laissé seul du côté du protestantisme, pour porter tout le poids et tous les sacrifices de cette lutte, et combien se réjouissent de ma défaite ! J'ai bien besoin de la sympathie de mes amis dans cette période difficile et obscure.

13 mars 1876. L'épreuve a été bien grande, plus cruelle que je ne croyais d'abord... Ne plus pouvoir élever sa voix dans ces

grandes luttes auxquelles on se sent préparé, abandonner à d'autres la plus grande des causes libérales, cela est très dur. La grande compensation que j'ai trouvée dans l'estime et les regrets de mes collègues, ajoute en un sens à ma déception en me montrant que mon influence parlementaire était bien plus grande que je ne pouvais le supposer. M. Thiers[1], en particulier, a été pour moi d'une amitié chaleureuse qui m'a rendu bien reconnaissant. Il désire vivement me rouvrir la carrière le plus tôt possible. Mais il ne faut pas se bercer d'illusions. Cela peut beaucoup tarder. Il faut donc se résigner, porter sa croix, se remettre à l'œuvre.

Je dois dire cependant que des amis dévoués et éclairés de la liberté religieuse n'ont pas voulu que je portasse tout le poids financier de cette rude guerre électorale.

Pour le moment, le ciel est sombre et je n'ai pas le vent dans les voiles. Mais, j'en suis certain, cela même est une bénédiction, et ce pénible apprentissage de la soumission est salutaire dans son amertume. Et puis je ne veux pas être ingrat et m'abandonner à cette espèce de spleen qui me tente parfois. Personne ne saura à quel point cette carrière parlementaire comblait mes vœux et quel vide j'éprouve. Mais l'abandon à ces pensées serait coupable et je réagis.

Comme vous, je suis profondément heureux de voir notre République sauvée. Il faut qu'elle soit encore bien raisonnable, car, si elle effrayait le pays, le bonapartisme serait son infâme héritier.

[1] Voici la lettre de Thiers : « 22 février 1876. Mon bien cher et je l'espère futur collègue, j'ai appris avec un vrai chagrin la sottise des électeurs de Pontoise à votre égard, et je vous assure que si j'avais pu éprouver quelque joie de mon élection, elle eût été empoisonnée par l'insuccès de votre candidature. Mais cette absence du parlement français ne saurait être longue, et pour ma part, je regarde comme un devoir pour nous tous de la faire cesser le plus tôt possible. Je vous regarde comme un des plus nobles cœurs, des meilleurs esprits de notre temps et des plus nécessaires au pays. Aussi devrez-vous compter sur tout mon zèle, pour vous assurer une candidature aux prochaines élections qui suivront la vérification des pouvoirs. En attendant, dédommagez-moi de votre absence du parlement par votre présence très fréquente dans ma demeure, où j'ai toujours été et serai toujours bien heureux de vous voir.

» A. Thiers. »

CHAPITRE XXIII

Dans sa famille et dans l'Eglise Taitbout.

(1871-1877)

La vie domestique, ses soucis et ses joies. — Mariages. — Les petits enfants. — Francis de Pressensé. — Alfred Bœgner. — Déclin de l'Eglise Taitbout et ses causes. — L'exode d'Eug. Bersier. — L'épreuve des cœurs. — Discussions vives, mais fraternelles. — On se ressaisit. — Polémiques. — Comment expliquer. — Fidélité intransigeante aux principes.

E. de Pressensé n'a jamais imité ces hommes qui se font un foyer de la place publique ; il avait trop besoin de vivre de la vie des siens. Pendant les séparations de l'année terrible, tous avaient occupé sa pensée. Il en fut de même pendant sa laborieuse carrière de député. Sa correspondance en fait foi. Aux récits bouillants des débats politiques se mêlent constamment des nouvelles sur sa femme et sur ses enfants. Il fait fréquemment allusion à la dévorante activité charitable qui servait à Mme de Pressensé de dérivatif à ses inquiétudes d'esprit renaissantes. La communion immédiate avec la souffrance humaine, au nom de l'amour rédempteur, pouvait seule apaiser cette âme ardente.

On sait quelle influence ce dévouement sans bornes a exercée sur Ch. Secrétan. Non content de s'y associer souvent par sa bourse, il se laissa entraîner de plus en plus vers les problèmes de la vie sociale. Quant à E. de Pressensé, tout en admirant, certes, sa vaillante compagne, il s'inquiétait de la fatigue causée par une vie haletante. « Ma pauvre Elise, disait-il souvent, est dans

son tourbillon, dans sa grande et belle tâche. » La santé de l'épouse surmenée devint bientôt un souci continuel. Les vacances en Suisse [1], dont parfois elle avait le courage stoïque de se reprocher la jouissance, ne parvenaient pas à rétablir l'équilibre rompu.

A partir de 1876, la voix d'Elise de Pressensé subit une atteinte grave. Faible déjà dès son enfance, elle se voila peu à peu et traversa des phases d'extinction qui furent très pénibles à tous les siens, autant qu'à elle-même. Ses yeux aussi allaient s'obscurcissant sous le nuage de la cataracte. Elle en abusait tant, la nuit, devant sa table à écrire. Ce n'est pas impunément, on le sait, que l'on vit pour les autres [2].

E. de Pressensé était aussi arrivé à cet âge où la résistance physique commence à fléchir. Lui, l'infatigable même au travers des luttes les plus éprouvantes, on le surprenait parfois se plaignant de lassitude corporelle et morale. Il signale, dans ses lettres, des maux de gorge qui inquiétaient son entourage. Ce n'étaient encore que des crises sans durée, car il conserva longtemps un remarquable ressort physique au service de son bel enthousiasme moral.

Une poésie, assez faible d'ailleurs, dédiée à sa femme, le 22 décembre 1877, exprime bien les réflexions que lui inspirait ce « mezzo del cammin di nostra vita » dont le poète a parlé [3].

Ils ont passé les jours où l'on suit le courant
Entre des bords en fleurs, sous un ciel souriant.
Il faut péniblement remonter le flot sombre.
Sur l'aride sentier tu vois s'allonger l'ombre.

[1] A Wengen, en août 1879.

[2] Lettre du 11 mars 1878 : « La vie s'attriste au foyer par l'épreuve de santé d'Elise, qui ne fait que s'accroître et met souvent des larmes dans ses yeux, qui s'obscurcissent, quoique lentement. »

15 avril 1879 : « Jours bien sombres. Ma pauvre Elise avait une maladie de la paupière sur son bon œil, qui, sans réagir sur la cataracte, la privait presque complètement de la vue. »

[3] Dante Alighieri, *Divina Commedia*.— Dall'Inferno, Canto primo.

Tu te ceignais toi-même au moment du départ,
Pour marcher à ton gré sous un soleil de fête,
De joie et de splendeur inondant ton regard.
Aujourd'hui, sous le joug, tu dois courber la tête,
Un autre te conduit où tu ne voudrais pas [1].

. . . . . .

Quel est cet étranger qui, dans la nuit obscure,
Nous fait sentir, hélas! tout le poids de son bras?

. . . . . .

C'est l'ange qui, la nuit, lutta contre Israël,
Disputant à lui-même un cœur qu'il veut sauver.
C'est l'amour éternel, mystérieux, immense,
Ne brisant que l'idole et changeant la souffrance
En un glaive de feu qui frappe pour guérir.
Tu ne fléchiras pas sous la main qui te blesse,
Car il t'a dit son nom, l'étrange combattant.
Riche de ton trésor d'amour et de tendresse,
Tu connais un amour et plus fort et plus grand!

Pour rester dans le même ton, plaçons ici ces autres vers, en anticipant de quelques années :

Mai 1845-26 mai 1884.

A Elise.

Sous le plus beau ciel de printemps,
Où du bleu soir tremblait l'étoile,
Quand l'avenir pour nos vingt ans,
Gardait sa promesse et son voile,
Avec quel bonheur enivré,
Sous quel rayon de poésie,
Se murmurait le mot sacré
Qui pour l'éternité nous lie!
Il m'apparaît plus beau, plus grand,
Lorsque je le redis encore.
Je crois voir briller notre aurore
Dans la pourpre de mon couchant!
Pour revivre notre jeunesse,
C'est assez de lire en tes yeux :
Luttes, labeurs, joie ou tristesse,
Deuils solennels, berceaux joyeux,
Qui mettent la maison en fête.
Dans tes regards tout se reflète
Comme en un magique cristal.

[1] Ce vers se retrouvera dans la dernière poésie adressée à M. Dhombres, voir chap. XXXI.

J'y vois surtout cet idéal
Qui fut mon étoile et mon guide,
Et ces pleurs des saintes pitiés,
Qui les ont si souvent mouillés...
O Dieu ! dans la fuite rapide
De tout ce qui s'en va finir,
Laisse-nous ensemble gravir
Les hautes cimes où se lève
Le jour de l'amour éternel,
Surpassant dans la paix du ciel
Toute poésie et tout rêve !

Ces pensées mélancoliques et graves cédaient bien vite la place à une vive allégresse chaque fois que le député de Paris arrivait aux Ormonts, et plus tard à Bâle [1], chez M. et Mme Bernus. Le nombre des oisillons ne cessait de s'accroître dans ce doux nid où le gazouillement des premiers occupants était accompagné par les délicieuses chansons d'Elise de Pressensé [2].

Il faudrait pouvoir transcrire les exclamations du grand-père épanoui à chaque visite un peu plus :

Tout ce petit monde me prodigue son affection, jusqu'au bébé qui me regarde avec des yeux étonnés, mais où il y a comme les lueurs d'un pressentiment que je ne suis pas pour lui le premier venu. Cette halte est un bienfait de Dieu [3].

Il appelle ce « petit monde d'enfants » sa « joyeuse nichée. » Il dit de leur grand'mère : « Elle est comme la madone bien-aimée de nos enfants, et elle ne nous fait que du bien à tous [4]. » Et comment ne pas citer encore :

[1] De 1875 à 1891, M. Aug. Bernus fut pasteur de l'Eglise française de Bâle.

[2] *La journée du petit Jean*, 1880. « Elise a trouvé le moyen de faire dix-huit petites poésies sur la journée d'un enfant, qui sont, toute prévention mise à part, charmantes de grâce et de naturel. Elles paraîtront illustrées par M. Paul Robert. » (1er juillet 1880.) *Ninette* parut en 1881. « Je la préfère à *Petit Jean*. Une petite fille disait l'autre jour : « C'est si poétique qu'on ne peut pas lire, il faut chanter. » Comment cette fleur a pu croître l'été dernier, j'ai peine à le comprendre. » (Lettre du 15 décembre 1881.) — [3] 5 mai 1882. — [4] 8 octobre 1882.

J'aurais voulu que vous vissiez, l'autre jour, l'œil bleu de notre petite E. s'ouvrant comme une fleur d'azur et s'illuminant en écoutant les poésies de sa grand'maman pour les petites filles. Oh! quel rafraîchissement que l'enfance après les heures troublées! Plus j'avance dans la vie, plus je l'aime, ainsi que la nature, et plus aussi l'amitié m'est chère et précieuse [1].

Pendant ce même temps, E. de Pressensé suivait avec anxiété les escales de son fils aîné le long des côtes de la Chine, de la Cochinchine, de la Tunisie, et plus près, sur les bords de la Méditerranée et de la Bretagne. « Le cher marin », c'est ainsi qu'il s'exprime, avait donné à ses parents une belle-fille selon leur cœur, originaire de ce Rothau où fleurissaient la foi sous ses formes pratiques les plus pures et le patriotisme français le plus impénitent. De douces joies de famille, suivies de douloureux sacrifices, faisaient accourir le grand-père [2]. Plus tard, le jeune officier de marine ayant échangé la carrière mouvementée où il avait bravement servi son pays au péril de sa vie [3], contre des fonctions administratives, les rapprochements de famille furent moins intermittents, et les soucis dont avait témoigné la correspondance, moins palpitants.

Les travaux de son second fils, Francis, riche de succès universitaires et tôt engagé dans le journalisme et la diplomatie, ne furent pas pour E. de Pressensé un objet de moindre intérêt. Il le cherchait en Angleterre, à Washington, à Constantinople, dans les diverses missions dont on l'avait chargé. Il le voyait avec joie entrer sous les ordres de Bardoux et de W. Waddington [4],

[1] Bâle, 11 septembre 1881.

[2] « Ce creuset, écrit-il courageusement le 29 janvier 1881, sera salutaire tout d'abord à nos bien-aimés enfants. Il faut bien apprendre que porter sa croix n'est pas une image. »

[3] Notamment, en 1881, à la prise de Sfax, où il fut l'adjudant-major des troupes de débarquement ; il s'élança l'un des premiers à l'assaut des murailles crénelées, sous un feu terrible...

[4] Le 15 avril 1879, E. de Pressensé parle de la très belle position

dans les bureaux des ministères auxquels il fut successivement attaché. Comme beaucoup d'autres lecteurs du *Temps*, en France et à l'étranger, il goûtait fort les articles de politique étrangère dans lesquels son fils faisait preuve d'une connaissance extraordinairement précise des hommes et des situations. Mais le père se plaignait fréquemment

des dénis de justice dont le jeune écrivain avait à souffrir. Il parle d'une franc-maçonnerie de diplomates qui n'ont pas pardonné à mon fils d'être entré dans la carrière comme républicain et comme mon fils. Il en coûte de soutenir les causes que j'ai soutenues, mais c'est ce qui en fait le prix [1].

Déjà à cette époque Fr. de Pressensé [2] souffrait de violentes crises de rhumatisme goutteux, qui réagirent gravement sur son système nerveux et ne furent pas étrangères aux oscillations que subit son esprit en des domaines divers. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Une des plus grandes joies d'E. de Pressensé, à l'époque où nous sommes, furent les fiançailles de sa seconde fille, Emilie, avec Alfred Bœgner :

Paris, 2 janvier 1875.

Je ne veux pas que vous appreniez par d'autres que par moi le grand événement de famille qui nous réjouit si profondément : les fiançailles de notre bien-aimée fillette avec Alfred Bœgner [3], jeune pasteur appartenant à une famille alsacienne des plus respectées, celle des Dieterlen et des Steinheil, absolument française, cela va sans dire, et lui-même le type presque idéal du jeune chrétien, large, instruit, aimant. C'est l'hiver dernier, sur le terrain de nos chères écoles de la rue des Fourneaux, qu'il dirigeait le dimanche, que cette affection a pris naissance. Nous ne pouvons confier notre Emilie à un cœur

que lui a faite Waddington au Ministère des affaires étrangères, en le nommant rédacteur politique avec grade de second secrétaire d'ambassade.

[1] Août 1881. — [2] On trouvera dans l'*Appendice* une notice nécrologique sur Fr. de Pressensé. — [3] Né à Strasbourg, le 2 août 1851, et mort subitement dans la chaire du temple de La Rochelle, le 25 février 1912.

plus noble et plus chrétien. Je crois que ma femme aime autant son futur gendre que sa fille [1]...

Le mariage eut lieu le 29 juin 1876, dans la chapelle Taitbout. Plus d'enfants désormais au foyer paternel ! Mais le jeune ménage, installé dans l'Eglise de Fresnoy-le-Grand, devint bientôt, à l'instar de son aîné de Bâle, « une pure et fraîche oasis pour les jours de lassitude et d'aridité. » L'intérêt augmenta encore, lorsque, après quelques années, Alfred Bœgner eut été adjoint à Eugène Casalis, comme son collaborateur dans la Mission de Paris. Dès lors les Bœgner voisinèrent assidûment de la rue des Fossés-Saint-Jacques, 26, avec la rue Berthollet, 4, où les Pressensé transportèrent leurs pénates en 1882 [2]. On partageait tout de demeure à demeure, toutes les perplexités et toutes les joies de l'œuvre des missions. Comme on se délecta des lettres du jeune sous-directeur et de sa femme, partis pour une inspection au Lessouto en 1882 !

Avec leur sœur, Mme Suchard, et avec leur cousin, Roger Hollard, l'intimité des Pressensé se resserrait sans cesse. La mort de Mme Jenny Hollard, née Bernus [3], fut pour toute la famille un deuil poignant. « Elle s'est endormie, écrit E. de Pressensé, la main dans la main de son fidèle compagnon, aux accents de ses cantiques

[1] Dans une lettre à Eug. Casalis, E. de Pressensé dit encore de A. Bœgner : « Il réunit un ensemble de qualités rares : tout d'abord une vraie flamme pour l'œuvre des missions, qu'il propage autour de lui ardemment, une connaissance étendue de cette œuvre, dont il s'occupe sans cesse, de vrais dons de parole et de plume, de solides connaissances théologiques, qui lui ont valu à Montauban le grade de licencié en théologie, et un caractère chrétien qui lui a valu partout le respect et l'affection. Il appartient à l'orthodoxie évangélique la plus vivante... » 20 octobre 1878.

E. de Pressensé avait été élu membre du Comité des missions, le 21 avril 1857, en remplacement de son père, démissionnaire.

[2] Ils avaient quitté la rue de Clichy, en 1871, pour la rue d'Assas, 76, où ils restèrent onze ans.

[3] 14 janvier 1842-13 octobre 1877.

préférés. » Dans ce cercle si uni, Georges Fisch[1] apportait une chaleur de cœur et de piété des plus communicatives. Ce fut pour tous et pour les Eglises libres un immense chagrin que la disparition subite de ce vaillant entre les vaillants, survenue le 4 juillet 1881, à Vallorbe. La mention un peu anticipée de ces deuils nous permet de placer ici quelques pages émues de la correspondance d'E. de Pressensé :

22 mai 1881. — J'ai eu l'occasion, avant-hier, dans l'arrangement de mes papiers, de tenir en main ma correspondance depuis de longues années. J'y ai retrouvé toute ma jeunesse, toute ma maturité et aussi mes débuts d'automne! Les commencements de la carrière, les premières angoisses de la République, parfois les moments d'enivrement rapide, quand un rayon de succès luit à l'horizon, puis aussi les déceptions, les tristesses, par-dessus tout les luttes de la vie morale, les pures joies et les non moins pures douleurs du foyer, la naissance des enfants, les inquiétudes poignantes, le bonheur des délivrances, et au travers de tout cela, au feu de tant d'épreuves et d'émotions, un lien sacré se trempant, s'affermissant, *s'éternisant*, voilà ce qui s'est dégagé avec une singulière intensité de ces feuilles jaunies...

Bergerac, 31 mai 1882. — J'ai éprouvé une grande douceur à passer quelques jours à Montauban, au foyer de mon frère de jeunesse, Jean Monod, d'y retrouver, ainsi que chez sa femme, qui est une âme très noble et si profonde que les indifférents n'en soupçonnent pas la beauté sous son silence, d'y retrouver, dis-je, cette amitié parfaite remontant presque au berceau, qui dans le présent met tout le passé. Jean Monod est un des caractères que j'admire le plus par l'absence complète de personnalisme...

Rothau, 27 septembre 1882... Cette vallée des Vosges a un charme particulier. Les montagnes n'ont pas grande élévation, l'horizon ne se termine pas par les blanches cimes, mais c'est un asile de fraîcheur encadré par de superbes forêts de sapins, d'un pittoresque aimable. La population y est absolument française. L'enclos de Rothau est un beau cadre de vie de famille ;

[1] Il avait épousé, en secondes noces, Emilie Du Plessis, sœur cadette d'Elise de Pressensé.

c'est un nid tout gazouillant de voix d'enfants. On les voit sur gir de tous les sentiers, tous rattachés les uns aux autres par un lien de parenté. Rothau est aussi le centre d'une grande industrie conduite chrétiennement, avec une philanthropie éclairée, qui tend à relever, à affranchir l'ouvrier sans aucune pression. Le noble et généreux Christophe Dieterlen [1], l'un des hommes qui ont le plus poursuivi le haut idéal chrétien, a laissé ici des traces ineffaçables. Et Steinheil [2] poursuit son œuvre dans le même esprit. Cette piété large et profonde n'enlève rien au patriotisme français, qui est d'autant plus ardent qu'il coûte plus de sacrifices... Oh ! comme on aime d'un douloureux amour notre France, sur cette terre matériellement conquise, mais où tout ce qui a un cœur, maudit le joug étranger !

Mais il est temps de revenir à l'Eglise dont E. de Pressensé demeurait l'un des conducteurs, malgré le poids de ses responsabilités dans la vie publique.

Environ deux ans après sa nomination à l'Assemblée nationale [3], il avait résigné ses fonctions pastorales proprement dites, mais il avait conservé celles de prédicateur [4]. Une fois par mois, il occupait la chaire des deux chapelles de Taitbout et du Luxembourg avec le joyeux élan de foi que nous lui connaissons. Malheureusement ses occupations politiques si absorbantes ne lui rendaient guère possible la préparation intense à laquelle nous l'avons vu se livrer antérieurement. En outre, ses préoccupations au sujet des affaires publiques se mêlaient plus souvent qu'il n'eût fallu aux exhortations de l'orateur

[1] Voir sur Christophe Dieterlen le chapitre IV du bel ouvrage de Marc Bœgner : *La vie et la pensée de T. Fallot.* Paris, Berger-Levrault & Fischbacher, 1914.

[2] Il avait été député à l'Assemblée nationale pendant 18 mois. Voir un fragment de son compte rendu à ses électeurs : *Rev. chrét.*, 1872, p. 391. — C'est à lui qu'on doit la traduction de la *Vie de Jésus*, par Riggenbach, et plusieurs articles de la *Rev. chrét.*

[3] Le 1er juin 1873.

[4] Il faisait assez souvent des séries de discours ; ainsi, en mars 1873, il parle de trois sermons prêchés à Taitbout, sur l'unité de l'Eglise.

chrétien. Elles faisaient parfois de ses discours des conférences, d'aucuns disaient des harangues. En effet, il était trop l'homme du moment pour pouvoir se soustraire à ses indignations ou à ses inquiétudes. Involontairement, il restait tout vibrant de ses sympathies et de ses antipathies à l'égard des acteurs du drame en cours. Lui demander de rester neutre dans la chaire, lorsqu'il venait de prendre parti, la veille, à la tribune de l'Assemblée, pour ou contre une question vitale, surtout durant la longue période des discussions constitutionnelles, ne pas laisser percer qu'il tenait pour la république contre la réaction, ne saurait se concevoir. Mais, d'autre part, comment empêcher que les échos de la place publique ne fussent peu agréables aux oreilles de tels de ses auditeurs? Comment, même avec toutes les précautions oratoires, ne pas indisposer les partisans des anciens régimes? Si des amis de vieille date, si la jeunesse protestante en particulier, approuvaient la fougue du porte-parole de toutes les causes libérales, si des chrétiens éprouvés lui pardonnaient encore de réduire par trop la part de la simple édification religieuse, grand était le nombre de ceux qui n'usaient pas d'indulgence. Dans son ensemble, le protestantisme parisien des classes riches était hostile à ses tendances politiques. La chapelle Taitbout vit donc ses beaux auditoires de jadis s'égrener, et par une conséquence naturelle, ses ressources diminuer graduellement.

Vous ne pouvez vous figurer, écrit E. de Pressensé [1], l'irritation que le protestantisme réactionnaire a contre moi. J'en ai constamment des nouvelles. On ne me pardonne pas d'avoir lutté, comme je l'ai fait, contre la droite. Je sens peser sur moi un épais nuage de réprobation. N'importe. Je n'échangerai pas mon imprudence contre la prudence pastorale qui se tient coite dans ce grand combat de la lumière contre les ténèbres. J'avoue bien que parfois j'ai eu des mots passionnés qu'un ange ne se permettrait pas. Mais je ne suis ni ange, ni hollandais (*sic*). Je

[1] A Mme B.-de G., 8 décembre 1873.

demeure convaincu que j'ai servi le christianisme, en montrant qu'il n'était pas inféodé à cette détestable réaction. *Plus tard, peut-être, on me rendra justice*[1].

A cette cause d'affaiblissement et à d'autres, telles que le déplacement vers l'ouest de la population parisienne quittant de plus en plus le quartier de la Chaussée-d'Antin et les abords de la chapelle Taitbout, vint s'ajouter la très douloureuse épreuve du détachement graduel, puis de la rupture définitive d'Eugène Bersier. Cette démission retentissante n'a sans doute pas encore pris assez de recul pour appartenir à la sérénité de l'histoire. Mais quelque délicate impartialité qu'elle exige de notre plume, nous n'hésiterons pas à en parler ici avec quelques détails. D'ailleurs, l'événement ayant fait date dans les annales du protestantisme français, comme dans les destinées des Eglises libres de langue française, et ayant eu un contre-coup très profond chez E. de Pressensé, nous ne pourrions nous contenter d'une mention sommaire.

Eug. Bersier avait été accueilli, nous n'avons pas à le redire, avec un grand empressement au sein de l'Eglise Taitbout. C'est dans une entière communauté d'idées qu'il avait combattu côte à côte avec son cousin, soit dans la chaire, soit dans la *Revue chrétienne*, soit dans les diverses assemblées du protestantisme français, soit dans l'arène publique. Mais en bonne justice, nous devons noter que dès le début il avait éprouvé un certain malaise vis-à-vis de Victor de Pressensé, dont l'autorité, malgré son caractère paternel, ne se laissait pas aisément discuter. Par exemple, le jeune homme n'avait guère été consulté, quand il fut nommé pasteur au faubourg Saint-Antoine. Ensuite l'Eglise Taitbout semblait être le fief particulier et naturel d'E. de Pressensé. Le nouveau venu, quelque talent qu'il possédât et quelque admiration ou quelques amitiés qu'il se fût acquises, pouvait ne pas s'y

[1] C'est nous qui soulignons. E. de P. ne se trompait pas.

sentir entièrement chez lui. On a vu du reste quelle différence de tempéraments distinguait les deux collègues, l'un plus homme d'action publique, répandu dans tous les domaines, et l'autre beaucoup plus homme d'Eglise, pasteur des âmes, concentré sur son ministère proprement dit, doué d'un esprit plus réservé, plus pratique et méthodique, quoique non moins brûlant de zèle missionnaire. De bonne heure donc Eugène Bersier dut éprouver le désir d'avoir une œuvre à soi, et il ne tarda pas à y réussir. Dès 1866, cédant à l'appel de quelques amis [1], il prit la direction d'une réunion qui avait été fondée à Neuilly par les soins de la Société évangélique, non loin de sa nouvelle demeure [2].

Ce culte du dimanche après-midi attira peu à peu de nombreux auditeurs et la petite œuvre s'accrut assez pour être rattachée, sous le nom de section de l'ouest, à l'Eglise Taitbout. Elle répondait aux besoins du quartier et prospéra si bien que le jeune pasteur dut louer bientôt, avenue de la Grande-Armée 45, un vaste local qu'il aménagea en chapelle contenant 500 places. L'inauguration, à laquelle les pasteurs de Taitbout prirent part, eut lieu le 15 novembre 1868. Le succès fut immédiat et considérable. Le dimanche, à quatre heures, tous les sièges étaient occupés. Cela dura jusqu'à la guerre de 1870. Alors le local fut transformé en ambulance. Pendant la Commune, les obus du mont Valérien le mirent à mal. On le répara dès que l'on put, et l'on y revit bientôt un tel flot d'auditeurs que peu à peu Eugène Bersier s'habitua à considérer son œuvre de l'Etoile comme le champ principal de son ministère.

Par la force des choses, les fidèles qui se groupaient autour de lui avec une ferveur croissante, devenaient une sorte d'Eglise, son troupeau proprement dit. On ne les revoyait guère dans la vieille chapelle Taitbout,

[1] Entre autres, si nous ne faisons erreur, M. Gustave Monod, dit junior, fils de Frédéric et frère de Jean Monod.

[2] 216, boulevard Péreire.

qu'aux jours où leur prédicateur favori présidait le service. Bientôt ces admirateurs empressés, qui appartenaient en majorité à la fleur du protestantisme parisien et étranger, jugèrent, non sans raison, que le local où ils se réunissaient était trop exigu. Ils offrirent d'acheter dans les mêmes parages un terrain pour y bâtir une véritable église. Telle fut l'origine du temple actuel de l'Etoile, inauguré le 29 novembre 1874[1].

On voit donc comment, sans plan prémédité, le ministère spécial d'Eug. Bersier à l'avenue de la Grande-Armée, tendait à le détacher de l'Eglise-mère dans laquelle son talent et son influence avaient pris leur essor. Mais l'on devine aussi sans peine les pressentiments inquiets de cette Eglise, qui s'appauvrissait de tout ce que gagnait sa filiale et où, par malheur, en ce moment critique, l'œuvre pastorale proprement dite était fort négligée. Eugène Bersier s'absorbant dans sa section de l'Ouest, Edmond de Pressensé, simplement prédicateur, G. Fisch, chargé d'une œuvre en formation dans un autre quartier et de lourdes fonctions administratives à la tête des Eglises libres et de la Société évangélique, l'Eglise Taitbout comme telle manquait cruellement des soins pastoraux qui lui eussent été indispensables pour conjurer le déplacement de la faveur publique. Aussi les rapports annuels répètent-ils la même plainte : les auditeurs et les ressources s'en vont ailleurs.

Toutefois cette crise eût été atténuée en une grande mesure, si celui que l'on commençait à appeler le prédicateur de l'Etoile, avait conservé les vues ecclésiastiques qu'il avait professées jusqu'alors. Mais une évolution s'opérait visiblement chez lui dans un sens divergent[2]. Peut-être avait-il été moins inféodé à la cause des Eglises libres qu'on ne l'avait cru et qu'il ne l'avait

[1] Voir les chapitres XXI à XXIV des *Souvenirs d'Eug. Bersier*.

[2] E. de Pressensé a remarqué que, déjà pendant son voyage en Palestine, Eug. Bersier avait pris une attitude nouvelle vis-à-vis de l'Eglise nationale.

pensé lui-même, quand il en développait les principes au Synode de Saint-Jean-du-Gard, en 1873. Il a déclaré [1] formellement avoir toujours appartenu de cœur à l'ensemble de l'Eglise protestante de France, à la famille des huguenots et des martyrs. En fait, il s'était de tout temps mêlé par la parole ou par ses écrits aux affaires intérieures de l'Eglise officielle. Ajoutons à tout cela que, choyé de bonne heure par des membres influents de cette Eglise, il fut l'objet de sollicitations tendant à l'y faire entrer. Quand on le vit, au Synode de 1872, à Paris [2], où il représentait les Eglises libres, se passionner pour l'objet des débats, des chefs comme Guizot se crurent autorisés à lui faire des avances [3], auxquelles, malgré de premières résistances, il ne put rester insensible.

Peu à peu, en effet, Eug. Bersier se sentait ébranlé dans ses vues individualistes. Il arrivait ouvertement à considérer l'Eglise sous son aspect traditionnel de mère et d'école des fidèles, plutôt que sous celui d'un groupement volontaire de croyants professant une foi personnelle.

Tenons compte enfin des influences ataviques transmises par sa mère, élevée dans l'Eglise anglicane et fidèle à son *prayer-book*. Eug. Bersier avait lui-même pris goût, en Amérique, au culte de l'Eglise épiscopale [4]. Il désirait depuis longtemps une réforme du culte dans un sens liturgique, et il savait qu'elle aurait rencontré

[1] Voir son discours sur l'Eglise, 3 juin 1877. Préface, p. v.

[2] *Ibid.*, p. 59.

[3] *Souvenirs*, p. 335 : « Déjà pendant le Synode son assiduité fut remarquée, ainsi que cette attitude qui exprimait plus que de la sympathie. Cela ne put qu'encourager les démarches qui devaient bientôt être tentées pour qu'il consentît à entrer comme pasteur dans le corps de l'Eglise réformée. » Page 359 : « A plusieurs reprises, les années précédentes, M. Guizot l'avait pressé de se laisser nommer pasteur dans l'Eglise officielle. Ses collègues du Conseil presbytéral de l'Oratoire s'étaient joints à ses instances. »

[4] *Souvenirs*, p. 34.

une vive opposition dans la chapelle Taitbout [1]. Quoique partisan d'un progrès de ce genre, E. de Pressensé n'eût jamais, en effet, consenti à une transformation du culte aussi étendue que celle qu'Eug. Bersier réalisa dès l'inauguration de l'Eglise de l'Etoile.

Nous en avons dit assez pour expliquer les étapes qu'allait franchir successivement Eug. Bersier dans son détachement de l'Eglise de Taitbout : d'abord sa renonciation à son traitement de pasteur, puis la réduction de son ministère à huit prédications par an et enfin sa démission de pasteur et de membre, résolue à la fin de 1874 et notifiée au Conseil dans une lettre du 12 janvier 1875 [2]. Il y alléguait principalement la nécessité d'être entièrement d'accord avec sa situation ecclésiastique nouvelle et absolument indépendant pour sa réforme liturgique. Deux ans après [3], il se faisait agréger au corps pastoral de l'Eglise réformée et il rattachait officieusement à cette Eglise celle de l'Etoile, qui n'avait pas eu jusqu'alors de caractère ecclésiastique déterminé. Il déclarait toutefois qu'il demeurait attaché au principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

On devine aisément ce que le frère d'armes éprouvait au sujet de toute l'évolution si contraire à ses vœux, dont il était le témoin averti. Une lettre du 19 novembre 1874, à propos de l'inauguration de l'Eglise de l'Etoile, va nous en instruire :

[1] La question fut débattue dans les conférences pastorales indépendantes de 1869. J.-J. Keller s'y montra très opposé. En 1865, Eug. Bersier avait exprimé ses scrupules quant au système en vigueur dans les Eglises libres pour le recrutement des membres.

[2] *Une Eglise séparée de l'Etat*, p. 59. On trouvera cette lettre dans l'Appendice, ainsi que la réponse résumée du Conseil de l'Eglise.

[3] Le 13 avril 1877, le Consistoire de l'Eglise réformée de Paris ratifie la décision du Conseil presbytéral des Batignolles, qui recevait dans son sein l'Eglise de l'Etoile et ses pasteurs, qu'il nommait pasteurs auxiliaires (MM. E. Bersier et Edmond Stapfer). *Souvenirs*, p. 399.

Mon cher Eugène,

J'ai reçu hier ton invitation à prendre la parole dans la séance d'inauguration de ta nouvelle Eglise. Il va sans dire que je l'accepte et que je ne puis hésiter à montrer une fois de plus que les choses essentielles, qui sont la prédication de l'Evangile, et le pastorat fidèle, passent avant les choses secondaires, et le meilleur moyen de l'attester, c'est de ne pas parler des secondes dans une telle occasion. Je croirais cependant manquer à la sincérité chrétienne et par conséquent à l'amitié, si je ne te faisais part de mon sentiment, à ce moment si important de ta carrière, non pas pour entrer dans des discussions et des récriminations parfaitement inutiles, mais pour maintenir scrupuleusement la vérité dans nos rapports.

Comme je te l'ai dit plus d'une fois, c'est avec tristesse que je vois se rompre une collaboration qui avait été bénie pendant de longues années. Je persiste à penser qu'avec la grande influence dont tu jouis dans le milieu nouveau où s'exerce ton activité, les choses pouvaient être arrangées différemment. Il était possible de trouver une combinaison qui laissât subsister le lien entre les deux œuvres, sans porter atteinte à ton indépendance et sans porter un coup sensible à ce qui existait depuis tant d'années, et, pour tout dire, le passé devait être plus ménagé. J'aurais aimé apprendre moins brusquement et moins officiellement tes déterminations si graves sur tous les points.

Sans doute le maintien du lien entre les deux œuvres eût quelque peu restreint le développement liturgique du culte nouveau. Cela n'eût pas été un mal, dans l'intérêt même de la réforme souhaitée, car je crois, — c'est mon opinion individuelle, — que la tentative actuelle dépasse la mesure et déplace trop l'axe du culte. Il y a un certain péril à avoir pour drapeau distinctif une innovation dans les formes du culte en dehors d'une Eglise proprement dite, qui les créerait spontanément pour exprimer les réalités préexistantes.

Enfin, — car mon prêche a trois points, — je regrette beaucoup que la question ecclésiastique soit voilée dans ton œuvre par la question liturgique, dans un moment où la première devient la question de vie et de mort, d'honneur ou de déshonneur pour le christianisme européen. La composition même de ton Conseil ne te permet pas d'entrer dans cette grande lutte,

la plus importante du moment, à part la lutte éternelle de l'Evangile.

J'aurais bien de la peine aussi à me faire au système des places payées, même dans la proportion du tiers des places. Cette forme de subventions aurait besoin d'une longue tradition pour être comprise en France.

Voilà, mon cher Eugène, toute ma pensée. Je te la devais sous peine de manquer de sincérité, alors que tu me fais l'honneur de me demander de représenter nos Eglises libres à la séance d'inauguration. Ce jour-là, je ne me souviendrai que de ce qui nous unit, que de ce qui doit réjouir tous les cœurs, je veux dire la prédication de l'Evangile mis en rapport avec les besoins de l'âme devant de nombreux auditeurs et l'œuvre sainte du salut des âmes. C'est la haute estime des beaux dons que Dieu t'a accordés pour la grande tâche chrétienne de l'époque actuelle, qui accroît mes regrets de ce qui me paraît, à tort ou à raison, inopportun dans la nouvelle période de ton activité même sous sa forme brillante. Je n'en demande pas moins à Dieu de t'y bénir richement, comme aussi de nous aider dans notre œuvre difficile.

Tout à toi.

A ces accents émus, Eug.. Bersier répondit sur le même ton fraternel et loyal, le 29 décembre :

Mon cher Edmond,

1° ...Il m'est impossible d'accepter ce reproche que tu m'as si souvent adressé d'avoir porté une espèce de coup de mort à la chapelle Taitbout. Il y a là quelque chose de cruel et dont je ne me sens nullement coupable. J'ai développé mon œuvre de paroisse. Elle a grandi. Je n'aurais pas mieux demandé, dans le temps, que de concentrer mes efforts sur la chapelle Taitbout. C'est dans ce but que je demandais un service du matin ou de l'après-midi, que j'aurais pris régulièrement ; toutes mes demandes, souvent renouvelées, ont échoué. J'étais persuadé que le système des alternances dans la prédication ne formerait jamais un noyau solide et résistant comme auditoire et comme Eglise. Je n'avais pas à imposer ma volonté, étant le dernier venu. Je l'ai réalisée dans ma paroisse. Mais supposons qu'au moment où je développais l'œuvre de mon quartier, œuvre commencée en 1866, tu eusses concentré tes efforts à Taitbout,

que tu y eusses prêché, je ne dis pas tous les dimanches, mais tous les quinze jours, qu'au lieu de quitter le quartier [1], vous eussiez, Elise et toi, fait à Montmartre l'œuvre admirable que vous aviez entreprise. N'est-il pas évident que Taitbout serait aujourd'hui en plein développement?... La responsabilité d'un fait que je déplore, ne peut donc pas peser sur moi.

2° Il est certain ensuite qu'avec les années et surtout depuis la guerre, mes idées se sont modifiées sur bien des points...

3° Quant à mon Eglise nouvelle, tu aurais voulu que le lien qui la rattachait à l'Eglise Taitbout ne fût pas brisé. Mais il fallait éviter tout ce qui était factice. Or ce qui, avec mon ministère, a créé cette œuvre, c'est l'adhésion cordiale, persévérante, dévouée, généreuse d'hommes qui connaissent à peine l'Eglise Taitbout et pour lesquels la question ecclésiastique ne se posait point en première ligne. On ne fait rien sans rien. Pour composer un Conseil quelconque d'Eglise libre, je n'avais *pas un seul homme*. Par contre, j'avais le concours sérieux d'hommes sérieux, si je constituais une œuvre indépendante de toute attache avec l'Eglise officielle, mais en communion de foi avec la partie évangélique de l'Eglise réformée. C'est ce qui s'est fait, *j'ai pris la réalité pour ce qu'elle était et je suis convaincu d'ailleurs que les œuvres solides ne se forment point d'après des théories* [2]. Dans la préface de mon discours d'inauguration qui va paraître, je rappelle avec reconnaissance et d'une manière explicite ce que cette œuvre doit à l'Eglise Taitbout, mais un lien réel, officiel, aurait été absolument factice. L'Eglise Taitbout recrute des membres. Nous n'en recrutons point. Notre point de départ est donc différent. Cela est si vrai, qu'après y avoir très mûrement réfléchi depuis deux mois, je sens que je ne puis pas garder, en me donnant tout entier à mon œuvre ici, le titre de pasteur, ni même de membre de Taitbout. Cela me forcerait à une division morale impossible. J'aime beaucoup mieux une situation nette ; elle rendra nos relations meilleures, parce qu'il n'y aura aucune tension, ni aucune équivoque. J'en écrirai au Conseil, mais je t'en avertis dès maintenant. Notre œuvre sera *sui generis*. *Qu'importe, si*

[1] E. de Pressensé ne quitta la rue de Clichy qu'après la Commune, à la fin de 1871.

[2] C'est nous qui soulignons les mots si propres, avec ce qui précède, à dessiner la part des influences auxquelles a obéi E. Bersier.

c'est ainsi qu'elle peut le mieux vivre[1], et si nous pratiquons le système de l'Eglise indépendante de l'Etat ?...

Le reste de la lettre se rapporte à des divergences de vues sur le recrutement de l'Eglise, sur la capacité des électeurs ou membres dirigeants, sur la liturgie et la sainte cène, qu'Eug. Bersier envisageait comme impliquant un don réel, *spécial*, de Christ au communiant.

Il conclut :

Il vaut donc mieux que je fasse cette œuvre telle qu'elle s'impose à moi, avec ses caractères déterminés, d'une part, par des circonstances que je n'ai point faites, et de l'autre, par des convictions lentement, mûrement formées, mais dans lesquelles je me sens plus heureux, plus fort, plus disposé à aimer.

Dans cette voie, nos relations seront loyales et bonnes. Je désire vivement qu'elles se resserrent, au lieu de se détendre. Je désire qu'en prêchant dans mon église, tu t'y sentes le bienvenu ; et quand je le pourrai, je prêcherai à Taitbout...

Bien à toi de cœur.

Ce sont là certainement de franches et courtoises explications. Mais une note y résonnait trop peu : celle de la tristesse des situations brisées, sinon quant à l'amitié, du moins en ce qui concerne la belle œuvre de jadis, si compromise désormais, comme les deux correspondants le sentaient, à des titres divers.

E. de Pressensé en souffrit plus qu'il ne l'avouait à son cousin :

Tout cela m'attriste beaucoup, écrivait-il[2]. Je crois que Bersier se trompe grandement, qu'il y avait du plus pressé à faire, qu'il ne devait pas user de si peu de ménagements vis-à-vis de l'œuvre ancienne. Evidemment, il se trompe loyalement. Mais je ne me consolerai pas de voir ce beau talent et cette grande influence détournés de leur vraie voie. Sans doute, il fera du bien. Mais il ne peut plus tenir d'une main virile le drapeau des libertés de l'Eglise et il doit passer sous silence les autres,

[1] C'est nous encore qui soulignons.

[2] Lettre du 18 novembre 1874, à Mme B.-de G.

vu le monde composite qui l'entoure. C'est là encore un grand sujet de tristesse.

Cette tristesse qui se rapportait essentiellement, on le voit, à l'abandon par un collègue de l'idéal commun des premiers jours, était aggravée par les impressions mélancoliques du prédicateur délaissé. Il l'a dit plus tard[1] :

Oui, il y eut à cette époque des heures vraiment douloureuses. Plus d'une fois, le prédicateur sentit son cœur étreint d'une poignante tristesse en montant dans notre chaire, quand il comparait l'abandon de l'heure présente aux nombreuses et sympathiques assemblées du passé. Et pourtant nous ne donnerions pour aucun succès ces jours d'amertume. C'est quand le flot se retire, quand les temps sont durs, qu'on sent mieux le prix des grandes vérités que l'on défend, car on les aime alors pour elles-mêmes.

L'homme invariablement fidèle à ses principes se retrouve dans ces dernières paroles. Et chacun en appréciera la noble fermeté. Deux mois après la démission de Bersier, il écrivait : « Son œuvre se poursuit avec un grand éclat, mais je ne changerais pas. »

Voici d'ailleurs comment il a parlé de cet événement dans la *Revue chrétienne*[2] :

Nous ne sommes point ému du glas funèbre que l'on sonne au sujet de nos principes à propos d'un fait tout personnel. Il y aurait de l'affectation de notre part à nier que ce n'est pas sans tristesse que nous avons vu sortir de nos rangs le président de notre avant-dernier Synode... Mais ce n'est pas dans cette *Revue*, qui doit tant à M. Bersier,... que l'on parlera de sa résolution autrement qu'avec les sentiments de respect que l'on doit à tout acte consciencieux. Le regret n'a aucun rapport avec le blâme... M. Bersier sera le premier à regretter le parti qu'on a voulu tirer de sa détermination... En ce qui nous concerne, nous nous résignerons à rester dans ces nuages où il relègue la foi aux principes de l'indépendance de l'Eglise[3]... Il

[1] *Une Eglise séparée de l'Etat*, p. 84. — [2] 1877, p. 319-320. — [3] Allusion à une phrase de Bersier, que nous citons plus loin.

résulte de tout cela que nous sommes simplement en présence d'un acte isolé, consciencieusement accompli, digne de tout respect, mais qui ne fait ni avancer, ni *reculer* d'un pas la question ecclésiastique.

Le mot que nous soulignons témoigne d'un bien tenace optimisme. En réalité, l'évolution de Bersier a retardé les progrès du protestantisme français vers la pleine indépendance et vers la clarté de sa situation intérieure, et cela n'a pas été un avantage. Il n'en reste pas moins que la démission de Bersier ne fournissait aucune lumière nouvelle à l'Eglise et laissait les problèmes pendants sans solution féconde. L'avenir n'était pas là; rien, en un sens, n'était changé. E. de Pressensé avait raison d'y insister.

Mais c'était là une consolation théorique. En attendant, il fallait réagir contre une situation de plus en plus difficile pour les Eglises libres et pour l'Eglise Taitbout en particulier. Elle ne faillit pas au devoir. Et en se ressaisissant, elle déploya plus de grandeur peut-être que dans la période des jours prospères, fournissant, et combien de fois ! la preuve que l'Eglise glorifie Dieu au suprême degré, quand il devient manifeste qu'elle est soutenue de Lui seul. E. de Pressensé écrivait : « J'ai fait un effort extraordinaire de prédications par une suite de discours[1] qui ont ramené à peu près l'auditoire des anciens jours ; mais Lichtenberger est parfois mortellement découragé et notre crise financière est fort grave. »

A cette pénurie matérielle on s'efforça de remédier sans retard. G. Fisch rapporta de Londres une collecte de 9500 francs et E. de Pressensé, de Hollande, environ 5000 francs, produit d'une tournée de conférences qu'il qualifiait de « rude métier de collecteur pour sa pauvre Eglise[2]. »

Quant à F. Lichtenberger, cet ancien professeur de Strasbourg expulsé d'Alsace pour avoir prononcé une

[1] Voir *Rev. chrét.*, 1875, p. 449, 513, 577. — [2] 26 août 1875.

prédication singulièrement courageuse, avait été nommé pasteur de Taitbout[1], pour combler la lacune du ministère pastoral dans l'œuvre centrale. Et par son esprit méthodique, par la sympathie qu'inspiraient ses vues très larges, il réussit à resserrer les liens qui unissaient encore les membres restés fidèles au passé et aux principes de l'Eglise. On ne comptait plus retrouver la prospérité de jadis, mais on parvenait à ressaisir les gages d'une vie d'Eglise honorable et toujours riche en bénédictions.

Malgré d'incontestables victoires de l'esprit chrétien refoulant l'amertume, il subsista une tension bien compréhensible entre les vieux amis de Taitbout et ceux qui l'avaient quitté. Comment une brèche aussi grave aurait-elle été comblée en un jour? Par malheur, une vive polémique fut suscitée par l'incorporation définitive de l'Eglise de l'Etoile à l'Eglise nationale, en mars 1877.

Il y eut, à ce sujet, entre E. de Pressensé et E. Bersier un nouvel échange de lettres, que nous ne saurions reproduire ici et qui, du reste, ne perdirent pas le ton ferme et courtois de celles que nous avons citées. Mais il y eut en même temps une regrettable passe d'armes entre le professeur J.-F. Astié de Lausanne et le prédicateur de Paris, autrefois liés d'amitié en Amérique. Le premier[2] usa d'un ton et d'arguments de nature à froisser un honorable adversaire. Celui-ci, piqué au vif, riposta par une brochure[3] étincelante de talent, mais où ne brillaient ni la mesure, ni le sang-froid. Nous n'enlèverons pas cette querelle à l'oubli qui lui convient. Il nous suffira de noter qu'E. de Pressensé se garda d'y

[1] Son installation avait eu lieu le 6 juillet 1873. Voir la brochure publiée à cette occasion, Paris, Fischbacher, 1873.

[2] *Les évolutions de M. Bersier et sa morale utilitaire*, pamphlet tiré du *Chrétien évangélique*, 1877, p. 372.

[3] *Mes actes et mes principes*. Réponse aux attaques de M. J.-F. Astié. Celui-ci répliqua sur un ton plus modéré : *L'opportunisme et l'intransigeance en matière religieuse et morale*. Les trois brochures sont de 1877.

prendre part et refusa à cette polémique l'accès de sa Revue. Il s'efforça même, en mainte lettre, de retenir son collaborateur de Lausanne sur la voie des attaques personnelles où sa véhémence l'avait entraîné. Mais nous devons à la vérité de reconnaître qu'Eugène Bersier avait prêté le flanc à l'attaque par son attitude générale et en particulier par une phrase regrettable insérée dans une lettre explicative au journal l'*Eglise libre*[1], phrase qu'il retira dans la suite. Il avait aussi, dans son grand discours-manifeste de l'Oratoire[2], pris un ton par trop serein à l'égard des situations brisées, et exposé d'une manière très tendancieuse les vues des Eglises dont il venait de sortir. En un mot, il semblait trop se voiler à lui-même la contradiction flagrante entre l'homme qu'il était encore quand il avait accepté de présider le Synode libre de 1873[3] et le pasteur national qu'il était devenu. On pouvait à bon droit, et comme son cousin le lui avait écrit à diverses reprises, attendre de lui plus d'égards pour le passé. Il lui arrivait parfois d'accepter trop facilement les applaudissements de certains représentants d'un nationalisme ecclésiastique qui n'était pas le sien et de caractériser d'une manière inexacte les Eglises libres comme des Eglises étroites sans souci des multitudes à convertir[4].

Et maintenant, comment nous expliquerons-nous le changement survenu chez Eugène Bersier? Indépendamment des circonstances que nous avons signalées, nous l'attribuerons à son tempérament personnel dépeint avec justesse dans les *Souvenirs*[5] de sa vie :

[1] *Eglise libre*, 27 avril 1877, p. 130 : « Je laisse d'autres poursuivre dans les nuages de la théorie l'Eglise de leurs rêves. » — « Pour moi, je vais droit à notre peuple protestant. Je le prends où je le trouve, dans la situation confuse ou douloureuse qui lui est faite, mais dont il faut le sortir à tout prix, avec l'aide de Dieu. »

[2] *L'Eglise*, 3 juin 1877.

[3] Il avait même prononcé dans ce beau Synode à Saint-Jean-du-Gard une conférence sur les principes des Eglises libres.

[4] *Rev. chrét.*, 1879, p. 771. — [5] P. 57.

Eugène Bersier, s'il fut persévérant, ignora toujours l'obstination. Il abandonna les projets qui lui paraissaient les plus légitimes, pour suivre les signes de la direction divine à laquelle il croyait avec une grande foi et une candeur d'enfant. Alors il abdiquait toute indépendance pour obéir à ce que Dieu voulait de lui.

Sans vouloir trop presser ces paroles, au risque d'en fausser le sens, nous dirons qu'Eug. Bersier fut surtout l'homme d'une forte volonté, plutôt qu'une forte personnalité, plutôt artiste que penseur et l'opposé d'un homme de système. Au dire de personnes bien placées pour le juger avec sympathie[1], il cherchait le possible plutôt que l'exécution d'un programme une fois arrêté. « M. Bersier ne détournait jamais son regard du but qu'il se proposait d'atteindre, mais il avait à un haut degré le sentiment de la mesure, le sentiment du possible, et sa patience égalait son ardeur. » — « Il tenait avec fermeté le chemin du possible, pour arriver au nécessaire. » C'est donc le possible qui devenait pour lui le devoir immédiat. Il était opportuniste par devoir. Il semble avoir eu pour norme de conscience de s'accommoder aux faits plutôt que de se raidir contre eux au nom de principes jugés invariables. Joignez à cela les élans de sa sensibilité et de sa piété à la rencontre des sollicitations de l'heure présente. Cette prédisposition sympathique peut-être trop peu contrôlée, et qui sait? quelque peu altérée par le contact avec un milieu tentateur, risquait évidemment de l'entraîner dans des sentiers imprévus et dans une direction contraire à celle de ses premiers pas.

Un exemple frappant de cette facilité à subir des influences nouvelles, c'est l'attitude prise d'abord par Bersier à l'égard du projet des Synodes officieux, dont il sera question plus loin. Lui qui avait combattu si énergiquement pour la netteté des situations dans l'Eglise

[1] Service funèbre de M. Eug. Bersier, le 22 novembre 1889. L. Vernes, p. 12, et J. Vinard, p. 16.

nationale, il éleva des objections contre la proposition de grouper à part les partisans de l'orthodoxie protestante[1]. Sans doute, il se rallia très cordialement ensuite au régime synodal officieux de 1879. Mais plus tard, le même homme qui avait fait exclure des Conférences générales des pasteurs de 1866 leurs membres libéraux, adopta à l'égard du parti libéral une attitude conciliante de nature à inquiéter un peu son propre parti.

E. de Pressensé était tout l'opposé de cette nature à faculté évolutive. L'intransigeance faisait partie de son être. Son dévouement aux principes avait quelque chose d'absolu. Eug. Bersier lui en a rendu le témoignage[2] :

Séparé de lui dans nos vues sur l'Eglise, uni à lui plus que jamais dans la foi chrétienne et dans l'amour de la liberté, je ne demande à Dieu qu'une chose, c'est d'apporter au service de mes convictions le dévouement passionné dont il m'a donné si souvent le noble exemple.

Cette fidélité à soi-même se manifesta une fois de plus au cours des débats réveillés en 1877 par le discours de Bersier, à l'Oratoire, sur l'Eglise. Soit dans la *Revue chrétienne*[3], soit dans deux discours[4] prononcés au Synode des Eglises libres, à Lyon, au mois d'octobre, de Pressensé s'efforça de disculper ces Eglises d'avoir professé un individualisme radical, dissolvant et étranger au sentiment de la solidarité. Non, dit-il, tout au contraire, « solidarité, communauté, morale, multitudinisme, l'individualisme évangélique réunit tous les avantages qu'on lui oppose. » Puis prenant l'offensive, E. de Pressensé combattait la conception de l'Eglise accla-

[1] Voir sa brochure : *Le régime synodal*, 1879. E. de Pressensé dans la *Rev. chrét.*, 1879, p. 765, relève à bon droit cette contradiction.

[2] *Mes actes et mes principes*, p. 63.

[3] 1877, p. 612, *Le manifeste de la réaction ecclésiastique dans l'Eglise réformée.*

[4] Ces discours sont reproduits dans la brochure d'E. de Pressensé : *La question ecclésiastique en 1877*, Paris, 1878.

mée par Bersier, qui confondait l'Eglise visible avec l'Eglise invisible, penchait vers la théorie de la succession apostolique additionnée de vues sacramentaires. Ce qu'il déplorait surtout dans l'évolution de son cousin, ne l'oublions pas, c'était le recul infligé par lui à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Elle n'était plus guère à ses yeux qu'une généreuse utopie à laquelle il ne valait pas la peine de sacrifier le présent. Enfin, E. de Pressensé faisait appel à ses amis de l'Eglise réformée restés partisans impénitents des vues libérales qui avaient enflammé naguère toute la jeune génération pastorale :

Qu'ils ne détournent pas leurs yeux du grand but à atteindre, qui est demeuré le même que dans leurs jeunes années. L'enthousiasme qui les animait alors ne les trompait pas. C'est leur jeunesse qui avait raison contre une expérience attristée et découragée parce qu'elle est incomplète.

C'est ce que nous éprouvons plus vivement que jamais pour nous-même. Nous n'avons aucune illusion sur les difficultés du temps présent. Nous savons ce que c'est que de ramer contre le courant et que de voir momentanément décriées ou dédaignées les causes auxquelles on a donné son cœur dans les années vaillantes de long espoir. Et pourtant, ces causes nous sont plus chères et plus sacrées que jamais. Nous n'en verrons probablement pas le triomphe, mais nous y croyons fermement. L'avenir ne nous donnera pas tort... Les contradictions vraiment insolubles des théories qu'on nous oppose, ne sont pas pour nous effrayer sur l'issue de la crise[1].

Nous arrêtons ce chapitre sur ces paroles de prophète. E. de Pressensé a cru que l'avenir appartient aux mesures de justice. Les faits lui ont donné raison. Il a eu le mérite de ne pas laisser fléchir, ni périmer les principes, malgré les défis de la réalité et les lenteurs de l'histoire. Sans doute, en ce monde, l'intransigeance de la foi est condamnée à faire d'abord piètre figure devant les calculs prétentieux du prétendu bon sens. Tout idéa-

[1] *Rev. chrét.*, 1877, p. 623-624.

lisme confine au rêve et les précurseurs inspirés doivent arroser de leurs sueurs et même de leur sang la terre qu'ils veulent rendre féconde. Mais les douleurs de telles semailles sont finalement récompensées. Rien ne se perd dans le domaine de la fidélité à soi-même entraînant le renoncement à soi-même. Malgré certaines apparences de défaite immédiate, l'inflexible persistance d'E. de Pressensé dans sa ligne a été l'un des facteurs essentiels de la renaissance du protestantisme évangélique. A l'inverse du pasteur de l'Etoile, le pasteur de Taitbout lui assurait la conquête de l'avenir. Les Eglises d'aujourd'hui seraient bien ingrates si elles ne saluaient pas en lui un vaincu victorieux[1].

[1] On lira avec intérêt dans la *Rev. chrét.* de 1877, p. 368, une lettre d'Alsace où la démission de Bersier est qualifiée de recul regrettable : « Quand on a vécu sur les cimes de la liberté, n'est-il pas étrange qu'on recule peu à peu, qu'on recherche des soutiens, des étais, des cadres ? »

CHAPITRE XXIV

Toujours apôtre.

Dans l'Union des Eglises libres. — Le Synode officiel de 1872. — Le désordre continue. — Les Synodes officieux. — L'Ecole libre des sciences théologiques. — La Faculté de théologie protestante de Paris. — Déception d'E. de Pressensé. — Les assemblées de la Mission intérieure. — La Mission Mac-All. — L'Exposition universelle de 1878. — L'Armée du Salut. — La Société des Missions de Paris. — L'œuvre de patronage. — Mme Butler et la lutte contre l'immoralité publique. — Voyage en Angleterre. — Relations tendues avec les chrétiens d'Allemagne. — L'Alliance évangélique l'emporte.

On trouvera dans ce chapitre ce qui se rapporte à l'activité d'E. de Pressensé au sein des Eglises de France et de l'étranger, entre 1871 et 1882. Restreinte d'abord par les exigences de la vie politique du député, sa collaboration religieuse s'élargit naturellement dès qu'il fut rendu à la vie privée. Bien qu'il ne fût plus question pour lui de pastorat proprement dit, on verra que l'apostolat chrétien ne cessa pas d'être la grande affaire de sa vie.

Commençons par sa participation à l'œuvre des Eglises libres. A la fin d'octobre 1871, il assista à leur Synode de Mazamet et il y prononça une prédication retentissante, dans le temple national, trop petit pour contenir la foule :

Un souffle a passé, dit-il, sur le Synode, celui qui a courbé la France, souffle de Dieu qui commence par la tempête, avant d'être le son doux et harmonieux du pardon et de la charité... Malgré leur faiblesse et leur pauvreté, les Eglises indépendantes de France ont senti toute la vitalité de leur principe [1].

[1] *Rev. chrét.*, 1871, p. 675.

Avec quelques collègues qui avaient été aumôniers comme lui, E. de Pressensé raconta ses expériences pendant la terrible épreuve d'où l'on sortait.

Toutefois ses responsabilités parlementaires ne lui permirent pas de se mêler beaucoup à la direction des Eglises libres [1]. Nous ne le revoyons dans leurs synodes qu'en 1877, à Lyon, intervenant pour la défense du drapeau de l'individualisme, que venaient encore d'abandonner trois pasteurs distingués, John Bost, directeur des Asiles de La Force, Théodore Monod, fils de Frédéric, et Armand-Delille.

Attristées, mais non découragées, ces Eglises ont affirmé une fois de plus leur principe de l'individualisme chrétien, que l'on se plaît si souvent à défigurer en le réduisant à un subjectivisme sectaire [2].

Fait à relever, l'adversaire intraitable du lien concordataire fut invité, cette fois encore, à prêcher dans le temple national, si grande était l'estime dont il jouissait au sein du protestantisme. Dans des occasions de ce genre, ainsi que lors de telles cérémonies d'inauguration de temples officiels, auxquelles il était fréquemment invité, il goûtait les pures satisfactions de l'unité spirituelle et se consolait d'un certain ostracisme qui persistait ailleurs à son égard.

C'est en 1879, à la suite du Synode de Nîmes, qu'il entra dans la Commission synodale de l'Union des Eglises libres. Dès 1881, après la mort de G. Fisch, il en devint le président. Le Synode s'était réuni à Paris; il en avait dirigé les séances. Voici quelques-unes de ses réflexions :

Nos Eglises ont été le levain dans la pâte, et elles ont eu quelque mérite à la faire lever, car la pâte était bien lourde [3].

L'esprit de sacrifice doit payer la rançon de la liberté. On ne peut s'affranchir chrétiennement que pour mieux se donner [4].

[1] Il était alors seulement membre de la Commission des études. — [2] *Rev. chrét.*, 1877, p. 703. — [3] Lettre du 20 novembre 1881. — [4] Notice du Synode de Paris, 1881, p. 45.

Ce qui l'avait particulièrement encouragé,

c'est le noble langage tenu par M. Recolin, comme mandataire de la Commission permanente du Synode officieux[1]. Il a hautement reconnu la conformité de tendances avec les Eglises libres et annoncé le triomphe prochain, sous la pression des événements, des principes de Vinet, dont il s'est déclaré le disciple. Le Synode ensuite a applaudi chaleureusement les paroles de son président, déclarant que le vœu le plus cher des Eglises indépendantes était de disparaître au plus tôt, pour se rallier à la grande Eglise évangélique réformée, du jour où elle aura vu tomber les liens officiels qui deviennent bien lourds[2].

Cet échange de cordiales paroles, qui retentirent bien des fois dans la suite, nous ramènera aux affaires générales du protestantisme réformé pendant notre période. Deux grands événements s'y accomplirent : la réunion du Synode général officiel de 1872 et la naissance des Synodes officieux, en 1879. Reculons d'abord de dix ans.

Au mois d'octobre 1871, avaient eu lieu, à Nîmes, d'importantes assemblées, où de nombreux membres de l'Eglise réformée, unis à d'autres frères de toutes dénominations, avaient fondé la société de *Mission intérieure*, dont il sera question plus loin.

On avait hautement proclamé le besoin d'une vie autonome pour l'Eglise ; plusieurs voix avaient déclaré nécessaire une prompte séparation de l'Eglise et de l'Etat, fût-ce au prix d'une scission entre évangéliques et libéraux. Aussi salua-t-on avec reconnaissance le décret, presque inespéré, du 29 novembre 1871, par lequel le gouvernement de Thiers, sollicité par Guizot[3], convoquait un Synode général de l'Eglise réformée officielle, à Paris. On connaît les vues d'E. de Pressensé sur les embarras inextricables où se débattait cette Eglise. Les articles organiques de la constitution

[1] Voir plus bas. — [2] *Rev. chrét.*, 1881, p. 768. — [3] Guizot fit partie du Synode et y fut l'un des chefs de la droite orthodoxe. Mais il ne put suivre les travaux jusqu'au bout. Il est mort le 12 septembre 1874.

octroyée par le premier Consul, le décret impérial de 1852 imposé par Napoléon III, l'avaient réduite à l'état d'un corps sans tête. Privée de l'autorité suprême des Synodes, suspecte au gouvernement, l'Eglise ne pouvait régler aucune question de vie intérieure. E. de Pressensé exprima l'espoir que le Synode officiel fournirait aux représentants de la foi positive, qui y étaient en majorité, l'occasion de faire prévaloir leurs vues sur la fidélité doctrinale et l'autonomie de l'Eglise[1].

Ces vœux ne furent que partiellement exaucés. Nous n'avons pas à faire ici l'histoire du Synode de 1872. On la trouvera tout entière dans les deux volumes que lui consacra Eug. Bersier[2], et très brillamment esquissée par E. de Pressensé dans un article étendu de la *Revue des Deux-Mondes*[3]. Le parti orthodoxe remporta la victoire. Par une faible majorité il obtint que le Synode fût reconnu comme l'autorité législative dans l'Eglise, qu'une confession de foi fût adoptée et que l'on fixât les conditions de l'électorat des fidèles et de la consécration des pasteurs. En même temps, mais à une majorité plus forte, le Synode émit un vote favorable à la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

E. de Pressensé se réjouit certes de l'hommage rendu aux principes qu'il avait toujours soutenus. Le Synode de 1872 devait lui paraître une belle revanche morale de l'Assemblée officieuse de 1848. Mais il ne se fit pas d'illusions sur le peu de portée pratique des décisions prises. A ses yeux,

> on trouvait en présence, au sein du protestantisme officiel français, deux droits opposés qui ne pouvaient se concilier : un droit religieux et un droit historique. Le droit religieux, c'est

[1] *Rev. chrét.*, 1872, p. 319-320.

[2] *Histoire du Synode général de l'Eglise réformée de France* (6 juin-10 juillet).

[3] 15 août 1872. Cet article fut reproduit dans la *Liberté religieuse en Europe depuis 1870*, par E. de Pressensé. Paris, 1874. Voir aussi Pédézert, *Cinquante ans de souvenirs*, p. 441 et suiv.

la revendication par le parti orthodoxe de la vraie notion d'Eglise, qui ne saurait être en soi l'association des contraires. Le droit historique, c'est le développement de la tendance opposée, dans une Eglise nationale ou concordataire qui, dans son contrat d'union avec l'Etat, ne stipulait pas clairement le maintien de croyances définies[1].

En d'autres termes, autant il reconnaissait aux orthodoxes le droit de proclamer leur foi et le devoir de garantir le caractère chrétien de l'enseignement et du gouvernement de l'Eglise, autant il comprenait les motifs qu'avaient les libéraux de résister à des mesures majoritaires, puisque dans l'établissement légal leurs droits juridiques ne pouvaient être contestés. Il savait bien du reste que les orthodoxes ne voudraient pas recourir au bras du pouvoir civil pour contraindre ou pour exclure le parti vaincu. Dès lors, la situation lui apparaissait comme une impasse. Et il revenait avec une conviction accrue à son *delenda Carthago*, la rupture du lien avec l'Etat ou le divorce à l'amiable des deux fractions de l'Eglise qui ne pouvaient cohabiter normalement sous le même toit. Tant que la libération de l'Eglise ne serait pas effectuée, il estimait qu'aucune solution légale ne pouvait aboutir[2].

Les faits montrèrent qu'il avait raison. En vain le parti vainqueur obtint-il un décret du Conseil d'Etat[3] reconnaissant la légalité des décisions de 1872; en vain y eut-il une seconde session du Synode officiel[4]. Le parti libéral s'étant abstenu d'y siéger, le schisme se trouva moralement ouvert et l'Eglise plus déchirée que jamais. Plusieurs essais de conciliation échouèrent. Par

[1] *La liberté religieuse en Europe*, p. 388.

[2] Nous devons mentionner une courte controverse débattue entre la *Rev. chrét.* (1880, p. 447, 556 et 565) et le pasteur Ducros à propos de l'individualisme de Vinet et de l'évêque danois Martensen, dont il avait traduit la *Morale*. Le pasteur Mazel, un peu plus tard, vint à la rescousse.

[3] 15 novembre 1873.

[4] Du 20 novembre au 3 décembre 1873.

exemple, la majorité renonça publiquement à réclamer de l'Etat l'exécution stricte des décrets synodaux. Rien n'y fit. Malgré tous les efforts et toutes les négociations, les dissensions s'éternisèrent. Enfin un commencement de liquidation de ce désordre s'opéra en 1879, lorsque la lassitude contraignit le parti évangélique à s'organiser en dehors du bon plaisir de l'Etat et dans un cadre indépendant.

Le mouvement débuta dans le Midi. Sur l'initiative de l'Eglise de Marseille, il se tint à Montpellier un premier synode régional officieux[1]. A Paris, on avait d'abord manifesté quelque opposition. Mais lorsque, à ce moment même, le ministre Jules Ferry[2] crut pouvoir nommer deux professeurs de théologie dans la Faculté de Paris, sans consulter l'Eglise, les derniers temporisateurs perdirent patience. On se rallia à l'initiative du Midi, et le premier Synode général officieux se réunit à Paris le 25 novembre 1879.

E. de Pressensé avait depuis longtemps conçu l'idée d'une solution de ce genre[3] et exhorté ses frères réformés évangéliques à se donner à eux-mêmes la liberté qu'on ne leur octroyait pas, à s'affirmer virilement comme un corps distinct de l'établissement officiel et nettement fidèle à la foi positive. La création de Synodes indépendants le réjouit donc profondément[4], quelque insuffisante que la solution lui parût être.

Pour notre part, ainsi s'exprime-t-il, au lendemain du deuxième Synode officieux tenu à Marseille, en 1881, nous applaudissons sans réserve à ce mouvement plus important encore par ce qu'il prépare que par ses effets immédiats, dans un temps où l'Eglise doit se tenir prête à toutes les éventualités. La grande importance de l'œuvre accomplie à Marseille est d'avoir consacré et

[1] Léon Pilatte (*Œuvres choisies*, p. 306) fut, dans l'*Eglise libre*, l'un des promoteurs de l'idée.

[2] Pédézert, ouvr. cité, p. 494. Il sera question plus loin de la création de cette Faculté.

[3] Voir plus haut, p. 266.

[4] Voir entre autres *Rev. chrét.*, 1876, p. 735, et 1877, p. 318.

régularisé ce nouveau régime... C'est la liberté qui confère à ses résolutions leur autorité[1].

Et pour bien marquer les sentiments fraternels provoqués dans les Eglises libres par une création ecclésiastique si conforme à leurs vœux, E. de Pressensé s'associa de tout cœur à la décision de leur Synode[2], portant que les pasteurs et membres dirigeants des Eglises évangéliques réformées de France appartenant aux Synodes officieux, étaient admis à siéger dans les séances publiques avec voix consultative. Et c'est ainsi que, contrairement aux craintes de plusieurs, plus de liberté conduisait naturellement vers plus d'unité. Quant à l'affranchissement total de l'Eglise, E. de Pressensé ne s'y attendait pas encore. Il déclarait, sans beaucoup se tromper[3], n'est-ce pas ?

En France, la grande réforme viendra comme la foudre. Nous pouvons nous fier à l'imprudence de l'Eglise catholique concordataire qui se solidarise toujours plus avec la Société de Jésus.

Plus graves que ces questions d'organisation intérieure du protestantisme français, étaient celles qui regardaient la foi elle-même. E. de Pressensé en ressentait toute la gravité :

Triste temps ! Air lourd ! Ciel brumeux. Il faudrait reprendre l'élan, l'enthousiasme pour l'œuvre sainte au pied de la croix. Parfois je me sens ranimé en songeant à la terrible lutte que nous livre l'antichristianisme audacieux de ce temps. L'esprit qui est dans les airs, la grande et mortelle influence qui nous fait la guerre, est de plus en plus la négation radicale, absolue, de tout élément libre, moral, divin. C'est le natura-

[1] *Rev. chrét.*, 1881, p. 712. Consulter : *Nos Synodes officieux*, ce qu'ils sont, ce qu'ils font, Toulouse, 1884, et *Douze ans de vie synodale*, Montpellier, 1893, par Westphal-Castelnau : « Les Synodes officieux ne demandent à l'Etat ni ses subsides, ni la sanction de leurs décisions. Ils n'entendent point légiférer pour les Eglises qui ont cru devoir rester en dehors d'eux, » p. 9. — [2] Clairac, 1887. — [3] *Rev. chrét.*, 1880, p. 448.

lisme sceptique du paganisme expirant. Il emporte nos jeunes générations et gagne du terrain tous les jours. Quand on se met en face de ce redoutable adversaire, on se sent accablé de sa faiblesse, mais aussi possédé du désir ardent de servir tout ce pour quoi il vaut la peine de vivre et de mourir, et quelques restes de flamme sacrée se rallument... Mais qu'il est triste et honteux de sonder les replis de son cœur! Croire à la rédemption, au saint combat de l'amour divin pour nous sauver et avec nous tout ce qui est perdu, y a-t-il une autre croyance qui permette de se relever de ses abattements et de ses déceptions[1]?

Ce fut certainement sous l'empire de réflexions de cette nature, qu'E. de Pressensé travailla à la fondation d'une *Ecole libre des sciences théologiques*[2], de concert avec des hommes comme Bersier, Friedel, R. Hollard, Lichtenberger, Matter, Sabatier, W. Waddington et Wurtz. Cette Ecole avait pour but de compléter l'enseignement donné dans les Facultés de théologie, de favoriser par des cours et par une bibliothèque l'étude de toutes les questions qui se rapportent à la religion et de contribuer à l'apologétique chrétienne, « la meilleure apologie du christianisme étant son exposition raisonnée et allant vraiment au fond des choses. » On se plaçait naturellement en dehors des cadres ecclésiastiques et sur le large terrain « d'une foi positive à la Révélation, telle qu'elle résulte de l'ensemble du témoignage apostolique. » Il rentrait aussi dans la pensée des promoteurs « de fournir aux professeurs émigrés de la Faculté de théologie de Strasbourg, qui attendaient le transfert probable de cette Faculté à Paris, l'occasion de reprendre leur enseignement[3]. » Cette école devait aider MM. Lichtenberger, A. Sabatier et Albert Matter à sup-

[1] Lettre du 28 mai 1874.

[2] *Rev. chrét.*, 1873, p. 684, et 1874, p. 27 et 444. Elle fut calquée sur l'Ecole libre des sciences politiques, qui venait de se créer à Paris. Elle eut son siège à la rue de l'Abbaye 16, dans le quartier des études. E. de Pressensé l'appelait « notre future Ecole d'Alexandrie. »

[3] *Souvenirs*, d'Eug. Bersier, p. 351.

porter moins tristement l'épreuve d'une carrière interrompue.

E. de Pressensé raconte à sa correspondante habituelle les débuts de l'entreprise :

Nous avons ouvert, le 6 décembre 1873, notre Ecole libre devant un très nombreux auditoire. La séance a été sérieuse et belle[1]. J'inaugure les cours demain soir. Je crois à cette œuvre, objet, vous le savez, de mes profonds désirs et de mes prières. Les débuts seront modestes, mais l'avenir sera beau. Elle répond à une nécessité de premier ordre. C'est pour moi un vif bonheur d'échapper pour quelques heures à ces arides préoccupations d'une politique sans issue.

L'Ecole eut une brève durée, mais elle fraya la voie à la Faculté de théologie de Paris, disons mieux, au rétablissement à Paris de l'ancienne Faculté protestante de Strasbourg[2]. C'est à William Waddington, dont on connaît les relations d'amitié avec E. de Pressensé, que l'on doit les mesures préparatoires de cette restauration si importante pour le protestantisme français[3]. Ministre, pendant peu de temps, de l'instruction publique, il avait conçu pour la réforme de l'enseignement les plans les plus pratiques et les plus sages et tracé le programme d'universités provinciales. C'est lui qui signa, le 27 mars 1877, le décret relatif à la Faculté de théologie protestante, qui fut solennellement inaugurée le 1er juin[4].

Nous avons tout lieu de penser que l'influence de E. de Pressensé ne fut pas étrangère à cet heureux évé-

[1] Il présida cette séance, ainsi que le Comité de l'Ecole. Il y enseigna trois ans de suite. Son premier cours eut pour sujet : *La constitution de l'Eglise aux deuxième et troisième siècles*. Son second : *La première période de l'histoire du dogme*. Chaque cours comprit une douzaine de leçons.

[2] Voir sur cette Faculté l'article de F. Lichtenberger, *Rev. chrét.*, 1875, p. 1.

[3] Voir *Rev. chrét.*, 1877, p. 381 et 385.

[4] L'inauguration de l'immeuble actuel de la Faculté, boulevard Arago 83, eut lieu le 7 novembre 1879. — Voir la Notice sur cette cérémonie (Paris, Fischbacher).

nement[1]. Or il nourrissait secrètement le désir très vif d'obtenir une chaire dans la nouvelle Faculté. A preuve que l'année précédente, il avait été, à Montauban, conquérir le grade de docteur en théologie, indispensable pour une nomination officielle, « afin d'être prêt, écrivait-il[2], à l'enseignement de la Faculté qui est en train de se fonder. » Mais le lendemain de l'inauguration, il écrit avec mélancolie[3] :

La Faculté vient de s'ouvrir. J'y avais ma place marquée. Mes meilleurs amis doivent me passer sous silence, tant que mes ennemis personnels sont au pouvoir. C'est un rêve ardemment poursuivi qui s'évanouit.

N'oublions pas, pour mesurer l'acuité de cette déception, qu'E. de Pressensé venait alors de perdre son siège de député et qu'il restait sans position déterminée. Hélas ! une deuxième fois, le fer devait lui rentrer dans la plaie :

Je viens de passer[4] par des jours d'indicible amertume. Voici de quoi il s'agit. A la suite d'un discours matérialiste que M. M. V., maître de Conférences de philosophie à la Faculté de Paris, a jugé bon de faire à la séance de réouverture, ce poste à la fois modeste et important est devenu vacant. Au premier moment, il n'y a eu qu'une voix dans le corps professoral pour penser à moi, après mon livre des *Origines*, et deux professeurs sont venus m'en parler spontanément, sachant très bien que je ne ferais aucune démarche et ne poserais aucune candidature. Rien ne m'eût plus intéressé et j'aurais pu rendre quelques services dans cet enseignement supérieur qui a toujours été mon rêve. J'étais d'autant plus désigné que j'ai très réellement contribué, dans le temps, à la fondation de la Faculté de Paris par des démarches personnelles, et surtout en présidant la Société libre des sciences théologiques, où j'ai enseigné trois ans et sans laquelle la Faculté n'existerait pas. L'opinion me

[1] M. Ch. Vernes l'affirme catégoriquement (*Christianisme au vingtième siècle*, 20 juillet 1905, p. 246 B).

[2] Lettres des 12 juin et 8 juillet 1876. Il avait été fait docteur à cette même époque par l'Université d'Edimbourg. — [3] 5 juin 1877. — [4] Lettre du 21 décembre 1882.

désignait de plus en plus. Elle s'est heurtée à un projet contraire du doyen Lichtenberger, mon ancien ami, qui savait pourtant que bien des motifs rendaient la chose désirable pour moi. Il a poursuivi une autre combinaison qui a abouti. Cela m'a porté un coup plus sensible au cœur que bien d'autres déceptions... J'ai passé des heures bien sombres, principalement en considérant le côté moral de cette triste affaire. En effet, il n'y a rien là d'attendrissant et de bien digne d'intérêt en face de tant d'afflictions poignantes. Je ne veux rien exagérer et je serais un misérable ingrat d'oublier toutes les bénédictions de ma vie... Après tout, quand même parfois des pleurs amers roulent sous les yeux sans en jaillir, je trouve ma part très belle. D'ailleurs, je me remonte vite, tout en gardant un fond de tristesse,... et puis aussi, pour être franc, en retrouvant l'entrain par l'élasticité du caractère et les intérêts variés de la vie contemporaine.

Ne valait-il pas la peine de jeter ce coup d'œil furtif dans les mouvements intimes de cette belle âme ? Se dépenser, réaliser son mot d'ordre apostolique : « Malheur à moi, si je n'évangélise, » tel était donc le moyen victorieux dont usait E. de Pressensé pour « se remonter. »

Arrivons à sa participation à l'œuvre de la *Mission intérieure*[1], fondée, on l'a vu, par la mémorable assemblée de Nîmes, en octobre 1871. Il s'agissait de grouper les forces vives du protestantisme français, au lendemain de la guerre, pour réveiller les Eglises et pour les entraîner à l'évangélisation de la France. Bientôt un Comité, où se mêlaient des membres de toutes les dénominations protestantes, enrôla à son service une escouade de conférenciers qui parcoururent une grande partie du pays et y attirèrent fructueusement l'attention sur la question religieuse. De Pressensé salua avec joie ce mouvement et s'employa énergiquement à le propager et, on le verra, à lui conserver son caractère d'alliance évangélique.

[1] *Rev. chrét.*, 1871, p. 675.

Allait-on assister à un réveil de la piété dans le protestantisme? En 1874 surgit ce qu'on a appelé le mouvement d'Oxford, grâce à la parole d'un évangéliste puissant, Pearsall Smith. La ville de Brighton fut le siège d'assemblées extraordinaires[1]. Il semblait qu'un nouvel évangile, celui de la « sainteté par la foi, » eût été révélé au monde. Des pasteurs de France et de Suisse avaient importé cette doctrine sur le continent avec enthousiasme et avec un certain succès. E. de Pressensé n'applaudit pas sans réserve à ce commencement de réveil religieux :

Pour rien au monde je ne voudrais critiquer et refroidir, quand le torrent de feu coule quelque part dans notre froid protestantisme. Cependant, à côté de ce que le mouvement a d'excellent, j'y discerne trois choses qui m'inquiètent : 1° sa méthode dans la production de l'émotion religieuse et particulièrement le témoignage public de ces émotions régulièrement provoqué; 2° une espèce d'obscurantisme systématique, l'interdiction d'examiner et d'analyser. A ce taux-là, on finirait par boire de l'eau de Lourdes ; 3° un élément quiétiste dans la notion de la sanctification, une imputation de la sainteté de Christ, supprimant l'effort et la lutte, qui pourrait devenir un grave péril. Voilà nos inquiétudes[2].

Dans la conclusion d'un article très pondéré qu'il confia à la *Revue chrétienne*[3], il exprima ses préférences pour un mode d'évangélisation différent :

Nous aussi nous soupirons après une large effusion de la vie divine et nous gémissons de la médiocrité de notre vie contemporaine. Nous aussi nous disons avec le prophète : « Oh ! si tu ouvrais les cieux et si tu descendais... » Nous applaudissons au grand mouvement de mission de MM. Moody et Sankey, bien qu'il doive aussi se dégager de la fièvre des résultats immé-

[1] Voir : *Un printemps spirituel*, Paris, 1875, et H. Besson, *Le Réveil d'Oxford*, Neuchâtel, 1915.

[2] Lettre du 21 mars 1875.

[3] *Rev. chrét.*, 1875, p. 231 : *Quelques réflexions à l'occasion du mouvement religieux inauguré par M. Pearsall Smith.*

diats. Toute notre sympathie est acquise à l'œuvre d'évangélisation si excellente, si grande dans sa modestie apparente, que M. Mac-All a entreprise dans les faubourgs de Paris.

Lequel de nos lecteurs ignore l'œuvre de l'homme dont nous venons d'écrire le nom vénéré [1] ? On en a souvent raconté les débuts tout apostoliques, en 1871, lorsque le « bon Anglais » vint aider à panser les plaies béantes de la population parisienne et se mit à lui présenter l'Evangile selon une méthode appropriée à l'état des esprits [2]. E. de Pressensé fut l'un des soutiens chaleureux de la première heure, et dès que ses occupations parlementaires eurent pris fin, il consacra une bonne partie de son temps à l'œuvre des Conférences à Paris et en province. Il la considéra comme une sorte de ministère, suppléant au pastorat qu'il n'exerçait plus. Voici ce qu'il raconte lui-même de cette activité :

La prédication que j'aime plus que jamais, une participation régulière à la Mission intérieure de M. Mac-All, dans nos classes ouvrières et spécialement dans la Chaussée du Maine, qui est en pleine prospérité, une collaboration restreinte à la presse politique, les lectures variées, voilà ma vie du dehors [3].

Souvent ces conférences l'emmenaient hors de Paris :

Il y a quelques jours, écrit-il [4], je faisais une conférence à toute la population d'une petite ville de l'Oise qui, bourgeoisie en tête, semble vouloir passer à la Réforme. J'ai été vraiment électrisé par ce que j'ai éprouvé en parlant à cette foule, par ce contact mystérieux, mais réel, qui s'établit entre l'âme de l'orateur et son auditoire. Des faits semblables se passent sur bien des points divers en France... Je crois de mon devoir de faire quelques campagnes de Mission intérieure, profitant de ce que

[1] Lire *La vie et l'œuvre de Robert W. Mac-All*, par Eug. Réveillaud, Paris, Fischbacher, 1898.

[2] Se rappeler que M. et Mme Grattan Guiness, de Londres, avaient déjà tenté et conduit une œuvre analogue d'évangélisation populaire à Paris, en 1870. (Voir *Le Chrétien évangélique*, 1870, p. 111.) Ne pas oublier non plus les entreprises premières de 1848-49, que nous avons racontées. — [3] 12 juin 1876. — [4] 10 novembre 1879.

la notoriété publique provoque promptement de vastes assemblées.

Ah ! si l'on aimait ce peuple comme Jésus, avec son ardente pitié, de quelle langue de feu on lui parlerait[1] !

La Société de Londres pour la défense du christianisme fit donner à Paris, pendant l'Exposition universelle de 1878, une série de conférences apologétiques. Elles eurent lieu au Trocadéro, parallèlement à des conférences anglaises. Un volume intitulé *La vérité chrétienne et le doute moderne*[2] nous les a conservées. E. de Pressensé en a écrit la préface, ayant été le premier des orateurs de la série. Son discours[3] prononcé le 1er août, avait pour sujet : *La royauté de l'homme*. Il y combattait les idées prédominantes alors du transformisme matérialiste, en particulier le monisme de Hæckel. Il se livrait, à ce moment, aux études qui aboutirent à son grand volume sur les *Origines*. Les auditeurs ne furent pas seulement renseignés sur les données du problème de la nature de l'homme ; ils entendirent d'énergiques appels à respecter cette nature dans son élément moral.

Place aux forts, arrière les faibles, c'est la devise du transformisme fidèle à lui-même... Strauss l'a formulée dans son testament philosophique[4] avec une netteté implacable... Que la démocratie ne s'y trompe pas, cette démocratie républicaine que nous voulons voir grandir dans la paix et dans la liberté, si elle n'admet pas le droit de Dieu, elle aura bientôt foulé aux pieds le droit de l'homme.

[1] Lettre du 22 mai 1882, où il exprime sa joie d'avoir pu parler du Christ devant un millier de personnes, réunies dans une vaste salle de bal du Faubourg Saint-Antoine. Une autre fois, il avait donné une grande conférence dans la Salle de la Gaîté, sur la démocratie et la religion, ou encore dans une salle de conférences au Boulevard des Capucines.

[2] Paris, Fischbacher, 1879.

[3] Ouvr. cité, p. 121. Voir aussi l'admirable discours de F. Godet sur la *Destination de l'homme*, p. 155.

[4] D. Strauss, *La foi nouvelle*. Il saute aux yeux que cette philosophie a contribué fortement au déchaînement du culte de la force auquel la nation allemande a peu à peu tout sacrifié.

D'autres fois, l'orateur se mêlait à des assemblées plus orageuses. Il nous souvient de l'avoir entendu dans une grande réunion contradictoire convoquée à la Salle Lévis, à la suite de manifestations de libres-penseurs contre lesquelles avaient protesté quelques pasteurs. E. de Pressensé avait été nommément invité, ainsi que son cousin R. Hollard, à croiser le fer avec certains avocats en renom de l'incrédulité. Nos souvenirs concordent entièrement avec les lignes suivantes [1] :

Nous avons eu notre grande lutte de la Salle Lévis dimanche dernier. Cette salle contenait, au dire des journaux, près de 3000 personnes. Auditoire étrange, foule houleuse et passionnée. Partout des drapeaux rouges jusque sur le buste de la République et sur la tête de gentils enfants coiffés du bonnet phrygien. La réunion a été placée par un vote sous l'invocation de Louise Michel [2]. Elle a débuté par de violents discours de sauvage démagogie et d'athéisme. Le fameux Jules Guesde, l'un des chefs du socialisme le plus intransigeant, a déployé tout son talent, qui est grand, et toute sa rage antisociale et antireligieuse contre nous. Et cependant j'ai pu diviser l'assemblée et parfois même la dominer et lui faire saluer mon drapeau. J'ai déclaré que je parlais, moi aussi, au nom de la pensée libre, qui n'était pas une étiquette, puisque l'athéisme avait, lui aussi, ses capucins aveugles et fanatiques. J'ai ensuite essayé de montrer combien la libre-pensée courante ignorait les résultats de la vraie science... Enfin, j'ai fait un appel direct à la conscience comme le premier témoin direct de Dieu... L'assemblée, au fond, était satisfaite qu'Hollard, qui a parlé avec beaucoup d'élévation, et moi eussions accepté ce débat contradictoire [3].

[1] 24 janvier 1883. E. de Pressensé raconte cette même scène dans la *Rev. chrét.*, 1883, p. 125. Son succès oratoire avait été réel et telles de ses répliques victorieuses.

[2] Célèbre agitatrice du moment, personne très respectable, du reste, et d'un grand cœur.

[3] Il y avait aussi sur l'estrade le vieux pasteur Puaux, qui sut retourner en sa faveur les applaudissements de la foule houleuse par une riposte adroite à Jules Guesde. Celui-ci avait soutenu que l'Evangile favorise la fainéantise. « Vous oubliez que Saint-Paul a dit : Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger. »

L'entrée en scène de l'Armée du salut en France, en 1881, éveilla tout naturellement l'attention d'E. de Pressensé. Il ne lui témoigna d'abord aucune sympathie. Sans doute, il revendiqua pour les nouveaux évangélistes la pleine liberté religieuse et exprima le plus profond respect pour leurs personnes. Mais combien il trouvait à redire à leurs méthodes !

L'Evangile est trop grand, écrivait-il[1], pour être propagé par des moyens souvent dignes de théâtres forains, où la nervosité est toujours excitée... Rien ne nous paraît plus déplorable que ces tentatives renouvelées tous les soirs, de produire sur l'heure le grand drame de la conversion par des excitations à la fois fébriles et factices, sans parler des procédés presque charlatanesques d'annonces par lesquels les réunions de l'Armée du salut sont convoquées... En Angleterre, elle soulève les plus grands scrupules. Ce qu'il y a de plus sérieux dans son appareil militaire, c'est la discipline de fer sous laquelle elle courbe ses agents. Cet appareil en lui-même tourne à un ridicule enfantillage... L'excellence du but, une réussite même partielle, la pureté des intentions ne suffisent pas pour qu'on approuve de tels procédés.

Mme de Gasparin s'associait à ces sévères critiques :

Malheur à nous, écrivait-elle au rédacteur de la *Revue chrétienne*, dès qu'à force de mysticisme nous en venons à ne plus distinguer le faux du vrai, à nous fondre en tendresses pour le mal ! Charité envers l'erreur, c'est trahison envers Dieu.

Il faut remarquer que l'Armée du salut a dès lors considérablement modifié, sinon ses principes, du moins certaines de ses allures et le genre de son activité. E. de Pressensé, ainsi que nous le verrons dans la période suivante, a su rendre un hommage complet aux nobles efforts de relèvement moral et social auxquels restera attaché le nom du général Booth. Car jamais il ne marchanda son admiration aux hommes consacrés corps et

[1] *Rev. chrét.*, 1881, p. 330, 394, 712.

âme au sauvetage de l'humanité. Le prédicateur Moody, venu à Paris en 1882[1], le remua profondément :

Sa parole est pleine de nerf, de feu, de passion, peut-être un peu rude, mais on y sent un grand souffle.

Toutefois, ce que revendiquait le pasteur de Paris, c'était le respect de la liberté des auditeurs. Forcer la porte lui a toujours paru une violation des âmes.

Nous avons déjà fait mention des relations étroites que le mariage avait formées entre le foyer des Pressensé et la maison des Missions évangéliques de Paris. Alfred Bœgner était devenu, après la retraite d'Eugène Casalis, en 1882[2], le directeur de l'œuvre. Il en fut bientôt l'âme même. E. de Pressensé, a-t-on pu dire,

était né pour aimer et pour défendre la cause des missions, lui qui avait un si grand respect pour l'âme humaine, qui savait voir l'image de Dieu jusque dans l'être le plus dégradé, jusque dans le nègre le plus abruti, et qui allait la chercher au milieu de ses fanges et de ses ruines pour lui présenter le Rédempteur[3].

E. de Pressensé resta membre du Comité des Missions de Paris jusqu'à sa mort. Il en fut, avec Eug. Bersier, l'un des secrétaires depuis 1881. Il s'empressait d'intervenir publiquement en sa faveur chaque fois que son influence et sa notoriété pouvaient être de quelque poids. Ainsi, lorsque la Mission du Lessouto fut bouleversée par ce que l'on a appelé la guerre des fusils, — conséquence des exigences excessives du gouvernement

[1] *Rev. chrét.*, 1882, p. 707. — On l'avait entendu à l'Oratoire « à travers un truchement ; il est vrai qu'il était parfait. C'était M. Th. Monod. »

[2] Eugène Casalis est mort le 9 mars 1891, un mois avant E. de Pressensé.

[3] Allocution de M. le pasteur Dhombres à l'Assemblée générale de la Société des Missions de Paris, 16 avril 1891. Voir : *L'apostolat missionnaire*, discours prononcé par E. de Pressensé à l'Oratoire pour la consécration de MM. Dormoy et Marzolff. Paris, 1879.

de la Colonie du Cap à l'égard des indigènes, — E. de Pressensé fit partie d'une délégation du Comité de Paris chargée de plaider à Londres[1] la cause des Bassoutos auprès du gouvernement de la métropole. Cette démarche aboutit, on le sait, à d'heureuses mesures de conciliation et d'apaisement. E. de Pressensé fut encore l'un des orateurs du premier Jubilé de la Mission du Lessouto, célébré en 1883, à Paris.

Il serait difficile et sans doute oiseux de déterminer la place qu'occupa dans un grand nombre d'autres sociétés religieuses le chrétien au grand cœur, dont nous racontons la vie. Lui qui se croyait parfois peu en faveur auprès de ses coreligionnaires, était au contraire recherché en mainte circonstance et on lui était reconnaissant, beaucoup plus qu'il ne pouvait le croire, de son précieux concours. Nous avons signalé presque à satiété son besoin de secourir toutes les victimes de l'égoïsme humain. Souvent précédé et distancé par son admirable compagne, il se livra toujours davantage aux préoccupations sociales de notre époque. Ainsi, au moment où nous sommes parvenus, nous le voyons s'engager ardemment dans l'œuvre du patronage des détenus protestants libérés et dans celle du relèvement moral de la femme.

Dans une lettre du 20 janvier 1882, il parle d'une grande réunion tenue à l'Oratoire[2] :

Il s'agissait de parler de la question sociale devant notre conservatisme protestant, à l'occasion d'une société de patronage qui est animée d'un large esprit de philanthropie chrétienne. J'y ai été bon jeu, bon argent, franchement et rondement. Je ne sais comment ces voûtes conservatrices ne se sont pas écroulées.

Ce discours désignait l'orateur à l'attention du fondateur de la société, le pasteur Robin[3]. Déjà E. de Pres-

[1] Janvier 1881. Cette délégation comprenait F. Coillard, G. Fisch, A. Mabille, G. Appia. Elle fut reçue par lord Kimberley. (Voir *Journal des Missions évangéliques*, 1891, p. 177, l'article de G. Appia.)

[2] Voir aussi *Rev. chrét.*, 1882, p. 125.

[3] Le pasteur E. Robin, de Belleville (1825-1887), a été l'un des

sensé avait fait partie de la Commission nommée par l'Assemblée nationale pour s'occuper de la réforme pénitentiaire. Aussi lorsque mourut le général de Chabaud-Latour, qui avait occupé la présidence de la société, celle-ci songea à lui pour le remplacer. C'était à juste titre, et la société n'eut pas à s'en repentir[1].

La seconde des œuvres sociales dont nous avons à parler, est celle qui se rattache au nom d'une des héroïnes du protestantisme contemporain, Mme Butler.

En 1876, ainsi le raconte T. Fallot[2], E. de Pressensé avait été conquis, par une visite de Mme Butler, à la cause de la Fédération britannique et continentale. La noble femme aux accents prophétiques et le serviteur attitré de toutes les causes généreuses étaient bien faits pour s'entendre.

Ecoutons plutôt le récit de leur première rencontre[3] :

L'événement de notre semaine est le séjour de Mme Butler à Paris. Elle produit une impression immense. L'autre soir, elle est allée, sous des auspices que je regrettais, parler à la salle populaire de la rue d'Arras devant 2000 personnes. L'effet a été incomparable. L'esprit de frivolité gauloise si redoutable en pareille matière, a été dompté tout de suite par cette apparition étrange et sublime d'un monde supérieur. On dit que les pauvres femmes perdues qui étaient mêlées à la foule, couvraient leurs figures de leurs mains et pleuraient.

Mme Butler a été aussi puissante dans notre froid monde protestant. L'autre soir, chez Mme André[4], elle a vraiment lancé

apôtres de l'idée du patronage des détenus libérés en France et de l'hospitalité par le travail, en vue de la suppression du vagabondage. On lui doit la Maison hospitalière de la rue Clavel à Paris. Il a laissé plusieurs ouvrages : *La question pénitentiaire ; Les prisons de France ; Hospitalité et travail.*

[1] Voir le témoignage rendu par E. Robin, *Rev. chrét.*, 1891, p. 393. — [2] *Rev. chrét.*, 1891, p. 367. La Fédération britannique et ses diverses branches s'occupent de l'abolition de la prostitution réglementée. — [3] 28 janvier 1877. — [4] Mme André-Walther, mère du compagnon du voyage en Palestine, (voir p. 273) et de M. Alf. André, le collègue de E. de Pressensé à l'Assemblée nationale. Sa biographie a été écrite par son fils : *Madame André-Walther*, 2e édition, Paris, Fischbacher, 1896.

des flèches de feu propres à traverser les couches les plus épaisses de glace. Pas un faux ton, pas une note déclamatoire; quelque chose de concentré, d'ardent, de douloureux comme une divine pitié, parfois un sanglot de la charité devant l'abîme du mal entrevu. Avec cette idéale figure, cette apparence frêle, cette voix douce, tout cet ensemble si féminin et cette éloquence réelle et de premier ordre, selon moi, tant elle sait bien trouver le langage approprié à des auditoires divers, elle est vraiment un des êtres les plus rares, les plus célestes (humainement) que j'aie rencontrés. Elle a trouvé de l'appui dans tous les mondes et je crois que nous allons nous mettre sérieusement à l'œuvre. Oh! qui dira ce que voit l'œil de Dieu dans cette abominable société dite chrétienne!

L'adhésion d'E. de Pressensé à la Fédération fut un acte de foi, de réprobation énergique du mal qui déshonore Dieu et une revendication non moins énergique du bien qui le glorifie. Qu'on lise le discours remarquable qu'il prononça au premier congrès de la Fédération à Genève, en 1877, et l'on appréciera la puissance des motifs qui l'entraînèrent dans cette croisade.

Déjà auparavant, il s'était rendu à Londres pour soutenir la cause de Mme Butler par un vigoureux discours[1].

A cette occasion, il avait fait la connaissance des représentants anglais les plus éminents du libéralisme chrétien, Gladstone en tête.

Je reviens, écrit-il[2], très anglomane. C'est un grand peuple qui a une religion compatible avec des libertés, au lieu d'en être, comme ailleurs, l'ennemie hypocrite et jurée.

Une fois hors de France, avec E. de Pressensé, dirigeons-nous encore vers l'Angleterre, en octobre 1881, pour assister à la célébration du Jubilé de l'Union des Eglises congrégationalistes à Manchester[3]. Il fut extrêmement

[1] Le 19 mai 1876, discours publié à Paris, imprimerie G. Pariset, 1894. Voir aussi l'allocution prononcée, le 3 février 1877, dans la chapelle Malesherbes, à Paris. Genève, imprimerie Carey, 1883. Elle a paru dans la brochure sur les *Origines de la Fédération*, Neuchâtel, Attinger, 1877. — [2] 12 juin 1876. — [3] *Rev. chrét.*, 1881, p. 707.

frappé par le spectacle de ces Eglises héritières des fondateurs des libertés anglaises.

Elles sont, dit-il[1], comme le cœur du chêne anglais. Elles se sont singulièrement élargies. Le souffle de la rénovation théologique a passé sur elles d'une façon remarquable, sans les incliner à un latitudinarisme énervant. Leurs chefs les plus éminents sont entrés courageusement dans les luttes de la vie publique, pour servir partout la cause du progrès dans son sens le plus large et très spécialement pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Elles comptent aujourd'hui près de cent membres du Parlement, et sans leur appui le ministère Gladstone n'eût point triomphé.

E. de Pressensé décrit ensuite le lieu de réunion contenant 5000 personnes,

le chant alerte et plein de tendresse pour la personne du Christ, les discours pleins d'humour (pas toujours très fin)... C'est une démocratie à la fois vaillante et chrétienne.

C'est hier au soir, que j'ai dû m'exécuter devant cette grande assemblée. J'étais assez mal préparé à la chose, à cause d'un malheureux toast qui m'avait été imposé l'après-midi et dont je m'étais pitoyablement acquitté, suivant ma coutume[2] en pareille occasion. Grâce au ciel, je me suis retrouvé le soir. Il est vrai que j'ai reçu un accueil qui devait ou couper la parole ou l'enflammer. Toute l'assemblée s'est levée en signe de sympathie. C'est le soldat à chevrons, qui a servi la cause commune dans les mauvais jours comme dans les bons, qu'ils accla-

[1] Lettre du 7 octobre 1881. Il avait déjà été délégué à une assemblée du même genre, neuf ans auparavant. On l'y avait acclamé à outrance. « Je ne savais où me mettre, dit-il dans une lettre du 22 octobre 1872. Je m'en suis tiré en leur disant très franchement ce que j'avais sur le cœur, sur leurs sympathies prussiennes et napoléoniennes. Ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est de voir à quel point mes ouvrages ont été lus en Angleterre. Cinq éditions de ma *Vie de Jésus* y ont été écoulées. Cela indique un grand élargissement. »

[2] En effet, l'orateur que nous avons vu tant de fois si éminent dans de grandes circonstances et si brillant dans la conversation ordinaire, perdait tous ses moyens dans les occasions familières. Il le reconnaissait sans difficulté. Ce même empêchement le saisissait aussi dans certaines visites de deuil. Son cœur était trop plein pour pouvoir s'épancher.

maient. J'avoue que j'ai été fier et reconnaissant de cet accueil venant de ces hommes énergiques. Cela consolerait de tous les outrages, si on en avait besoin, si on n'en sentait peut-être trop vivement le prix. J'ai donc été un peu électrisé, bien que l'auditoire fût loin de me comprendre tout entier. Il n'est pas possible que, dans une telle atmosphère, la parole ne s'élargisse et ne se dramatise quelque peu. C'est là le bénéfice de la part d'improvisation qu'il faut faire dans le discours. J'ai pu, sur moi-même, mesurer la distance qui sépare la parole jaillie à la fois du cœur et de l'émotion d'une assemblée, de celle qu'on apporte écrite de chez soi, car rien ne m'a paru plus assommant que l'esquisse de mon discours écrite à Lausanne.

Après les réunions de Manchester, le voyageur passa quelques belles heures à Stanmore Hall, la résidence enchantée de Mrs Hollond, cette Anglaise si distinguée qui l'avait introduit, vingt ans auparavant, « dans ce cercle si sympathique, si intéressant, de la plus brillante conversation française, maintenant clos pour toujours, du moins pour moi. » E. de Pressensé jouit infiniment « du château d'un gothique harmonieux qui domine une contrée tout anglaise, verte, boisée, sinueuse, avec de calmes horizons » et des chefs-d'œuvres artistiques tels qu'une *sainte Monique*, reproduction originale du beau tableau d'Ary Scheffer, qu'il admirait tant. Puis il se rendit à Cambridge[1], qui lui laissa une impression ineffaçable.

La ville a compris son devoir; elle est toute silencieuse et évite tout ce qui pourrait troubler une harmonie exquise. On m'a accordé la faveur de dîner à *Trinity College* (le Collège de Newton) à la table des *fellows* ou agrégés, dans un réfectoire digne des plus beaux couvents italiens, que remplissaient les étudiants toujours en robes, chacun à son rang de dignité sociale ou de gradation universitaire. On retrouvait là cette hiérarchie de la société anglaise qui jusqu'ici s'y maintient au milieu d'une démocratie grandissante... La plus forte impression que je remporterai de ce voyage, c'est celle que m'a laissée l'heure passée dans la magnifique église de King's College, le plus admirable

[1] *Rev. chrét.*, 1881, p. 709.

édifice gothique qui se puisse imaginer, une église profonde, mystérieuse, aux ogives immenses, avec une voûte que l'œil a peine à atteindre. C'est l'heure de l'angelus. De grandes ombres l'emplissent et sa grandeur sublime s'en détache plus saisissante. Tout d'un coup, l'orgue y roule ses harmonies puissantes et accompagne un chœur d'hommes merveilleux, qui chante l'hymne du soir de la façon la plus pénétrante. C'est un de ces moments sacrés, rapides, où il semble que l'âme se dégage de ce qui l'enserre d'habitude et prend son vol sur l'aile du cantique que lui renvoient les échos de la cathédrale. Tout ce qu'elle renferme d'aspirations, de tendresse, de soupirs secrets s'exalte. Je n'oublierai jamais la prière du soir dans l'église de King's College.

Le touriste ressentit une émotion et une admiration aussi vives en Ecosse, particulièrement dans l'« Athènes du nord, » cet Edimbourg où on le vit à plus d'une reprise et où il comptait plusieurs amis personnels[1] prêts à lui faire un chaud accueil. Il y vint à l'occasion du premier Concile panpresbytérien, c'est-à-dire de la réunion des représentants des Eglises presbytériennes du monde entier. Réunion tout officieuse, dans laquelle se fit sentir une forte unité spirituelle entre les fils de la Réforme issue de Calvin. On peut lire, dans la *Revue chrétienne*[2], le récit très coloré de ce voyage. Au moment même où les Eglises libres de langue française étaient éprouvées, comme on l'a raconté, on comprendra la satisfaction avec laquelle le libriste déterminé releva ce double fait dont le Concile d'Edimbourg fournissait la preuve : que la majorité des Eglises presbytériennes du monde sont des Eglises libres et qu'elles sont aussi des Eglises vraiment nationales étroitement mêlées à la vie de leur pays et de leur temps et y exerçant une profonde influence. De la capitale de l'Ecosse elle-même, « parée par ses enfants comme une mère chérie, » il écrit : « Nous ne connaissons que Florence qui ait inspiré un tel amour. » Il avoue du reste qu'il a parfois déserté les séances du Concile « pour admirer largement

[1] Entre autres la famille du Dr Guthrie. — [2] 1877, p. 593.

les beautés du pays et qu'il a fait plus d'une fois infidélité à Knox pour Walter Scott. »

On a lu combien E. de Pressensé tenait aux relations d'alliance évangélique. Mais une question délicate ne manqua pas de se poser à lui et à ses frères de France. Quels allaient être leurs rapports avec les chrétiens d'Allemagne après la paix de Francfort? Quelle attitude prendre, lorsque ces derniers firent des ouvertures de rapprochement? Une grande conférence réunie à Berlin, en octobre 1871, avait, sur l'initiative de quelques délégués de la Suisse, confié à ces derniers une lettre exprimant des sentiments fraternels à l'égard des Français protestants. Cette lettre fut transmise au Comité d'alliance évangélique de Paris. Celui-ci, bien que sensible à la démarche, ne crut pas pouvoir accepter la main tendue, les termes de la lettre étant de nature à réveiller des douleurs qu'il eût fallu laisser dormir, et surtout parce que la question de justice, impliquée dans l'annexion de l'Alsace-Lorraine, semblait ne peser pour rien devant la conscience des chrétiens allemands. Une démarche aussi délicate n'aurait pu aboutir que si elle avait été formulée avec une mesure parfaite. Parmi les inspirateurs de la réponse française déclinatoire se trouvait E. de Pressensé. Il s'empressa de la publier dans la *Revue chrétienne*[1]. Le président du Comité de Berlin, M. de Bethmann-Hollweg, qui avait fait la connaissance du pasteur français dans les Kirchentage ou conférences dont nous avons parlé, lui exprima sa tristesse dans une lettre où il s'efforçait de réfuter les reproches adressés aux chrétiens d'Allemagne. E. de Pressensé lui répondit par la belle lettre suivante :

La Celle Saint-Cloud, le 21 août 1872.

Très honoré monsieur,

J'ai été très touché de la lettre que vous avez bien voulu m'écrire au sujet des tristes dissentiments qui divisent les chré-

[1] 1872, p. 387. E. de Pressensé avait renvoyé, lors de la guerre, son diplôme de docteur en théologie de l'Université de Breslau.

tiens évangéliques de nos deux pays. Je ne puis prendre la responsabilité d'y répondre officiellement, car elle s'adresse évidemment au groupe d'amis-français qui avaient répondu à la communication du Comité de l'alliance évangélique de Neuchâtel. Leur dispersion actuelle m'empêche de les réunir ; mais dès l'automne, je leur donnerai communication de votre lettre et je ne doute pas qu'ils n'en soient, comme moi, sincèrement reconnaissants.

Je vous prie, cher monsieur, de ne pas tenir compte de telle ou telle expression vive et amère échappée à notre patriotisme exalté par le malheur. Seulement, sur le fond des choses, je ne puis changer de point de vue. Je crois que s'il y a eu crime de la part du gouvernement impérial, crime que j'ai publiquement maudit, le premier jour, dans la mesure du possible, une fois la guerre commencée, il y a eu de la part de la Prusse, depuis Sedan, une responsabilité coupable dans la guerre d'extermination qu'elle a poursuivie et dans le rapt violent de nos provinces. Nos crimes de 1806, que je juge comme vous, ne justifiaient pas une pareille revanche, d'autant moins que l'histoire ne permet pas de nous attribuer à nous seuls l'esprit de conquête, que la Prusse n'a grandi que par lui et qu'après tout, c'est elle qui a pris l'initiative des invasions de 1792. Je maudirais toute conquête de la France sur l'Allemagne, car nos consciences plus éclairées ne peuvent admettre que les âmes libres soient traitées comme des troupeaux. C'est là le côté chrétien du libéralisme moderne, qui l'emporte par ce point sur la politique prétendue évangélique. Sur ces principes, je ne puis capituler.

Certes, je n'ai nullement la prétention de refuser la main fraternelle aux chrétiens allemands pour les erreurs et les fautes de la politique de leur gouvernement. Le seul fait grave sous ce point de vue, c'est le langage d'un organe avoué de l'Alliance évangélique, de la *Neue Evangelische Zeitung*. J'avoue que son attitude, pendant la guerre et après, nous a remplis d'indignation et de douleur [1]. J'en appelle à votre haute impartialité qui ne vous permettra pas de l'approuver. J'y ai

[1] On trouvera des citations révoltantes dans le *Chrétien évangélique*, 1870, p. 555. Hélas ! on en a lu d'aussi tristes dernièrement. — Le professeur Guericke, de Halle, avait cependant écrit à E. de Pressensé, le 14 mars 1871, pour déplorer le ton de la presse allemande presque tout entière.

trouvé sans cesse un mélange déplorable de textes évangéliques et d'implacables violences. La communication de la Conférence de Berlin ne suffisait pas pour effacer cette impression. Elle semblait rejeter sur notre défense nationale les cruautés de la dernière guerre. Voilà ce que nous ne pouvions accepter.

Est-ce à dire que nous comptions nourrir des sentiments de haine contre les chrétiens d'Allemagne? Dieu nous en garde! Rien n'est plus éloigné de nos cœurs. Nous ne pouvons pas modifier nos appréciations, mais nous ne voulons pas leur permettre de nous faire manquer aux premiers devoirs chrétiens...

Croyez, honoré frère, à mes sentiments respectueux et dévoués.

E. DE PRESSENSÉ, pasteur et député.

La réconciliation ne devait s'opérer que plus tard. Tentée inutilement dans les réunions de l'Alliance évangélique à New-York, en 1873, elle se fit honorablement, semble-t-il, dans celles de Brighton, en 1875[1]. Quelle œuvre plus difficile encore sera le rapprochement des chrétiens après la guerre actuelle! L'antagonisme ne s'est-il pas étendu à travers tous les pays, et si les cruautés commises par les puissances qui ont déchaîné la guerre ne sont pas l'objet du désavœu des chrétiens, comment la fraternité renaîtra-t-elle? Elle ne peut régner que dans l'équité et la vérité.

E. de Pressensé prit part à la 8e Conférence universelle de l'Alliance évangélique à Bâle, en septembre 1879[2], avec le même enthousiasme qu'autrefois. La ville avec ses maisons caractéristiques, les superbes toiles de Holbein dans le musée de peinture, les auditions de musique religieuse, le ravirent non moins que les séances elles-mêmes. En ce qui concerne les membres allemands de la Conférence, il se borne à cette remarque :

Il n'y a pas eu plus de rapprochement factice que de dissentiments hors de place[3]. Nulle question étrangère à l'Alliance

[1] *Rev. chrét.*, 1875, p. 514. — [2] *Rev. chrét.*, 1879, p. 645.

[3] Il avait décliné l'honneur d'être nommé vice-président de la Conférence aux côtés du comte de Bismarck-Bohlen, le premier gouverneur prussien de l'Alsace.

évangélique n'a été subrepticement introduite. Les Français n'ont rien eu à sacrifier de leurs sentiments sur la question brûlante et sacrée pour eux, qui les sépare d'un trop grand nombre de chrétiens allemands sur les résultats de la dernière guerre, par la raison fort simple que ni de près, ni de loin la politique n'a été effleurée[1].

E. de Pressensé prononça, le 1 septembre, un discours[2] consacré à l'influence de la presse chrétienne sur les nations. Il revendiquait pour elle une entière indépendance, mais réclamait d'elle une dignité constante et un ferme caractère libéral. Ce discours produisit une impression puissante. Il avait été improvisé avec verve en réponse au point de vue allemand de l'Etat chrétien. « L'orateur était piqué au vif, vibrant, superbe, » nous dit un auditeur survivant[3]. Quant à E. de Pressensé, il avait applaudi aux discours de T. Fallot, C. Babut, des professeurs d'Orelli et F. Godet. Il s'associa avec son élan ordinaire aux protestations formulées par la Conférence contre les persécutions religieuses et contre tous les trafics démoralisateurs. En écoutant les incomparables cantiques de la Réformation, il dit en soupirant :

On voit apparaître alors une autre Allemagne, celle de Luther, et on gémit sur ce vent de haine qui a soufflé sur des peuples faits pour se compléter.

A regret, nous devons renoncer à suivre davantage E. de Pressensé dans les Congrès divers où sa curiosité des choses contemporaines ne cessait de l'entraîner : congrès des catholiques allemands à Constance, des Vieux catholiques à Baden-Baden en 1880, Société pastorale suisse à Liestal en 1882, etc. Chacun de ces voyages était pour lui l'objet de vivants récits dans ses *Revues du mois* et dans la grande presse quotidienne,

[1] Page 646. — [2] Page 653. — [3] L'écho de cette vive admiration se retrouve dans le récit du *Chrétien évangélique*, 1879, p. 440. « E. de Pressensé force l'attention par la vivacité du geste, l'éclat de la voix, l'anecdote plaisante, le mot frappant. Il joue avec les cordes de l'âme de ses auditeurs. »

particulièrement dans le *Journal des Débats*. Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs en les leur résumant. Mais s'ils prenaient un jour la peine de feuilleter ces pages de journal, ils se convaincraient une fois de plus que le titre placé en tête de ce chapitre convient sans réserve à leur auteur.

CHAPITRE XXV

E. de Pressensé et le Père Hyacinthe.

Débuts d'une noble amitié. — La crise du prédicateur de Notre-Dame. — Sa libération. — Tâtonnements. — Mariage du Père Hyacinthe. — A Genève. — Retour à Paris, incertitudes. — Echange d'explications. — Espérances déçues. — Les divergences s'accentuent. — Le protestantisme mal jugé. — Deux esprits différents. — L'union des cœurs malgré tout.

Les relations d'E. de Pressensé avec le Père Hyacinthe[1] ont été si étroites que nous n'hésitons pas à leur consacrer un chapitre entier. La correspondance qu'ils échangèrent pendant vingt-cinq ans, jette un jour très vif sur l'attitude réciproque de l'ancien Carme déchaussé et du pasteur protestant. Ils entrèrent en rapports en 1866. E. de Pressensé avait envoyé son livre sur Jésus-Christ[2] au célèbre prédicateur de Notre-Dame, qu'il avait souvent entendu avec admiration et qu'il envisageait « comme l'un de ces catholiques libéraux avec lesquels l'entente était non seulement possible, mais hautement désirable pour la défense de la foi chrétienne contre le scepticisme de Renan[3]. » De son couvent de Passy, le Père Hyacinthe remercia pour l'ouvrage :

Ce livre simple, fort et beau comme les faits, me paraît la meilleure réponse à ces douloureuses et impuissantes falsifications de la grande figure du Rédempteur. Vous l'avez étudié et

[1] Né à Orléans le 10 mars 1827, mort à Paris en février 1912.

[2] E. de Pressensé parle pour la première fois de H. Loyson dans la *Rev. chrét.* de 1865, p. 127. Voir encore 1866, p. 123; 1869, p. 61, 251, etc. — [3] 23 janvier 1866.

compris avec un sens des réalités supérieures qui les laisse voir et palper sous les phénomènes extérieurs de l'histoire et sous les phénomènes intérieurs de l'âme et dont saint Paul disait : « Pour nous, nous avons le sens du Christ. »

La lettre contient cependant une critique :

J'aurais voulu vous voir traiter ce grand sujet d'un point de vue plus indépendant des controverses qui divisent les croyants à la Révélation et par conséquent d'un point de vue plus complètement acceptable par la chrétienté tout entière, dans la crise radicale où elle est engagée.

La première visite du Père Hyacinthe chez les de Pressensé se fit un soir qu'ils avaient un dîner de famille, à l'occasion du mariage de leur fille aînée[1]. Les convives ne furent pas peu intrigués en entrevoyant dans le vestibule la grande robe blanche du moine en renom. Il ne put pas être longuement reçu ce jour-là, mais dès lors visites et lettres se succédèrent, et peu à peu le Frère Hyacinthe confia à sa plume les expressions d'une croissante amitié : « Monsieur, cher monsieur, bien cher monsieur, cher ami, bien cher ami. » Bientôt aussi il mit E. de Pressensé dans la confidence des pensées douloureuses qui agitaient son âme en face de l'esprit autoritaire prévalant de plus en plus dans l'Eglise. Il écrit le 23 août 1869 :

Dès mon retour à Paris, je vous demanderai un rendez-vous, car j'ai beaucoup à causer avec vous...

Vous avez dû voir en quels termes nobles et fermes M. de Montalembert a adhéré à la lettre des catholiques allemands. Nous devons nous réjouir ensemble et nous aider dans ces manifestations de la liberté chrétienne, car c'est la même cause que nous servons sous des formes diverses.

Le 7 septembre :

Les voies de Dieu sont parfois bien obscures et bien difficiles ; mais la lumière, la largeur et la paix sont au terme. *Etiamsi ambulavero in tenebris et in umbra mortis, non*

[1] 15 juin 1869.

timebo mala, quoniam tu mecum es[1]! Je viens de lire votre remarquable article sur le catholicisme en France[2]. A part quelques observations secondaires que je pourrai vous faire, je l'approuve entièrement. Je suis ravi de l'impartialité et de la sagacité avec lesquelles vous appréciez l'état de notre Eglise. Ce n'est ni l'ultramontanisme absolutiste, ni l'ultramontanisme libéral, ni le gallicanisme césarien qui ont l'avenir dans le catholicisme ; c'est le gallicanisme libéral.

Le 18 septembre :

Le temps presse et il faut en venir à l'acte.
Je ne saurais vous dire combien je vous remercie.

Tuus in Christo.

Ce dernier billet est daté de Passy. Le suivant porte une nouvelle adresse. Le Père Hyacinthe avait quitté son couvent, publié sa lettre de démission[3], rompant avec son ordre.

Voici quelques précisions tirées d'une lettre[3] d'E. de Pressensé sur la dernière phase de la crise qui venait de se dénouer :

Le Père H. m'avait appelé à Passy par une dépêche télégraphique. Son supérieur immédiat lui demandait ce qu'il ne pouvait pas faire, d'étendre la maison religieuse qu'il dirigeait, et cela à l'heure où il voulait la quitter. De là accroissement du conflit intérieur. En outre sa jeune sœur, religieuse dans un couvent de Paris, était aux prises avec une malveillance dont son illustre frère était la cause ; c'était lui qu'on persécutait en elle. Il se décida à la faire sortir de sa prison. Ce jour-là, je le trouvai tellement dégagé d'esprit des liens anciens que j'insistai avec quelque énergie sur le devoir de mettre sa position d'accord avec sa conscience. Dix jours après, nous avions une émouvante entrevue chez une dame américaine qu'il avait convertie au catholicisme[4], il y a quelques années. Vous avez peut-

[1] Psaume XXIII, 4. — [2] *Rev. chrét.*, 1869, p. 539, 577.

[2] 20 septembre 1869. L'historique de cette crise est raconté en détail dans la *Rev. chrét.*, 1870, p. 65-97. Voir encore les articles de A. Sabatier, *ibid.*, 1876, p. 27 et 89.

[3] Lettre du 24 septembre 1869 à Mme Bonzon-de Gardonne.

[4] En 1868. Il s'agit de Mme Meriman, qui devint plus tard

être lu le discours qu'il prononça à l'occasion de son abjuration. L'entrevue entre nous fut émouvante et décisive, et pour la première fois nous priâmes ensemble.

L'argument qui fut décisif sur lui, fut le même qui vous[1] frappa : Il y a un moment où le vouloir doit entraîner l'esprit fertile en raisons contraires, dans la voie où la conscience l'a précédé. Le surlendemain, nous voyons apparaître à la porte de la Colline la longue robe blanche du carme. Le Père H. m'apportait cette admirable lettre qui remuera tant de consciences. Je lui avais déconseillé d'attendre, pour sa démarche, d'être plus au clair dans le sens protestant. Ce que sa conception a encore d'incomplet, est une force auprès d'une masse d'esprits flottants. Et puis cette lettre répond parfaitement à son état actuel ; elle résume magnifiquement la crise qu'il vient de traverser et qui est celle d'une fraction considérable de l'Eglise. Vous comprenez ce que j'éprouvai en écoutant ces pages...

Lundi dernier, je me rendis chez Mme Meriman, la susdite dame américaine, pour recevoir le manifeste des mains du Père H. Sa main tremblait en me le remettant.

— Je fais, dit-il, la plus insigne des folies pour les prudents du monde et de l'Eglise.

— Oui, lui dis-je, mais Celui qui vous la demande, en a fait une plus grande encore.

— C'est vrai, reprit-il.

Puis il s'approcha et me dit, en m'embrassant, des choses bien précieuses pour moi. Le sacrifice était consommé. Je portai la lettre aux *Débats* et au *Temps*, dont les rédacteurs m'accueillirent naturellement avec un enthousiaste empressement.

J'ai revu, mercredi, notre ami. Il était en habit laïque. Sa sérénité était complète. Et cependant il avait eu de rudes assauts. Au couvent, tout s'était bien passé. Il avait revu les religieux, le mardi matin, et après avoir prié, il leur communiqua sa grande décision. Ils l'entourèrent des témoignages de leur affection et de leur tristesse. « Je vous laisse la paix, leur dit-il, car je l'ai plus que jamais dans le cœur. »

Mme Loyson. Elle avait été aussi sous la direction spirituelle du Père Gratry. « Une femme d'intelligence supérieure et mystique comme lui, » dit Léon Séché, *Les derniers jansénistes*, t. III, p. 238.

[1] Mme Bonzon-de Gardonne avait été catholique et E. de Pressensé avait contribué à sa conversion. Voir plus haut, p. 318, 319.

Deux jours après, le moine défroqué écrivait au pasteur[1] :

Mon bien cher monsieur de Pressensé,

Je vous remercie pour les deux belles lettres que vous m'avez envoyées hier. Je les ai mises à côté de celle de M. Bersier, comme de précieux témoignages de sympathie chrétienne, auxquels je viendrai demander force et consolation dans les jours de tristesse ou de lutte... J'ai beaucoup de visites, beaucoup de lettres surtout. Les uns me blâment, les autres m'approuvent ; quelques-uns m'injurient; beaucoup prient pour moi. La prière des justes sur la terre et la protection de Dieu dans le ciel et dans ma conscience, c'est tout ce qui m'importe.

E. de Pressensé exprima dans la *Revue chrétienne* sa joie de ce qu'il appelle « l'un des plus grands actes religieux qui aient été accomplis depuis trois siècles. » Il y voyait un gage de salut pour la France chrétienne, une initiative réformatrice destinée à agiter les eaux stagnantes... « Le monde sceptique s'étonne lui-même et admire. Nous ne pouvons que nous taire,... adorer... et attendre[2]. »

Des Etats-Unis, où il était allé chercher du repos après la tempête, le Père Hyacinthe écrivait, le 4 novembre :

Voici bientôt un mois que, la veille de mon départ, nous avons prié en commun dans le salon de cette noble femme, où nous avons expérimenté la promesse de l'Evangile : « Quand vous serez deux ou trois réunis en mon nom, je serai moi-même au milieu de vous. » Depuis, l'immensité des mers s'est mise entre nous ; je vois d'autres astres sur ma tête, un autre monde social, comme un autre monde naturel autour de moi. Mais je n'ai cessé de porter dans mon cœur et dans mon âme le souvenir de ce que vous avez été pour moi dans la crise formidable que j'ai traversée. C'est un lien aussi fort que doux formé par le Seigneur entre nous, et je ne doute pas qu'il ne soit éternel...

[1] 26 septembre 1869. — [2] *Rev. chrét.*, 1869, p. 636.

LE PÈRE HYACINTHE LOYSON

On peut voir par ces lignes et dans beaucoup d'autres témoignages, la part manifeste que le pasteur protestant a eue dans l'évolution du prêtre catholique et la nature élevée et délicate de son influence. Ce fut l'aide spirituelle d'un frère pour une âme en détresse, mais rien qui ressemble à une intrusion indiscrète dans le for de la conscience.

On nous saura gré de citer encore cette belle page de réminiscences du Père Hyacinthe[1] :

J'entrai alors tout vivant dans la mort. Je traversai pendant de longs mois ces agonies de l'âme qui ont été épargnées à Edmond de Pressensé ; il n'a connu que les agonies de la chair, et si cruelles que soient celles-ci, elles n'égalent jamais celles-là. Il fut l'un des rares confidents de cette crise formidable. Je le vois encore, à plus de vingt ans de distance, dans une cellule de carme, vis-à-vis de la croix de bois qui en était l'unique ornement. C'est ce que j'ai nommé la prison de mon âme, malgré le signe libérateur qui la consacrait. De Pressensé venait là, comme autrefois Onésiphore, visiter un prisonnier du Christ ; il pesait le poids de mes chaînes et le trouvait lourd, mais il n'en maniait pas les anneaux sans respect, parce qu'il savait que la conscience qui allait les briser, était celle-là même qui les avait rivés. Il venait là non comme un protestant, mais comme un chrétien grand et libre, ministre avant tout de l'Eglise de l'avenir et de l'Evangile éternel de notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ.

...Que de fois, au pied de cette croix baignée de sang, nous nous sommes rencontrés, mon ami et moi ! Que de fois nous nous sommes prosternés devant notre Maître et notre Dieu !

Il n'est pas surprenant que des relations personnelles formées dans le sanctuaire et continuées à une telle hauteur, soient devenues une forte et sainte amitié chrétienne. Dès lors, Charles-Hyacinthe Loyson et E. de Pressensé prirent le plus vif intérêt à l'active carrière l'un de l'autre. Leur correspondance nourrie en fait foi. Ainsi le premier applaudit aux belles conférences don-

[1] *E. de Pressensé*, par Hyacinthe Loyson. Discours prononcé à Paris le 19 avril 1891, p. 18 et 23.

nées alors parle second sur le catholicisme allemand[1]. Il remarque :

Vous auriez pu rappeler cette parole de Charles-Quint au pape de son temps, qui en tint peu de compte : « L'Allemand est un animal patient, qui porte tout excepté ce qui pèse sur sa conscience. » Pie IX devrait la méditer.

E. de Pressensé, de son côté, veillait avec anxiété sur les démarches de l'homme loyal et courageux qui, ses anciennes chaînes brisées, cherchait sa voie[2] et par moments risquait de rétrograder. Le Concile du Vatican n'avait pas encore mis le comble à l'audacieuse suppression de la liberté épiscopale. Des protestations véhémentes et affligées, comme celles de Montalembert et de Gratry en France, de Dœllinger en Allemagne, faisaient espérer un mouvement général de résistance contre l'ultramontanisme. Le moine défroqué se demandait s'il ne devrait pas rentrer officiellement dans l'Eglise, dont il ne s'était jamais séparé de cœur et par laquelle il n'avait pas été régulièrement excommunié. Il semblait prêt à reprendre le chemin de son couvent, afin de pouvoir, dans cette position moins isolée, travailler mieux à la réformation de l'Eglise, en joignant ses forces à celles des catholiques libéraux... Rêve de rénovation intérieure du catholicisme, toujours recommencé, toujours confondu !...

[1] Février 1870.

[2] « Sa pensée est encore indécise sur le fond des choses, en ce qui concerne la doctrine. Il est fixé sur le romanisme, mais le fantôme d'une Eglise visible flotte encore devant ses yeux. Il attend aussi ce qui va se passer à Rome, après la proclamation de l'infaillibilité papale. Prions beaucoup pour lui. » (Lettre du 17 avril 1870.) Mme Bonzon dans *Ma conversion* (Paris, 1872) parle de l'influence qu'eurent sur elle ses entrevues avec le Père Hyacinthe. Il lui parut cependant dans de grandes hésitations (p. 148) : « Je crains beaucoup pour lui cette idéalisation du catholicisme, ce sens mystique qu'il trouve à toutes choses. C'est l'écueil des grands esprits, et il faut, pour les en sauver, que la conscience possède une droiture inflexible... Sa pensée a gardé des obscurités qui étonnent. »

E. de Pressensé vola au secours de l'hésitant[1]. Dans un langage où perçait l'émotion et où tremblait l'inquiétude, il s'efforça d'établir que tout ralliement, avant que le catholicisme eût réellement inauguré un mouvement de protestation par des faits, serait interprêté comme une rétractation de la démission donnée. Le Père Hyacinthe, s'il reculait, se verrait infailliblement condamné à la retraite et au silence. La foi chrétienne elle-même en recevrait une dure atteinte. E. de Pressensé terminait en disant :

Dans ma profonde affection pour vous, dans cette espèce de jalousie que j'éprouve pour votre influence, l'une des ancres de salut que je connaisse pour notre pauvre France, je n'ose pas résister à vous donner le fond de ma pensée, qui n'a rien de protestant en ceci : Attendre ce que fera le catholicisme libéral, de manière à ne pas affaiblir la précieuse et grande démarche de septembre, voilà ce qui m'eût semblé le bon parti.

Hyacinthe Loyson répondit[2] :

Je ne me méprends point sur la pensée de votre noble et belle lettre. Elle n'est point protestante, mais simplement chrétienne. Vous ne vous placez pas à un point de vue sectaire... La voie où je marche est extrêmement difficile : je suis catholique ; je veux et je dois rester tel, et cependant je ne veux pas moins et je ne dois pas moins demeurer ferme dans la revendication de la liberté de l'Eglise et des âmes foulées aux pieds par le parti qui domine à Rome. Dieu, je l'espère, me fera la grâce de passer entre les deux abîmes sans y glisser[3].

La déclaration de l'infaillibilité du pape fut sans doute le fait décisif qui coupa court à un retour à Rome. Mais on peut se rendre compte, d'après les lettres publiées[4],

[1] Lettre du 21 mai 1870. — [2] 23 mai 1870. — [3] Voir sur cette reculade du Père Hyacinthe, dans le livre très documenté de Léon Séché : *Les derniers jansénistes*, t. III, p. 213, la lettre du Père Hyacinthe à Mgr Darboy. Dœllinger se montra beaucoup plus déterminé. — [4] Déclaration de M. le professeur Dœllinger et du Rev. Père Hyacinthe, Paris, Dentu, 1871. — Voir aussi *Rev. chrét.*, 1871, p. 392. Le Père Hyacinthe écrivit aussi une très énergique lettre au Père Gratry, lorsque celui-ci, comme Mgr Darboy et Mgr Dupanloup, se rallièrent au dogme qu'ils avaient combattu.

des affinités que conservait le Père Hyacinthe avec le milieu qu'il avait quitté. Les vives espérances que sa sortie de Rome avait fait concevoir à E. de Pressensé, se voilaient d'inquiétude. L'ancien carme déchaussé savait-il bien où il allait ?

Il savait que le triomphe de l'absolutisme papal le séparait pour toujours de la Rome ultramontaine. Il sentait combien la France, ébranlée par la guerre et la Commune[1], avait besoin d'une réforme religieuse. Mais quelle réforme lui apporter ? Le Père Hyacinthe se disait « moins romain, mais plus catholique que jamais. Il rêvait d'un apostolat en France, mais répudiait l'idée d'un petit schisme sans importance et sans durée. » Il se rendait à Munich[2], au congrès des Vieux-catholiques allemands, où on le fêta. Il fit à Rome, en avril 1872, un pas plus décisif à ses yeux. Il avait parlé dans une réunion de la Société biblique, et il écrit[3] :

Je viens de faire quelque chose de plus téméraire : une conférence sur la réforme du célibat, que j'ai conclue par ces mots : glorification du célibat volontaire, réprobation du célibat forcé, abolition des vœux perpétuels. L'auditoire était des plus choisis, et l'impression a été excellente. Le vieux duc de Sermonetta[4] me disait : « Ce n'est pas de vous-même que vous avez parlé, mais par une inspiration divine. »

A ce moment-là, du reste, la distance entre Rome et l'ancien prédicateur de Notre-Dame allait s'élargir définitivement.

Le 7 août 1872, dans une lettre à de Pressensé, il annonçait son départ pour Londres, où il allait se ma-

[1] Le Père Hyacinthe était à Rome, au printemps de 1871. « Quelle perte que celle de l'archevêque de Paris ! écrivait-il le 1er juin. J'ai lu dans les journaux votre belle protestation contre son emprisonnement. » A propos de l'élection à l'Assemblée nationale : « Puisque les évêques perdent la France, il faut que les pasteurs protestants se lèvent pour la sauver. » — [2] Octobre 1871. — [3] 11 avril 1872. — [4] M. Gaetani, duc de Sermonetta, catholique italien libéral, avait reçu E. de Pressensé à Rome et entretenu avec lui une correspondance au sujet du Concile.

rier. Le doyen Stanley, qu'il avait vu à Rome, lui avait offert l'hospitalité dans la vieille abbaye de Westminster et de conduire lui-même à l'autel Mme Meriman.

En agissant, dit le Père, comme je vais agir, je pose un des actes les plus importants de mon ministère... Alors commencera l'ignoble farce de la presse cléricale et de la presse légère contre deux enfants de Dieu qui ne commettent d'autre crime que de se marier selon ses lois.

Le mariage eut lieu le 3 septembre[1].

L'acte légal, écrit-il, a reçu sans aucune difficulté la légalisation du consulat général de France. Quant au mariage religieux, je peux dire qu'il était déjà célébré devant Dieu et béni par les anges à défaut de prêtre. Un prêtre éminent d'ailleurs, — cet évêque dont je vous ai parlé, — nous avait bénis au nom de l'Eglise. Mais je me suis souvenu surtout de ce que j'avais développé moi-même à Notre-Dame, d'après la meilleure théologie catholique, que dans le sacrement de leurs noces, les époux sont eux-mêmes les ministres de la grâce divine et les prêtres de l'amour chrétien.

E. de Pressensé approuva ce mariage, qu'il considérait comme un pas immense en dehors du catholicisme et une revendication légitime de la liberté chrétienne[2]. Peu de temps auparavant, les deux hommes avaient eu un long et intime entretien :

Il m'a appris des choses effrayantes sur les conséquences du célibat forcé. Je parle au point de vue psychologique, en laissant de côté les âmes basses qui retombent de leur poids vers la fange. Les âmes les plus nobles cherchent à se tromper

[1] Le même jour, parut dans les *Débats* une lettre du Père Hyacinthe, datée du 25 août, dans laquelle il s'explique sur la nature de l'acte qu'il allait accomplir.

[2] *Rev. chrét.*, 1872, p. 654. Eug. Bersier avait aussi été le confident des luttes du Père Hyacinthe au sujet de son mariage. Il lui avait fait de fortes objections fondées sur l'apostolat futur du grand prédicateur. « Celui-ci, dit E. de Pressensé, agit avec décision et liberté de conscience, mais avec épouvante, sachant bien devant quels mépris il s'avance. » Voir aussi : Léon Séché, ouvr. cité, p. 94 et 212.

elles-mêmes par des relations trompeuses, qui sont irréprochables au point de vue légal, même ecclésiastique, mais qui sont d'une complexité perfide. Il m'a cité des faits d'hommes illustres et dignes de toute sympathie, qui m'ont confondu! Comme cela explique bien ce langage dangereusement métaphysique que vous blâmez si justement! C'est l'âme qui voltige autour du feu défendu et y brûle son aile comme le papillon. Peut-être l'acte que notre ami va accomplir, hâtera-t-il pour lui la pleine lumière et l'affranchissement de ce catholicisme inconséquent[1].

Catholicisme inconséquent, « un entre-deux mystique et stérile, » telle était bien l'impasse dans laquelle le noble évadé piétinait. E. de Pressensé écrivait, le 11 janvier 1873 :

Il souffre de l'incertitude de sa voie. Il est certain qu'il ne trouverait nulle part en France un coin de terre pour élever la voix. Il serait possible que Genève nous l'enlevât.

A Genève, le conflit était alors à l'état aigu entre le gouvernement et l'Eglise catholique. Mgr Mermillod venait d'être expulsé de Suisse, au grand scandale des esprits libéraux. E. de Pressensé appréhendait de voir son ami se diriger vers un théâtre où s'enchevêtraient tant d'influences politiques et religieuses. Il écrivait :

Ma profonde affection pour notre ami me fait éprouver une grande tristesse à la pensée de cette grave démarche. Il a beau écrire des lettres aux journaux ; il se met du côté du manche du balai. Arrivant à Genève, il fera un peu l'effet de ces curés constitutionnels de la Révolution française qui remplaçaient les curés bannis... Quant à lui, c'est vraiment l'enfant de l'Evangile par la simplicité. Je gémis de ce faux pas...

La suite montra la justesse de ces appréhensions. On sait que le Père Hyacinthe se laissa nommer curé de l'Eglise catholique nationale de Genève ; qu'il eut d'abord un très grand succès oratoire, mais que, mal secondé par ses auxiliaires et bientôt convaincu « que l'Eglise

[1] Lettre du 30 juillet 1872.

catholique officielle se trouvait sur la pente de la plus honteuse et de la plus complète des chutes[1], » il donna sa démission, le 3 août 1874.

E. de Pressensé n'en fut point étonné.

Nous l'avions prévu au moment même où il entrait en fonctions. Nous savions bien qu'il y avait une incompatibilité insurmontable entre ses aspirations et une religion civile fabriquée par un gouvernement... Les institutions sorties du Grand Conseil de Genève sont incurables, parce que leur principe est radicalement faux ; elles auront toujours le caractère d'une œuvre politique; elles ne peuvent donner ni la vraie religion, ni la vraie liberté[2].

Il est juste de remarquer cependant que la rupture du Père Hyacinthe avec l'Eglise des Vieux-catholiques de Genève s'explique aussi par des causes dont ils ne portent pas toute la responsabilité. Il y eut, dès le début, trop de malentendus entre eux et lui. Et il était vraiment trop peu pratique pour être le chef d'une Eglise en formation.

A partir de ce moment, le Père Hyacinthe tourna naturellement les yeux vers Paris, et il entretint son ami de son dessein d'y venir faire des conférences sur la réforme catholique. Celui-ci n'ayant plus qu'une confiance limitée dans les capacités réformatrices du grand prédicateur, fit quelques objections, et ce fut l'occasion d'explications dont l'intérêt n'échappera à personne.

Le Père Hyacinthe écrit de Genève[3] :

Mon cher ami, voulez-vous que je vous dise que, sans le vouloir, vous m'avez fait de la peine? Vous saluez ma prochaine conférence à Paris avec une sympathie qui me touche vivement, quoique vous m'y ayez habitué ; et en même temps, vous déclarez à l'avance mes efforts stériles et même illogiques. Les sottises commises au nom de la réforme catholique par des gens qui s'en font un masque facile à pénétrer, vous ont dégoûté de

[1] Lettre à E. de Pressensé, 15 décembre 1874. — [2] *Rev. chrét.*, 1874, p. 575. — [3] Le 13 février 1877.

cette réforme elle-même, que vous aviez, l'un des premiers, si chaleureusement acclamée. Et vous ne voyez de salut maintenant que dans une réforme surgissant du sein de ce protestantisme, dont vous avouez vous-même l'*état misérable* et la *manière pitoyable*.

Nul n'estime plus que moi ce qu'il y a de grand, de chrétien et d'humain au sein du protestantisme, et tout particulièrement du protestantisme français. Mais depuis que je l'ai étudié de plus près, je me suis convaincu qu'il est aussi malade, quoique d'une autre maladie, que le catholicisme romain. La réforme pourrait venir de lui, néanmoins, mais à la condition qu'au lieu d'accentuer les côtés agressifs et souvent négatifs qui l'isolent de la grande société historique des chrétiens orientaux, comme occidentaux, il se rapprochât d'eux et s'efforçât de faire pénétrer dans ces deux grandes puissances qui s'appellent l'*unité* et la *tradition*, le souffle de spiritualisme et de liberté qui, je le crois plus que jamais, n'est pas incompatible avec elles.

A cette lettre, E. de Pressensé répondit par des précisions sur les deux principes qui lui paraissaient essentiels : l'autorité des Ecritures, subordonnée à celle de Jésus-Christ, et la justification par la foi prise dans un sens moral et élevé. Sur ces deux points, son correspondant se déclara ou se croyait d'accord : « Il n'est pas un théologien vraiment catholique, écrivait-il [1], qui ne fasse de la justification par la foi, avec saint Paul, la base de la liberté chrétienne, comme du salut chrétien. »

Le débat reprendra dans la suite, entre les correspondants, mais peut-être n'est-il pas prématuré de signaler l'illusion renfermée dans ces dernières paroles. S'il y a eu un sujet de divergence entre Luther et Rome, c'est la conception de la justification du pécheur devant Dieu, cette base du salut et de la liberté chrétienne. Il semble que le contradicteur d'E. de Pressensé connût bien mal l'histoire. Le défaut du sens de la réalité immédiate, qui se faisait sentir à tout propos dans

[1] 22 février 1877.

sa pensée, peut bien avoir été l'écueil de toute son entreprise. Mais il continuait, selon ses propres expressions, à marcher au grand air et à la grande lumière des principes tels qu'il les entendait.

Le Père Hyacinthe ayant quitté Genève au commencement de 1878, s'établit à Levallois et donna à Paris une série de conférences qui eurent un grand retentissement. De Pressensé, toujours prompt à encourager, déclara que l'impression en avait été considérable :

Jamais Dieu ne vous avait donné une parole plus puissante dans sa splendeur ordinaire.

Lorsque parut le petit volume qui renfermait le texte de ces discours, il écrivit [1] :

La lecture de vos conférences, que nous faisons en famille, nous cause une vive et profonde satisfaction. Jamais vous n'avez mieux atteint la grande éloquence, qui fait voir la pensée et joue du cœur humain comme d'un clavier sous une main puissante... Je bénis Dieu de cette belle œuvre qui est la meilleure introduction à celle que vous allez commencer.

E. de Pressensé s'entremit auprès des pouvoirs publics pour faire obtenir au grand orateur l'autorisation d'ouvrir une salle de culte dans le quartier Rochechouart [2]. Il espérait beaucoup que le Conseil des ministres, sollicité par Bardoux, accorderait une autorisation complète qui fût « un vrai pas dans la liberté religieuse. » D'autre part, le Père Hyacinthe avait fait des démarches pour la reconnaissance officielle de son œuvre « catholique française » par l'Eglise épiscopale anglo-américaine. Mais cette œuvre restait incomprise en France.

Vous êtes, écrit-il [3] à son correspondant, un des rares amis dont l'intelligence et le cœur ne m'aient pas fait défaut, et en cela, laissez-moi vous le dire, vous différez heureusement d'un trop grand nombre de protestants français qui, après avoir bruyamment applaudi à mon initiative, tant qu'ils ont espéré m'emprisonner dans leurs cadres, ne montrent plus pour moi,

[1] 2 novembre 1878. — [2] A partir de janvier 1881, ce fut à la rue d'Arras : « Haec sunt castra Dei. » — [3] Neuilly, 7 janvier 1879.

au moment décisif, qu'indifférence ou même hostilité... Ce qu'ils veulent, c'est une France protestante, et protestante à leur manière. Elle ne le sera pas.

E. de Pressensé faisait-il vraiment exception parmi ses coreligionnaires ? Le Père Hyacinthe n'oubliait-il pas l'enthousiasme extraordinaire des populations protestantes de la Suisse française, chaque fois qu'il se faisait entendre dans un temple ou une salle de conférences ? Et en France, n'avait-il pas conquis d'emblée les sympathies d'hommes de premier rang, tels qu'Eugène Bersier ? Voici ce que ce dernier lui écrivait encore, le 30 décembre 1886 :

Dieu ne vous a pas accordé la joie de la moisson [1]. Vous semez sur un sol bien dur. Mais rien ne sera perdu. Votre tristesse même sera féconde pour l'avenir que nous préparons par tout ce que nous faisons et souffrons pour Dieu. Les veilles des plus grands jours sont souvent pâles et désolées.

Les preuves d'intérêt pratique ne manquaient pas non plus à l'égard de l'Eglise de la rue d'Arras. En 1885, E. de Pressensé signa avec M. Mackay, chapelain de l'Eglise américaine épiscopale, une circulaire demandant les dons des chrétiens de toutes les dénominations, pour constituer un traitement au Père Hyacinthe, caractérisé comme « l'un des hommes les plus dévoués, l'un des chrétiens les plus convaincus, l'un des patriotes les plus sincères. »

Mais il faut reconnaître que l'on n'en était plus aux effusions des premiers temps. A plus d'une reprise, le Père Hyacinthe s'était cru victime de l'étroitesse des protestants [2]. De leur côté, ces derniers éprouvaient une

[1] Le Père Hyacinthe lui avait parlé de son œuvre « spirituellement prospère, matériellement pleine de difficultés et en particulier mal servie par ses auxiliaires. »

[2] En 1876, à Genève, la chapelle de l'Oratoire ne lui avait pas été accordée pour la célébration du « culte catholique chrétien séparé de l'Etat. » Le temple de l'Oratoire, à Paris, lui fut aussi refusé plus tard pour une série de discours.

croissante déception au sujet de la réforme catholique, qui n'aboutissait pas, et de l'illustre orateur qui ne se dégageait pas de ses contradictions. « Rêver une conciliation supérieure, une Eglise idéale, où la liberté et l'autorité, l'individu et l'Eglise, le passé et le présent s'uniront dans une parfaite harmonie et se soutiendront au lieu de se combattre, » paraissait à Auguste Sabatier[1] « une généreuse illusion. » La plus vive affection pour la personne du carme libéré ne pouvait voiler les profondes divergences entre le catholicisme réformé et la vraie Réforme.

Ces divergences laissèrent naturellement des traces dans la correspondance que nous dépouillons.

Voici d'abord une réclamation d'E. de Pressensé :

Bâle, le 29 août 1887.

Cher et respectable ami,

...J'ai pour vous une trop sérieuse amitié pour ne pas vous faire part de l'impression pénible que m'a causée, dans sa teneur générale, le rapport rédigé en anglais sur votre œuvre qui m'a été envoyé. Il est évident pour moi qu'il ne vous a pas été soumis tout entier. Car vous n'auriez pas laissé passer tout d'abord la manière dont votre œuvre est représentée, qui revient à dire qu'elle est seule capable de faire parvenir à la France l'appel évangélique... Le dit rapport va jusqu'à soutenir que le protestantisme tout entier ne peut rien pour le relèvement de notre pays... Votre noble cœur ne permettrait pas que l'apologie de votre œuvre soit accompagnée d'attaques vraiment pénibles pour la fraction de l'Eglise chrétienne dont, après tout, vous vous rapprochez à tant d'égards et où vous comptez tant d'amis, parmi lesquels je réclame un des premiers rangs.

Le Père Hyacinthe, en séjour à Challes-les-Eaux (Haute-Savoie), répondit, le 13 septembre :

Je vous remercie de la franchise avec laquelle vous me parlez. J'en userai de même avec vous. C'est ainsi que l'on doit agir entre amis chrétiens...

[1] *Rev. chrét.*, 1876, p. 98. A ce propos, le Père Hyacinthe écrivait à E. de Pressensé : « Quoi qu'il arrive, succès ou échec, je persisterai jusqu'à la mort, et j'espère au delà, dans ce que M. Sabatier appelle mes illusions. »

Ce que mes amis ont voulu dire, c'est que, quoi qu'il en soit de certaines âmes auxquelles le protestantisme peut servir d'asile, la France catholique ne recevra pas l'Evangile sous cette forme. C'est ma conviction profonde. Les faits le prouvent d'ailleurs surabondamment chaque jour... En quoi avez-vous entamé l'ultramontanisme triomphant?...

Puis le Père Hyacinthe réclame du temps pour que le ferment de la réforme catholique puisse faire lever la pâte. Il ne croit pas à une prochaine séparation de l'Eglise et de l'Etat et s'accommoderait d'une alliance entre eux. Il reproche au protestantisme une notion étriquée de la justification par la foi, constituant en face d'une morale indépendante de la religion une religion indépendante de la morale. Il lui reproche en outre l'absence de prières pour les morts et la sécheresse de son culte.

Je pense, dit-il en terminant, que la vocation du protestantisme français, à cette heure unique de notre histoire politique et religieuse, était de briser ce que vous-même appeliez ses vieux cadres, de dépouiller tout ce qui lui donne les apparences d'une secte et jusqu'à son nom trop exclusif, trop négatif, et si peu sympathique aux Français. Je me souviens que M. Guizot vous disait à vos débuts : « Vous êtes né dans un coin ; tâchez d'en sortir. » Vous, personnellement, mon cher ami, vous en êtes sorti. Le protestantisme français n'en sortira qu'en devenant le catholicisme réformé...

J'ai des amis précieux dans le protestantisme et vous êtes au premier rang. Je n'oublierai jamais, mon cher monsieur de Pressensé, la main fraternelle et désintéressée que vous m'avez tendue dans la grande crise de mon âme et de ma vie. Mais le protestantisme, — j'entends toujours le protestantisme français, — ne m'a pas compris, ne m'a pas appuyé, ou plutôt il ne s'est pas compris lui-même dans la grandeur de sa vocation et de sa transformation contemporaines...

Au revoir, à Paris, mon cher ami, et en attendant, je vous remercie très cordialement de ce que vous avez fait ces derniers temps pour l'œuvre de mes conférences, et je vous salue très affectueusement, in osculo sancto, in Christo Jesu et in Ecclesia christiana catholica.

A cette lettre si franche et si cordiale, E. de Pressensé répondit par les lignes suivantes[1], que nous nous garderons de trop abréger, tant on les estimera dignes de leur auteur et de leur objet :

Lausanne, ce 18 septembre 1887.

Mon cher et vénéré ami,

. . . . . .

Je demeure persuadé que si vous aviez sous les yeux le texte même du rapport anglais qui m'a été envoyé, vous regretteriez ce qui y est dit de « la quasi stérilité de nos œuvres de mission intérieure » (*almost sterile*). Vous ne trouveriez pas équitable que le dit rapport n'ait relevé que la tendance rationaliste dans l'Eglise réformée, sans tenir compte de l'énergique effort tenté par ses Synodes officieux pour la replacer sur une base largement évangélique, à laquelle se rattache déjà la grande majorité de ses membres. Enfin vous refuseriez votre approbation au passage qui représente positivement votre Eglise comme ayant seule tenu le drapeau de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, alors qu'en toute conscience elle a réclamé une part au budget des cultes, tandis que nos Eglises libres ont toujours, par principe, décliné cette participation...

Sans doute je pense comme vous que nous ne réussirons pas à protestantiser la France, pas plus que vous ne réussirez à la ramener au type du vieux catholicisme, mais, en attendant, nos Eglises contribuent à sauver un grand nombre d'âmes et elles sont en outre au sein de notre pays un ferment qui contribuera, pour sa part, à préparer l'évolution religieuse dont l'avenir a le secret. Vous-même vous ne la préparez pas d'une autre manière, après tout, car il n'est que trop certain que le mouvement d'opposition au dernier concile inauguré par le vieux catholicisme, n'a pas amené un changement appréciable dans notre situation religieuse. Personne plus que moi, comme je vous l'ai dit déjà, n'eût été heureux de votre succès. Il aurait d'abord été un grand gain pour le présent. Ensuite, un mouvement d'opinion, quand il est puissant, est poussé par un

[1] Un bon nombre de lettres d'E. de Pressensé au Père Hyacinthe, entre 1877 et 1890, ont été copiées par M. Ph. Bridel sur les originaux à lui confiés par M. Houtin, avec l'autorisation expresse de leur autenr.

invincible courant vers l'application complète de son principe initial. C'est ce qui est arrivé à la Réformation au seizième siècle, et c'est ce qui se serait produit pour vous-même. Non, vous n'en seriez pas resté au quatrième siècle et au concile de Nicée, dont on peut admettre la foi essentielle sans accepter sa métaphysique tourmentée et son système d'autorité ecclésiastique exagéré, avec tout cet ensemble de formules et de pratiques, dont je défie qu'on me montre l'analogue au siècle apostolique. Un tel mouvement nous eût fait grand bien à nous-mêmes, à nous qui ne sommes enchaînés à aucune tradition humaine, ni pour les formes du culte, ni pour la théologie d'école. Nous aurions écrit ensemble le second chapitre de l'histoire de la réformation, prise au sens le plus large, pour le plus grand bien de notre pays. Je n'ai cessé de croire que pour l'arracher au romanisme, nous ne suffisons pas, nous, fils de la Réforme du seizième siècle, et qu'il faut pour cela qu'un mouvement réformateur original se produise au sein du catholicisme français; mais à mon sens, pour être vraiment fécond, il faudrait qu'il se rattachât en définitive aux principes immortels de notre Réforme, à la condition de les dégager de leurs imperfections et de leurs inconséquences. Vous ne voyez que ces imperfections et ces inconséquences en ce qui concerne notre culte, notre dogmatique, spécialement pour la justification par la foi trop séparée de l'élément moral et la vie future. Vous oubliez l'évolution inaugurée précisément sur ces points par les Vinet et les Néander, qui ne s'est pas arrêtée un jour et qui gagne toujours davantage le protestantisme tout entier, nous faisant franchir une très importante étape vers une conception plus large. La Réforme, telle qu'elle est dans sa ligne normale, n'en reste pas moins dans le monde une très grande puissance religieuse, plus nécessaire que jamais à la préparation de l'Eglise de l'avenir, qui ne sera jamais celle de l'uniformité, mais celle de l'unité vivante, pratiquant enfin la belle devise : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.* A cette Eglise de l'avenir vous travaillez comme nous, et je ne me lasserai pas de dire que vous êtes un de ses plus vaillants pionniers, pas plus que de vous apporter le plus cordial concours pour que votre grande voix soit entendue de la France; mais je reste persuadé que tout en marquant loyalement nos points de divergence, il ne convient pas de nous jeter les uns aux autres des accusations d'impuissance absolue.

Voilà, en toute sincérité, ma ferme conviction sur ce qui est opportun dans ces temps troublés, dont votre cœur, comme le mien, porte douloureusement la lourde anxiété.

Tuus in nostro.

Nous clorons cette discussion par la citation de ce fragment de lettre écrite par E. de Pressensé, le 29 août 1889, et soigneusement conservée par le Père Hyacinthe, donc considérée par lui comme la définitive expression des divergences qui subsistaient entre lui et son ami :

J'appelle également de tous mes vœux un progrès dans le protestantisme, non pas dans une autre direction que celle de la Réforme, mais dans le sens d'une spiritualité plus haute et aussi d'un mysticisme plus fervent, spécialement dans le culte. Nos lignes déjà convergentes se rencontreraient dans une synthèse évangélique, qui vous donnerait à vous un affranchissement plus complet de la tradition ecclésiastique et à nous un élément plus riche d'adoration. Mais jusqu'ici, ni vous ni nous n'avons réussi à produire un mouvement de réforme significatif dans notre pays. Voilà pourquoi, permettez-moi de vous le dire, je trouve sans utilité votre constante polémique contre le protestantisme et votre perpétuelle affirmation de sa stérilité...

Vous ne pouvez méconnaître que le catholicisme français, dans son ensemble, a misérablement répondu au grand et noble appel que vous lui avez fait par le grand acte d'indépendance morale qui, j'en suis sûr, aura son effet ultérieur, mais qui, à l'heure actuelle, n'a pas d'écho sonore dans la conscience de vos anciens coreligionnaires. Reconnaissons les uns et les autres que l'heure d'une vaste rénovation religieuse de notre pays n'a pas encore sonné, et préparons-la, chacun à notre rang, mais sans nous diminuer réciproquement[1].

Malgré ces abondantes et très franches explications, il resta toujours dans l'esprit du prédicateur de la réforme catholique un réel malentendu au sujet du protestantisme et de certaines paroles d'E. de Pressensé.

[1] En 1879 déjà (*Rev. chrét.*, p. 199), E. de Pressensé avait exprimé les mêmes pensées sur le rôle du protestantisme en regard d'une réforme catholique jugée nécessaire à la France.

Le discours funèbre qu'il lui consacra[1], en porte encore des traces. L'orateur de la rue d'Arras exagéra involontairement la portée de l'expression « protestant mécontent, » ainsi que la pensée bien connue du pasteur sur l'« Eglise de l'avenir, » qui devait sortir d'une réformation du protestantisme et du catholicisme tout ensemble. Il s'attira donc à juste titre les vives rectifications de la famille et de quelques amis. La méprise du Père Hyacinthe s'explique aisément d'ailleurs, sans que l'on ait à douter de sa bonne foi[2].

Il a très bien exposé[3], en effet, dans ce même discours, ce qui le séparait de son ami :

E. de Pressensé était protestant, j'ai toujours été catholique. Catholique et protestant, on ne l'est pas seulement par la tradition de famille ou par la conviction ; on l'est encore, j'allais dire surtout, par le tempérament. Il avait le tempérament protestant. Je l'ai catholique.

Là est bien, en effet, la clé de la divergence. Chez l'un dominait, malgré tout, l'esprit d'autorité extérieure, chez l'autre celui de l'autorité intérieure. Mais il faut ajouter ceci : E. de Pressensé était, au travers de Vinet, un disciple de Kant[4] ; Hyacinthe Loyson, par le fait de son éducation catholique, était prisonnier de la scolastique et de l'intellectualisme[5] de Rome. Pour le premier,

[1] Déjà cité. Voir p. 11 et 12.

[2] Voir sa lettre à Francis de Pressensé, publiée dans la *Revue de théologie et de philosophie*, de Lausanne, 1916, fascicule n° 20.

[3] Ouvr. cité, p. 25.

[4] Ouvr. cité, p. 20-21. On trouvera déjà dans la *Rev. chrét.* de 1866, p. 123, une critique d'E. de Pressensé sur la méthode formelle du prédicateur de Notre-Dame.

[5] Le fragment suivant, d'une lettre de M. Ph. Bridel (20 janvier 1880), alors à Paris, ne manquera pas de piquer la curiosité du lecteur : « Déjeuner chez M. de Pressensé avec le Père Hyacinthe. Nous avons eu une petite discussion sur la liberté humaine. Il attaquait Kant et faisait toutes les louanges possibles de Platon. Au bout d'un moment, M. de Pressensé est venu à la rescousse, et alors j'aurais voulu que vous vissiez ces deux hommes traçant en quelques

la conscience était le critère de la connaissance. Pour le second, la révélation était au fond affaire de raison. « La raison, dit-il, découvre avec certitude Dieu, le Dieu absolu, infini, cependant personnel et vivant. » La conscience avait à ses yeux besoin de « cette justification supérieure ». Cette conception essentiellement intellectualiste condamnait le Père Hyacinthe à recourir à une autorité extérieure. La pleine indépendance de l'esprit, l'entière autonomie intérieure ne sont vraiment assurées que sur la base de la souveraineté absolue de la conscience. Le Père Hyacinthe oscillait entre sa tendance mystique, héréditaire et monacale, et un sens critique parfois très aigu[1], sans pouvoir parvenir à l'unité et à la paix intérieures. Le roc sur lequel, avec et après ses maîtres, se campait E. de Pressensé, faisait défaut à son ami.

Nous l'avons noté aussi, ce qui ôtait au prédicateur catholique l'intelligence exacte du protestantisme, c'était, malgré qu'il en eût, sa conception insuffisante de la grande doctrine paulinienne de la justification par la foi. Il la professait sans doute à titre de définition traditionnelle, mais il n'en pénétrait pas la profondeur spirituelle. Il était plus préoccupé des conditions générales du salut du monde que des conditions du salut personnel. Il proclamait des vérités plus qu'il n'appelait les âmes à saisir la vérité dans l'Evangile de la grâce de Dieu. De là l'insuccès de sa prédication de réforme gallicane. Il attendait le relèvement de la France d'une reconstruction extérieure de l'Eglise. Il aurait fallu plutôt

mots leur conception générale du plan divin du monde. L'un, le Père Hyacinthe, au point de vue de l'absolue prescience et de la toute-puissance de Dieu, M. de Pressensé au point de vue de l'existence réelle de la liberté et de ce déchirement tragique (de la chute) qu'elle rend possible. L'un répétant le *felix culpa* de saint Augustin, l'autre répétant que le péché est ce qui n'aurait jamais dû être. »

[1] Voir la curieuse brochure : *Les pensées de Charles Vénient*, par le Père H. Loyson, éditée par son fils. Paris, Fischbacher, 1914. Le dédoublement de ce noble esprit y est porté à l'extrême.

viser d'abord la conversion des individus en les amenant à Celui-là seul qui sauve : Jésus-Christ. Il aurait fallu obéir jusqu'au bout à ce cri de libération jeté au sortir du couvent : « Ad tuum tribunal, Jesu Christe, appello[1] ! »

E. de Pressensé avait remarqué, on le sait, dès longtemps, cette cause de faiblesse du gallicanisme rénové.

Il serait plus puissant, disait-il[2], s'il faisait une part plus large à la doctrine de la justification par la foi. Il faut un levier semblable pour provoquer un grand mouvement religieux, car la question d'autorité ne remue pas profondément l'âme humaine, à moins de se rattacher, comme au temps de la Réforme, à la question du salut gratuit. La résistance à l'infaillibilité papale produit les réformes incomplètes des conciles de Constance et de Bâle. La prédication de la justification par la foi donne seule les Luther et les Calvin.

Au reste l'éminent orateur se mouvait trop souvent dans le rêve. Comme à tant de personnalités religieuses formées dans les séminaires et hautement mystiques, il lui manquait la connaissance des hommes. Il se trompait parfois lourdement sur la valeur des prêtres émancipés qui s'offraient à lui pour collaborateurs. Il planait trop manifestement au-dessus des contingences de la vie pratique, très insuffisamment secondé à cet égard dans sa propre maison. Il était, en outre, trop mobile d'impressions et trop porté à croire aux nouveautés susceptibles de favoriser ses rêves. Ne le vit-on pas, un jour, souscrire naïvement au programme du général Boulanger? Ce fut pour E. de Pressensé l'occasion d'une lettre brûlante[3] :

O mon ami ! quelle douleur pour moi, lorsque j'ai lu dans les journaux français que vous aviez donné votre adhésion à cette espèce de César, à ce mensonge fait homme, à ce roi des drôles et des halles[4] !

[1] Pascal. — [2] *Rev. chrét.*, 1882, p. 374 et 375. — [3] Bâle, 24 avril 1888. — [4] Le Père Hyacinthe ne tarda pas à se ressaisir. Il approuva pleinement la condamnation prononcée par la Haute-Cour contre les derniers boulangistes qu'il qualifie d'aventuriers.

Ne le vit-on pas, en dernier lieu, chercher dans une communion d'esprit avec des cultes non chrétiens la satisfaction de sa grande largeur d'âme, sans qu'il parût comprendre que le monothéisme juif ou musulman n'est pas identique à celui de Jésus-Christ? Il semble même, hélas! que le flottement philosophique du Père Hyacinthe l'ait entraîné finalement assez loin de son point de départ, sinon quant à sa foi profonde, du moins quant à sa pensée. Il se rangea ouvertement parmi les tenants de la théologie unitaire[1].

Malgré toutes ses déceptions, E. de Pressensé[2] ne cessa d'estimer à leur juste hauteur et la conscience et l'absolu dévouement de son ami. Une dernière collaboration les réunit un instant : le projet de traduction et de publication du livre posthume de Dœllinger sur le Concile du Vatican.

Vers la fin, ces liens d'affection se resserrèrent encore. Le Père Hyacinthe admirait la patience douce et forte avec laquelle le pasteur malade luttait contre son mal. Voici le dernier billet de celui-ci, peu de temps avant le grand silence :

Dieu vous bénisse, vous et les chers vôtres, et vous soutienne dans votre œuvre excellente! Vous avez semé dans les larmes. D'autres moissonneront avec chants de triomphe tout ce qui a été conforme à la vérité dans vos semailles. A Dieu.

E. DE P.

Et voici la réponse :

Puisque Dieu vous laisse encore avec nous, cher et noble ami, je veux vous remercier pour le bien que vous m'avez fait par ces paroles écrites d'une main si vaillante et si tendre.

Vous avez été mêlé à la grande crise de ma vie. Vous m'y avez non pas poussé, mais soutenu. C'est un lien éternel entre nous.

Cette œuvre bienfaisante de largeur et d'élévation chrétienne que vous avez faite parmi les protestants, j'ai essayé de la faire

[1] *Rev. chrét.*, 1912, p. 193 et suiv.
[2] *Rev. chrét.*, 1869, p. 63, 251 et 758.

parmi les catholiques. Ne m'oubliez pas quand vous serez avec Dieu et demandez-lui que mon long martyre, — car c'en est un, — ne soit pas sans fruits. Je crois à la communion des saints et je compte sur vous.

Moi aussi, *nous aussi*, nous prions pour vous, mon ami, pour vous et pour les vôtres. Nous le faisons, chaque jour, au foyer de famille ; nous l'avons fait, dimanche, avec toute notre Eglise.

Chacune de vos journées se passe sur la croix. Mais quel trésor à cause des exemples que vous nous donnez à tous et à cause du perfectionnement progressif de votre âme qui monte, de degrés en degrés, vers le Dieu qui l'attend !

C'est là, mon cher et grand ami, que nous nous retrouverons, et *bientôt*. A Dieu !

HYACINTHE LOYSON.

18 mars 1891.

CHAPITRE XXVI

Conférences et publications.

Nécessités de la vie matérielle. — Séries de conférences en France, en Alsace, en Suisse, à Londres. — Poésies. — Les revues du mois dans la *Revue chrétienne*. — Réédition d'ouvrages. — Achèvement de l'*Histoire de l'Eglise*. — La méthode historique d'E. de Pressensé. — Le volume des *Origines*. — Appréciations. — Vers l'Institut.

Nous n'avons encore rien dit de la situation matérielle de la famille qui nous intéresse. Victor de Pressensé avait hérité de revenus importants [1], qui le classaient dans la bonne bourgeoisie parisienne. On a pu voir déjà que son fils fut élevé dans des conditions de simplicité, mais aussi de véritable aisance : séjours à la campagne, voyages, large hospitalité. Vers la fin de sa vie, Victor de Pressensé fit des placements malheureux. A sa mort, sa fortune fut partagée entre son fils et sa fille. De son côté, Elise de Pressensé n'était point une riche héritière. Ni elle, ni son mari n'étaient entendus en affaires. La vie à Paris, l'éducation et l'établissement des enfants, la générosité des aumônes, les traditions

[1] Il possédait un denier d'Anzin. — Dans l'ouvrage : *Les conditions des ouvriers des mines*, par François Simiand (*Revue de Paris*, 1906, p. 524), on peut lire : *L'histoire prodigieuse du denier d'Anzin :* « Pour un capital versé au milieu du dix-huitième siècle, dont la Compagnie déclare ne pouvoir retrouver le montant exact, il rapportait déjà vers 1850, 10 000 francs, 18 000, 15 000 et plus dans les décades suivantes ; il rapporta 40 000 francs dans les années 1873-75, il retomba ensuite jusqu'à 10 000 dans les années de crise 1883-84 ; mais il se relève... »

d'hospitalité ne laissèrent pas intact l'avoir familial. Les dépenses excédaient fréquemment les ressources[1]. Et quand E. de Pressensé renonça à son traitement pastoral, quand ensuite l'indemnité parlementaire disparut de son budget, la situation du ménage fut resserrée. Malgré l'appoint procuré par les publications des deux époux et par une collaboration régulière à des organes de France et de l'étranger, il fallut, à un moment donné, se procurer de nouvelles ressources. C'est en grande partie sous l'aiguillon de la nécessité matérielle qu'E. de Pressensé consacra désormais, chaque année, non sans gémir, un certain temps à des campagnes de conférences.

L'Alsace se trouvait naturellement en tête de ses programmes de voyage. Il s'y rendit, pour la première fois, en 1876.

Il y a huit jours, écrit-il[2], je tremblais la fièvre au fond de mon lit et l'échéance oratoire était pour le lendemain... Enfin, j'ai pu dompter la bête, quoique encore souffrant, et les beaux et sympathiques auditoires que j'ai eus à Mulhouse et à Colmar, m'ont rendu la santé. C'est qu'en réalité j'étais la voix de la France, de cette France qu'ils chérissent d'un douloureux et invincible amour... Hier, à Strasbourg, j'avais au pied de ma chaire tout ce qui a un cœur français, catholiques et protestants. Comme nous nous sommes compris et quel dialogue ému à travers des paroles apparentes ! O chère France, comme on l'aime devant ses vainqueurs !

Mais avant d'accompagner notre voyageur sur les routes qui régulièrement le conduisaient d'Alsace[3] en Suisse, prenons la liberté de fouiller discrètement dans son portefeuille, car les siens ont retrouvé deux de ses carnets de poche, témoins éloquents, à leur manière, de

[1] Mme de Pressensé écrit à Ch. Secrétan, le 14 mars 1867 : « Malgré ses efforts, mon mari ne réussit pas à faire bouillir le pot-au-feu. » — [2] Lettre à Mme Bonzon-de Gardonne, 16 octobre 1876. — [3] Quatre conférences sur *L'origine et la nature de l'homme* furent données à Mulhouse, en février 1883.

son activité fiévreuse. Ils contiennent une grande variété de notes au crayon ou à la plume, des adresses, des comptes, des plans de sermons, des résumés de lectures ou de discours entendus, des réflexions sur divers sujets, des listes de dons à remettre et même, ici et là, une ébauche de budget de ménage. Tout cela est peu lisible et dénonce souvent les trépidations du chemin de fer. Mais au milieu de ces hiéroglyphes apparaissent des brouillons de poésies. E. de Pressensé, on le sait déjà, ne cessait de solliciter la muse, bien que sa nature bouillante ne lui ait jamais permis de se plier patiemment aux règles des vers. Les rimes et les pensées se livrent à des écarts inattendus. Mais ces essais poétiques répétés sont la preuve de son besoin persistant de communiquer ses pensées sous la forme lyrique. Qu'il parcoure les champs de narcisses des Avants sur Montreux, qu'il admire les sommets blancs ou roses des Alpes bernoises, qu'il se trouve en face d'un tableau de grand maître ou qu'il vienne de relire une page émouvante, E. de Pressensé laisse chanter son âme. Il lui arrivait, étant en promenade avec les siens, de rester en arrière et griffonnant. Arrivé au logis, il lisait ses poésies. En plus d'une circonstance, il adressait à ses amis des vers de souvenir. Si tout cela n'est guère achevé ni correct, tout du moins est vivant. C'est lui tout entier.

Voici d'abord quelques strophes sans date :

Les âmes franchissent l'espace
Où pour nos yeux rien ne se passe,
Se rejoignant d'un même essor
Entre elles vers le temple d'or.
Aucune parole ne vibre,
Et pourtant dans leur profondeur
Elles sentent frémir l'air libre (?)
Sous le souffle d'un pur bonheur.
Le silence est un sanctuaire...

Voici des réflexions écrites à Wengen, le 16 août 188?, après une visite à la hutte de la Jungfrau :

La Jungfrau à Interlaken.

C'est la Vénus de Milo des Alpes. C'est une vision de grâce et de grandeur tout ensemble. Il n'en est pas de même quand on s'élève sur ses hauts sommets et qu'on entre dans le sanctuaire de la Vierge blanche... Rien ne peut rendre la sauvage grandeur de ces hautes Alpes dans la région rocheuse, là où semble expirer toute vie, où règne l'éternel silence interrompu seulement par le grondement des avalanches... des jours d'été, et dont les bondissements effrayants sont accompagnés d'un tonnerre plus formidable que la foudre... C'est là qu'on sent le poids de cette nature énorme, gigantesque, prête à broyer l'avorton qu'est l'homme. Il la brave pourtant et lutte avec cette nature géante qu'il domine de son effort et de sa pensée...

Les vers qui suivent sont tirés d'une poésie de la même époque, où il exprime cette pensée que rien, ni dans les voix ni dans le silence de la nature, ne nous dit le « mot de délivrance. »

Salut, pure et brillante aurore !
Avec quelle félicité,
Dans ce paradis de beauté,
En ce jour je te vois encore
Dorer les sapins et les fleurs,
Lancer ta flèche d'or aux cimes,
Puis te perdre dans les splendeurs
De ces effroyables abîmes !
Salut, ô Vierge au voile blanc,
Dressant ton sommet triomphant
Parmi ces pics vainqueurs des nues !...

Intercalons ces vers écrits à Laforce, le 11 juin 1885, et envoyés à Mme Bonzon-de Gardonne, avec une fleur du Périgord :

Charmante fleur de la patrie,
Toi que j'ai vue épanouie
Aux flammes de son soleil d'or,
Dans ta pâleur gardant encor
Le parfum du beau mois des roses,
Comme l'âme en sa profondeur
Du passé garde le meilleur
Dans ses heures les plus moroses.
Je t'envoie au pays lointain.

Va dire à l'Alpe au front hautain,
Qui dans sa majesté se dresse,
Qu'il est, sous des cieux moins voilés,
De riants coteaux ondulés
Qui pour l'œil sont une caresse...

. . . . . .

Ne te flétris pas en chemin,
Et porte au travers de l'espace
La voix du cœur qui se souvient.

A Bâle, en face d'un des joyaux du Musée de peinture, E. de Pressensé trace hâtivement sur son calepin :

La Vierge de Holbein.

Sur ton front radieux, que la paix est divine!
Que ton triomphe est doux, ô mère de douleur,
Que transperça l'épée au plus profond du cœur,
Quand, cloué sur la croix et couronné d'épine,
Ton fils mourant poussa le grand cri d'abandon,
Dans son sang, à grands flots, nous versant le pardon.
Non, tu n'es plus du ciel la souveraine altière.
Tu n'as rien oublié, ni nos pleurs, ni les tiens.

. . . . . .

Ce qui triomphe en toi, c'est l'amour immolé.

. . . . . .

Le sol est dur et froid dans les jours où l'on sème.
Mais quand le germe est mort dans le cœur désolé,
Lorsque sur ce sillon de nos labeurs sans trève
La lumière éternelle a jeté ses splendeurs,
Alors brillant, doré, du sol l'épi se lève.
Les gloires de l'amour surpassent ses douleurs...

. . . . . .

Nous donnons enfin une pièce plus étendue qu'E. de Pressensé écrivit pendant un voyage en Alsace et qui a été transcrite de son informe calepin dans un petit recueil d'un prix inestimable, composé par les siens peu après sa mort. Elle porte la date du jeudi 12 octobre 1876.

L'empereur Guillaume[1] *en Alsace.*

C'était à Wissembourg, dans ces champs de carnage
Où la France épuisant son sang et son courage,
Sous l'ouragan de fer, navire dématé,

[1] Guillaume Ier.

A son premier combat, avait courbé la tête.
L'empereur triomphant, de sa cour escorté,
Venait en grand fracas visiter sa conquête.
Il fallait une pompe à tromper l'univers.
L'Alsace, à ses genoux, devait baiser ses fers,
Et pour le contenter, prostituer son âme...

Hourrah! c'est elle enfin, apportant fleurs et chants.
Ses longs cheveux dorés sont blonds comme ses champs.
Cette vierge à l'œil bleu qui vient bénir son prince,
Prosterne devant lui sa nouvelle province.
Après les jours sanglants, il a gagné son cœur.
L'Europe va l'apprendre. Hourrah pour le vainqueur!
Approche sans rougir, ô jeune ménagère.
La plus belle médaille ornera ta chaumière.

. . . . . .

Hélas! l'Alsacienne était née à Berlin!

. . . . . .

Au-devant du grand roi, qui donc encor s'avance?
Je vois quelques rabbats et quelques séculiers,
Gardiens du bon dépôt des rentes de l'Eglise...

. . . . . .

Plus loin, c'est un troupeau d'enfants en pénitence,
Que traîne un magister habile à châtier
Chaque mot qui jaillit du cœur de l'écolier,
Souvenir attendri de la langue proscrite...

. . . . . .

Soudain, interrompant sa marche triomphale,
Dans ce désert d'un jour, qui devant lui s'étend,
Entouré par les siens, il vit un homme pâle,
Comme vers l'échafaud s'avancer lentement.
C'est un fils du pays; sa voix n'est pas vénale.
Le vieillard parlera pour sa ville natale.
Hourrah! il vient bénir Guillaume; il l'a juré.

. . . . . .

Quand il vit le vainqueur fouler le sol sacré,
Où l'on croyait entendre, entre l'herbe flétrie,
Battre à coups douloureux le cœur de la patrie,
Serrant en gémissant sur son sein déchiré
Ses fils vaillants tombés pour son nom adoré,
Quand, à ses yeux, le chef de la horde étrangère
Traversa ces tombeaux sur son cheval de guerre,
Sur ses lèvres de feu la parole expira.
Sa harangue fut brève et sans phrase, il pleura.
Et le César pâlit; c'était l'Alsace en larmes,
Par sa fière douleur triomphant de ses armes.

C'était le droit debout, vainqueur et désarmé.
C'était, montant au ciel, le cri de l'opprimé
Qui s'élève plus haut que le cri des batailles.

. . . . . .

La pièce se termine par cette exclamation :

Alsace, Alsace en pleurs, tu n'aimes que la France !

Après cette digression sur les pas inégaux de la muse du conférencier, revenons à la prose de ses tournées annuelles. Il se faisait entendre parfois dans la Suisse allemande, et souvent à Bâle, mais de préférence dans la Suisse française. Il donna à Genève, en 1877, à l'Université, un cours sur *L'influence comparée du christianisme et du stoïcisme sur les réformes sociales au siècle des Antonins*. C'était le résumé de la fin de son *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise*. La séance d'ouverture eut lieu dans la Salle de la Réformation,

devant un auditoire immense et terrible, car cela donnait le vertige, dit l'orateur. Par bonheur, je me suis raffermi de suite sur mes étriers et j'ai pu dire comme je le voulais, ou à peu près, ce que je tenais surtout à dire à Genève.

En 1880, du 20 au 26 avril, il donna au Casino de Saint-Pierre, dans la même ville, quatre séances littéraires : *Une histoire de l'éloquence française de 1830 à 1848 ; la tribune, le haut enseignement, la chaire*. Sous les yeux d'un auditoire captivé, les grandes figures du règne de Louis-Philippe passèrent brillamment et finement éclairées. L'orateur n'apportait-il pas les échos d'un contemporain sur Thiers, Guizot, Berryer, Lamartine[1] parmi les maîtres de la tribune politique ; Saint-Marc-Girardin, Michelet, Edg. Quinet dans le haut enseignement ; Montalembert et Lacordaire dans les rangs du catholicisme libéral ? Ces conférences payantes furent

[1] Nous nous souvenons avoir entendu, à Lausanne, sa belle caractéristique de « l'éloquence prophétique » de Lamartine dénonçant le péril du bonapartisme renaissant.

accompagnées d'une série de trois autres gratuites, dans la grande Salle de la Réformation, sur *La liberté selon l'Evangile et la Réforme*. Elles s'intercalaient, jour après jour, entre les premières. Il fallut à l'orateur toute sa résistance physique, toute sa souplesse d'esprit, toute sa merveilleuse mémoire et toute sa verve, pour soutenir le feu pendant ces sept jours. Les auditeurs applaudissaient et les journaux félicitaient, à part les organes de l'ultramontanisme et du protestantisme libéral.

Rien n'était plus curieux, au dire de témoins qui survivent, que les allures d'E. de Pressensé durant ces joûtes éprouvantes. Il était régulièrement en proie à une très vive agitation en attendant l'heure d'affronter le public. Il ne mangeait presque rien, allait et venait dans sa chambre, très pâle, montrant une anxiété qui étonnait chez un homme si habitué à maîtriser les auditoires les plus divers. Mais une fois dans la chaire ou à la tribune, son agitation disparaissait. Pour peu qu'il fût maître de son sujet, il s'imposait très vite à l'attention, et une fois parti, il prenait un vol magnifique, électrisant les cœurs et les portant très haut, soulevé par leur approbation sympathique. De retour au logis, la nature reprenait ses droits, et dans une visible détente, le vainqueur ne cachait nullement son plaisir de s'asseoir à une table bien garnie.

Le public de Lausanne[1] et celui de Neuchâtel partageaient l'empressement de ceux de Genève, de Bâle et de Mulhouse. Et les villes de France n'étaient point négligées, notamment Lyon et le Havre, où il donna des séances de littérature française, d'histoire contemporaine et de philosophie religieuse. Très fréquemment, il offrait en primeur à ses auditeurs un aperçu des ouvrages qu'il

[1] Il écrivait, le 4 février 1873 : « Lausanne est une des villes que j'ai le plus aimées. J'y ai passé de magnifiques années de jeunesse. Je les entends chanter toutes les fois que la grosse cloche de la cathédrale fait retentir sa forte harmonie. »

allait faire paraître, tels que l'*Ancien Monde et le christianisme* et les *Origines*. Suivons-le encore à Montauban, en lui empruntant le récit d'une de ses visites[1] :

Me voici revenu de mon séjour dans le Midi, pas trop fatigué, bien que j'y aie mené une vie formidable. Jugez-en. Arrivé le dimanche soir, je faisais dans la grande église des Carmes ma conférence sur les deux morales, puis le mardi, le mercredi, le jeudi et le samedi, à cinq heures, mon cours sur le problème de la connaissance, qu'il m'a fallu préparer de nouveau, car Musset, George Sand et Balzac avaient un peu effacé dans mon esprit le souvenir de Stuart Mill, Herbert Spencer, Kant et Descartes. J'ai dû voyager une portion des nuits de jeudi à vendredi et de vendredi à samedi, parce que, le vendredi matin, je devais faire à Castres un discours de dédicace de chapelle, que j'ai dû presque entièrement improviser. Je crois que le cours vous eût intéressée. Il m'a paru éveiller une vive sympathie dans cette jeunesse théologique, à qui j'aime tant à parler.

J'ai eu un grand bonheur à passer ces jours auprès de mon plus vieil ami, M. Jean Monod qui, plus encore que par le passé, m'a inspiré un tendre respect. C'est un caractère admirable. Que ces richesses d'amitié sont donc précieuses !

Le professeur de Montauban ne manqua pas de dire sa joie d'avoir possédé son ancien camarade pendant quelques jours.

E. de Pressensé alla tenir des conférences jusqu'à Londres. Il écrivait, le 19 juin 1882, de là-bas :

Je n'ai pas mangé le pain de la paresse. J'ai dû renouveler sur place la forme de mes conférences, pour les rendre accessibles à mon public anglais, public assez aristocratique. S'il y avait à Londres, jeudi dernier, un homme ennuyé, c'était bien moi. Je craignais sérieusement un échec, c'est-à-dire le vide, cet objet d'horreur de la nature, surtout de la nature oratoire. C'était un terrain tout nouveau pour moi et qui m'inquiétait. J'ai été vite rassuré ; ma salle était comble et j'ai été parfaitement compris, et en définitive, tout à l'heure, acclamé avec un

[1] Lettre du 9 mai 1881, à Mme Bonzon-de Gardonne.

élan qui m'a touché. La presse politique a très bien parlé de mes séances. Cela est important pour le livre[1]. Somme toute, j'ai été bien en veine de parole. Je suis bien heureux de constater, par ma nouvelle expérience, combien ce grand sujet préoccupe les esprits. Figurez-vous que par une erreur involontaire de ma part, j'ai failli tout faire manquer. Je m'étais trompé d'une heure pour la première conférence et déjà mon illustre président, le duc d'Argyll, se préparait à partir, quand je suis survenu. Samedi, j'ai été présidé par l'archevêque de Canterbury, qui a parlé de la France et de mes travaux d'une manière très sympathique.

Le prodigieux travailleur se dépensait donc, sans se lasser, en voyages et en discours. Mais à côté de cela, quels labeurs de plume ! Il s'était adjoint, de 1874 à 1882, le professeur Aug. Sabatier pour la rédaction de la *Revue chrétienne*. Mais à peine put-on s'apercevoir qu'il n'était plus seul au gouvernail. Ce recueil continua à refléter toute l'activité, toutes les aspirations de son fondateur. En feuilleter les volumes, c'est presque repasser l'histoire de cet automne du dix-neuvième siècle, où tant de choses se sont transformées en Europe et en France. Questions brûlantes, relatives à l'organisation intérieure de la troisième République ; décevantes hécatombes de ministères incapables de réaliser leurs programmes ; la faction cléricale vaincue par un radicalisme toujours moins libéral ; disparition des plus illustres parmi les fondateurs de la nouvelle démocratie, les Thiers, les J. Favre, les Montalembert, les Gambetta, les Laboulaye et tant d'autres[2], voilà pour la vie politique du pays.

Les conséquences du Concile du Vatican, l'impuissante réforme catholique du Père Hyacinthe, les collisions des partis dans le sein de l'Eglise réformée abou-

[1] *Les Origines.*

[2] On devra relire les articles nécrologiques sur le duc de Broglie, Montalembert (1870, p. 254 et 255), Ch. de Rémusat (1874, p. 452), Mme Aug. de Staël (1877, p. 57), Ad. Thiers (1877, p. 634), etc.

tissant à l'heureuse institution des Synodes officieux, l'évolution d'Eugène Bersier, les mouvements qui se rattachent aux noms de Mac-All, Pearsall Smith, D. Moody et à l'Armée du salut, voilà pour la vie religieuse.

Quant à l'Allemagne, des plumes attitrées comme celles de F. Lichtenberger et d'E. Doumergue, mais fréquemment aussi celle d'E. de Pressensé, racontent les luttes que soulevait le problème des rapports de l'Eglise avec l'Etat. En Prusse, c'était le Kulturkampf, ses faux triomphes et sa défaite. En Bavière et ailleurs, c'était le schisme, plus retentissant que redoutable, du vieux-catholicisme, avec Dœllinger, Reinkens, Friderich et d'autres. C'étaient congrès sur congrès[1], auxquels E. de Pressensé prêtait une oreille attentive, de près ou de loin.

En Suisse, à Genève, se constituait aussi une Eglise vieille-catholique, sous un patronage politique propre à inquiéter pour l'avenir de cette création. Une tentative de séparer l'Eglise de l'Etat aboutissait à un échec humiliant[2]. Dans le canton de Vaud, des luttes doctrinales agitaient l'Eglise libre à la suite de discours ou d'écrits de J.-F. Astié, vrais brûlots de combat. L'Eglise nationale vaudoise réprouvait vertement et laissait écraser par la lourde main du pouvoir civil la timide tentative de libération ecclésiastique, esquissée par le pasteur Narbel[3]. Neuchâtel, par contre, voyait s'accomplir, au travers d'une opposition dont l'équité ne fut pas toujours le caractère, une émancipation ecclésiastique du meilleur aloi et du plus joyeux avenir[4].

En Ecosse, le procès du professeur Robertson Smith revint à plus d'une reprise troubler les esprits. Mais en Angleterre, l'œuvre du vrai libéralisme politique et religieux remportait de sérieuses victoires...

[1] Congrès de Constance, entre autres. Voir *Rev. chrét.*, 1880, p. 638. — [2] *Rev. chrét.*, 1880, p. 509. — [3] *Rev. chrét.*, 1880, p. 710, 768; 1882, p. 62. — [4] L'Eglise neuchâteloise indépendante de l'Etat se forma en 1873.

La Revue ainsi raconte, juge, intervient, bataille dans le monde civilisé et chrétien, comme si elle était douée d'ubiquité et chargée d'un mandat universel de justicier ou de prophète. Quelle lecture réconfortante, même aujourd'hui, à distance de tous ces faits! Quoique la tombe ait englouti la plupart des champions des luttes de cette époque, on respire encore les souffles toniques de leur vaillance et de leur idéalisme. Loin de vieillir, la *Revue chrétienne* continua donc à être une inspiratrice et une éducatrice digne de son passé.

E. de Pressensé, profitant des loisirs de sa carrière parlementaire interrompue, se remit avec ardeur à ses travaux théologiques. On a pu voir qu'il avait presque toujours quelque gros ouvrage sur le chantier, même lorsqu'il se débattait en pleine mêlée parlementaire. Nous en avons maintenant plus d'un à présenter à nos lecteurs.

Plusieurs éditions de la *Vie de Jésus-Christ* se succédèrent pendant notre période. En 1874, en tête de la quatrième, E. de Pressensé écrivait :

> Trois éditions françaises de ce livre, qui en ont répandu 4400 exemplaires, des traductions anglaise et allemande, dont la circulation a été considérable, prouvent que ce grand sujet éveille encore un intérêt de premier ordre dans notre société affairée et tourmentée.

La dernière édition, la septième, est la seule que l'auteur ait remaniée ; elle parut en 1883. Depuis 1866, des ouvrages importants ayant vu le jour, il fallait remettre le volume au point. Dans une longue introduction, E. de Pressensé, après avoir apprécié avec son équité et sa conscience ordinaires les études les plus récentes, s'expliqua sur la question du surnaturel et sur celle des sources de la vie de Jésus. Cette dissertation pleine de mots heureux et de citations frappantes empruntées à l'antiquité chrétienne, est encore à relire de nos jours.

« Rien, dit-il, n'est plus naturel que le surnaturel lar-

gement compris dans son principe[1]. » Ailleurs, il déclare : « Le surnaturel, ce n'est pas seulement la liberté de Dieu, c'est encore sa charité[2]. » — « L'homme n'est pas l'animal parvenu, mais bien l'être céleste et divin descendu de son haut rang et qui s'en souvient[3]. » Dans ces préliminaires, l'auteur s'appliqua en outre à définir sa foi en l'essence divine du Christ, y compris sa préexistence, et en la rédemption par le sacrifice de la croix. S'il était visiblement resté fidèle aux convictions de sa jeunesse sur ces points capitaux, il faisait preuve de plus de réserve quant aux définitions métaphysiques des faits eux-mêmes. Deux fois revient l'expression : « Je ne vais pas plus loin, » et il ajoute : « Je suis toujours frappé de l'impossibilité où la pauvre pensée humaine se trouve de pénétrer le mystère de l'essence divine. » En définitive, il se prosternait devant le Christ sans pouvoir sonder le secret de sa nature, mais subjugué par sa divinité et par sa sainteté absolue. Les pages[4] consacrées à « Jésus le grand miracle, » nous semblent renfermer en abrégé la substance de la dogmatique finale du théologien[5].

Dès lors, plusieurs études partielles ou générales ont paru en langue française[6]. Mais aucune ne s'est imposée à notre public comme celle d'E. de Pressensé en son temps, et pendant plus d'un quart de siècle. Et bien

[1] Page 37. — [2] Page 42. — [3] Page 45. — [4] Pages 50-56. — [5] Il est probable qu'il n'eût pas écrit à la fin de sa vie ce qu'il disait dans la *Rev. chrét.* de 1856, p. 173 : « Il est impossible d'établir la divinité de Jésus-Christ, si l'on n'a d'abord établi l'éternité du Verbe et sa préexistence. » On trouvera dans le *Chrétien évangélique* de 1884, p. 469, une judicieuse critique d'E. Jaccard, et *Rev. chrét.*, 1884, p. 621, l'appréciation d'E. Stapfer.

[6] Trois volumes d'Edm. Stapfer : *Jésus avant son ministère.* — *Jésus pendant son ministère.* — *La mort et la résurrection de Jésus.* — *La vie de notre Seigneur Jésus-Christ,* par le Père Didon. — Celle de Wabnitz : *Histoire de la vie de Jésus,* en 2 vol., 1904 et 1906, et récemment Alex. Westphal : *Jésus de Nazareth,* d'après les témoins de sa vie. Lausanne, 1914, 2 vol. — Henri Monnier : *La mission historique de Jésus,* 2e édition, Paris, Fischbacher, 1914.

que la science historique ait notablement progressé, la méthode qu'il avait adoptée, l'information et la pénétration religieuse qu'il a déployées, sont telles que son livre peut encore être consulté par quiconque veut élucider les problèmes délicats relatifs à la personne de Jésus-Christ.

C'est pendant la même période, que fut achevée l'*Histoire de l'Eglise aux trois premiers siècles*, à laquelle le théologien revenait toujours avec prédilection :

Il me semble, écrivait-il[1], redescendre dans les Catacombes, surtout quand je consulte les documents impersonnels qui peignent la vie générale de l'Eglise des martyrs. Ils ont un je ne sais quoi de concentré, une flamme intérieure, une simplicité hardie, un souffle de liberté, un caractère, enfin, qui ne ressemble à rien d'autre dans l'histoire.

Le 21 mars 1875, il s'exprime ainsi :

Voilà la saison d'hiver qui va s'achever. J'ai pu, au travers de tout cela, — il était encore député, — écrire la moitié du dernier volume de mon Histoire. J'attends avec sérénité le vote de l'Institut sur ma candidature à la section des Sciences morales, très disputée et discutée. J'y ai lu, il y a quinze jours, un mémoire sur la vie morale des premiers chrétiens d'après les fouilles récentes des Catacombes.

A partir de son échec aux élections de 1876, E. de Pressensé se remit avec plus d'ardeur que jamais

à l'achèvement de son grand livre,... remuant les boues de la civilisation païenne, d'où la vie chrétienne est sortie comme un beau lys... Le sujet est bien beau, mais le travail bien grand.

Il ajoute :

J'irai faire régulariser à Montauban mon titre de docteur en théologie, afin d'être prêt pour notre enseignement théologique réorganisé.

[1] Lettre à Mme Bonzon-de Gardonne, 18 novembre 1874.

Ce projet, nous l'avons dit[1], s'effectua en juillet 1876. E. de Pressensé soutint à Montauban une thèse détachée du volume en préparation, *Le culte chrétien au second et au troisième siècle*, et il conquit ainsi le grade officiel de docteur en théologie de l'Université de France.

Enfin, le 28 janvier 1877, il déclare l'œuvre terminée :

J'en ai écrit deux cents pages avec l'énergique labeur que réclame l'histoire écrite sur textes... Ce n'est pas sans émotion que je vais achever ce grand travail commencé aux jours vaillants de la jeunesse.

Le sixième volume parut en 1877, suivi de très près par des traductions anglaise et allemande. Nous croyons devoir extraire ces lignes de la préface, en guise de résumé de tout l'ouvrage :

Ce volume, qui constitue à lui seul la quatrième série de mon Histoire, achève l'ouvrage. Les deux premiers volumes parus en 1858, après une vaste introduction sur l'histoire religieuse de l'ancien monde, ont été consacrés à l'âge apostolique, qui est la seule période que j'aie traitée à part. Dans les volumes suivants[2],... j'ai considéré sous des aspects divers la période qui s'étend depuis la mort du dernier des apôtres jusqu'à la paix de l'Eglise, au commencement du quatrième siècle. La seconde série de l'ouvrage parue en 1861[3], intitulée *Les martyrs et les apologistes*, a retracé la grande lutte du christianisme contre le paganisme. La troisième série[4], qui a paru en 1869, expose le mouvement de la pensée chrétienne à la même époque, d'abord ses déviations dans l'hérésie, puis les premières élaborations dogmatiques qui lui furent opposées. Le volume actuel[5], retardé par des raisons que chacun comprend, a pour sujet *La vie ecclésiastique, religieuse et morale aux second et troisième siècles*. C'est d'abord l'organisation de l'Eglise, son recrutement par le catéchuménat, ses institutions locales, sa discipline, le lien d'unité entre les diverses fractions de la chrétienté, la grande lutte entre l'ancien esprit de liberté

[1] Voir p. 393. — [2] Vol. II et III. — [3] Vol. IV. — [4] Vol. V. — [5] Vol. VI.

et la hiérarchie naissante... Le culte chrétien, sa beauté et sa spiritualité au second siècle, sa transformation graduelle au troisième, font l'objet du livre suivant. Enfin, le dernier est consacré à la grande réforme morale et sociale que le christianisme a opérée au foyer de la famille, avant de la poursuivre dans les institutions...

On est frappé, quand on suit de près l'histoire du christianisme, de le voir subir une transformation identique dans la triple sphère ecclésiastique, religieuse et morale. Il débute, dans chacune d'elles, par la spiritualité la plus hardie, qui se manifeste par l'unité puissante qu'il imprime à l'existence entière... Nous verrons par quelle pente fatale il a promptement été entraîné à déchoir de cet universalisme, soit pour l'organisation ecclésiastique, soit pour le culte, soit pour la vie morale; comment il est retombé de ce spiritualisme sublime aux distinctions qu'on avait crues abolies, refaisant un nouveau sacerdoce, un nouveau ritualisme plus ou moins judaïque et mettant la perfection dans l'ascétisme. Il est très important d'établir par quels enchaînements et quelles transitions il est arrivé au puissant système hiérarchique qui va triompher au quatrième siècle. C'est là précisément ce qui fait l'objet de la dernière partie de mon Histoire.

Je ne l'ai point écrite en sectaire... Il n'en ressort pas moins, avec une évidence qui défie les réfutations, que ce qu'on y trouve le moins, c'est cette écrasante centralisation que l'ultramontanisme a fait prévaloir... L'histoire est un terrible embarras pour cette école, mais il n'est pas possible de faire taire ce témoin importun... Nous ne connaissons dans ce domaine d'autre hérésie que l'inexactitude.

Et voici enfin quelques lignes de la conclusion[1] :

L'Eglise a en elle et surtout au-dessus d'elle un pouvoir immortel de relèvement qui l'empêche de périr,... et au prix d'expériences chèrement achetées, la ramène peu à peu aux grands principes qui présidèrent à sa formation. Souvent oubliés, méconnus et même niés formellement, ces principes n'ont pas cessé de la travailler comme un levain caché ; c'est à eux que l'on doit tous les grands mouvements réformateurs, qui depuis le moyen âge jusqu'à aujourd'hui ont secoué sa torpeur.

[1] Page 573.

Voilà pourquoi il ne faut pas perdre l'espoir, même aux jours les plus tristes... Ce qui vaincra, c'est un christianisme rajeuni, ramené à la spiritualité hardie et à l'héroïsme de ses origines.

Les lecteurs savent que la méthode historique d'E. de Pressensé est aujourd'hui quelque peu délaissée. L'histoire s'enferme dans ce que Littré appelait des « réduits d'érudition ». — « La poltronnerie méticuleuse de notre temps, dit un autre auteur[1], s'interdit les vastes ensembles ; elle cultive les monographies. C'est d'une méthode plus prudente, mais qui n'aide guère à penser. » E. de Pressensé appartenait à cette école d'après laquelle l'histoire toute mêlée de philosophie, contribue à établir une thèse, à confirmer un système et une foi. Il se propose ouvertement de faire œuvre d'apologiste.

Il y a, selon lui, un intérêt particulier à retracer l'avènement et les luttes fécondes du christianisme, sans permettre toutefois aux convictions du cœur de devenir des partis pris et de fausser l'histoire à leur profit. Le respect de la vérité dans tous les sens fait aussi partie de l'obligation morale et l'impartialité de la critique est un devoir[2].

Chez E. de Pressensé, le souci de l'exactitude des faits a été constant[3]. Il n'y a qu'à feuilleter ses cahiers de notes pour s'en convaincre. Il avait compulsé les textes originaux avec le plus grand soin. Il lisait le latin, le grec, l'allemand et l'anglais avec la plus grande facilité. Mais à l'exemple de son maître Néander, E. de Pressensé a écrit l'histoire en apôtre. Et cela n'est pas illégitime. Nous citerons à l'appui cette page caractéristique d'un maître en histoire[4] :

[1] Robert Dreyfus, *La vie et les prophéties du comte Gobineau*, p. 51.

[2] Préface de *L'Ancien monde et le christianisme*, p. XIV.

[3] Lire le témoignage de C.-O. Viguet (*Revue de théologie et de philosophie*, 1878, p. 424) sur la probité scientifique d'E. de Pressensé.

[4] Gabriel Monod : *De la méthode dans les sciences*. Paris, 1909, p. 346.

Quelque paradoxale que cette affirmation puisse paraître au premier abord, les généralités en histoire offrent souvent plus de vérité et de certitude que les détails mêmes qui leur servent de base. De même que notre œil peut se faire une idée juste d'un édifice, d'un paysage, sans en avoir repéré exactement les dimensions ou relevé tous les accidents de terrain, de même que nous pouvons connaître un homme sans avoir analysé toutes ses actions et pénétré tous leurs mobiles, il y a en histoire une vérité générale qui se dégage d'un ensemble de faits, même si la connaissance de ces faits comporte des inexactitudes. Ces inexactitudes, d'ordinaire, loin de s'accumuler, se compensent pour un historien doué d'esprit critique, car il rectifie constamment ses vues générales, en les replaçant dans les séries successives d'événements historiques ou d'états de civilisation pour lesquels il possède un certain nombre de points de repère solides.

En définitive, nous souscrivons pleinement au jugement de M. Philippe Bridel :

L'histoire sera toujours une reconstitution artistique, au moins autant que scientifique, dans laquelle la personnalité de l'historien, l'ouverture ou l'étroitesse de son esprit, sa nationalité, ses préjugés, sa plus ou moins grande aptitude à comprendre et à deviner certains motifs, joueront, quoi qu'on fasse, un rôle capital [1].

Tout en composant son grand ouvrage, E. de Pressensé accorda largement sa collaboration à l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, ce vaste recueil en treize volumes, qui parut de 1877 à 1882, sous la direction de F. Lichtenberger, professeur et premier doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris. E. de Pressensé est l'auteur de plusieurs articles sur l'antiquité chrétienne et sur quelques-uns des principaux Pères de l'Eglise, comme aussi sur le Concordat, l'Eglise catholique en France, la notion chrétienne de l'Etat et la liberté religieuse, sujets qui rentraient dans sa compétence spéciale [2].

[1] *Gazette de Lausanne*, 26 avril 1914.

[2] On trouvera la liste complète de ces articles dans le t. XIII de

Nous arrivons enfin au gros livre intitulé *Les Origines*, sorti de presse en novembre 1882. Il lui fut imposé en quelque sorte, au moment où il projeta la revision de sa grande *Histoire*. En effet une question préalable surgit devant lui : celle de la réalité du monde de l'esprit : personnalité, pensée, conscience. Tout cela n'était-il donc qu'illusion vaine, selon la thèse du matérialisme évolutionniste triomphant? De là la nécessité d'une démonstration qui conserve aux réalités morales leur place légitime dans la science humaine. E. de Pressensé s'en ouvrit, le 1er juillet 1880, à sa correspondante ordinaire :

J'ai pris une grave décision. Au lieu d'écrire deux chapitres de mon introduction sur la question philosophique, je ferai tout un volume pour la traiter avec ampleur. Origine des choses, origine de l'homme, de la religion, de la morale, la religion préhistorique, voilà les grands sujets que je vais aborder, en me plaçant au point de vue de l'attaque scientifique et philosophique du moment. C'est en face des matériaux accumulés que je me suis décidé[1]. Y a-t-il, oui ou non, un monde de l'esprit, un monde moral, ou la théorie de l'évolution l'a-t-elle fait disparaître comme un vain mirage, voilà ce que je veux chercher, m'efforçant de réunir en faisceau les arguments formulés par mes maîtres, dans une langue aussi ferme et limpide que possible... Rien ne me donne plus goût à vivre que ce grand dessein.

Le 20 février 1880 :

Je viens de faire l'essai de mon grand livre, du moins pour la première partie, sur notre jeunesse théologique de Paris, dans un cours bénévole qu'elle m'a demandé à la Faculté. Ces leçons, sympathiquement écoutées par un public sérieux et compétent, ont été les seules tout à fait bonnes heures que j'ai passées depuis notre chagrin[2]... Il est bon d'apprendre à por-

l'*Encyclopédie*, p. 307. Voir p. 164 une courte notice biographique. A consulter aussi l'article qui lui est consacré dans l'*Encyclopédie de Herzog* (dernière édition 1905), par Eugène Lachenmann.

[1] Il parle dans une lettre précédente d'un « océan de lectures. »

[2] Probablement une élection manquée.

ter sa croix, et puis les nécessités du devoir sont bienfaisantes et le travail obligatoire est un grand soutien.

Citons encore cette lettre du 29 décembre 1881 :

Vous ne sauriez croire combien j'éprouve d'apaisement intérieur à avoir vraiment foulé aux pieds, pour les Chambres ou pour l'Institut, toute préoccupation de position personnelle. Il me semble que j'appartiens plus entièrement à ma cause. Demandez à Dieu de pouvoir achever convenablement mon livre des *Origines*. Je ne m'en exagère certes pas la valeur. Je sais très bien qu'il ne renferme pas une étincelle géniale, quelque chose de vraiment novateur ; mais il en ressortira, je l'espère, en un langage simple et clair,... que nous avons un inébranlable point de certitude pour affirmer le monde de l'esprit et de la conscience, le monde du divin. Avec cela, toutes nos raisons de croire au Christ, qui sont d'un autre ordre, sont confirmées, ou du moins ne se heurtent à aucun obstacle scientifique insurmontable...

Achever ce livre, donner plus de soins à la *Revue chrétienne*, continuer ma collaboration à la *Revue politique* et aux *Débats*[1], prêcher, conférencier, donner deux cours à la Maison des Missions, avouez que cela suffit pour occuper la vie. Grâce à Dieu, j'ai jusqu'ici toute ma force et aussi un fond de jeunesse intérieure, qui donne plus de flamme à mes impressions que jamais. Mais à quoi tout cela tient-il? A un fil, à rien. Mais ce fil est entre les mains de Dieu.

La préface des *Origines* appelle ce livre « le bulletin de la bataille d'avant-garde, où sont engagés les premiers intérêts de l'humanité. » Déclinant, comme on l'a vu, toute compétence professionnelle et toute prétention à l'originalité des vues, E. de Pressensé déclare s'en référer aux réponses de « ses maîtres ». Mais il brûle du désir de retenir, par son plaidoyer, la société française sur la pente de l'incrédulité.

Une démocratie athée et matérialiste me fait l'effet d'un véritable enfer terrestre... Je suis convaincu que les mauvais

[1] Signalons un bel article dans les *Débats* du 22 septembre 1881, sur saint Paul, à propos du livre de A. Sabatier sur cet apôtre.

principes enfantent les mauvaises actions et les mauvaises institutions... Heureux serai-je si ce livre, qui est un livre de bonne foi, pouvait, malgré ses imperfections, contribuer pour sa faible part à dissiper le malentendu funeste qui oppose, dans l'ordre supérieur de la pensée, la science à la conscience, et dans la sphère politique, la liberté à la religion. Un peuple et un pays peuvent mourir de cette erreur.

Sa conclusion révèle son constant souci apostolique du salut de l'individu et de l'humanité :

Cette noble souffrance qui consume l'humanité, est le sceau d'une divine promesse dans son cœur. L'histoire n'est pas le jeu cruel d'un Dieu stupide ou pervers; elle tend au relèvement universel. Voilà ce que la science permet de croire, ce que la conscience commande de croire, ce que le cœur a besoin de croire et ce qu'il sait en réalité par une anticipation sublime, qui est d'autant mieux fondée qu'elle se passe davantage des garanties illusoires de l'autorité extérieure[1].

L'ouvrage fut accueilli avec une très grande faveur. Quelles que fussent les réserves exprimées sur la portée de telle démonstration et sur les arguments d'histoire ou de science rassemblés dans ce « bulletin de bataille », tous les critiques rendirent hommage à la somme de lectures, à l'impartialité, à la puissance entraînante et à la beauté littéraire du livre. Emile Beaussire le présenta en un rapport étendu à l'Académie des sciences morales[2]. A. Sabatier le loua fort dans le *Journal de Genève*.

Je reçois, écrivait l'auteur, de précieux témoignages en faveur de l'opportunité de mon livre. Je vais avoir une traduction allemande. A cet égard, mes espérances sont dépassées. Mais ce que je brûlerais de savoir, c'est si j'ai aidé quelque généreux esprit à retrouver la voie lumineuse. Il en est un, en tout cas, que je n'ai pas convaincu, c'est M. Havet[3], qui m'écrit une lettre aussi aimable que sceptique.

[1] *Les Origines*, p. 532.

[2] Voir *Rev. chrét.*, 1883, p. 233. — Voir dans le *Chrétien évangélique* de 1883, p. 512, l'appréciation d'E. Jaccard, pasteur à Zurich.

[3] Havet lui disait : « Il est clair que vous êtes un philosophe, et

Le 16 janvier 1883 :

Le livre marche. Je vais avoir à préparer la troisième édition. J'ai eu un superbe rapport à l'Institut, samedi dernier, et une première appréciation de la *Revue des Deux-Mondes* dépassant mon attente.

On voudrait transcrire ici les félicitations directement reçues par E. de Pressensé, non seulement de ses vieux amis, mais d'hommes particulièrement mêlés au mouvement des idées contemporaines : Ad. Franck, Fustel de Coulanges, Georges Picot, Caro, etc. Le marquis de Nadaillac lui écrivit :

Dans toutes les réfutations des systèmes nouveaux, je ne sais rien d'aussi fortement pensé, d'aussi simplement et à la fois si éloquemment exprimé... Il est un argument qui m'a toujours singulièrement frappé et que je me permets de vous soumettre. Si notre arbre généalogique était celui que Hæckel nous prête si généreusement, comment se peut-il que des faunes essentiellement différentes, comme celles de l'Europe, de l'Amérique ou de l'Australie aient abouti, en fin de compte, à des hommes absolument semblables par leur structure osseuse et par leurs aptitudes physiques et intellectuelles ! C'est une objection à laquelle l'école n'a jamais répondu.

Goblet d'Alviella nommait les *Origines :*

le résumé le plus complet de toute la polémique contemporaine en philosophie, en métaphysique et en morale, et ceci n'est pas un compliment, car après avoir étudié à fond le volume, j'en ai plusieurs fois relu les principaux passages, et chaque fois avec le même profit.

La plus piquante est la lettre de Ch. Secrétan[1], auquel l'auteur avait dédié son ouvrage, en lui en attribuant avec déférence une très grande part de paternité. Le professeur de Lausanne semble avoir eu quelque

non pas seulement un moraliste et un orateur, mais un philosophe d'imagination, comme le montrent vos développements sur les idées de chute et de rédemption. »

[1] Nommé correspondant de l'Institut de France, en 1883.

peine à formuler son jugement aux oreilles de son ancien élève de philosophie. Voici le début de sa lettre[1] :

Bien cher ami,

Occupé de plusieurs travaux littéraires et serviles, je n'ai achevé que cette nuit la lecture des *Origines*. Je ne trouvais digne ni de vous, ni de l'honneur que vous m'avez conféré, de vous en remercier plus tôt. De cette manière, mes félicitations vont se fondre naturellement dans mes vœux de nouvelle année, ce qui pourrait être pour vous un gain de temps...

Et « le philosophe » continue en traitant d'événements de famille, du voyage des Alf. Bœgner au sud de l'Afrique. Il console son correspondant du chagrin de cette séparation :

Toutes les douleurs ne sont pas des malheurs. Il y en a de fort pénibles à ceux qui les éprouvent, qui sont un sujet d'édification, de bénédiction à ceux qui contemplent...

Et ce n'est qu'au milieu de la troisième page qu'il revient aux *Origines*, pour dire :

En me tâtant, je ne me sens pas capable d'en parler. Je ne me suis pas fait une idée d'ensemble assez nette, et quant aux détails, j'en ai noté d'admirables dont je ne vous parlerai point, puisqu'il n'y a qu'à les laisser tels qu'ils sont, et quelques desiderata portant sur des détails et rentrant dans la catégorie des fautes d'impression.

Après en avoir énuméré quelques-uns d'assez mince importance, il ajoute :

Le livre de la *connaissance* ne m'a pas laissé une impression aussi nette que les suivants, peut-être parce que c'est là que je figure. Il me semble que dans ce livre difficile de nature, comme dans quelques chapitres des suivants, où le ton devient un peu oratoire, des résumés sévèrement formulés et très courts, mis dans le texte, seraient bien utiles...

Dans certains chapitres, le lyrisme semble nuire. S'il s'agit d'impressions à produire sur des gens dans le doute, là aussi il faudrait un mode didactique très précis et peut-être émonder les beautés, donner un ton plus calme.

[1] 19 décembre 1882.

Au dire du professeur, E. de Pressensé s'est exprimé d'une manière superficielle sur la psychologie des animaux :

Mon peu d'expérience me porterait à accorder sensiblement davantage à la conscience, à l'initiative intelligente, au raisonnement, aux affections morales des animaux. Je crois qu'il faut chercher la barrière entre nous et eux seulement dans l'impossibilité pour l'animal de se rendre compte de lui-même, des règles qu'il suit et des mobiles de ses actions, en un mot dans l'absence des idées générales... Prenez en bonne part l'ennui que je vous inflige et si je ne vous fais pas les compliments qui vous sont dus, croyez que vos succès me rendent très heureux.

Ce n'était guère laudatif, ni chaleureux. Un mot d'une seconde lettre de Ch. Secrétan nous permet de supposer que son disciple avait été marri. Evidemment, un « bulletin de la bataille philosophique » ne pouvait pas être goûté, comme l'eût été une œuvre originale, par le génial penseur de Lausanne. Mais tenait-il assez compte du service rendu au grand public par ce savant exposé des questions débattues et par la brillante vulgarisation des réponses que lui-même avait mainte fois préconisées? Les *Origines*, sans doute, ne sauraient prétendre à la valeur d'un livre définitif, puisque la bataille philosophique se poursuit et que, par suite, la stratégie apologétique doit se modifier sans cesse. Mais combien de questions générales ne font guère, de siècle en siècle, que changer de forme, et combien de démonstrations probantes, surtout celles qui sont empruntées à l'ordre des vérités morales, conservent leur portée! Le livre d'E. de Pressensé est loin d'être dépourvu, à cet égard, d'actualité durable et d'utilité.

On a vu apparaître déjà à l'horizon des rêves d'E. de Pressensé la coupole de l'Institut. Plusieurs de ses amis l'avaient encouragé à poser sa candidature : Ch. de Rémusat, Jules Simon, etc. Mais son nom n'arrivait pas à réunir les suffrages. Il écrit, le 21 février 1880, non sans mélancolie :

Presque de l'Institut, presque sénateur, sans que je me dissimule la part d'incertitude qui est dans ce *presque*. Pourvu que je ne sois pas presque chrétien pour me soumettre intérieurement, l'essentiel sera acquis.

Le 20 mai de la même année :

J'ai été présenté pour la section de morale pour la nomination de samedi, en première ligne, *ex æquo* avec mon concurrent Beaussire. Et cependant, malgré la supériorité des titres, il passera avant moi, parce que je n'ai pas été, comme lui, à l'Ecole normale, dont la camaraderie est toute puissante, et surtout pour ma part aux luttes religieuses de mon pays. Elles me coûtent cher, mais pas trop. L'essentiel est de suivre sa ligne. Jules Simon aurait dû voter pour moi. Mais guidé par des motifs politiques, il a préféré le député actuel. J'en resterai donc à l'honneur d'une présentation en premier. On a dit que cela assure l'avenir. Rien n'est sûr, dans ce domaine surtout, que ce que l'on tient.

Malgré tout, c'est le livre des *Origines* qui devait ouvrir à E. de Pressensé, quoique tardivement, les portes de l'Institut.

CHAPITRE XXVII

En attendant un nouveau mandat politique.

Candidat au Sénat. — Echecs successifs. — *Histoire du Concile du Vatican*, nouvelle édition. — *La liberté religieuse en Europe depuis 1870*. — Les *Etudes contemporaines*. — L'article 7. Noble refus. — La porte s'ouvre. — Félicitations unanimes.

« Presque sénateur! » ces mots que nous venons de citer et plusieurs passages de sa correspondance montrent quelle nostalgie de l'arène politique poursuivait E. de Pressensé. Une crise très grave, ouverte le 16 mai 1877, agitait la République. Le maréchal de Mac-Mahon, à l'instigation des partis réactionnaires, avait provoqué la démission du ministère de Jules Simon. Puis, à la suite d'un vote de blâme des 363 députés républicains, il avait prononcé la dissolution de la Chambre. Des élections nouvelles devaient avoir lieu le 14 octobre 1877.

E. de Pressensé assista aux péripéties de la lutte comme s'il y était mêlé personnellement.

J'ai suivi[1], à Versailles, tout le drame parlementaire de ces derniers jours. L'honnêteté, le patriotisme, l'éloquence ont été vaincus par la violence et le mensonge. Je n'avais rien vu, même dans les éclats de la démagogie, de comparable au spectacle des droites bonapartiste et légitimiste...

Je suis épouvanté plus que je ne puis dire, à la pensée que la France va être livrée, trois mois, sans parlement, à ces misérables. Non, ils ne voudront pas la lâcher. Ils sont capables de tout. Maintenant, pourront-ils réussir? C'est une autre question. Je suis assuré que si les choses suivent leur cours naturel,

[1] Lettre du 25 juin 1877.

le suffrage universel ramènera une Chambre républicaine. On ne peut arrêter le courant de l'esprit public, parce qu'il est calme et profond. Le parti républicain est admirable de sagesse, de fermeté, d'accord. Il sent qu'il va jouer la grande partie de la France nouvelle contre les fauteurs de toutes les servitudes et qu'il y va du salut de la patrie dans tous les sens. Le triomphe des droites, c'est la guerre civile et la guerre étrangère... Quel affreux malheur d'avoir de telles classes dirigeantes ! Le mot de conservatisme m'est devenu odieux[1].

L'ancien député s'était demandé s'il se présenterait aux élections du 14 octobre. Mais il comprit la faiblesse de ses chances en face de la pression formidable exercée sur les électeurs par le gouvernement du maréchal. Il y renonça donc.

Le pays consulté affirma énergiquement ses préférences républicaines. La brillante campagne oratoire de Gambetta y contribua, et certainement aussi les funérailles imposantes faites à Adolphe Thiers, « le libérateur du territoire, » retiré de la scène[2] avant le dénouement triomphal. E. de Pressensé souhaita ardemment dès lors la soumission[3] du maréchal et l'avènement définitif d'un gouvernement républicain. En attendant, le parti royaliste essaya encore d'entraîner « le loyal soldat » vers un coup d'Etat. E. de Pressensé en fut très ému :

Pour moi, dit-il, au cas où les choses tourneraient mal, mon parti est bien pris. Dans ma position spéciale, ancien député et ayant contribué à la fondation de la République, je croirais de mon devoir, pour l'honneur de la religion si misérablement compromis par la gent cléricale, de faire une de ces protestations publiques qui entraînent l'exil[4] !

[1] Pendant tout le régime du 16 mai, la liberté religieuse fut très compromise et les œuvres protestantes de propagande se virent traitées comme sous l'Empire. Heureusement, cela dura peu.

[2] Le 8 septembre 1877.

[3] Gambetta avait déclaré, à Lille, que lorsque le pays aurait prononcé, il faudrait « se soumettre ou se démettre ».

[4] Dans une lettre au Père Hyacinthe, de la même date (26 octobre 1877), il ajoutait :

Mais le maréchal fut loyal et se soumit. E. de Pressensé exprima hautement son admiration pour la conduite ferme, habile et disciplinée du parti libéral, qui avait assuré le triomphe des institutions démocratiques.

Malheureusement ses amis politiques ne paraissaient pas très pressés de le faire rentrer dans la vie parlementaire. A plusieurs reprises, la porte du Sénat s'entre-bâilla. Mais par suite de quelque marchandage politique, un autre passait plutôt que lui. En attendant que justice lui fût rendue, voyons comment il se dédommageait par des travaux de plume. L'obligation de manifester sa pensée dans chaque occasion donnée faisait partie intégrante de son être moral. Infatigable publiciste, il obéissait aux leçons et à l'exemple d'Alexandre Vinet. Notre exposé ne comprendra que les publications les plus importantes et nous ne nous arrêterons pas aux confidences déposées mensuellement dans la *Revue chrétienne*, ni à telles brochures ou articles du moment.

Le premier ouvrage étendu de cette période d'attente fut une réédition : *Le Concile du Vatican, son histoire et ses conséquences politiques et religieuses* [1]. L'auteur n'eut rien à changer au texte de 1871. Il y ajouta seulement une introduction, où il caractérisait les changements survenus dans les huit ou neuf dernières années et qui peuvent se résumer en ces mots : l'écrasement du gallicanisme par le triomphe du jésuitisme sur tous les éléments libéraux du catholicisme français. Les derniers champions de la liberté, Gratry, Darboy, Montalembert, avaient disparu. L'évêque Dupanloup [2], ce fin politique, avait passé du côté de la réaction. Son ancien collègue à l'Assemblée nationale écrit à ce

« Il est commode de faire de l'héroïsme conditionnel. Il est heureux que les circonstances ne me l'aient pas imposé ».

[1] En 1879. La première édition est de 1871. Une traduction allemande avait paru dès la première heure.

[2] Voir : *Mgr Dupanloup, un grand évêque*, par Emile Faguet. Paris, Hachette, 1914.

sujet : « Jamais on n'a assisté à pareille palinodie[1]. » A cette constatation attristante, il ajoute son appréciation sur le rôle néfaste d'Emile Ollivier qui, non content d'avoir lancé son pays dans la ruine politique, contribua à consommer la mort des libertés gallicanes[2]. D'autre part, E. de Pressensé faisait entendre un avertissement bien nécessaire à la démocratie française, qui devenait de plus en plus anticléricale :

La société laïque ne triomphera de la société cléricale que lorsque le mot laïque ne sera pas pris comme un synonyme d'irréligieux, quand il signifiera simplement l'incompétence du pouvoir civil dans les choses de la conscience... L'irréligion d'Etat n'est que l'ultramontanisme à rebours... Tout ce qui est donné à l'incrédulité, revient à la crédulité. Le seul remède à une religion fausse est une religion vraie...

Cinq ans auparavant, entre les deux éditions de l'*Histoire du Concile*, E. de Pressensé avait fait paraître un autre volume : *La liberté religieuse en Europe depuis 1870*[3], dans lequel il avait rassemblé divers articles publiés ailleurs. Il y donnait entre autres deux études insérées dans la *Revue des Deux-Mondes*, sur l'*Ultramontanisme et la politique française*[4] et sur les *Jésuites*[5]. Il y appréciait aussi d'une manière très vivante les conflits religieux déchaînés par le triomphe de l'infaillibilité papale en Autriche, en Prusse, en Suisse, aussi bien qu'en France. Il prouvait sans peine que l'Etat, même armé de toutes pièces, demeure impuissant pour triompher de la résistance ultramontaine par la manière forte.

Un volume du même genre et non moins palpitant de vie, sorti de presse en 1880, ce sont les *Etudes contemporaines*. C'est encore un recueil d'articles repris, entre autres, des colonnes du *Journal des Débats* et de la *Revue politique et littéraire* : courtes monographies

[1] Introduction, p. II. — [2] Voir Emile Ollivier : *L'Eglise et l'Etat au Concile du Vatican*, cité, p. III, dans le livre de Pressensé. — [3] Paris, Sandoz et Fischbacher, 1874. — [4] En 1872. — [5] En 1873.

sur des hommes comme Thiers [1], Dupanloup [2], Arnaud de l'Ariège, Adolphe Monod, Verny, Alexandre Vinet, et sur des événements dont l'auteur avait été le témoin. Il s'y trouve des portraits très vigoureusement tracés et d'autant plus ressemblants qu'E. de Pressensé a utilisé ses souvenirs personnels et que sa méthode, pour parler des autres, est toute de sympathie. Le grand charme de ces ébauches de premier jet est l'émotion de l'artiste qui se reflète sur la figure de ses modèles et qui permet de saisir son propre idéal dans les traits de leur physionomie. Un grand peintre met la marque de sa vision aussi bien dans un croquis que dans une toile de grandes proportions.

A propos des *Etudes contemporaines*, A. Sabatier a brossé [3] du peintre lui-même cette esquisse très exacte, que nous nous reprocherions d'omettre ici :

On s'est demandé comment la journée d'un homme pouvait suffire à tout ce que fait M. de Pressensé. C'est le secret de son genre d'esprit. Cet esprit est tout verve, une flamme perpétuelle qui se nourrit de tout objet, qui se renouvelle sans cesse, que le moindre souffle fait monter et reluire. Il est bien rare de rencontrer, à un degré pareil, la spontanéité de la pensée et de la parole. M. de Pressensé n'est pas le maître de se contenir. Vivant dans un milieu, intéressé par tout ce qu'il entend ou ce qu'il voit, il est comme la proie des pensées et des événements du jour. L'impression éveille le sentiment ; celui-ci excite l'esprit; les idées jaillissent, irrésistibles, et l'éloquence coule... Ce publiciste, ce prédicateur, ce conférencier toujours alerte, toujours prêt, ne s'épuise pas dans cette production quotidienne... Il est capable de longues études... Il est passionné pour les problèmes historiques. Il est vrai qu'il ne les étudie pas en érudit, avec le calme d'esprit et la sévérité froide d'un bénédictin.

[1] Cette étude avait paru d'abord en Amérique.

[2] Jules Simon écrivait à E. de Pressensé : « J'ai lu avec un extrême plaisir votre Dupanloup. C'est bien l'homme avec ses qualités et ses défauts, plus de défauts, à mon avis, que de qualités. »

[3] *Journal de Genève,* 13 février 1880.

Il porte en tout sujet sa flamme dévorante. Il s'approprie l'histoire plus qu'il ne se donne à elle.

E. Schérer abondait aussi en éloges, dans le journal le *Temps*[1] :

Comment ne pas admirer les connaissances de toutes sortes, l'élévation des pensées, l'union si rare des convictions arrêtées avec l'impartialité du jugement, l'élégance enfin et la chaleur de la parole? On reconnaît souvent l'orateur dans ce style... Je ne puis oublier les services que l'écrivain a rendus à la cause commune dans les rangs de l'Assemblée qui a fait la République. M. de Pressensé s'y était fait une place que ses anciens compagnons d'armes n'ont point oubliée. On était sûr de le voir monter à la tribune toutes les fois qu'une cause généreuse semblait manquer de défenseurs. Il avait l'à-propos qui saisit l'occasion, la parole abondante et facile qui trouve sur-le-champ les choses utiles à dire... Ç'a été souvent un objet de surprise, que le Sénat ne se soit pas montré plus jaloux de s'associer un homme aussi évidemment désigné pour la vie publique... La majorité républicaine ne saurait faire un choix à la fois plus honorable et plus avantageux que celui de M. de Pressensé.

Mais tous ces travaux de plume et toute l'activité déployée dans l'Eglise et hors de l'Eglise, ne consolaient pas l'ancien député de l'interruption de sa vie parlementaire. Le coursier généreux rongeait son frein loin du champ de bataille.

Voici l'écho de ses plaintes, en mai 1879 :

Je viens encore de passer par une de ces journées agréables, où l'on voit la chose la plus désirée frôler vos lèvres puis disparaître pour le moment. L'amiral Jauréguiberry me dame le pion pour le deuxième siège. Pourtant, il y a eu en ma faveur un mouvement spontané dans le parti républicain du Sénat. Je ne puis me dissimuler que mes principes, bien connus, contre la lutte à outrance faite au catholicisme, ne me soient très dommageables. Mais qu'y faire? A un ami, chaud partisan de ma candidature, qui me demandait de dire en son nom que je voterais l'article 7 des lois Ferry, j'ai dû répondre que je ne pou-

[1] Novembre 1882.

vais sacrifier mes scrupules à mon intérêt le plus évident. Mais quel crève-cœur de ne pouvoir parler encore à mon pays, faute de pouvoir franchir ces coquines de trois marches que l'on reconquiert si difficilement[1] !

On a bien lu : le candidat de longue date à un siège de sénateur inamovible éloigna lui-même la coupe de ses lèvres impatientes, en refusant de prendre un engagement contraire à sa conviction. Ce fait peu ordinaire vaut d'être rapporté avec quelques détails.

On était encore en pleine bataille entre la droite réactionnaire, continuellement battue par le suffrage universel, et la gauche républicaine décidée à faire triompher la démocratie dans les institutions de la France. Depuis que Mac-Mahon avait été remplacé par Jules Grévy, en janvier 1879, des ministères franchement républicains, mais de moins en moins conservateurs, se succédèrent sous la présidence d'hommes modérés comme W. Waddington et de Freycinet. Ce dernier entreprit, avec la collaboration du ministre de l'Instruction publique, Jules Ferry, la réforme des lois relatives à l'enseignement primaire.

Le Parlement vota la loi qui excluait du Conseil de l'Instruction tous les représentants du clergé. La loi sur l'enseignement supérieur, qui rendait aux Facultés de l'Etat le droit exclusif de conférer les grades, avait été votée, en 1879, par la Cham-

[1] Lors d'un de ses échecs au Sénat, Ch. Secrétan avait essayé de consoler son ami en lui disant entre autres : « Vous avez cherché Dieu dès votre jeunesse, et voici tantôt trente-deux ans qu'il a mis votre gîte dans l'aire de l'aigle. Vous trouverez à côté de vous, au-dessus de vous, en vous-même, une grande puissance de réconfort. » Ch. Secrétan le félicite aussi d'avoir acquis la possibilité de se concentrer davantage dans sa veine littéraire. « Pour votre incomparable force de travail, avec votre jeunesse impérissable, il ne se peut faire que l'excision de cette branche n'apporte pas une sève plus abondante aux autres rameaux... N'improvisez rien, concentrez-vous, polissez et repolissez le métal, jusqu'à ce qu'il étincelle ; donnez-vous à une œuvre qui soit votre œuvre définitive et qui dure, et qui donne votre mesure tout entière... » (Lettre du 26 juin 1881.)

bre, avec le fameux article 7 ainsi conçu : « Nul n'est admis à diriger un établissement d'enseignement public ou privé, de quelque ordre qu'il soit, ni à y donner l'enseignement, s'il appartient à une congrégation non autorisée. » Cette mesure visait les établissements d'enseignement secondaire des Jésuites. Le Sénat vota le reste de la loi, mais le centre gauche fit rejeter l'article 7 (9 et 15 mars 1880)[1].

E. de Pressensé fut sollicité par quelques-uns de ses anciens collègues à l'Assemblée nationale, devenus sénateurs, d'accepter une candidature au Sénat, moyennant promesse d'accepter l'article 7. Or il le jugeait profondément illibéral, et, si hostile qu'il fût aux Jésuites, il refusa à plus d'une reprise le marché qu'on lui proposait. C'était de sa part un acte d'obéissance à un principe de justice et il l'accomplit sans hésiter ; mais ce fut un sacrifice. Voici ses réflexions un peu après, le 21 février 1880 :

J'assistais à la séance du Sénat sur l'article 7. Je pensais quelle rougeur m'eût constamment monté au front pendant ces débats, si j'étais entré par la porte basse qui m'avait été entrebâillée. Chose étrange ! J'ai envie de repousser cet article, quand j'entends ses défenseurs, et de le voter quand j'entends ses adversaires, comme Chesnelong, avec ses hymnes aux Jésuites [2].

On vient de le dire, E. Schérer envisageait comme une véritable injustice l'exclusion d'E. de Pressensé de la vie parlementaire. Il fit plusieurs démarches en faveur de son ami et le soutint de ses conseils. Nous avons déjà cité l'article qu'il inséra dans le *Temps*. A ce propos, E. de Pressensé écrivait[3] :

Quand vous aurez lu l'article très inattendu pour moi de Schérer, article qui m'a bien touché par cette caractéristique si sympathique de ma carrière, comprendrez-vous que j'aie passé,

[1] *Histoire générale de Lavisse et Rambaud*, t. XII. *Le monde contemporain*, p. 29.

[2] Voir *Rev. chrét.*, 1880, p. 255, l'article d'E. de Pressensé sur la lutte anticléricale depuis le rejet de l'article 7.

[3] Lettre du 16 novembre 1882.

hier, par une phase d'inconcevable et douloureux abattement, quand même j'ai bien fait intérieurement le sacrifice de la vie publique? Mais c'est une angoisse quand la coupe est, pour ainsi dire, rapprochée de mes lèvres. Alors tout ce que je brûlerais de dire à notre pauvre et chère France, tout ce qu'on ne lui dit pas, s'agite en moi et me trouble à fond. Et puis la pensée que c'est à un B., après le scandale de sa vie de famille et financière, qu'on va rouvrir les portes du Sénat, me fait monter l'amertume du cœur aux lèvres. J'ai passé hier plusieurs heures dans un accablement aigu et stupide, plein d'une sombre misanthropie. Par bonheur, le jour même, une grande tâche m'était donnée pour le mois de janvier : entreprendre ici même, dans un vaste local, une campagne apologétique.

Et aujourd'hui, je me sens remonté et je me dis, dans un autre sens que Renan (dont c'est le mot favori) : « La vie est bonne ! » Elle l'est à condition de mettre le but très haut comme idéal et l'effort très bas, je veux dire dirigé vers l'abîme de douleur et de mal qui nous entoure.

Aucun lecteur ne parcourra ces lignes sans être ému. « Abattu, » le lutteur chrétien avoue l'être, mais il est « remonté » par la perspective d'un nouveau travail de proclamation de l'Evangile, auquel il pourra se donner tout entier !

Quelques jours plus tard, le 2 décembre 1882, dans une réception à l'Elysée, le président de la République, Jules Grévy, traversa la cohue des salons où s'entassaient les hommes politiques, pour aborder E. de Pressensé et lui dire :

« Nul plus que moi ne désire votre rentrée dans la vie publique. J'ai gardé la plus haute estime pour votre caractère (il a bien voulu ajouter pour votre talent). Voici votre président, a-t-il ajouté, en montrant le président du Sénat, et s'il vous manque une voix, venez la chercher ici... » Or, il se trouve précisément que le président de la République n'a pas de voix à donner. Cela réduit cette manifestation (car c'en était une dans l'intention de Grévy) à un pur platonisme. Je n'en ai pas moins été honoré et touché de cette appréciation du passé, sans lâcher la bride aux illusions pour l'avenir[1].

[1] Lettre à Mme Bonzon-de Gardonne.

L'heure allait sonner cependant où la coupe ne s'éloignerait plus des lèvres et où la porte s'ouvrit toute grande devant celui qui ne voulait la franchir que la tête haute. L'un des derniers sièges de sénateur inamovible était à repourvoir. Le centre gauche de la haute assemblée se décida enfin à adopter la candidature d'E. de Pressensé, patronnée fidèlement par son ami W. Waddington. Il fut élu le 23 octobre 1883.

Que de joie en éprouvèrent ses amis ! Que de lettres de félicitations vinrent le lui dire ! C'étaient H. Lutteroth et Jules Delaborde, Mme André-Walther, le fidèle Jean Monod. C'était l'Eglise Taitbout, la Conférence des missionnaires français du Lessouto, par la plume d'Hermann Dieterlen, et tel Consistoire de l'Eglise réformée. C'était Frédéric Godet :

Le moment approche donc où l'on ne pourra plus dire : « Justice, enfin, que faite ne t'a-t-on ? » J'ai hâte de me mettre en tête des amis qui vous témoignent leur joie... L'honneur, dans ce cas, n'est pas à celui qui le reçoit, mais à ceux qui le confèrent. C'était une dette. Vous manquiez au Sénat. Que le Seigneur, que vous y représenterez, — seul, peut-être ! — vous donne la force d'y être ce que vous avez été à la Chambre, le champion de toutes les causes bonnes et nobles, sans jamais faiblir !

Les vénérables Guillaume Monod et Puaux père motivaient leur enthousiasme :

Vous serez le représentant de la vraie « liberté », parce que vous ne vous rendrez esclave que de votre conscience.

E. Nyegaard[1], un fidèle collaborateur de la *Revue chrétienne*, allait jusqu'à dire :

Votre élection ravit tous les protestants. Il semble que ce soit un succès personnel pour chacun d'eux, sans distinction d'opinions politiques ou religieuses... Vous êtes l'élu de tous les protestants de France, qui n'auraient pu désirer un meilleur représentant de leurs principes et de leurs intérêts.

[1] Pasteur à Nancy, mort en 1914. Lettre du 19 novembre 1883.

Le comte d'Auvet, qui signe « un adversaire politique », en congratulant le sénateur[1], se souvient qu'au Gymnase Triat, lors de l'élection de M. Thiers, E. de Pressensé a dit que Dieu seul peut délier l'homme de sa conscience.

Voici enfin les lignes toutes lyriques de Charles Secrétan[2] :

Cher ami, il a fallu que je sois (*sic*) bien ruiné, bien démoli par la gastrite et la goutte combinées, pour ne pas vous avoir encore témoigné toute la joie et toute la reconnaissance envers Dieu, que nous a fait éprouver à tous, dans cette maison et dans ce pays, le succès de votre candidature. Accoutumé, comme vous, aux déceptions, je les supporte d'une âme moins héroïque ou moins chrétienne. J'en soupçonne partout, j'en crains partout, et quoique j'entrevoie combien cela est absurde, je ne me réjouis encore qu'en tremblant, et dans la crainte de n'être pas compris de votre amitié, j'avais voulu ne parler de cela qu'après la proclamation officielle... Vous aurez une grande tâche dans une heure sombre de votre histoire. Préparez-vous, ménagez-vous, rassurez-vous, prions ensemble.

E. de Pressensé répondit, le 12 novembre :

Ma rentrée dans la vie publique et l'accueil que j'ai reçu au Sénat sont des sujets de grande reconnaissance, bien que je sente tout le poids de ma responsabilité à cette heure si difficile. J'ai fait, avant-hier, mon début oratoire à la tribune du Sénat, à l'occasion d'une question toute morale, qui déplaisait fort à la haute assemblée. Mes amis me déconseillaient de débuter dans des conditions de défaveur anticipée. Ma conscience ne m'a pas permis de me taire. J'ai été froidement accueilli, bien que la presse, le lendemain, m'ait paru apprécier sainement mes intentions. Après tout, je suis heureux, au point de

[1] Lettre du 5 décembre 1883. Voir ce que Mme Bersier dit du comte d'Auvet (elle écrit de Dauvet), dans les *Souvenirs d'Eug. Bersier*, p. 391. Elle l'appelle un catholique large et éclairé. Il était propriétaire du château de Châtillon, où se trouvent les restes de Coligny.

[2] Lettre du 10 novembre 1883.

vue moral, d'avoir pu dire ce que j'ai dit. J'eusse fait une lâcheté en me ménageant.

E. de Pressensé, sénateur, demeurera fidèle à son serment de 1863, devant le cercueil de Frédéric Monod, lorsqu'il se jurait à lui-même de ne jamais céder à la lâcheté.

CINQUIÈME PARTIE

E. de Pressensé sénateur.

1883-1891.

CHAPITRE XXVIII

Au Sénat.

Derniers services rendus au pays.

Nouvelle situation politique. — A la tribune du Sénat. — Attitude vis-à-vis du Concordat. — Plus de sénateurs inamovibles. — Alarmes patriotiques. — Crise boulangiste. — Luttes en faveur de la moralité publique. — Pétition et victoire. — Derniers actes politiques. — Legs d'un mourant.

Voici comment Francis de Pressensé caractérisait la position de son père dans la haute assemblée :

Il retrouva au Sénat un grand nombre de ses anciens collègues de l'Assemblée nationale et quelques vieux amis du temps de l'Empire, comme le comte d'Haussonville. Fermement républicain, prêt à soutenir Jules Ferry dans sa grande œuvre d'établissement de l'instruction primaire laïque, gratuite et obligatoire[1], il avait une antipathie prononcée pour le jacobinisme vulgaire et surtout pour l'anticléricalisme grossier et son illibéralisme pire parfois que celui du cléricalisme lui-même. Il n'avait point de goût pour le personnel et le programme du parti radical, qui commençait à pointer. Sur bien des points, il représenta au Sénat un libéralisme en opposition avec quelques-unes des tendances naissantes des majorités nouvelles. Toutefois il tenait essentiellement au maintien de la République parlementaire.

Dans la dernière partie de la carrière de M. de Pressensé, ainsi s'exprime M. Théophile Roussel[2], la politique ne lui impo-

[1] En conséquence de lois votées le 16 juin 1881 et le 28 mars 1882.

[2] *Notice sur la vie et les œuvres de M. E. de Pressensé*, par Th. Roussel, membre de l'Institut, lue dans les séances des 3 et 10 février 1894.

sait plus les mêmes devoirs qu'au temps de l'Assemblée nationale. La République était assise solidement. L'accord forcé entre les républicains conservateurs et les radicaux perdait à ses yeux sa raison d'être. Il considérait cette *concentration républicaine* comme ne pouvant profiter désormais qu'aux partis extrêmes et faire obstacle au développement prospère d'une République largement ouverte à tous et dans laquelle s'effaceraient nos anciennes divisions.

M. Ph. Bridel émet une appréciation identique[1] :

Les circonstances avaient changé depuis douze ans ; le péril n'était plus à droite, comme dans l'Assemblée de 1871 ; il était à gauche. Aux menées de l'ultramontanisme et comme leur réaction naturelle, avait succédé le déploiement d'une tendance radicale et antireligieuse à laquelle cédaient trop facilement un grand nombre de républicains. De Pressensé résista vigoureusement à ce courant déplorable : « Si la démocratie se fait athée, disait-il [2], et ne croit plus qu'à la force, alors tout est dit et tout est fini. Si nul souffle du ciel n'enfle plus les voiles du grand navire, il n'a plus qu'à pourrir dans la vase, tandis que, sur le pont, passagers et matelots s'entredévorent ! Une démocratie sans Dieu sera un des enfers les mieux réussis de notre planète. » Mais, ajoutait-il après avoir esquissé ce mauvais rêve : « Nous n'avons aucune crainte de ce genre, parce que nous croyons tout ensemble en Dieu et dans l'âme humaine... » Si de telles paroles lui attiraient l'épithète de clérical de la part des fanatiques de la soi-disant libre-pensée, elles lui ramenaient la sympathie de beaucoup de gens timides qu'avait effrayés l'énergie de ses convictions démocratiques, mais qui pouvaient voir combien son libéralisme républicain était éloigné d'un jacobinisme impie et tyrannique.

Et maintenant, voici quelques lignes du nouveau sénateur :

La République traverse une phase sinon redoutable, du moins très sérieuse. La lutte va s'engager de plus en plus entre les républicains libéraux et les républicains autoritaires, imbus de l'esprit jacobin.

[1] *Journal religieux*, 1891, p. 75.
[2] *Variétés politiques et littéraires*, p. 71.

Il ajoute :

Cette année (1883) est cruelle pour la France. Les grands deuils se multiplient. Elle s'est ouverte par l'enlèvement foudroyant de Gambetta. Quelques mois après, c'était Laboulaye. Aujourd'hui, c'est Henri Martin, l'historien national, le patriote éprouvé, le type de toutes les vertus publiques et privées, parmi lesquelles brillaient au premier rang le désintéressement et la bonté parfaite. Nous l'entendons encore, dans les grandes funérailles du 6 janvier dernier[1], exprimant avec une émotion profonde le deuil de la patrie, au bord de la tombe où s'ensevelissait une des meilleures forces de la République[2].

L'un des premiers discours du sénateur fut prononcé à l'appui de la proposition de son collègue Bérenger portant sur la recherche de la paternité[3]. C'était le début de ces interventions généreuses, qu'il renouvela souvent en faveur des réformes sociales. Il invoquait le triste état moral du pays; il s'élevait avec force contre le préjugé des deux morales, si tenace dans l'opinion française, et contre les dénis de justice dont la femme est victime de la part du sexe fort. Le Sénat opposa à la réforme réclamée une fin de non-recevoir. Mais on verra qu'E. de Pressensé ne se laissait baillonner ni par l'insuccès, ni par le dédain[4].

Peu de temps après, dans la discussion de la loi municipale, il réclama le rétablissement de l'obligation pour les communes de pourvoir aux insuffisances constatées dans le budget des fabriques et des consistoires. Ce n'était point là, de sa part, une infraction à ses vues sur les rapports de l'Eglise avec le pouvoir civil. Il tenait

[1] Celles de Gambetta, mort le 31 décembre 1882.

[2] *Rev. chrét.*, 1884, p. 58 et 62.

[3] Voir ce discours *Rev. chrét.*, 1884, p. 59. Nous en avons parlé à la fin du chapitre précédent.

[4] Le sénateur Bérenger nous a rapporté qu'au moment où son projet de loi était retiré de l'ordre du jour, E. de Pressensé monta à la tribune pour déclarer : « Il est plus aisé de retirer ce projet de l'ordre du jour du Sénat que de celui de la conscience publique. »

plus que jamais à la séparation, soit dans l'intérêt de l'Eglise, soit dans celui de l'Etat. Mais il ne voulait à aucun prix d'une politique sans loyauté :

Tant que le Concordat existe, il faut le maintenir dans son esprit et non seulement dans sa lettre. En faire une geôle, où l'Eglise serait à la fois captive et affamée,... est une politique détestable.

Les protestants intelligents ne s'y trompèrent pas et le remercièrent. Le doyen de la Faculté de théologie de Paris, F. Lichtenberger, lui écrivit :

Au risque d'être mal compris, vous avez défendu non, certes, le Concordat lui-même, mais la politique qui empêche ses adversaires de le pervertir, n'ayant pas le courage de l'abroger, et en cela vous êtes resté fidèle à la foi de votre jeunesse, puisque vous ne voulez son abolition que par la voie de la justice et de l'équité.

Quoique l'amendement fût adopté en deuxième lecture par le Sénat [1], la loi ne fit pas entièrement droit à la pensée généreuse de son auteur. La majorité radicale tentait, à chaque nouvelle discussion du budget des cultes, d'amorcer subrepticement la grande réforme de la séparation par des réductions de crédits.

La même année, le sénateur protestant reprit la lutte en faveur de la loi du divorce au nom de la justice et de la vérité dans l'union conjugale [2]. Il ne devait gagner cette cause qu'en juillet 1884. A cette occasion, il fut chaudement félicité par ses amis de Suisse : Aimé Humbert, Félix Bovet, Ch. Secrétan [3], Paul Chapuis et d'au-

[1] Voir *Rev. chrét.*, 1883, p. 249, et 1884, p. 190, le discours prononcé par E. de Pressensé lors du débat en deuxième lecture. — On lira dans l'*Appendice* une belle lettre de E. Spuller à E. de Pressensé au sujet du budget des cultes.

[2] Voir son discours, *Rev. chrét.*, 1884, p. 385.

[3] Le 24 juin 1884, Ch. Secrétan écrivit à son ami une lettre personnelle, « le cœur débordant de joie et de reconnaissance... » — « Votre nom restera inscrit au centre de cette page si grande et si grave... Ce dimanche compte parmi les heureux jours de ma vie. » — Le

tres représentants de la *Ligue pour la défense du droit commun*. Un petit groupe de femmes françaises, en tête desquelles nous lisons les noms de Mmes Angèle de Saint-François et E. Boulanger, lui écrivirent :

Acceptez cette épée d'honneur, monsieur, — une plume ! — souvenir bien modeste d'un petit groupe de femmes, qui sont venues à vous déjà, pour vous féliciter de votre choix du bon combat, combat pour la justice.

Ces félicitations visaient sans doute un amendement soutenu victorieusement par E. de Pressensé et Demôle, en deuxième lecture :

Nous avons combattu en face, écrit le premier, l'odieux préjugé des deux morales, selon les sexes, si enraciné dans nos mœurs françaises, en établissant que rien n'était plus démoralisant pour une nation que de laisser l'immoralité formulée dans le livre de la loi.

Aucun succès ne m'a moins personnellement exalté que celui-ci, tant j'ai senti que c'était l'œuvre de Dieu par la disproportion entre l'effort et la victoire. Accueilli à la tribune par une vraie huée de colère de la part des chevaleresques soutiens du privilège du sexe fort, j'ai dû triompher du malaise que me procurait cet accueil. Plus d'une fois ma parole a été plus libre. Pourtant j'ai pu dire tout ce que j'avais sur la conscience. Il faut être juste avec tout le monde. L'appoint que Jules Simon s'est décidé à me donner et a obtenu de ses amis, a été décisif.

E. de Pressensé se sentait de moins en moins d'accord avec la politique républicaine radicale, qui s'affirmait dans le gouvernement. Il est probable qu'il n'eût jamais été porté au Sénat après que les deux Cham-

26 juin, E. de Pressensé, en répondant, se dit remué jusqu'au fond par un tel témoignage d'approbation sympathique. « Vous savez ce que votre amitié est pour moi. Elle est un des bonheurs profonds de ma vie. Vous savez aussi ce que je vous dois pour la vie de ma pensée, qui, à la hauteur où vous avez placé la vôtre, se confond avec celle de la conscience et du cœur. »

bres, réunies en Congrès[1], eurent prononcé la transformation des sièges des 75 sénateurs inamovibles en sièges électifs, au fur et à mesure de la disparition des titulaires. S'il se réjouissait profondément de voir grossir dans le pays la majorité républicaine, à chaque élection partielle ou générale, il s'affligeait de l'instabilité ministérielle, qui empêchait des hommes de haute valeur de rester assez longtemps au pouvoir, pour élaborer et perfectionner les institutions de la démocratie. Combien il déplora en particulier le renversement du cabinet de Jules Ferry, le 30 mars 1885, à la suite d'une légère défaite essuyée au Tonkin par le général de Négrier, contretemps qui ne pouvait compromettre d'ailleurs la politique coloniale si hardie et glorieuse du grand homme d'Etat !

Cette journée, écrit E. de Pressensé[2], est triste ; elle nous laisse un mortel souvenir.

Plus tard[3], il émettait ce jugement sévère :

Si nous cherchons la cause vraie, la cause fondamentale du déclin du patriotisme, nous n'hésitons pas à la trouver dans le déclin de la foi religieuse, en prenant celle-ci dans sa plus large acception. Le patriotisme est une sorte de religion humaine... Cette religion ne peut subsister longtemps à elle toute seule, à moins d'avoir pour aliment, comme à la fin du dix-huitième siècle, une lutte formidable contre un monde d'abus et d'iniquités. Une telle lutte ravive momentanément le patriotisme et lui apprend la générosité, l'esprit de sacrifice. Aujourd'hui, il n'y a rien de semblable en France, excepté dans les régions où s'agitent les revendications sociales. La démocratie est triomphante ; elle ne réclame aucune croisade. Pour que le patriotisme garde sa flamme dans de telles conditions, il faut le grand foyer divin qui seul alimente les plus nobles sentiments humains. On sait tout ce que l'on a tenté, depuis quelques années, pour l'éteindre. Nous recueillons actuellement le fruit naturel de ce positivisme philosophique qui, en prétendant ne fermer

[1] En août 1884. — [2] *Rev. chrét.*, 1885, p. 284. — [3] *Rev. chrét.*, 1886, p. 76, 79.

que le monde supérieur, a laissé l'humanité retomber de tout le poids de son égoïsme dans la sphère inférieure de l'intérêt. Hélas ! la mauvaise philosophie a moins contribué à cette œuvre néfaste que les basses passions, qui ont soufflé sur notre génération. Le premier coupable, c'est le honteux matérialisme pratique, qui s'étale sans pudeur dans une littérature infâme. L'imagination française, à en juger par le roman, le théâtre et le journalisme quotidien, subit une véritable obsession de luxure !...

Ah ! si seulement ceux qui se réclament de Dieu, ne rendaient pas trop souvent son nom presque haïssable par la manière dont ils l'invoquent et le profanent ! Si seulement les Eglises qui croient sincèrement au Dieu de l'Evangile, étaient moins languissantes et moins médiocres en face de ce monde qui périt et de cette patrie qui s'affaisse !

Ces paroles font pressentir de quel côté se fixera toujours davantage l'attention d'E. de Pressensé. Mais avant d'aborder ses campagnes en faveur de la moralité publique, mentionnons rapidement encore quelques-uns de ses actes de politique générale. Il fut plusieurs fois le président du centre gauche du Sénat. En cette qualité, il porta à la tribune une protestation contre les décrets d'expulsion des princes et d'exclusion de l'armée des ducs de Chartres et d'Aumale, décrets réclamés par le ministre de la guerre, le général Boulanger. Cette mesure d'exception lui paraissait jacobine, et le promoteur de cette mesure, paradant, le 14 juillet, sur son cheval noir, lui devenait très suspect.

Il batailla, à plusieurs reprises, pour le maintien au budget des fonds nécessaires à l'entretien des Facultés de théologie protestante de Montauban et de Paris. Incorporées légalement à l'Université et nécessaires à la préparation des pasteurs des Eglises officielles, elles ne pouvaient pas être supprimées par un vote arbitraire des administrateurs momentanés de la fortune nationale.

Il plaida victorieusement devant le Sénat

pour maintenir dans la loi de naturalisation, malgré les prières du Conseil d'Etat, la loi noblement réparatrice votée par l'As-

semblée nationale du 17 décembre 1790, d'après laquelle tous les descendants des réfugiés protestants à la suite de la Révocation de l'édit de Nantes, seraient reconnus Français, à quelque degré que fût leur parenté avec ces réfugiés... Il a suffi, pour obtenir le vote du Sénat, de rappeler la beauté et la justice de cette loi généreuse. L'hommage rendu aux héroïques proscrits de la Révocation, si fidèlement attachés à la patrie qui les avait persécutés, a trouvé un grand écho dans la noble assemblée[1].

Bientôt survinrent les tristes agitations de la crise boulangiste, aggravée par l'affaire des décorations, où était impliqué Wilson, gendre du président Grévy. Ce scandale entraîna la démission de ce dernier, puis son remplacement par Sadi Carnot, le 3 décembre 1887. Le désarroi qui suivit, surexcita l'ambition du général Boulanger, au moment même où le comte de Paris essayait de réveiller le parti monarchique par un manifeste significatif. Période agitée, sombre, inquiétante, où s'aggrava l'instabilité lamentable des ministères. E. de Pressensé nous en transmet des échos dans une lettre à Ch. Secrétan, le 12 novembre 1887 :

...Je ne puis dire quelle impression de douleur, d'inquiétude et de dégoût nous donne l'affreuse période de notre vie publique que nous traversons. On se sent dans un marécage fait pour préparer des 2 décembre. Le plus inquiétant est l'absence de toute fermeté gouvernementale, qui permet à l'anarchie des esprits d'en prendre à son aise. Je ne crois pas avoir traversé

[1] *Rev. chrét.*, 1886, p. 160. Voir dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français* (t. 38, p. 301), la lettre par laquelle E. de Pressensé, le 7 juin 1889, informa le président de cette Société, le baron F. de Schickler, du vote définitif de la loi.

Dans la notice nécrologique que ce *Bulletin* a consacrée à E. de Pressensé (t. 40, p. 224) par la plume de M. N. Weiss, on lit cette remarque très juste : « Quand on refera l'histoire de notre minorité dans ce siècle, on retrouvera la trace des nombreux écrits d'E. de Pressensé dans la culture religieuse de la plupart de nos coreligionnaires de cette génération, et l'on reconnaîtra que c'est à lui, en grande partie, qu'ils doivent de n'avoir été ni oubliés, ni dédaignés par leurs compatriotes. »

de jours plus tristes comme citoyen, depuis l'avènement de l'Empire. La pensée tourne et retourne dans un cercle vicieux. Dieu ait pitié de nous !

Il ne nous appartient pas de faire l'historique de cette crise redoutable, qui suspendit pendant quelque temps sur la France la menace du césarisme. E. de Pressensé en éprouva une indignation mêlée de colère et de honte. Il s'exprimait en termes très virulents contre « cette espèce de César du cirque Franconi. » Finalement la France se ressaisit, le gouvernement se montra justement sévère ; des élections successives vinrent affirmer la volonté du pays de résister au parti revisionniste, affublé du titre de parti national. Enfin la Haute Cour fut convoquée pour juger les attentats contre la sûreté de l'Etat. E. de Pressensé vota sans hésiter la condamnation du soldat intrigant, derrière lequel s'étaient ameutés tous les éléments de désordre, hostiles à la République. On respira, mais il fallut plus de deux ans, pour en finir avec ce cauchemar. Le suicide[1] du dangereux héros de cette aventure ne se produisit qu'après la mort de E. de Pressensé.

Encore un mot sur un service important rendu aux clergés catholique et protestant par E. de Pressensé. Dès l'année 1887, il était entré dans la Commission sénatoriale chargée d'étudier le projet de loi sur la réorganisation de l'armée. Ce projet prévoyait le casernement obligatoire des séminaristes et de tous les élèves ecclésiastiques.

Une telle mesure eût été une provocation gratuite au catholicisme. Heureusement la commission du Sénat, qui déjà a fait une part légitime à la haute culture, sur une proposition que nous avons présentée avec notre collègue, M. Garrisson, a décidé, après un débat étendu, qui a touché nettement à la question politique, que les élèves ecclésiastiques seraient incorporés dans les services hospitaliers et soumis, en temps de paix, à un service de ce genre d'un an seulement.

[1] Septembre 1891.

La loi fut votée définitivement en juillet 1889.

Mais nous avons hâte d'arriver à ce qui était devenu l'objet prédominant des préoccupations d'E. de Pressensé à la fin de sa carrière, la lutte en faveur de la moralité publique. A quelles influences obéissait-il ? Sans aucun doute, celle de sa noble femme, en qui l'on a pu saluer l'un des apôtres du christianisme social protestant en France. Celle de Ch. Secrétan, dont les derniers ouvrages tendaient toujours plus à élucider les problèmes qui troublent notre civilisation. Oui, certes, mais n'oublions pas son propre zèle de croyant et de patriote. Ne l'avons-nous pas vu, dès la Révolution de 1848, se livrer à l'étude du christianisme dans ses rapports avec la vie sociale? Aucun fait grave ne s'était produit dès lors, sans qu'il eût cherché à intervenir. Il faisait de plus en plus l'expérience qu'au fond des questions politiques, sociales et même économiques, se retrouve la question morale et que par conséquent la vie générale d'un peuple dépend de sa moralité. Maintes citations de sa pensée dans les pages qui précèdent, l'ont rappelé surabondamment.

L'indignation, d'ailleurs, grondait dans le cœur des meilleurs citoyens contre tous les complices de la démoralisation publique. Nous avons déjà raconté quel écho avait eu à Paris la visite de Mme Butler, cette adversaire déterminée de la prostitution réglementée. Le pasteur T. Fallot, obéissant à ses nobles appels en faveur de l'œuvre libératrice, avait entrepris une série de conférences à Paris et ailleurs sur le relèvement de la moralité publique[1]. Sous son inspiration aussi, était née une *Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales.* Des hommes éminents comme Frédéric Passy, de Boyve, Ch. Gide, P. Minault entraient dans le mouvement et de nombreux jeunes pasteurs s'y joignaient avec ardeur. Malgré certaines timidités et même quelques résistances ouvertes, le protestantisme fran-

[1] Dès 1884.

çais affirmait sa volonté d'intervenir sur la scène où se débattaient les questions les plus vitales pour le pays.

E. de Pressensé fut l'un des promoteurs de la *Ligue française pour le relèvement de la moralité publique* et on lui en confia la présidence. Ce ne fut nullement pour lui une simple distinction honorifique, comme on va le voir.

Joséphine Butler prit part à un congrès de la Fédération abolitioniste, qui eut lieu à Lausanne, du 5 au 7 septembre 1887. E. de Pressensé y assistait-il ? En tout cas, c'est peu après qu'il rédigea une pétition au nom de la Ligue française, pour demander l'application des lois sur la répression des publications obscènes[1].

Le 12 novembre, il écrivait à Ch. Secrétan :

Je suis pris dans un engrenage d'occupations effroyable, surtout depuis ma nomination à la commission pour la loi sur l'armée, qui ne suspend aucun de mes labeurs ordinaires, auxquels j'ai ajouté une campagne pour le pétionnement contre la presse infâme. Je dois, sous peu, faire une grande conférence sur ce sujet dans le casino de Lyon.

Il soutint ce nouvel effort[2] avec vaillance et succès, encouragé par nombre de meetings et de Synodes dans tout le pays.

Quelques mois plus tard, il écrit dans sa revue du mois[3] :

Le pétitionnement a atteint un chiffre élevé, plus de 30 000 signatures. Il représente bien toutes les classes de la société française, depuis son élite intellectuelle, jusqu'aux milieux plus humbles, que l'infâme propagande atteint comme les autres. Les pétitions ont été déposées sur le bureau du Sénat ; la Commission chargée de les examiner, a été nommée et tous ses membres sont unanimes pour mener à bien cette généreuse entreprise[4].

[1] Voir *Rev. chrét.*, 1887, p. 812. — [2] Il parla aussi à Rouen, au Havre et à Paris, dans de grandes assemblées. — [3] 1888, p. 366. — [4] E. Schérer avait demandé à faire partie de cette commission. *Rev. chrét.*, 1889, p. 320.

Le débat eut lieu le 15 juin 1888. E. de Pressensé était chargé, en qualité de rapporteur, de développer les vœux des 33 000 pétitionnaires. Il commença par affirmer que les signatures représentaient tous les partis politiques et toutes les écoles philanthropiques et religieuses, « une vraie coalition des consciences. » Ensuite il développa l'objet de la pétition tendant à l'application des lois déjà en vigueur, et cela non pas dans un esprit de puritanisme d'Etat,

cherchant à instituer un régime disciplinaire contre la littérature d'imagination, pour en prévenir et en surveiller les écarts, mais pour protéger la société contre les dangers de la presse immorale. L'opinion publique qui fléchit sous le flot d'une littérature avilie, a besoin d'être fortifiée. Le mal est devenu intolérable et se glisse jusque dans les carrefours, aux abords des lycées, avec un cynisme impudent. Puisqu'on instruit les jeunes générations, il ne faut pas qu'on les empoisonne...

A cette harangue pressante le sénateur Bérenger vint ajouter l'accent de sa parole énergique. Le Sénat vota à l'unanimité la mesure qu'on lui demandait. Le lendemain même, la Chambre, sollicitée par le vaillant Frédéric Passy, ratifiait la décision du Sénat. Et immédiatement Floquet, président du Conseil, faisait savoir qu'il allait adresser aux préfets une circulaire, pour leur recommander de veiller avec une extrême rigueur à l'application des lois sur les publications contraires aux bonnes mœurs. C'était pour la Ligue et pour son président une éclatante victoire, confirmée par une circulaire du 6 novembre, adressée, dans le même esprit, aux Procureurs généraux par le Garde des sceaux, Ministre de la justice [1].

Hélas! ces circulaires n'arrêtaient guère le flot bourbeux. Le Ministre lui-même n'était peut-être pas sincère,

[1] Dans sa session de novembre 1888, le Conseil académique de la Seine demandait au Ministre compétent de veiller à l'application des lois sur la presse.

s'il faut en juger d'après ce fragment d'une lettre de T. Fallot [1].

Quand de Pressensé fit sa campagne, la presse parisienne et la presse provinciale furent silencieuses sur presque toute la ligne. Aussi malgré nos 30 000 signatures, l'indifférence du Parlement fut à peu près complète. J'ai entendu de mes oreilles le discours de de Pressensé et je sais qu'il a eu, *lui*, un succès d'estime personnelle, mais rien d'autre. Voyez un peu Floquet faisant annoncer le lendemain qu'il envoyait une circulaire aux préfets et *ne se donnant pas même la peine de l'envoyer*. J'en ai la preuve certaine.

En tout cas, la vigilance restait toujours de rigueur. Très peu après sa victoire, E. de Pressensé se voyait obligé de dénoncer à nouveau un affreux débordement d'ordures dans l'*Echo de Paris* et le *Gil Blas*. Il se plaignait que le gouvernement, qui sévissait contre la mauvaise presse, décorât quand même tels des auteurs de haut ou de bas étage, qui travaillaient à l'alimenter. Entre les lois et leur application s'interposent trop souvent l'arbitraire administratif et les palinodies des gens au pouvoir.

Dans la note qu'il avait rédigée pour nous, Francis de Pressensé nous apprend que le grand discours prononcé au Sénat, le 15 juin 1888, fut la dernière intervention importante de son père à la tribune. Sa voix était altérée par la maladie du larynx qui devait l'emporter. Il vaut la peine de conserver les dernières lignes consacrées au père par son fils :

Au cours de ses dernières années, en partie sous l'influence d'Elise de Pressensé, sa femme, dont l'âme généreuse s'était donnée sans retour au socialisme dès 1868, en partie devant les leçons des événements et sous une impression de dégoût grandissant pour ce qu'il appelait « les sophismes égoïstes des plus gras des économistes, champions des classes riches, » il avait fait une place de plus en plus large dans son esprit aux

[1] A M. Paul Doumergue. Nice, 19 septembre 1891. Voir *Foi et Vie*, 1914, p. 284.

préoccupations sociales. La charité individuelle ne lui semblait plus le moyen suffisant de remédier aux maux de la Société. Il ne croyait plus que les lieux communs superficiels de l'économie politique orthodoxe fussent une justification adéquate de certaines iniquités. Il n'était certes pas un socialiste. Il avait conservé les doctrines essentielles et surtout l'esprit du libéralisme. Mais il comprenait qu'un certain nombre de problèmes nouveaux se posaient, qui ne pouvaient être tranchés en répétant les *shibboleths* hâtifs d'une science imparfaite. Il était resté républicain, démocrate. En sa qualité de chrétien, son optimisme était resté foncier et irréductible ; mais il prévoyait une crise morale, politique, économique de la société présente et il n'avait jamais admis la sotte confiance imperturbable des politiciens pris dans certaines formes externes. Son patriotisme était trop ardent. Il avait sympathisé profondément avec les souffrances de l'Alsace annexée : mais il détestait la guerre et il n'avait pas vu sans inquiétude la République se lancer dans les aventures coloniales.

Cette caractéristique générale, conforme à nos propres données, nous dispense de suivre en détail les derniers efforts du sénateur en faveur du bien public. Ce ne fut plus guère que par le journal et les articles de revues, qu'il continua à dire son mot sur les événements du jour. Nous avons vu combien il souffrit, vers la fin de sa vie, des tentatives de désordre patronnées par les prétendus amis de l'ordre. Il lui échappait parfois des exclamations indignées dans sa correspondance :

Thiers citait souvent le mot d'un journaliste de la Restauration sur les ministres de Charles X : « Ils sont bêtes jusqu'à la scélératesse ». Oui, la bêtise est une scélératesse ; elle a pour fond, en politique, la mesquinerie des sentiments.

Aussi longtemps que ses forces le lui permirent, E. de Pressensé tint à se rendre au Palais du Luxembourg.

Hier, écrit-il le 31 mai 1890, dans mon bureau, au Sénat, pour la nomination d'une Commission touchant à la question sociale, l'indignation contre la platitude conservatrice de mes collègues m'a donné une espèce de voix et j'ai parlé un quart d'heure.

Dans le courant de l'été 1890, après qu'il eut subi l'opération de la trachéotomie, il prit encore la plume à l'adresse du Garde des sceaux, pour lui signaler une recrudescence de la littérature obscène et réclamer, de sa part, un redoublement de sévérité.

Notre magistrature dort debout, si l'on peut s'exprimer ainsi, écrit-il plaisamment dans la Revue. Notre Ligue a commencé une vaste enquête pour constater dans tout le pays le réel état de choses. Il n'y a pas une heure à perdre.

Le 19 décembre, il écrit encore :

J'ai pu faire acte politique en joignant mon nom à celui de mes collègues qui présentent un amendement contre l'abominable spoliation des Sœurs de charité.

Le 23 décembre :

Hier l'amendement que j'ai signé... a eu pleine satisfaction au Sénat, de la part du Ministère. Je suis heureux, dans ma misère actuelle, d'avoir pu participer à cet acte politique important et profondément d'accord avec toute ma carrière.

Mais quelle souffrance pour E. de Pressensé d'être forcé par l'aphonie à refouler l'expression de ses pensées toujours bouillonnantes ! Ses collègues l'accueillaient au Palais du Luxembourg avec amitié et avec une sympathie qui savait ne pas trop s'accuser :

Il y a peu de temps, ainsi s'exprima sur sa tombe, le sénateur Trarieux, lorsque s'ouvrit la discussion sur le gouvernement de l'Algérie, ne le vîmes-nous pas venir encore siéger à son banc, comme pour dissiper les inquiétudes qu'une absence de quelques semaines avait pu nous causer ? Sa figure portait hélas ! l'empreinte profonde de ses souffrances et cependant, toujours éclairée par son doux et lumineux sourire, elle nous donnait l'illusion de la confiance, à force de bonne grâce voulue et d'admirable sérénité [1].

Dans les tout derniers temps, trois semaines avant sa mort, il écrivait à son collègue, le sénateur Bérenger,

[1] *Rev. chrét.*, 1891, p. 352.

l'initiateur de la réforme pénale et pénitentiaire, la lettre suivante[1], qui fut sans doute l'acte suprême de sa vie publique :

Cher collègue, confrère et surtout ami,

Permettez-moi de vous présenter M. Raoul Allier, maître de conférences à notre Faculté de théologie, vaillant secrétaire de notre Ligue pour le relèvement de la moralité publique. Il vous mettra au courant de la nouvelle campagne qu'elle entreprend, plus nécessaire que jamais, et à laquelle je suis fier et heureux d'avoir participé avec vous, il y a deux ans. Hélas! je ne peux guère plus écrire que parler. Dieu semble vouloir me rappeler à lui, mais dans la paix intérieure. Je vous recommande, une fois de plus, bien que ce soit au fond inutile, la préoccupation de cet horrible empoisonnement public par la presse, qui va croissant. Vous y pouvez beaucoup par votre haute autorité. Dieu vous assiste et vous bénisse à votre foyer, comme dans votre belle vie publique! A vous de cœur.

E. de P., 15 mars 1891.

M. Bérenger procura à son collègue la douce joie d'une dernière entrevue, où il ne se dit rien de part et d'autre, mais où il se passa quelque chose de sacré entre le soldat blessé à mort et son compagnon d'armes résolu à continuer la lutte[2].

Dix jours avant d'expirer, dans la nuit du 29 au 30 mars, le mourant traçait péniblement encore ces lignes: « Espérons que la lutte contre la littérature infâme va s'engager partout. C'est le grand danger du moment. » Noble testament politique.

[1] Ibidem, p. 327. Le sénateur René Bérenger, né le 22 avril 1830, mort à Paris le 29 août 1915, l'un des derniers sénateurs inamovibles, a pris une part éminente à la cause de la moralité publique. Son nom reste attaché à la loi sur la libération conditionnelle et à la loi du sursis.

[2] *Rev. chrét.*, 1891, p. 327. — On peut lire dans le compte rendu (1892, p. 9) de la Société centrale de protestation contre la licence des rues, fondée par M. Bérenger, en décembre 1891, l'hommage qu'il a rendu à son collègue. — Jules Simon disait dans la même assemblée générale : « Si jamais notre Société devient puissante et nombreuse, il sera l'un de nos saints. »

CHAPITRE XXIX

Dernière activité dans l'Eglise.

Les deuils et les tribulations de l'Eglise Taitbout. — Dans les Eglises libres. — Polémiques. — Anniversaires protestants. — La cause de l'Alliance évangélique. — La défense protestante et les Missions. — Aux Asiles John Bost. — Voyages en Allemagne, à Copenhague, à Edimbourg, à Londres. — Diverses assemblées en Suisse. — Hommage à Ch. Secrétan.

A l'instar de Rabaut Saint-Etienne, membre de la Convention et à l'occasion prédicateur, E. de Pressensé associait le service de l'Eglise à celui de son pays. Le sénateur n'agit pas autrement que le député. Non seulement il aurait pu s'écrier avec Channing : « Toujours jeune pour la liberté[1], » mais répéter avec saint Paul : « Nous croyons et c'est pourquoi aussi nous parlons. »

En 1879, l'Eglise Taitbout avait dû donner un successeur à F. Lichtenberger, devenu professeur et doyen de la Faculté protestante de théologie. Son choix s'était porté sur M. Philippe Bridel, qui avait rempli d'abord une suffragance de six mois à côté de lui. Ce pasteur étant parti vers la fin de 1887, l'auteur du présent volume fut installé dans la même charge par E. de Pressensé. Les fondateurs de l'Eglise, les témoins du Réveil se faisaient de plus en plus rares. Leur émule de 1847 rendit hommage à leur mémoire, soit en de touchantes oraisons funèbres, soit dans ses articles nécrologiques. Cinq de ces vétérans furent enlevés en la même année 1889 : Rosseeuw Saint-Hilaire, en janvier; H. Lutteroth, en février; J.-J. Keller, en août ; le comte J. Delaborde

[1] Rémusat, *Channing, sa vie et son œuvre*, p. 195.

et Eug. Bersier, à un jour de distance, au mois de novembre[1]. Ajoutons à ces noms celui d'E. Schérer, décédé subitement, au mois de mars.

Il y avait dans tous ces deuils de quoi attrister un cœur aussi tendrement fidèle aux souvenirs. Des difficultés nouvelles avaient encore fondu sur la chère vieille Chapelle. Aucune tentative ne réussissait plus à accroître le nombre des auditeurs, l'émigration hors du quartier de la Chaussée d'Antin poursuivant sa saignée inexorable. Mais un coup plus inattendu que les autres vint aggraver le déclin. Pour couvrir les spéculations malheureuses faites par l'un des siens, H. Lutteroth se dépouilla de presque toute sa fortune. Or il était le propriétaire nominal de la Chapelle Taitbout, à laquelle il avait consacré une somme importante, lors de sa reconstruction en 1854, après l'incendie[2]. Il se vit contraint par la perte subie, de vendre la chapelle à l'Eglise contre le remboursement de ses avances. 80 000 fr., étaient peu pour un immeuble dont le terrain seul valait bien davantage ; mais c'était un effort excessif pour un troupeau diminué et appauvri. E. de Pressensé apporta son concours généreux et énergique à l'entreprise, notamment par le produit de conférences à l'étranger. Dès lors, malgré des prodiges de libéralité et maintes délivrances providentielles[3], la situation financière de

[1] Voir la *Revue chrétienne* de 1889, p. 238-240, 713, 881, 954. — Voir aussi la brochure : *Discours prononcés aux obsèques de M. le comte J. Delaborde* à Lausanne et à Paris. Fischbacher 1890. Et *Souvenirs de la vie d'Eugène Bersier*, p. 432 et suiv.

[2] *Une Eglise séparée de l'Etat*, p. 93.

[3] En 1889, l'Eglise entra en possession d'un legs, fait en 1854, par un ami Hamilton. Ce petit capital, de 35 000 fr. environ, servit à l'extinction des dettes flottantes et à un remboursement d'une partie de l'emprunt contracté par la Société immobilière, propriétaire de la Chapelle. Il n'est que juste de citer ici le nom du dévoué et habile trésorier de cette époque, M. H. Arthaud, et celui d'Achille Pilate, premier directeur de la Maison de santé protestante de Neuilly, ancien instituteur, un vaillant au cœur d'or, longtemps ancien de l'Eglise Taitbout.

l'Eglise fut un souci oppressant pour son Conseil, dont E. de Pressensé était resté le président. Tant que sa voix le lui permit, il remplit mensuellement son tour de prédication. Ce fut lui qui présida, quoique sans pouvoir se faire entendre, le jubilé de la Chapelle, célébré le 6 mai 1890, avec un certain éclat.

Son intérêt pour les Eglises libres de France resta le même. Après la mort de Georges Fisch, en 1881, il était devenu, on l'a dit, le président de leur Commission synodale ; il le demeura jusqu'à sa fin, assisté généralement pour les affaires courantes par le vice-président, Roger Hollard. Tant qu'il le put, il prit part aux Synodes. A. Mazamet, par exemple, dans la session de 1883, il donna une conférence sur le centenaire de Luther, « cet illustre initiateur, qui n'est réellement compris que par qui veut le continuer. » Au Synode de Sainte-Foy-la-Grande, où M. Ph. Bridel lui avait causé une vive joie par sa belle prédication d'ouverture[1], il prononça un admirable discours sur les *Vrais libres penseurs*.

Ce soir-là, 9 novembre 1885, le temple de la petite cité des bords de la Dordogne, qu'il connaissait bien, débordait de plus de 2000 auditeurs. Pendant une heure et quart, cet immense auditoire a écouté avec l'attention la plus soutenue cette parole de liberté, qui sortait toute vibrante de la conscience de l'orateur et de sa haute pensée. Ce fut un sublime et puissant témoignage[2].

Le dernier synode auquel il put prendre part, fut celui de Clairac, en 1887. E. de Pressensé s'était chargé de la prédication d'ouverture sur l'apostolat des chrétiens[3] : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. »

[1] Sur ce texte : 1 Corinthiens IX, 27. Je traite durement mon corps et je le tiens assujetti, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même rejeté. Ce discours a été publié sous ce titre : *Notre vocation et ses dangers*.

[2] Notice du Synode de 1885, p. 12. Voir aussi l'*Eglise libre*, du 20 novembre 1885.

[3] Notice synodale de 1887, p. 12.

(Jean XX, 21). On y retrouve exprimées avec une belle énergie les idées chères au prédicateur sur le sacerdoce universel des croyants, le rôle et les conditions de vie de l'Eglise. Le morceau suivant que nous détachons, reflète l'une des préoccupations dominantes de l'orateur à ce moment-là :

J'insiste sur la gravité suprême du péché, sur la perdition de l'humanité, parce qu'aujourd'hui, au sein de notre protestantisme, l'hérésie maîtresse et qui se répand de plus en plus dans l'atmosphère que nous respirons, consiste à atténuer, à nier le péché. On est trop souvent disposé à en faire une nécessité, une étape du progrès, une phase d'ignorance enfantine. Alors le Fils de l'homme n'a plus été envoyé pour sauver ce qui est perdu, mais uniquement pour apporter un rayonnement de l'amour de Dieu. Alors aussi étant envoyés comme lui, nous n'avons plus qu'à parler de cet amour, à proclamer la bonté du Père. Il ne s'agit plus de salut, mais d'apaisement et d'amélioration. Rien de grand ne s'est passé entre le ciel et la terre. Nous n'avons plus que la religion de l'idéal, le Christ des philosophes et non celui des apôtres ! C'est bien à cela que revient cet idéalisme religieux, qui se donne à nous comme le dernier mot de l'Evangile.... Pour se laisser gagner à l'optimisme superficiel qui nie la perdition, il faut oublier l'histoire de l'humanité, non pas seulement celle du passé lointain, mais celle d'hier, celle d'aujourd'hui »..... « Ah ! pauvre créature humaine, on a beau dire, tu es bien toujours la même, agonisante et perdue par toi-même.... Si le Fils de l'homme t'a été envoyé, ce n'est pas seulement pour t'apporter un message d'amour du Père, c'est pour offrir le sacrifice de la réconciliation.

Non, il ne suffirait pas, pour te sauver, d'un sourire divin, il fallait les larmes de Gethsémané et le sang du Calvaire, sceau de l'obéissance parfaite qui va jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix, seule réparation suffisante de notre révolte....

Le Président de la Commission Synodale des Eglises libres de France saisissait toutes les occasions de resserrer les liens avec les autres Eglises de langue fran-

çaise. On le voyait avec joie au sein de divers synodes de la Suisse romande, où il aimait à proclamer sa foi, sa largeur théologique et sa confiance dans les principes des Eglises séparées de l'Etat.

Il ne se faisait cependant guère d'illusions sur la proximité du triomphe de ces derniers :

Le véritable individualisme, écrivait-il [1], n'a pas les promesses de la vie présente. Il soulève de vives répulsions chez les ennemis de la liberté dans l'Eglise et dans l'Etat ; il connaît les tristesses de l'abandon, parfois du dédain. Il est peu probable que les hommes de notre génération, qui l'ont soutenu dans les mauvais jours, comme dans les bons, en voient le triomphe de leurs propres yeux. Mais c'est assez pour nous de le préparer et d'y croire.

Au service des convictions de toute sa vie, E. de Pressensé eut à croiser le fer avec M. le professeur E. Doumergue, de Montauban, qui, dans un article du *Christianisme au XIXe siècle*, avait classé les Eglises libres en dehors de la filiation des Eglises réformées de France. Le sénateur, qui s'était toujours senti relié fortement à l'Eglise des pères, ressentit vivement la blessure. Il répondit par une brochure éloquente: *Les Eglises libres de France et la Réforme française au XVIe siècle* [2], victorieuse réfutation de l'exclusivisme ecclésiastique et des prétentions au monopole de la part de quelques-uns. Tous les chrétiens évangéliques lui paraissaient également héritiers de la glorieuse dissidence des huguenots.

Parallèlement aux conférences pastorales générales du printemps, et depuis des années, se réunissaient à Paris des conférences spéciales entre pasteurs des Eglises indépendantes. Elles n'ont cessé qu'en 1906, après la séparation de l'Eglise et de l'Etat. E. de Pressensé y avait toujours pris part activement. Nous extrayons

[1] *Rev. chrét.*, 1883, p. 9.
[2] Paris, Fischbacher, 1887.

des procès-verbaux de ces assemblées annuelles les citations suivantes, à propos de divers sujets sur lesquels on aimera l'entendre.

En 1868, il déclarait :

Plus on avance dans la carrière de la prédication, plus elle paraît redoutable. La tâche est difficile, les tentations nombreuses, la limite difficile à saisir entre la joie d'annoncer la vérité et la satisfaction de l'amour-propre en l'annonçant. Ce qui importe avant tout le reste, c'est Jésus-Christ. C'est trop peu de dire que la vérité est en lui. Elle est lui. — Il faut remporter la victoire à deux genoux. — Il ne faut pas opposer le travail de l'homme à l'activité de Dieu. Dieu féconde le travail accompli sous son regard. Le Saint-Esprit ne donne pas une prime à la paresse. Ce que nous avons de plus beau, n'est pas assez beau.

Les conditions de l'efficacité de la prédication sont résumées dans cette parole des Actes : « Ils disaient dans leur langue les choses magnifiques de Dieu. » — Il faut conjurer le pâle démon de l'ennui !

En 1878, il traita ce sujet : *Les Eglises en face de la démocratie*. Il voulait qu'elles fissent de la politique toutes les fois que la morale était engagée, mais surtout qu'elles s'occupassent des questions sociales,

Car Jésus-Christ est non seulement Dieu fait homme, mais encore Dieu fait pauvre.

En 1884, à propos de la question très débattue alors de l'immortalité conditionnelle, E. de Pressensé critiqua les bases anthropologiques de cette théorie et se déclara, sous la réserve de la liberté humaine, partisan d'un salut universel. En 1890, un an avant sa mort, d'une voix déjà péniblement rauque, il intervint encore en faveur du christianisme social :

A Berlin, il y a deux ans, disait-il, j'ai entendu un ouvrier dire : « Le christianisme nous dégoûte parce qu'il a été la religion des riches. » — La Didachè dit aux pasteurs : « Ne soyez pas les avocats des riches. » Il faut que notre démocratie

entende encore ce mot du Christ : « J'ai pitié de ces multitudes. »

Ainsi toujours fidèle à lui-même, le pasteur-sénateur voulait que les Eglises indépendantes, dont il était le chef le plus écouté, restassent dans le grand courant des préoccupations contemporaines, aussi bien sociales que religieuses.

Dans l'ensemble du protestantisme français, il jouait de plus en plus l'un des rôles de premier plan. Lorsque la France protestante célébra le bicentenaire de la révocation de l'Edit de Nantes, cette date douloureuse entre toutes pour le pays et pour l'Eglise, E. de Pressensé fut l'un des orateurs de la grande séance commémorative, du 22 octobre[1] 1885, dans le temple de l'Oratoire. Elle avait été convoquée par la Société d'histoire du protestantisme français. Il parla le dernier après E. Bersier, A. Viguié et Walbaum.

Nous nous souvenons des accents graves d'E. Bersier[2] insistant sur cette pensée; les révocateurs ne savaient ce qu'ils faisaient. Nous entendons surtout le représentant des Eglises libres proclamant les droits de la conscience contre toute intolérance et plaidant une fois de plus pour le libéralisme chrétien avec toutes ses conséquences[3].

La place du chaleureux orateur était toute marquée dans la fête de l'érection du monument de Coligny au chevet du temple de l'Oratoire[4]. La lettre suivante du comte Delaborde, en nous expliquant son absence, nous laisse apercevoir les regrets qu'il dut en éprouver.

[1] Jour anniversaire de l'enregistrement de l'Edit de révocation.

[2] Voir E. Bersier, *Quelques pages de l'histoire des Huguenots*. Paris, Fischbacher 1891, p. 109.

[3] Voir *Rev. chrét.* 1885, p. 794-810 et *Variétés morales et politiques*, p. 422.

[4] Voir le récit des journées des 17 et 18 Juillet 1889, dans les *Souvenirs de la vie d'Eugène Bersier*, p. 436 et suiv.

Paris, 14 juillet 1889.

Mon cher Edmond, il me tarde extrêmement d'apprendre comment tu te trouves de ton traitement à Lavey et surtout s'il t'a apporté quelque changement réel. C'est là pour moi une préoccupation que, sans exagération, je puis qualifier de constante. Quoi de plus naturel pour le cœur d'un vieil ami qui t'est et te sera toujours si profondément attaché? Tu sais en effet si je le suis ! Je n'oublie pas le passé, crois-le bien, alors surtout que j'approche du 5 août, de l'anniversaire auquel se rattache pour moi le souvenir de la dernière preuve d'affection que tu aies pu donner à ma bien-aimée femme[1], qui, elle aussi, t'était si profondément attachée. Je n'oublie pas non plus ta présence et tes prières au lit de mort de notre fils chéri. Il y a là de toi à moi un lien d'affection sacré et c'est pour moi un besoin de cœur de te l'exprimer. Cette date du jour actuel, 14 juillet, est aussi pour moi une date bien émouvante, car c'est l'anniversaire de la mort de ma mère, que j'aimais passionnément et qui m'aimait de même. Tous ces sujets de deuil m'étreignent le cœur aussi fortement qu'au moment où chacun d'eux me fut imposé.

J'aborde un autre sujet, toujours sur le terrain de l'amitié. Il m'en coûte de te savoir absent, alors que des amis bien portants se disposent à prendre part, les 17 et 18 de ce mois, à deux solennités auxquelles manquera ta parole chaleureuse. Je le dis à qui veut l'entendre autour de moi : ta place y était marquée de droit, et ton absence laissera un grand vide. Voilà ce dont je désire te convaincre, car nul ne peut avoir à cet égard une impression de regret plus grande que celle que j'éprouve.

Tout ce que je me proposais, c'était uniquement d'assister en spectateur à l'inauguration de la statue de mon héros et je ne me départirai pas de ce rôle modeste.

Je ne pensais rien de plus, quand, ces jours derniers, Bersier est venu me mettre sur la conscience, de présider, dans

[1] Madame J. Delaborde était morte, à Lausanne, le 5 août 1883. « Jamais je n'oublierai ni ta pieuse assistance, à ce moment suprême, ni les paroles prononcées à Paris, le 9 août, et qui me font verser tant de larmes, chaque fois que je les relis. Tu as été, tu es et tu resteras l'ami fidèle, je le sais, je le sens. » Lettre du 20 novembre 1883.

la nouvelle église de Charenton, une séance historique qu'il a organisée et de l'ouvrir par une allocution. J'ai accepté parce que j'ai cru qu'il y avait là un devoir à remplir. Mais hélas ! tu ne seras pas là, et c'est ce qui me chagrine, car nous serons ainsi privés d'un excellent discours. Je serai demain de cœur et de pensée avec toi....

Je termine, cher Edmond, en te renouvelant l'assurance de ma vieille amitié.

A toi de cœur. Cte JULES DELABORDE.

Les regrets du président honoraire de la Société d'histoire du protestantisme français furent, sans nul doute, partagés unanimement. Mais celui qui n'avait pu être présent, ne manqua pas de parler, dans sa Revue, de la cérémonie et de rendre hommage à Eugène Bersier[1].

C'est à lui que revient principalement l'honneur de cette journée, car sans son initiative, sans son infatigable propagande, nous n'aurions pas eu à l'enregistrer dans les annales de notre protestantisme.

Du vénérable octogénaire, président de la fête du lendemain, à Charenton, il dit « qu'il avait le premier coulé dans le bronze d'une grande œuvre historique la statue de l'amiral de Coligny. »

La situation intérieure de l'Eglise réformée officielle était loin de laisser indifférent celui qui revendiquait sa part légitime du patrimoine huguenot. Il ne cessa d'applaudir à l'essor des Synodes officieux de cette Eglise. Son approbation était toutefois accompagnée du vœu que l'Eglise conquît un jour virilement sa pleine autonomie. L'opportunisme, dont il voyait partout les Eglises nationales se contenter, lui paraissait au-dessous de leur dignité et contraire à leurs vrais intérêts spirituels.

La *Mission intérieure*, on l'a vu, avait été fondée à Nîmes, au lendemain de l'année terrible, pour stimuler

[1] *Rev. chrét.*, 1889, p. 640.

la foi des Eglises. Les noms de MM. C. Babut [1], N. Recolin, E. Houter et bien d'autres, resteront attachés à cette création [2]. Un moment vint où l'esprit ultra-ecclésiastique de quelques partisans de l'évangélisation, mit en péril le caractère d'alliance évangélique de cette bienfaisante organisation :

D'un certain côté, écrivait E. de Pressensé, souffle un vent desséchant et stérilisant de misérable étroitesse. On a pu s'en convaincre aux conférences de la *Mission intérieure* tenues au Vigan. Il s'agissait de toute une transformation de la Mission intérieure, dont on demandait le rattachement exclusif à l'Eglise réformée. L'assemblée n'a pas adopté la proposition de M. le pasteur Granier, pourtant adoucie, pas plus que les conclusions du rapport si élevé et si large de M. le pasteur Lortsch, qui a produit pourtant une vive impression. Elle s'est contentée d'un ajournement [2]... »

La question revint, en effet, devant une nouvelle conférence tenue à Codognan, en décembre de la même année. E. de Pressensé s'y rendit pour porter secours aux partisans de l'union des forces chrétiennes. Sa chaude intervention et son esprit de largeur, s'ajoutant à la haute influence de Ch. Babut, président de la conférence, contribuèrent à faire triompher la bonne cause [4].

[1] Pendant que s'imprimait ce volume, le pasteur Charles Babut est mort, le 18 septembre 1916, à l'âge de 84 ans, trois semaines après D. Lortsch, à 61 ans.

[2] Il y eut d'abord deux branches de Mission intérieure : celle du Midi et celle de Paris. Cette dernière eut à son service assez longtemps MM. G. Meyer, Fourneau et Hirsch, qui répandirent l'Evangile en province par le moyen de grandes conférences. Aujourd'hui, la branche de Marseille subsiste seule avec son organe : *La Mission intérieure* et pour journal de propagande, *Le Relèvement*.

[3] *Rev. chrét.*, 1886, p. 431.

[4] *Rev. chrét.* 1887, p. 79; voir aussi 1901, p. 388 et 389 où C. Babut écrit : « C'était le 6 Décembre 1886, dans le Temple de Codognan ; le sujet de la prédication de E. de P., fut : Les aspirations nécessaires du peuple chrétien dans les temps actuels... Comme nos cœurs vibraient aux accents de cette voix déjà, hélas, altérée et fatiguée ! » Il avait dit : « Je suis plus attaché que jamais au drapeau, le même que j'ai toujours servi. Mais est-ce que je veux me cantonner dans nos cadres ? Tous nos cadres vont se briser... »

L'esprit sectaire était refoulé. L'orateur protestant eut encore à le combattre, sur un terrain très différent, il est vrai, en la personne d'un adversaire singulièrement mal inspiré. Le député de la Réunion, M. de Mahy, loyal mais abusé, s'était persuadé que le protestantisme français faisait cause commune avec l'Angleterre contre la République française à Madagascar. Il se fondait sur deux écrits d'auteurs sans mandat, dont il travestissait la pensée, pour inculper le protestantisme, que d'ailleurs il confondait avec le méthodisme.

Prenant à partie spécialement la Société des missions évangéliques, il lui reprochait d'avoir eu plus de souci de ses préférences confessionnelles que des intérêts de la France, en se refusant à envoyer des missionnaires à Madagascar, au plus fort de la guerre avec les Hovas. En définitive, toutes ses accusations revenaient à mettre en cause le patriotisme de la fraction considérable du protestantisme désignée par lui [1].

Ces accusations étaient répandues en France par une campagne de conférences et par des articles de journaux. Un soir [2], M. de Mahy vint articuler ses griefs devant le public de Paris, dans la mairie du VIme arrondissement.

C'en était trop pour le patriotisme des protestants et des amis des Missions. Ils organisèrent, en réponse, une réunion, le 2 mai, dans la même salle.

E. de Pressensé la présida, ayant à ses côtés Roger Hollard, Frank Puaux et Alfred Bœgner [3]. Leurs noms seuls étaient une réfutation péremptoire des imputations du député de la Réunion. Mais cette réfutation sortit véhémente aussi de leurs lèvres. Le président de la séance prononça un de ses discours limpides, courtois,

[1] *Rev. chrét.*, 1887, p. 369. Lire tout l'article intitulé : *Madagascar et les protestants français.*

[2] Le 15 avril 1887.

[3] La parole du directeur de la Société des Missions de Paris fut particulièrement impressionnante ce soir-là, lorsqu'il rappela comment au lendemain de sa majorité, lui, Alsacien, avait opté pour la France.

mesurés et vibrants, que l'on peut considérer comme un modèle du genre. Il s'éleva entre autres contre la faute grave commise par l'accusateur du protestatisme évangélique, à un moment où la voix violente de l'Allemagne bismarckienne grondait aux frontières de la France et dans les chancelleries européennes. Les menaces d'agression du dehors eussent recommandé l'union des patriotes au dedans. Malheureusement, le député de la Réunion continua encore pendant quelque temps à propager ses calomnies.

L'intérêt témoigné par E. de Pressensé à la cause des Missions allait grandissant. La nouvelle Maison des Missions[1], inaugurée le 31 Mai 1887, au Boulevard Arago 102, devenait toujours davantage son second home. On le voyait d'ailleurs assister à toutes les séances importantes de la Société et mettre à son service son influence de sénateur, quand il était nécessaire[2].

Parmi les œuvres protestantes qu'il affectionnait, celle des Asiles John Bost se plaçait à l'un des premiers rangs. Il avait connu de près leur fondateur. Les miracles de la charité, qui ont rendu célèbre le plateau des bords de la Dordogne, entre Bergerac et Sainte-Foy-la-Grande, enflammaient son imagination chrétienne. On le nomma prédicateur de la fête des Asiles, en 1883.

Il y vint encore en 1885[3], toujours captivé par la personnalité si originale et si prenante du successeur de John Bost, Ernest Rayroux. Sa dernière visite, très mélancolique pour lui, eut lieu en 1890, alors qu'il était totalement aphone. Nous l'entendrons, un peu plus loin, exprimer la tristesse de son mutisme, dans des lieux où

[1] On sait la part prépondérante que prit le Dr Gustave Monod dans l'érection de cette maison. Voir *Rev. chrét.*, 1890, 2me partie, p. 400.

[2] *Rev. chrét.*, 1889, p. 237.

[3] Voir : B. Pozzy, *Les origines de l'Eglise et des œuvres de Laforce*, p. 170.

il avait pu exalter si hautement les gloires de la charité.

Vers la fin de sa vie, E. de Pressensé était revenu de beaucoup de ses préventions premières à l'égard de l'Armée du salut. Il ne l'aurait plus combattue, comme il le fit autrefois, aux côtés de Mme de Gasparin [1]. Malgré ses réserves invariables sur les méthodes religieuses du Général Booth, il protesta avec énergie contre les persécutions infligées, en Suisse, aux salutistes, par certaines populations et même quelques autorités. Il rendit visite à la Maréchale Booth, à ce propos. Il fut surtout conquis par le livre révélateur, *In darkest England and its way out* [2], qu'il appelle un événement.

« Si les salutistes, écrivait-il, entrent dans la voie ouverte par le Général, nous les bénirons. » Il était de cœur l'émule empressé de quiconque voulait servir loyalement le Christ dans les hommes. On nous permettra de remarquer que le dernier sermon de consécration pastorale qu'il ait prononcé, le 10 novembre 1887 [3], dans la chapelle Taitbout, avait pour sujet son texte favori : « Malheur à moi si je n'évangélise ! »

Il ne nous reste plus, pour achever cette revue un peu haletante des derniers services de Pressensé envers l'Eglise, qu'à raconter brièvement les relations qu'il entretint avec les chrétiens de l'étranger. En 1883, il se rendit dans le pays de Luther, pour la célébration du centenaire de la naissance du Réformateur. Ses impressions furent communiquées aussitôt aux lecteurs du *Journal des Débats* [4] et de la *Revue chrétienne* [5].

Au même moment, se réunissait, à Dusseldorf, le Congrès des catholiques allemands. Ceux-ci encore en lutte

[1] Voir plus haut, p. 399 et *Rev. chrét.*, 1889, p. 956.

[2] *Dans les ténèbres de l'Angleterre. Comment en sortir. Rev. chrét.*, 1890, p. 474.

[3] Consécration de M. van der Beken, fils de l'évangéliste si connu du quartier de Belleville, amené jadis à la foi par E. de P.

[4] 19 août, 19 septembre et 2 novembre 1883.

[5] 1883, p. 569, 628, 701, 757.

avec Bismarck, entraient résolument dans les voies de l'activité sociale et préconisaient l'organisation légale du régime des corporations. Cette solution si peu conforme au libéralisme semblait à E. de Pressensé chimérique et rétrograde.

Signalons encore sa présence sympathique aux Congrès de Amberg (Bavière), en 1884[1], et de Munster, l'année suivante[2]. Là encore, les catholiques allemands se montrèrent plus ultramontains que jamais, décidés à réclamer le retrait des lois de Mai et le rappel des Jésuites, mais de plus en plus passionnés pour le socialisme chrétien.

La dernière visite d'E. de Pressensé à ces Congrès annuels du catholicisme allemand semble avoir été celle de 1887, à Trêves[3]. Et voici, à ce sujet, ses réflexions finales :

L'originalité du parti catholique, à notre époque, consiste à se servir avec habileté de ces puissants moyens d'action que la liberté politique nous a fournis, tels que l'association sur la plus grande échelle, la liberté de la presse, la rapide diffusion de toutes les doctrines, pour les tourner à l'avantage de sa conception politique et religieuse, qui est autant que jamais à l'antipode des principes démocratiques. N'est-ce pas ce qui ressort avec une irrésistible évidence de ce mot caractéristique prononcé tour à tour par le président du Congrès et M. Windthorst: « L'objectif du parti catholique et du centre est de faire triompher la politique de l'ultramontanisme. »

Sur la route de Trêves, le voyageur s'était arrêté à Francfort, pour assister, le 15 août, à la première Assemblée générale de l'*Association protestante pour la défense de la Réforme*[4]. Il ne revint guères enchanté des résolutions prises,

dont la pensée maîtresse était le recours au pouvoir civil, bien que l'Eglise protestante ait pu apprendre à ses dépens

[1] *Rev. chrét.*, 1884, p. 634 et *Les Débats*, 11 et 13 septembre.
[2] *Rev. chrét.*, 1885, p. 718. *Les Débats*, 8 et 9 septembre.
[3] *Rev. chrét.*, 1887, p. 734. *Les Débats*, 6 et 7 septembre.
[4] *Rev. chrét.*, 1887, p. 732. *Les Débats*, 28 août et 3 septembre.

combien il est précaire. Favorisée hier, elle est en disgrâce aujourd'hui, au nom de la même loi de dépendance, qu'elle reconnaît jusque dans ses mauvais jours. Comment les protestants allemands ne voient-ils pas que la meilleure manière de défendre la cause de la Réforme, c'est de la dégager de toutes ses premières inconséquences et de planter son drapeau sur le terrain de la liberté et de la justice pour tous, aussi bien pour ses adversaires que pour ses adhérents ! C'est ce qu'ils n'ont pas fait alors qu'ils applaudissaient aux lois de Mai, alors surtout qu'ils n'avaient pas un mot de protestation, au nom de l'Evangile, contre la politique d'iniquité et d'oppression qui s'est déployée avec tant de violence dans les provinces polonaises et en Alsace.

On se souvient que l'éminent Dorner[1], l'ami d'avant 1870, ne parvenait pas lui-même à s'élever au-dessus des vues de l'Allemagne militarisée.

Mais revenons un peu en arrière et rendons-nous avec notre infatigable voyageur de chaque été, à la Conférence universelle de l'Alliance Evangélique, réunie à Copenhague, du 30 août au 6 septembre 1884. La délégation française était composée avec lui de MM. Jean et Théodore Monod, N. Recolin et Alex. Westphal. Le rapport[2] sur l'état religieux de la France et du protestantisme français fut lu par M. Recolin. L'hospitalité fut particulièrement chaleureuse pour les Français.

Car le Danemark porte au cœur la même plaie que la France, la plaie des mutilations douloureuses et impies[3].

Il se produisit un incident qu'E. de Pressensé raconte en ces termes :

Le président de la séance (où on lut le rapport sur l'Allemagne), qui n'était pas lui-même Allemand[4], s'était permis de glorifier le souvenir des victoires de 1870, pour donner à l'Allemagne, disait-il, une leçon d'humilité. Les députés danois n'ont pas été seuls à protester. Nous avons fait entendre au malencontreux orateur la plus énergique protestation et nous ne

[1] Mort en 1884. — Voir p. 308. — [2] *Rev. Chrét.*, 1884, p. 666 et 721. — [3] *Ibid.*, p. 633. — [4] C'était le professeur Schaff, Allemand d'origine, mais émigré en Amérique.

nous sommes déclaré satisfait que sur la promesse, qui a été tenue en séance publique, d'une explication qui était un désaveu.

La personne du sénateur français fut l'objet d'une faveur toute spéciale au cours de la conférence de Copenhague.

Rétrogradant encore de quelques mois, nous voici à Edimbourg, en avril[1], au troisième centenaire de l'Université de cette ville. E. de Pressensé y allait recevoir le bonnet de docteur en théologie, en compagnie d'une foule de savants et de personnages célèbres de l'Europe entière. Nommons L. Pasteur, F. de Lesseps, Virchow, Helmholtz, de Laveleye, etc. Ce furent des fêtes et des ovations grandioses, originales, enthousiastes, empreintes du meilleur esprit. Le chroniqueur de la *Revue chrétienne* avait intensément joui de ce contact rapide avec les plus hautes illustrations de son temps. Pas plus que d'autres récipiendaires[2], du reste, on ne l'avait entendu au cours du défilé interminable de la grande séance où avait eu lieu la collation des grades. Il se dédommagea le dimanche soir, 20 avril, en parlant avec Henri Mouron[3] dans la vaste église de Saint-Georges, pleine jusqu'au seuil.

Ce qui rendait ce meeting particulièrement intéressant, écrit le second des orateurs, c'était, avec la foule des assistants, la composition de l'auditoire formé de toutes les Eglises indépendantes et nationales, dont les représentants autorisés étaient présents ou avaient envoyé leur adhésion. M. de P. a dû se sentir heureux de cette fête que lui a donnée le tout Edimbourg chrétien, et la grande cause de l'évangélisation de la France n'a rien perdu à être plaidée par lui[4].

[1] Voir les récits si complets et animés d'E. de P. dans la *Rev. Chrét.*, p. 309 et de H. Mouron, dans le *Chrétien Evangélique*, 1884, p. 216.

[2] Entre autres, MM. Caro et Mézières.

[3] Directeur de la Société Evangélique de France, qui l'accompagnait et qui s'exprima, au dire d'E. de P., en un anglais absolument correct. Il est mort en 1914.

[4] *Ibid.*, p. 224.

En juillet 1888, E. de Pressensé se retrouva encore à Londres, sans doute pour la dernière fois, au troisième Congrès panpresbytérien, c'est-à-dire à la réunion des délégués de toutes les Eglises protestantes rattachées au système presbytérien, dont nous avons parlé[1]. A cette époque, ces Eglises comptaient environ 4 millions d'adhérents, donnant ensemble 150 millions de francs pour leurs Eglises.

E. de Pressensé fut particulièrement impressionné par le sentiment de vive responsabilité éveillé chez tous à l'égard de la pensée contemporaine et aussi par ce fait, déjà noté à Edimbourg en 1877, que « la grande majorité des Eglises presbytériennes se suffit à elle-même en dehors de tout lien avec les pouvoirs publics ». Cela s'appliquait particulièrement aux Eglises américaines et écossaises.

En Suisse, soit à Bâle chez M. et Mme Bernus, dans le voisinage desquels il lui arriva de passer ses vacances d'été, soit à Lausanne, la ville de ses belles années d'études, E. de Pressensé était un hôte toujours bienvenu. A propos de ses visites, nous nous approprions volontiers ces justes réflexions d'un auditeur[2] :

J'ai toujours pensé que lorsqu'il se trouve un Français chez qui s'unissent à un degré éminent les forces spirituelles qui découlent de l'Evangile et les vertus spécifiques de la race gauloise, il offre l'un des spécimens les plus remarquables de l'être humain. E. de Pressensé m'est apparu comme l'un de ces trop rares Français....

Ses allocutions montraient avec quel intérêt il suivait le mouvement religieux et ecclésiastique dans notre pays. Il plaidait, par exemple, la cause de l'indépendance de la théologie scientifique, à un moment où il fallait encore lutter pour la maintenir. Il me semble l'entendre encore, répondant au dis-

[1] Il s'agit du *Panpresbyterian Council*, dont le Docteur G. D. Matthews fut l'un des fondateurs et longtemps le secrétaire général. *Rev. chrét.*, 1888.

[2] Lettre de M. le pasteur Armand Vautier, ancien rédacteur du *Chrétien Evangélique*.

cours d'un délégué partisan d'une autorité extérieure en matière de foi : « Tout chemin mène à Rome et celui qu'on nous propose, y conduit plus rapidement qu'aucun autre.... Notre théologie a besoin d'être rafraîchie. »

Il suivait avec le même intérêt, de loin et parfois de près, les travaux de la Société pastorale suisse. Il assistait au cinquantenaire de cette société célébré à Lausanne, en 1888[1]. Et il exposa dans une vibrante improvisation son point de vue sur le sujet que venait de traiter M. Henri Secretan : *Sur quoi repose la certitude de la foi*. Il me souvient aussi de la chaleur cordiale avec laquelle il vint me serrer la main, après le rapport que je venais de présenter, dans la même session, sur l'*art et la conscience chrétienne*, témoignant ainsi sa sympathie pour une manière large d'envisager ce sujet.

La lettre à laquelle nous empruntons ces lignes, contient encore ce trait :

Dans une excursion de montagne aux Ormonts, pour descendre une pente assez raide, E. de Pressensé avait préféré se tenir debout, appuyé par un ou deux d'entre nous. Ce menu fait m'apparut comme un symbole de sa nature, de cette belle et vaillante humeur, qui faisait front aux difficultés, en gardant une dignité toujours aimable.

Au sujet de la fête jubilaire que nous venons de mentionner, le chroniqueur mensuel de la *Revue chrétienne*[2], écrivait ceci :

On a relevé avec une vraie satisfaction l'apaisement des luttes théologiques en Suisse. Les évangéliques sont devenus plus libres, a dit l'un des orateurs, et les libéraux plus pieux. Cela est vrai ; ce progrès pourtant ne doit pas nous donner l'illusion que l'accord est fait sur les choses essentielles. Si nous avons le *in dubiis libertas*, nous n'avons pas encore le *in necessariis unitas*. Tant que dans une partie importante du parti dit libéral, la réalité de la chute et de la rédemption sera

[1] 22 et 23 août. Voir Actes de la Société pastorale suisse, 1888, p. 94-96.

E. de P. avait assisté aussi, en 1885, à une grande réunion annuelle de la même société, à Genève. Nous y reviendrons au chapitre suivant.

[2] 1888, p. 719, 720.

écartée..., le respect de la liberté de la pensée, uni à la sympathie pour les personnes, n'empêchera pas les divergences de subsister dans leur gravité.... La paix ecclésiastique serait payée trop cher, si, pour échapper à des débats nécessaires, on sacrifiait ce qui est la raison d'être de l'Eglise.

La même année, le 9 octobre 1888, E. de Pressensé prenait part, pour la dernière fois, à une cérémonie très aimée de l'Eglise libre vaudoise, la séance d'ouverture des cours de la Faculté de théologie. Son discours, qu'il nous a conservé dans la *Revue chrétienne*[1], est une belle page d'histoire contemporaine, où sont retracées les péripéties des luttes théologiques du milieu du XIXe siècle en pays français. L'orateur signala le triomphe de l'esprit de ses maîtres, Vinet, Samuel Chappuis et Néander. Il montra comment les études loyalement conduites, corrigent les vues préconçues et tournent au profit de la foi. Il termina en s'adressant aux étudiants en théologie :

Demeurez fidèles à cette conscience qui vous a conduits au Christ ; qu'elle soit pour vous la clé des trésors divins qui sont en lui et alors vous concourrez efficacement à la réforme de notre théologie évangélique.... Cette tendance dans laquelle j'ai été confirmé ici-même par le maître illustre qui est l'une des gloires les plus pures de notre protestantisme de langue française, je crois à sa légitimité, plus encore au soir de ma carrière qu'à son début. Je souhaite qu'elle soit la vôtre, ô vous qui abordez ces belles études ; vous êtes notre plus chère espérance, où que vous les poursuiviez. C'est avec bonheur que j'ai constaté que plus d'un représentant de la jeune génération, au sortir même des bancs de nos diverses Facultés de langue française, nous donne des gages précieux qui inspirent confiance pour l'avenir. Laissez-moi, en finissant, faire briller à vos yeux le véritable idéal du théologien, tel que saint Augustin nous l'a présenté dans son commentaire sur saint Jean : « Tandis que les trois autres évangélistes sont restés ici-bas avec l'homme Jésus et ont peu parlé de sa divinité, Jean, comme impatient de ne plus fouler la terre, dès les premiers mots de son évan-

[1] 1888, p. 831.

gile, s'est élevé non seulement au-dessus de la terre et des espaces de l'air et du ciel, mais au-dessus des anges et de toutes les puissances invisibles, et il est parvenu à Celui par qui toutes choses ont été faites. Ce n'est pas en vain, en effet, que les saints évangiles nous rapportent qu'il était couché sur le cœur de Jésus à la célébration de la Pâque. Il buvait en secret à cette source divine. (*De isto pectore in secreto bibebat.*) »

N'omettons pas de dire que c'est à la bibliothèque de la Faculté libre de Lausanne qu'E. de Pressensé remit le dépôt si précieux des lettres de Vinet à H. Lutteroth, la correspondance de Vinet et de sa femme avec E. Schérer et enfin toute une caisse des manuscrits de Vinet, que le directeur du *Semeur* avait légués à l'homme qui avait le plus brillamment continué l'œuvre du maître.

L'ami vaudois le plus ancien d'E. de Pressensé, Ch. Secrétan, avait été nommé membre correspondant de l'Institut de France en 1883. Les autorités de son canton, les Facultés de théologie de plusieurs villes, célébrèrent le jubilé de son professorat, à Lausanne, en novembre 1889. Le gouvernement français avait envoyé au vénérable philosophe la croix de la Légion d'honneur. Le 7 décembre, ses anciens élèves, au nombre d'une centaine, lui offrirent un banquet. On lui remit une belle reproduction du Penseroso de Michel-Ange. E. de Pressensé était présent et se fit l'organe, après d'autres, des sentiments de tous :

« Vous avez fait briller à nos yeux, lui dit-il, une étoile plus brillante que toutes les autres, l'étoile polaire du monde moral. Rien n'a pu la faire pâlir pour nous. Sous son pur rayon nous lutterons jusqu'au bout, dussions-nous traverser les plus obscurs défilés. Nous croirons toujours que tout est possible, excepté que le mal ait le dernier mot dans ce monde, que gouverne après tout un Dieu de liberté et d'amour[1]. »

Ce fut là le chant du cygne de l'orateur français sur les beaux rivages du lac Léman, qui lui étaient si chers.

[1] *Rev. chrét.*, 1889, p. 75.

CHAPITRE XXX

Dernières publications et derniers honneurs. L'Institut de France.

Cession de la *Revue chrétienne*. — Les *Variétés morales et politiques*. — Revision de l'*Histoire de l'Eglise*. — L'*Ancien monde et le christianisme*. — *Alexandre Vinet d'après sa correspondance avec H. Lutteroth*. — Discussion avec Auguste Bouvier. — Candidature et entrée à l'Institut. — Activité sous la coupole.

On ne nous saurait aucun gré d'énumérer, pour être complet, les multiples opuscules et articles écrits par E. de Pressensé, pendant les dix dernières années de sa vie, dans des journaux et des revues de France et de l'étranger et souvent réédités à part. Un dernier mot sur la *Revue chrétienne* s'impose en tout cas.

Elle acheva, en 1884, sa trente et unième année. Son directeur annonça qu'« obligé par la multiplicité de ses occupations et spécialement par ses devoirs parlementaires de renoncer à ses fonctions, il les transmettait avec une entière confiance à M. Frank Puaux[1], qui apportait à cette grande tâche des forces jeunes et le dévouement le plus entier. » Le programme restait le même : maintien du surnaturel chrétien, séparation de l'Eglise et de l'Etat sous réserve de procédés équitables;

[1] *Rev. chrét.*, 1884, p. 641. — M. Puaux entra en fonctions en 1885, et maintint la *Revue* sur ses anciennes lignes. Elle a dès lors changé quelque peu. Son directeur actuel est M. le professeur John Viénot; son secrétaire, M. le pasteur Fargues. — On trouvera dans l'Appendice deux lettres de E. de P. à Jean Monod, concernant la *Revue de Strasbourg* et la *Revue chrétienne*, mais dont nous avons eu connaissance trop tard pour les mettre à leur place.

libéralisme invariable contre tous les autoritaires de droite et de gauche, défense infatigable de la liberté de conscience. E. de Pressensé quitta avec mélancolie le poste qu'il avait si longtemps occupé au service « du drapeau le plus noble qui puisse être arboré. » Toutefois il conserva son rôle de chroniqueur et ses « revues du mois » ne cessèrent qu'avec son dernier souffle. On voudrait sans cesse transcrire de ces pages où toute l'histoire de son temps s'accompagne de jugements constamment élevés et suggestifs. Ce sont les vibrants échos d'une âme virile et chrétienne en réponse aux appels de la patrie, de l'Eglise, de la société et de l'humanité.

On se tromperait d'ailleurs en pensant que le chroniqueur eût renoncé à fournir lui-même des articles de fond sur les principaux problèmes débattus pendant ses dernières années. Son nom se lit encore au bas de bien des pages. Ses dernières furent consacrées à Emile Beaussire [1], et sa dernière « revue » est du mois de mars qui précéda sa mort.

En 1886, parurent les *Variétés morales et politiques* [2]. Ce volume contient une vingtaine d'articles publiés, depuis 1880, principalement dans les *Débats*, la *Revue politique et littéraire*, la *Revue chrétienne* et la *Princeton Review* des Etats-Unis. La plupart sont des études sur des livres contemporains ou sur des personnalités récemment disparues, silhouettes vivantes, témoignages précieux, illuminés de sympathie personnelle. C'est presque toute la France d'avant-hier. Les grands chefs de la démocratie française, Louis Blanc, Jules Favre, Léon Gambetta, les anciens libéraux comme Laboulaye, le comte d'Haussonville et Lanfrey, des inspirateurs comme Victor Hugo, Edgar Quinet, des catholiques plus ou moins indépendants tels que le comte de Falloux, Mgr Dupanloup, enfin les maîtres hors rang, les Vinet et les

[1] 1891, p. 251 et 417. — [2] Paris, Fischbacher, 1886.

Charles Secrétan, défilent devant le lecteur avec leurs particularités géniales. Cette galerie très animée retentit des réflexions connues de l'auteur sur ses thèmes favoris. Il s'enthousiasme et s'inquiète tour à tour. Il craint les remous de l'esprit conservateur formaliste, mais tout autant l'autoritarisme du parti radical. Toujours il va répétant que la vie morale est nécessaire à la vie publique, le principe de la liberté à la morale, le respect de la conscience au maintien de cette liberté, et la foi chrétienne intimement liée avec la conscience, parce qu'entièrement d'accord avec elle. Les *Variétés morales et politiques* sont d'une valeur au moins égale aux *Etudes contemporaines*[1].

Il était naturel qu'en son automne E. de Pressensé songeât à reviser sa grande *Histoire de l'Eglise aux trois premiers siècles*. Sa conviction fondamentale étant que le christianisme apporte le salut au monde, il lui avait paru nécessaire de le faire connaître dans sa pureté originelle et dans sa puissance conquérante. La vérité qui jaillit des faits, est irrésistible. Mais encore faut-il que les faits soient certifiés. De là pour l'historien chrétien le besoin d'ajouter constamment à sa foi qui affirme, les précisions de la science. Depuis trente ans, les études sur les origines de l'Eglise chrétienne avaient trop progressé pour qu'il ne fallût pas en utiliser les découvertes. E. de Pressensé ne recula pas devant le devoir de publier une édition « entièrement refondue » de l'œuvre de sa jeunesse et de son âge mûr. Mais il voulut d'abord assurer les bases de tout l'édifice, en remontant jusqu'aux toutes premières origines de l'humanité. Avant le christianisme, qu'y avait-il? Qu'est-ce que l'Histoire des religions, cette fille du dix-neuvième siècle, enseignait sur les tâtonnements de la race humaine à la recherche de

[1] Plusieurs articles importants des dernières années n'y figurent pas. Citons, dans la *Revue bleue*, en 1887, une étude sur la *Question catholique*; et en novembre 1890, sur le *Jésus-Christ* du Père Didon.

la vérité? Et dans quels rapports ces aspirations instinctives se trouvaient-elles avec la révélation définitive de Dieu en Jésus-Christ? Tel est le problème que l'auteur voulut élucider dans le premier volume de cette nouvelle série, l'*Ancien monde et le christianisme*, qui parut à la fin de 1886.

La thèse de l'auteur est que

l'histoire religieuse de l'ancien monde est une prophétie; elle prouve une aspiration continue, intense, tragique même (car elle est régulièrement douloureuse), vers une vérité, vers une perfection, vers un apaisement que l'humanité ne trouvera qu'au pied du Calvaire. Pour établir cette thèse, il résume consciencieusement tout ce que la science historique de nos jours a découvert et exposé sur les origines religieuses de l'humanité, sur les religions de la Chaldée, de l'Assyrie, de l'Egypte, des Aryas primitifs, de l'Inde brahmaniste et bouddhiste, de la Phénicie, de la Grèce et de Rome. Partout ou presque partout il retrouve cette prophétie, cette aspiration vers une réalité que le Christ seul offrira à l'humanité altérée de religion pure [1].

Pas plus que les *Origines*, ce gros volume de 700 pages ne se prête à l'analyse; c'est le résumé vivant de ce que l'on savait, il y a trente ans, sur l'évolution religieuse de l'humanité avant Jésus-Christ. Tous les critiques [2] s'accordèrent à louer la loyauté de l'enquête et l'érudition de l'auteur toujours éclairée par cette éloquence chaleureuse qui lui appartenait. Sans doute on lui reprocha quelques lacunes : pourquoi n'avait-il pas fait rentrer dans son étude les religions d'Extrême-Orient? Mais la reconnaissance fut la note dominante sur les lèvres des savants auxquels E. de Pressensé avait soumis son volume : Vacherot, l'abbé Charles Perraud, l'abbé Paul

[1] Article d'Albert Réville : *Les antécédents du christianisme*, *Revue bleue*, 5 mars 1887, p. 296.

[2] Albert Réville, déjà cité, et Philippe Bridel, *Rev. chrét.*, 1888, p. 22, donnèrent un très lucide résumé de l'*évolution de la pensée religieuse* d'après l'ouvrage. — Em. Beaussire le fit aussi dans son rapport à l'Académie des sciences morales.

de Broglie, Ernest Havet[1] lui-même, l'adversaire le plus déterminé de la thèse fondamentale, qui écrivit à l'auteur[2] :

Votre livre témoigne de bien des lectures et en ce qui regarde l'Orient, il me serait impossible de contrôler tout ce que vous m'apprenez. Je me reconnais un peu mieux dans le monde grec, dont vous parlez non seulement très en connaissance de cause, mais encore avec un sentiment auquel je n'ai qu'à m'associer.

Depuis 1887, la science des religions s'est encore étonnamment enrichie ; par conséquent l'ouvrage d'E. de Pressensé n'est plus au point. Mais quoique dépassés, les renseignements qu'il fournit, conservent tout leur prix, et la belle aisance de l'exposé entraîne le lecteur, que rebute trop fréquemment le langage abstrait de tels manuels plus récents de l'Histoire des religions.

L'Ancien monde et le christianisme n'était que le premier volume de la troisième édition de l'*Histoire de l'Eglise chrétienne*. Deux autres volumes suivirent, en 1888 et 1889, sous ce titre : *Le siècle apostolique*.

C'était une refonte complète de l'œuvre primitive. E. de Pressensé déclarait franchement que son point de vue avait un peu changé. Non pas qu'il eût varié en ce qui concerne la révélation, mais il la voyait davantage sous l'angle du développement historique.

Ce qui m'apparaît avec plus d'évidence que jamais, disait-il, c'est à quel point l'action divine s'est harmonisée avec l'action humaine, combien l'assimilation des hautes vérités personnifiées dans le Christ a été lente, progressive, soumise aux lois de l'évolution morale et intellectuelle. Rien qui ressemble à des décrets tombant en quelque sorte directement du ciel, pas plus pour la doctrine que pour la constitution de la société religieuse... Mettre l'histoire, au sens vrai du mot, l'histoire et la liberté, où l'on a trop souvent voulu voir je ne sais quel méca-

[1] *Le christianisme et ses origines*. Ernest Havet prétend que le christianisme est le fruit de la rencontre entre l'esprit grec et le judaïsme à une époque de syncrétisme universel.

[2] Lettre du 23 décembre 1887.

nisme d'autorité extérieure ou quelle théopneustie rigide, c'est rendre le mouvement et la vie à ce grand passé [1].

E. de Pressensé n'eut pas le temps de continuer au delà du troisième volume la publication revisée de son Histoire. C'est à ce sujet sans doute qu'il dira, dans ses derniers jours : *Pendent opera interrupta.*

Sa toute dernière publication fut consacrée à son maître, Alexandre Vinet. H. Lutteroth lui avait légué une volumineuse correspondance avec un beau portrait du penseur de Lausanne [2]. Profitant des loisirs que lui imposait la maladie, l'ancien élève dépouilla avec délices ces pages précieuses et en publia une grande partie dans la *Revue chrétienne*, dès 1889. Ensuite il les réédita, avec des notes explicatives, dans un volume intitulé : *Alexandre Vinet d'après sa correspondance inédite avec Henri Lutteroth* [3].

Ce livre est à nos yeux d'une haute importance à un double point de vue. D'abord il contient une magistrale appréciation de l'œuvre de Vinet. Un ancien disciple enthousiaste qui s'était appliqué à traduire dans sa vie personnelle et dans son activité multiple les conceptions de son maître, un esprit aussi informé, aussi affamé d'équité envers les hommes, aussi inféodé au vrai que libre à l'égard des adversaires, ce croyant-là, ce lut-

[1] Préface. Voir l'appréciation de M. Ph. Bridel, *Rev. chrét.*, 1890, p. 222. On lira avec intérêt ce passage d'une lettre juvénile du comte J. Delaborde, 17 juin 1888 : « Tu ravives dans ta sphère d'action les traditions vigoureuses de nos écrivains protestants des seizième et dix-septième siècles. Que n'as-tu et que n'ont-ils, de nos jours, de sérieux et fidèles imitateurs dans les rangs malheureusement si appauvris et si maigres du protestantisme français ! Il est bon de réagir par l'exemple contre l'inertie générale. La vraie foi et le sincère amour du prochain doivent s'accentuer par la virilité de leurs manifestations, au nombre desquelles se rangent les travaux et les écrits d'un ordre élevé. Puisse-tu faire école dans cette noble voie ! »

[2] Actuellement, exposé dans l'auditoire de la Faculté de théologie de l'Eglise libre à Lausanne.

[3] Paris, Fischbacher, 1891.

teur-là était mieux placé que quiconque pour tracer du maître de Lausanne un portrait ressemblant. Qu'on relise les dernières pages [1] de ce petit volume, suprême témoignage de l'amour filial, qu'on les compare avec tant d'autres déjà citées [2], on aura l'impression que le peintre a fidèlement rendu le modèle [3].

Mais en peignant Vinet, — c'est là notre deuxième remarque, — E. de Pressensé s'est photographié lui-même. Il a rédigé en quelque sorte son testament théologique, « les vues qui ont été celles de toute sa vie [4]. » Essayons de les résumer en quelques mots, car il nous faut bien lier la gerbe au bout du champ moissonné.

Son point de départ, sa base inébranlable, c'est la conscience, reine intangible, autorité première, surtout lorsqu'elle est éclairée des lumières qui lui sont indispensables et que lui fournit la révélation surnaturelle de Dieu en Jésus-Christ. Cette conscience est celle d'un être déchu, mais dans la nature duquel subsistent des traces de son origine et en particulier le libre arbitre, sans lequel il n'y aurait plus ni responsabilité morale, ni relèvement possible. En effet, quelque avili qu'il soit, le pécheur conserve au fond de son être une affinité pour la vie divine ; il la désire obscurément et il est resté susceptible de la ressaisir. Or cette vie est en Jésus-Christ, le grand miracle de l'histoire, le vrai don de Dieu. En sa personne, Dieu et l'homme sont unis sans dualité de natures. Grâce à la solidarité morale réelle entre le Christ et l'humanité, la rédemption des pécheurs a été effectuée sur la croix du Calvaire, non par une satisfaction juridique, ni par la simple substitution d'un innocent à des coupables, mais plutôt par une réparation morale effective. La vie et la mort du représentant de l'humanité ramènent celle-ci au Dieu dont la grâce veut sauver, mais sans miner les conditions essentielles

[1] Pages 224-232. — [2] Voir entre autres : *Etudes contemporaines*, *Rev. chrét.*, 1883, p. 1-9. — [3] Tel fut l'avis de Ch. Secrétan : *Gazette de Lausanne*, 22 décembre 1890. — [4] Page 282.

du salut. Dès lors le pécheur, qui s'unit à la personne immolée de son Sauveur, se trouve dans une situation filiale à l'égard du Père. Sa repentance et sa foi l'introduisent dans l'intimité du Christ lui-même. Et grâce à l'Esprit Saint, agent permanent de cette communion spirituelle, la vie nouvelle se répand dans tout l'homme et par lui dans tous les domaines de la société, où elle inaugure toutes les restaurations.

Dans cet épanouissement social du christianisme, la condition essentielle à remplir est de sauvegarder l'autonomie des chrétiens à l'égard des traditions et des institutions extérieures. Serviteurs de Dieu, ils sont libres vis-à-vis des hommes. L'individu ne s'érige certes pas en autorité arbitraire; il ne s'isole pas au sein de l'humanité. Au contraire, il se soumet à la Parole divine dans ses conceptions religieuses et à la grande loi de l'amour pour le déploiement de ses forces. Sa foi intime garantit tout ensemble et son indépendance personnelle et l'efficacité de sa fonction sociale. Ainsi le véritable individualisme est le frère jumeau du solidarisme. Seul il fonde le libéralisme dans l'Eglise et dans l'Etat. L'histoire confirme que ce spiritualisme chrétien renferme la clef de tous les problèmes et le ressort de tous les progrès.

Par cette caractéristique d'une pensée éminemment morale, religieuse et humaine, nous ne prétendons pas qu'E. de Pressensé ait été un novateur. Il s'est toujours donné comme le disciple de ses maîtres, Vinet, Néander, Ch. Secrétan. Il n'a pas eu leur profondeur, ni leur originalité. Mais il a été leur génial interprète; il a frayé éloquemment la voie à leurs idées. Fidèle, sans servilité, à leur inspiration, il a rendu à la chrétienté le plus éminent service. En ce qui concerne Vinet, il a été, avec J.-F. Astié, mais beaucoup mieux que lui, le traducteur dont ce génie chrétien avait senti le besoin. Il a frappé en belle monnaie courante les lingots d'or un peu massifs, dont le fondeur, ébloui de ses propres

découvertes, n'avait pu lui-même assurer l'écoulement. E. de Pressensé n'a pas créé un nouveau point de vue Mais il a aiguillé avec fermeté et une rare intelligence la théologie de son temps dans la voie progressive où il était entré dès l'éveil de sa pensée. En s'affranchissant, d'une part, de l'intellectualisme autoritaire et en demeurant, d'autre part, attaché à la révélation biblique, à ce qu'il appelait si souvent « le grand surnaturel chrétien, » il a rassuré plus d'une intelligence en dérive, il a glorifié la vérité divine aux yeux de la raison humaine ; il a tenu largement ouvertes devant ses contemporains les avenues maîtresses de la théologie.

L'accentuation de la théologie d'E. de Pressensé prendra encore plus de relief à nos yeux au cours de la dernière controverse qu'il soutint avec le professeur Auguste Bouvier, de Genève [1].

Ce théologien était le représentant le plus pieux du protestantisme libéral. Dans toute sa carrière, il a manifesté la plus grande ferveur chrétienne et c'est là ce qui lui avait ouvert la porte de la maison d'Adolphe Monod. Mais il professait des idées assez divergentes sur Dieu, dont il exaltait l'immanence au point de le confondre avec *le divin* dans le monde, selon une de ses expressions favorites ; sur le péché, dont il faisait un « grand accident », « provenant d'une débilité première, d'une lâcheté de l'esprit qui se laisse entraver par la chair », sur la rédemption, qu'il présentait comme « la restauration du divin dans l'homme ou la réintégration de l'esprit [2]. » Le côté dramatique du salut disparaissait de ce système ; l'Evangile n'était plus qu'une divine pédagogie, et non plus la bonne nouvelle de la délivrance de la condamnation. En un mot, la théologie de Bouvier reflétait sa prédilection pour l'évolutionnisme moderne, qui confond le naturel avec le surnaturel et, logiquement, supprime celui-ci.

[1] Voir J.-E. Roberty : *Auguste Bouvier*, théologien protestant, 1826-1893. Paris, Genève, 1901. — [2] *Ibid.*, p. 302 et 306.

E. de Pressensé s'attaqua à cette tendance avec la fougue d'un fils de la génération du Réveil et d'un apôtre de la théologie de la conscience. Il publia dans la *Revue chrétienne* un grand article sur la *Conciliation en théologie*[1]. Il échangea plusieurs lettres privées et publiques avec son contradicteur[2]. Enfin il croisa le fer avec lui en une brillante joûte oratoire, dans une séance de la Société pastorale suisse à Genève, au mois d'août 1885[3], devant deux cents pasteurs. Aucune acrimonie, aucune note discourtoise ne se mêla au débat; les deux adversaires étaient beaucoup trop en harmonie sur les hauteurs de la foi et de la vie. Mais E. de Pressensé, appuyé par G. Godet et Ch. Bois, ne ménagea pas les idées qui lui paraissaient subversives de l'Evangile. Il affirma énergiquement, au nom de l'expérience et de l'histoire, c'est-à-dire en se conformant tout le premier à la méthode moderne par excellence, la transcendance divine, condition nécessaire de la personnalité suprême et de la libre intervention de Dieu dans le monde. Il insista sur la gravité du péché, stigmatisé comme ce qui ne doit pas être et comme le résultat d'un désordre dans la destinée humaine. Il proclama, selon son habitude, la nécessité tragique d'une réparation effective offerte pour l'humanité par le Christ. En un mot, il combattit l'optimisme du professeur de Genève au nom de la conscience et de l'Evangile. Il rejetait sans doute la gangue de l'ancienne orthodoxie, mais il ne voulait à aucun prix du laminoir de l'évolutionnisme moderne.

Je reste plein de respect et d'admiration, avait-il écrit[4], pour le chrétien vivant, pratique qu'est mon contradicteur et ami, et je recueille comme des perles précieuses bien des vérités élo-

[1] *Rev. chrét.*, 1883, p. 577 et 752, et 1884 p. 65.

[2] A. Bouvier avait publié, en 1882 : *Paroles de foi et de liberté*; *Le Divin d'après les apôtres*, et en 1884 : *Nouvelles paroles de foi et de liberté. Du progrès et de la conciliation en théologie.* Paris, Fischbacher. — [3] *Rev. chrét.*, 1885, p. 651. — [4] *Rev. chrét.*, 1884, p. 82.

quemment exprimées. C'est à l'idée centrale, maîtresse, que je me suis attaqué avec l'énergie d'une conviction qui ne fait que croître. L'âge n'a point rétréci ma pensée. Ce que je croyais, quand je sortais tout frémissant de l'auditoire de Vinet ou de Néander, sur la nécessité d'affranchir notre théologie des scolastiques orthodoxes, je le crois plus que jamais. Mais ce que je crois aussi, c'est que le latitudinarisme, qui efface toutes les frontières intellectuelles dans l'Eglise, comme dans la théologie, et dont le dernier mot est un naturalisme plus ou moins mystique, est un danger grave, je dirai mortel, qu'il faut conjurer à tout prix, sous peine de voir sombrer les vérités qui ont été le salut du monde et le seront jusqu'à la fin.

Un an plus tard, à propos de l'évolutionnisme chrétien représenté par MM. F. Leenhardt et Armand Sabatier, et qu'il combattait aussi comme rétrécissant indûment le domaine de la libre intervention surnaturelle de Dieu dans le monde, E. de Pressensé écrivait encore[1] :

Le point capital du débat, c'est la question même du péché... Le péché est-il, oui ou non, ce qui ne devait pas être, ou bien était-il fatal comme les crises de l'enfance? C'est, à l'heure actuelle, la grande bifurcation de la théologie... Faites disparaître le sentiment poignant de la perdition et la certitude de la rédemption dans le Christ ; ce jour-là, — c'est mon intime conviction, — le christianisme aura vécu... La question du surnaturel est pour le christianisme la question du *to be or not to be*.

On nous saura gré de citer ici une belle poésie insérée, à la même époque, dans la *Revue chrétienne*. Quoique non signée, elle ne peut être que de notre théologien :

Gethsémané.

« Charitas est passio. »
ORIGÈNE.

Quand en Gethsémané tu fus en agonie,
Ce n'est pas le prétoire et son ignominie,
O Jésus, ni la croix et sa suprême horreur
Qui courbèrent ton front pâle dans la poussière.
Ce sont les longs échos, dans le fond de ton cœur,

[1] *Rev. chrét.*, 1885, p. 461 et 462.

De l'immense sanglot qui monte de la terre.
Ta coupe débordait du flot de nos douleurs.
Dans un livide éclair tu vis tous nos malheurs,
Nos hontes, nos péchés, ce fleuve de l'histoire
Qui roule dans son cours tant de boue et de sang,
Ces immolations qu'on appelle la gloire,
Le cri de l'opprimé sous son joug écrasant,
Le pauvre qu'on délaisse et la femme avilie,
Tout ce qu'un de nos jours recouvre d'infamie,
Nos cercueils bien-aimés de nos pleurs arrosés,
Regrets amers, remords dévorants, cœurs brisés,
Le grand gémissement de l'âme désolée
Qui demande son Dieu, mais ne le trouve pas
Dans la nuit sans étoile où s'égarent ses pas.
Ce fut ta vision dans la sombre vallée.
Tu frémis, la sueur de sang mouilla ton front.
Ah ! quand on s'est penché sur l'abîme profond
De nos perditions et de nos flétrissures,
Il faut, comme Bouddha, dans les forêts obscures
S'enfoncer pour chercher l'oubli dans le néant,
Ou bien aimer sans borne et sauver, en mourant,
Tout ce monde maudit qui blasphème et qui souffre,
Aimer jusqu'à descendre au dernier fond du gouffre.

E. de Pressensé se trompait-il beaucoup dans ses jeunes années, quand il se croyait né sous le signe de la poésie ? Le lyrisme n'était-il pas le caractère prédominant de sa nature? N'y a-t-il pas eu un barde, aussi bien qu'un penseur, dans le théologien et surtout chez l'orateur? Il chantait, il claironnait toujours sa foi, où qu'il se trouvât, à la tribune comme dans la chaire, dans ses livres comme dans sa conversation. Jamais l'expression de ses sentiments n'était alourdie par la rigueur du raisonnement. Elle s'envolait sur les ailes de l'esprit ; elle palpitait avec les battements de son cœur.

La place d'un écrivain de cette trempe était marquée depuis longtemps à l'Institut de France, ne fût-ce que par « tant de travaux empreints d'un libéralisme si sincère et remplis d'une science si variée[1]. » Et cependant

[1] Lettre de Challemel-Lacour, 12 janvier 1890.

l'Académie des sciences morales et politiques ne lui ouvrit ses rangs que vers la dernière heure.

Quelque estime que l'on fît de lui, dit Frédéric Passy[1], quelque dégagé qu'on le sût de toute étroite attache confessionnelle, on lui faisait un vice rédhibitoire de sa qualité d'ancien pasteur. C'était le pendant des préventions opposées jadis à la candidature de l'illustre Père Gratry.

E. de Pressensé, qui ne cachait pas sa très légitime ambition d'entrer à l'Institut, exprima plus d'une fois, dans sa correspondance intime, sa déception des échecs successifs qu'il eut à subir. On se souvient de ces mots mélancoliques : « Presque de l'Institut ! »

Il fut élu, le 10 janvier 1890, en remplacement d'Emile Beaussire. Ce fut pour lui une grande et joyeuse satisfaction, très vivement partagée par ses amis. La *Revue chrétienne*[2], en annonçant sa nomination comme l'une des distinctions les plus honorables que puisse ambitionner un savant, ajoutait : « Elle honore le penseur et l'écrivain, mais elle honore aussi la cause à laquelle il a voué sa vie. » Jean Monod et Ch. Secrétan se disaient heureux de cet « acte tardif de justice[3]. » Auguste Sabatier :

Tous les soldats de la cause que vous avez si vaillamment servie et qui combattent à vos côtés le même combat, se trouveront récompensés et honorés en vous. Il me semble que le protestantisme tout entier doive vous être reconnaissant d'être arrivé jusqu'à le représenter sous la coupole du Palais Mazarin.

L'Eglise Taitbout et plusieurs autres Eglises ou groupements religieux adressèrent leurs félicitations à celui

[1] *Rev. chrét.*, 1891, p. 399.

[2] 1890, p. 160, article de Frank Puaux.

[3] Ch. Secrétan ajoutait plaisamment : « Mais que de perruques, mes chers confrères, que de perruques ! A coup sûr, ils ne m'eussent pas choisi pour correspondant, s'ils m'eussent connu. Enfin, la jeunesse y est aussi représentée, puisque vous y êtes. »

qui était pour elles comme un chef. De Suisse, parmi bien d'autres, M. Ph. Godet lui écrivait :

Nous sommes très heureux de voir ce nouveau et beau succès récompenser une vie de travail et de nobles luttes et nous souhaitons que votre santé se rétablisse assez, pour que vous puissiez poursuivre votre tâche.

Citons maintenant ce fragment d'une lettre d'E. de Pressensé[1], où se reflètent ses émotions, deux mois plus tard :

J'ai été bienheureux de n'être pas empêché par la fièvre d'assister à la séance de samedi, jour de l'élection à l'Institut de mon collègue et ami Bérenger. Il y a toujours du péril pour ces élections très disputées jusqu'au dernier moment. Je ne me serais pas consolé de lui manquer en cette occasion. Le duc d'Aumale était venu pour le vote. Il s'est très aimablement félicité de m'avoir pour confrère. C'est un type de dignité noble et fière, qui rappelle ce que la maison de France a eu de meilleur.

Plus tard, le 28 juin, E. de Pressensé raconte :

J'ai eu ce matin une satisfaction qui, dans une autre journée, aurait été bien vive. J'étais chargé par la section de morale de présenter un rapport sur l'un de nos concours principaux qui avait pour sujet : « La société et l'Eglise au temps de Chrysostôme, d'après ses homélies[2]. » Excellente occasion pour montrer d'une manière précise ce qu'a valu à l'Eglise, hier héroïque, aujourd'hui malheureusement rabaissée, tout ce qu'elle devait à l'union avec l'Empire. Les homélies de Chrysostôme, mort victime de sa noble résistance à des Césars qui ne voulaient que des flatteurs, fournissent de saisissantes illustrations, je dirai même de foudroyantes. J'avais traité le sujet en y mettant toute ma conviction. Je ne savais trop comment cela serait pris dans cet aréopage archiconservateur. Eh bien ! j'ai trouvé une sympathie qui a dépassé la mesure ordinaire. Je ne m'at-

[1] A Mme Bonzon, le 6 mars 1890.

[2] Voir *Rapport fait au nom de la section de morale sur le Concours pour le prix du budget*. Le sujet était : Exposer, d'après les œuvres de saint Jean Chrysostôme, quelles étaient les mœurs de son temps, la manière dont il les juge.

tendais pas à ce succès en un tel lieu. Il est vrai que M. Gréard[1] a merveilleusement lu mon rapport. Voilà le côté vraiment intéressant de l'Institut pour moi. C'est d'y porter toutes chaudes mes pensées les plus chères...

E. de Pressensé présenta[2], le 7 février 1891, à l'Académie des sciences morales et politiques, une très belle étude sur son prédécesseur, M. Emile Beaussire. Ce morceau biographique est un modèle du genre par l'information, l'aisance de l'exposition, l'égalité distinguée du style et le souffle de sympathique admiration qui le traverse. On n'en sera pas étonné, lorsqu'on apprendra que Beaussire et de Pressensé avaient été collègues à l'Assemblée nationale, et auparavant même apparentés par leur enthousiasme pour 1848, qu'ils défendirent à la tribune les mêmes causes et que tous deux étaient spiritualistes et libéraux dans l'âme. Que de pages où, en retraçant la vie de son ami, E. de Pressensé écrivait sa propre histoire ! Même patriotisme endeuillé en 1870, même intrépidité et mêmes périls pendant la Commune, mêmes efforts pour restaurer en France la République conservatrice et libérale, même admiration pour Thiers, même largeur de vues dans les questions touchant à la religion, à l'école et aux libertés publiques. L'unité de leurs vies ressemble à celle de deux frères.

Extrayons d'une lettre du 8 février 1891 ces détails piquants :

J'ai pu passer deux heures à l'Institut sans complication. Jules Simon[3] a failli pourtant me susciter une fort désagréable

[1] Gréard échangea plusieurs lettres avec E. de Pressensé au sujet d'E. Schérer.

[2] La *Notice sur M. Emile Beaussire* (Paris, Alph. Picard, 1891) fut lue par son confrère et parent, M. Emile Boutmy, directeur de l'Ecole libre des sciences politiques. Cette notice fut aussi publiée, après sa mort, dans la *Rev. chrét.*, 1891, p. 251 et 417.

[3] Nous avons déjà remarqué que Jules Simon manqua parfois d'équité envers son collègue dans la vie politique. E. de Pressensé était trop inflexible pour cette nature ondoyante. Il écrit à son sujet : « J'aurais voulu vous conter notre séance annuelle publique de l'Aca-

surprise. La lecture de ma notice avait été fixée pour cette séance. Il voyait que j'avais fait un véritable effort pour y assister, que je ne pouvais être sûr de moi pour un autre jour, pas plus que de Boutmy, qui devait lire ma notice. Cela n'a pas empêché le cher homme de me jouer un tour de sa façon, en me disant, à mon arrivée, que la lecture ne lui paraissait pas possible ce jour-là. Or la suite a montré que l'ordre du jour était moins chargé que de coutume. C'était un pur caprice du secrétaire perpétuel, heureux de me faire sentir son pouvoir. Par bonheur, Boutmy a insisté. Mais Simon s'est rattrapé en faisant commencer la lecture avant que l'Académie fût au complet. Quelle bizarre nature ! Je sais ce qu'en vaut l'aune. J'ai eu la satisfaction de voir ma notice accueillie d'une façon tout à fait sympathique. Le succès a dépassé toute attente. J'ai reçu de bien précieux suffrages de bon nombre de mes confrères.

Tant qu'il le put, E. de Pressensé prit donc part aux séances de l'Institut. Lorsqu'il eut été appelé par le Maître à « monter plus haut, » une notice sur sa vie et ses œuvres fut lue à l'Académie par M. Théophile Roussel, dans les séances des 3 et 10 février 1894. L'honorable rapporteur terminait ainsi[1] :

S'il fallait résumer cette personnalité chrétienne en ses traits principaux, je les emprunterais aux paroles prononcées par M. le pasteur Kuhn, devant son cercueil, du haut de la chaire de l'Eglise Taitbout :

« Dans ce temps où toutes les voies de recherches conduisent à une conception du monde désolante, à quelque chose qui ressemble au néant moral, qui ne laisse debout qu'un aveugle engrenage de faits, M. de Pressensé, l'un des premiers parmi nous, a compris qu'il fallait se défendre contre ce néant, en lui opposant une affirmation puissante, l'affirmation de la conscience.

démie, où J. Simon a recommencé ses jolies gambades d'angora expérimenté à l'occasion de l'éloge de Caro, éloge qui faisait sentir la griffe sous le velours... Quelle curieuse personnalité que celle de ce libéral incontestable greffé sur un si parfait comédien ! » (10 décembre 1890.)

[1] *Notice sur la vie et les œuvres de M. de Pressensé*, par M. Théophile Roussel, p. 50. Paris, Firmin Didot, 1894.

» Tout ramener à la conscience, c'est-à-dire à ce qui constitue la nature supérieure de l'homme, faire de la conscience le centre auquel tout vient aboutir, le lieu sacré où Dieu et l'homme se rencontrent, montrer qu'il y a en nous une révélation intime de Dieu, une étincelle de vérité qui perçoit, mesure et juge toutes les vérités qui nous viennent du dehors,... telle a été la tâche féconde à laquelle, après Vinet, son maître et son ami, M. de Pressensé a consacré sa vie. »

Si l'on peut juger, ajoute M. Roussel, la valeur pratique sociale des doctrines philosophiques ou religieuses d'après la valeur morale des hommes qui les professent, il n'y a pas de plus belle apologie du spiritualisme chrétien que la vie et la mort de M. Edmond de Pressensé.

Les élus du royaume céleste se soucient probablement assez peu des couronnes d'ici-bas. Mais celui dont nous allons achever l'histoire, n'aurait pu désirer mieux que ce bel éloge prononcé sous la coupole de l'Institut, devant l'aréopage illustre des maîtres de la culture française, jugeant, pour ainsi dire, un de leurs pairs au nom de l'idéal moral.

CHAPITRE XXXI

La maladie et les derniers jours.

(1890-1891)

La voix enrouée. — Inquiétudes domestiques. — La santé de Francis de Pressensé. — La voix s'éteint. — La trachéotomie. — Un beau testament. — Souffrances et patience. — Consolations des siens. — Le travail, un dérivatif au chagrin. — Mélancolique retour à Paris. — Le déclin de l'automne. — Le douloureux hiver. — Les dernières pages. — Courage et lumière dans la nuit. — Ultima verba. — La fin glorieuse d'un héros de la foi.

Pour les quinze derniers mois de la vie d'E. de Pressensé, nous retrouvons le fil précieux de sa correspondance très suivie avec Mme Bonzon-de Gardonne[1]. Elle constitue proprement un journal, dont nous donnerons d'amples citations riches, de détails intéressants.

On a dit déjà que la voix de l'orateur, qui avait eu de fréquents maux de gorge et dû subir une légère opération du larynx, s'était beaucoup altérée depuis quelques années. Elle était devenue sourde, dure et rauque. Il lui fallait de plus en plus d'efforts pour parler en public. Le mal qui s'était attaqué à la gorge, s'aggrava. On aperçut bientôt les prodromes d'une complète aphonie. Le lutteur, on le comprend, s'alarmait de ce péril menaçant.

[1] La si regrettable lacune qu'offre cette correspondance entre la fin de 1883 et le début de 1890 s'explique probablement par quelques pages égarées, mais surtout par la fatigue de Mme Bonzon, qui ne put achever le dépouillement et la copie de lettres très difficiles à déchiffrer. Elle détruisait à mesure les originaux.

Lettre du 15 mars 1890 :

Je m'en remets à Dieu pour savoir si je dois rester un comparse dans la vie publique. Cela est un peu dur. L'épreuve, en se prolongeant, ne perd pas sa pointe. Ah ! si seulement la vie intérieure s'enrichissait ! Si le sentiment de ces perditions qui nous entourent, arrachait des prières plus ferventes !... Hélas ! dans cette phase que je traverse actuellement, le cœur est le premier en atonie...

Mercredi, j'ai dîné chez F. Puaux avec Mounet-Sully. Décidément, il prend son art par le très grand côté. Il est très intéressant de l'entendre expliquer la signification de ses plus belles créations, comme *Œdipe roi*. Il a dit un mot profond et très beau : « Le théâtre est une grande mission et un triste métier. »

5 avril : Hier, beau Vendredi-Saint ; admirable et pénétrante prédication de Roger Hollard sur les sept paroles de la croix. L'après-midi, simple et grand *Stabat* à Saint-Sulpice, que nous avons entendu ensemble... Comme c'est bien au pied de la croix, que l'on se redit le plus sincèrement la grande parole par laquelle il nous a rouvert le ciel : *fiat voluntas tua !*

Je ne puis pas dire que ma journée d'aujourd'hui soit ascétique, car nous nous accordons, ma femme et moi, la satisfaction de conduire à la campagne nos bien-aimés petits-enfants, nos anges de consolation.

Quelques jours plus tard, E. de Pressensé jouissait, à Bâle, de la société d'une autre jeune bande, dont il racontait les progrès avec une gaîté charmante. Mais il rentrait bientôt à Paris, pour assister, navré et impuissant, à une crise très grave de la santé de son fils Francis.

Nous avons eu l'occasion de mentionner cette épreuve infligée à un homme si admirablement doué. Le rhumatisme goutteux revenait, par périodes souvent longues, et le torturait. Il y avait eu un moment tragique, à la fin de 1886. On dut imposer au malade désemparé un séjour prolongé à Préfargier, près de Neuchâtel. Heureusement, après la prostration des débuts, le repos, les soins, les influences apaisantes du milieu médical et chrétien, restaurèrent la santé physique et morale du

patient. Francis de Pressensé traversa alors une crise religieuse, dans laquelle on peut voir une réelle conversion.

Le professeur Monvert, de Neuchâtel, écrivant au père, le 19 décembre 1886, à propos de l'envoi de son livre sur l'*Ancien monde et le christianisme*, ajoutait :

Nous en avons parlé, ce matin même, avec votre fils, à qui je recommandais la lecture de ces admirables psaumes de pénitence chaldéens. Aujourd'hui, pour la première fois, il était assis sur l'un des bancs de la chapelle, comme les autres auditeurs, et non plus sur sa chaise longue. C'est vous dire que les progrès continuent rapidement. Sa vie est transformée depuis qu'il peut travailler de nouveau. Mais ces occupations ne détournent point son attention de cette œuvre divine qui s'est accomplie dans son cœur. La lecture du Commentaire de M. Godet sur saint Jean porte en lui ses fruits bénis. Après la repentance, il faut le Sauveur ; après Jean-Baptiste, Jésus-Christ. Je bénis Dieu en voyant avec quelle simplicité de foi votre fils reçoit ces paroles de l'Evangile ; sa belle intelligence en est illuminée... Je désirais beaucoup voir votre fils passer ainsi de la pénitence à la connaissance directe de la personne du Sauveur. Ce travail commencé doit maintenant s'affermir ; et surtout la volonté qui s'est tournée vers le bien et le vrai, doit être suffisamment fortifiée pour supporter de nouveau la lutte avec la vie de tous les jours... Quoi de plus beau que l'œuvre de Dieu dans un cœur !

Au reçu de cette bonne nouvelle, Jean Monod, qui avait suivi anxieusement le long déroulement de la crise, s'écriait joyeusement : « Dieu vous rend votre fils comme un frère en la foi. » E. de Pressensé, ému d'une douce gratitude, se rendit à Neuchâtel, aussitôt après le nouvel an, pour baptiser lui-même son fils, car, conformément à ses convictions strictement individualistes, il avait préféré attendre l'âge adulte pour le baptême de ses enfants.

Francis de Pressensé était entré dans une voie de piété profonde dont il fournit maintes preuves[1]. Sa

[1] Voir *Rev. chrét.*, 1892, 2e semestre, p. 276, le beau tableau des

vigoureuse intelligence continua à se donner libre carrière dans le journalisme, particulièrement dans les bulletins politiques du *Temps*. Mais il restait sujet à des retours de son mal ; la correspondance que nous dépouillons, y fait allusion.

24 avril 1890. L'état pathologique de mon pauvre Francis s'est aggravé... La maladie proprement dite a cédé, mais elle est concentrée dans la nervosité à la fois surexcitée et déprimée. Francis reste tout le jour la main sur ses yeux. Nous ne savons comment le sortir de là, et les questions d'avenir se posent douloureusement. Hier matin, il y avait un éclair de mieux. J'avais été à une conférence pastorale intéressante, puis à un grand banquet théologique. Je revenais reconnaissant, parce que j'avais pu me faire entendre de toute l'assemblée en répondant à un toast très amical pour mon entrée à l'Institut... Hélas ! Francis était retombé plus bas. Sans rien exagérer, nous ne pouvons que nous écrier : « Dieu ait pitié de lui et de nous ! »

27 avril. Cette malheureuse goutte pèse toujours sur son cerveau et le rend déplorablement triste et silencieux... C'est comme le brouillard sur un beau paysage.

Quinze jours plus tard, le père accablé mentionne telle nuit des plus pénibles :

Il a fallu entendre pendant huit heures cette promenade de fauve en cage, que provoque l'excès de la névralgie.

Heureusement ce fut le paroxysme du mal, et bientôt le malade sentait la goutte se retirer du cerveau. Il redevenait lui-même. Une cure à Marienbad le remit suffisamment pour qu'il pût reprendre sa place au *Temps*. On lira avec émotion dans la lettre suivante du père [1], ce que son fils lui écrivait :

Deux croix. On connaît aussi sa biographie du *Cardinal Manning*, dans laquelle il semblait incliner vers le catholicisme. Fr. de Pressensé conserva jusqu'à la fin une vénération pieuse non seulement pour ses parents, mais pour leur caractère chrétien : « Ah ! ma mère ! ma mère, s'écriait-il parfois, c'était une sainte ! »

[1] 11 août 1890.

Hier, j'ai reçu de Paris la plus émouvante lettre de mon fils Francis, non seulement par la tendresse filiale qu'il m'y exprimait, mais encore par ce qu'il me disait du bien sérieux qu'il retirait de notre épreuve de famille. « Je puis dire, m'écrit-il, que les grandes expériences personnelles que j'avais faites naguère, n'avaient pas épuisé leur effet sur mon être et que rien n'approchait, depuis lors, de la certitude parfaite, absolue, de la vérité salutaire du christianisme ; mais aussi je sentais et je sens trop souvent que ma religion est plutôt en creux qu'en relief, plutôt une attente passive de l'œuvre de la grâce, qu'une appropriation active de cette vie nouvelle. Eh bien ! il me semble que dans cette épreuve par laquelle nous passons tous avec toi, il y a pour moi comme une révélation plus directe de tout ce qu'est l'amour de Dieu et de tout ce que doit être notre amour en réponse au sien. Je ne crois pas que ce soit abaisser ou affaiblir l'idéal chrétien, que d'asseoir sa foi sur les grandes affections intimes, que de le cimenter et de le retremper sans cesse au contact de ces sentiments fondamentaux de l'âme humaine, auxquels une crise comme celle que nous traversons, fait un si constant appel. Je puis bien dire que la ressource incomparable, au point de vue humain, que Dieu m'a donnée, c'est le contact direct avec toi et ma mère. »

Francis de Pressensé est mort le 19 janvier 1914. On sait quelles furent les campagnes de la fin de sa carrière politique et ses relations étroites avec le parti socialiste. On admire sa participation à la Ligue des droits de l'homme, dont il fut le président. En dépit de son attitude finale peu sympathique à l'égard des Eglises, et du vague de sa foi dernière, il est bien permis de dire que sa vie est restée notoirement conforme aux sentiments qu'il vient de nous faire connaître et qu'il ne s'est jamais éloigné, au fond, du spiritualisme de ses parents.

Mais après cette digression dont on a compris l'intérêt, renouons le récit de la maladie d'E. de Pressensé et de ses pénibles alternances, dont il va nous entretenir.

« 27 avril. J'ai eu, écrit-il, l'autre matin, une grande satisfaction dont j'ai été bien reconnaissant. Dans une conférence pastorale tenue dans la sacristie de Taitbout, ayant entendu un

discours empreint d'un conservatisme étroit, sur les devoirs des chrétiens dans la question sociale, j'ai cédé à un mouvement passionné en demandant la parole. J'ai parlé pendant près d'un quart d'heure et ma rauque éloquence a été très bien entendue. Oh ! si c'était un présage !

7 mai. Hier soir, nous avons eu une séance émouvante à l'occasion du cinquantenaire de l'inauguration de notre chapelle Taitbout[1]. Tout un cher et beau passé se retrace devant moi... Hélas ! j'ai dû faire lire mon allocution dans ce lieu où j'ai tant usé de la parole. Ces moments-là sont très pénibles.

8 mai. Ce matin, en voyant le mal mystérieux de mon fils Francis, aussi psychologique et nerveux que simplement physique, je me sentais à bout de courage. Sans compter que j'avais emporté une mortelle tristesse de cette réunion de Taitbout par le contraste, dans cette même chapelle, entre le passé et le présent. J'ai crié à Dieu avec larmes pour ce fils bien-aimé, demandant le pardon pour tout ce que j'ai mêlé de contraire à sa volonté, même à ce qu'il y a de plus beau et de plus noble dans la vie. Oui, il vaut la peine de connaître ces souffrances qui vous jettent ainsi humilié au pied de la croix.

21 mai. Figurez-vous que, la semaine dernière, à un grand banquet de l'Union chrétienne, où cette jeunesse m'avait montré un grand entrain de sympathie, j'ai pu, dans une courte réponse, me faire entendre de près de 200 personnes ! C'était encore bien fêlé, mais enfin cela arrivait. Ah ! si c'était le prélude de la guérison ! Dans le secret de mon cœur, je souffre beaucoup de mon silence. Mais c'est là l'épreuve même que Dieu a voulue pour moi, à ce beau soir de la vie, où je compte tant de bénédictions, tant de trésors d'affection et qu'illuminent tant de belles étoiles !...

Savez-vous ce qui, pour moi, remplace la parole libre et vivante ? C'est ma *Revue du mois*, dans laquelle je mets toute ma pensée. Je viens d'en écrire une[2] sur les *choses protestantes*, où j'ai vidé mon cœur sur nos autoritaires rétrogrades, qui ne gagnent que trop de terrain auprès de notre jeunesse théologique devenue si prudente et si utilitaire.

[1] Voir la brochure plusieurs fois citée : *Une Eglise séparée de l'Etat*, contenant en tête le discours d'E. de Pressensé qui, quoique muet, présidait la séance du cinquantenaire. Paris, 42 rue de Provence, 1890. — [2] *Rev. chrét.*, 1890, p. 469.

31 mai. Hier, dans mon bureau, au Sénat, à propos de la nomination d'une Commission pour une loi touchant à la question sociale, l'indignation contre la platitude conservatrice de mes collègues m'a donné une espèce de voix et j'ai parlé un quart d'heure.

Le malade travaillait avec ardeur à son rapport pour l'Institut sur le concours relatif à Jean Chrysostôme[1]. Mais toujours la fatale extinction de voix ramenait les réflexions mélancoliques. A Laforce, où il se rendit pour la dernière fois le 11 juin[2], il écrit :

Quand je me retrouve, comme ici, dans un milieu où, il y a quelques années, j'ai pu me faire librement entendre, le contraste avec le silence forcé du présent me retombe lourdement sur le cœur.

Hélas ! le fardeau n'était pas près de s'alléger, au contraire. A la fin de juin, des symptômes d'oppression apparurent. La respiration commençait à être gênée par les progrès d'un mal qui n'a pas l'habitude de relâcher son étreinte implacable. Une consultation médicale fut décidée.

3 juillet. Hier, à 5 1/2 h., a eu lieu la consultation décisive. Pendant la longue délibération des consultants, j'ai demandé du fond du cœur la lumière pour eux et pour moi, l'esprit d'acceptation et le courage. L'avis unanime des médecins a été que si le mal du larynx n'était pas aggravé, l'état de la respiration était tel que sans une opération il pourrait amener des spasmes qui ne seraient pas sans danger, et qu'il fallait par conséquent me soumettre à une trachéotomie destinée à faciliter la respiration... Je m'en remets entièrement à Dieu. Ma chère et bien-aimée Elise, tout émue qu'elle soit, fait de même, ainsi que nos enfants, qui ne m'ont jamais témoigné plus de tendresse... Ce matin, j'ai reçu de Marienbad une lettre de mon fils Francis (ignorant encore) qui nous montrait, avec sa chaude tendresse, le profond sillon en lui de sa grande crise d'il y a quatre ans.

Vendredi, 4 juillet. L'opération a lieu demain matin, chez moi. Elle n'est pas grave en soi. Mais nous sentons Dieu près de nous.

[1] Voir p. 526. — [2] Voir p. 504.

Et voici les lignes sacrées que le patient écrivait à la même date, disons plutôt son testament :

A ma bien-aimée Elise et à mes bien-aimés enfants,

Quand même je n'ai aucun pressentiment fâcheux au sujet de l'opération que je dois subir demain, et dont je ne m'exagère pas la gravité, je crois devoir dire en quelques mots ce que j'ai dans le cœur et dans l'esprit à cette heure sérieuse de ma vie.

Ce qui me pénètre tout d'abord, c'est une profonde gratitude envers mon Père céleste, d'abord de ce qu'il m'a donné de le connaître dès ma jeunesse en Jésus-Christ, mon Sauveur, et ensuite de tous les trésors d'affection qu'il m'a accordés depuis mes vénérés parents jusqu'à mes chers petits-enfants et les plus chères amitiés.

Je ne saurais dire ce qu'a été pour moi ma bien-aimée Elise, non seulement par le bonheur qu'elle m'a donné, mais encore en tendant à m'élever par son niveau moral au-dessus des misérables préoccupations personnelles.

Je le bénis aussi pour mes bien-aimés fils et mes bien-aimées filles, dont l'amour a été mon trésor. Quant à mes gendres, ils ont été mes fils et cela dit tout.

Ma prière ardente est que tous mes bien-aimés, petits et grands, soient par le cœur à ce Dieu auquel je les confie.

Je pense à ma bien-aimée sœur, qui l'a été au sens le plus élevé et le plus tendre. Ma reconnaissance pour mon frère Auguste Suchard est profonde.

Que Dieu me pardonne toutes mes infidélités, mes péchés, que lui seul connaît, et les misères que j'ai mêlées à une carrière qu'il a bien voulu bénir et étendre !

Je crois toujours plus fermement à ce que j'ai défendu au milieu de tristes faiblesses, tout d'abord à l'éternel Evangile dégagé de ce qui le surcharge dans les symboles humains, puis au plein affranchissement de l'Eglise, enfin à tout ce qu'implique le libéralisme au sens le plus élevé et dans sa plus large application sociale.

J'appelle toute la bénédiction de Dieu sur toutes nos Eglises et sur ma bien-aimée patrie, que je suis si heureux d'avoir pu servir directement.

Suivent quelques indications pour des publications projetées.

Pour ce qui concerne la répartition de ce que je laisse, je m'en remets à ma bien-aimée Elise et à mes bien-aimés enfants, qui savent combien ils auront à se défendre contre l'austère esprit de privation de leur mère.

Je souhaite et j'espère que Dieu me laissera encore avec tous ces êtres chéris et dans l'accomplissement de ma tâche, comme il l'entendra ; mais je le bénis de m'avoir appris à mieux dire du fond du cœur par les épreuves de la dernière année : *Fiat voluntas tua.*

Pour la vie et pour la mort je me remets entièrement à Lui.

E. DE P.

Tout commentaire affaiblirait la sobre éloquence de ces lignes si stoïquement chrétiennes.

La trachéotomie eut lieu avec succès, mais non sans les souffrances inévitables. Dès lors la vie fut bien circonscrite pour celui qui ne respirait plus qu'artificiellement par le moyen d'une canule, moyen précieux de prolongation de la vie, mais cause de torture à tant de points de vue. C'est lui qui nous le dira.

26 juillet. Dans cette phase de ma vie, j'ai connu d'immenses bénédictions. La sympathie qui m'est venue de toutes parts, depuis les synodes jusqu'aux humbles à qui j'avais pu faire quelque bien, dépasse tout ce que je pouvais imaginer. Il y avait même là un piège. Cependant la distance entre ce qu'on croyait de moi et ce que je suis en réalité, produisait une salutaire humiliation ! Ce qui n'était que bienfaisant, c'était l'affection débordante de mes bien-aimés, brillant d'un si bel éclat dans les yeux de ma femme, mieux qu'aux jours de la brillante jeunesse, me souriant dans les regards de mes chers petits-enfants, s'exprimant dans les émouvantes lettres de Francis, dans la virile sollicitude de Victor, dans tout ce qui me venait de mes filles chéries. Des jours pareils sont, après tout, de beaux jours. Dieu était là. Je ne pourrai jamais assez l'en bénir.

A la fin du mois, on partit pour Lavey-les-Bains, où « l'amélioration s'affirma chaque jour et où les nuits devinrent presque bonnes. » Mais les moments de vrai bien-être se firent rares.

31 août : Il suffit de la plus légère déviation de la canule pour ramener l'abominable toux. Et puis l'obscurité de l'avenir, que je me représente mal, complique l'épreuve. Jusqu'à quand faudra-t-il être soumis à cette totale dépendance, moi que ma santé, pendant trente ans, n'avait presque jamais entravé dans la vie publique? Mais enfin cela fait partie de la croix qu'il faudra porter en gravissant les dernières pentes de la colline... Combien j'ai été touché au fond de l'âme de la hâte qu'a mise mon vieil ami Charles Secrétan, pour m'apporter son précieux témoignage de sympathie! Seulement il est bien imprudent dans ses courses solitaires. Figurez-vous que, sans le dire, il avait fait seul, la nuit, le voyage de Lavey à Gryon[1]!

...Je vais me remettre à un travail modéré : quelques lectures pour la revision de mon livre, quelques articles nécessaires et puis la littérature courante...

Vous ai-je dit la tendre et expansive amitié que le Père Hyacinthe m'a témoignée?

Je recommence à lire furieusement, n'osant abuser de la canule parlante...

6 août. Dans tous les domaines, j'expérimente que c'est la douleur qui est le couronnement de l'amour. C'est en étant transpercé, que le cœur s'ouvre et se révèle tout entier. C'est là

[1] Dans une lettre du 11 octobre, E. de Pressensé, rentré à Paris, mentionne encore avec gratitude cette visite. Mainte lettre de Ch. Secrétan à son ami lui apporta le même réconfort. Citons ces lignes de l'hiver précédent : « Pour ceux qui s'en tiennent au visible, votre attitude est un admirable courage ; pour ceux qui croient, c'est une grande bénédiction de Dieu, dont votre femme bien-aimée et vos chers enfants doivent être profondément reconnaissants. Dans l'horrible brouillard qui nous mouille et nous assombrit, vous êtes un beau rayon de soleil. » — Le 1er mai 1889, Ch. Secrétan écrivait : « Il y a longtemps, cher ami, qu'à la tribune, dans la chaire, dans la famille, dans l'intimité du cabinet et du for intérieur, vous êtes éprouvé et travaillé ; longtemps que vous luttez, le front toujours serein ; longtemps que je vous suis avec... mais, non, je n'écrirai pas le mot, longtemps que je vous considère avec une attention humiliée. Vous avez conservé de votre jeunesse l'habitude de me prendre sur le pied d'un aîné. Il y a longtemps que je vois les choses d'un tout autre œil. Quoi qu'il en soit de ce point sur lequel vous m'en voudriez d'insister, croyez bien que je suis toutes les choses qui vous intéressent, vous et les vôtres, avec une sympathie et une sollicitude sans intermittence... »

le fond du mystère de la croix. La plus grande hauteur qu'atteigne l'amour, c'est le Calvaire!

11 août. Après le secours qui m'a été accordé à l'heure décisive, il y a eu beaucoup de fatigue et de passivité dans mon cas, plutôt un abandon à Dieu qu'un don voulu, une offrande offerte. Quand je constate que j'ai pu être l'instrument d'une bénédiction marquée pour un être bien-aimé, je comprends mieux que l'action salutaire n'est pas dans le pauvre instrument humain, mais dans la main divine qui s'en est servi...

Des jours meilleurs alternant avec des reculs, des lettres réconfortantes[1], parfois une promenade en voiture dans un paysage apaisant et grandiose, des visites amicales, quelques travaux de plume remplissaient la vie du malade adoucie par la présence des siens. Mais aucun soin ne parvenait à lui rendre des forces ni surtout la liberté de la respiration. Pour cet homme tout pressé du besoin de se mouvoir, de se communiquer aux autres, le mutisme et les restrictions de sa vie étaient

[1] Il cite entre autres une lettre admirable de son vieil ami, le pasteur Dhombres, qui « supporte depuis un an la cécité complète avec une résignation douce, dont la pensée m'a bien fortifié aux heures les plus pénibles. » Il mentionne la visite de Léon Pilatte, son ancien compagnon de lutte en 1848. Conservons ces vers touchants, semés d'allusions à des poésies précédemment adressées à l'amie des longues années, Mme Bonzon-de Gardonne.

Lavey, le 13 août 1890.

O mes purs souvenirs d'idéale amitié,
Quelques fleurs ont daté vos heures les plus belles :
C'était la cime vierge aux neiges éternelles ;
C'était un jour de mai, plus jamais oublié,
Sur les prés des Avants, couronnés de narcisses ;
C'était le bleu Léman, sous la pourpre du soir,
Et l'extase du beau dans ses pures délices.
C'était l'adieu si triste après un court revoir.
. . . . . .
Ces fleurs du souvenir je vais les réunir
Dans celles que pour moi votre main a cueillies.
La plus belle manquait pour redire à mon cœur
Ce qu'est, aux jours cruels, la pitié d'une sœur.
Cette divine fleur, elle est épanouie,
En ce jour, sous mes yeux... Ma sœur, soyez bénie !

une torture. Cette déchéance allait s'accentuer encore, des mois durant, malgré de courts répits.

17 août. Ce que je sens plus péniblement en reprenant des forces, c'est cet état d'absolue dépendance dont je n'avais jamais connu l'analogue... Oh ! — gémissait-il une autre fois, — si l'on pouvait ne jamais se coucher !

Mais aussitôt que des nuits meilleures rendaient au malade la possesion de lui-même, le liseur et l'écrivain se donnaient carrière. Il faudrait citer ce qu'il dit du *Jack* de Daudet, dont il louait « l'esprit si supérieur aux mièvreries subtiles et sensuelles de Bourget ; » des poésies pessimistes de Mme Ackermann, qu'il avait rencontrée jadis chez Mme Coignet ; du dernier ouvrage de G. Eliott, de la Correspondance de Dœllinger, d'un « détestable article de Rod sur Bourget, où il le félicite de s'affranchir de la morale dans son livre. »

Il corrigeait alors les premières épreuves de la *Correspondance de Vinet avec Lutteroth*, et avec délices il se replongeait dans la revision de son *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise*.

On quitta la Suisse à l'approche de l'automne.

De Paris, le 18 septembre : Nous avons passé deux jours assez tristes. C'était la première fois, depuis l'opération, que je refaisais le chemin du Sénat. Le contraste était cruel. Ma pauvre Elise, à qui je ne pouvais rien dire, avait les yeux pleins de larmes.

19 septembre. La journée a mal fini... Nous nous plongions dans le découragement. Aujourd'hui, la raison nous dit que nous venons d'avoir la preuve que nulle gravité foncière ne s'est produite dans le mal et qu'il faut laisser le temps agir pour refaire une trachée suffisante. Nous allons repartir pour une de nos mélancoliques promenades. Ce qui contribue à leur donner ce caractère, c'est la comparaison entre ces boulevards de banlieue et ce merveilleux Lausanne, par ces beaux jours d'automne. Pourtant j'ai eu, l'autre jour, une surprise qui m'a touché. Une humble femme au regard doux et affectueux m'a arrêté, comme dans un élan de sympathie, pour me demander

de mes nouvelles et pour me dire qu'une de mes prédications d'il y a quelques années, lui avait été bienfaisante.

21 septembre. Aujourd'hui, j'ai trouvé un grand bien dans cette parole de Jésus-Christ à saint Pierre : « Quand tu étais jeune, tu allais où tu voulais, mais quand tu seras vieux, un autre te ceindra et te conduira où tu ne voudrais pas[1]. » Cette divine parole m'a d'autant plus touché qu'elle était commentée dans un journal religieux par un frère en épreuve, M. Dhombres, frappé de cécité complète... Cet autre qui nous conduit où nous ne voudrions pas aller, c'est celui-là même qui venait de dire à Pierre par trois fois : M'aimes-tu? Et quand il nous demande si nous l'aimons et de le prouver par notre acceptation de sa volonté, jamais il ne nous aima davantage qu'à une telle heure. Ce mot du Maître a éclairé notre dimanche d'un rayon d'en haut.

28 septembre. Le silence absolu me devient très pénible. Ah ! je n'ai pas été assez reconnaissant pour mes années de santé, alors que je faisais dix-huit conférences en trois semaines !

Notons ces réflexions sur E. Schérer[2], à propos du livre de Gréard :

On se convainc toujours plus que le point de départ de ce scepticisme désolant et heureusement, dirai-je, désolé, ce ne sont pas des découvertes nouvelles dans la science, — car Schérer, au temps de sa foi chrétienne, connaissait tous les arguments de la négation destructrice, — mais un changement moral tout intérieur, l'abandon sans réserve à l'orgueil de la pensée et l'élimination de la certitude morale par un acte de volonté... J'ose dire qu'il n'avait pas le droit de conclure comme il l'a fait après ses premières expériences et que si Pascal a dit que le vouloir est cause de créance, il est aussi cause de l'incroyance... C'est l'abandon de l'absolu de la conscience qui a précipité son naufrage, rien d'autre. Ce doute-là était un péché.

[1] On se souvient que cette parole s'était déjà imposée à lui dans une poésie à sa femme ; voir p. 359.

[2] Voir *Rev. chrét.*, 1890, 2e semestre, p. 391 et ss., et *Alexandre Vinet, d'après sa correspondance avec H. Lutteroth*, p. 271-282.

Une consultation médicale eut lieu en octobre ; on ne constata ni aggravation, ni amélioration : donc continuation du mode respiratoire, si incommode et parfois si douloureux.

12 octobre. Splendide dimanche et cependant triste dimanche ! J'ai fait un essai infructueux de la canule parlante, qui m'a fait croire que j'avais reculé pour la faculté de me faire entendre. Ma pauvre femme en a pleuré toutes ses larmes. Ah ! si vraiment il fallait renoncer à toute communication par la parole !... Cette crainte est l'épreuve cruelle du moment...

Sans doute il s'en voulait ensuite de ces soupirs si compréhensibles. Mais comment ne se serait-il pas senti parfois « las de la vie », lorsqu'il voyait

tout ce qu'il y aurait à faire et à dire pour les causes que l'on a servies, dans ces temps d'affaissement moral ? — Tout changera, ajoute-il quelques jours après, si mes médecins me trouvent un *modus vivendi*, qui me permette d'aller au Sénat et à l'Institut, quand il ne fera pas trop froid !

Quelques incidents font diversion dans la correspondance.

19 octobre. Hier au soir, grand émoi à la Maison des missions. Un petit garçon de cinq ans, fils du missionnaire Dieterlen, qui va remplacer mon gendre pendant son voyage au Sénégal, ayant trouvé bon, en vrai petit Africain, d'aller prendre l'air tout seul sur le boulevard, a été perdu pendant trois heures. Comme il donnait pour adresse aux agents de police le Lessouto, ils ont dû le conduire au poste où on l'a retrouvé...

Mon fils Francis a reçu, ce matin, une lettre bien étrange d'un comité révolutionnaire arménien. On lui signifie sa condamnation à mort, pour n'avoir pas soutenu suffisamment dans ses *bulletins* la cause arménienne. Je ne puis voir là qu'une fumisterie. Ces vendettas ne s'exercent que sur ceux qui ont trahi leur propre cause.

J'ai reçu, ce matin, une très belle lettre de sympathie du pastorat presbytérien de Philadelphie[1], qui souhaite mon réta-

[1] E. de Pressensé avait conservé dans ses papiers une autre lettre

blissement pour l'Eglise, pour l'Etat et pour les lettres chrétiennes. Cela m'a bien touché.

24 octobre. Mon fils Francis a dîné, l'autre jour, chez Mme R. avec O'brien, le député proscrit d'Irlande... Il était assis à côté d'O'brien et a pu recevoir de lui les plus sûres informations sur la question irlandaise[1]. M. et Mme Renan étaient du dîner. Madame lui a fait l'honneur de lui dire que, comme journaliste, il rappelait Prévost-Paradol. Grâce à Dieu, il n'a jamais été plus ferme dans ses convictions. Sa tendre sollicitude pour moi me touche profondément.

Deux jours après, E. de Pressensé put se rendre à l'Institut et au Sénat, très reconnaissant de ne pas « être traité trop en phénomène,... réception affectueuse. »

A ce moment, il écrivait un long article sur le voyage du Père Didon en Palestine et il analysait l'ouvrage de Ch. Secrétan : *Les droits de l'humanité*. Il allait commencer sa notice sur Beaussire. Il déplorait de plus eu plus les « chimères » du Père Hyacinthe[2]. Il se réjouissait des conférences de Paul Desjardins sur le *Devoir présent*, mais il devinait les lacunes de son point de vue :

9 novembre. Il relève presque exclusivement le réveil d'une certaine esthétique religieuse. Il laisse les mouvements de la conscience dans l'ombre et pourtant tout est là. Avant de briser le vase de parfum aux pieds de Christ, il faut que le cœur ait été brisé par le sentiment du péché et voilà, hélas ! ce qui s'accuse encore bien faiblement.

dans le même ton, de la Conférence des missionnaires du Lessouto, datée de Makéneng, 10 septembre, et signée H.-E. Mabille.

[1] On sait que Fr. de Pressensé a écrit un livre sur l'*Irlande et la question irlandaise*.

[2] Lettre du 23 novembre. « Le Père Hyacinthe me consulte sur un projet de pétition aux Chambres pour demander l'abrogation du Concordat, afin de constituer la véritable Eglise gallicane nationale ! Comment peut-il douter de mon préavis ? Il s'est adressé à Jules Ferry et à Goblet pour avoir leur pensée. Qu'il s'en tienne là ! Substituer la rue d'Arras à Notre-Dame !... »

Parlant de la préface de Sabatier sur les morceaux historiques de Bersier[1], il ajoute :

Je viens de parcourir toutes les années de la *Revue chrétienne* où Bersier tenait le drapeau de l'individualisme de Vinet (afin de faire un choix pour la publication de ses articles littéraires). J'ai retrouvé le moment précis où, pendant mon voyage en Palestine, il donna un fort coup de barre du côté du Consistoire national de Paris. Je ne puis méconnaître qu'il y eut là et surtout dans la suite le contraire d'un progrès à tous les points de vue. Il m'est douloureux de sentir se mêler à la sincérité de mon deuil quelques sentiments pénibles, qui ne m'assailleraient pas sans ses apologistes exagérés.

Notons encore quelques sujets de joie : le volume sur Vinet sorti de presse à la mi-novembre ; une belle conférence de Francis de Pressensé sur le comte de Shaftesbury. « La note chrétienne et sociale y vibrait en plein... Nos yeux se sont mouillés de larmes. » De temps à autre, une séance à l'Institut et au Sénat.

D'autre part, aucun progrès dans les essais de la canule parlante. Mme de Pressensé, dont les yeux se voilaient de plus en plus, n'apercevait qu'à travers un brouillard les traits de son mari. Celui-ci, souvent abattu, se consolait en regardant vers le monde invisible.

J'aime le dimanche matin, dit-il, le 23 novembre. Je commence par sentir peser tout mon fardeau sur mon cœur, mais je suis amené à renouveler l'acceptation intérieure, et c'est le meilleur culte à rendre à Dieu. Sentir le besoin de sa grâce dans la détresse intérieure, comme jamais, c'est en soi la meilleure des grâces.

Un autre dimanche, il cite et transcrit, en se l'appropriant, la belle prière de Pascal sur le bon usage des maladies :

Otez de moi, Seigneur, la tristesse que l'amour de moi-même me pourrait donner de mes propres souffrances. Je ne vous demande ni santé, ni maladie, ni vie, ni mort, mais que vous

[1] E. Bersier, *Quelques pages de l'histoire des huguenots.* — Paris, 1891.

disposiez de ma santé ou de ma maladie, de ma mort et de ma vie pour l'utilité de votre Eglise et de vos saints, dont j'espère, par votre grâce, faire une portion !...

Au commencement de décembre, Alfred Bœgner partait pour le Sénégal :

Nous avons eu une belle réunion de famille chez nous. Je ne puis dire ce qu'a été la prière d'Alfred, de quel élan elle nous a portés jusqu'à Dieu, de quelle plénitude de piété saine et vivante elle débordait !... C'est avec de belles facultés et une puissance de travail merveilleuse, une des natures les plus consciencieuses, les plus délicates, les plus droites que je connaisse. Sa modestie est de la véritable humilité chrétienne.

Mais voici que l'infatigable écrivain rêve d'un nouveau livre.

12 décembre. Figurez-vous que malgré l'accablement physique et moral de ces derniers jours, je suis hanté par le projet du livre dont je vous ai parlé : *La question religieuse à la fin du dix-neuvième siècle.*

Il aurait voulu montrer, en ce temps de réveil des préoccupations spiritualistes, comment le christianisme apporte les réponses souhaitées.

Si ce n'est qu'un rêve, il est beau et il console mes heures de souffrance et d'insomnie.

14 décembre. J'aime maintenant mes solitaires matinées dominicales. Je concentre davantage mon attention sur une parole du Maître ; j'en lis le commentaire dans quelque bon sermon, comme je l'ai fait, ce matin, dans le nouveau volume de *Méditations* de Roger Hollard, sur ce texte : « Venez à moi, les travaillés et les chargés. » Puis après avoir contemplé cette émouvante image du Christ de Léonard de Vinci, je résume dans ma prière toutes mes détresses et aussi toutes mes bénédictions. Je dépose au pied de la croix mon fardeau et celui de tous ceux que j'aime, et je vois plus près de moi cette croix qui dit tout, qui promet et donne tout, après avoir tout réparé.

Noël vint ; réflexions mélancoliques, mais sereines ; joie des témoignages des jeunes membres de la famille

et de leurs doux cantiques : « L'idéal du grand départ serait de les entendre alors ! » Mais toujours l'exaspération de la gorge et une toux déchirante, causées par la canule, et alors des soupirs, « une aspiration au grand repos » pour échapper au « flétrissement de la vie physique... » — « La vie était trop belle autrefois ! Je ne l'ai pas assez senti. » Trop naturels, certes, ces soubresauts intérieurs d'un patient qui écrira, le 31 décembre, alors qu'un froid rigoureux étreignait Paris : « Je n'ai pas un instant indemne. »

Mais dans ces moments graves, palpitent encore les chants de sa lyre :

Le Noël de 1890.

Quand sur notre horizon, hier encore empourpré,
La tristesse, ô mon Dieu ! plus sombre étend son voile,
Noël, au ciel pâli, fait briller son étoile,
Lui donnant un éclat jusqu'alors ignoré,
Plus beau que l'aube d'or d'un printemps sans nuage.
Vaincre l'obscurité, triompher de l'orage,
C'est plus que resplendir dans un ciel radieux.
La divine clarté, qui vient sécher nos yeux,
Descend dans nos douleurs de plus haut que l'aurore.
C'est le rayonnement de l'éternel amour,
Traversant pour la foi nos tristesses d'un jour.

. . . . . .

Vous, nos contemporains, partant comme le mage
Vers l'inconnu, cherchant le Messie, à genoux !
Il vous attend. Assez de rêves poétiques.
Offrez-lui mieux encor que les plus beaux cantiques.
Sans la myrrhe et l'encens apportez-lui vos pleurs.
Confessez vos péchés ; brisez, brisez vos cœurs.
Alors toute souffrance apparaîtra féconde,
La douleur du plus humble et le tourment d'un monde.

Ecoutons avec émotion le duo grave et sublime que fit naître l'anniversaire des soixante-sept ans d'E. de Pressensé, le 7 janvier 1891. Voici la voix d'Elise :

C'est le soir,... le soir de la vie ;
L'ombre grandit sur le chemin
Où nous marchons, l'âme meurtrie,
Mais toujours la main dans la main.

Je n'entends plus ta voix chérie
Et je sens mon cœur défaillir
Sous cette souffrance infinie
De voir souffrir.

O Dieu d'amour, ô Dieu fidèle !
Dieu des ineffables pitiés,
C'est toi que notre cœur appelle ;
Eclaire nos sombres sentiers.

. . . . . .

Toi dont les pleurs, sainte rosée,
Ont coulé sur d'autres douleurs,
Dont la main tendre s'est posée
Sur d'autres cœurs,

Nous apportons cette agonie
A tes pieds, ô divin martyr !
A l'ombre de ta croix bénie
Nous voulons apprendre à souffrir.

Ces vers, écrivait le même jour le destinataire, je ne puis les lire sans avoir les yeux mouillés de gratitude. Je résumerai mes impressions de cette journée en disant : « Mon âme, bénis l'Eternel ! »

Puis Edmond répondit, le 10 février :

A Elise.

L'amour absolu peut se taire.
Un seul regard dit tout au cœur :
Nos premiers printemps dans leur fleur,
Le présent devenu sévère.
Tout ce qui fait la vie à deux
Est dans un éclair de nos yeux.
Oh ! ce regard ! Sa pure flamme
Jaillit du plus profond de l'âme ;
Nulle parole ne le vaut.
De notre être il dit le vrai mot ;
Et ce mot c'est l'amour fidèle,
Plus fort que la vie et la mort,
Pour prendre son dernier essor
Là-haut, dans la vie éternelle !

Quelques jours plus tard, le grand-père s'adressait à ses petits-enfants :

O mes anges chéris, pour mon cœur quelle fête!
Quand le bonheur de vivre éclate dans vos chants,
Comme un matin d'été fait chanter l'alouette.
Des pleurs mouillent mes yeux, ô bien-aimés enfants !
Quand l'hymne de Noël, comme autour de la crèche,
Est entonné par vous d'une voix pure et fraîche,
Je crois vous voir groupés autour du beau sapin
Etendant ses rameaux sous le ciel alsacien.
De vos douces chansons chantez-moi la plus belle :
Au lac galiléen, Jésus, dans la nacelle,
A l'heure du péril disant au vent : Tais-toi !
Et reprochant aux siens d'avoir manqué de foi.
Heureux qui vous verrait, à son heure dernière,
Soutenir de vos chants sa dernière prière!

Vers la fin de janvier, le malade commença à perdre l'appétit et à ressentir des suffocations inquiétantes :

Oh ! je ne souhaiterais pas ces odieuses canules à mon pire ennemi, moi qui n'en ai pas, par bonheur ! Qui m'eût dit ce qu'entraînerait une telle opération ! Je veux me rejeter sur Dieu de toute ma détresse !

Et cependant le bon écrivain ne pose pas encore la plume. Il revient dans sa revue du mois sur la tentative de Paul Desjardins, l'initiateur des compagnons de la vie nouvelle.

Ce qui lui manque précisément, c'est la *vie nouvelle*. Nous sommes encore trop exclusivement dans le domaine de l'aspiration poétique !

Il voulait publier sur le dernier volume de l'*Histoire d'Israël*, par Renan,

une appréciation implacable. Je ne puis plus supporter cette voltige sénile au sujet de ce qu'il y a de plus sacré, ces escamotages, qui sont des tricheries impliquant la négation de Dieu au moment même où son nom est prononcé. — Ma revue du mois m'a beaucoup coûté. Mais enfin je m'en suis tiré.

Il venait d'achever la correction des épreuves de sa notice sur Beaussire. Il méditait toujours sur le nouveau livre rêvé : *La question religieuse à l'heure actuelle*. Il en esquissait le plan. Il écrivait encore un article à la

Gazette de Lausanne[1] sur la suppression de *Thermidor*.

Oh ! si je pouvais reprendre le travail régulier ! J'ai dans la tête et dans le cœur quelque chose qui voudrait sortir ! (31 janvier).

Les lettres qui suivirent, mentionnent avec gratitude les visites des collègues et amis : Félix Kuhn, qui venait de faire l'éloge, dans le *Témoignage*, du livre sur Vinet, Roger Hollard, « dont les prières étaient si apaisantes et fortifiantes, » Ernest Dhombres. Voici les vers que la dernière entrevue[2] avec le frère âgé et aveugle inspira au malade aphone :

Soyez béni, mon frère ; aux heures de souffrance
Dont l'aiguillon, hélas ! vous atteint comme moi,
Vous m'avez rappelé la parole de foi
Qui, sous la croix du Christ, apprend l'obéissance.
Le Maître nous redit encor comme à Céphas :
« Au dur sentier, suis-moi. Tu n'es plus à toi-même,
Un autre te conduit où tu ne voudrais pas. »
Le grand jour est venu de répondre : « Je t'aime »
Au Dieu crucifié qui demande nos cœurs,
Alors qu'il nous unit à ses saintes douleurs.
A genoux, de sa main, buvons la coupe amère.
Il entend mon silence, il est votre lumière.

Une légère accalmie se produisit, qui permit à E. de Pressensé de se rendre à l'Institut pour entendre la lecture de sa notice sur E. Beaussire[3]. Il put assister aux deux séances, où elle fut très favorablement accueillie de ses confrères. Si facilement, même alors, le malade revenait à l'optimisme. Le voilà, le croirait-on ? qui rêve d'un séjour, pour l'automne, à Lausanne.

C'est là que ma femme pense subir l'opération de la cataracte. Ce moment si sérieux ne peut plus être évité. L'affaiblissement de sa vue a été pour elle une épreuve bien aggravée

[1] E. de Pressensé a écrit deux fois par mois à la *Gazette de Lausanne*, du 27 janvier 1886 au 2 mars 1891. — Le jour même de son opération de trachéotomie, il avait envoyé son article. — Une lettre de son fils Francis, du 17 mars, exprime les regrets du mourant de ne pouvoir plus continuer. — [2] 25 janvier. — [3] Voir p. 527.

par l'impossibilité où elle nous met de communiquer autrement que par mon affreux crayon, dont elle a bien de la peine à saisir les caractères. Que de larmes cela lui a fait verser ! Pour moi, l'espérance ne sait pas où se prendre, et c'est là l'un des côtés les plus pénibles d'une épreuve qui change peu. C'est peut-être ce qu'il y a de plus lourd à porter dans ma croix... Je sais combien peu j'avais connu les sévères disciplines de la vie, sauf pour les angoisses du cœur. Rien n'aura mieux d'avance brisé l'aiguillon de la mort.

Mais aussitôt après, le correspondant ajoutait :

J'ai pourtant pu faire de nouveau un ardent appel pour la reprise de notre campagne contre la littérature infâme et le théâtre libre, où l'on prétend inaugurer le théâtre naturaliste. Non, je ne m'imaginais pas que l'on pût représenter de pareilles infamies. C'est la flétrissure systématique, — sans passion, — de toutes les relations de la famille... Si j'avais de la voix, il me semble que ce qui s'est amassé dans mon âme d'indignation et de douleur, éclaterait dans une parole qui trouverait de l'écho. Je vais supplier mon collègue Bérenger d'intervenir. Je le soutiendrai de mon ardente prière[1].

Et voici quelques lignes de la dernière lettre qui soit en notre possession. Elle a trait à la visite de l'impératrice allemande, la mère de Guillaume II, à Paris, à la fin de février :

Je trouve que Paris s'est très bien conduit, à part la petite agitation de feu le boulangisme... La presse presque tout entière a été respectueuse pour la veuve de Frédéric. Celle-ci a été imprudente de prolonger à ce point son séjour. Sa visite aux ruines de Saint-Cloud était une grave méprise. On ne peut pas faire que la blessure de l'Alsace ne saigne dans nos cœurs, et il ne faudrait pas nous mettre à de trop fortes tentations. Ce qui a été absolument détestable, c'est la violence calomniatrice d'une partie de la presse allemande, qui est dans un état de rage depuis la chute de Crispi.

L'amitié chrétienne, on l'a vu, fut fidèle à E. de Pressensé pendant ses derniers jours. C'était à qui, dans le protestantisme français, lui en apporterait le témoi-

[1] Voir p. 492, la lettre à M. Bérenger et la démarche de celui-ci.

gnage. De Neuchâtel, Frédéric Godet lui écrivait toute sa reconnaissance pour l'intérêt et l'affection que lui avait montré le vaillant confesseur de Jésus-Christ. Ch. Secrétan suivait pas à pas le cours inexorable de la maladie.

Je connais votre cœur, disait-il ; je sais que vous avez votre part aux infirmités humaines ; mais je puis néanmoins dire en pensant à vous plus qu'à tout autre au monde : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Mais ce n'est pas en votre cœur qu'est votre confiance. Vous vous appuyez sur Jésus-Christ avec une clarté que j'envie. Que pourrais-je ajouter? Bénissez-moi, j'en ai besoin. Adieu.

Trois jours après, ayant reçu du malade quelques lignes affectueuses, parmi lesquelles ces mots : « Après tout, les jours sombres sont les plus divinement lumineux, » le philosophe de Lausanne se laisse aller à raconter :

J'ai lu à Vinet, en 1847, dans sa chambre à coucher, quelques ébauches de ma philosophie. Ces jours derniers, j'ai repris à un autre point de vue plus pratique et plus populaire les problèmes de la religion, allant à la rencontre des néochrétiens Honcey[1], Desjardins, dont je partage assez les idées, pour autant que je les connais.

Puis il termine :

Je voudrais tant me sentir certain que nous serons bientôt tous réunis. Restons dès maintenant ensemble sur les marches du trône invisible.

Jean Monod ne fut pas le dernier à entourer son ami d'enfance de sa cordialité fraternelle. Il vint à Paris, au milieu de mars, lui dire adieu. A son retour à Montauban, il écrivit :

De ton doigt, tu me donnais rendez-vous là-haut. J'ai emporté ce signe comme une certitude et une consolation.

Et maintenant, nous entr'ouvrons devant les lecteurs un cahier dont on ne peut feuilleter les pages sans la

[1] Voir *Souffles nouveaux*, par Jean Honcey (C. Recolin). Paris, 1892.

plus vive émotion. C'est le recueil des suprêmes paroles tracées par E. de Pressensé, au cours des semaines qui ont précédé sa fin : échos ultimes de ses pensées aux approches du dénouement, sincère expression des sentiments les plus graves dans le tête-à-tête tragique avec la mort, sous la lumière sereine de la foi. Que le lecteur se penche en silence vers les lèvres du mourant[1].

Dans cette phase de la maladie, même aux moments aigus, sauf le sentiment de la faiblesse, qui est incomparable avec l'état antérieur, je souffre moins, soit d'accès, soit d'état muqueux permanent. C'est autre chose... La faiblesse ne peut pas durer indéfiniment. D'ici à quelques jours, elle doit être surmontée ou me surmonter.

Il faut demander Sa volonté. A mon sentiment, le plus dur serait de reprendre la vie physique du dernier trimestre. Je souffre moins actuellement.

Dans mon cas, la vie peut s'arrêter tout à coup. Quel genre de secousse peut-ce être? Si ce n'est pas cela,... alors un étouffement.

Chercher le meilleur endroit, la meilleure condition pour mourir sous le regard de Dieu, au milieu de mes bien-aimés ici réunis.

23 mars. Je n'ai plus qu'à me préparer à mourir et Dieu me donne sa paix... *Pendent opera interrupta.* Je n'ai pas la force de dire un mot de plus. On sait bien ce que j'éprouve. Et maintenant courbons-nous et adorons sous la croix où tout a été accompli. A Dieu à tous.

Pourquoi ne pas accompagner par la prière nos bien-aimés au delà du voile des choses visibles? La prière pour les morts et des morts peut nous être rendue sur le terrain évangélique, en écartant toute idée du purgatoire.

Voici comment le croyant rédigeait, à ce moment suprême, la conclusion de ses pensées[2] :

[1] Ces extraits vont du 1er mars au 7 avril. Ils ne sont pas datés, et l'ordre chronologique n'est pas garanti par la main qui en a pris copie, d'après de pauvres petits morceaux de papier.

[2] Nuit du 19 au 20 mars. Ces lignes ont été placées en tête de la dernière édition de la *Famille chrétienne*, publiée par la famille peu après la mort, 1891.

Dieu est amour ; le but, la fin du monde, c'est l'amour. La créature morale est libre et ne peut être contrainte à l'amour, sous peine d'anéantir la vie supérieure. Voilà la grande dualité entre laquelle flotte la pensée morale ; elle ne doit se briser contre aucun (des deux termes). Qu'elle se souvienne, d'une part, que la vie supérieure ne s'enferme dans aucune formule et qu'elle a ses ressources à elle. Oui, l'homme est libre et le prolongement de cette ligne peut être la perdition. Oui, Dieu est amour, et le prolongement de cette ligne est le salut universel dans le triomphe de l'amour, mais par de là notre horizon intellectuel toujours limité. Voyons ces deux lignes se poursuivre dans l'infini et atteindre le point où tout a été liberté, mais où tout est aussi relèvement, et voyons briller à leur extrémité, comme l'étoile qui ne pâlira plus, l'amour universellement vainqueur.

Un jour[1] que les souffrances avaient été, il le notait lui-même, atroces, il écrivait : « Je crois avoir le droit de demander à Dieu la délivrance. » Mais bientôt ce vœu, qui attestait, malgré tout, une si parfaite intrépidité en face de la mort, lui paraissait ne pas correspondre pleinement à ce que Dieu demandait de lui, et il traçait laborieusement, le Jeudi saint 26 mars, au milieu des spasmes et des étouffements, ces quelques vers intitulés *Sur le seuil de Gethsémané*, dont la forme imparfaite est comme martelée par l'angoisse, mais qui disent bien la volonté du suprême sacrifice :

O toi qui veux mourir, tu le veux sans retard.
De tes lèvres parfois a fui la coupe amère.
Ton front ensanglanté de sueur, ton regard
Poignant d'une douleur que nul mot ne rendra,
Nous disent que c'est là qu'est la suprême offrande.
« Père, ce que tu veux ! » voilà le cri vainqueur !
A moi, si las, si las, donne-le-moi, Seigneur !

Samedi saint. Jésus au tombeau, nous avec lui. La sainte milice est là et chante un hymne de douleur et d'espoir.

Jour de Pâques. Merci à tant d'amour qui me confond. Bénédiction à tous !... Le Christ est vivant au milieu de nous ; les

[1] *Rev. chrét.*, 1891, p. 326.

siens l'entourent et le servent, et tout aboutit à l'amour par la pensée, le langage, l'acte.

Mardi 31 mars. Nous savons bien où je vais. Il n'y a nulle ascension possible, réelle dans l'état des choses, et Dieu me demande cet abandon complet. Là est ma force.

Il avait été vivement ému par la mort soudaine de son cousin et ami, Ch. Meyrueis, venu pour lui dire adieu le 10 mars et enlevé en quelques instants à l'affection des siens, deux jours après. Il écrivit à ce propos :

Pour moi, vivre, c'est Christ ; la mort m'est un gain. Voilà ce que je pressens de mieux en mieux. A bientôt le dernier revoir !

Quelques jours après, il disait encore :

J'ai la paix ; je soupire après la grande délivrance.

Un certain nombre de nos précieux fragments se rapportent à Elise de Pressensé. Il y en a où le mari exprime sa grande douleur d'avoir cédé, contre son gré, à un mouvement de nervosité dû à l'excès de la maladie. D'autres disent toute sa reconnaissance et sa tendresse. Il avait transcrit une prière qu'il aurait voulu prononcer à l'anniversaire de sa femme, le 22 décembre 1890 :

Sois béni de ce qu'elle n'a jamais voulu pour moi que le meilleur de ma carrière, sans rien donner aux vanités qui l'auraient rabaissée.

Plus tard, il lui écrivait :

Tu m'as fait beaucoup plus de bien, en ne flattant aucune petitesse ; aussi ta sympathie avait un prix infini dans les grands moments. — Moi aussi, je t'ai aimée comme jamais. Mais j'ai demandé à Dieu que toute cette sympathie me laisse à ma vraie place devant lui à mes yeux, sous la croix.

Un jour que l'épouse aux yeux obscurcis disait en soupirant :

— Je ne fais rien, le jour.

Le mourant répondait par ces simples mots :

— Tu es !

Et une autre fois :

— Tu oublies que tu es tout, que ta tendresse est mon grand réconfort. Tu oublies l'absolu. — Jamais je ne t'ai autant aimée[1].

De temps en temps, des rêveries survenaient. On avait dû donner de la morphine au malade, et la somnolence, entrecoupée de suffocations, l'accablait de plus en plus. Alors sa pensée revenait à ses travaux, à la lutte contre la mauvaise presse, à son passé... Rien d'égoïste dans cette révélation de son être intime. Elise de Pressensé écrivait alors à M. Ph. Bridel :

Ses rêveries sont admirables. Il est occupé de toutes les grandes choses qui ont été le but de son activité. Jamais un mot personnel. Vraiment Dieu nous fait une grâce immense. Nous gardons tous les petits papiers si précieux, seul moyen de communiquer avec nous.

Comme Dieu semblait tarder à mettre un terme à cette agonie prolongée, il puisa une grande force, un matin, dans un passage du *Pain quotidien*, où il se faisait lire le texte du jour. C'était le verset 3 du chapitre II du prophète Habacuc : « S'il diffère, attends-le ; car il viendra assurément et il ne tardera pas. » Il s'empara de cette parole avec une ardeur extraordinaire ; il la fit lire à ceux qui l'approchaient ; il ne pouvait souffrir qu'on lui ôtât, fût-ce pour un moment, le petit volume qui contenait cette précieuse consolation[2].

[1] Nous reproduisons ici ce fragment significatif d'une lettre à Jean Monod, du 15 février 1851 : « Je n'ai pas assez le dévouement de détail dans mon affection pour ma bien-aimée. Sans doute notre relation est toujours d'une étroite intimité, mais j'en pourrais tirer davantage, en donnant davantage. Il ne suffit pas de se donner en bloc, il faut encore se donner constamment, donner de son temps, de ses impressions, et c'est ainsi que l'on confirme le grand don général de son être. » — [2] *Rev. chrét.*, 1891, p. 326.

Une de ses dernières joies fut un télégramme adressé par l'Alliance évangélique réunie à Florence. Il y répondit par ces mots, le 5 avril :

Merci du fond du cœur. Aussi confus que touché. Voici mon vœu pour cette belle réunion de l'Eglise du Christ à cette heure si grave : « Oh ! si tu ouvrais les cieux et si tu descendais ! » (Esaïe 64 : 1.)

L'avant-veille de sa mort, il traça encore :

A Dieu dans le Christ, tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'ai cru. Humanité, Eglise, humanité.

Pendent opera interrupta. A Dieu.

6 avril. La maladie ne peut ni avancer, ni reculer. Je n'en puis sortir que par l'affaiblissement. C'est la volonté d'en haut. *Fiat!* — C'est un désolant *statu quo*. Que faire ?

Insuffisance croissante du souffle, donnant une cruelle angoisse constante... Cela pourrait devenir terrible.

7 avril. Pas force de faire plus. Mes bien-aimés, que Dieu vous bénisse et vous unisse ! Adieu, tous !

Il était onze heures du matin. Vers six heures du soir, il traça son dernier mot : « Prier », en joignant les mains, comme il avait coutume de le faire, quand il désirait une prière.

A l'aube du 8 avril, à quatre heures, après une période prolongée de paisible somnolence, la respiration s'arrêta. Le vaincu victorieux remettait son esprit entre les mains du Père. Et pour lui, enfin, se réalisaient les paroles du cantique qu'il avait composé jadis[1] :

O Christ, notre unique espérance,
Dans la joie et dans la souffrance,
D'un même cœur, nous t'adorons.
Ces chants commencés sur la terre,
A ta droite, dans la lumière,
Là-haut, nous les achèverons.

[1] *Chants chrétiens*, N° 106 : *O Christ, la foule te renie.*

Devant cette mort si héroïquement chrétienne, qui ne souscrira à ce témoignage de Théodore Monod, dans une lettre du 4 janvier :

« Vous disiez, hier : « On ne peut que se soumettre et pratiquer ce que l'on prêche. » Permettez-moi d'ajouter que se soumettre ainsi est la plus puissante des prédications. »

CHAPITRE XXXII

Les funérailles.
Conclusion. L'homme et l'œuvre.

Hommages unanimes dans l'Eglise et dans la presse. — Témoignages intimes. — Prééminence d'E. de Pressensé dans le protestantisme. — Moins d'originalité que de rayonnement. — La richesse de ses facultés. — Homme d'action. — Homme de foi. — Humilité de cœur. — L'épreuve l'a fait mûrir. — L'œuvre, c'est l'exemple personnel. — Services rendus à la patrie, à la science historique, à la théologie, à la foi chrétienne. — Admirable mémoire à conserver.

En vue de la cérémonie de ses funérailles[1], E. de Pressensé avait prescrit :

Je supplie, dans ce qu'on dira de moi, qu'on soit bref et surtout sobre sur moi. Dieu seul connaît toutes mes misères, mais je les connais assez, pour le demander avec instance, du fond de ma conscience.

On s'efforça de complaire à cette intimation. Mais comment empêcher le public de manifester avec un certain éclat son émotion et sa reconnaissance? On fit donc à cet homme des obsèques dignes de sa carrière, mais sans oublier qu'il s'était préoccupé avant tout de la gloire de Dieu.

Un service intime, présidé par Alfred Bœgner, eut lieu à la maison mortuaire, 85 boulevard de Port-Royal, le 10 avril 1891. A deux heures et demie, le cortège funèbre très simple pénétra dans la rue de Provence

[1] Voir *Rev. chrét.* 1891, p. 330, et tous les journaux du 10 avril.

et s'arrêta devant la modeste entrée de la chapelle Taitbout. Le char disparaissait sous les couronnes. Un piquet de soldats rangés sur le trottoir, présenta les armes, et le drapeau tricolore s'inclina au passage de la dépouille mortelle du sénateur, membre de l'Institut, hommage solennel et mérité rendu par le pays tant aimé.

Dans la chapelle bondée jusqu'en ses recoins, on voyait les défenseurs de toutes les causes auxquelles il s'était si noblement dévoué... Il est permis de dire que la politique, la science, la littérature avaient, dans cette assemblée, leurs représentants les plus éminents, et que par leur seule présence ils faisaient déjà comprendre la grandeur de la perte faite par la religion comme par la patrie[1].

On remarquait entre autres MM. Barbey, ministre de la marine, Ribot, ministre des affaires étrangères, le capitaine de Flers, représentant le ministre de la guerre, président du Conseil, Bardoux, Cochery, William Waddington, André Michel, Gréard, Ch. Secrétan, A. Sorel, R. Bérenger, Aucoc, Trarieux, F. Buisson, Félix Pécaut, le Père Hyacinthe, Mounet-Sully, Gabriel Monod, etc. La députation de l'Institut était fort nombreuse : MM. J. Simon, de Voguë, Sully-Prudhomme, pour l'Académie française; Friedel, pour l'Académie des sciences; Delaborde, Bartholdi, pour l'Académie des Beaux-Arts; Picot, Boutmy, Martha, Liard, Vacherot, pour l'Académie des sciences morales et politiques. Mais les humbles, les petits, à la présence desquels il avait pensé avec sollicitude sur son lit de mort, étaient nombreux aussi au rendez-vous. Les pasteurs de Paris, groupés autour de la chaire recouverte de voiles sombres, parsemés d'étoiles blanches, étaient comme des soldats pleurant la mort d'un chef, qui les avait souvent conduits à la lutte et à la victoire.

En ouvrant la cérémonie, l'auteur de ce volume avait pour mission d'exprimer les sentiments de gratitude de l'Eglise Taitbout, des amis les plus proches, de l'Union chrétienne des jeunes gens et des étudiants en théologie.

Merci! disions-nous, pour les œuvres de sa vie, mais surtout merci pour l'acte suprême de cette vie, pour sa mort si coura-

[1] *Rev. chrét.*, 1891, p. 330.

geuse, si patiente, si chrétienne! Après avoir accepté la perte de sa voix sonore, puis de la parole, il a dû envisager en face et accepter définitivement la perte de la vie. Eh bien! cet homme fait pour l'action et pour la vie, n'a pas reculé devant ce redoutable sacrifice. Dieu seul sait le secret de ses luttes intérieures. Nous en avons contemplé, nous, les résultats triomphants. Sur son lit de maladie, pas une plainte, pas une résistance, pas l'ombre d'une frayeur! Il est mort avec la même vaillance qu'on lui a toujours connue dans la vie, comme un héros meurt. Et je dis que la noblesse de cette fin, la soumission à Dieu qu'elle nous a révélée, la lumière et la paix dont elle a été accompagnée, sont pour nous un témoignage de sa foi beaucoup plus puissant que tous les travaux et tous les discours. Autre chose est de vaincre dans la pleine possession de sa force vitale, autre chose de vaincre quand on se sait d'avance, quand on se sent vaincu! Aussi est-ce là la victoire des victoires, le triomphe de la foi... Et si nous bénissons Dieu pour cette vie, nous le bénissons davantage encore pour l'éloquence de cette mort!

Très profondément ému et très éprouvé par ses veilles au chevet de son cousin, Roger Hollard fit un grand effort pour rendre hommage au chrétien qu'avait été E. de Pressensé. D'une façon élevée et discrète, il prêcha la foi elle-même au vaste auditoire qu'il avait devant lui, auditoire sympathique sans doute, mais où tous étaient loin de partager les convictions intimes de celui qu'ils honoraient.

Dans la largeur de son esprit, disait-il, il admettait que sur le terrain même du christianisme, on se plaçât à des points de vue divers pour envisager le fait rédempteur. Mais sur le fait lui-même, il ne transigeait pas. La croix était pour lui le centre même du christianisme[1].

Louis Vernes, président du Consistoire de l'Eglise réformée de Paris, et Félix Kuhn, de l'Eglise luthérienne, vinrent ensuite déposer l'hommage de leurs Eglises sur le cercueil de celui qui avait été le protagoniste le plus éminent du protestantisme français.

[1] *Rev. chrét.*, 1891, p. 338.

Enfin M. Th. Monod, arrivé tout exprès de Florence, où siégeait la Conférence universelle de l'Alliance évangélique, se fit l'organe de l'émotion produite par la fatale nouvelle. Reprenant le propos d'E. de Pressensé devant le cercueil de Frédéric Monod, il s'écria : « Entre moi et une lâcheté, il y aura toujours le souvenir d'E. de Pressensé. » Il termina ainsi :

Vous qui pleurez en lui le chef de votre famille, le cœur et la vie de votre foyer, mêlez à vos larmes une reconnaissance profonde : Dieu vous a fait un grand honneur ; il vous a donné un riche trésor, qu'il vient de vous reprendre pour un temps. Que votre douleur ressemble à ces voiles de deuil dont on a drapé cette chaire, du haut de laquelle, pendant de longues années, il a annoncé Jésus-Christ, et que sur le fond sombre de votre affliction, se détachent les blanches étoiles du souvenir tendre et sacré, avec les étoiles plus resplendissantes encore de l'espérance éternelle[1] !

Au cimetière Montmartre, où l'on déposa le corps avant l'inhumation définitive à Châtillon[2], on lut une lettre de Jean Monod disant, de loin, à son cher Edmond : « Au revoir dans le sein de la lumière et de la paix ! » Le sénateur Trarieux exprimant les regrets de ses collègues de la Haute Chambre, releva la droiture et le désintéressement absolu du défunt, non moins que la générosité de son cœur. Il caractérisa ainsi sa belle carrière politique :

Il s'oublia toujours ; il ne songea qu'aux autres ; sa vie ne fut qu'un long acte de bonté ; son cœur fut la source de son éloquence.

Enfin le président de l'Académie des sciences morales et politiques, M. Aucoc, rendit hommage non seulement à l'auteur de tant d'ouvrages, mais « au chrétien qui

[1] *Ibid.*, p. 351.

[2] Sur sa tombe, au-dessous de son nom, se lisent ces paroles de l'épître aux Hébreux : « Il demeura ferme comme voyant Celui qui est invisible. » — Le nom de sa femme vient après : Elise de Pressensé, 22 décembre 1826 - 11 avril 1901 : « Père, mon désir est que là où je suis, ceux que tu m'as donnés y soient aussi. »

avait aimé d'un amour égal la science et la liberté. »

Et maintenant, après les voix officielles, on prêtera l'oreille avec émotion à celle de la veuve. Elle écrivait, le 26 avril, à M. Phil. Bridel :

Je suis tellement sous l'impression des grâces de Dieu, de tout ce que nous avons vu d'admirable et de simple dans cette chambre devenue un sanctuaire et pendant cette longue agonie, que la reconnaissance et une sorte de ravissement solennel dominent de beaucoup les déchirements de la séparation et la détresse du grand silence. Il me semble que je ne pourrai jamais aller au fond de cette miséricorde et jamais comprendre toute ma richesse. Mais je sais qu'il faudra passer par des moments plus douloureux.

Le 2 mai : Pendant ces semaines d'angoisse, nous étions bien près de Dieu. Sa présence dans cette chambre, où mon mari est resté enfermé comme voyant Celui qui est invisible, regardant la mort en face, souffrant si cruellement et ne laissant jamais échapper une plainte,... cette agonie a été le plus beau couronnement d'une belle vie. Tout cela nous soutient; la sympathie et l'affection aussi ; mais notre centre, notre foyer de vie et de chaleur, voilà ce qui nous manque. La vie est devenue si terne et si pauvre. Je sens pourtant qu'il faudra la reprendre avec courage, nous inspirant de cette souffrance même.

Enfin Francis de Pressensé formulait, de son côté[1], ce témoignage :

Si jamais la présence de Dieu m'a été rendue sensible, c'est là, c'est ces jours-ci, dans la chambre de mon père.

Tous les journaux protestants et, on peut le dire, tous les journaux politiques[2], consacrèrent des articles nécro-

[1] Lettre à la *Gazette de Lausanne* du 9 avril 1891. — Dans la préface de son livre sur le *Cardinal Manning* (Paris, Perrin, 1896), p. 14, etc., Fr. de Pressensé rend à son père le plus éloquent témoignage. Cette préface est à lire, si l'on veut juger des hérédités spirituelles qui ont retenu l'auteur à la porte de l'Eglise romaine. Ses jugements sur les côtés faibles du protestantisme sont d'ailleurs à retenir.

[2] Voir *Rev. chrét.*, 1891, p. 363-416, les principaux articles originaux ou reproduits d'autres journaux : Le *Temps*, les *Débats*, la *Revue bleue*, le *Christian World*, etc.

logiques souvent très étendus au pasteur, au théologien, à l'homme public, à son œuvre littéraire et politique. Trois ou quatre organes de l'extrême droite seuls se permirent quelques mots dédaigneux.

Quant au protestantisme de France, il n'est pas exagéré de dire qu'il se sentit décapité. Depuis E. de Pressensé, personne n'a occupé, à sa tête, la place éminente qu'on avait fini par lui attribuer. Combien de fois et en combien d'heures graves, par exemple lors des débats sur la séparation, n'a-t-on pas entendu regretter l'absence d'un porte-parole de son caractère et de sa notoriété ! Il réunissait, en effet, en sa personne, ce bel ensemble de dons supérieurs qui confèrent l'autorité.

D'autres, parmi ses contemporains éminents, ont possédé le don de génialité. Ch. Secrétan, César Malan, T. Fallot, par exemple, ont laissé des pensées maîtresses dont l'inspiration durera. Mais si E. de Presssensé, comme on l'a déjà remarqué, n'a pas eu l'originalité en partage, il a brillé plus que d'autres par la faculté communicative. Essentiellement apôtre, il avait à un haut degré, outre la capacité de saisir la vérité avec une vivacité exceptionnelle, celle de la faire rayonner brillamment. Tous ses talents naturels y concouraient.

Intelligence vive et ardente, éprise de clarté et de logique, par cela même absolue dans l'affirmation, sans cesser d'être pondérée, pleine de bon sens, équitable et consciente de ses propres limites, bien secondée par une merveilleuse mémoire, cette ressource indispensable du penseur et de l'orateur. Ajoutez-y une imagination alerte, assez puissante pour soustraire l'esprit au poids mort de l'érudition. Avec raison, Ch. Secrétan admirait dans cette riche nature intellectuelle « la pénétration du bon sens et de l'enthousiasme. » Ses amis, à l'envi, lui reconnaissaient la faculté d'idéaliser les choses, de poétiser les abstractions, de dramatiser le raisonnement. Moins méditatif, en effet, qu'intuitif, entraîné par une constante vibration intérieure, il donnait naturellement

un tour éloquent à sa pensée. Orateur-né, il ne pouvait guère penser sans exprimer sa pensée.

Tout cela se combinait, on l'a constaté à chaque pas, avec une extrême sensibilité de cœur. Ch. Secrétan a écrit à ce sujet [1] :

Très expansif, très abondant, très confiant, son caractère est resté voilé malgré cela, plutôt pour cela même. Pour le mesurer, il faut l'avoir connu dans l'intimité, peut-être aussi dans le malheur, dont il eut sa part aussi bien que chacun de nous. Cet homme si démonstratif avait ses profondeurs et ses secrets, secrets d'amour, de générosité, de pardon. Nul, en réalité, ne s'est mieux possédé soi-même. Plusieurs savent qu'il était l'ami le plus tendre, le plus attentif, le plus fidèle. Quelques-uns seulement ont pu se convaincre qu'il y avait en lui toute l'étoffe d'un héros.

E. de Pressensé était d'une nature essentiellement aimante, tendre, généreuse et sans rancune. Toute sa carrière respire le dévouement. Mais ce qui primait chez lui, c'était sa force morale. Si impressionnable qu'il fût, il était homme de caractère et d'une volonté déterminée. De tout temps il fut un travailleur acharné, pour lequel, disait son meilleur ami, l'heure avait soixante minutes. Il ne reculait jamais devant ce qu'il envisageait comme le devoir. Il a pu se tromper, selon l'infirmité commune. Mais une fois convaincu, il était inflexible dans l'obéissance au devoir. Sa conscience, toujours debout sur l'autel du sanctuaire, faisait loi dans tous les domaines. De là sa fière indépendance et la belle unité de son caractère. La conscience était le fermoir de l'écrin d'or.

A juste titre, le professeur Pédézert [2] a ajouté à cette caractéristique un trait distinctif, celui de la constance dans les convictions :

A travers toutes ses activités, toutes si ardentes, il est resté au fond le même : fidèle aux mêmes idées théologiques, ecclé-

[1] *Gazette de Lausanne*, 9 avril 1891.
[2] *Le Christianisme au XIXe siècle*, 19 avril 1891.

siastiques, même politiques, fidèle aussi aux mêmes causes et aux mêmes hommes. Verny a varié, Adolphe Monod a varié, Vinet a varié, et bien d'autres ; lui pas, sinon à la surface.

Nous pourrions ajouter : E. Schérer, Aug. Sabatier ont évolué et subi profondément l'influence des courants de la science contemporaine, jusqu'à abandonner un grand nombre de leurs conceptions originelles. E. de Pressensé tenait compte des théories en cours, mais il leur résistait, toutes les fois qu'il y entrevoyait une déviation inquiétante pour la vérité elle-même.

Citons encore ce mot de Ch. Secrétan[1] : « Le calcul des probabilités ne l'arrêtait pas. »

Ce preux chevalier de la conscience fut donc tout l'opposé d'un Ernest Renan. Il aurait été incapable de l'imiter regardant avec un sourire serein la scène de ce monde. Homme d'action, il ne choisissait pas sa place au haut de l'amphithéâtre, mais dans l'arène où l'on combat. Il se sentait responsable du sort de la vérité et croyait à l'efficacité de son intervention en faveur des principes et contre tout ce qui les nie. Son zèle passionné a pu faire croire qu'il se préoccupait outre mesure de son rôle personnel. Quel est du reste le lutteur qui ne trébuche dans le piège de sa propre importance? Mais quiconque l'a connu de près, attestera qu'il était avant tout jaloux du prestige de la vérité. C'est son ardeur de conscience qui le jetait tout palpitant dans la bataille, qui allumait son courage et qui, par contre-coup, légitimait sa satisfaction naïve dans les heures de succès.

Quant à sa foi religieuse, dont nous n'avons plus à faire connaître ni la profondeur ni l'objet, la personne vivante de Jésus-Christ, Jean Monod en a très bien accusé le trait primordial, la sincérité :

On peut à première vue, dit-il[2], considérer cette qualité comme assez ordinaire. Mais il y a sincérité et sincérité : l'une,

[1] *Rev. chrét.*, 1891, p. 366. Voir aussi Aug. Sabatier : le *Temps*, 9 avril 1891. — [2] *Rev. chrét.*, 1891, p. 377.

celle de la parole, qui consiste à ne rien dire qui soit contraire à la vérité ; l'autre, celle de la personne : c'était la sienne, sincérité active qui engage l'homme tout entier et qui, sur aucun point et dans aucun domaine, ne laisse de distance entre le fond et la forme. Je n'ai connu personne qui donnât plus que E. de Pressensé cette impression vive et immédiate de vérité... C'était une âme à la fois transparente et naïve, qui n'avait rien à cacher... Nature franche, généreuse, totalement oublieuse d'elle-même... Droiture et simplicité presque inconscientes... Il laissait peu à deviner, mais se livrait du premier coup, ses défauts compris.

Jean Monod ajoute au portrait cette touche très juste :

Le regard tendu en avant, il ne se retournait guère pour mesurer l'espace parcouru ou les obstacles franchis. Par instinct, il écartait de sa vie tout ce qui aurait pu l'affaiblir. Point de défiance, de vague tristesse, l'espérance quand même, celle qui ne trompe pas, parce qu'elle n'est qu'un élan de la foi.

Il était du petit nombre de ceux qui savent être heureux, non seulement grâce à sa foi vivante, mais parce qu'il y avait chez lui une aptitude innée à dégager des choses et des événements le rayon qui s'y cache. Ce n'est même pas assez dire : il avait reçu de Dieu, dans une très large mesure, le don de l'admiration ; ce qu'il voyait ou lisait, spontanément il l'idéalisait, et cette naïve et noble faculté de l'admiration contribuait à maintenir en lui, à travers les années, une jeunesse charmante, qui étonnait toujours et à côté de laquelle on avait de la peine à ne pas se trouver soi-même un peu froid.

C. Babut a fait enfin cette remarque[1] sur laquelle on doit insister :

C'était un chrétien selon l'ancien type, mécontent de lui-même, ambitieux de l'idéal, persuadé jusqu'au bout qu'il avait grand besoin de la grâce de Dieu et du pardon de Dieu.

On ne saurait dire plus vrai, car si porté qu'il fût à jouir personnellement de toute récompense dont Dieu voulait bien l'honorer, il restait au fond humble de

[1] *Rev. chrét.*, 1891, p. 389.

cœur. Dès ses jeunes années, nous l'avons vu sans cesse prêt à avouer ce qui lui manquait[1]; ces confessions ont redoublé avec l'âge. Qu'on relise cette effusion touchante, deux mois avant sa fin :

Je ne sais pas nourrir ma piété par des lectures bien choisies. Les catholiques ont plus de méthode et donnent plus d'importance que nous à l'exercice spirituel, comme cela ressort des biographies de Dupanloup et de Pereyve. J'ai peu connu le vrai recueillement, l'oraison prolongée, toute cette belle mystique de la vie chrétienne.

Huit jours après :

J'ai une nature trop extérieure, décidément ; je ne sais pas retrouver le Saint des saints qui est au fond de notre âme, et où la présence du Christ se révèle directement.

Il va jusqu'au bout dans cet examen sévère de lui-même :

L'acceptation de l'épreuve, en se prolongeant, perd de sa spontanéité. Cependant Dieu me fait la grâce de la lui offrir tous les jours, malgré quelques éclairs d'impatience nerveuse, car ce genre de mal surexcite singulièrement le système nerveux.

L'homme est un apprenti ; la douleur est son maître[2].

En définitive, ce fut la maladie qui se chargea de faire mûrir les plus beaux fruits de cette noble nature, en lui imposant une pleine soumission à la volonté divine. Telle la tête d'un fier coursier sous le frein de son cavalier, cette individualité si maîtresse d'elle-même fut contrainte de plier tout bas. Sacrifice après sacrifice : celui de la parole et de l'action publique, celui de la

[1] Lettre à J. Monod, 4 avril 1853 : « Ce qui me décourage et me navre, c'est l'état de mon âme. Je déteste le mal, l'ambition humaine, les sentiments mesquins et ils me mordent sans cesse. Et puis dans tout le courant de ma vie, la figure de Jesus-Christ n'est pas réfléchie comme dans le courant de ma parole publique.... Je suis dans une triste phase et je brûle d'en sortir. Oh ! prie pour moi ! »

[2] A. de Musset, *La nuit d'octobre.*

conversation ailée, celui de la respiration aisée, celui du travail facile, celui de l'espoir de guérir, celui du lendemain et celui de la vie, enfin : tout un long dépouillement ! Mais alors, au tournant suprême de la carrière, le valeureux champion regagna sa distance. Rassemblant dans une dernière foulée des forces insoupçonnées et en s'abandonnant à la main sûre qui tenait le mors, il franchit superbement le dernier obstacle et vint s'abattre, au terme de la course,

Vainqueur, mais tout meurtri,
Tout meurtri, mais vainqueur[1] !

Quel est le meilleur héritage qu'un homme puisse laisser derrière lui, qu'il appartienne aux rangs des grands ou à ceux des plus petits de ce monde ? N'est-ce pas avant tout son exemple ? Sans l'exemple, toutes les paroles sont sans valeur et d'ailleurs vite oubliées.

Lorsque cet homme nous fait ses adieux du haut d'une tribune publique ou sur son lit de mort solitaire, le dernier mot qu'il prononcera ou qui sera dit de lui par d'autres,... c'est ce qu'il a été. Sa vie, sa vie seulement sera son monument funèbre, ou bien comme la dalle majestueuse qui rappelle une carrière honorable, désintéressée et vraiment digne de Jésus-Christ, ou comme le monceau de pierres recouvrant une mémoire faite de complaisances égoïstes et de dégradation morale[2].

Le legs d'E. de Pressensé au monde, c'est essentiellement sa vie. C'est sa personnalité si riche, si noblement orientée, si pénétrée de l'esprit chrétien. Nous ne l'avons pas dissimulé, chez lui, comme chez les plus grands, « le trésor était renfermé dans un vase de terre[3], » mais le vase a conservé le trésor !

Par son influence rayonnante, dont les fortes ondulations n'ont cessé de se propager après lui, E. de Pressensé a suscité une nombreuse lignée de jeunes hommes, qui ont fait flotter le même drapeau sur le front de

[1] Ad. Monod. — [2] *Thoughts from the writings* of R. W. Barbour. Edimbourg, 1903, p. 58. — [3] 2 Cor. I, 17.

l'armée chrétienne. Combien de ses contemporains se sont dits inspirés par son exemple ! Et dans la crise effroyable que le monde traverse aujourd'hui, qui ne sent le prix des leçons de civisme et de foi imperturbable qu'il nous donne encore ?

Mais en dehors de cette action impondérable de l'exemple sur les consciences et sur les cœurs, les fruits persistants du labeur d'E. de Pressensé sont manifestes. Son œuvre politique s'est incorporée dans l'organisation de la République et dans mainte institution démocratique et libérale qu'il a travaillé à établir.

Si l'on scrutait, écrivait une plume autorisée, les origines de toutes les mesures libérales qui ont contribué à asseoir la troisième République, on y trouverait presque toujours associé le nom d'E. de Pressensé.

Orateur et publiciste, peu d'hommes ont semé aussi abondamment que lui. L'érudition qu'il a déployée comme historien de l'Eglise, demeure un solide et vivant témoignage en faveur de la puissance du christianisme dans le monde. Il a rendu, avec d'autres, un service signalé à la théologie par son effort constant d'unir la science à la foi. Il demandait loyalement à la première d'éclairer la seconde, non pas pour lui procurer son objet, mais pour l'aider à s'approprier mieux cet objet. A ses yeux, la personne révélée de Jésus-Christ suffit à tout et répond à tout. Mais si la vie spirituelle qui découle de lui prime tous les intérêts, c'est pour mieux les faire valoir : toute la vie divine dans toute la vie humaine, tel fut son mot d'ordre. Et c'est pour cette raison fondamentale qu'il a été à la fois strict et large, conservateur et novateur, attentif à ne rien perdre du vin pur de l'Evangile, mais aussi à ne pas le laisser s'aigrir dans de vieilles outres.

L'Eglise sera aussi de plus en plus reconnaissante envers E. de Pressensé d'avoir été l'avocat infatigable de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Le vieux système de la confusion des deux sphères est irrémédiablement condamné par les faits, par la conscience chrétienne et par les justes revendications de la démocratie moderne. César et Dieu ont trop voisiné dans une fraction de la chrétienté actuelle, pour ne pas avoir démontré l'incongruité et le caractère suranné de leur alliance. Leur divorce est de droit naturel. Bien plus, il est le devoir d'aujourd'hui. E. de Pressensé n'aura pas foulé de son pied la terre promise, mais il a préparé sa conquête. Il a assuré les progrès de hier et ceux de demain. Oui, lorsque l'Eglise, d'abord ébranlée par une libération dont presque nulle part elle n'a su prendre elle-même l'initiative, tirera parti de tous les avantages de sa pleine indépendance, lorsqu'elle se sera affranchie du traditionnalisme clérical et formaliste qui l'emprisonne encore, elle voudra rendre justice à ceux qui, aux dépens de bien des sacrifices, ont été les prophètes et les artisans d'un temps meilleur.

Ceux qui ont étudié de près le Réveil religieux du siècle dernier, savent que ce mouvement a toujours été menacé par l'esprit sectaire. Des Eglises restreintes et impopulaires comme l'ont été les Eglises libres, ont couru, de ce chef, un danger très subtil et très réel. E. de Pressensé, par sa générosité native, par la hauteur de sa foi et l'autorité de son caractère, a contribué, dans une très grande mesure, à les préserver du pharisaïsme et de l'étroitesse. Chez lui l'individualisme n'avait rien d'exclusif. Il était trop filialement rattaché à la famille huguenote et trop enthousiaste de l'Alliance évangélique, pour se départir jamais de sa règle constante : « fidélité dans la largeur. »

E. de Pressensé a bien mérité enfin des croyants, en les plaçant virilement en face de leur devoir à l'égard du monde présent. Il a été, durant tout son ministère, un chrétien social. Humain plus que beaucoup et pionnier du droit humain, aux côtés de son admirable compagne, il a attesté que les chrétiens ne vivent pas pour

eux-mêmes, l'Evangile n'étant pas confié à une caste fermée, mais à des âmes fraternelles, à des hommes responsables envers tous les hommes et appelés à le faire pénétrer dans tous les domaines de la société. Il a entretenu, comme tous les vrais apôtres, la vision du royaume de Dieu.

Le jour viendra où le Juge infaillible distinguera dans l'édifice bâti sur le seul fondement parfait, qui est Jésus-Christ, l'or et l'argent mêlés momentanément ici-bas au bois et au chaume. *Alors il mettra en lumière ce qui est encore caché dans les ténèbres et manifestera les desseins des cœurs. Alors aussi chacun recevra la louange qui lui est due*[1]. En attendant, nous bénissons Dieu pour toute noble vie. Chaque existence humaine est une parole. Lorsque quelqu'un dépasse le niveau ordinaire, il est par son rang même le porteur de grandes paroles. Et lorsque, visiblement, Dieu a inspiré cet homme et a fait de lui, en une réelle mesure, un organe authentique de la divine Parole, notre simple devoir est de conserver le souvenir de ce que cet homme a dit, de ce qu'il a fait et de ce qu'il a été. Sa mémoire est pour tous un admirable trésor.

[1] 1 Cor. IV, 5.

APPENDICE

APPENDICE

I

Journal de Mathilde Lutteroth. (Voir page 130.)

Paris, 27 mars 1847.

Nous avons eu, mardi, quelques messieurs à dîner, MM. Melegari, de Pressensé père et fils, Wöhrmann, Wigram, Tronchin et Vasser, un Allemand recommandé. J'étais à table entre M. Melegari et Edmond. Ils causèrent ensemble sur l'art. Edmond dit que l'art doit être à la nature ce que la grâce est pour l'homme, c'est-à-dire qu'il doit la relever et la replacer à la hauteur d'où elle est déchue. M. Melegari était du même avis et exprimait sa pensée de la manière la plus pittoresque. Il parle avec une chaleureuse indignation de ces artistes modernes qui imitent si servilement la nature, et qui, dans la musique, par exemple, veulent reproduire le craquement des arbres dans la forêt et le sifflement du vent, au lieu de l'impression que toutes ces choses font éprouver. Après dîner, Melegari se mit à parler italien avec cet impassible Wigram. On ne saurait imaginer rien de plus curieux que ces deux êtres l'un à côté de l'autre : Wigram avec sa raideur anglaise, son visage sec, jaune et blême, ses cheveux blonds et blancs, sa voix sans timbre et monotone et sa parfaite immobilité et Melegari tout noir, les cheveux abondants, les yeux étincelants, la physionomie expressive, les gestes nombreux et prononcés, la parole sonore et cadencée, plus le grand sens de ce qu'il disait ! Je m'approchai pour entendre ce mélodieux italien tombant de lèvres italiennes. Je fus indignée contre M. Wigram. Avec son air prosaïque, il demandait à M. Melegari s'il s'entendait en peinture ; celui-là qui est artiste dans l'âme et qui aime les arts sans prétention, parlait

de son enthousiasme sans se vanter, et assurait qu'il ne connaissait pas la peinture d'une manière particulière. « Je comprends, dit M. Wigram, vous êtes seulement connaisseur. » Ah ! vilain Wigram ! tout pétri d'orgueil, je vous réponds qu'il en sait plus dans son petit doigt que vous dans toute votre froide tête d'Anglais.

La conversation devint ensuite générale. Elle roula sur le socialisme, sur Saint-Simon et Fourier. Parmi ceux qui écoutaient, il y en avait qui comprenaient, d'autres qui croyaient comprendre. J'étais, j'ose le dire, dans la première classe, et M. Wigram était non moins certainement dans la seconde. Pauvre homme ! Il ne possède que deux idées : l'une qu'il a un Titien, et l'autre qu'il a deux Raphaël. Par malheur, ces deux idées se trouvent être contestées, de sorte qu'il se pourrait bien que pour tout bien il eût des copies au lieu d'originaux, et des idées fausses au lieu d'idées vraies. M. Wöhrmann est un jeune homme russe plein de bonnes intentions, et qui a le mérite de porter de préférence sa médiocrité sur des sujets sérieux. Quand je dis médiocrité, j'ai tort ; car il est moins médiocre que beaucoup d'autres ; je veux dire qu'il n'est pas transcendant et que sa parole est plutôt pâteuse. Il se croit communiste, fouriériste, que sais-je ! parce qu'il a lu quelques numéros de la *Démocratie pacifique*, dont les termes ont ému son cœur loyal. Le fait est qu'il ne se doute pas du tout de ce que c'est, et qu'il est tombé des nues en apprenant que le communisme commençait par détruire la famille. Il a bien prié mon père de ne pas le compromettre, en racontant quelles étaient ses tendances. M. Melegari s'est élevé avec beaucoup de force contre le règne des capacités rêvé par Saint-Simon, qui réduirait à l'état de brutes le reste des hommes. Il a montré aussi comment Fourier avait méconnu la nature de l'homme, en voulant associer le travail et l'attrait, comme si le travail pouvait être autre chose qu'une peine — et c'est bien vrai qu'il en est une. M. Wöhrmann, qui comprenait peu, s'écria que rien n'était si fatiguant que le repos, et que lui avait besoin de travailler : « Oui, oui, oui, dit M. Melegari, tant qu'on cultive des reines-marguerites, c'est bien agréable le travail ; mais allez dans les carrières, allez dans les champs, et vous verrez si le travail est agréable. » — Sans doute l'oisiveté est une chose affreuse, mais le travail en est une aussi, et c'est l'horreur de notre destinée que nous ne

puissions échapper à une terrible peine physique, que pour endurer une peine morale pire encore.

Le résultat de cette charmante soirée a été la résolution prise par moi, 1° de lire un livre sur l'art dont Edmond m'a parlé ; 2° de lire l'histoire de la Révolution, de Louis Blanc ; 3° de faire de grandes études sur le fouriérisme ; 4° d'examiner comment tous les traits de notre époque se tiennent les uns aux autres et forment un visage complet. Jusqu'à présent le mot XVIIme, XVIIIme réveillait aussitôt en moi une idée distincte, mais le mot XIXme siècle était encore une énigme pour moi. Je commence à deviner cette énigme ; je crains que le mot n'en soit ou fort laid ou fort terrible. Terrible vaudrait mieux peut-être, parce qu'il est dans l'essence des catastrophes d'épuiser le mal pour un temps et de faire surgir le bien. La Révolution française du XVIIIme siècle, avec ses horreurs, a eu de belles et glorieuses suites : pourquoi celle du XIXme siècle n'aurait-elle pas aussi les siennes ? Je crois à une révolution terrible ; quand les esprits sont une fois entrés dans une voie fausse, ils n'arrivent au mieux qu'en traversant le pire. Je ne puis pas juger du plus ou du moins d'extension que les idées communistes ont prise, mais il semble que ces idées sont trop en rapport avec les penchants naturels du cœur humain, pour ne pas se répandre de plus en plus. Il faudra en avoir fait l'expérience, je veux dire les avoir transformées en pratique, pour voir ce qu'elles ont de mauvais, et pour atteindre certains buts légitimes, qu'on poursuit par des mauvais moyens.

II

Lettre de E. de Pressensé à Jean Monod, au sujet de la création de la Revue chrétienne. (Voir p. 180.)

Paris, 8 décembre 1853.

Aujourd'hui, je ne puis, malgré tout le plaisir que j'éprouverais à causer longuement avec toi, laisser courir ma plume... J'ai à t'entretenir d'une affaire très importante. La revue dont je t'ai parlé[1], vient de se fonder, je t'en envoie le prospectus.

[1] 13 août 1852. — ...« Quant à ce que tu me dis de la fondation d'un journal, ...je suis enchanté de trouver un organe pour notre tendance, car entre le dogmatisme des *Archives* et de l'*Espérance* et le subjectivisme effréné de la *Revue de Strasbourg*, on ne sait où écrire. »

Nous avons cru que le moment ou jamais était venu pour une revue semblable. Et je viens très instamment te demander de te joindre à nous pour cette belle et grande œuvre.

Ce n'est point le *Semeur* ressuscité ; ce n'est point un journal *ecclésiastique*. Nous n'avons inscrit sur le drapeau que le principe géuéral de la séparation du temporel et du spirituel et nous appelons à nous tous les chrétiens évangéliques, pour porter au monde une parole de vie éternelle et la jeter dans le centre brûlant de nos préoccupations. Du reste le *prospectus* dit tout cela. Nous ne ferons pas de théologie, mais la tendance sera évidemment hautement chrétienne et libérale. Un comité de rédaction est fondé à Paris. Mon oncle Henri Hollard qui a du temps et marche dans une voie excellente, est le rédacteur en chef. Rosseuw-Saint-Hilaire, Astié et moi complétons le comité.

Ton oncle Adolphe approuve pleinement notre œuvre et nous a promis sa collaboration dans la mesure où cela lui sera possible.

M. Eynard fournira les fonds pour un cautionnement, dès qu'il sera rendu nécessaire par les exigences du gouvernement, quand nous traiterons la question de la *liberté du culte*. La rédaction est payée soixante francs la feuille. Mais l'œuvre est compromise, si nous ne pouvons, dès le début même, anoncer que nous avons des collaborateurs de positions ecclésiastiques différentes. Je viens donc te demander ton nom et ton concours sans aucun engagement qui te lie pour le nombre ou la périodicité des articles. Tu comprends l'importance de partir d'un bon pied et je suis assuré que cette œuvre t'est sympathique. Les sujets qui te plairont, seront, avec les livres nécessaires, à ton service. Un refus de toi serait pour moi un grand chagrin et un grand découragement. Nous ne faisons rivalité avec aucun journal existant par la forme même du nôtre. Ils sont le ministère de l'intérieur, nous serons surtout celui des affaires étrangères. Nous proposons la collaboration à Charles Secrétan, Goy, Jules Bonnet, L. Bonnet, de Francfort, Chappuis, Vulliemin, Christian Bartholmess et autres... Je n'envoie pas cette lettre sans une ardente prière, car cette œuvre me tient à cœur. J'y crois de plus en plus, précisément à cause de la torpeur universelle. Quelle joie pour nous deux qu'une telle association sur un si large terrain, sous un si noble drapeau ! J'insiste encore pour une très prompte réponse. La date même de cette lettre et la proximité de janvier expliquent mes motifs.

III

Lettre de E. de Pressensé à Jean Monod, à propos de la Revue de Strasbourg. (Voir p. 163.)

Paris, 7 juillet 1856.

...J'ai été extrêmement préoccupé de notre état théologique depuis mon retour. D'un côté, j'ai trouvé les esprits très disposés à la réaction par excès d'alarmes. Bridel me sert de baromètre à cet égard ; il est en plein retour et beaucoup d'autres avec lui. Je crains même (entre nous) que sa prédication n'en prenne un caractère nouveau, affirmatif dogmatiquement, surtout sur la prédestination calviniste. Ce serait une grande difficulté pour moi. Mais d'un autre côté, je suis épouvanté des écarts de la *Revue de Strasbourg*. Qu'as-tu dit de l'article programme de Colani ? Voilà la divinité de Jésus-Christ nettement repoussée ; plus de rédemption, plus d'Homme-Dieu, plus d'incarnation. Déjà Schérer a expliqué le péché dans un sens panthéistique. C'est douloureux à dire, mais il m'est évident que le christianisme éternel et essentiel est décidément débordé. Quant à moi, je crois que le moment est venu de rompre, non avec les hommes, mais avec les idées d'une manière ouverte. Il ne faut pas se le dissimuler, notre jeune clergé subit cette désastreuse influence. C'est là qu'il y a un peu de science. Il s'agit de bien montrer que ce n'est pas là le prolongement normal de la ligne de Néander et Vinet, que c'est un écart absolu en dehors de leur tendance, un retour vers un rationalisme, qui ne sera jamais complet dans le cœur d'un Schérer, mais qui se manifestera dans toute son aridité à la première occasion. Je désire *ardemment* te voir aussi entrer dans cette voie et saisir la première occasion de protester. Le réveil est perdu sans notre *tendance ;* je le dis sans orgueil et au nom de Dieu. Mais il faut qu'elle se montre franchement opposée à la gauche théologique comme à la droite. Notre responsabilité est grande. Nous serons peu compris par un certain monde ; nous aurons peu de joie, mais n'importe !...

IV

Lettre de Victor de Pressensé à L. Bridel. (Voir p. 116.)

Paris, le 27 décembre 1856.

...Puisque la fête de Noël a occupé vos pensées, il est bien juste que je vous en donne quelques détails.

Comme je souhaitais inviter encore cette année le troupeau St-Maur et leur adjoindre les personnes qui, sans se faire inscrire sur notre liste, se sont déclarées membres du troupeau Servandoni [1], j'avais demandé à notre Conseil, qui y avait de suite consenti, l'usage de la salle rue de Provence. Mais ayant bientôt appris que deux ou trois membres de l'Eglise voyaient avec peine qu'un thé fût offert dans le lieu habituel des prédications, j'ai tenu compte de ces scrupules, et je me suis décidé à tenter cette grande entreprise dans mon appartement, dont deux pièces sont encore confisquées par suite de reconstruction. Vous connaissez l'emplacement et vous conviendrez qu'il y avait une véritable audace à réunir dans notre grand et petit salon, dans mon cabinet, dans la salle à manger et dans le corridor d'entrée, les 200 invités. Cette témérité ne m'a pas joué un mauvais tour et j'ai la certitude que les 180 amis qui ont répondu à mon appel, ne s'en sont pas trop mal trouvés. C'est du moins ce que j'ai dû conclure de la facilité avec laquelle s'est établie la circulation, et surtout de l'air satisfait et joyeux empreint sur toutes les figures. C'est la cinquième fête de Noël que j'ai le privilège de donner et de l'aveu de tous, c'est celle qui a été la plus douce et la plus bénie.

Après que chacun se fut salué, connu ou reconnu, le fils de la maison a imploré la bénédiction du Seigneur et lui a demandé que notre jouissance fût véritablement chrétienne. Un chœur composé de nos meilleurs chanteurs et chanteuses au nombre d'une soixantaine, et placés dans mon cabinet, a entonné un très beau cantique de Noël. C'était, je vous assure, d'un grand, d'un édifiant effet. Puis j'ai lu les quinze premiers versets du chapitre 2 aux Philippiens, auxquels j'ai ajouté quelques courtes réflexions, qui ont été complétées par une fervente prière de notre ami Keller. Après quoi, notre chœur a chanté des paroles chrétiennes sur la musique de l'*ave verum* de Mozart. En vérité c'était beau, très beau.

[1] Il s'agit du premier lieu de culte ouvert sur la rive gauche par des membres de l'Eglise Taitbout et situé rue Servandoni.

Mais il y avait au milieu de mon salon une certaine grande table recouverte d'une gaze blanche, du milieu de laquelle sortait un magnifique bouquet. Cette table, ou plutôt ce dont elle était chargée, intriguait tout le monde. Après le chant, je me suis empressé de satisfaire à cette curiosité, en annonçant que je demandais la permission à mes amis de leur offrir à chacun un souvenir de ces douces fêtes de Noël : permission qui m'a été accordée avec acclamations. Sur ce, la gaze est tombée, et des piles de livres édifiants se sont montrées à tous les regards. Parmi ces livres, il y avait de belles petites bibles ou de beaux petits testaments, des *Chants chrétiens* de la nouvelle édition, des *Adieux de Monod*, des sermons du même, vos *Récits américains,* et tout ce qui est sorti de meilleur de nos presses protestantes depuis quelques années. Mais il ne s'agissait pas de faire des jaloux ! Pour l'empêcher, j'avais imaginé d'écrire sur des cartes en carton d'une dimension convenable, de beaux versets des Ecritures. Chaque carte portait un numéro correspondant au numéro de l'un des livres à donner. La distribution des cartons, après qu'ils eussent été bien mêlés, a été faite par de jeunes commissaires, et la remise de ces cartes, surtout la lecture des versets par chacun a été un précieux moment. Mon intention était de remettre à chacun ce qui lui revenait, pendant qu'une distribution plus matérielle, celle du café, du chocolat, du thé, des sirops et des gâteaux aurait lieu, afin que cela ne ressemblât pas à nos distributions dans nos écoles. Mais l'assemblée, d'une seule voix, décida la remise immédiate des souvenirs. Alors nos jeunes commissaires m'entourèrent et avec un ordre parfait on s'approcha par dizaines de la table et les 180 souvenirs purent arriver à leurs adresses, sans le moindre encombrement. J'aurais aimé que vous eussiez été là, ainsi que votre chère femme, d'abord pour vous voir près de nous, et ensuite pour que vous jouissiez du plaisir de tous ces amis. Comme j'avais déclaré que j'étais très partisan du *libre échange*, il était entendu que tel qui recevrait un livre qu'il possédait déjà, pouvait le changer s'il en trouvait l'occasion, facilité dont plusieurs ont profité à leur satisfaction.

Mme Beecher-Stowe était des nôtres et paraissait jouir vivement d'une scène qu'elle ne s'attendait pas à voir à Paris. Elle s'est sentie pressée d'en exprimer la joie qu'elle en éprouvait et elle prit pour son interprète français M. R. Saint-Hilaire. Quand nos amis surent qu'ils avaient au milieu d'eux

l'auteur de l'*Oncle Tom*, plusieurs l'entourèrent et lui témoignèrent une affection tout à fait expansive. Yersin s'approcha tout près d'elle et s'écria : « Oh ! Madame, merci de votre beau livre, oh ! Madame, qu'il est beau, oh ! Madame !... » Il s'arrêta là et son silence expressif en dit plus que les phrases les plus magnifiques. Je pus aussi fêter Mme Beecher-Stowe d'une manière qui lui alla au cœur, en lui racontant qu'au moment où son livre faisait fureur en France, plusieurs catholiques de nos campagnes consentaient à acheter la Bible que leur offraient nos colporteurs, pourvu qu'il fût bien sûr que les Bibles qu'ils achetaient, étaient en tous points semblables à celle de l'oncle Tom. Un mot encore sur la distribution des cartons portant un verset. Notre ami Keller, si tourmenté par le poids qui pèse sur lui pour la construction de la chapelle, rue Madame, a reçu ce verset : « Décharge-toi de ton souci sur l'Eternel et il prendra soin de toi. » Mme Delaborde qui a été si dangereusement malade, cet été, a eu celui-ci : « Enseigne-moi à tellement compter mes jours, que j'en aie un cœur rempli de sagesse. » Plusieurs autres amis ont été particulièrement encouragés ou réjouis par les versets qui leur étaient tombés en partage.

V

Circulaire d'E. de Pressensé à ses électeurs pour l'élection du 2 juillet 1871 à l'Assemblée nationale.

(Voir p. 339 et 340.)

Electeurs,

Ma candidature étant posée devant vous par le nombre de voix que vous avez bien voulu me donner le 8 février et par plusieurs organes de la presse libérale, je viens vous dire avec une entière franchise la position que je prendrais à l'Assemblée, si vos votes m'y appelaient.

J'appartiens sans réserve à la cause de la liberté, qui est inséparable, pour moi, de celle de l'ordre. J'ai combattu énergiquement l'Empire, notre honte et notre fléau, et la Commune, sa parodie démagogique : cette dernière, par une protestation publique, le 18 avril, à l'occasion de l'incarcération de l'archevêque et des otages. Ce que je croyais vrai pour le relèvement de la France, la veille du 18 mars, je le crois plus nécessaire encore le lendemain.

Nous devons mesurer l'étendue de nos réformes à la grandeur de nos désastres. Point de réaction ! elle nous perdrait sans retour. Point de préoccupations de parti ! elles seraient impies, alors que nous avons à panser les plaies saignantes de la patrie.

Rétablir l'ordre, le crédit sur des bases solides et libérales, défendre avec vigueur la loi du pays, qui n'a jamais plus de droit à l'obéissance que quand elle est l'expression de sa volonté, ne voir dans l'horrible guerre civile du 18 mars qu'un motif nouveau pour porter un grand cœur et un large esprit dans toutes les questions se rattachant à l'amélioration intellectuelle, morale et matérielle du sort des classes ouvrières, voilà mon programme.

Je désire fermement la fondation définitive de la République ; je la veux sérieusement décentralisée ; mes efforts et mes vœux lui seraient acquis, sous la seule réserve d'une soumission absolue au suffrage universel sincèrement consulté, car la République se renierait elle-même en donnant une autre base au Gouvernement que la souveraineté nationale.

Je tiendrais à honneur de soutenir la politique si sage du grand citoyen qui, à l'heure présente, est vraiment l'homme du salut public. Le salut complet, je l'attends de plus haut que des institutions les plus excellentes et des hommes les plus éminents ; je l'attends de la régénération morale et religieuse de mon pays, qui doit revenir à Dieu pour redevenir libre, fort et grand.

Mais pour que ce retour soit sincère et ne porte aucune atteinte à la conscience, je tiens à mettre la religion absolument en dehors de la politique.

EDMOND DE PRESSENSÉ.

VI

Lettre de démission d'Eugène Bersier à M. le pasteur G. Fisch, président du Conseil de l'Eglise Taitbout. (Voir p. 371.)

Paris, le 12 janvier 1875.

Monsieur le Président et bien cher frère,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite au nom du Conseil de l'Eglise de Taitbout, à la date du 30 décembre dernier.

C'est du fond du cœur, croyez-le bien, que je réponds aux sentiments affectueux que vous m'y exprimez. Mais cette lettre, en me faisant connaître les préoccupations légitimes des membres du Conseil, fortifie en moi une résolution qu'il me coûte beaucoup de prendre, mais qui semble de plus en plus s'imposer à moi, celle de donner ma démission, non seulement de pasteur, mais aussi de membre de l'Eglise Taitbout. Croyez bien que ce n'est pas sans une émotion profonde que j'écris ces lignes. Deux motifs principaux vous expliqueront cette grave détermination.

1° Lorsque, l'année dernière, l'œuvre évangélique du quartier de l'Etoile s'est constituée sur ses propres bases et sous la direction d'un Comité indépendant, j'en ai clairement défini, aux membres du Conseil de l'Eglise Taitbout d'abord, au public ensuite, le caractère religieux et la situation ecclésiastique. J'ai dit que tout en restant séparés de l'Etat (les uns, et c'est mon cas, par principe, les autres, par le fait de notre situation), nous ne pouvions songer à constituer une Eglise libre réformée de membres qui se sépareraient de l'Eglise établie ; nous entendions créer une œuvre d'évangélisation et de mission intérieure, où le culte serait célébré et les sacrements administrés d'après les principes de la foi évangélique réformée. Cela a été explicitement affirmé en tête des circulaires par lesquelles nous avons demandé aux familles qui suivaient nos réunions et à celles qui s'y intéressaient, les ressources nécessaires pour construire l'Eglise de l'Etoile. Il n'y a eu alors, il n'a pu y avoir aucun malentendu. Rien dès lors n'a été changé dans notre attitude. J'espérais, en ce qui me concerne, tout en gardant la direction de cette œuvre, conserver les fonctions de pasteur et la qualité de membre de l'Eglise Taitbout. L'expérience m'a montré, depuis, que cette situation pouvait prêter à l'équivoque et que les membres du Conseil de l'Eglise Taitbout qui l'avaient senti dès le commencement, ne s'étaient pas trompés. Votre lettre me prouve que la majorité du Conseil s'est évidemment rangée à leur avis. Il y a là, en effet, pour moi une double situation. D'un côté, comme directeur de l'œuvre de l'Etoile, je ne puis appliquer les principes de l'Eglise libre, au sens évident que ce mot a pris parmi nous, de l'autre, comme membre de l'Eglise Taitbout, je devrais travailler franchement à l'extension et à l'application de ces principes. De là une équivoque apparente que je dois

dissiper. Si la clarté ne s'est pas faite plus tôt dans mon esprit, cela tenait à deux causes : tout d'abord, avec vous et plus que jamais, je maintiens le principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et ensuite, je repoussais instinctivemant l'idée d'une rupture contre laquelle mon cœur protestait, vous étant et vous demeurant uni par des liens de reconnaissance et d'affection que rien ne pourra jamais affaiblir. Mais il faut faire cesser toute équivoque même apparente, et c'est là ce qui me force à la détermination que j'ai la douleur de vous communiquer.

2° En second lieu, j'ai cherché à réaliser, dans l'œuvre de l'Etoile, l'idée qui s'impose toujours plus à moi, de la réforme du culte protestant, idée qui est devenue chez moi l'une de ces convictions que l'on n'a plus le droit de sacrifier. Je suis persuadé que la notion du culte chrétien doit être, à tout prix, relevée dans toutes nos Eglises, que l'importance qu'on attache parmi nous à la personne du prédicateur, est exagérée et funeste et que des réflexions platoniques ne pourront plus conjurer un si grand mal. On peut varier quant aux moyens d'y remédier. J'ai essayé l'introduction d'un culte liturgique. Des adhésions nombreuses et cordiales me prouvent à quel point cette tentative répond à des besoins profonds. L'expérience seule pourra montrer si cette voie est la bonne. En attendant, je sens très vivement que je n'ai le droit d'engager aucune Eglise dans la responsabilité que j'ai volontairement et mûrement assumée. Votre lettre me montre clairement que le Conseil de l'Eglise Taitbout le sent comme moi. Il y a donc pour moi un devoir de délicatesse et de justice à ne pas faire peser sur le Conseil et sur l'Eglise une solidarité qui pourrait les compromettre. Ce second motif, à lui seul, suffirait à me dicter ma détermination.

Vous devinez, cher frère, les sentiments dont j'ai le cœur rempli en écrivant cette lettre, et le Conseil les comprendra comme vous. Il importe que ma décision ne soit point dénaturée aux yeux du public, et je n'ai pas besoin de vous dire que je saisirai toutes les occasions pour affirmer tout ce qui continue à m'unir à l'Eglise qui m'a constamment entouré de tant de bienveillance et à laquelle je resterai toujours profondément attaché.

Recevez, cher frère, l'expression de mes sentiments de sympathie et d'entier dévouement. EUG. BERSIER.

VII

En réponse. — Conclusion du rapport de F. Lichtenberger au nom du Conseil de l'Eglise Taitbout, sur l'année 1874.

Il me reste à vous parler, en terminant, de l'événement le plus douloureux qui nous ait frappés durant cette année : la démission de M. Bersier, comme pasteur et comme membre de l'Eglise Taitbout. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quels regrets votre Conseil l'a enregistrée. C'est une ces pertes dont on ne se console pas et l'état même dans lequel notre Eglise se présente à vous aujourd'hui, témoigne plus que ne le feraient mes paroles, de la place qu'y occupait par son talent, par son zèle, par sa belle et riche individualité celui dont vous déplorez avec nous le départ. Vous connaissez les circonstances, plus fortes, semble-t-il, quelquefois que la volonté des hommes, qui l'ont rendu inévitable. Disons-le bien haut toutefois, si M. Bersier a cru devoir nous quitter, tant à la suite de dissentiment en matière de culte et de discipline ecclésiastique, qu'en raison du caractère tout personnel de son œuvre de l'Etoile, qui rendait une activité commune et un échange régulier de prédications impossibles, à cette heure, comme dans toutes celles qui suivront, nous voulons oublier ce qui nous sépare, pour ne plus nous souvenir que de ce qui nous unit. C'est du fond de nos cœurs que nous voulons publiquement remercier ici notre ami et ancien collègue de tout le bien que, par la grâce de Dieu, il lui a été donné de faire à l'Eglise Taitbout, de tous les services qu'il lui a rendus, de tout l'éclat dont il l'a environnée pendant un ministère de près de douze ans. C'est du fond de nos cœurs aussi que nous demandons à Dieu de le guider dans la voie nouvelle dans laquelle il est entré, en continuant à faire concourir au triomphe de l'Evangile les beaux dons qu'il lui a confiés et en préservant son ministère des écueils que ceux de ses amis qui croient le mieux l'aimer, n'ont pu s'empêcher de lui signaler. Taitbout se réjouira toujours de tout accroissement véritable de vie et de force dans l'Eglise de l'Etoile, tout en persévérant, pour sa part, dans la voie que lui ont tracée ses fondateurs, dans ces simples et fortes traditions du spiritualisme chrétien, qui assure une égale satisfaction à notre besoin d'indépendance et

à notre besoin de soumission en matière religieuse. Cette voie, modeste quant au présent, obscure quant à l'avenir, nous la suivrons par la foi, aussi longtemps qu'il plaira à Dieu de nous en fournir les moyens, comptant plus que jamais sur son assistance et sur l'appui de vos chrétiennes sympathies.

VIII

Lettre d'Eug. Spuller à E. de Pressensé. (Voir p. 480.)

Paris, 15 mars 1884.

Monsieur,

J'ai lu votre pressant discours au Sénat et j'ai à cœur de vous remercier du témoignage flatteur, que vous avez bien voulu rendre à quelques paroles que j'ai prononcées devant la Chambre, au mois de décembre dernier. Je suis très touché d'une approbation qui vient d'une conscience aussi droite, aussi éclairée que la vôtre. Je dois croire que j'ai exposé la vraie doctrine, puisqu'elle rapproche, relie et rallie tous ceux qui sont faits pour s'entendre.

Je ne partage cependant pas toutes vos opinions; ainsi vous êtes partisan, si je ne me trompe, de la séparation de l'Eglise et de l'Etat et vous la pratiquez en fait et pour votre propre compte. Je ne sais pas si les générations dont nous faisons partie, verront s'établir ce régime, qui ne laisse pas de comporter de grandes difficultés d'application et auquel l'Eglise catholique, dans les pays où elle a longtemps dominé, ne se résignera jamais sans protestation et sans avoir tout fait pour y échapper. J'admets, dans une large mesure, qu'en un pareil sujet, on s'inspire des idées les plus nobles, les plus élevées, les plus vraies: la religion ne devrait être que la plus précieuse de toutes les libertés, une affaire de conscience individuelle, et le devoir de tous les esprits vraiment affranchis est de hâter l'heure bénie où l'on adorera Dieu en esprit et en vérité, c'est-à-dire où chacun sera maître de s'élever vers l'idéal, suivant les pures inspirations de son esprit et de son cœur. Ce jour-là, non seulement la séparation entre l'Eglise et l'Etat devra être opérée, mais on ne concevrait pas que la liberté de conscience et de culte pût être exposée au moindre péril. Nous n'en sommes pas là, hélas! Le catholicisme romain a fait de la religion un instrument politique, et toute l'organisation de l'Eglise tend à la placer en dehors et au-dessus des sociétés libres, pour les gouverner, disons mieux, pour les dominer. La société

laïque doit se défendre, sans quoi elle ne remplirait pas ses devoirs envers elle-même et la vraie manière de se défendre contre les puissances à la fois si fortes et si faibles du genre de l'Eglise, consiste à les traiter avec respect et tolérance, sans protection ni faveur et se gardant bien de les persécuter, en les abandonnant à leurs propres forces. C'est ce qui m'a fait dire que je ne désirais pas pour la République, à laquelle je suis si sincèrement et si intimement attaché, un état de guerre violente, acharnée, sans repos ni trève avec l'Eglise, qu'il faut savoir traiter sans faiblesse, avec douceur, comme on traite des personnes difficiles à vivre, mais qui finissent par se soumettre à l'autorité de la raison et fléchissent devant les procédés courtois et respectueux.

Voilà ce que j'ai voulu dire, et si je ne me suis pas abusé, c'est là ce que la Chambre a bien voulu applaudir dans mon discours du mois de décembre.

Me permettrez-vous d'ajouter que, si je comprends les protestations que soulève en votre conscience une politique de tracasseries aigres, inutiles, compromettantes et de nature à mettre la République dans une situation périlleuse à l'égard de l'Eglise, je ne comprends pas aussi bien que vous luttiez avec tant d'énergie et aussi de talent, contre toutes les mesures partielles qui tendent à délier un à un les liens de l'Etat et de l'Eglise. C'est cependant la seule manière d'arriver à cette séparation que vous désirez, comme on désire une situation meilleure et plus conforme aux vrais principes.

Vous qui me faites l'honneur de me suivre, vous savez bien que dans ma rencontre avec mes électeurs du IIIme arrondissement, quand on me parle de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, comme d'une mesure brusque à prendre, je proteste et je refuse, et que je ne puis me remettre d'accord après de longues explications, qu'en exposant que cette séparation tant désirée ne pourra s'opérer que par des mesures partielles; c'est la vraie méthode, en effet. Il faut habituer peu à peu l'Eglise à ce nouveau régime; il faut qu'elle en prenne son parti. Pourquoi donc vous opposez-vous à ces mesures partielles ?

C'est cet enchevêtrement compliqué de l'Eglise dans l'Etat, qu'il convient d'abord de détruire ; pourquoi donc ne nous donnez-vous pas votre concours, au lieu de nous combattre ?

Je vous prie de me pardonner cette longue lettre, mais je ne pouvais pas répondre autrement au grand honneur que vous venez de me faire. Je professe pour vous le plus profond res-

pect et comme vous êtes de ceux qui avez gardé au cher et grand ami que j'ai perdu[1], la mémoire la plus fidèle, je professe pour vous le plus sincère et le plus cordial attachement.

E. SPULLER.

IX

Dernière page de *Jésus-Christ, sa vie, son temps et son œuvre* (Edition de 1884, p. 685), à laquelle il est fait allusion p. 285.

Au terme de cette longue contemplation du divin modèle sur lequel j'ai arrêté mes regards, pour essayer d'en reproduire quelques traits, je me sens accablé du sentiment de mon impuissance. J'eusse voulu, ô divin Fils de Marie, — comme l'a dit l'un de tes plus nobles confesseurs (Justin martyr) — quoique faible, dire de toi quelque chose de grand ! Parfois il m'a semblé, sous l'éclair d'une heure bénie, te voir dans ta divine majesté, le front rayonnant de douleur et d'amour, ceint de cette pureté sans tâche qui n'épouvante que l'orgueil, parce qu'elle est inséparable de ta souveraine charité. J'ai cru te voir au bord du lac que tu aimais ou dans les bourgades galiléennes, au milieu de ce cortège des affligés et des méprisés, qui forment ta cour d'honneur dans ta royauté miséricordieuse ! Mais quand j'ai voulu fixer la vision sainte, le pinceau a tremblé dans mes mains inhabiles et je n'ai su donner qu'une pâle esquisse de ce qui m'avait jeté dans la poudre pour t'adorer. Qui sommes-nous pour décrire ta sainteté ?

La distance est trop grande de nous à Toi ! Du sein de nos vies vulgaires, comment pénétrer l'inspiration de cette vie qui fut dévorée par une seule pensée d'amour et qui, du commencement à la fin, fut une offrande à Dieu et aux hommes ! Du milieu de nos vanités mesquines et de nos ambitions frivoles, comment comprendre ton absolu dédain de la gloire humaine, ô roi couronné d'épines ! Sur nous retombe ce mot sorti de ta bouche justement indignée : « Vous êtes d'en bas, je suis d'en haut. » Voilà pourquoi, pour cette œuvre même, je réclame tes pardons ! Mon espoir et ma consolation, c'est que tu sauras bien dissiper les nuages, dont j'ai pu, par ignorance ou par faiblesse, entourer ta face adorable et te manifester directement au cœur bien disposé, dans lequel j'aurais éveillé un désir de te mieux connaître.

[1] Gambetta.

X

Francis de Pressensé. (Voir p. 534.)

M. Francis de Pressensé était né à Paris, le 30 septembre 1853. Très jeune, il montra les plus exceptionnelles facultés. Brillant élève du lycée Bonaparte, — le lycée Condorcet d'aujourd'hui — et lauréat du concours général, il s'attachait avec une égale facilité aux lettres, aux mathématiques, à l'histoire, aux langues anciennes et modernes. Il avait à peine dix-sept ans, qu'il possédait déjà si parfaitement la connaissance de l'anglais et des choses de la vie politique anglaise, qu'il devenait le correspondant d'Angleterre du *Journal de Genève*, aussitôt après la guerre, où il s'était engagé malgré son extrême jeunesse. Attaché à l'état-major du général Chanzy, il fut chargé, à diverses reprises, de négociations avec les chefs allemands, en raison de sa connaissance de leur langue. Il fut fait prisonnier au Mans, dans sa chambre, tandis qu'il lisait un vieil exemplaire d'Hérodote en grec, qu'il avait trouvé chez un brocanteur de la ville.

Dès la fin des hostilités, après avoir pris sa licence en droit, il se trouvait attiré dans deux directions quelque peu contraditoires. D'une part, la politique, vers laquelle un puissant besoin d'activité le portait par une sorte de nécessité physique, s'imposait despotiquement à ses préoccupations, et d'autre part, les lettres, les lettres anciennes surtout, constituaient, pour l'intellectuel et le savant qu'il était en réalité, l'objet d'une prédilection véritable. Les lettres grecques ne devaient jamais être sacrifiées d'ailleurs complètement au cours de son existence tourmentée. Et si Francis de Pressensé n'a pas écrit le livre qu'il s'était proposé de faire sur l'histoire des Constitutions d'Athènes, du moins consacrait-il chaque jour quelques heures à la lecture de ses auteurs grecs préférés et était-il devenu l'un des hellénistes les plus érudits de notre temps.

Mais la politique s'emparait de lui peu à peu. Ses premiers maîtres d'abord l'y incitèrent fortement. Guizot, sur la fin de sa vie, l'avait pris en amitié et lui confiait volontiers les résultats et les réflexions de sa longue expérience. Il se trouvait d'autre part, en relations étroites avec M. Thiers et avec les hommes d'Etat du centre gauche. M. Bardoux l'attacha à son cabinet du ministère de l'instruction publique. Puis il entrait dans la diplomatie. Successivement il était envoyé à Constan-

tinople, puis à Washington, où il avait le grade de premier secrétaire d'ambassade.

A son retour en France, il entrait dans le journalisme. Il appartenait d'abord au *Parlement* que M. Ribot avait fondé, puis à la *République française*, lorsque ce journal disparut. En 1887, il collabora pendant quelques mois au *Temps*.

Mais une crise de goutte, à laquelle il était fréquemment sujet, interrompit cette collaboration, et il ne devait prendre d'une manière définitive la rédaction de notre Bulletin de l'étranger, qu'au mois de juillet 1888, à la mort de notre regretté collaborateur, M. Emile Hennequin.

A cette époque, l'étude de la vie anglaise l'avait amené à voir de près l'action de l'âme catholique sur le développement des institutions britanniques. De grandes et touchantes physionomies l'attiraient particulièrement : celles du cardinal Newmann et du cardinal Manning. Il ne voyait d'ailleurs pas en eux seulement des chefs religieux : il les considérait comme appelés, de par leur mission apostolique elle-même, à intervenir efficacement dans les luttes économiques. Et c'est inspiré par une admiration sincère pour la religion catholique, d'une part, et d'autre part, pour la tâche qu'il espérait lui voir assumer, qu'il publia son fameux *Cardinal Manning*, qui eut en France et dans le monde entier un si grand retentissement.

Il avait d'ailleurs été préparé à cette étude sur le catholicisme anglais par un premier livre sur l'Irlande et sur le Home rule, *L'Irlande et l'Angleterre depuis l'acte d'union*, où il prenait ardemment parti en faveur des droits des catholiques irlandais.

En 1897, éclatait la retentissante affaire Dreyfus. M. Francis de Pressensé y devait prendre une part considérable. On sait que, le lendemain de la suspension d'Emile Zola comme officier de la Légion d'honneur, il donna publiquement sa démission de membre de l'Ordre. Il fut ensuite radié par mesure disciplinaire, la démission de membre de la Légion d'honneur n'étant pas admise. Il écrivit un livre précisément consacré au général Picquart et intitulé *Un héros*.

Et il y a dans le fait que ces deux hommes, qui furent si étroitement liés, puis que la politique sépara, se trouvent réunis, le même jour, dans le même destin, quelque chose de profondément poignant.

Pressensé ne se contenta pas, d'ailleurs, d'écrire *Un héros*. Il commença, à ce moment, à Paris et dans la France entière, une ardente campagne oratoire en faveur de la revision du procès du

capitaine Dreyfus, et cette campagne ne contribua pas médiocrement à attirer à cette cause les sympathies populaires. Bientôt, à la mort de M. Trarieux, il était nommé président de la Ligue des Droits de l'homme et on s'apprêtait à célébrer le dixième anniversaire de sa présidence, lorsque la mort est intervenue.

Cependant l'affaire Dreyfus devait avoir sur la carrière politique de Francis de Pressensé une influence décisive. C'est au cours de cette campagne, en effet, qu'il se rallia au parti socialiste unifié, dont par sa vaste érudition, autant que par son éloquence, éloquence concentrée, nerveuse, sans apparat, mais pénétrante et persuasive, il devint rapidement l'un des chefs les plus écoutés. Elu député du Rhône, en 1902, c'est lui qui déposa la proposition de loi célèbre sur la séparation des Eglises et de l'Etat, dont les éléments essentiels furent repris par M. Briand et constituent la loi actuelle. C'est lui notamment qui proposa l'amendement à l'article 4, en vertu duquel les Eglises de France ne pouvaient être consacrées qu'à l'Eglise catholique « conformément aux règles générales du culte ». Cet amendement repoussé par le parti radical, fut voté par les libéraux et par les socialistes unifiés : on se rappelle qu'à ce moment M. Jaurès s'écria : « Et maintenant la séparation est faite ! »

M. Francis de Pressensé n'est pas intervenu fréquemment à la tribune de la Chambre des députés, où il n'a siégé d'ailleurs que huit ans. Mais on peut rappeler ses discours sur la politique étrangère, sur la politique coloniale et surtout son intervention en faveur des officiers de Laon, qui, sous le gouvernement de M. Clémenceau, avaient été déplacés par le général Picquart, à la suite d'une cérémonie religieuse à laquelle ils avaient assisté.

M. Francis de Pressensé, après son échec à Lyon, en 1910, se présenta dans le quinzième arrondissement. Mais il fut battu par M. d'Armon. Le parti socialiste unifié venait de le désigner comme candidat aux élections prochaines dans les quartiers Combat-Villette (dix-neuvième arrondissement).

M. Francis de Pressensé avait été atteint, vendredi soir, au moment où il achevait de dîner, d'une attaque d'apoplexie. Il a succombé hier, 19 janvier 1914, à onze heures et demie du soir sans avoir repris connaissance.

Le Temps, 21 janvier 1914.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Avant-propos v
Préface, par Ph. Bridel VII

PREMIÈRE PARTIE

La famille, la jeunesse, les études (1824-1847).

CHAPITRE PREMIER. — Le père d'E. de Pressensé.

Les origines de la famille de Pressensé. — Au lendemain de la Révolution française. — Emigrés en Hollande et en Suisse. — Etablissement à Paris. — Victor de Pressensé, sa conversion et son mariage. — Agent de la Société biblique britannique et étrangère à Paris. — Sa belle carrière 3

CHAPITRE II. — Les débuts du Réveil a Paris.

Le renouveau de 1830 en France. — Création des grandes sociétés religieuses protestantes. — La chapelle Taitbout à Paris et ses fondateurs. — Les principaux promoteurs du Réveil. — Le journal *Le Semeur* 11

CHAPITRE III. — L'enfance d'E. de Pressensé.

Sa mère, Victoire Hollard. — La piété austère de la famille. — Naissance d'Edmond. — Premières années. — L'institution Keller. — Vives et sérieuses impressions d'enfance. — L'ami Jean Monod. — Au collège. — Premiers voyages. — Rencontre avec Vinet 21

CHAPITRE IV. — E. de Pressensé et son précepteur, Adolphe Lèbre.

Le caractère d'Ad. Lèbre. — Ses relations avec les de Pressensé. — Ses observations sur son élève. — Mort prématurée. — Sa foi religieuse et son rôle d'initiateur 37

CHAPITRE V. — Premier séjour en Allemagne. Au Collège de Sainte-Foy.

E. de Pressensé à Barmen. — Observations sur le pays et crise religieuse. — Le Collège protestant de Sainte-Foy. — Dix mois d'études préparatoires à la théologie. — Premiers essais poétiques. — Lettres à Jean Monod. 47

Pages

CHAPITRE VI. — E. de Pressensé étudiant à Lausanne (1842-1845).

Souvenirs d'une survivante. — L'Académie de Lausanne. — Alexandre Vinet. — L'enthousiasme du jeune Français. — Vinet professeur et ses collègues. — Effervescence poétique. — Premières prédications. — Sollicitude des parents. — Relations d'amitié. — La société de Zofingue. — Excursions alpestres. — Agitation politique et révolution vaudoise. — Démembrement de l'Académie. — Persécutions religieuses. — Où en était le développement d'E. de Pressensé . . . 57

CHAPITRE VII. — Achèvement des études à Lausanne, Halle et Berlin.

La démission des pasteurs vaudois. — Thèse académique. — Courte suffragance à Paris. — Sérieuses et piquantes observations. — Premier voyage à Halle ; Julius Muller et Tholuck. — Nouvelle crise religieuse. — Effusions épistolaires. — Séjour à Berlin, auprès de Néander, théologien et historien. — Un caractère qui mûrit. 86

CHAPITRE VIII. — Fiançailles et mariage.

La famille d'Elise du Plessis. — La jeune fille à Lausanne. — Les jeunes gens se rencontrent. — Confidences à l'ami de cœur. — Fiançailles idéales. — Mariage. — Félicitations de Vinet 102

DEUXIÈME PARTIE

La vie active. Premières années (1847-1860).

CHAPITRE IX. — Débuts du ministère pastoral à Paris. Le milieu.

L'Eglise Taitbout en 1847. — Louis Bridel. — Victor de Pressensé, cheville ouvrière ; le comte J. Delaborde, etc. — Les principaux pasteurs de Paris. — Le jeune ménage. — Mort de Vinet 113

CHAPITRE X. — Débuts du ministère pastoral a Paris. L'activité (1847-1849).

Premières publications et consécration dans l'Eglise Taitbout. — Impressions d'une auditrice. — Premier article dans le *Semeur*. — La Révolution de 1848. — Organisation des clubs. — Conférences sur le christianisme et la société . . 124

Pages

CHAPITRE XI. — La naissance des Eglises libres de France (1848-1849).

Mouvements vers l'indépendance ecclésiastique. — Constitution de l'Eglise Taitbout. — Autres Eglises indépendantes. — Agitation dans l'Eglise réformée officielle. — Assemblée générale à Paris en 1848. — Critiques d'E. de Pressensé. — Démission de Frédéric Monod et d'Agénor de Gasparin. — Synode constituant des Eglises libres, en 1849 138

CHAPITRE XII. — A la maison et au travail (1850-1851).

Autour d'une mère vénérée. — Zèle oratoire et pastoral. — Premiers travaux théologiques. — Avertissements de Jean Monod. — Crise théologique dans le protestantisme, E. Schérer, T. Colani. — Attitude d'E. de Pressensé. — La *Revue de théologie* de Strasbourg. — Hésitations et retraite d'E. de Pressensé. — Après trois ans de ministère. 150

CHAPITRE XIII. — Au milieu du second Empire (1852-1854).

Phase de déclin dans le Réveil. — La liberté religieuse entravée. — Résistances et plaidoyers. — E. de Pressensé publiciste. — Etudes patristiques et dogmatiques. — Le *Rédempteur*, douze discours. — Quelques critiques sur E. de Pressensé. — Voyage à Rome 170

CHAPITRE XIV. — La Revue chrétienne (1854).

Disparition du *Semeur*. — Pour combler le vide. — E. de Pressensé fonde la *Revue chrétienne*. — Appréciations de contemporains 183

CHAPITRE XV. — En pleine carrière (1854-1860).

Discours sur la *Famille chrétienne*. — Prospérité de l'Eglise Taitbout. — Nouveaux collègues. — Nouvelles Eglises libres à Paris. — Deuils protestants. — Professeur dans un Cours pour jeunes filles. — L'Exposition de 1855. — L'Assemblée générale de l'Alliance évangélique. — L'Union chrétienne de jeunes gens. — En Allemagne. — A Genève. — Le publiciste se multiplie. — Les *Discours religieux*. — L'*Histoire de l'Eglise aux trois premiers siècles*. — E. de Pressensé historien 191

Pages

TROISIÈME PARTIE

Sous l'empire plus libéral (1860-1870).

CHAPITRE XVI. — E. de Pressensé entre dans la vie publique.

Un peu plus de liberté. — La campagne libérale. — Par la plume et par la parole. — La *Revue chrétienne* entre en jeu. — Les élections de 1869. — Inquiétudes patriotiques. — Le Concile du Vatican. — Voyage à Rome. — L'Association internationale des sciences sociales. — Vers les œuvres sociales 218

CHAPITRE XVII. — Vie de famille, amitiés et relations.

Mort de Mme Victor de Pressensé. — La maison des Edmond de Pressensé. — Leur influence éducatrice. — La crise religieuse d'Elise de Pressensé. — Ses premiers ouvrages. — Les soirées du mercredi d'après un témoin survivant. — Amitiés et relations avec des personnalités éminentes dans la politique et les lettres 233

CHAPITRE XVIII. — Dans l'Eglise et autour de l'Eglise.

L'apogée de l'Eglise Taitbout. — Le prédicateur. — Son émule, Eugène Bersier. — Champion des Eglises libres. — Défenseur de la foi évangélique. — Entre deux camps. — Apôtre de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. — A Genève, en Angleterre, en Hollande. — Efforts trop dispersés, mais vocation de semeur 254

CHAPITRE XIX. — Voyage en Orient. La vie de Jésus-Christ.

Pour réfuter Ernest Renan. — Le départ. — En Egypte. — Premières impressions de Palestine. — En caravane. — Le retour. — *Jésus-Christ, son temps, son œuvre.* — Appréciations sur l'ouvrage 273

CHAPITRE XX. — La plume intarissable.

E. de Pressensé journaliste. — Théologien. — Le dogme de la rédemption. — L'inspiration de la Bible. — Mal compris. — L'*Histoire de l'Eglise* continuée. — Récompenses académiques. — L'*Eglise et la Révolution française.* — Brochures multiples. — Les *Etudes évangéliques.* — Relations avec les théologiens de l'étranger. — Les « holà! » de Jean Monod . 289

Pages

QUATRIÈME PARTIE

De la guerre de 1870 au mandat de sénateur (1870-1883).

CHAPITRE XXI. — La guerre et la Commune (1870-1871).

La déclaration de guerre. — E. de Pressensé ambulancier. — Le désastre. — Retour et activité à Paris. — Le siège. — Le Club de la Porte Saint-Martin. — Douleur patriotique. — La capitulation et la paix de Francfort. — Mort de Victor de Pressensé. — Le 18 mars. — Les crimes de la Commune. — Courage civique. — Au lendemain de la tempête. — Les œuvres d'Elise de Pressensé 313

CHAPITRE XXII. — E. de Pressensé député a l'Assemblée nationale (1871-1876).

Son élection et ses sentiments. — Républicain du centre gauche. Premières interventions à la tribune. — Toujours pour la liberté. — Indépendance du caractère. — Grands discours en faveur des réformes libérales. — Crises ministérielles. — Fatigue physique et morale. — Fondation de la République. — Fin de l'Assemblée nationale. — Echec aux élections de 1876. — Tristesse 338

CHAPITRE XXIII. — Dans sa famille et dans l'Eglise Taitbout (1871-1877).

La vie domestique, ses soucis et ses joies. — Mariages. — Les petits-enfants. — Francis de Pressensé. — Alfred Bœgner. — Déclin de l'Eglise Taitbout et ses causes. — L'exode d'Eug. Bersier. — L'épreuve des cœurs. — Discussions vives, mais fraternelles. — On se ressaisit. — Polémiques. — Comment expliquer. — Fidélité intransigeante aux principes . . . 357

CHAPITRE XXIV. — Toujours apôtre.

Dans l'Union des Eglises libres. — Le Synode officiel de 1872. — Le désordre continue. — Les Synodes officieux. — L'Ecole libre des sciences théologiques. — La Faculté de théologie protestante de Paris. — Déception d'E. de Pressensé. — Les assemblées de la Mission intérieure. — La Mission Mac-All. — L'Exposition universelle de 1878. — L'Armée du Salut. — La Société des Missions de Paris. — L'œuvre de patronage. — Mme Butler et la lutte contre l'immoralité publique. — Voyage en Angleterre. — Relations tendues avec les chrétiens d'Allemagne. — L'Alliance évangélique l'emporte . . . 384

Pages

CHAPITRE XXV. — E. de Pressensé et le Père Hyacinthe.

Débuts d'une noble amitié. — La crise du prédicateur de Notre-Dame. — Sa libération. — Tâtonnements. — Mariage du Père Hyacinthe. — A Genève. — Retour à Paris, incertitudes. — Echange d'explications. — Espérances déçues. — Les divergences s'accentuent. — Le protestantisme mal jugé. — Deux esprits différents. — L'union des cœurs malgré tout . . . 412

CHAPITRE XXVI. — Conférences et publications.

Nécessités de la vie matérielle. — Séries de conférences en France, en Alsace, en Suisse, à Londres. — Poésies. — Les revues du mois dans la *Revue chrétienne*. — Réédition d'ouvrages. — Achèvement de l'*Histoire de l'Eglise*. — La méthode historique d'E. de Pressensé. — Le volume des *Origines*. — Appréciations. — Vers l'Institut 438

CHAPITRE XXVII. — En attendant un nouveau mandat politique.

Candidature au Sénat. — Echecs successifs. — *Histoire du Concile du Vatican*. — *La liberté religieuse en Europe depuis 1870*. — Les *Etudes contemporaines*. — L'article 7. Noble refus. — La porte s'ouvre. — Félicitations générales . 463

CINQUIÈME PARTIE

E. de Pressensé sénateur (1883-1891).

CHAPITRE XXVIII. — Au Sénat. Derniers services rendus au pays.

La situation politique changée. — A la tribune du Sénat. — Attitude vis-à-vis du Concordat. — Plus de sénateurs inamovibles. — Alarmes patriotiques. — Crise boulangiste. — Luttes en faveur de la moralité publique. — Pétition et victoire. — Derniers actes politiques. — Legs d'un mourant. . . . 477

CHAPITRE XXIX. — Dernière activité dans l'Eglise.

Les deuils et les tribulations de l'Eglise Taitbout. — Dans les Eglises libres. — Polémiques. — Anniversaires protestants. — La cause de l'Alliance évangélique. — La défense protestante et les Missions. — Aux Asiles John Bost. — Voyages en Allemagne, à Copenhague, à Edimbourg, à Londres. — Diverses assemblées en Suisse. — Hommage à Ch. Secrétan 493

Pages

CHAPITRE XXX. — DERNIÈRES PUBLICATIONS ET DERNIERS HONNEURS. L'INSTITUT DE FRANCE.

Cession de la *Revue chrétienne*. — Les *Variétés morales et politiques*. — Révision de l'*Histoire de l'Église*. — *L'Ancien Monde et le christianisme*. — *Alexandre Vinet d'après sa correspondance avec H. Lutteroth*. — La théologie d'E. de Pressensé. — Discussion avec Auguste Bouvier. — Candidature et entrée à l'Institut. — Brève activité sous la Coupole . . . 513

CHAPITRE XXXI. — LA MALADIE ET LES DERNIERS JOURS.

La voix enrouée. — Inquiétudes domestiques. — La santé de Francis de Pressensé. — La voix s'éteint. — La trachéotomie. — Un beau testament. — Souffrances et patience. — Consolations des siens. — Le travail, dérivatif au chagrin. — Mélancolique retour à Paris. — Le déclin de l'automne. — Le douloureux hiver. — Les dernières pages. — Courage et lumière dans la nuit. — Ultima verba. — La fin glorieuse d'un héros de la foi 530

CHAPITRE XXXII. — LES FUNÉRAILLES. CONCLUSION. L'HOMME ET L'ŒUVRE.

Hommages unanimes dans l'Église et dans la presse. — Témoignages intimes. — Prééminence d'E. de Pressensé dans le protestantisme. — Moins d'originalité que de rayonnement. — La richesse de ses facultés. — Homme d'action. — Homme de foi. — Humilité de cœur. — L'épreuve l'a fait mûrir. — L'œuvre, c'est l'exemple personnel. — Services rendus à la patrie, à la science historique, à la théologie, à la foi chrétienne. — Admirable mémoire à conserver 559

Pages

APPENDICE

I. Journal de Mathilde Lutteroth 575
II. Lettre de E. de Pressensé à Jean Monod au sujet de la création de la *Revue chrétienne* 577
III. Lettre de E. de Pressensé à Jean Monod à propos de la *Revue de Strasbourg* 579
IV. Lettre de Victor de Pressensé à L. Bridel 580
V. Circulaire d'E. de Pressensé à ses électeurs pour l'élection du 2 juillet 1871 à l'Assemblée nationale 582
VI. Lettre de démission d'Eugène Bersier à M. le pasteur G. Fisch, président du Conseil de l'Eglise Taitbout . 583
VII. Conclusion du rapport de F. Lichtenberger au nom du Conseil de Taitbout sur 1874 586
VIII. Lettre d'Eug. Spuller à E. de Pressensé 587
IX. Dernière page de *Jésus-Christ, sa vie, son temps et son œuvre* 589
X. Francis de Pressensé 590

ILLUSTRATIONS

Edmond de Pressensé les dernières années II
Victor de Pressensé 9
Victoire de Pressensé (d'après un médaillon appartenant à Mlle Suchard-de Pressensé) 25
Adolphe Lèbre 41
Alexandre Vinet 61
Silhouettes des Victor de Pressensé et de leur fils Edmond . 73
Louis Bridel. — Henri Lutteroth. — Jules Delaborde. — Léon Pilatte 121
Frédéric Monod. — Georges Fisch. — J.-J. Keller. — Eugène Bersier 145
Edmond de Pressensé vers 1860 213
Elise de Pressensé 235
L'intérieur de la chapelle Taitbout 257
Le Père Hyacinthe Loyson 417

Les gravures des pages 121, 145 et 257 sont tirées de l'ouvrage *L'Union des Eglises libres de France* (Paris 1900) avec l'autorisation de la Commission synodale de ces Eglises.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

APR
11
1984

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

En vente à la même adresse :

ALEXANDRE VINET

Histoire de sa vie et de ses ouvrages

PAR

EUGÈNE RAMBERT

Quatrième édition

illustrée et augmentée d'une préface et de notes par PH. BRIDEL

1 fort vol. in-8 avec 12 gravures.

Prix : 10 francs.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ D'ÉDITION VINET

Discours sur quelques sujets religieux. Nouvelle édition avec une préface de A. CHAVAN 6 50

Nouveaux discours sur quelques sujets religieux. Nouvelle édition avec une préface de A. CHAVAN . . 5 50

Madame de Staël et Chateaubriand. Nouvelle édition avec une préface de PAUL SIRVEN . . . . . 8 —

Lamartine et Victor Hugo. Nouvelle édition avec une préface de PAUL SIRVEN . . . . . 8 —

Philosophie morale et sociale. Avec une préface de PH. BRIDEL. Tome I . . . . . 6 —

Philosophie morale et sociale. Avec une préface de PH. BRIDEL. Tome II . . . . . 7 —

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.